



HAL
open science

De la polysyndète anglophone à l'hypotaxe francophone : problèmes de traduction

Joachim Zemmour

► **To cite this version:**

Joachim Zemmour. De la polysyndète anglophone à l'hypotaxe francophone : problèmes de traduction. Linguistique. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2012. Français. NNT : 2012BOR30045 . tel-00812550

HAL Id: tel-00812550

<https://theses.hal.science/tel-00812550>

Submitted on 12 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN « ÉTUDES ANGLOPHONES »

**De la polysyndète anglophone
à l'hypotaxe francophone :
problèmes de traduction**

TOME 1

Présentée et soutenue publiquement le 08 décembre 2012 par

Joachim ZEMMOUR

Sous la direction de Nicole Ollier

Membres du jury

Véronique Béghain, Professeure, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

Agnès Celle, Professeure, Université Paris 7-Diderot.

Jean-René Ladmiral, Professeur émérite, Université Paris X-Nanterre.

Jean-Rémi Lapaire, Professeur, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3.

Nicole Ollier, Professeure, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3.

Nathalie Vincent-Arnaud, Professeure, Université Toulouse le Mirail, Toulouse 2.

**De la polysyndète
anglophone à l'hypotaxe
francophone : problèmes de
traduction**

TOME 1

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont en tout premier lieu à mes parents, et en particulier à ma mère, professeur d'anglais, pour m'avoir accompagné et soutenu au quotidien dans la rédaction de cette thèse, laquelle représente un véritable accomplissement dans ma vocation d'angliciste.

Je remercie très sincèrement et chaleureusement Madame le Professeur Nicole Ollier, qui fut tout au long de ces trois années de thèse bien plus qu'une simple directrice de recherche, mais surtout une marraine bienveillante, un soutien dans les moments difficiles, une personne humaine et généreuse dont l'aide et la présence m'ont toujours été très précieuses. Je lui dois d'avoir pu aller au bout de cette thèse, et la lui dédie avec toute ma reconnaissance.

Je souhaiterais également remercier toutes les personnes qui m'ont soutenu depuis de longues années dans mes divers projets littéraires ou académiques : que ce soit mes éditeurs (Jean-Philippe Aizier, Isabelle Varange, Patrick Cintas, Laura Healy), d'anciens professeurs (en particulier, Madame le Professeur Kate Beeching, Monsieur le Professeur Jean-Marie Fournier et Madame le Professeur Agnès Celle), ou bien tout simplement des amis et collègues fidèles, comme Martha Bazile, Lhorine François, Madeline Zielinski (et tant d'autres), sans qui les jours eussent été bien longs et tristes. Merci aussi à Romain Fourez-Azpiazu, informaticien à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, d'avoir si gentiment et patiemment accepté de m'aider à mettre en forme cet ouvrage.

Je tiens à témoigner ma reconnaissance aux bibliothécaires qui m'ont très généreusement aidé à diffuser mes formulaires, en particulier : Madame Brigitte Figarède à la bibliothèque Henri Guillemin de l'Université Bordeaux 3, Madame Marie-Emmanuelle Béraud-Sudreau à la Bibliothèque Centrale de Bordeaux, ainsi que toute l'équipe de la bibliothèque Bordeaux-Capucins.

Enfin, je tiens à rendre hommage à mon adorée et regrettée grand-mère, Blanche Zemmour, partie à l'âge de 96 ans en juin 2012, qui n'aura pas pu voir son petit-fils devenir docteur, mais dont le souvenir me guide chaque jour comme un flambeau éternel et inextinguible.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	2
SOMMAIRE	4
INTRODUCTION	8
PARTIE I — APPROCHE EMPIRIQUE	15
CHAPITRE I : APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE ET PRAGMATIQUE DU PROBLÈME DE LA « POLYSYNDÈTE » EN ANGLAIS ET EN FRANÇAIS : TRADUISIBILITÉ VS. INTRADUISIBILITÉ	16
1 - Valeur et fonction(s) de AND en anglais.....	18
a) Remarques générales	18
b) Aperçu de la recherche contemporaine	22
c) Bilan de cet état des lieux.....	31
2 - Problèmes de traduisibilité de AND dans « The Lotos-Eaters » d'Alfred Tennyson	33
a) Étude de corpus 1 : « The Lotos-Eaters » d'Alfred Lord Tennyson ; deux traductions françaises du même texte	33
b) Analyse de l'original et des deux traductions.....	34
c) Bilan de l'analyse	37
3 - Distinction fondamentale entre AND et ET.....	38
4 - Applications pratiques de ces résultats pour la traduction humaine et/ou automatique.....	43
5 - Conclusion de cette approche empirique	44
PARTIE II — APPROCHE THÉORIQUE	45
CHAPITRE II : VERS UNE TENTATIVE DE SYSTÉMATISATION DE LA TRADUCTION (ANGLAIS-FRANÇAIS) DES SCHÈMES POLYSYNDÉTIQUES ..	46
1 – Étude de corpus 2 : poèmes d'Edgar Allan Poe.....	46
a) Extrait 1 : analyse de « The Raven » et de ses traductions	47
Conclusion de l'analyse :	59

b) Extrait 2 : analyse de « The Coliseum » et de ses traductions.....	60
c) Extrait 3 : analyse de « Dreamland » et de ses traductions.....	63
d) Extrait 4 : analyse de « Al Araaf » et de ses traductions	65
Conclusion de l'analyse :	71
e) Extrait 5 : analyse de « The Bells » et de ses traductions.....	72
f) Extrait 6 : analyse de « Ulalume » et de ses traductions.....	74
Bilan général	78
2 - Étude de corps 3 : « Ode to a Nightingale » de John Keats	79
Analyse de l'original et ses traductions.....	79
3 - CONCLUSION GÉNÉRALE DU CHAPITRE 2	95
CHAPITRE III : COORDINATION, POLYSYNDÈTE ET PHRASE COMPLEXE.96	
1- Qu'est-ce qu'une phrase ? Qu'est-ce qu'un texte ? Qu'est-ce que la coordination ?	97
2 - Différence entre une phrase anglaise et une phrase française	112
3 - Histoire de la polysyndète, la polysyndète dans l'Histoire.....	117
Tentative de définition de la polysyndète.....	117
4 - Synthèse des travaux de recherche sur la polysyndète	126
a) Considérations générales.....	126
b) De l'hébreu biblique à Hemingway.....	131
5 - CONCLUSION DU CHAPITRE 3	184
<i>PARTIE III — HYPOTHÈSES PRÉDICTIVES..... 186</i>	
CHAPITRE IV : VERS UNE TENTATIVE DE SYSTÉMATISATION DE LA TRADUCTION DES SCHEMES POLYSYNDÉTIQUES DE L'ANGLAIS VERS LE FRANÇAIS.....187	
1- Enjeux et méthodes	187
2 - Principes de la rationalisation	188
3 - Du moyen français au français moderne : étude d'un chapitre de Gargantua de François Rabelais	197
a) Analyse de l'extrait de Gargantua et de ses traductions.....	198
Récapitulatif :	217
4 - Analyse contrastive d'un corpus carrollien : hypothèses traductologiques.....	218

a) Règle des 2 ET par proposition verbale, nominale ou adjectivale complétive (où les propositions sont régies par le même sujet).....	219
b) Règle des 2 ET par phrase à plusieurs propositions sujet-verbe (ou sujets multiples).....	223
c) Cas particulier du AND de « relance » du discours	234
d) Cas particulier des tournures idiomatiques.....	237
e) Cas particulier de la traduction des formes verbales en –ING.....	239
5 - CONCLUSION DU CHAPITRE 4	240
CHAPITRE V : À LA RECHERCHE D'UNE PARTICULE UNIVERSELLE DE SYNTAXE	242
1 - L'hypothèse de l'indo-européen commun.....	247
2 - L'étymologie de « and » en anglais	250
3 - L'étymologie de la terminaison « –ant » du gérondif / participe présent en français.....	255
4 - Possible rapport entre « and » et « –ant »	264
<i>PARTIE IV — VÉRIFICATIONS D'HYPOTHÈSES.....</i>	<i>272</i>
CHAPITRE VI : DE LA PARATAXE À L'HYPOTAXE : ÉTUDE EXPÉRIMENTALE.....	273
Volet 1 : polysyndète et traduction humaine.....	276
A - Récapitulatif des tendances mises au jour	276
B - La théorie à l'épreuve des faits.....	283
C – Remarques préliminaires et tableau récapitulatif.....	311
D – Synthèse analytique et conclusions générales.....	326
E – Analyse de deux traductions françaises d'extraits d'anglais pragmatique choisis du site www.ukbutterflies.co.uk	337
Volet 2 : polysyndète et traduction automatique.....	377
A – Précautions d'usage.....	377
B – Résultats des questionnaires.....	383
<i>CONCLUSION</i>	<i>391</i>
<i>BIBLIOGRAPHIE.....</i>	<i>397</i>
<i>INDEX DES CONCEPTS.....</i>	<i>418</i>
<i>INDEX DES NOMS PROPRES</i>	<i>422</i>

ANNEXES (TOME 2):2

Table des matières du tome 2 :.....157

INTRODUCTION

Il importe ici d'expliquer clairement, dès le départ, ma démarche de travail. En effet, il est certain que si je n'avais pas traduit – entre autres choses – des poèmes d'Alfred Lord Tennyson (publiés en recueil bilingue en 2009, aux éditions du Chasseur Abstrait), le problème de la « polysyndète » anglophone ne se serait pas imposé à mon esprit, et cette thèse n'aurait probablement jamais vu le jour. Dans le cadre strict de ce travail d'analyse, néanmoins, le « je » renverra à mon expérience individuelle et empirique de la traduction, tandis que le « nous » devra être interprété comme étant le pronom auctorial d'usage, reflet de l'analyse scientifique et objective. À travers cette démarche d'orientation quelque peu pragmatique, je souhaiterais m'inscrire dans la lignée des travaux du Professeur Jean-René Ladmiral (professeur de traductologie à l'Isit et à la Sorbonne), pionnier de la « traductologie » en France¹, dont je voudrais ici – dès la première page – citer les mots en guise de bon augure : *« En matière de traduction – on l'a assez dit – l'articulation de la théorie à la pratique fait problème ; il existe un fossé entre théoriciens et praticiens. Il arrive même que d'excellents esprits justifient ce clivage, alléguant que ceux qui se mettent en devoir de satisfaire aux exigences de la théorie ne sauraient s'imposer de faire des traductions eux-mêmes... [...] C'est à récuser un tel clivage que s'essaye le livre qu'on va lire, à montrer que les intuitions des traducteurs ne sont pas nécessairement aveugles théoriquement et que les concepts des théoriciens ne restent pas forcément vides de toute pratique. C'est bien à partir de notre propre pratique de traducteur, en la prolongeant et en tendant à la « dépasser » (aufheben), que nous avons entrepris ici de réunir les éléments d'une théorie de la traduction. Traducteur et préfacier de J. Habermas – et, plus généralement, de ceux auxquels est associée l'étiquette d' « École de Francfort » – nous nous voulons aussi praticien de ce dont par ailleurs nous entendons faire la théorie. Nous sommes en l'occurrence ce qu'il est convenu d'appeler un “ traducteur littéraire ”, à temps partiel bien sûr, et d'une espèce*

¹ Il passe d'ailleurs pour être l'inventeur du terme.

particulière puisque nous nous consacrons essentiellement au domaine philosophique » (1994, p. 7- 8, nous soulignons).

Dans un premier temps, je partirai donc de mon expérience de traduction d'un poème de Tennyson (en contrastant systématiquement mes choix de traduction avec ceux de Madeleine Cazamian, traductrice du même texte) d'une manière que j'espère la plus objective possible, c'est-à-dire en m'appuyant sur des données chiffrées, notamment des pourcentages. L'interprétation des « choix » de traduction se fera quasi exclusivement à partir de ces données chiffrées, et nous écarterons donc les « souvenirs et impressions de traducteur » pour davantage d'objectivité. Tout l'enjeu de cette analyse préliminaire sera alors, par la suite, de démontrer – en m'appuyant sur le travail d'*autres* traducteurs, ayant traduit des textes tout à fait différents – que ces « choix » n'étaient pas réellement des choix ; autrement dit, qu'une traduction directe ou littérale (telle qu'elle est décrite par Vinay & Darbelnet) n'était pas possible dans les cas étudiés, et qu'il était donc obligatoire d'avoir recours à un *changement* (dont la nature précise reste à élucider). Si en apparence, le changement n'est pas le même selon les traductions et les traducteurs, je montrerai qu'il est identique *dans son principe*. Or, il m'a semblé indispensable – afin d'appréhender la source, l'origine de ces changements – de partir en premier lieu de mon expérience individuelle, dans une démarche foncièrement empirique.

Si l'on part en effet du principe (reconnu par la majorité des spécialistes) selon lequel le langage est un phénomène en grande partie inconscient, et que traduire d'une langue dans une autre, « faire passer² » un texte d'un idiome vers un autre, relève d'un mécanisme psychologique aussi mystérieux et profondément « intériorisé » que le langage lui-même, alors il va de soi que tout l'enjeu de la linguistique comparée, assimilée dans ces pages à la traductologie (dans sa branche linguistique et stylistique), est de « mettre au jour » des structures psychologiques profondément ancrées dans l'esprit des locuteurs des langues étudiées, et plus particulièrement des traducteurs qui naviguent entre ces langues : structures à ce point intériorisées qu'elles régissent notre pratique sans qu'on s'en aperçoive (et, parfois, sans même qu'on sache qu'elles existent). Or, le moyen le plus fiable d'accéder à l'inconscient d'un individu

² Comme le veut l'étymologie latine du mot « traduire ».

est d'avoir recours à l'**introspection**, à l'**auto-analyse**, comme cela est déjà pratiqué par la psychanalyse. Il n'est en effet pas possible, à mon sens, d'avoir accès à l'inconscient d'un autre traducteur que soi-même. Et c'est pourquoi, suivant en cela les préceptes de Lucien Tesnière (cf. *Éléments de syntaxe structurale*, 1959, p. 37-41), je pense que la première étape vers la recherche de la connaissance traductologique doit être une prise de conscience individuelle, qui seule permet de poser le doigt sur certains problèmes qui échappent à l'analyse formelle et objective. Ou comme l'écrit l'auteur :

L'activité mentale qui s'exerce sur le plan structural [c'est-à-dire, celui de la syntaxe] est **subjective** et **inconsciente**. Elle constitue un phénomène **profond**, **élémentaire** et **nécessaire**. Elle échappe à tout contrôle de la volonté humaine. Elle est la vie même de la parole. Elle ne peut s'analyser que par un **retour intuitif**, sur elle-même, qui n'est pas dans l'ordre naturel des choses.

Cette méthode de travail, qu'il nomme « méthode introspective », est décrite de la manière suivante par le linguiste français :

1. – La méthode introspective est trop contraire aux habitudes reçues en linguistique et aux traditions héritées du XIXe siècle pour que l'emploi n'en soulève pas des **objections** et des **critiques**.
2. – On lui reprochera en particulier d'être d'un emploi difficile en raison de son caractère **subjectif** et par conséquent **dangereux**.
3. – Certes, l'emploi de la méthode introspective en syntaxe est difficile. Mais la difficulté d'une tâche a-t-elle jamais été un motif valable pour ne pas l'affronter ?
4. – La méthode introspective se verra reprocher son caractère **subjectif**, parce qu'elle fait appel à l'**intuition**.
5. – Ici le grief est encore plus contestable. Assurément, la méthode introspective fait appel à l'intuition. Mais elle fait aussi appel à l'**expérience interne**. Elle est à ce titre une méthode **expérimentale** et par conséquent **objective**. [...]

Pour ma part, je me suis efforcé de mettre en pratique le principe de la « méthode introspective » dans une recherche qui a engagé toute ma personne, à la fois en tant que traducteur et en tant que chercheur. En partant d'une prise de conscience personnelle issue de ma pratique de la traduction littéraire, et de l'appréhension d'un *problème de traduction*, j'ai tenté de résoudre ce problème par des moyens

expérimentaux là où une simple comparaison de textes, détachés de tout lien avec l'inconscient de leurs traducteurs, semblait vouée à l'échec au vu de la grande diversité des choix de traduction opérés. Pour apporter la solution au problème, pour le comprendre « à la source », il fallait l'appréhender en tant que praticien et théoricien de la traduction, et non pas – j'en ai la conviction – en tant que simple observateur détaché de son objet d'étude.

Car les traducteurs avertis ne s'y trompent pas : là où l'étudiant ou le novice entrevoient des montagnes de difficultés dans la résolution de certains problèmes de lexique (en particulier, les mots dits « techniques » / les expressions idiomatiques propres à un corps de métier, une région ou une époque), eux, les professionnels, savent bien que ce sont fréquemment les choses (en apparence) les plus simples, ces petits mots si courants qu'ils en passeraient presque inaperçus, qui « bloquent » l'élan du traducteur en plein milieu de sa phrase, mènent à des interrogations inextricables, parfois même à de longs et méandres débats (avec soi-même ou avec d'autres), pour enfin – au détour d'une « trouvaille » inopinée – se rendre compte que la clef du problème était juste là, sous ses yeux. De cette panoplie de vocables innocemment pervers, nous pourrions citer, en anglais, les quelques exemples suivants : *big, say, somehow, from, wonder, you* ou encore – notre favori, dont nous avons fait le sujet de cette thèse – le petit mot *and*.

Autour de cette dernière conjonction, s'articule en effet toute l'ossature de la phrase anglaise. De là, découle la tendance syntaxique et stylistique des auteurs de langue anglaise à produire des phrases fortement polysyndétiques. Toute la littérature anglo-saxonne est marquée en profondeur par ce phénomène, y compris dans ses textes dits « techniques » ou « pragmatiques ». Or, l'un des problèmes de traduction les plus fréquemment rencontrés, dans la paire anglais-français, est précisément l'impossibilité de conserver une telle structure phrastique sans tomber dans l'inélégance, dans la maladresse stylistique – voire dans l'agrammaticalité totale. À tel point que la prolifération des « et » au sein d'un texte traduit est aujourd'hui devenue un anglicisme assez courant, symbole de la « mauvaise » traduction, traqué et combattu sans merci par les éditeurs de fiction anglo-saxonne (ainsi que par les

« relecteurs » et autres « réviseurs » des agences spécialisées dans la traduction technique/pragmatique).

Ce rejet instinctif de la polysyndète dans les textes francophones, que d'aucuns attribuent à la dysphonie supposée du son [e] dans la langue de Molière, semble être le reflet d'une différence fondamentale de psychologie entre les deux langues. Comme l'ont remarqué à fort juste titre plusieurs linguistes français, dont notamment Jacqueline Guillemin-Flescher et Lucie Hoarau, l'anglais privilégie – dans ses phrases complexes – les structures coordonnées (i. e. la parataxe coordinative ou polysyndète), là où le français privilégie les structures subordonnées (i. e. l'hypotaxe). Notre questionnement a donc été le suivant : d'où naît cette divergence structurale ? Y a-t-il un quelconque moyen de théoriser, de systématiser – voire d'automatiser – le passage de la parataxe anglophone à l'hypotaxe francophone ? En clair : pourquoi et comment passe-t-on de la simple conjonction « and » à des pronoms relatifs (*qui, que, dont, où, etc.*), à des conjonctions ou adverbes de type subordinatif (*mais, afin de, pour, etc.*), à des périphrases coordinatives (*ainsi que, de même que, suivi de, etc.*) ou encore à de simples virgules, points-virgules et points ?

Pour tenter de répondre à cette question difficile, nous avons partagé notre travail de recherche en trois volets distincts : un volet empirique, un volet théorique, et enfin un volet pragmatique. Cet aspect quelque peu « polymorphe » de notre travail était justifié par notre volonté de cerner le phénomène linguistique que nous étudions sous tous ses angles d'approche, et sans aucun *a priori* théorique ou idéologique. À cet égard, nous sommes parti d'une *intuition* issue de notre expérience de la traduction littéraire (à la fois en tant que praticien et en tant qu'observateur-lecteur), dont nous avons dans un premier temps cherché confirmation sous la plume d'autres traducteurs que nous-même. Cette intuition empiriquement validée, nous avons dès lors entrepris de mettre au jour certaines « tendances traductives », en nous appuyant sur des corpus bilingues anglais-français variés – toujours par le biais d'une observation attentive, méticuleuse et systématique, limitée à des considérations pragmatiques. Cette étape de notre recherche nous a conduit à dresser une liste (nous l'espérons, la plus exhaustive possible) de ces diverses règles et tendances.

Puis, dans un volet plus théorique, nous avons cherché à élucider à la fois l'origine, la nature et l'impact concret de cette divergence dans l'emploi du coordonnant entre l'anglais et le français. Mêlant étymologie, historiologie, études littéraires et stylistiques, linguistique (quelles que soient ses branches théoriques) et parfois philosophie, cette enquête a permis de retracer l'histoire – millénaire – de la polysyndète et d'expliquer (par le biais, notamment, de la théorie linguistique de l'énonciation, bien que nous n'ayons en rien écarté les autres approches) l'usage divergent de « and » et de « et ». En particulier, nous avons illustré l'impact de la *psychologie* (c'est-à-dire, le rapport philosophique au monde, à la réalité perceptible ou envisagée) dans le corps de la langue, en montrant que le français tend à une perception – et par conséquent, à une description – plus claire et élaborée de la réalité (à la fois physique et méta-physique). Traduire la polysyndète, c'est donc penser autrement le rapport au monde, et ainsi se livrer à une sorte de « modulation » – comme l'exprimeraient les traductologues Vinay & Darbelnet – dont nous avons tenté d'élucider le *modus operandi*.

Enfin, en nous inspirant des méthodes épistémologiques héritées du 19^{ème} siècle (et appliquées de nos jours, de façon privilégiée et quasi exclusive, aux sciences dites « exactes »), nous avons cherché à valider expérimentalement nos hypothèses linguistiques et traductologiques. Or, ce volet expérimental de notre recherche – ayant valeur d'aboutissement scientifique et de mise à l'épreuve ultime de notre théorie sur la divergence parataxe / hypotaxe – s'est essentiellement articulé autour de trois « tests » à visée pragmatique. Dans le premier, nous avons analysé le texte d'une nouvelle méconnue d'Ernest Hemingway, en avons appréhendé et anticipé les transformations traductionnelles en fonction de nos conclusions antérieures, puis avons comparé les faits hypothétiques envisagés avec la seule traduction française existante de ce texte. Dans le deuxième test, nous avons choisi – au hasard d'une recherche sur internet – un site spécialisé dans les papillons britanniques, dont nous avons sélectionné plusieurs paragraphes (isolés en fonction de leur caractère polysyndétique). Alors, nous avons fait traduire ces extraits par deux traducteurs différents, non concertés, n'ayant aucune connaissance de la nature expérimentale de la commande. L'idée était de tester concrètement, dans des conditions réalistes et professionnelles, les diverses hypothèses traductologiques que nous avons

antérieurement formulées. Puis, dans un troisième et dernier temps, nous avons soumis certaines phrases ou certains paragraphes (toujours issus de ce texte pragmatique) au logiciel de traduction automatique Systran Premium Translator®, avant d'en adapter artificiellement (et quelque peu grossièrement) la sortie brute aux diverses tendances traductives observées, dans une perspective purement pragmatique et applicative. Ceci fait, les deux versions (brute et révisée) ont été présentées à des lecteurs francophones, sous la forme d'une série de formulaires, au sein desquels nous leur demandions de choisir la version qu'ils jugeaient « la plus compréhensible ». Le but de cette dernière expérience était, avant tout, de tester l'impact du respect (total ou partiel) des structures idiomatiques françaises sur la réception / la réceptabilité d'un texte (indépendamment, donc, de sa cohérence lexicale). Accessoirement, nous souhaitions également vérifier que ces menues adaptations puissent – avec quelque efficacité – être éventuellement intégrées par les logiciels de traduction automatique (en l'état actuel de leur développement).

Notre démarche peut donc, à cet égard, être qualifiée de foncièrement « pragmatique ». Par ce mot, nous entendons une démarche tournée prioritairement vers la résolution de problèmes concrets liés à l'apprentissage des langues vivantes étrangères et à l'enseignement de la traduction. Dans cette optique didacticienne, nous nous sommes ainsi attelé à établir une liste de « lois » ou de « règles » (grammaticales et/ou idiomatiques) adaptables à l'enseignement du thème et de la version. Si ces diverses lois peuvent sans doute paraître quelque peu « artificielles » au premier abord, étant la manifestation certes concrète, mais partielle, d'une divergence d'ordre psychique beaucoup plus large et nimbée d'un certain mystère, nous espérons néanmoins qu'elles aideront, même de manière modeste, à éclairer l'un des aspects les plus problématiques de l'opération traduisante, et apporteront leur humble pierre à l'édifice encore en construction qu'est la « traductologie ».

PARTIE I — APPROCHE EMPIRIQUE

CHAPITRE I : APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE ET PRAGMATIQUE DU PROBLÈME DE LA « POLYSYNDÈTE » EN ANGLAIS ET EN FRANÇAIS : TRADUISIBILITÉ VS. INTRADUISIBILITÉ

Dans « The Lotos-Eaters », poème lyrique d'Alfred Lord Tennyson (1809-1892), l'une des figures de style employées de façon récurrente est la *polysyndète*³ ; c'est-à-dire, la répétition systématique de la conjonction AND tout au long du texte. À l'intérieur des vers, le mot AND est souvent répété plusieurs fois, ce qui donne lieu à des schèmes prosodiques forts, qui participent à la fois de la cohérence et de la cohésion générale du texte. Cette répétition systématique, jugée parfois « outrancière » de la particule AND (n'a-t-on pas souvent reproché à Tennyson sa tendance à l'emphase, la préciosité, son « ornateness » ?) est un véritable problème pour les traducteurs de poésie, de roman, mais également de tous les textes ayant un caractère littéraire ou esthétique, au sein desquels la polysyndète joue souvent le rôle de forme structurante. La polysyndète, figure de l'oralité par excellence, figure célèbre et emblématique de la *King James Version* de la Bible dans le monde anglo-saxon, semble en effet avoir été adoptée comme trait stylistique majeur dans la plupart des textes anglophones dits « littéraires », allant des poèmes victoriens aux romans sentimentaux – jusqu'aux textes philosophiques, ludiques, touristiques... Mais la

³ Du grec ancien πολυ (« beaucoup », « maint », « plusieurs ») et σύνδετος (« attaché, lié ensemble »).

polysyndète ne semble pas être traduisible – ou du moins, traduisible *de la même manière* – vers la langue de Molière.

J'ai traduit, il y a quelque temps, des poèmes d'Alfred Lord Tennyson dans le cadre d'un travail de recherche en traductologie appliqué à la poésie⁴. Je souhaitais démontrer, par le biais de cette recherche à la fois poétique, traductologique et personnelle, qu'il est possible de traduire la poésie, d'en rendre l'« âme » dans une version ou adaptation française, mais que cette démarche nécessite à chaque fois que l'on opère des changements dans la structure du texte, dans sa forme même aussi bien que dans son contenu sémantique. C'est notamment sur des problèmes de syntaxe que je me suis arrêté, et j'ai été frappé par l'immense fossé qui sépare l'anglais et le français dans leur manière de structurer les phrases complexes. Comme je l'ai précédemment évoqué, j'ai constaté que nombre de mes choix de traducteur, en effet, n'étaient pas dus à des considérations esthétiques ou strictement « poétiques » comme je m'y attendais, mais à des contraintes purement linguistiques, qui ont révélé à mes yeux le problème capital que pose la traduction du simple mot AND entre l'anglais et le français. À ce titre, le texte de Tennyson était particulièrement intéressant, car la polysyndète est une caractéristique essentielle du style de l'auteur, qu'il exploite jusqu'à son extrême limite dans un grand nombre de ses poèmes.

Par conséquent, l'objet de ce chapitre préliminaire – à visée empirique – sera essentiellement l'étude du poème « The Lotos-Eaters » (1909-1914) de Tennyson traduit, d'une part, par moi-même (2009) dans un français rythmé et versifié ; et d'autre part, dans la traduction ouvertement « littérale » de Madeleine Cazamian (1938). Son enjeu sera de commencer à observer – avec toutes les précautions qui s'imposent – des « tendances » relatives à la traduction de la particule AND de l'anglais vers le français dans ce texte, que l'on peut considérer comme représentatif de la tendance anglophone à la « polysyndète ». Puis, dans la suite de la thèse, il s'agira de comparer ces tendances avec celles mises en œuvre par d'autres traducteurs, d'horizons variés, afin d'établir d'éventuelles « lois de traduction ».

⁴ Ces traductions sont parues dans le recueil *Poèmes choisis d'Alfred Lord Tennyson*, publié en 2009 aux éditions du Chasseur Abstrait. Les textes complets de l'original et de la traduction sont reproduits dans l'annexe.

Intéressons-nous néanmoins, tout d'abord, à l'histoire et à la fonction du mot AND en anglais, et à son équivalent supposé ET en français, dans une perspective contrastive.

1 - Valeur et fonction(s) de AND en anglais

a) Remarques générales

L'*Oxford Advanced Learner's Dictionary* (Oxford University Press, 2005) propose la définition suivante, que nous abrégeons légèrement, du mot « and » :

and (used to connect words or parts of sentences) **1** also; in addition to: *bread and butter* * *a table, two chairs and a desk* * *Sue and I left early.* * *Do it slowly and carefully.* * *Can he read and write?* * *I cooked lunch. And I made a cake.* (= you are emphasizing how much you have done). **2** added to, PLUS: *5 and 5 makes 10.* * *What's 47 and 16?* **3** then; following this: *She came in and took her coat off.* **4** go, come, try, stay, etc. – used before a verb instead of *to*, to show purpose: *Go and get me a pen please.* * *I'll come and see you soon.* * *We stopped and bought some bread.* **5** used to introduce a comment or a question: *'We talked for hours.'* *'And what did you decide?'* **6** as a result: *Miss another class and you'll fail.* **7** used between repeated words to show that sth is repeated or continuing: *He tried and tried but without success.* * *The pain got worse and worse.* **8** used between repeated words to show that there are important differences between things or people of the same kind: *I like city life but there are cities and cities.*

De façon très claire, cette définition souligne la pluralité des fonctions logico-sémantiques que revêt en anglais la particule AND : *fonction additive, commentative, résultative, énumérative, emphatique, etc.* Ce seul mot, comme l'illustrent les multiples exemples donnés, peut donc s'interpréter de manière très différente selon le contexte de la phrase ; ainsi, dans deux phrases comme 1) *I like apples and peaches* et 2) *I saw her face and ran to her*, la particule « and » n'a pas la même valeur, n'a pas le même sens. Dans le 1), elle introduit un simple rapport additif, sans établir de hiérarchie entre les deux éléments considérés comme homogènes (de sorte qu'on pourrait

également dire *I like peaches and apples*, sans que cela transforme le sens) ; alors que dans le 2), elle introduit une relation hiérarchique (de cause à effet, et de chronologie⁵) entre les deux propositions *I saw her face* et – c'est-à-dire, « et puis alors » – *I ran to her*. Il ne peut s'agir, en effet, d'un rapport additif car l'énoncé *I ran to her and saw her face* serait jugé incohérent, voire incompréhensible. À ce titre, le *Cambridge Advanced Learner's Online Dictionary* (<http://dictionary.cambridge.org/>) établit la classification suivante des diverses valeurs de AND : premièrement, le « and = ALSO, used to join two words, phrases, parts of sentences or related statements together; also or in addition to: Ann and Jim, boys and girls, knives and forks, We were wet and tired», etc. Puis, vient le « and = THEN, used to join two parts of a sentence, one part happening after the other part: I got dressed and had my breakfast, Bring the flowers into a warm room and they'll soon open », etc. Ensuite, l'auteur de la définition évoque le « and = VERY », où il spécifie que :

[I]f 'and' is used to join two words which are the same, it makes their meaning stronger: She spends hours and hours (= a very long time) on the telephone, The sound grew louder and louder (= very loud), We laughed and laughed (= laughed a lot).

En dernier lieu, l'auteur propose une définition du « and = BUT » qui, d'après lui, « is used to express surprise: You're a vegetarian and you eat fish? »

Encore une fois, une différenciation est faite entre le AND additif, le AND temporel, le AND emphatique, et le AND logique, le AND adversatif, etc. Autant de fonctions (en apparence) différentes qui devraient naturellement mener, croyons-nous, à des divergences dans la traduction du mot AND dans les textes français, où ET ne nous paraît pas recouvrir un champ notionnel aussi large. Or, force est de constater que les dictionnaires bilingues anglais-français ne font aucune mention de ces différences pourtant essentielles, et proposent systématiquement ET comme équivalent de AND. Prenons-en pour preuve l'article sur AND publié dans *LE GRAND ROBERT & COLLINS, Dictionnaire Bilingue Anglais-Français (HarperCollins Publishers and Dictionnaires Le Robert, 2000)*, que certains considèrent, dans le milieu de la

⁵ Il y a hiérarchie dans la mesure où l'élément « I ran to her » s'interprète par rapport à l'élément premier « I saw her face ». Si l'on ressent bien le lien logique, il est plus difficile d'expliquer dans quelle mesure la chronologie peut être perçue comme un vecteur de hiérarchisation/subordination (des événements qui se suivent dans le temps ne sont pas forcément dépendants les uns des autres).

traduction professionnelle, comme une référence incontournable. Voici ce qu'explique cette « Bible » des traducteurs :

and [ænd, ənd, nd, ən] → SYN conj [a] et * **a man**

and a woman un homme et une femme * **his**

table and chair sa table et sa chaise * **and**

how! °et comment!° * **and?** et alors? * **on**

Saturday and/or Sunday (Admin) samedi et/ou

dimanche; (gen) samedi ou dimanche ou

les deux

[b] (in numbers) **three hundred and ten** trois

cent dix * **two hundred and eight** deux mille

huit * **two pounds and six pence** deux livres

(et) six pence * **an hour and twenty minutes**

une heure vingt (minutes) * **five and three**

quarters cinq trois quarts

[c] (+ infin vb) **try and come** tâchez de venir

* **wait and see** on verra bien, attendez voir

[d] (repetition, continuation) **better and better** de

mieux en mieux * **now and then** de temps

en temps * **for hours and hours** pendant des

heures et des heures * **I rang and rang** j'ai

sonné et resonné * **he talked and talked/**

waited and waited il a parlé/attendu pen-

dant des heures * **and so on and so forth** et

ainsi de suite * **he goes on and on** ° quand il

commence il n'y a plus moyen de l'arrêter

[e] (with compar adj) **uglier and uglier** de plus en

plus laid * **more and more difficult** de plus en

plus difficile

[f] (with neg or implied neg) ni * **to go out without**

a hat and coat sortir sans chapeau ni

manteau * **you can't buy and sell here** on ne

peut ni acheter ni vendre ici

[g] (phrases) **eggs and bacon** oeufs mpl au

bacon * **summer and winter (alike)** été

comme hiver * **a carriage and pair** une

voiture à deux chevaux

[h] (implying cond) **flee and you are lost** fuyez et

vous êtes perdu, si vous fuyez vous êtes

perdu.

Ce qui frappe dès l'abord, aux yeux du moins d'un traducteur ayant pris l'habitude de son métier, c'est la grande pauvreté conceptuelle de cette définition de dictionnaire. Il n'est fait mention, en effet, que de trois des multiples fonctions de AND : la fonction additive, la fonction emphatique, et de façon très superficielle la fonction résultative/consécutives. Or, AND peut marquer – comme on l'a vu – une succession chronologique, un lien logique, un commentaire, une énumération... Aspects qu'occulte complètement ce petit texte, en ne proposant comme équivalent de AND que le seul mot ET, et accessoirement les mots NI et COMME dans certains cas particuliers d'expressions idiomatiques (ainsi que quelques exemples de transposition comme « de plus en plus », « pendant des heures », etc.). Or, cette courte étude sur AND, au vu de notre expérience professionnelle de traducteur de l'anglais vers le français, nous semble tout à fait sommaire, et insuffisante. Dans le cadre de notre travail de traducteur, il nous souvient avoir été amené à traduire la conjonction « and » par d'autres mots que le seul ET en français ; notamment par *puis*, *alors*, *où*, *mais*, par des structures gérondives, relatives, etc. Le problème est particulièrement flagrant quand les textes anglophones « jouent » volontairement sur la répétition de AND, et emploient donc la polysyndète comme trait structurant du discours. Fort de ce constat, nous avons souhaité entreprendre cette étude afin de répondre à la question suivante : *comment traduire le mot AND, et en particulier le AND polysyndétique, de façon cohérente vers le français ? En d'autres termes : comment éviter ce que font*

actuellement les étudiants novices en traduction ainsi que les traducteurs outrancièrement « sourciers » (imités en cela par les logiciels de traduction automatique) ; c'est-à-dire, une traduction systématique de tous les AND en ET, qui conduit à des textes abscons, voire incompréhensibles ? La polysyndète, en effet – comme on le verra tout au long de ces pages – n'est pas une simple « figure » ou un simple « artifice » de style, qui ne concernerait que quelques passages particuliers dans l'œuvre de quelques auteurs épars : c'est un fait structurant du texte écrit en anglais. C'est donc dans l'espoir d'apporter une clef, une réponse à ce problème de traduction, bien connu des traducteurs de l'anglais, que nous avons choisi de partir – dans un premier temps, et provisoirement – de la poésie d'Alfred Lord Tennyson, véritable archétype de structure textuelle polysyndétique, mais où une traduction littérale de tous les AND en ET aurait un effet désastreux sur la cohérence et la cohésion du texte en français. Rappelons encore une fois qu'il s'agit simplement d'un point de départ, n'ayant aucune vocation à l'universalité, et dont l'unique but est de mettre le doigt sur un problème, et non de le résoudre à partir d'un exemple unique et isolé.

Néanmoins, avant de nous intéresser à des exemples concrets tirés du texte tennysonien, nous souhaiterions ici évoquer, au préalable, ce qui a été écrit sur AND/ET à ce jour par les chercheurs en linguistique, et particulièrement en linguistique dite « comparée » ou « contrastive ».

b) Aperçu de la recherche contemporaine

Pour les linguistes Halliday & Hasan (*Cohesion in English*, Longman, 1976), AND est une forme de conjonction, c'est-à-dire, un type de lien cohésif et/ou structurel unissant deux éléments d'une phrase, ou deux phrases entre elles. D'après eux, c'est davantage par un lien de sens que la conjonction AND réalise sa fonction cohésive, de lier des phrases entre elles, et le AND ne serait donc que le **marqueur** d'un lien sémantique préexistant. Cette idée semble d'ailleurs rejoindre l'analyse de Randolph Quirk (*A Grammar of Contemporary English*, 1972), selon lequel « *And* denotes merely a relation between the clauses. The only restriction is the semantic one that the contents of the clauses should have sufficient in common to justify their combination » (p. 560). Il ne s'agirait donc pas,

à en croire Haliday & Hasan, d'un procédé (stylistique ou rhétorique) pour organiser le discours. Ils écrivent à ce propos :

The 'and' relation is felt to be structural and not cohesive, at least by mature speakers; this is why we feel a little uncomfortable at finding a sentence in written English beginning with *And*, and why we tend not to consider that a child's composition having *and* as its dominant sentence linker can really be said to form a cohesive whole (p.233).

Or, cet argument ne nous paraît pas probant. L'anglais, c'est un fait aisément vérifiable, utilise la conjonction AND comme trait cohésif dominant dans un grand nombre de textes littéraires et argumentatifs (cf. exemples qui suivent). Parler d'« enfantillages » semble donc assez réducteur, voire méprisant vis-à-vis de poètes de l'envergure et du renom littéraire de Tennyson notamment, et surtout semble méconnaître complètement la traduction canonique de la Bible en Angleterre, la *King James Version*, où la polysyndète en AND⁶ est une structure cohésive récurrente. En voici un extrait révélateur :

1: In the beginning God created the heaven and the earth. 2: And the earth was without form, and void; and darkness was upon the face of the deep. And the Spirit of God moved upon the face of the waters. 3: And God said, Let there be light: and there was light. 4: And God saw the light, that it was good: and God divided the light from the darkness. 5: And God called the light Day, and the darkness he called Night. And the evening and the morning were the first day. 6: And God said, Let there be a firmament in the midst of the waters, and let it divide the waters from the waters. 7: And God made the firmament, and divided the waters which were under the firmament from the waters which were above the firmament: and it was so. 8: And God called the firmament Heaven. And the evening and the morning were the second day. 9: And God said,

⁶ Cette particularité stylistique est elle-même l'imitation d'un trait syntaxique de la langue hébraïque, l'emploi de la conjonction *waw*, reprise par *kai* dans la traduction grecque de la Bible, puis par *et* en latin et enfin par *and* en anglais. Ceci est très intéressant, car l'on s'aperçoit que par le biais de la traduction, un trait constitutif de la syntaxe hébraïque est venu se greffer – par l'intermédiaire du grec, puis du latin – à la langue anglaise. Par une sorte « d'effet de miroir », effectivement, il semblerait que l'hébreu ait influencé l'anglais à l'époque de la *King James Version*. Nous reviendrons sur ce phénomène plus en détail, dans un chapitre dédié (cf. chapitre III).

Let the waters under the heaven be gathered together unto one place, and let the dry land appear: and it was so. 10: And God called the dry land Earth; and the gathering together of the waters called he Seas: and God saw that it was good. 11: And God said, Let the earth bring forth grass, the herb yielding seed, and the fruit tree yielding fruit after his kind, whose seed is in itself, upon the earth: and it was so.

(Genesis, Chapter 1.)

Ce schéma se répète tout au long de ce texte fondateur de la culture, de la religion, et à bien des égards de la littérature anglo-saxonne. C'est sans doute ce qui a conduit les auteurs à nuancer leur propos (si ce n'est à se contredire), en écrivant : «However, it is a fact that the word and is used cohesively, to link one sentence to another, and not only by children » (p. 233). Ils expliquent, par la suite, que la conjonction AND peut lier entre eux divers types d'éléments : des noms et/ou groupes nominaux ; des verbes et/ou groupes verbaux ; des adverbes et/ou groupes adverbiaux ; et enfin, des propositions (cf. p. 234). Nous rappelons, à ce point de l'analyse, que le mot AND dérive du vieil anglais, où cette préposition signifiait « before, in presence of », et/ou « by the side of, besides, along with, in addition to⁷ » (d'après l'*O.E.D.*). Pour le cas des noms, verbes et adverbes, les deux auteurs préfèrent parler du AND additif ; pour le cas des propositions, ils préfèrent parler du AND conjonctif. *Le premier ajoute simplement un élément à un autre, le deuxième ajoute tout en établissant un lien logique.* De la même manière, Quirk évoque l'idée d'un AND « de pure addition », qu'il oppose à toute une série d'autres notions comme « la conséquence », « la suite chronologique », « le contraste », « le commentaire », etc. (cf. p. 561-562). Cette distinction, qui nous semble tout à fait pertinente malgré un problème de terminologie (conjonction additive/conjonction conjonctive), rejoint l'une de nos précédentes remarques, et fait écho aux analyses de Jean-Rémi Lapaire & Wilfrid Rotgé, à propos des diverses fonctions de AND.

Ces derniers, dans leur *Linguistique et Grammaire de l'Anglais* (Presses Universitaires du Mirail, 1991), avancent également l'idée selon laquelle la conjonction AND peut être à la fois coordonnante et subordonnante :

⁷ Nous consacrerons un chapitre entier à l'étude de l'étymologie du mot « and » (cf. chapitre V).

Qu'il nous suffise de rappeler ici que les subordonnants et coordonnants partagent une même fonction **jonctive** (« de mise en relation ») entre une proposition P1 et une proposition P2, mais que la subordination – ainsi que le suggère son nom – les **hiérarchise** très nettement. (p. 298)

Là où leur théorie nous semble légèrement critiquable, toutefois, c'est lorsque les deux auteurs affirment, toujours à la même page, que :

[l]a coordination crée par conséquent une certaine dépendance qui s'accompagne d'une légère sujétion sémantique, logique et syntaxique. C'est la raison pour laquelle nous parlons de **hiérarchisation minimale** et non d'« égalité » ou d'« indépendance », comme on le fait parfois.

Nous verrons plus loin, dans l'analyse du poème de Tennyson, que les cas de coordination pure n'impliquent aucune sujétion entre P1 et P2 ; dans le cas d'une telle sujétion, on tombe à proprement parler dans la subordination. Nous sommes d'accord sur le fait que si la coordination induit bien un rapport d'ordre logique et sémantique, l'idée de subordination est cependant absente de ces occurrences-là. Ce vers de Tennyson en est un bon exemple : « *Than labour in the deep mid-ocean, wind **and** wave **and** oar;* » (avant-dernier vers du poème). Il nous semble que dans ce cas précis, où l'on est dans un cas de pure conjonction de coordination, l'ordre d'apparition des termes *wind*, *wave* et *oar* n'a pas d'impact particulier sur le vers ; leur inversion ne changerait rien au sens, la seule différence serait éventuellement d'ordre rythmique et/ou euphonique euphonique – et s'explique également par le fait que *wind & wave* (outre l'allitération) font référence au naturel, tandis que *oar* fait référence à l'artifice, l'humain, l'outil qu'il a conçu pour les dompter. Ce vers, de fait, a le mérite d'illustrer une autre remarque de Jean-Rémi Lapaire & Wilfrid Rotgé, que nous citons ci-après :

Notons enfin que la **coordination** est **récursive**, c'est-à-dire qu'elle peut être renouvelée autant de fois que nécessaire. (Dans récursif on reconnaît le verbe anglais *recur*, « se répéter »). Ceci est surtout vrai de AND et de OR qui permettent de reproduire à volonté une même structure, par simple adjonction :

[4] Hamburg AND Berlin AND Dresden AND Bremen AND Leipzig AND other major German cities were blitzed during air-raids.

[5] He would kick OR he would push OR he would pinch OR he would smack. (p. 299)

Les deux auteurs évoquent ici, évidemment, le cas de la **polysyndète**, qui est l'une des structures récurrentes du texte tennysonien. Ce phénomène, d'après Lapaire et Rotgé, s'explique par la nature même du mot AND qui traduirait l'idée d'une « ouverture sur la gauche » (p. 307). Ou pour citer les mots des deux linguistes :

Il nous semble en effet que l'**adjonction** opérée au moyen de AND a pour motivation énonciative profonde le désir de **garder une séquence de texte X ouverte sur sa « gauche »**, ou de pratiquer une **réouverture** si une clôture ou une interruption ont eu lieu. (p. 307 toujours)

Le mot AND aurait donc pour fonction première de maintenir un rappel constant de ce qui a déjà été énoncé, à en croire l'analyse proposée. Or, sans réfuter complètement cet argument, nous ne croyons pas que la fonction première de AND soit une simple fonction de rappel, mais trouvons l'analyse de J-R Lapaire et W. Rotgé plus éclairante lorsqu'ils parlent de la possibilité qu'offre AND à l'énonciateur de « continuer sur sa lancée discursive ». Aussi, privilégierions-nous cette piste, afin de comprendre le fonctionnement de cette conjonction au sein d'un texte anglophone. Dans cette optique, plutôt qu'une (ré)ouverture sur la gauche, AND établit selon nous une « ouverture perpétuelle sur la droite » qui explique et rend possible, précisément, l'aspect récursif de la polysyndète. Ils parlent d'ailleurs de AND comme d'un « relanceur », ce qui indique plutôt une visée vers l'avant (tout en *partant* de l'arrière, mais en n'y restant pas *attaché*). Mais cela, en soi, ne suffit pas à expliquer la différence fondamentale qui semble opposer AND et ET. Or, les auteurs s'acheminent vers une ébauche d'explication en distinguant huit cas d'emploi fonctionnel de AND en anglais : *a. l'enchaînement chronologique ; b. le classement par ordre d'importance ; c. la causalité ; d. la condition ; e. le commentaire ; f. la différenciation et g. la surenchère* (cf. p. 303-304). Il est clair que ces multiples fonctions de AND ne coïncident pas toutes avec les fonctions de ET en français, et que dans plusieurs de ces cas de figure, le traducteur sera contraint d'employer un autre lexème/syntaxme dans son texte français. Voyons, à ce propos, ce que les linguistes comparatistes ont écrit au sujet de la traduction de AND vers le français, en commençant par l'étude canonique de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet.

Nous adhérons pleinement (du fait de notre propre expérience de traducteur) à l'idée générale qu'ils présentent au chapitre IV de leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (Didier, 1958), ouvrage majeur voire fondateur de la traductologie moderne – à savoir, que :

[L]e français est une **langue liée**. Il faut entendre par là qu'aux différents niveaux de l'analyse, on constate une tendance à présenter un message dont les éléments ont une très grande cohésion intérieure. (p. 220)

Rappelons toutefois (comme ils l'évoquent eux-mêmes) qu'ils empruntent cette idée à Albert Dauzat⁸, linguiste français du début du 20^{ème} siècle. Néanmoins, l'originalité salubre de leur démarche est d'aller vers une catégorisation de ces phénomènes de « liaison ». Ce terme est, d'ailleurs, mis de côté au bénéfice de celui de « cohésion », plus fréquent en linguistique. D'après eux, en effet, la langue française a tendance à marquer/expliciter davantage la cohésion que la langue anglaise, en insistant tout particulièrement sur l'emploi du « de » de liaison en français (*il y en a trente de blessés ; voilà du bon travail de fait ; il est honteux de mentir*) qui ne semble correspondre à rien en particulier dans les équivalents anglais des exemples (*thirty were wounded ; well done! ; lying is despicable*) – cf. p. 220. Par cohésion, nous entendons l'idée globale de « lier des éléments sémantiques ensemble », que ce soit au niveau intra-phrastique (à l'intérieur de la phrase) ou inter-phrastique (entre les phrases, au niveau du texte). Voici la définition de la COHÉSION par Halliday & Hasan :

The concept of cohesion is a semantic one; it refers to relations of meaning that exist within the text, and that define it as text. Cohesion occurs where the INTERPRETATION of some element in the discourse is dependent on that of another. The one PRESUPPOSES the other, in the sense that it cannot be effectively decoded except by recourse to it. When this happens, a relation of cohesion is set up, and the two elements, the presupposing and the presupposed, are thereby at least potentially integrated into a text. (1976, p. 4)

⁸ Albert Dauzat est surtout connu pour ses travaux sur l'« onomastique », c'est-à-dire, la science des noms propres.

C'est donc l'intelligibilité et, au-delà de la seule cohésion, la cohérence interne du texte qui est ici en jeu. Les deux linguistes canadiens, toutefois, excluent comme on l'a vu la conjonction AND du concept de COHÉSION, ce dernier n'étant d'après eux à l'œuvre qu'au niveau du texte, et pas de la phrase (AND lie plus volontiers des éléments au niveau des phrases). Pour eux, la cohésion se fait au moyen de « *ties* » (p. 3) qui relient des éléments sémantiques *entre des phrases différentes*. Mais nous proposons de démontrer que AND peut être *à la fois* une conjonction et un « *tie* », un lien cohésif – l'un étant une forme plus élaborée de l'autre. Cela, nous essaierons de l'illustrer dans notre analyse. Quoi qu'il en soit, pour revenir à Vinay & Darbelnet, et ce qu'ils appellent « les huit articulations de l'énoncé », l'on est bien obligé de constater que peu d'espace est consacré à la comparaison de AND/ET. De fait, le sujet est abordé une première fois à la page 223, où les deux linguistes parlent de « *charnières* » :

Nous appelons **charnières** les marques linguistiques de l'articulation (cf. *donc, et, cependant*) et charnière zéro le procédé de juxtaposition qui ne marque pas explicitement les rapports articulatoires entre les différents segments de l'énoncé. (p. 223)

En d'autres termes : les « *ties* » de Halliday & Hasan correspondent plus ou moins aux « *charnières* » de Vinay & Darbelnet. Mais, sur la différence entre AND/ET, les deux linguistes canadiens se contentent d'expliquer ceci :

We ate sandwiches and crackers..., and were thirsty and tired, and glad when we finally were out and on the main road back to town... (Hemingway)

Même en essayant d'écrire comme Hemingway il est douteux que le français s'accommode de deux « et » de suite. [...] C'est une des caractéristiques du style de Hemingway d'utiliser très peu de charnières. Il est possible, surtout en français moderne, de procéder de même, **jusqu'à un certain point**. (p. 229 ; c'est nous qui mettons en gras)

Plus loin, ils proposent un second exemple :

We shot two, but then stopped, because the bullets that missed glanced off the rocks and the dirt, and sung off across the fields, and beyond the fields there were some trees along a watercourse, with a house, and we did not want to get into trouble from stray bullets going toward the house. (Hemingway, *Winner Take Nothing*)

Nous en tuâmes deux, mais jugeâmes ensuite prudent de nous arrêter, car les balles qui les manquaient ricochaient sur les rochers et sur la terre, et risquaient d'aller se perdre du côté d'une maison qu'on voyait au delà des champs, à proximité d'un cours d'eau bordé d'arbres, et nous aurions pu nous attirer des ennuis. (p. 229)

Ce qui nous semble important dans ces citations, c'est l'idée que l'on puisse traduire la polysyndète en français « jusqu'à un certain point ». Cela confirme bien le problème que pose la traduction de cette figure de style récurrente en anglais. Or, Vinay & Darbelnet ne suggèrent aucune piste, aucune méthode pour effectuer ce transfert, et en restent à la simple observation de faits. En guise d'ébauche d'explication, ils suggèrent malgré tout que le français aurait besoin de davantage de charnières que l'anglais, ce qui – formulé de cette manière – peut prêter à confusion. Il ne nous semble pas, en effet, qu'il y ait « moins » de charnières dans les textes anglophones (le texte de Hemingway qu'ils citent ne regorge-t-il pas du mot-charnière AND ?) mais simplement, celles-ci sont de nature syntaxique moins variée. Ou encore: le français doit varier sa syntaxe/ses charnières, tandis que l'anglais peut se contenter d'une seule charnière (en l'occurrence, AND) pour construire la cohésion d'un texte entier. Ceci est facilement démontrable, il suffit de lire des textes anglophones et leurs traductions françaises pour s'en apercevoir – ce que nous ferons – mais la véritable question est : *qu'est-ce qui explique ces divergences ? Y a-t-il un moyen de les théoriser ?* Sur ce point, Jacqueline Guillemin-Flescher, dans sa *Syntaxe comparée du français et de l'anglais* (1981), nous éclaire quelque peu :

Lorsque des procès mis en relation sont exprimés par des verbes animés et envisagés en tant qu'occurrences, l'absence ou la présence d'un signe de coordination aura une incidence sur la détermination aspectuelle dans l'inter-relation des procès. Nous avons souvent

– en français une juxtaposition qui pourra prendre une valeur de **chronologie** mais sans que celle-ci soit explicitée par des marqueurs linguistiques.

– en anglais **une séquence** :

[67] – **He swung** it once **and** twice **and** again. **He heard** the tiller break **and** he **lunged** at the shark with the splintered butt.

(E. Hemingway, *The Old Man*, p. 107)

– Il cogna deux fois, trois fois, dix fois. La barre se rompit. Il continua à cogner avec le morceau cassé.

(J. Dutourd, p.145)

En français, les procès sont simplement ordonnés dans le temps du récit. En anglais, ils s'enchaînent dans un ensemble et chaque procès est repéré par rapport au procès qui le précède dans la séquence. Vérifions cette différence à partir d'autres exemples :

[68] – Berthe alla tomber au pied de la commode, contre la patère de cuivre ; elle s'y coupa la joue, le sang sortit.

(Mme B., II, VI, p. 148)

– Berthe stumbled against the foot of the chest-of-drawers, **and** fell, cutting her cheek against one of the brass ornaments.

(G. Hopkins, p. 139)

ou encore :

[69] – Six heures sonnèrent. Binet entra.

(Mme B., II, 1, p. 110)

– At that very moment six o'clock struck **and** Binet came in.

(G. Hopkins, p. 90)

La tendance à ajouter des marqueurs de coordination dans le passage du français à l'anglais se vérifiera par la suppression de ces marqueurs dans le passage de l'anglais au français :

[70] – By and by attention ceased from him, **and** the accustomed school murmur rose upon the dull air once more.

(M. Twain, *T. Sawyer*, VI, p. 57)

– Peu à peu l'attention se détourna de lui. Le bourdonnement habituel reprit son cours.

(F. de Gail, p. 56)

[71] – Tom went to the door **and** began to softly lift the latch; **then** he pressed gently, **and** the door yielded a crack; he continued pushing cautiously, **and** quaking every time it creaked...

(M. Twain, *T. Sawyer*, XV, p. 123)

– Tom s'approcha de la porte ; avec précaution il souleva le loquet, poussa légèrement ; la porte grinça ; il continua à pousser prudemment, tremblant d'angoisse chaque fois que la porte grinçait...

(F. de Gaïl, p. 107)

Dans l'énoncé anglais, les conjonctions de coordination et l'adverbe **then** marquent l'insertion de chacun des procès dans une relation inter-procès. Dans la traduction, au contraire, chacun des procès apparaît comme dissocié de ceux qui le suivent et le précèdent. (p. 82-83)

Ici, Jacqueline Guillemin-Flescher évoque un point capital : *l'emploi systématique de AND en anglais pour exprimer une suite chronologique d'événements, qui ne peut pas être reproduit par une polysyndète en ET en français*. Cette différence d'emploi, selon elle, est liée à des problèmes de REPÉRAGE, ce qui s'avérera en effet très important dans la suite de notre analyse. Remarquons également, au passage, que l'auteure emprunte elle aussi ses exemples à Hemingway, à l'instar de Vinay & Darbelnet.

c) Bilan de cet état des lieux

Comme nous l'avons vu, traduire la simple conjonction AND de l'anglais vers le français relève d'une problématique complexe, que les dictionnaires bilingues et les grammaires comparées ne cherchent pas à expliquer, allant presque jusqu'à l'occulter. Pour traduire la polysyndète (figure de style très fréquente dans les textes anglophones) de façon cohérente et intelligible, les traducteurs francophones sont contraints d'utiliser d'autres « charnières » du discours, de varier leur syntaxe, voire d'étoffer et diversifier leurs ponctèmes (qui viennent se substituer aux charnières syntaxiques). Des linguistes, comme Halliday & Hasan en Grande-Bretagne, Vinay & Darbelnet en Amérique du Nord, Jacqueline Guillemin-Flescher, Jean-Rémi Lapaire

*& Wilfrid Rotgé en France, se sont toutefois interrogés sur la valeur et la fonction de AND, et sur l'impact que cela pouvait avoir au niveau de la traduction. Or, tous s'accordent à dire qu'il existe deux fonctions fondamentales de AND en anglais : une fonction purement coordonnante, et une fonction (à tendance) subordonnante. À celle-ci, vient éventuellement s'ajouter une fonction additive quasi inexistante en français, qui explique et éclaire – par contraste – le goût particulier des anglophones pour la polysyndète. Ces différences s'expliquent, selon Jacqueline Guillemin-Flescher, par des problèmes de repérage dans le discours ; ce que confirment Jean-Rémi Lapaire et Wilfrid Rotgé en parlant de AND comme d'un « relanceur discursif ». Nous verrons, dans la suite de l'analyse, que ces différences de fonction entre AND et ET sont à la source d'« impasses » traductologiques, qu'il incombe aux traducteurs professionnels de dépasser par divers biais. Toutefois, en dépit d'un facteur humain non négligeable, relevant parfois de l'**interprétation**, nous tenterons de démontrer que certaines de ces transformations sont potentiellement systématisables.*

2 - Problèmes de traduisibilité de AND dans « The Lotos-Eaters » d'Alfred Tennyson

a) Étude de corpus 1 : « The Lotos-Eaters » d'Alfred Lord Tennyson ; deux traductions françaises du même texte

Ce poème, que nous avons nous-même traduit⁹ en 2009 (dans une adaptation poétique assez libre), avait déjà été traduit par Madeleine Cazamian en 1938, dans une version ouvertement « littérale », comme elle l'écrit elle-même dans sa préface :

Il n'y a pas de dilemme en bonne philosophie, dit-on, et pourtant le traducteur peut légitimement en invoquer un : faire du mot-à-mot, et alors ne pas tenir compte des nuances qui différencient les termes d'un idiome à l'autre, tout en se satisfaisant d'une construction ou d'un rythme si indifférents ou si contraires à ce que l'on appelle « le génie de la langue », que les effets sont viciés ou perdus ; ou bien glisser sur la pente de l'interprétation ; et l'on sait par expérience qu'il est alors impossible de ne pas tomber dans l'arbitraire et s'éloigner du texte en le dénaturant.

Sur tous les tableaux l'on perd ; il faut s'y résigner, et en chaque cas choisir le moindre mal. Il m'a semblé toutefois que dans cette édition qui a l'avantage de présenter à la fois texte et traduction, celle-ci devait rester strictement subordonnée à celui-là, et se donner avant tout pour but de faciliter la lecture directe de l'œuvre. [...] S'il en est résulté dans la version française quelque chose de tendu ou de gauche et de généralement insuffisant, je m'en suis consolée en pensant que la page anglaise serait probablement souvent consultée, et que ma tâche consistait principalement à la rendre aisément accessible. (XLV-XLVI)

⁹ Notre propre traduction s'est faite tout à fait indépendamment de celle de Madeleine Cazamian.

C'est donc vers l'approche littérale¹⁰, vers le « mot-à-mot », qu'a penché la poéticienne et traductrice. Mais nous affirmons toutefois qu'en dépit de sa démarche, Madeleine Cazamian **n'a pas pu** traduire littéralement la polysyndète tennysonienne. Quand la divergence fondamentale entre les deux langues se fait sentir, même le traducteur le plus littéral est contraint (bon gré, mal gré) de s'éloigner du texte, et d'apporter des modifications dans la syntaxe pour le rendre plus conforme au « génie de la langue française ». C'est notamment le cas de certains emplois problématiques de AND.

Montrons-le grâce à l'analyse détaillée de ces textes.

Cf. I. a) dans l'annexe.

b) Analyse de l'original et des deux traductions

Il apparaît, dès le tout premier vers, une divergence stratégique notable entre nos deux traductions. Là où l'anglais utilise la simple conjonction AND dans *'Courage!' he said, and pointed toward the land*, nous avons choisi de traduire par : « *Allez, courage !* » fit Ulysse ; **puis** il leur désigna la terre ; tandis que Madeleine Cazamian traduit : *Courage! dit-il, et il montra la terre*. Ce [, and] relie évidemment deux verbes d'actions coordonnées dans le temps, d'où un certain rapport de subordination (suggéré par la chronologie) que nous avons spécifié en français avec l'adverbe « puis ». Or, Madeleine Cazamian semble vouloir serrer l'original de près, et préfère traduire (dans un esprit de fidélité, visiblement, et de conformité au style de l'auteur) un mot par un mot, un connecteur par un autre connecteur – en l'occurrence, AND par ET. Cette divergence duelle entre nos deux stratégies de traduction semblerait, à première vue, s'opposer à toute comparaison d'ordre linguistique ou stylistique : M. Cazamian s'efforce visiblement de reproduire à l'identique la syntaxe

¹⁰ Ici, il est question de « littéralisme sémantique » tel que ce concept a été défini par Jean-René Ladmiral (cf. *Un triangle traductologique*, texte publié in « Traductions : (En) Jeux esthétiques de la traduction. Éthique(s), techniques et pratiques traductionnelles », n°2/2010).

de l'original, tandis que nous avons souhaité produire un texte plus fluide et « esthétique » en français, un autre poème en somme, quitte parfois à adapter, à recréer. Il est assez clair, effectivement, que les différences entre les deux versions françaises de ce poème sont grandes. Néanmoins, elles n'en sont pas plus frappantes que leurs points communs. À plusieurs endroits du texte, où la polysyndète joue un rôle marquant – et ce, malgré la dualité de nos approches – les traductions sont en effet presque identiques. Dans les extraits concernés, réunis dans l'annexe, original et traductions ont été regroupés.

Cf. I. b) dans l'annexe.

Quelle que soit la démarche privilégiée, il est clair que dans tous ces exemples, la polysyndète pose un **problème grammatical** en français. Il y a effectivement 76 occurrences de AND dans l'original, pour un texte de 1372 mots, ce qui donne un pourcentage de 5,5% sur l'ensemble du texte. Notre traduction comporte 26 occurrences de ET et 12 occurrences de « & », ce qu'on peut considérer comme étant 38 occurrences du même marqueur de coordination. Sur un texte de 1790 mots, cela donne un pourcentage de 2,1%, soit presque trois fois moins que l'original. Quant à la traduction de Madeleine Cazamian, elle comporte 68 occurrences de ET sur un texte de 1565 mots, ce qui revient à un pourcentage de 4,3% (nettement moins que l'original, mais deux fois plus que dans notre traduction, ce qui s'explique par sa volonté de « coller » au texte pour faciliter l'accès au texte-source). Nos observations listées ci-après sont donc fondées sur les points de consensus entre les deux traductions.

Quand le mot AND est employé dans sa fonction de pure addition¹¹, et sert d'unique structure cohésive, le français est semble-t-il contraint de **rationaliser** (soit en hiérarchisant les éléments, soit en neutralisant la conjonction). Dans les strophes 2) et 3), notamment, l'on perçoit dans les deux traductions une volonté de neutraliser les « et » – en les remplaçant par des & dans la nôtre, en les effaçant pour celle de M. Cazamian. De plus, notre propre traduction renforce l'effet d'addition (le +) en explicitant cette relation par le biais de l'adverbe : *aussi*. Remarquons en outre les cas

¹¹ Pour reprendre l'expression de Randolph Quirk.

où plusieurs noms ou compléments du verbe (au moins trois) sont juxtaposés à l'aide de AND ; le français semble contraint, alors, de rétablir l'ordre suivant : *élément 1, ø élément 2, ET élément 3*. Ou bien, pour un meilleur effet stylistique : *élément 1, élément 2, élément 3*. Mais en de très rares cas : *élément 1, et élément 2, et élément 3*. Ce phénomène est représenté par les exemples: 4), 6), 8), 9), 10). Dans tous ces cas, là où l'anglais énumère une série d'éléments – nominaux comme en 4), « Of child, **and** wife, **and** slave » ; verbaux comme en 6), « Ripens **and** fades, **and** falls, **and** hath no toil » – en les liant par « and », les deux traductions françaises semblent rétablir une forme d'énumération que l'on pourrait qualifier de « canonique » (éléments énumérés séparés par des virgules, emploi de « et » pour clôturer l'énumération). Il nous est toutefois arrivé d'être encore plus « près du texte » que Madeleine Cazamian, et d'essayer de conserver en français l'aspect répétitif du « and » en le remplaçant par une esperluette (« & ») qui a l'avantage, comme « and » en anglais, de ne pas réellement se remarquer, graphiquement tout du moins (nous pensions qu'une répétition de « et » se remarquerait davantage, serait perçue comme gênante ou inhabituelle). Se pose, dès lors, la question de savoir si ce principe d'évitement des énumérations polysyndétiques en français est une « règle » systématique de traduction ou s'il s'agit ici d'une simple coïncidence.

Quand le mot AND introduit une structure répétitive, le français de même ne traduit pas volontiers par ET, et semble plutôt opter pour une **lexicalisation** (l'emploi de l'expression ENCORE et TOUJOURS, par exemple). C'est le cas des extraits 1) et 7). Remarquons qu'il s'agit assez souvent d'un verbe redoublé par « and ». En français, il semblerait donc que l'accumulation/itération ait besoin d'être *explicitée* par autre chose que la simple conjonction « et ».

Quand, en dernier lieu, le mot AND est employé dans sa fonction que l'on qualifiera, pour l'instant, de « quasi subordonnante »¹² (cf. 3), 5) et 6), où les « and » équivalent souvent à des « and then »), les traductions ont parfois tendance à **rationaliser** le texte, c'est-à-dire à faire l'ajout de marqueurs de

¹² Nous aurons l'occasion, dans la suite de ce travail, de développer ce point crucial.

subordination/logicisation¹³. Ce principe semble tout particulièrement s'appliquer lorsque la copule « and » est **précédée d'un point-virgule**. Il ne s'agit pas nécessairement d'une explicitation/lexicalisation de ces liens hypotaxiques (ou perçus comme tels) ; plus généralement, il s'agit *a priori* d'une neutralisation des « et » de conjonction afin de porter l'accent sur les « et » de subordination¹⁴. Remarquons toutefois que d'après nos précédentes observations, la conjonction de coordination « et », en français, n'a pas pour fonction habituelle de marquer des relations de subordination. À chaque fois, l'on devrait donc parler d'une « subordination par extension », d'un artifice rhétorique (hérité sans doute de l'époque classique¹⁵), qui ne s'applique qu'aux cas où deux ou plusieurs éléments sont *coordonnés dans le temps*, et où le deuxième est par conséquent *chronologiquement dépendant du premier* (mais là encore, le français moderne préférera hiérarchiser par de simples virgules – cf. Jacqueline Guillemin Flescher). Ce principe de subordination par extension sémantique avec « et » ne fonctionne donc pas dans tous les cas de figure (il faut que le contexte s'y prête, que règne un certain flou notionnel...), et semble véritablement impossible lorsque la subordination est d'ordre syntaxico-logique.

c) Bilan de l'analyse

Cette courte étude de corpus – à visée introductive, empirique et pragmatique – révèle, à nos yeux, le problème central de la traduction de la coordination entre l'anglais et le français. Fort de ce constat, nous pouvons dès à présent nous attaquer – dans une approche plus théorique et objective – au nœud du problème, à commencer par ce que nous pensons être la **divergence énonciative fondamentale** entre AND et ET.

¹³ Nous introduisons à dessein, mais non sans quelque réserve, ce néologisme. Tout l'enjeu de notre avant-dernier chapitre sera de dégager les lois et principe de ce phénomène en anglais, et d'étudier son impact sur la traduction des textes en français.

¹⁴ On peut d'ailleurs se demander si cet artifice rhétorique serait toujours d'actualité aujourd'hui, la traduction de Madeleine Cazamian n'étant pas très récente (elle date du début du XX^{ème} siècle).

¹⁵ On pense notamment aux polysyndètes de Racine, qui sont clairement teintées d'archaïsme aujourd'hui.

3 - Distinction fondamentale entre AND et ET

Comme nous l'avons montré, la conjonction AND en anglais peut revêtir deux fonctions différentes mais liées : une fonction additive (l'équivalent du signe + en mathématiques) et une fonction quasi subordonnante, qui résulte probablement de la première. Dans le premier cas, le mot AND ajoute un élément à ce qui a été précédemment énoncé, mais l'élément 2 ne présente pas nécessairement de lien logique avec l'élément 1. Il y a donc une grande souplesse dans la nature de l'élément que l'on peut ajouter, ce qui pose problème en français, où le mot ET semble nécessiter un lien plus fort entre les éléments mis en relation. Dans le deuxième cas, le mot AND instaure un rapport hiérarchique (c'est-à-dire, proche d'un rapport de principale à subordonnée) entre deux propositions P1 et P2, ce que le ET français ne semble pas pouvoir assumer fonctionnellement. Voici, à titre d'illustration, la définition que propose *Le Grand Robert de la langue française* (<http://gr.bvdep.com/>) à l'entrée « et » :

et [e] conj.

I Conjonction de coordination qui sert à lier les parties du discours, les propositions ayant même fonction ou même rôle, à exprimer une addition, une liaison, un rapprochement.

1 Reliant deux éléments linguistiques de même nature. | Paul et Virginie. | Le meunier, son fils et l'âne. | Lui et son fils. | Toi et moi. | L'un et l'autre. | Cela... et le reste. → Et cætera. | Un tel et compagnie. | Deux et deux font quatre. →□Plus. | Cent francs et quelques*. | Un climat sec et froid. | Faire vite et bien. | Taisez-vous et écoutez. | Ceux que vous commandez et dont vous devez être obéi. | Il reste chez lui et ne veut voir personne. | Il ne peut rester chez lui et fait de fréquents voyages. | Il n'a pas d'amis et ne cherche pas à s'en faire. | Cela n'est pas et ne sera pas. →□Ni (rem.). | Ainsi fit-il, et chacun de s'émerveiller. | Plus je le fréquente et plus je l'apprécie. – REM. Littré considère que et fait pléonasme dans cette tournure, sans pour cela la condamner – J'ai accepté ; et vous ? | Et moi ? Vous m'oubliez ! | Et quoi encore ? | Et voilà ! Le travail est terminé. Fam. | Vous en aurez ? Et comment ! – Spécialt. | Il y a parfum et parfum... ; il y a mensonge et mensonge... : tous les parfums, tous les mensonges ne sont pas pareils.

[...]

2 Reliant deux éléments de nature différente. | Un paletot court et sans manches. | Voici un livre nouveau et qui n'est pas encore en librairie. | Vous êtes injuste, et plus souvent que moi. | Il parle l'anglais, et couramment.

[...]

3 Littér. Reliant deux sujets séparés par un verbe. | L'automne arriva, et les premières pluies.

[...]

4 Précédant le dernier terme dans une énumération. | Elle était souriante, calme, détendue et reposée. – Littér. (Devant chaque terme d'une énumération, pour insister sur la longueur, l'importance des éléments – en donnant plusieurs fois l'impression que l'énumération se termine). | Il est tellement bon, et juste, et indulgent... Et peut même précéder le premier terme d'un ensemble de deux ou plusieurs éléments déjà coordonnés, afin de le mettre en relief et d'annoncer qu'il sera suivi d'autre chose (→ À la fois).

[...]

5 Dans des nombres composés. Vx. (Joignant les unités aux dizaines). | Dix et sept, dix et huit. – (1680). Mod. Et joint un aux dizaines (sauf dans quatre-vingt-un et dans soixante et onze). | Vingt et un (vingt-deux, vingt-trois...). | Trente et un (trente-deux...). – Littér. | Cent et une fois. | Mille et un. | Les Mille* et Une Nuits. | Les mille et trois conquêtes de Dom Juan.

[...]

6 Et devant la fraction d'un nombre fractionnaire :

a Et se met devant demi. | Deux heures et demie.

b Et (concurrentement à un) se met devant quart, sans article. | Deux heures et quart ou deux heures un quart. →Heure.

c Et un (concurrentement à un) se met devant les autres fractions. | Deux pages et un cinquième ou deux pages un cinquième.

II (1080, Chanson de Roland). Au début d'une phrase, avec une valeur emphatique. | Et voici que tout à coup il se met à courir. | Et Jésus dit à ses disciples... → Alors. | Et vous ne ferez rien pour vous disculper ? → Quoi. | Et moi je vous affirme que...

III En emploi nominal ou adj. Math., log. Symbole ou opérateur représentant l'intersection, le produit logique. | La fonction et.

Cet article très complet et détaillé, tiré de la référence en matière de dictionnaires de langue française, le démontre parfaitement : la conjonction ET n'a

d'autre valeur qu'une valeur coordinative en français moderne¹⁶ ; et encore, celle-ci est-elle restreinte à des éléments « ayant même fonction ou même rôle », autrement dit: liés par une certaine logique, *indépendamment de l'acte langagier en lui-même*. En effet, dans les diverses fonctions de ET décrites, aucune ne fait référence à la **ligature d'éléments hétérogènes n'ayant aucun rapport l'un avec l'autre**. Or, l'une des fonctions de AND en anglais est justement de lier, sans autre logique que la subjectivité même de l'énonciateur, des éléments tout à fait hétéroclites et isolés, qui sont ainsi rassemblés dans une sorte d'organisation arbitraire du monde et du discours. Là se trouve le nœud de l'explication pour tous les problèmes de traduction que l'on peut rencontrer en traduisant cette conjonction de l'anglais au français. À ce propos, deux exemples flagrants (mais involontaires) trouvés dans l'ouvrage de Halliday & Hasan, se contredisent ouvertement en prouvant – malgré eux – que AND revêt bel et bien une valeur cohésive, et non pas (uniquement) structurelle. Il s'agit d'énoncés émis par des enfants, à qui l'on a donné une série de quatre images à décrire :

(1) Three boys are playing football *and* one boy kicks the ball *and* it goes through the window *and* the ball breaks the window *and* the boys are looking at it *and* a man comes out *and* shouts at them because they've broken the window so they run away *and* then that lady looks out of her window *and* she tells the boys off.

(2) They're playing football *and* he kicks it *and* it goes through there it breaks the window *and* they're looking at it *and* he comes out *and* shouts at them because they've broken it so they run away *and* then she looks out *and* she tells them off.

[p. 35 ; les italiques sont les nôtres]

Ces deux exemples, on l'aura compris, relèvent de la pure polysyndète. Ils ne sont pas sans rappeler – de façon moins élégante, certes – le texte de la *King James Version* de la Bible. Dans l'ouvrage de Halliday & Hasan, ces phrases ne sont utilisées que pour illustrer l'emploi des pronoms : *he, she, they, there*, etc. Il n'est fait aucune allusion à la conjonction AND, dont l'emploi systématique et répétitif saute pourtant aux yeux dans ces deux phrases. Or, ces bouts d'énoncés tirés d'un contexte réel révèlent la valeur *première* de AND : c'est-à-dire, sa possibilité de **lier des éléments**

¹⁶ Comme on le voit à la fin de l'article, les valeurs « emphatiques » (liées à une certaine idée de subordination) ont existé par le passé.

de façon aléatoire, sans vraiment faire l'effort d'établir des liens logiques et syntaxiques très nets entre eux. Ici, dans ces deux phrases, l'unique structure cohésive est en effet l'emploi de AND, qui n'exprime rien d'autre que l'ordre dans lequel les enfants découvrent les images. Nous posons donc que la valeur première de AND est d'être l'équivalent d'un signe +, permettant d'attacher ensemble et à l'infini n'importe quelle paire ou série d'éléments, de façon systématique, sans qu'aucun rapport logico-syntaxique soit réellement nécessaire. Cela explique pourquoi cette conjonction, comme l'expriment fort justement Halliday & Hasan, est la structure cohésive préférée (souvent exclusive) des petits anglophones. Il ne s'agit donc en rien d'un procédé cohésif « puéril », mais du procédé cohésif *premier*, attaché à la valeur *première* du mot. À cette valeur première, viendront se greffer – mais ce n'est pas obligatoire – d'autres valeurs plus élaborées, au fur et à mesure que l'enfant (en chemin vers l'âge de raison) apprend à réfléchir avec davantage de complexité. En d'autres termes : les sens dérivés de AND (chronologie, rapport logique, etc.) viennent s'attacher *a posteriori* à la valeur du mot, ils n'en sont que des **interprétations** possibles. Mais la valeur première, elle, demeure à chaque fois, ce qui pourrait expliquer l'emploi fréquent de la polysyndète en anglais. Aussi, est-ce à juste raison que Jean-Rémi Lapaire & Wilfrid Rotgé parlent de AND comme d'un **relanceur discursif** : ce lien cohésif, en effet, permet d'étendre la phrase à l'infini (d'où le mot « polysyndète »). Ce n'est pas l'apanage des enfants, mais c'est une figure employée également par les poètes, les auteurs de textes littéraires et/ou argumentatifs, où s'expriment une certaine spontanéité, un certain enthousiasme (l'expression de sentiments purs, sincères, premiers). Contrairement à ce que les deux linguistes suggèrent, la valeur de AND n'est donc pas uniquement de « conserver une ouverture sur la gauche » : AND n'ayant pas selon nous pour fonction première de rappeler ce qui précède, il s'agirait donc plutôt d'une **ouverture constante sur la droite**. C'est bien ce qu'évoque Henri Meschonnic en parlant du « rythme organisateur du sens » dans la Bible¹⁷. D'où le hiatus, car comme on l'a vu précédemment, le mot ET en français n'a pas du tout cette fonction-là. Il rappelle systématiquement ce qui précède, dans un rapport sémantico-logique, et ne permet donc pas d'introduire un élément complètement nouveau. Voilà pourquoi une traduction littérale des deux phrases citées à l'instant ne fonctionnerait pas :

¹⁷ Comme nous le verrons, l'étude de la Bible hébraïque et de ses diverses traductions est primordiale pour comprendre l'histoire de la polysyndète en anglais et en français.

(1) Trois garçons jouent au football et un garçon tape dans le ballon et celui-ci passe par la fenêtre et il casse la fenêtre et les garçons la regardent et un homme sort et crie après eux parce qu'ils ont cassé la fenêtre donc ils partent en courant et alors cette dame regarde par sa fenêtre et elle chasse les garçons.

(2) Ils jouent au football et il tape dans le ballon et il passe par là il casse la fenêtre et ils la regardent et il sort et crie après eux parce qu'ils l'ont cassée donc ils partent en courant et alors elle regarde dehors et elle les chasse au loin. (notre traduction)

Contrairement aux textes anglais originaux, il est évident qu'aucun enfant francophone ne produirait de tels énoncés, quel que soit son degré d'enthousiasme. Si ces phrases ne sont pas recevables, c'est parce que le mot ET place toutes les propositions sur le même plan logique, comme s'il s'agissait d'une simple accumulation de procès similaires, envisagés de manière globale, ce qui suggère une certaine monotonie à la lecture. À l'instar de Jacqueline Guillemin-Flescher, nous pensons qu'il s'agit avant tout d'un problème de repérage : *ET repère un élément S par rapport à un élément S0, tandis que AND peut servir en soi de nouveau repère S0, tout en revêtant une fonction cohésive symbolique*. Ainsi, si l'on prend la phrase (2), une traduction plus idiomatique (c'est-à-dire, conforme à ce que dirait spontanément un enfant francophone) serait :

(2) Ils jouent au football puis le garçon, il tape dans le ballon, et alors le ballon passe par là, et il casse la fenêtre. Alors ils regardent la fenêtre, et puis lui, il sort et puis il crie après eux parce qu'ils l'ont cassée, la fenêtre, alors ils partent en courant et à ce moment-là, la dame elle regarde dehors et puis elle leur crie dessus pour qu'ils partent. (notre traduction)

Ici, ce sont des problèmes de repérage qui justifient à la fois la traduction des AND en trois termes différents en français (*puis/et/alors/à ce moment-là*), l'explicitation des personnes (*le garçon/lui/la dame*), et la répétition des noms propres (*ballon et fenêtre*), afin de faciliter la compréhension du texte. En effet, et c'est un élément important, ce qui passe fort bien en anglais par une différenciation d'ordre prosodique entre les diverses fonctions de AND, passe en français par une différenciation d'ordre lexicologique, nos deux systèmes linguistiques étant différents

de ce point de vue-là. De même, la faculté subordonnante de AND, ajoutant un élément *nouveau*, de nature différente, à la proposition qui précède, est appuyée par l'élévation du timbre de la voix à l'oral ; tandis que ET relie des éléments de même nature ou de même fonction (d'où son incapacité à introduire une subordonnée), sans réel impact sur la prosodie.

Pour résumer : **la distinction fondamentale entre AND et ET, c'est que AND peut introduire un repère S0 dans une phrase ou un texte, alors que ET repère toujours S1 par rapport à S0.**

4 - Applications pratiques de ces résultats pour la traduction humaine et/ou automatique

Que l'on soit clair sur ce point : la complexité ainsi que la diversité des contextes d'emploi de AND en anglais, et de leur(s) équivalent(s) en français, rend extrêmement difficile voire utopique toute tentative de systématisation infaillible de la traduction de l'un vers l'autre. Mais il est possible, nous semble-t-il, d'entrevoir des pistes ou des « stratégies générales » de traduction, valables à la fois pour les traductions produites par des êtres humains, et sans doute aussi pour les traductions produites artificiellement par ordinateur (pour peu que le texte à traduire soit simple).

5 - Conclusion de cette approche empirique

À travers ce chapitre, nous avons souhaité démontrer que l'idée d'une correspondance systématique entre AND et ET (donnée comme parole d'évangile par la plupart des dictionnaires bilingues anglais/français), s'avère inexacte dans un nombre non-négligeable de cas. Nous nous sommes notamment intéressé à la traduction de la polysyndète dans un poème d'Alfred Lord Tennyson, où l'emploi répétitif et récurrent de la conjonction AND aboutit à une intraduisibilité relative, dans le sens où cette structure cohésive ne peut être reproduite à l'identique en français, avec la conjonction ET.

Par le biais d'exemples concrets tirés de ce corpus, nous avons tenté de distinguer – à travers la méthode intuitive défendue par Lucien Tesnière – les différentes fonctions de AND en anglais, qui peuvent selon nous se réduire à deux fonctions fondamentales : une fonction ADDITIVE, et une fonction QUASI SUBORDONNANTE. C'est de cette ambivalence fonctionnelle que semblent naître l'ensemble des problèmes de traduction de AND vers le français, où la conjonction ET n'a – contrairement à AND – qu'une fonction additive limitée à l'expression d'un rapport logico-syntaxique entre deux éléments.

L'anglais AND, cependant, peut parfois servir de relanceur discursif et lier ensemble des éléments n'entretenant aucun réel rapport qu'il soit logique ou syntaxique ; ou du moins, pas d'un point de vue externe, objectif, comme l'exige le ET français. Cela nous a donc amené à proposer l'explication suivante : la distinction fondamentale entre AND et ET, c'est que AND peut introduire un repère S0 dans une phrase ou un texte, alors que ET repère toujours S1 par rapport à S0.

De là, émergent toute une série de divergences de traduction, liées essentiellement à des problèmes de repérage syntaxique ; AND tendra donc à être traduit par différents connecteurs en français, en fonction du contexte. Dans le chapitre suivant, nous essaierons de systématiser ce transfert complexe à partir d'un corpus littéraire varié.

PARTIE II — APPROCHE THÉORIQUE

CHAPITRE II : VERS UNE TENTATIVE DE SYSTÉMATISATION DE LA TRADUCTION (ANGLAIS- FRANÇAIS) DES SCHÈMES POLYSYNDÉTIQUES

Dans ce chapitre, nous analysons un corpus constitué de poèmes d'Edgar Allan Poe d'une part, et d'autre part d'un poème célèbre de John Keats, « Ode to a Nightingale » – accompagnés de traductions françaises multiples – afin de mettre au jour des règles ou principes généraux de traduction relatifs à la transposition de la polysyndète de l'anglais vers le français.

1 – Étude de corpus 2 : poèmes d'Edgar Allan Poe

Dans cette étude de cas détaillée, nous nous sommes intéressé à plusieurs extraits de poèmes d'Edgar Allan Poe, en regard de leurs multiples traductions françaises sélectionnées. Cet auteur particulier a été choisi en vertu de sa prédilection marquée pour la polysyndète, autant dans sa poésie que dans ses écrits en prose. Quoique la référence en matière de traductions de Poe soit les versions en prose de Stéphane Mallarmé pour les poèmes, et les traductions

considérées comme « libres » de Charles Baudelaire pour les nouvelles, d'autres traducteurs se sont livrés à cet exercice difficile au fil des années. Un poème comme « The Raven », par exemple, dispose de plus de quinze traductions françaises, ce qui est une véritable mine d'or pour le linguiste-traductologue. De fait, nous avons sélectionné, dans l'œuvre poétique du chanteur de Ligeia, les textes où la polysyndète en AND nous a semblé être la plus frappante et digne d'intérêt. La comparaison de ces extraits avec leurs traductions françaises a pour but d'illustrer une nouvelle fois, par le biais d'un corpus extérieur aux seuls poèmes de Tennyson, la différence fondamentale qui sépare AND et ET ; tout en testant nos hypothèses premières (notamment les quelques « tendances traductives » évoquées au chapitre précédent) sur le matériau concret et objectif qu'offrent ces textes et leurs traductions.

Cf. II. a) pour le premier extrait.

a) Extrait 1 : analyse de « The Raven » et de ses traductions

Cette dernière strophe du poème « The Raven » présente quatre occurrences du mot « and », que nous schématisons ci-dessous :

- 1 - [. and]
- 2 - [; and]
- 3 - [, and]
- 4 - [; and]

Si nous appliquons les principes évoqués au chapitre précédent, ces quatre emplois de « and » correspondraient, en réalité, à trois fonctions différentes du « mot-concept » AND. Il y a donc, *a priori*, des chances pour que cela se fasse sentir dans une quelconque traduction vers le français. Voici notre analyse de ces trois fonctions :

* le premier [. and] sert de charnière du discours, de point d'introduction, c'est-à-dire de T0. Le mot est ici employé, pour reprendre l'expression de Jean-Rémi Lapaire et Wilfrid Rotgé, dans sa fonction de « relanceur discursif » ; il introduit un nouveau paragraphe, sans rapport direct avec la phrase précédente (cf. texte original). Ici s'achève, bien au contraire, le discours de l'oiseau afin de laisser place au récit du narrateur, autre type discursif. Cette « transition » entre, d'une part, deux structures syntaxiques n'entretenant aucun rapport entre elles, et deux types discursifs d'autre part, marquée par un simple « and » en anglais, ne correspondrait pas à la fonction habituelle de « et » en français¹⁸. Si l'on considère en effet la phrase qui précède (le terme de « phrase » est ici utilisé dans son acception purement grammaticale), il devient évident que ce « and » n'a aucune fonction coordinative ; *il ne s'agit absolument pas d'une même phrase divisée en deux pour un effet de style*. Autrement, comment faudrait-il comprendre ceci : « *Quoth the Raven, 'Nevermore' and the raven, never flitting, still is sitting, still is sitting, on the pallid bust of Pallas just above my chamber door?* » Ainsi présenté, et considéré dans sa seule fonction de coordination, ce premier « and » ferait difficilement sens, et aboutirait à une phrase plutôt absconse.

* le deuxième [; and] introduit également un élément nouveau, mais lié toutefois à la première « phrase » dans la mesure où il amorce une reprise anaphorique de *the raven*, en y intégrant un rapport légèrement subordonnant. Ce cas est typique de l'ambiguïté fonctionnelle du « and » polysyndétique en anglais, à la frontière entre coordination et subordination. Ce deuxième « and » est donc moins fort (dans la hiérarchisation des éléments du discours) que le premier ; on peut penser que cela se fera sentir, d'ailleurs, dans la prosodie (il serait probablement moins accentué, à l'oral, que le tout premier). En d'autres termes : la proposition *and his eyes have all the seeming of a demon that is dreaming* dépend de la première proposition (c'est-à-dire, de la référence à l'oiseau) pour exister. Cela devrait se faire sentir dans la traduction française, où la conjonction « et » ne revêt pas, en soi, de fonction subordonnante.

* le troisième [, and] est plus complexe à interpréter. Lui aussi est relié à la première proposition, qu'on notera dorénavant P1, mais uniquement par l'intermédiaire de la

¹⁸ Nous proposerions, par exemple, le mot « alors » pour traduire ce type de rapports.

deuxième proposition P2, car il s'agit effectivement de la lumière de la lampe qui éclaire le **corbeau** – *o'er him streaming, his shadow*. Or, l'idée de dépendance/subordination ayant déjà été posée en P2, l'on peut en déduire que ce [, and] aura des chances d'être perçu comme une simple conjonction de coordination.

* le quatrième [; and] introduit une rupture logique dans le discours, par le biais du changement de sujet. L'attention, qui se portait jusqu'à présent sur *the raven*, bifurque à ce tournant sur *my soul* (et l'accent prosodique, en conséquence, va se placer sur le terme « soul »). Or, ce déplacement de la pensée et du centre d'intérêt s'effectue/est rendu possible par l'intermédiaire d'une référence à P3, répétée justement dans P4 : *P3 his shadow/P4 that shadow*. Cette rupture s'apparente à la valeur résultative/consécutive d'un « so », dirions-nous. Ainsi, cette référence anaphorique est le « vecteur » de la translation, pour emprunter une métaphore mathématique. D'où P4 est l'inférieure hiérarchique de P3.

Mais cette analyse s'avère-t-elle pertinente au regard des multiples traductions publiées de ce poème ? Vérifions donc la théorie par les faits :

Tableau des concordances entre l'original et les traductions /

Extrait 1 :

Original	Traduction 1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
[. and]	[. et]	[. et]	[. et]	[. et]	[. ainsi]	[. et]	[Ø]	[. et]	[. et]	[. et]	[. mais]
[; and]	[, et]	[; et]	[, et]	[; et]	[; et]	[! et]	[; et]	[/et]	[;]	[;]	[; et]
[, and]	[, et]	[; et]	[, et]	[;]	[, et]	[; et]	[Ø]	[,]	[;]	[, et]	[, et]
[; and]	[: et]	[; et]	[; et]	[; et]	[, et]	[; et]	[, et]	[, et]	[, et]	[;]	[, et]

Quel type de conclusion(s) est-il possible de tirer de ce tableau de correspondances ? Commençons par une remarque simple : sur les 11 traductions

proposées, seules quatre traduisent littéralement les « and » du texte anglais. Il s'agit des traductions 1, 2, 3 et 6, soit par ordre d'apparition : celles de Stéphane Mallarmé, de Charles Baudelaire, de Léon Lemonnier, et enfin de Maurice Rollinat. Toutes les autres s'en écartent, qui par la ponctuation, qui par le choix du connecteur (ou les deux). Cela tend à démontrer que l'emploi répétitif de AND dans cette strophe pose un problème d'ordre traductologique, mais cela valide-t-il la théorie ? Même si, manifestement, chaque traducteur a adopté une stratégie toute personnelle, qui ne saurait être uniformisée, une analyse détaillée de ces traductions, prises l'une après l'autre, permettra de faire ressortir des particularités communes à l'ensemble du corpus français.

Traduction 1 (de Stéphane Mallarmé) :

Et le Corbeau, sans voleter, siège encore, siège encore sur le buste pallide de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre, **et** ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve, **et** la lumière de la lampe, ruisselant sur lui, projette son ombre à terre : **et** mon âme, de cette ombre qui gît flottante à terre ne s'élèvera – jamais plus.

[. and] → [. et]

[; and] → [, et]

[, and] → [, et]

[; and] → [: et]

Mallarmé, même s'il a fait le choix de garder le mot « et », a traduit la conjonction AND de trois manières différentes (en s'écartant légèrement de la ponctuation de l'original, cf. caractères gras) : avec un point, avec une virgule, avec un deux-points. Ce choix de changer la ponctuation n'est vraisemblablement pas anodin. Il est intéressant ici d'observer la hiérarchisation des propositions : P1 est introduite par [. et], P2 et P3 par [, et] toutes les deux – ce qui les place au même niveau – et P4 par [: et]. Ce que Mallarmé essaie de faire en français, c'est d'*explicit*er les relations interphrastiques en jouant sur la ponctuation, et en montrant par ce biais que P2

dépend de P1, P3 dépend de P1, P4 dépend de P3. En d'autres termes : il marque la transition entre les deux types de discours (celui de l'oiseau/celui du narrateur) par un point, il montre le rapport de coordination entre les deux vers suivants par une virgule, puis il illustre la valeur consécutive du dernier vers par un deux-points. Mallarmé *fait donc*, nous semble-t-il, la différence entre les différentes valeurs de AND dans ce passage.

Traduction 2 (de Charles Baudelaire) :

Et le corbeau, immuable, est toujours installé sur le buste pâle de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre ; **et** ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve ; **et** la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher ; **et** mon âme, hors du cercle de cette ombre qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, – jamais plus !

[. and] → [. et]

[; and] → [; et]

[, and] → [; **et**]

[; and] → [; et]

Ici, Baudelaire a choisi de traduire AND par ET. Il fait le choix de mettre P2, P3 et P4 au même niveau. Il utilise pour cela le point-virgule, qui marque une rupture logique plus forte. À ce titre, l'effacement de la coordination pour la traduction du troisième AND est assez frappant ; l'effet obtenu relève d'une certaine emphase, d'une accumulation d'éléments (qui est certes présente dans l'original), mais cette traduction ne reproduit pas la logique interne du texte de Poe. De fait, la conjonction AND est traduite de deux manières différentes, seulement, dans cette strophe. Baudelaire réécrit le texte, lui invente une structure, une logique *autres*, et cette « réécriture » dépasse donc le cadre d'une stricte analyse grammaticale. Notons toutefois que le poète des « Fleurs du Mal » pousse la polysyndète à son extrême limite ; un ET supplémentaire eût été difficilement concevable en français. Or, comme l'ont évoqué Jean-Rémi Lapaire et Wilfrid Rotgé, l'emploi discursif de AND est quasiment illimité en anglais. On peut donc suggérer que Baudelaire, par le biais de cette traduction, a essayé

d'introduire en français une figure de style qui est peu coutumière à notre langue – de la même façon qu'il a contribué, avec sa traduction des nouvelles de Poe notamment, à introduire le tiret long dans la typographie française.

Traduction 3 (de Léon Lemonnier) :

Et le Corbeau, sans jamais voleter, est toujours perché, toujours perché, / Sur le buste pâle de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre, / **Et** ses yeux ont tout l'aspect des yeux d'un démon qui rêve, / **Et** la lumière de la lampe, ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher ; / **Et** mon âme, de cette ombre qui gît flottante sur le plancher, / Ne s'élèvera plus jamais.

[. and] → [. et]

[; and] → [, et]

[, and] → [, et]

[; and] → [: et]

Dans cette traduction, Léon Lemonnier semble vouloir préparer son effet final. P2 et P3 sont laissés sur le même plan énonciatif (l'usage de virgules pour les deux « et » peine à marquer la relation de dépendance entre les deux propositions). En revanche, l'emploi d'un point-virgule pour introduire P4 marque la rupture. De fait, il rend le AND de trois manières différentes (c'est-à-dire, par [. et], [, et], [; et], [: et]) . Lui aussi traduit systématiquement AND par ET ; est-ce par souci de littéralité ? Voyons ce qu'il en est avec les autres exemples.

Traduction 4 (d'Henri Parisot) :

Et le Corbeau, sans plus bouger, reste perché, reste

[perché

Sur le pâle buste de Pallas placé juste au-dessus de

[l'huis de ma chambre ;

Et son œil en tous points ressemble à celui d'un
 [démon qui rêve ;
 La lueur de la lampe sur lui ruisselle **et** sur le sol
 [projette son ombre ;
Et, flottant sur le sol, mon âme de cette ombre
 Ne s'élèvera... jamais plus !

[. and] → [. et]

[; and] → [; et]

[, and] → [;]

[; and] → [; et]

Cette traduction nous semble mettre en évidence une différence notable concernant l'usage de la polysyndète entre l'anglais et le français. Ici, Henri Parisot ne traduit pas le troisième AND ; il le rend par un simple point-virgule (**And** the lamp-light o'er him streaming throws his shadow on the floor; → ; La lueur de la lampe sur lui ruisselle **et** sur le sol projette son ombre ;). Or, selon nous, ce choix n'est pas dicté par le seul désir « d'alléger » la syntaxe en français : par le biais de cet artifice, le traducteur renforce le poids des autres connecteurs, et évite ainsi de mettre P2, P3 et P4 sur le même plan. Est-ce un hasard si le « dépouillement » (pour reprendre l'expression de Vinay & Darbelnet) porte sur la conjonction la moins forte, c'est-à-dire le AND de simple coordination ? Quoi qu'il en soit, en s'écartant légèrement de la méthode littérale, Henri Parisot rend donc beaucoup mieux la logique interne du texte. Notons qu'à cette fin, le mot AND est ici traduit de trois manières différentes (ponctuationnellement).

Traduction 5 (d'Henri Justin) :

Ainsi l'oiseau, loin de broncher, reste perché, reste, perché,
 Dessus le buste de Pallas si pâle au-dessus de ma porte ;
Et ses yeux luisent comme luisent les iris d'un démon qui rêve,
Et la pluie, sur lui, de la lampe projette au sol son ombre morte,
Et mon âme prise en cette ombre, ombre noire où mon âme est morte,
 Attend là que la mort l'emporte.

[. and] → [. ainsi]

[; and] → [; et]

[, and] → [, et]

[; and] → [, et]

On assiste ici à un phénomène très particulier, qu'Antoine Berman aurait sans doute décrié comme étant une « rationalisation ». Tout d'abord, le premier « and » d'introduction est traduit par un adverbe de liaison/de relation logique, *ainsi*, ce qui explicite la fonction particulière de ce connecteur, que nous avons décrite plus haut. Puis, dans un deuxième temps, la traduction littérale de [; and] par [; et] vient marquer l'idée – nous paraît-il – d'un rapport de subordination, renforcé par l'emploi de virgules dans les deux autres occurrences de ET. Il est donc clair qu'en traduisant la polysyndète de l'original de trois manières différentes, Henri Justin rétablit une logique interne, une hiérarchie interphrastique, profitable à la cohérence et à la cohésion textuelle de sa version française du texte de Poe.

Traduction 6 (de Maurice Rollinat) :

Et sur le buste austère et pâle de Pallas,

L'immuable corbeau reste installé sans trêve ;

Au-dessus de ma porte il est toujours, hélas !

Et ses yeux sont en tout ceux d'un démon qui rêve ;

Et l'éclair de la lampe, en ricochant sur lui,

Projette sa grande ombre au parquet chaque nuit ;

Et ma pauvre âme, hors du cercle de cette ombre

Qui gît en vacillant – là – sur le plancher sombre,

Ne montera plus, jamais plus !

[. and] → [. et]

[; and] → [! et]

[, and] → [; et]

[; and] → [; et]

Cette traduction peut paraître surprenante à cause de la façon dont Maurice Rollinat a choisi de rendre le deuxième « and ». L'emploi de l'adverbe modalisateur « hélas », et du point d'exclamation qui y est associé, ne semble pas a priori justifié par le texte. Il s'agit d'un « embellissement », pour reprendre le terme d'Antoine Berman. Or, cet emploi d'une tournure figée et exclamative n'a-t-il pas pour but de marquer une rupture avec la phrase précédente, et de lever l'ambiguïté inhérente à la fonction de ET dans cette strophe ? C'est donc, croyons-nous, dans l'esprit d'une meilleure cohérence textuelle que le traducteur s'est livré à cette transformation assez frappante.

Traduction 7 (de J.-A. Moissan) :

Le Corbeau jamais ne volant, reste occupant, reste occupant

Le buste pâle de Pallas juste au-dessus de ma porte ;

Et ses yeux sont tout ressemblants à ceux d'un Lucifer rêvant.

La lampe sur lui rayonnant sur le parquet met son ombre

Et mon âme, hors du champ de l'ombre qui là sur le parquet flotte

Ne planera — nevermore !

[. and] → [∅]

[; and] → [; et]

[, and] → [∅]

[; and] → [, et]

Cette traduction s'efforce visiblement de supprimer – « d'élaguer » – les conjonctions dans la strophe. Là aussi, la traduction de la conjonction AND reflète une volonté de hiérarchisation. Remarquons que l'effacement est venu se porter sur le AND de conjonction, à l'instar des précédents exemples. Notons également, pour la suite, que les « and » polysyndétiques non traduits par J. -A. Moissan *semblent* avoir été remplacés par l'emploi répétitif du participe présent (« jamais ne volant » / « la lampe rayonnant »), alors même qu'il est d'usage d'éviter cet emploi en français¹⁹.

Traduction 8 (d'Armand Robin) :

Et le corbeau, toujours raidi, siège depuis, siège aujourd'hui
Juché sur le buste pâle de Pallas juste sur ma porte
Et son regard, c'est bien celui du démon qui rêve ma vie,
Son ombre sous ma lampe fuit, sombre à mes pieds, flottante encore,
Et hors de cette tombe d'ombre mon cœur ne prendra plus essor
Avant ni même après ma mort.

[. and] → [. et]

[; and] → [et]

[, and] → [,]

[; and] → [, et]

D'un point de vue traductologique, l'intérêt de cette version française est une fois encore de montrer qu'au sein d'un texte polysyndétique, c'est sur la **conjonction de coordination** que l'effacement ou dépouillement semble se porter le plus volontiers. On observe en effet, comme on l'a vu dans plusieurs autres exemples, que c'est sur ce « and » moins fort syntaxiquement qu'a porté l'effacement.

¹⁹ Tel est, du moins, le principe arbitraire que l'on enseigne parfois en « version » à l'université.

Traduction 9 (de Christophe Marchand-Kiss) :

Et le Corbeau ne prend jamais son envol, reste perché, reste *toujours* perché
Sur le buste terne de Pallas au-dessus de la porte de ma chambre
Ses yeux ressemblent en tout point à ceux d'un démon qui rêve ;
La lumière de la lampe, qui se déverse sur lui, projette son ombre sur le sol ;
Et mon âme, de cette ombre qui flotte sur le sol,
Ne s'élèvera – jamais plus !

[. and] → [. et]

[; and] → [;]

[, and] → [, et]

[; and] → [, et]

Il est intéressant d'observer, dans cette traduction, que les marqueurs les moins « forts » (dont celui de simple coordination) n'ont pas été rendus. Comme nous l'avons déjà vu, les « and » syntaxiquement les plus forts dans cette strophe de Poe sont le premier et le dernier. Or, ce sont les seuls traduits par Christophe Marchand-Kiss ; les deux autres « and » sont neutralisés, et remplacés par des points-virgules.

Traduction 10 (de William Hughes) :

Et le Corbeau, immobile, demeure perché, toujours perché sur le buste blanc de Pallas, juste au-dessus de ma porte ; son regard est celui d'un démon qui rêve, et la lumière de la lampe, qui l'inonde, dessine son ombre sur le parquet ; de cette ombre qui tremble sur le parquet, mon âme
Ne sortira jamais plus !

[. and] → [. et]

[; and] → [;]

[, and] → [, et]

[; and] → [;]

Dans cette traduction, il apparaît qu'une partie des conjonctions « and » ont été perçues comme des marqueurs de subordination, et en conséquence, ont été traduites de la même manière : par un point-virgule, peut-être plus apte à exprimer cette idée en français. Cela semble en contradiction avec l'exemple précédent, en apparence, mais il faut aussi prendre en compte le co-texte afin de comprendre le sens attribué à ces ponctèmes. Or, dans cette traduction, le dernier point-virgule sert à annoncer une *inversion syntaxique*, marquant de fait une rupture nette avec le reste de la strophe.

Traduction 11 (d'Émile Lauvrière) :

Mais le Corbeau, ne voletant nullement, siège encore, siège toujours
Sur le pâle buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre ;
Et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un Démon qui rêve,
Et la lueur de la lampe, ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher.
Et mon âme, hors de cette ombre qui gît, flottante, sur le plancher,
Ne s'élèvera jamais plus !

[. and] → [. mais]

[; and] → [; et]

[, and] → [, et]

[; and] → [. et]

La traduction d'Émile Lauvrière est particulièrement révélatrice des problèmes que pose la traduction de AND de l'anglais vers le français. Ici, le poète-traducteur a perçu les valeurs différentes des conjonctions de l'original, et s'est efforcé d'associer une traduction différente à chacune. On remarque ainsi un renforcement des conjonctions les plus subordonnantes par lexicalisation pour P1 (*and* devient *mais*) et par renforcement de la ponctuation pour P4 (le point-virgule devient un point). Cet exemple, à l'instar d'un nombre significatif des autres, va dans le sens de notre théorie énoncée plus haut.

Conclusion de l'analyse :

À partir de ces diverses versions françaises de « The Raven » d'Edgar Allan Poe, toute une série d'éléments peuvent être observés, qui semblent confirmer l'existence d'un problème ou d'une « incompatibilité » dans la traduction de la polysyndète de l'anglais vers le français. Tout d'abord, nous pouvons constater qu'aux trois fonctions de AND isolées au sein de cette strophe, les traducteurs font correspondre – en majorité – trois équivalents différents. Même si certains d'entre eux font le choix (par souci idéologique de littéralité, croyons-nous) de rendre AND par le ET du dictionnaire, d'autres font le choix de traduire ce marqueur autrement (cf. tableau des correspondances). De fait, les traducteurs perçoivent souvent les nuances sémantico-fonctionnelles entre les différents emplois de AND, et s'efforcent d'en restituer « l'effet » par le biais de leurs stratégies de traduction respectives. Or, celles-ci – quoique variées et assez différentes les unes des autres – convergent vers le même point : l'explicitation, en français, des relations interphrastiques liées essentiellement à la subordination, lesquelles sont « suggérées » seulement en anglais (ou du moins, l'esprit francophone – que nous sommes nous-mêmes, à l'instar des traducteurs français officiels de ce texte – le perçoit-il ainsi). Cette explicitation, nous l'avons vu, se réalise par l'intermédiaire du lexique et/ou de la ponctuation.

Dans l'analyse qui suit, nous tenterons de développer ce principe de rationalisation à partir d'autres textes de Poe. Nous réfléchirons également à son éventuelle adaptation dans le cadre de la « TA » ou « traduction automatique » (en nous appuyant expérimentalement sur le logiciel « Systran »).

b) Extrait 2 : analyse de « The Coliseum » et de ses traductions

Cf. II. b) dans l'annexe.

Vastness! **and** Age! **and** Memories of Eld!

Dans ce vers particulièrement lyrique, l'emploi de la polysyndète traduit l'emphase et l'enthousiasme de l'énonciateur. Là où l'anglais introduit chaque élément de l'énumération par AND, le français rétablit l'ordre canonique propre à sa langue, et n'introduit ET qu'à la fin de l'énumération (sauf dans la traduction de Pierre Pascal, qui efface *toutes* les conjonctions). Cela rejoint donc l'analyse faite au chapitre précédent : au sein d'une même proposition, le français ne semble pas tolérer que l'on emploie la conjonction ET plus de deux fois, sauf dans le cas très particulier de la polysyndète poétique qu'a décrite Gérard Antoine²⁰. Dans ce genre d'énumération, il s'agit donc de rétablir, en français, l'ordre jugé canonique : élément 1, élément 2, ET élément 3. Pour l'« ordre canonique » de l'énumération en français, nous nous référons notamment aux travaux de Lucie Hoarau qui, dans *Linguistique Contrastive et Traduction, n° spécial : Étude contrastive de la coordination en français et en anglais* (1997), écrit en effet à propos de la polysyndète (qu'elle ne nomme d'ailleurs pas de cette façon-là) :

Si l'on se réfère aux grammairiens ou linguistes français et anglais, le choix entre les trois types d'énumérations étudiées est fondé sur les mêmes critères dans les deux langues. Ainsi, le choix entre A conj B conj C et A, B conj C dépend de la volonté d'exprimer ou non une certaine emphase, de marquer un effet d'exagération. Dans les deux langues, la structure A conj B conj C apparaît comme une variante emphatique de la structure A, B conj C, cette dernière représentant une norme linguistique, quelle que soit la conjonction envisagée. (p. 164)

²⁰ Dont un exemple célèbre est le vers de Racine dans *Iphigénie*, « Mais tout dort, *et* l'armée, *et* les vents, *et* Neptune ». Ou comme le décrit l'auteur : « ce type, limité à trois membres ou étendu à des séries bien plus vastes, répond en quelque sorte au canon du rythme biblique ; d'autre part, il faut distinguer les *Et* dominants en tête des versets des *et* harmoniques à l'intérieur des versets, le tout formant une chaîne lyrique [...] » (G. Antoine, 1958, p. 821 ; nous soulignons).

Si l'idée d'une certaine « emphase » marquée par la polysyndète emporte bien notre adhésion, nous pensons néanmoins que l'emploi répétitif et extensif de la conjonction AND produit l'effet d'une surabondance, d'une exubérance, comme on l'a déjà vu dans le poème de Tennyson. Néanmoins, le terme d'« exagération » peut revêtir un aspect négatif et péjoratif qu'on ne ressent pas en anglais, dans des phrases à type polysyndétique. Il y a certes emphase, profusion, mais en rien cela n'est jugé « exagéré » dans le sens presque gargantuesque du terme : la polysyndète en français aurait tendance à évoquer l'excès, le superflu, contrairement à la figure correspondante en anglais.

D'autre part, malgré ce que semble écrire L. Hoarau, il ne nous apparaît pas que la structure A, B conj C soit réellement « canonique » en anglais. À la page suivante, elle écrit elle-même :

En ce qui concerne les structures A conj B conj C et A, B conj C leur **concurrence statistique** n'est observée que pour la conjonction AND. (p. 165 ; c'est nous qui mettons en gras)

S'il y a « concurrence statistique », cela tendrait à signifier qu'il n'y a pas véritablement de structure canonique. Si nous nous basons sur la différence énonciative que nous avons étudiée entre AND et ET, nous pouvons avancer l'hypothèse suivante : la structure A conj B conj C correspondrait à un état primitif de la langue, alors que A, B conj C correspondrait à un état plus avancé, plus intellectualisé. Ce qui rejoint d'ailleurs l'analyse de l'auteure :

De façon presque systématique, à chaque fois que les éléments énumérés sont envisagés par rapport à un **point de vue interne** au domaine de référence, c'est l'énumération dite « emphatique » qui est fortement privilégiée. (p. 165 ; c'est nous qui mettons en gras)

Mais plutôt que de parler d'« emphase », terme assez vague qui n'est pas une cause en soi, mais une conséquence, parlons plutôt de « marqueur d'oralité dans le discours ». En effet, la structure A conj B conj C semble plus proche de ce qu'un anglophone dirait **spontanément à l'oral**, que la structure intellectualisée A, B conj C.

De plus, cela décrit mieux le phénomène en jeu, car c'est bien cette oralité, ce dynamisme du texte écrit, qui pose problème en français et amène les traducteurs à avoir recours à des étoffements. En revanche, la structure A, B conj C est clairement la structure canonique du français, à l'écrit comme à l'oral, ainsi que le souligne L. Hoarau.

Tout ce qui s'en écarterait serait donc jugé surfait ; or, effectivement, la traduction automatique de cette strophe réalisée – à titre expérimental – par le logiciel Systran produit l'impression d'une accumulation outrancière, légèrement péjorative. Le problème est donc d'ordre stylistico-idiomatique, c'est-à-dire de « bon usage de la langue »²¹. Une forte polysyndète en ET, dans une phrase française, relèverait ainsi non pas d'un effet d'emphase, mais d'une volonté d'exagération, d'accumulation outrancière : *Tant feirent et tracasserent, pillant et larronnant, qu'ilz arriverent à Seuillé, et detrousserent hommes et femmes, et prindrent ce qu'ilz peurent : rien ne leurs feut ne trop chault ne trop pesant*, trouve-t-on dans *Gargantua* de Rabelais. La polysyndète est certes possible pour signifier l'emphase en français, mais dans une certaine mesure, jusqu'à un certain point. Cette limite, nous avons suggéré qu'elle est *de ne pas excéder deux ET par proposition nominale, et de ne pas faire dépendre plus de deux propositions verbales amorcées par ET à la principale*²². Ainsi trouve-t-on dans un poème célèbre de Baudelaire :

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,

Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,

Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;

Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne...

(Les Bijoux, in *Les Fleurs du Mal*.)

²¹ Il importe ici de souligner la difficulté de différencier, au sein d'un texte littéraire (et nous dirions même dans un texte « à caractère littéraire » en général, qu'il soit ou non officiellement considéré comme tel), ce qui relève de la grammaire de ce qui relève de la stylistique. Nous émettrons simplement l'hypothèse que les « effets de style » frôlent souvent les limites de la grammaire, mais sans jamais – presque jamais – les franchir. Toute la question est de situer précisément ce « seuil ». La difficulté réside dans le fait que nous sommes ici non pas dans la grammaire de la langue, mais dans la grammaire de la *phrase* et du *texte*. Quoi qu'il en soit, si la traduction Systran n'est pas à proprement parler agrammaticale, elle n'est manifestement pas idiomatique.

²² En nous inspirant d'une remarque trouvée chez Vilnay & Darbelnet (1958, p. 223).

Nous avançons que le grand traducteur de Poe **aurait difficilement** pu écrire :

Et son bras et sa jambe et sa cuisse, et ses reins et ses seins et ses mains, etc...

Un tel vers, du point de vue de sa construction et de sa syntaxe, paraît assez peu idiomatique. Ce qui nous conduit à ériger cette observation au rang d'hypothèse, et à énoncer une possible loi de grammaire/stylistique française : *il n'est pas idiomatique d'employer plus de deux ET au sein d'une même proposition nominale*. Nous avançons également une deuxième hypothèse liée à la première : *on ne peut pas avoir dans une même phrase, en français, plus de deux propositions verbales liées par ET²³ à la première/principale*. Ces règles paraissent assez faciles à appliquer par un traducteur humain, mais un problème pourrait sans doute se poser dans le cadre de la TA, où l'ordinateur devrait être à chaque fois en mesure de reconnaître et d'isoler les propositions au sein des phrases. Cette apparente simplicité s'élabore donc sur des critères contextuels variés et infiniment complexes, autant que l'est la pensée humaine. Voyons cela à travers l'analyse des extraits suivants.

c) Extrait 3 : analyse de « Dreamland » et de ses traductions

Cf. II. c) dans l'annexe.

Dans cette strophe du poème *Dreamland*, la polysyndète est employée exclusivement pour lier des **noms** entre eux. Il y a quatre AND dans cette longue strophe, laquelle correspond de fait à plusieurs sujets prédiqués. Voici donc cette

²³ Nous chercherons, dans la suite de cette thèse, à vérifier cette hypothèse.

longue suite lyrique de prédications :

Bottomless vales and boundless floods, and chasms, and caves, and Titan woods, with forms that no man can discover for the tears that drip all over;

Comme on l'aperçoit assez clairement, le premier tronçon de phrase regroupe en lui seul deux sujets différents (*bottomless vales/boundless floods*), liés par un « and » à valeur de simple coordination. Puis, chaque nouveau sujet ajouté (*chasms/caves/Titan woods*) est également introduit par AND. Mais d'une certaine manière, l'on peut dire qu'il est question, au sein de cette apostrophe, d'un seul et même sujet prédiqué, rallongé indéfiniment par le biais de AND. Selon notre hypothèse, le traducteur français de ce texte tendrait à neutraliser le troisième « and » qui, s'il était restitué en français, serait grammaticalement superflu. Or, c'est là ce qu'ont fait **tous les traducteurs**, sans exception. Toutefois, du fait de cette neutralisation, l'effet « de rallonge » induit par la polysyndète est brisé dans la traduction française ; ce qui signifie qu'après les « flots sans bornes » / « flots interminables » / « mers incommencées » etc., le français introduit une deuxième proposition nominale, détachée syntaxiquement de la première. À partir de là, les deux AND suivants peuvent, presque « mathématiquement », être rendus par ET, dans la limite de deux – selon le degré d'emphase que l'on souhaite conserver. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait trois des cinq traducteurs. On remarque que Jean Cadas, pour sa part, a complètement effacé toute coordination dans sa traduction, en n'employant que des virgules (ce qui produit, selon nous, un effet d'emphase comparable à celui de la polysyndète anglaise). À l'inverse, on voit que le logiciel – contrairement aux traducteurs humains – rend l'ensemble des AND par ET, ce qui aboutit à un résultat extrêmement maladroit, malgré un lexique plutôt acceptable²⁴. Si la règle canonique de l'énumération en français avait été intégrée à ce type de logiciel, le résultat aurait pu être plus concluant :

²⁴ Dans la mesure où il s'agit d'un texte produit artificiellement par un logiciel informatique.

TRADUCTION SYSTRAN ORIGINELLE :

Vallées sans fond et inondations illimitées, et abîmes, et cavernes, et bois de titan, avec les formes qu'aucun homme ne peut découvrir pour les larmes qui s'égouttent partout ;

TRADUCTION SYSTRAN RÉVISÉE :

Vallées sans fond et inondations illimitées, abîmes, cavernes, et bois de titan, avec les formes qu'aucun homme ne peut découvrir pour les larmes qui s'égouttent partout ;

Il n'y a pas, selon nous, d'autre moyen à part le ET et la virgule, pour traduire le AND dans cette strophe. S'agissant en effet de noms-sujets, il semblerait délicat ici d'employer des périphrases du type « ainsi que », « de même que », etc., qui induiraient une idée de rupture syntaxique²⁵, et gâcheraient donc l'effet d'ensemble (l'apostrophe). Voyons à présent ce qui se passe à l'échelle d'un texte plus long.

d) Extrait 4 : analyse de « Al Aaraaf » et de ses traductions

Cf. II. d) dans l'annexe.

Cette strophe tirée de *Al Aaraaf* est archétypale d'un texte polysyndétique. Tout y est : le AND de simple coordination, le AND de quasi subordination, jusqu'au AND qu'on pourrait appeler « d'emphase » ou AND additif²⁶. Il y a, de fait, 7 occurrences de

²⁵ Nous étudierons ultérieurement le cas spécifique des « périphrases coordinatives ».

²⁶ Il est à supposer, toutefois, que les deux dernières fonctions évoquées (subordinative et additive) ne correspondent qu'à une seule et même réalité énonciative ; l'idée de « subordination » n'est peut-être pas aussi évidente qu'on pourrait le croire, dans la mesure où c'est « l'esprit francophone » qui semble (r)établir ce rapport (cf. l'hypothèse Sapir-Whorf, selon laquelle tout locuteur non-natif d'une langue

AND ici. Voyons dans le détail comment se construit la cohésion de cette strophe :

* le premier [: and] introduit un élément tout à fait nouveau, *Clytia*, qui n'est en rien la suite logique et syntaxique de la phrase qui précède. Il s'agit donc d'un AND d'emphase, d'un relanceur discursif. Appelons-le, pour l'heure, AND « additif ».

* idem pour le deuxième [: and], qui introduit l'élément nouveau : *that aspiring flower*.

* le troisième [-and] est à la fois une conjonction de coordination et de subordination, qui continue P2, et en est la suite (chrono)logique, car inévitable (il est dans la nature même d'une fleur d'être éphémère).

* le quatrième [: and] introduit un nouvel élément (*Valisnerian lotus*), toujours dans ce même élan emphatique qui caractérise la poésie anglophone du 19^{ème} siècle, et semble trouver dans la polysyndète un trait d'expression privilégié.

* idem pour le cinquième [: and] qui introduit le sujet *thy most lovely purple perfume*.

* idem pour le sixième [! and] qui introduit le sujet *the Nelumbo bud* ; il clôt la liste des substantifs.

* le septième et dernier [, and] est aussi ce que nous pourrions appeler une « conjonction d'addition », au même titre que les quatre exemples précédents, sauf que dans ce cas précis, on n'ajoute pas une proposition à une autre, mais un adjectif (*fairy*) à un nom déjà qualifié par un adjectif (*fair flowers*). Il s'agit d'un procédé rhétorique qui, dans ce passage, a pour but de suggérer l'emphase de l'oralité tout en rapprochant par paronomase *fair* de *fairy*.

aurait tendance à y « calquer » les structures idiomatiques/psychologiques de sa langue maternelle) . Nous sommes peut-être confrontés, ici, à un « trou » psychologique (*psychological gap*) entre les deux langues, les deux syntaxes.

Nous avons donc regroupé, à partir de cette première analyse, les différentes traductions de AND dans le tableau ci-après :

Tableau des concordances entre l'original et les traductions /

Extrait 4 :

Original	Traduction 1	Traduction 2	Traduction 3
[. and]	[. et]	[. et]	[. et]
[: and]	[: et]	[: et]	[: et]
[- and]	[et]	[et]	[qui]
[: and]	[: et]	[: et]	[: et]
[: and]	[: et]	[: et]	[! et]
[! and]	[! et]	[!]	∅
[, and]	∅	∅	[dont]

La lecture de ce tableau fait apparaître que les traducteurs ont été assez littéraux, dans la mesure où la majorité des conjonctions « and » ont été rendues par ET (sauf exception notable de la traduction 3). Il y a toutefois un exemple frappant où les trois ont été contraints de s'éloigner de leur stratégie littérale ou semi-littérale : c'est le cas du *dernier* AND, sur lequel nous reviendrons après avoir analysé, individuellement, la stratégie adoptée par les trois poètes-traducteurs.

Traduction 1 (de Stéphane Mallarmé) :

[. and] → [. et]

[: and] → [: et]

[- and] → [et]

[: and] → [: et]

[: and] → [: et]

![and] → ![et]

[, and] → ø

Cette approche, il n'y a aucun doute, est très littérale. Mallarmé suit et calque le texte d'origine, sauf à la fin (ainsi que nous l'avons remarqué), ce qui produit l'effet d'un texte esthétiquement un peu trop « exubérante » peut-être, malgré une qualité littéraire indéniable. On *sent* qu'il s'agit d'une traduction (du fait de l'emploi peu idiomatique, associé à un anglicisme, de la conjonction « et »), mais il s'agit d'une belle traduction qui s'offre volontairement comme exotique – c'est-à-dire qu'il s'agit d'une « foreignizing translation », pour reprendre le concept de Lawrence Venuti.

Traduction 2 (de Léon Lemonnier) :

[. and] → [. et]

[: and] → [; et]

[- and] → [et]

[: and] → [; et]

[: and] → [; et]

![and] → [!]

[, and] → ø

Une chose notable, dans cette traduction, est le remplacement systématique du signe deux-points par un point virgule, qui semble suggérer qu'aux yeux du traducteur, ce premier signe de ponctuation ne convient pas tout à fait en français. Il suit en cela la logique du texte original, où les [: and] correspondent à des additions, et non pas au marquage d'une relation de cause à effet (ce qu'impliqueraient les deux-points dans la langue française). Pour autant, Léon Lemonnier ne s'éloigne pas de l'équivalence du dictionnaire, et préfère rester littéral, même s'il a visiblement perçu – inconsciemment, peut-être – les différences fonctionnelles entre les occurrences de AND. Observons néanmoins qu'il neutralise l'avant-dernière conjonction, sans doute par volonté d'alléger l'effet polysyndétique qui risquerait, autrement, d'entraîner une certaine lourdeur stylistique. Enfin, lui non plus ne traduit pas le dernier AND.

Traduction 3 (de Pierre Pascal) :

[. and] → [. et]

[: and] → [: et]

[– and] → [qui]

[: and] → [: et]

[: and] → [! et]

[! and] → ∅

[, and] → [dont]

Dans cette traduction, que l'on peut clairement qualifier de « cibliste » (il suffit de constater les libertés prises par rapport au lexique), l'idée de dépendance syntaxique contenue dans le troisième « and » est explicitée en français, avec le pronom relatif « qui ». Le cinquième AND est également explicité par un point d'exclamation, qui marque une rupture plus franche. Pierre Pascal est donc sensible aux différences de fonction de AND dans cette strophe, et rétablit une cohésion textuelle, une cohérence, dans sa version française du poème. Il efface, de même, l'avant-dernière conjonction pour davantage de fluidité, mais aussi – nous le

soulignons – vraisemblablement pour ne pas « faire ombrage » aux marqueurs de subordination, piliers de la cohésion du poème.

Mais intéressons-nous, en dernier lieu, à la toute dernière occurrence de AND :

Fair flowers, and fairy!

Que les traducteurs ont respectivement rendu par :

Belles fleurs, fleurs féériques ! (Mallarmé.)

Belles fleurs, fées à qui la charge est donnée [...] (Lemonnier.)

Fleurs saintes ! dont la tâche est de porter sans cesse [...] (Pascal.)

Cette façon de faire glisser une qualification adjectivale des deux côtés du nom, par l'intermédiaire du AND additif, n'est visiblement pas directement transposable en français. Pour preuve, la traduction automatique du logiciel Systran qui produit un énoncé incohérent : *Fleurs justes, et fée !* Sans parler du logiciel FreeTranslate, qui nous propose : *Les fleurs de foire, et la fée !* De fait, même si le lexique avait été analysé correctement, une traduction littérale n'aurait pas été possible: *Belles fleurs, et féériques*²⁷ ! ne fonctionne pas vraiment, en dehors d'une certaine forme d'oralité familière²⁸. L'explication en est sans doute que le français, moins

²⁷ « Féériques » semble ici être une sorte de substantif.

²⁸ On nous a fait constater – à juste titre – le fait qu'il est possible, dans certains cas en français, de placer un adjectif des deux côtés du nom, comme dans les exemples suivants portés à notre connaissance : « Un bon repas, et plantureux », « Un savoureux déjeuner, et bien servi », « Les belles demeures médiévales », « Le somptueux repas pascal », etc. Cela ne nous semble en rien contredire notre hypothèse. Tout d'abord, les deux premiers exemples cités nous semblent relever d'un registre oral et quelque peu familier, qui marque l'idée d'une surenchère (festive ou autre) et ne concerne donc pas vraiment le *texte écrit*. Il s'agit, plutôt, d'une liberté du langage parlé (et familier). D'autre part, les derniers exemples, où deux attributs adjectivaux sont distribués de chaque côté du nom, sont corrects en français pour la raison fort simple que les groupes « demeures médiévales » et « repas pascal » sont attestés comme des unités sémantiques propres dans le dictionnaire, et fonctionnent donc comme des noms à part entière. En revanche, un énoncé du style « une belle robe et verte » serait jugé inacceptable en français dans le cadre d'un texte « littéraire » au sens large – mais pas « elle porte une belle robe, et verte ! » (sous-entendu : *de surcroît*) dans un registre parlé et familier. Ce type d'emploi du coordonnant « et » correspond à ce que Gérard Antoine a appelé le « *et assévératif* » (cf. G. Antoine,

flexible que l'anglais dans sa syntaxe, doit obligatoirement se décider sur la place de l'adjectif : soit avant le nom, soit après (option privilégiée), *mais pas les deux à la fois*. La traduction française de ces cas de figure – assez fréquents en anglais – doit donc rétablir l'ordre canonique. Ici, les traducteurs français ont opté pour des stratégies différentes : l'un a souhaité répéter le nom afin d'y accoler le deuxième adjectif, l'autre a préféré nominaliser le deuxième adjectif pour contourner la difficulté, l'autre enfin a complètement réécrit le vers. Pourtant, un simple repositionnement de l'adjectif *fairy/féériques* aurait été suffisant, et aurait donné : *Belles et féériques fleurs!* ou plus simplement : *Belles fleurs féériques !* Or, il serait intéressant de voir si une telle règle pourrait être appliquée par les logiciels de traduction automatique existants, qui visiblement ne l'ont pas (encore) intégrée, et semblent même peiner – lorsqu'ils sont confrontés à ce type de configurations – à dissocier les adjectifs des noms dès qu'il y a possibilité de polysémie.

Conclusion de l'analyse :

Cette analyse d'une strophe de *Al Aaraaf* a permis de montrer la grande complexité d'un texte polysyndétique en anglais : dans ce type de passages, toutes les fonctions de AND sont présentes, ce qui conduit à un système de hiérarchisation subtil, parfois difficile à cerner, mais indispensable à la cohésion du texte, ainsi qu'à sa cohérence sémantique²⁹. Or, s'il n'y a visiblement pas de « méthode systématique » pour traduire ce genre de textes, il existe bien des tendances générales que l'on peut résumer de la manière suivante : *les traductions s'efforcent d'explicitement les relations de (quasi) subordination marquées par AND, tout en neutralisant les AND de simple coordination pour mettre l'accent sur les premiers marqueurs*. Ainsi, l'effacement des ET dans les traductions, de même que la limite pesant sur son emploi en français

1958, p. 800). On écrira pourtant, de nos jours, « une belle robe verte », ce qui démontre l'esprit d'analyse du français moderne, qui hiérarchise les attributs adjectivaux (en considérant que l'adjectif « verte » qualifie davantage le mot « robe » ontologiquement que l'adjectif « belle »). En ancien français, comme on le voit dans Gérard Antoine (p. 765) avec des exemples d'époque du type « de haus signeurs et nobles », cette hiérarchisation n'existait pas et *les deux adjectifs étaient laissés sur le même plan (psycho)logique* par le biais de la conjonction « et ».

²⁹ Ce système est d'ailleurs souvent reflété par la *prosodie*, lorsque les anglophones lisent de tels textes à haute voix.

usuel, ont manifestement une origine fonctionnelle, et ne sont donc pas de simples « manies » de stylistes et de professeurs de français. Quand une construction est impossible dans une langue, ou peu recommandée, il existe souvent une raison sous-jacente. C'est d'ailleurs le cas de l'exemple suivant, où nous allons voir de manière flagrante que le « and » est employé d'une manière très particulière, archétypale de ce que nous avons précédemment appelé le « AND de pure addition », ce qui a contraint les traducteurs de ce texte à en restructurer légèrement la syntaxe.

e) Extrait 5 : analyse de « The Bells » et de ses traductions

Cf. II. e) dans l'annexe.

Examinons l'exemple mis en gras dans cette strophe de *The Bells*, typique de l'emploi « additif » de AND. Tout d'abord, isolons la phrase qui semble poser problème : *From the molten-golden notes, **and** all in tune, what a liquid ditty floats to the turtle-dove that listens, while she gloats on the moon!* Ainsi présentée, la phrase se livre plus facilement à l'observation, et la difficulté qu'elle pose semble dès lors assez évidente : le sujet de la phrase (c'est-à-dire, *a liquid ditty*) est qualifié par une proposition circonstancielle de provenance, *from the molten-golden notes* ; où le nom *notes* est lui-même qualifié par une locution adjectivale, *all in tune*, introduite par AND. C'est seulement en anglais que l'on peut « faire rebondir » un deuxième attribut du nom de l'autre côté du mot, par le biais de AND ! Ce cas est donc similaire à celui que nous avons étudié précédemment, « fair flowers, and fairy ». La syntaxe habituelle eût normalement été : *from the molten-golden and tuned notes*, par exemple (cf. analyse de fair/fairy). De fait, l'on perçoit mieux le nœud du problème de traduction en français, si l'on neutralise l'inversion au sein de ce vers : *What a liquid ditty floats from the molten-golden notes, and all in tune, to the turtle-dove that listens,* etc. Il s'agit véritablement du AND de pure addition, permettant d'ajouter un élément à sa guise, sans aucune contrainte, un peu à l'instar d'un signe + en mathématiques. Le

problème en français résiderait dans le fait que la hiérarchisation des éléments de la phrase *ne permettrait pas* un usage cohérent d'un ET à cet endroit-là. Considérons, à cet effet, la traduction automatique proposée par Systran. Le thème général de cette strophe, auquel toutes les phrases sont reliées, n'est autre que : *les cloches*. Voici la traduction Systran (légèrement adaptée d'un point de vue lexical, pour une meilleure compréhension) : *Des notes d'or fondu, et toutes d'accord, quelle chansonnette liquide flotte [...]*. Ici, l'introduction du mot ET est à l'évidence problématique. Le lecteur comprend difficilement que « toutes d'accord » qualifie « notes d'or », et il cherche en vain à trouver un référent plausible, peut-être « les cloches ». C'est que la hiérarchisation des propositions par rapport au sujet *chansonnette liquide*, auxquelles toutes se réfèrent, ne permet pas à *et toutes d'accord* d'être naturellement relié à *des notes d'or fondu*. Il y a ici ambiguïté syntaxique, dans la mesure où l'inversion sujet-verbe/complément tend à faire pencher l'esprit **vers l'avant**, tandis que la fonction syntaxique de « et » en français tendrait plutôt à renvoyer l'esprit **vers l'arrière**, c'est-à-dire vers l'élément qui précède directement la conjonction (à savoir : *or fondu*), d'où une certaine perte de repères à la source de la sensation de « maladresse stylistique ». Ici, il semble y avoir deux moyens de contourner le problème : soit en explicitant la relation entre *notes d'or fondu* et *toutes d'accord* (ce qui pourrait donner : *des notes d'or fondu, qui résonnent toutes d'accord*) ; soit tout simplement, en neutralisant cette conjonction problématique, ce qui donnerait : *des notes d'or fondu, toutes d'accord*. Visiblement, l'hypothèse correspond à la réalité des traductions (« *que toutes d'accord elles tintent* », « *leurs notes d'or se répondent et se fondent* » s'opposent à : « *notes d'or fondu, toutes ensemble* », « *notes d'or fondu, toutes d'accord* », cf. annexe). L'extrait suivant, tiré du poème « Ulalume », nous permettra d'aborder la question délicate de la « subordination chronologique ».

f) Extrait 6 : analyse de « Ulalume » et de ses traductions

Cf. II. f) dans l'annexe.

Ce texte ressemble beaucoup au précédent : il mêle, au sein d'une même strophe, différentes fonctions et significations de AND. L'extrait sélectionné compte six conjonctions. Les trois premières ont une fonction à la fois de coordination et de subordination (hiérarchisation chronologique). La quatrième est une simple conjonction de coordination. Les deux suivantes sont des conjonctions de pure addition³⁰. Voyons, sous la forme d'un tableau synthétique, les stratégies adoptées par les cinq traducteurs :

**Tableau des concordances entre l'original et les traductions /
Extrait 6 :**

Original	Traduction 1	Traduction 2	Traduction 3	Traduction 4	Traduction 5	Traduction 6
[/and]	[/et]	[/et]	[,]	[,]	[/et]	[, puis]
[,and]	[, et]	[, et]	[,]	[,et]	[pour]	∅
[- and]	[, et]	[, et]	[- et]	[...et]	∅	[; -]
[/and]	[/et]	[/et]	∅	[/et]	∅	[/et]
[; and]	[; et]	[; et]	[; tels]	[; et]	∅	[/et]
[; and]	[, et]	[; et]	[: et]	[; et]	∅	[, et]

Comme dans les cas précédents, il n'y a aucun consensus dans la traduction de ces particules. Remarquons toutefois que les AND de subordination chronologique ont tendance à être neutralisés en français, et traduits par une virgule (ou pour l'un des cas, par un adverbe de temps³¹), ce qui va dans le sens des observations de Jacqueline

³⁰ Encore une fois, étant nous-même traducteur de l'anglais vers le français, nous nous plaçons inévitablement – du fait de l'influence inconsciente de notre langue maternelle – d'un point de vue foncièrement francophone (donc orienté). Pour un anglophone, ces nuances fonctionnelles ne seraient probablement pas perçues de la même manière (dans la mesure où elles sont syntaxiquement indéterminées).

³¹ Comme dans le cas de l'« énumération » en général.

Guillemin-Flescher. Mais il est néanmoins indispensable, afin de tirer des conclusions utiles de ces traductions, de les analyser l'une après l'autre.

Traduction 1 (de Stéphane Mallarmé) :

Cette traduction suit la syntaxe du texte d'assez près, et peut donc être qualifiée de « littérale » (tout du moins, du point de vue du sujet qui nous occupe). Suite à notre analyse précédente des traductions de Mallarmé, ce nouvel exemple nous semble donc mettre en évidence une stratégie de traduction délibérée, que d'aucuns diraient « sourcière ». À remarquer simplement, la neutralisation du dernier [; and] qui devient un plus simple [, et], sans doute à cause d'une divergence quant à l'usage du point-virgule dans les deux langues.

Traduction 2 (de Léon Lemonnier) :

La démarche de Léon Lemonnier est également d'une grande littéralité ; son but n'est manifestement pas de produire une traduction « lisible » pour un francophone féru de belle poésie, mais de rendre fidèlement le texte de Poe. À ce titre, cette « foreignizing translation », qui reproduit à la lettre la polysyndète de l'original, présente peu d'intérêt pour notre étude. Remarquons toutefois que la traduction proposée a l'air d'un calque de la syntaxe anglaise, et que certaines phrases ne sont vraiment pas idiomatiques en français (par exemple: « *Qu'y a-t-il d'écrit, douce sœur, / Sur la porte de cette tombe avec une légende?* »). Ce qui démontre que cette mise à mal de l'usage du français (en dépit de son idéal d'exactitude sémantique) a ses limites, et frise souvent le non-sens.

Traduction 3 (de Pierre Pascal) :

Comme il a déjà été observé, Pierre Pascal se place davantage dans une démarche littéraire, créative, donc si l'on veut « cibliste ». À ce titre, sa traduction fidèle au génie de la langue française, et qui n'essaie pas d'imposer la syntaxe anglaise en français, semble particulièrement digne d'intérêt pour notre étude comparée sur la polysyndète. En effet, l'on constate que deux des AND à valeur de subordination chronologique ne sont pas traduits, et simplement rendus par des virgules, ce qui paraît tout à fait naturel : l'emploi de ET impliquerait que les propositions soient sur le même plan (d'où la relative pesanteur des traductions de Mallarmé et de Lemonnier). Le troisième est traduit par [- et] car il s'agit de la fin de l'énumération. Le quatrième AND, à valeur d'addition, est rendu par un adjectif ayant fonction d'adverbe de manière, *teils*. Le dernier est traduit par [; et]. Tous ces choix permettent de conserver la hiérarchie et la logique interne du texte, ce que les traductions littérales échouent à faire, paradoxalement, malgré leur idéal de fidélité.

Traduction 4 (d'Henri Parisot) :

La traduction d'Henri Parisot, quoiqu'un peu plus littérale que celle de Pierre Pascal, met toutefois en œuvre les mêmes principes : les deux premières propositions sont inversées pour un effet de principale à subordonnée plus marqué, tandis que l'emploi des points de suspension dans le deuxième vers crée un effet de latence qui annonce la troisième proposition comme la suite logique et chronologique des deux premières. Les autres AND, à valeur de simple coordination, sont rendus par ET.

Traduction 5 (de Jean Cadas) :

Cette traduction est révélatrice du problème que pose la polysyndète en traduction. Jean Cadas, visiblement soucieux de se conformer au « génie de la langue française », ne traduit la coordination qu'*une seule fois*, au début (il ne traduit que la toute première occurrence, la plus neutre) – puis, là où commence la polysyndète en anglais, il retranche, il neutralise, il rationalise. En d'autres termes : il efface ce qui pose problème... Ce faisant, tout en ayant le mérite de produire un texte conforme à la syntaxe française usuelle, il semble détruire la cohérence interne du texte, en ne traduisant donc qu'un « contenu », qu'un *sens vide/vidé* de toute *signification*. Il manque ce mouvement lyrique et emphatique qui fait toute la force, tout l'effet de cette strophe...

Traduction 6 (de William Hughes) :

Cette dernière traduction illustre parfaitement la nécessité qu'éprouve le français à expliciter, à marquer plus fortement les rapports logiques que l'anglais. On observe, par exemple, que le premier [and] à valeur de subordination chronologique est traduit par [puis], le deuxième n'est pas traduit et le troisième (correspondant à la quatrième conjonction dans la traduction, du fait d'une inversion) est rendu tout naturellement par [et], afin de marquer la fin de l'énumération. Enfin, le dernier [; and] est renforcé par le biais de la ponctuation, devenant [. et]. Or, ces nuances fonctionnelles entre ces différents usages de AND semblent dictées surtout par le co-texte, ou pour être plus précis, par le *sens des verbes* qu'ils introduisent. En effet, dans le premier vers de cette strophe, on comprend qu'il faut *d'abord* que Psyché soit calmée *avant* qu'il soit possible de l'embrasser, d'où la traduction par *puis*. Dans les deuxième et troisième vers, les deux procès introduits par AND sont la continuation logique de la deuxième action « kissed » (et non pas de « pacified » comme nous l'indique la virgule après « kissed ») ; William Hughes fait le choix de les resserrer en un seul verbe, « vaincre », introduits par [– ;] en français car l'idée de subordination chronologique,

c'est-à-dire de *dépendance d'une action par rapport à une action précédente* (pour embrasser Psyché, il faut *d'abord* l'apaiser), a déjà été posée par l'emploi de l'adverbe *puis*. Remarquons toutefois que le [– ;] pourrait s'interpréter comme un équivalent de « après quoi », tandis que le AND de simple coordination dans « scruples and gloom » est, en revanche, traduit par ET. Au quatrième vers, l'action de « passed » représente (de façon presque intrinsèque) un tournant logique et narratif, marqué par l'emploi du point-virgule ; W. Hughes le rend par un « et » qui n'a pas la même valeur syntaxique que l'autre « et » qui le précède (une virgule aurait d'ailleurs permis davantage de clarté). Le dernier AND du septième vers signale également un tournant narratif, marqué par la prise de parole du narrateur (verbe « say ») mais aussi, *textuellement*, par l'emploi du point-virgule. Le traducteur, de fait, renforce cette idée de rupture en introduisant un point avant le ET.

Bilan général

Cette étude de cas a permis d'illustrer et d'appuyer nos hypothèses relatives aux divergences entre AND et ET en anglais et en français. Les restructurations apportées par les traducteurs aux textes traduits ou adaptés en français ne sauraient relever d'un simple hasard ou de « tics » de traducteur ; en les comparant les uns par rapport aux autres, des tendances se dessinent, qu'il nous appartient à présent de rassembler et d'organiser sous la forme de « lois ». Nous partirons du constat suivant : à savoir, que les modifications d'ordre lexical et/ou ponctuationnel liées à la traduction de AND semblent converger, dans la plupart des cas, vers un seul et unique but : expliciter les relations inter- ou intra-phrastiques au sein de ces longues phrases ou paragraphes polysyndétiques. À ce titre, nous avons remarqué que les « rationalisations » ont tendance à porter majoritairement sur les AND à fonction subordonnante. Divers paramètres comme la chronologie des événements (éventuellement mêlée à une certaine forme de hiérarchie), l'opposition entre des types discursifs différents, mais aussi certains types d'emploi idiomatiques de la conjonction AND en anglais, justifient les transformations observées dans les traductions françaises. Permettent-ils de les prédire ? Il semblerait que la réponse soit positive dans les cas liés à l'enchaînement d'unités nominales, où il apparaît que le français

tend à appliquer ce que nous avons appelé « la règles de 2 ET par proposition ». Cependant, une telle systématisation nous paraît plus difficile dès lors qu'elle s'applique à l'enchaînement (à tendance subordonnante) de propositions verbales³², où le co-texte – c'est-à-dire le *sens* des verbes – joue manifestement un rôle central, et exige selon toute probabilité d'être *compris par un esprit humain* afin de se laisser appréhender. Or, à ce sujet, nous avons constaté que l'emploi problématique de ce « AND de coordination » avait tendance à être *systématiquement marqué par un point-virgule avant la conjonction*.

Dans le chapitre qui suit, nous tenterons de porter plus loin cette analyse, dans l'espoir de repérer des « marqueurs » permettant de prédire les transformations/restructurations observées.

2 - Étude de corps 3 : « Ode to a Nightingale » de John Keats

Cf. III. dans l'annexe.

Analyse de l'original et ses traductions

Nous avons sélectionné, dans le texte original, les extraits où la polysyndète a contraint les traducteurs à effacer, à expliciter, ou à restructurer. Nous verrons en quoi les tendances décrites dans les chapitres précédents s'appliquent ici aux traductions françaises du texte de Keats. Dans le corpus qui suit, qui nous a servi de base de réflexion pour vérifier nos hypothèses, les extraits originaux sont systématiquement accompagnés de huit traductions françaises différentes. Pour plus de

³² La nature précise de cet « enchaînement » restant à définir.

clarté, les exemples (analysés séparément, les uns à la suite des autres) ont été laissés dans le corps du chapitre.

a)

[1] Tasting of Flora **and** the country green,
Dance, **and** Provençal song, **and** sunburnt mirth!

[2] *Ce vin au goût de Flore, de verte campagne,
De danse, de chant provençal et de joie solaire !*
(Alain Sueid)

[3] *D'un vin qui sente Flore et les vertes campagnes,
La danse, les chansons provençales, la gaieté brûlée du
soleil !*
(Albert Laffay)

[4] *Qui sente Flore, les prés verts et la danse, les chants
De Provence et la joie hâlée par le soleil !*
(Robert Elrodt)

[5] *D'un vin qui sente Flora et la campagne verte,
La danse, les chansons provençales et la joie enso-
leillée !*
(Paul Gallimard)

[6] *Qui ait le goût de Flore et de verte étendue,
De danse et chant de Provence et gaité solaire !*
(Armand Sedaine)

[7] *d'un vin qui sente Flora, et la verdure,
la danse, et les chansons provençales et l'allé-
gresse brûlée du soleil,*
(Marquise de Clermont-Tonnerre)

[8] *Au goût de Flore et de campagne verte,
Danse et chant de Provence, joie de soleil brûlée !*
(Fouad El-Etr)

[9] *Liesse au hâle ensoleillé, moiteur de Flore,
Refrains, tonnelles, farandoles du Midi !*
(Pierre-Louis Matthey)

Dans tous ces exemples, l'on est semble-t-il confronté à un problème d'ordre stylistique. Il faut en effet considérer qu'en dépit des virgules (à valeur rhétorique/stylistique davantage que syntaxique, croyons-nous), l'ensemble « *and the country green, dance, and Provençal song, and sunburnt birth* » dans l'original [1], est une seule et même proposition coordonnée accumulative reliée à « *Flora* »³³. Si l'on part de ce principe, on remarque que les traductions françaises ne conservent au maximum que deux conjonctions par proposition nominale ; les traducteurs, en effet, ont tendance à supprimer **au moins l'une** des conjonctions, quand l'ordre canonique n'est pas tout simplement rétabli. C'est la raison pour laquelle les traductions [6] et [7], qui conservent la polysyndète, semblent quelque peu « maladroites » (ou du moins, exotiques) d'un point de vue stylistique. Voici les diverses stratégies employées par les traducteurs : Alain Sueid [2] rétablit l'ordre canonique du français ; Albert Laffay [3] efface les deux dernières conjonctions ; Robert Elrodt [4] efface la deuxième conjonction ; Paul Gallimard [5], lui aussi, efface la deuxième conjonction ; Armand Sedaine [6] traduit littéralement la polysyndète ; Madame de Clermont-Tonnerre [7] fait de même ; Fouad El-Etr [8] neutralise la dernière conjonction, tandis que Pierre-Louis Matthey [9] fait le choix (peut-être plus fidèle à l'anglais dans l'idée d'accumulation) de ne conserver aucune conjonction. Ainsi, dans l'ensemble, ces exemples semblent démontrer de façon empirique que le français ne tolère pas, ou très

³³ Ce qui rejoint l'analyse de Damamme Gilbert (1989) résumée par Lucie Hoarau (1997) de la façon suivante :

Damamme Gilbert (1989) définit une catégorie de SE [séries énumératives] constituées de phrases indépendantes, ou de propositions, qui si elles n'ont pas, dans la perspective théorique choisie, de nature fonctionnelle équivalente, sont identifiées par des traits syntaxiques, sémantiques, graphiques ou logiques, qui mettent en évidence l'homogénéité sémantique de ces phrases en tant que termes d'une série. (L.H., p. 159)

difficilement, plus de 2 ET par proposition nominale³⁴. L'exemple suivant présente, pour sa part, un cas intéressant de AND à tendance subordinative.

b)

[10] That I might drink, **and** leave the world unseen,
And with thee fade away into the forest dim:

[11] *Oh, que je boive **et** que je quitte le monde en secret,
Pour disparaître avec toi dans la forêt obscure :*
(Alain Sueid)

[12] *Oh, la boire, **et** quitter ce monde sans être vu,
Et avec toi m'évanouir dans la forêt obscure :*
(Albert Laffay)

[13] *Oh ! la boire, **et** quitter le monde, inaperçu,
Pour m'enfuir avec toi dans la forêt obscure !*
(Robert Elrodt)

[14] *Que, la bouche teinte de pourpre,
Je puisse m'abreuver **et**, quittant le monde sans être vu,
M'égarer avec toi dans l'obscurité de la forêt :*
(Paul Gallimard)

[15] *Boire **et** quitter ces lieux sans aucun appareil,
Disparaître avec toi au fond du bois qui dort.*
(Armand Sedaine)

[16] *que je puisse boire **et** disparaître de la vie
et avec toi m'évanouir dans la forêt obscure.*
(Marquise de Clermont-Tonnerre)

³⁴ Ce qui montre que la traduction « révèle » parfois des particularités de la langue traduisante, car étant donné que l'emploi de 3 ET par proposition ne semble pas attesté en français (ou alors très rarement, et dans ce cas quasi-exclusivement dans des textes français *traduits de l'anglais*), un corpus strictement français n'aurait sans doute pas permis de mettre au jour cette règle grammaticale/idiomatique.

[17] *Que je boive et laisse le monde inaperçu,
Et avec toi dans le bois sombre fuie –*
(Fouad El-Etr)

[18] *Que je boive ! Et présence invisible et charmée
Aille avec toi me perdre en l'ombreuse ramée,*
(Pierre-Louis Matthey)

Le problème caractéristique de l'ambivalence coordination-subordination est en jeu dans ces divers exemples. En effet, le co-texte (plus spécifiquement, le sens des verbes) indique assez clairement que les deux AND n'ont pas une seule fonction coordinative (description d'événements simultanés), mais aussi et surtout une fonction subordinative et (chrono)logique. Cela explique les diverses stratégies de traduction, décrites ci-après dans leur ordre d'apparition : Alain Sueid [11] décide d'explicitier le deuxième « and » en lui conférant une valeur de visée et de but (pour) ; Albert Laffay [12] adopte une approche littéraliste³⁵ ; Robert Elrodt [13] traduit le deuxième « and » par un marqueur de visée lui aussi (pour) ; Paul Gallimard [14] traduit l'effet du deuxième « and » par un rapport de principale à subordonnée ; Armand Sedaine [15] neutralise toute cohésion logique entre les deux vers, et en fait donc une sorte d'accumulation ou d'énumération ; Madame de Clermont-Tonnerre [16] traduit littéralement les deux « and », mais introduit néanmoins un rapport de subordination qui passe par l'emploi du subjonctif en proposition principale (les deux propositions infinitives dépendent clairement de la principale « que je puisse boire ») ; Fouad El-Etr [17] produit un effet similaire (les deux propositions subjonctives dépendent de l'exhortatif « que je boive ») ; enfin, Pierre-Louis Matthey [18] suit leurs traces. Ainsi, de façon majoritaire, les rapports de subordination sont explicités au détriment de la coordination. Quand plusieurs actions résultatives sont mises en relation, il semblerait que la dernière proposition verbale tende à être traduite comme une proposition de but, avec « pour ». Cela rejoint les propos de Lucie Hoarau³⁶ dans son étude sur la coordination entre l'anglais et le français :

³⁵ Il conserve la polysyndète, ce qui confère au texte un effet stylistique particulier (d'accumulation, presque d'excès) : nuance qui ne nous semble pas être présente dans l'original.

³⁶ In *Linguistique Contrastive et Traduction, n° spécial : Étude contrastive de la coordination en français et en anglais*, Ophrys, 1997, p. 58.

En anglais, on a une structure coordonnée de deux syntagmes verbaux : and marque une coordination entre deux procès dont les occurrences sont validées ou visées. En français, on a une structure subordonnée : la préposition **pour** qui la marque exprime une relation de but entre les deux procès envisagés.

(7) *Mrs Reilly reached down next to her chair and picked from the floor the large volume of the Consolation of Philosophy.*

→ *Mrs Reilly se baissa pour ramasser quelque chose près de son siège.*

C'était le volume de la Consolation.

(Dunces, p.290/346)

(8) *–See, we'll make a face on this pumpkin so it will look like a head.*

But first we have to open up the top and scoop out the glop inside.

→ *– Regarde! On dessine un visage sur cette citrouille pour qu'elle ait*

l'air d'une tête humaine. Mais d'abord, on doit enlever le haut pour gratter toute la chair à l'intérieur !

(Calvin, p.38/52)

(9) *Il nageait à la brasse et assez mal, de sorte que je l'ai laissé pour rejoindre Marie.*

→ *He swam breast-stroke and rather badly too, so I left him behind and joined Marie.*

(L'étranger, p.82/52)

Dans l'exemple qui suit, issu du corpus keatsien, nous sommes exactement dans le même cas de figure. Observons attentivement les stratégies adoptées par les différents traducteurs du poème.

c)

[19] Here, where men sit **and** hear each other groan;

[20] *Parmi les humains **qui** s'écourent gémir.*

(Alain Sueid)

[21] *Ici bas, où les hommes ne s'assemblent que **pour** s'entendre gémir,*

(Albert Laffay)

[22] *Où les hommes s'assemblent **pour** s'entendre gémir ;*

(Robert Elrodt)

[23] *Parmi les hommes **qui** s'écoutent gémir les uns les autres ;*
(Paul Gallimard)

[24] *L'abattement, l'agitation et le courroux*
***Dont** on entend ici chacun faire étalage,*
(Armand Sedaine)

[25] *où l'homme n'entend **que** le*
gémissement des hommes
(Marquise de Clermont-Tonnerre)

[26] *Où sont assis les gens **et** s'écoutent gémir ;*
(Fouad El-Etr)

[27] *Ce monde étroit **pressant** nos plaintes d'un toit noir,*
(Pierre-Louis Matthey)

Il s'agit là du même cas de figure qu'en b). Mais il est intéressant de noter qu'une fois de plus, c'est la nature sémantique des verbes mis en relation par AND qui permet aux traducteurs d'explicitier la relation, et de ne pas tomber dans l'erreur d'une traduction littérale. En effet, il est assez clair que « hear » est subordonné à « sit » car les deux verbes ne sont pas sur le même plan énonciatif : « sit » étant un verbe d'action, et « hear » un verbe de perception, passif. Le AND dans cette tournure très idiomatique n'est donc pas réellement coordonnant, mais plutôt subordonnant³⁷. Encore une fois, c'est le sens des verbes qui permet d'analyser leur nature. On pourrait, de fait, gloser cette tournure de la façon suivante : **first** they sit, **and then** they hear. Cette forme de subordination (chrono)logique nous permet donc d'envisager l'idée d'une visée, le AND devenant (comme l'affirment parfois certaines grammaires anglaises) une sorte d'équivalent de la préposition de but « in order to ». D'où la traduction en « pour », qui semble la plus appropriée en français. Remarquons toutefois l'extrême diversité des stratégies déployées par les traducteurs dans ce passage – stratégies divergentes, certes, mais motivées par le même souci : celui d'évoquer l'idée de « visée », de résultat d'une action par une autre. Dans cette même

³⁷ Toujours et inévitablement d'un point de vue francophone.

optique, analysons en détail l'exemple qui suit, où Keats relie plusieurs propositions entre elles dans un mouvement de gradation dont la visée (et l'aboutissement) est atteinte par le verbe « dies ».

d)

[28] Where youth grows pale, **and** spectre-thin, **and** dies;

[29] *Tandis que la jeunesse pâlit_spectrale, et meurt ;*

(Alain Sueid)

[30] *Où la jeunesse devient blême_spectre d'elle-même, et meurt,*

(Albert Laffay)

[31] *La jeunesse pâlit_devient spectrale, et meurt ;*

(Robert Elrodt)

[32] *Où la jeunesse devient blême_puis spectrale, et meurt ;*

(Paul Gallimard)

[33] *Où se défait la jeunesse jusqu'au trépas,*

(Armand Sedaine)

[34] *où la jeunesse devient pâle_spectrale et meurt ;*

(Marquise de Clermont-Tonnerre)

[35] *Où pâlit la jeunesse_devient spectrale, et meurt ;*

(Fouad El-Etr)

[36] *Où l'adolescent hâve est fantôme, et n'est plus,*

(Pierre-Louis Matthey)

Cet exemple relève d'un problème complexe de hiérarchisation, que seul le contexte permet de saisir. La nature des éléments mis en relation (to grow pale ; to grow spectre-thin ; to die) implique l'idée d'une gradation, et donc d'une hiérarchisation/subordination (chrono)logique. De fait, ce vers est glosable de la façon suivante : where youth grows pale, **then** spectre-thin, **and then** dies. Ceci explique les

deux différentes stratégies de traduction adoptées en français : rétablissement de l'énumération canonique (même si ce choix majoritaire est contestable, car le vers original n'implique pas l'idée d'une énumération, mais bien d'une gradation) et traduction de l'une des conjonctions par « puis » ou « jusqu' » (choix qui en apparence semble le mieux adapté). Mais voyons à présent ce qui se produit lorsque la limite de 2 ET par proposition est dépassée en anglais (langue où ce type de contrainte n'existe précisément pas, rappelons-le).

e)

[37] Wherewith the seasonable month endows
The grass, the thicket, **and** the fruit-tree wild;
White hawthorn, **and** the pastoral eglantine;
Fast fading violets cover'd up in leaves;
And mid-May's eldest child, [...]

[38] *Chaque senteur que ce mois printanier offre
À l'herbe, au fourré, aux fruits sauvages ;
À la blanche aubépine, à la pastorale églantine ;
Aux violettes vites fanées sous les feuilles ;
Et à la fille aînée de Mai,*
(Alain Sueid)

[39] *Dont ce mois favorable a doté
Les herbes, le fourré et l'arbre aux fruits sauvages,
L'épine blanche, et la pastorale églantine,
Les violettes vite fanées enfouies sous les feuilles,

Et la fille aînée du milieu de mai,*
(Albert Laffay)

[40] *Propres à la saison, dont ce mois a doté
Et l'herbe et le fourré et l'arbre aux fruits sauvages,
L'églantine rustique et la blanche aubépine,
La violette, tôt fanée, enfouie sous les feuilles,
Et, fille aînée de la mi-mai,*
(Robert Elrodt)

[41] *Mais je sais les senteurs que la saison déclenche*
Dans l'herbe, les fourrés et les fruitiers sauvages ;
La blanche aubépine et l'églantine des prés ;
Violettes tôt fanées sous des feuilles en couches ;
Et de la mi-mai la première en âge,
(Paul Gallimard)

[42] *Mais je sais les senteurs que la saison déclenche*
Dans l'herbe, les fourrés et les fruitiers sauvages ;
La blanche aubépine et l'églantine des prés ;
Violettes tôt fanées sous des feuilles en couches ;
Et de la mi-mai la première en âge,
(Armand Sedaine)

[43] *dont ce mois de la saison heureuse enrichit*
l'herbe, les halliers et les sauvageons ;
l'aubépine blanche et la pastorale églantine,
la violette éphémère enfouie sous les feuilles ;
et cette première née du cœur de Mai,
(Marquise de Clermont-Tonnerre)

[44] *Les senteurs que le mois saisonnier distribue*
À l'herbe, et au buisson, aux sauvages fruitiers –
L'épine blanche et l'églantine des prairies ;
Aux violettes tôt flétries enfouies sous les feuilles ;
Et à la fille aînée de mai,
(Fouad El-Etr)

[45] *J'isole dans l'obscur odorant les senteurs :*
L'herbage et le fourré, les ronces, l'aubépine,
Sous les feuilles les violettes qui déclinent
Hélas, et l'églantinier des pastoureaux,
Et la rose musquée aux pétales mi-clos,
(Pierre-Louis Matthey)

Ici, la polysyndète est employée dans une visée énumérative et emphatique, c'est-à-dire dans sa fonction purement additive. Il est possible de la conserver en français, car elle n'entre en conflit avec aucune règle de « grammaire » française à proprement parler. Néanmoins, il nous semble que l'effet produit par l'imitation de la polysyndète en français, comme on l'a déjà vu avec l'exemple de *Gargantua* de François Rabelais, n'est pas comparable avec l'original – l'emploi répété de « et » suggère en français (nous semble-t-il) l'excès, l'exagération, alors qu'en anglais il s'agirait plutôt d'enthousiasme et d'emphase. Paradoxalement, comme on l'a déjà décrit en 1), ce sont les traductions d'Alain Sued [38] et d'Armand Sedaine [42] qui sont les plus « fidèles » dans l'idée d'énumération, *en neutralisant toutes les conjonctions*. Remarquons que Robert Elrodt [40], dont la traduction marque sa sensibilité à l'effet particulier de la polysyndète anglaise, tente de la rendre par une tournure *encore plus polysyndétique* en français : ***Et l'herbe et le fourré et l'arbre aux fruits sauvages***. Le « et » du début de ce vers, de même que le « et » avant « fourré », ne correspondent en effet à aucune conjonction dans l'original anglais. L'on passe donc de 3 « and » dans le poème de Keats, à 5 « et » dans la traduction de Robert Elrodt, ce qui peut paraître surprenant. Mais si l'on réfléchit à la stratégie adoptée, ce choix semble particulièrement judicieux dans sa rareté et sa ponctualité, car effectivement le vers de Keats évoque une certaine emphase (i.e. « oralité dans le discours ») – et à ce titre, la polysyndète peut sans doute être considérée comme la figure emblématique du lyrisme victorien. Aussi, plutôt que d'avoir recours à une traduction littérale de la syntaxe de cette strophe qui déstabiliserait le lecteur français, R. Elrodt préfère-t-il prendre le risque de l'exagération, mais il introduit par ce biais-là un *effet nouveau*. Ce point précis mérite d'être expliqué très clairement, en raisonnant par l'absurde. En nous basant sur les choix lexicaux de Robert Elrodt, proposons une traduction « littérale » de la strophe :

[...] Propres à la saison, dont ce mois a doté
 L'herbe, le fourré, et l'arbre aux fruits sauvages ;
 L'égline rustique, et la blanche aubépine ;
 La violette, tôt fânée, enfouie sous les feuilles,
 Et, fille aînée de la mi-mai,
 La rose musquée etc...

Il nous semble qu'une telle traduction, en suivant l'ordre et la disposition des conjonctions anglaises, donnerait l'illusion d'appliquer la règle canonique de l'énumération à trois groupes nominaux différents : 1) *l'herbe, le fourré, et l'arbre aux fruits sauvages* ; 2) *l'églantine rustique, et la blanche aubépine* ; 3) *la violette, tôt fânée, et, fille aînée de la mi-mai, la rose musquée* [...]. Or, dans l'original keatsien, l'absence de structure canonique pour l'énumération rend les choses beaucoup moins évidentes : l'effet produit est davantage celui d'un ensemble foisonnant, exubérant, suggérant la profusion (et en aucun cas une division logique et réfléchie des éléments décrits). Ainsi, deux stratégies de traduction radicalement opposées semblent avoir été mises en œuvre par les traducteurs de cette strophe : soit un retour à la structure canonique du français qui reviendrait à neutraliser le maximum de conjonctions de coordination, en n'en gardant qu'une seule à la fin ; soit (ce qu'a fait R. Elrodt) une utilisation rhétorique et poétique de la polysyndète, dans sa rythmicité ternaire, telle qu'on l'observe dans la poésie française classique.

À l'évidence, R. Elrodt a souhaité *faire transparâître*, dans la langue française, la « saveur » particulière du vers de Keats ; même s'il a dû pour cela, selon nous, avoir recours à une *autre* figure de style, dont l'effet est légèrement différent de celui qu'on trouve en anglais. Nous pensons, pour notre part, qu'une troisième voie est possible pour restituer l'idée d'emphase, d'accumulation (positive, et non péjorative ou teintée d'un sentiment d'excès) du vers original. Il s'agit de l'asyndète complète. Ainsi, si nous reprenons encore une fois les choix lexicaux de R. Elrodt, nous obtiendrions ceci :

[...] *Propres à la saison, dont ce mois a doté*
L'herbe, le fourré, l'arbre aux fruits sauvages ;
L'églantine rustique, la blanche aubépine ;
La violette, tôt fânée, enfouie sous les feuilles, etc.

Mais passons à présent à un autre problème, qui est celui de l'emploi de AND entre deux propositions syntaxiquement indépendantes – ou du moins, entretenant entre elles un rapport sémantico-logique qui n'est pas *syntactiquement* et *morphologiquement* reflété dans le texte. Nous avons déjà abordé ce point, précédemment, en analysant un extrait du poème « The Raven » d'Edgar Allan Poe.

f)

[46] Still wouldst thou sing, **and** I have ears in vain–

[47] *Et tu continuerais à chanter à mes oreilles vaines*

(Alain Sueid)

[48] *Tu continuerais de chanter, et mes oreilles n'entendraient plus –*

(Albert Laffay)

[49] *Tu chanterais toujours pour mon oreille sourde,*

(Robert Elrodt)

[50] *Tu chanterais encore ; moi, j'aurais des oreilles qui*

n'entendraient pas –

(Paul Gallimard)

[51] *Mes oreilles à ton chant ne pourraient s'ouvrir,*

(Armand Sedaine)

[52] *Tu continuerais à chanter, et vainement pour*

mes oreilles,

(Marquise de Clermont-Tonnerre)

[53] *Tu chanterais encore, et moi l'oreille vaine –*

(Fouad El-Etr)

[54] – *Scellée est mon oreille, et tes thrènes toujours*

(Pierre-Louis Matthey)

Dans ce très beau vers, nous avons l'exemple d'un « and » purement emphatique, à valeur adversative, mettant en relation deux éléments n'ayant aucun rapport syntaxique entre eux. On voit bien l'extrême fluidité syntaxique de l'anglais qui, sans que cela choque l'oreille anglophone, n'a pas besoin d'un rapport d'égalité syntaxique pour lier ensemble des éléments par « and » (voir aussi les énoncés cités par Haliday & Hasan au chapitre précédent). Ce seul vers pourrait servir d'illustration

à ce que nous avons appelé « la fonction essentiellement additive » de AND. La conjonction exprime un rapport, de façon primaire, sans qu'il soit réellement nécessaire de transformer/d'adapter la syntaxe des éléments ainsi reliés (Keats aurait pu écrire, par exemple, « *Still wouldst thou sing, but my ears would not hear you* »). C'est d'ailleurs ce qui rend la traduction de ce vers particulièrement difficile : une traduction littérale de la structure syntaxique ne conviendra pas en français, où « et » relie deux éléments ayant un rapport logico-syntaxique préexistant³⁸. Ici, tous les traducteurs ont opté pour une reformulation du vers en fonction du sens³⁹. Enfin, le dernier exemple nous paraît typique du AND purement additif et emphatique, marquant une rupture nette (d'un point de vue narratif/énonciatif, davantage que syntaxique voire sémantique) entre deux propositions reliées (en apparence) par coordination. Or, s'il y a rupture, il peut difficilement y avoir coordination en français. Il s'agit de l'avant-dernière strophe du poème de Keats.

g)

[55] Adieu! adieu! thy plaintive anthem fades
 Past the near meadows, over the still stream,
 Up the hill-side; **and** now 'tis buried deep
 In the next valley-glades:

[56] *Adieu ! Adieu ! Ta plaintive mélodie s'enfuit,
 Traverse les prés voisins, franchit le calme ruisseau,
 Remonte le flanc de la colline et s'enterre
 Dans les clairières du vallon :*
 (Alain Sueid)

[57] *Adieu ! Adieu ! Ta plaintive antienne s'évanouit,
 Traverse les proches prairies, franchit le ruisseau silen-
 cieux,
 Remonte le coteau ; **la voici maintenant** profondément
 enfouie*

³⁸ En d'autres termes : contrairement à ce qu'écrivent Haliday & Hasan, la conjonction « and » peut parfois être, en anglais, une charnière cohésive (« cohesive tie »), alors que cela relève de la quasi-impossibilité en français avec « et ».

³⁹ Selon toute vraisemblance, les traducteurs ont été confrontés ici à un « trou » entre les deux langues, à un fossé psychologique et conceptuel.

Aux clairières du vallon voisin :

(Albert Laffay)

[58] *Adieu, adieu ! ta plaintive antienne faiblit
Au-delà des proches prairies, sur le cours d'eau
Silencieux, remonte la colline et s'enfoncé
Aux clairières du val voisin.*

(Robert Elrodt)

[59] *Adieu ! Adieu ! Il a fui ton dolent refrain
Loin du calme ruisseau et des verts environs
Pour monter la colline, **et le voilà** blotti
Dans les clairières des vallons prochains :*

(Paul Gallimard)

[60] *Adieu ! De bien tromper ton pouvoir ne l'a pas,
Chimérique imagination, comme on le croit.
Adieu ! Adieu ! Il a fui ton dolent refrain
Loin du calme ruisseau et des verts environs
Pour monter la colline, **et le voilà** blotti
Dans les clairières des vallons prochains :*

(Armand Sedaine)

[61] *Adieu ! adieu ! ton antienne plaintive va
s'évanouissant,
traverse les prairies, le ruisseau silencieux,
remonte la colline, s'enfoncé dans les
profondeurs
des clairières de la vallée voisine ;*

(Marquise de Clermont-Tonnerre)

[62] *Adieu ! adieu ! ton chant plaintif se perd
Derrière les prairies proches, sur le ruisseau muet,
Le long de la colline ; **et maintenant** est enterré
Dans les clairières de la vallée.*

(Fouad El-Etr)

[63] *Adieu. L'antienne au loin plaintive tourne et fuit,
Passe les prés herbeux, l'onde coulant sans bruit,*

S'élève un peu pour franchir la colline
Puis s'étouffe en l'autre vallon que je devine.
(Pierre-Louis Matthey)

Ici, le problème de traduction semble être dû à l'emploi conjoint du point-virgule, de « and » et de « now⁴⁰ » dans « ; **and** now 'tis buried ». Cette rupture à la fois ponctuationnelle et narrative indique nettement que l'on passe à autre chose, et éclaire en cela la valeur purement additive de la conjonction « and ». Cela explique aussi pourquoi les traductions littérales d'Alain Sueid, Robert Elrodt, Madame de Clermont-Tonnerre et enfin de Fouad El-Etr, semblent assez plates, et ne rendent pas le dynamisme de l'original. Par opposition, les traductions d'Albert Laffay, Paul Gallimard, Armand Sedaine, et Pierre-Louis Matthey (respectivement en : *la voici maintenant ; et le voilà ; et le voilà ; puis*), où la rupture lexicale et narrative traduit assez fidèlement l'effet disjonctif de l'original, nous semblent particulièrement efficaces en français.

⁴⁰ Dans son ouvrage *Temps et modalité : l'anglais, le français et l'allemand en contraste* (2006), Agnès Celle écrit au sujet de « now » :[...] Contrairement à *now*, *maintenant* construit l'altérité qualitative en réidentifiant une propriété initiale par rapport au point de vue de l'énonciateur. En anglais, c'est *but*, et non *now*, qui introduit l'altérité, mais ce marqueur ne déstabilise pas une propriété notionnelle initiale et ne construit pas de décrochage par rapport au coénonciateur. L'opération qualitative que *now* peut construire est différente. L'ancrage situationnel n'est pas nécessaire [...] Avec *now*, la construction de l'altérité ne repose pas sur l'altération d'une propriété initiale et n'entraîne aucune réidentification énonciative. *Now* instaure au contraire un repérage par rapport au coénonciateur pris comme point de référence. [...] (p. 156-157)

3 - CONCLUSION GÉNÉRALE DU CHAPITRE 2

*À travers cette étude d'un corpus varié constitué de textes poétiques anglophones et de leurs (multiples) traductions françaises, nous avons pu éclairer une différence syntaxique notable dans la construction d'une **phrase complexe** dans nos deux langues d'étude, l'anglais et le français. Cette dernière semble liée à des habitudes linguistiques divergentes dans l'usage privilégié que l'on fait – d'une part – de la **parataxe**, et d'autre part de l'**hypotaxe**, au sein de ces deux langues. Cet écart d'ordre énonciatif est à la source de divers problèmes de traduction. Or, au fil de l'analyse, des résurgences et autres ressemblances frappantes dans les choix lexicaux et/ou syntaxiques opérés par les traducteurs français nous ont conduit à formuler l'hypothèse de « lois » ou « tendances traductives », que nous chercherons à valider expérimentalement dans la suite de cette thèse.*

Dans un premier temps, nous tenterons de mieux saisir cette divergence énonciative en retournant aux origines (très anciennes) de cette figure de syntaxe et de style qu'est la « polysyndète ». Nous questionnerons dès lors le concept assez peu étudié de « phrase complexe ». Nous essaierons de comprendre pourquoi et à quel moment la structure phrastique de l'anglais et du français s'est dissociée du modèle commun.

Ensuite, en nous intéressant tout particulièrement à l'étymologie de la coordination, nous chercherons à tester nos hypothèses sur des corpus littéraires et pragmatiques variés, dans le but de parvenir à une théorisation du phénomène de transfert de la parataxe anglophone à l'hypotaxe francophone.

Mais à présent, interrogeons-nous sur l'origine et sur l'histoire (littéraire) de ces deux petits mots en apparence tout simples, mais aux résonnances et implications en réalité très complexes : « and » et « et ».

CHAPITRE III : COORDINATION, POLYSYNDÈTE ET PHRASE COMPLEXE

Tout au long des chapitres précédents, nous avons tenté de démontrer que l'anglais et le français diffèrent dans leur manière d'organiser les éléments d'une phrase complexe ; et que cette divergence conduit, dans une grande majorité de cas, à des problèmes de traduction que nous nous sommes donné pour but d'élucider. Mais loin d'être un problème périphérique et pour ainsi dire « accessoire », qui ne concernerait que l'emploi occasionnel et très particulier d'une figure de style (la polysyndète, que nous avons déjà évoquée), nous souhaiterions illustrer le fait qu'il s'agit là au contraire d'un problème majeur, qui s'étend à toute la syntaxe, à tous les textes anglophones, qu'ils soient littéraires ou non. Nous partons de l'hypothèse selon laquelle l'anglais et le français construisent, organisent la phrase complexe de manière différente – le problème posé par la polysyndète étant le reflet tangible, immédiatement visible, de ces divergences structurelles.

Pour tenter de comprendre cette différence, nous commencerons par interroger les notions de « phrase », de « texte » et de « coordination » telles qu'elles ont été définies par la rhétorique classique et par la linguistique contemporaine. Puis nous essaierons de retracer l'histoire (commune, mais divergente à partir d'une certaine période) de la coordination – et de la polysyndète – en anglais et en français dans les **textes écrits**, en partant de leur ancêtre commun dans la langue hébraïque. Enfin, nous proposerons une définition exhaustive de la polysyndète (dans une optique traductologique anglais-français), en nous appuyant sur l'exemple de textes à la fois anciens et contemporains – ainsi que sur nos précédentes conclusions – afin de dégager des « lois » de traduction

utiles à la traduction humaine mais aussi, éventuellement, à la systématisation automatique (autant que possible), dans la lignée des découvertes linguistiques de Vinay & Darbelnet.

1- Qu'est-ce qu'une phrase ? Qu'est-ce qu'un texte ? Qu'est-ce que la coordination ?

D'une manière générale, peu d'ouvrages ont été publiés sur le concept de « phrase », et en particulier de « phrase complexe ». Dans son célèbre *Cours de Linguistique générale* (1972), Ferdinand de Saussure n'a fait que sommairement allusion à ce point pourtant essentiel. Voici la définition relativement expéditive qu'il en propose :

Celui qui possède une langue en délimite les unités par une méthode fort simple – du moins en théorie. Elle consiste à se placer dans la parole, envisagée comme document de langue et à la représenter par deux chaînes parallèles, celle des concepts (a), et celle des images acoustiques (b).

Une délimitation correcte exige que les divisions établies dans la chaîne acoustique ($\alpha \beta \gamma \dots$) correspondent à celles de la chaîne des concepts ($\alpha' \beta' \gamma' \dots$). (p.146).

Il s'ensuit donc que pour Saussure, l'unité première de la pensée est avant tout le mot, comme il l'explique un peu plus loin :

On est tenté de le croire [que sa méthode de « découpage » d'un énoncé selon les mots est la meilleure], quand on part de l'idée que les unités à découper sont des mots : car **qu'est-ce qu'une phrase sinon une combinaison de mots**, et qu'y a-t-il de plus immédiatement saisissable ? (p. 147 ; c'est nous qui soulignons).

À cet éclairage sur la notion de « phrase », le linguiste suisse oppose qu'il s'agirait tout simplement d'une « combinaison de mots », plaçant manifestement la

notion de « mot » sur un piédestal. Pour lui, visiblement, l'unité linguistique de pensée est le mot, non la phrase. Ainsi peut-on lire une page plus loin :

Une théorie assez répandue prétend que les seules unités concrètes sont les phrases : nous ne parlons que par les phrases, et après coup nous en extrayons les mots. Mais d'abord jusqu'à quel point la phrase appartient-elle à la langue ? Si elle relève de la parole, elle ne saurait passer pour l'unité linguistique. Admettons cependant que cette difficulté soit écartée. Si nous nous représentons l'ensemble des phrases susceptibles d'être prononcées, **leur caractère le plus frappant est de ne pas se ressembler du tout entre elles**. Au premier abord on est tenté d'assimiler l'immense diversité des phrases à la diversité non moins grande des individus qui composent une espèce zoologique ; mais c'est une illusion : **chez les animaux d'une même espèce les caractères communs sont bien plus importants que les différences qui les séparent ; entre les phrases, au contraire, c'est la diversité qui domine, et dès qu'on cherche ce qui les relie toutes à travers cette diversité, on retrouve, sans l'avoir cherché, le mot** avec ses caractères grammaticaux, et l'on retombe dans les mêmes difficultés (p. 148-149 ; c'est nous qui soulignons encore).

Quelques pages plus loin, l'auteur précise ainsi son propos :

[La substance phonique] n'est pas un moule dont la pensée doit nécessairement épouser les formes, mais une matière plastique qui se divise à son tour en parties distinctes pour fournir les signifiants dont la pensée a besoin. (p. 155)

Or nous ne saurions souscrire aux affirmations de Saussure dans ces lignes, et ce, à divers titres. Tout d'abord, à l'inverse de ce qu'il déclare, nous pensons que l'une des caractéristiques essentielles d'une phrase dans une langue donnée (ou, du moins, en ce qui concerne ici nos deux langues de travail) est de dévoiler une structure dite « idiomatique » qui distingue une phrase anglaise d'une phrase française, et les rattache spécifiquement à leurs langues respectives. L'erreur du néophyte en traduction – ou du mauvais traducteur – est justement de calquer l'idiome de la langue traduite dans la langue traduisante, ce qui est très souvent source de réactions de rejet (les fameuses grimaces) de la part du lecteur de la traduction, lequel ne reconnaît plus l'idiomatisme de sa langue. Les anglophones parlent familièrement – à propos de cette langue anidiomatique, propre à certaines traductions de médiocre qualité – de « translationese ».

Ainsi, pour reprendre la métaphore (certes discutable) de Ferdinand de Saussure, nous pourrions dire qu'à la manière d'une espèce zoologique dont tous les individus – malgré leur disparité – présentent des caractéristiques morphologiques similaires et comparables, un « dénominateur commun » pour emprunter cette expression aux mathématiciens, de la même manière toute phrase (quelle que soit la langue) présentera une structure particulière, qu'un locuteur natif reconnaîtra comme étant « idiomatique ». La structure de la phrase sert un peu de « squelette » pour la chair que sont les mots. Mais contrairement à ce que semble indiquer Saussure, les mots à eux seuls ne font pas la phrase. Pour preuve : les copies d'étudiants de version ou de thème dont les mots peuvent être bien choisis, conformes à leur « modèle » dans le texte original, mais dont la syntaxe parfois chaotique et calquée confine alors au faux-sens, voire au complet non-sens. Sans remettre en cause l'importance capitale de la notion de « mot » dans l'étude du langage, et dans sa manifestation/réalisation pratique par les sujets parlants, nous privilégierions la formulation suivante : **le « mot » incarne l'unité linguistique du sens ou du concept, tandis que la « phrase » incarne l'unité de la pensée, organisatrice du discours.** À ce propos, Ferdinand de Saussure présente une tentative de définition convaincante de la pensée humaine, qu'il décrit en ces termes :

Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. (p.155)

Il ne fait ici que reprendre les théories du philosophe allemand Hegel, selon lequel le langage, au lieu de traduire une pensée déjà formée dans l'esprit, donne réalité, corps et substance à celle-ci. En d'autres termes : la *véritable* pensée, la pensée construite et raisonnée, naît du langage, et non l'inverse. Ou, pour citer les mots célèbres de l'auteur :

Nous n'avons donc conscience de nos pensées, **nous n'avons des pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective**, que nous les différencions de notre

intériorité, et que par suite nous les marquons de la forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. **C'est le son articulé, le mot**, qui seul nous offre une existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent, **vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée**. [...] Et il est également absurde de considérer, comme un désavantage et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut c'est l'ineffable... Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car en réalité l'ineffable c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi, **le mot donne à la pensée son existence** la plus haute et la plus vraie [...] (*Philosophie de l'esprit*, § 463 ; c'est nous qui soulignons)

Malgré l'arrogance qu'il y aurait à contester les idées de cet éminent philosophe, reprises comme on l'a vu par Ferdinand Saussure, linguiste célébré entre tous (et précurseur de la « linguistique » en tant que domaine d'étude universitaire), nous aimerions avancer le point de vue du traducteur, pour qui le concept selon lequel l'unité linguistique de la pensée serait le mot, et seulement le mot, semble erroné, loin de toute réalité objective. À vrai dire, même à l'oral, nous exprimons nos idées et nos pensées sous forme de **phrases**, plus ou moins élaborées, et non de mots. S'il est juste que les enfants en bas âge s'expriment davantage en mots, c'est sans doute moins parce qu'ils « traduisent » ainsi leur pensée, que parce qu'ils s'efforcent de nommer le monde qui les entoure, de désigner des objets... et parce que leur pensée, en plein développement, ne sait pas encore s'exprimer de manière complexe, sous forme articulée de **phrases**. De la même manière, nous nous adressons rarement à nos animaux de compagnie (chiens, chats, oiseaux etc...) sous forme de phrases bien faites et bien tournées : nous avons tendance à nous exprimer en mots avec eux, car nous pressentons que leurs esprits « primitifs » ne sont sensibles qu'à l'évocation de concepts concrets (croquette, sortir, assis, le journal...) et sont incapables de concevoir l'abstraction d'une pensée, et donc d'une phrase. Néanmoins, Ferdinand de Saussure – pour la raison qu'il s'agirait là, selon lui, d'un « lieu-commun » – semble réfuter tout argument allant dans ce sens. Or, ce qui fait le lien entre toutes les phrases qu'un traducteur peut être amené à traduire, ce ne sont sans doute pas les mots en eux-mêmes – qui changent, s'entremêlent, se traduisent parfois de façon différente – mais plutôt certaines particularités syntaxiques, certaines habitudes langagières de l'anglais (dont la polysyndète fait partie) qui, quel que soit le type ou le genre de texte que l'on traduit, posent systématiquement les mêmes problèmes, et se résolvent souvent de la

même façon, avec l'habitude et le métier. Là se trouve l'unité du traducteur ; là se forge son expérience et son savoir-faire.

Ainsi, l'unité de pensée d'un traducteur est d'abord la phrase, ou le vers, car le mot-à-mot au sens « littéral » du terme ne se pratique plus depuis l'époque romaine. C'est ensuite le paragraphe, puis le chapitre (s'il s'agit d'un roman ou d'un ouvrage), et enfin l'ensemble du texte. Sans être un professionnel de ce métier, il suffit d'avoir étudié (ou enseigné) la version ou le thème pour savoir que l'on traduit phrase après phrase, et certainement pas mot après mot. C'est pourquoi, il est essentiel de s'interroger sur ce qui constitue structurellement une phrase, sur les caractéristiques formelles (que l'on nomme, habituellement et trop vaguement, « musique » ou « rythme » de la langue) qui permettent à un francophone d'origine de faire la différence entre une phrase française rédigée par un autre francophone (et ce, indépendamment de l'orthographe) et celle formulée par un non-francophone (même si l'orthographe en est parfaite).

La même réflexion doit aussi être conduite, bien sûr, au sujet de la structure d'une phrase anglaise. Cette « grammaire de la phrase » en question ici est celle qui divise nettement un énoncé du type « Vous m'avez offert ce livre la semaine dernière » (correcte en français) d'un énoncé du type « Ce livre a été offert par vous à moi la semaine dernière » (grammaticale mais non idiomatique). Toutefois, nous ne nous intéressons pas ici aux problèmes de conjugaison des verbes (certes importants) mais à celui, tout aussi crucial, de **l'enchaînement syntaxique** d'une phrase complexe en anglais et en français. Ce qui nous amène à poser comme principe de départ, visiblement à contre-courant de la théorie de Hegel reprise par Saussure (ou tout du moins, de ce qu'il en transparaît dans le *Cours de linguistique générale*), que *oui* : la phrase *est* un moule dans lequel la pensée prend forme ; et si les êtres parlants sont en effet (plus ou moins) libres de ce qu'ils choisissent de dire, ils ne sont pas libres de choisir *la manière* dont ils le disent – celle-ci leur est imposée. Ou encore : ce n'est pas le mot qui donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie, *c'est la phrase*.

Or, à ce titre, il est intéressant de lire l'avalanche de métaphores qu'emploie Ferdinand de Saussure pour décrire la notion de « syntagme⁴¹ » et de « phrase » (la

⁴¹ Saussure définit la notion de « syntagme » de la façon suivante :

différence entre les deux semble assez floue dans le texte du Cours⁴²). Après avoir en effet décrit ce qu'il appelle un « syntagme », et juste avant d'expliquer que « la phrase est le type par excellence du syntagme » (p.172) – tout en précisant qu'elle « n'appartient pas à la langue, mais à la parole », comme si cela rendait impossible toute étude systématique – il déclare :

[...] une unité linguistique est comparable à une partie déterminée d'un édifice, une colonne par exemple ; celle-ci se trouve, d'une part, dans un certain rapport avec l'architrave qu'elle supporte ; cet agencement de deux parties également présentes dans l'espace fait penser au rapport syntagmatique ; d'autre part, si cette colonne est d'ordre dorique, elle évoque la comparaison mentale avec les autres ordres (ionique, corinthien, etc.), qui sont des éléments non présents dans l'espace : le rapport est associatif. (p.171)

L'idée de comparer un « syntagme » à une construction architecturale peut avoir ses avantages : en effet, pour bâtir une maison, il faut des fondations (la pensée ?), puis une charpente (la grammaire ?), et enfin il faut des briques, du mortier et une toiture (les mots). Cela suffit pour construire une maison qui tient debout, et qui soit intègre et complète en tant que maison. Par la suite, la maison sera plus ou moins bien meublée (et de la même manière, la phrase serait plus ou moins bien stylisée). Néanmoins, comme on l'aperçoit dans la citation de Saussure, les repères semblent brouillés lorsqu'il s'agit de relier les parties à leur tout : qu'est-ce qu'une « unité linguistique », exactement ? S'il est question d'une proposition au sein d'une phrase, alors on comprend mieux l'idée d'un édifice ; mais s'il s'agit d'une phrase, quel serait alors l'édifice en question ? Le paragraphe ? Le texte ? Rappelons que selon Saussure, s'il est secondaire de s'intéresser aux phrases, il est primordial au contraire de « se demander si tous les syntagmes sont également libres » (172) alors qu'il cite des syntagmes qui s'avèrent être des phrases, l'exemple le plus typique (car comportant un rapport de subordination) étant « *S'il fait beau temps, nous sortirons* »... Autant de choses peu claires, qui semblent suggérer qu'architecture et langage sont certes

« Le syntagme se compose donc toujours de deux ou plusieurs unités consécutives (par exemple : *re-lire* ; *contre tous* ; *la vie humaine* ; *Dieu est bon* ; *s'il fait beau temps, nous sortirons*, etc.) Placé dans un syntagme, un terme n'acquiert sa valeur que parce qu'il est opposé à ce qui précède ou à ce qui suit, ou à tous les deux » (p. 170-171).

On remarquera que les deux derniers exemples qu'il cite sont, *stricto sensu*, des phrases.

⁴² Il importe ici de rappeler que le texte *publié* n'est que la retranscription des cours de Saussure (donnés exclusivement à l'oral) par certains de ses étudiants. La parole saussurienne a donc pu être interprétée.

comparables, mais jusqu'à un certain point seulement. En effet le langage, loin d'être une simple construction de l'homme, un simple outil, fait partie intégrante de lui. D'où l'absurdité de vouloir comparer un attribut de l'homme avec l'une de ses propres créations ; on ne compare pas le chant des oiseaux avec leurs nids, ni le cri des castors avec leurs terriers... De même, quel rapport peut-il sérieusement y avoir entre les entités grammaticales et les entités végétales, tel que ce lien est tissé aux pages 41-42 ? F. de Saussure déclare en effet :

De même que **la plante** est modifiée dans son organisme interne par des facteurs étrangers : terrain, climat, etc., de même l'organisme grammatical ne dépend-il pas constamment des facteurs externes du changement linguistique ? (c'est nous qui mettons en gras).

Sans parler de l'association incongrue établie entre le mot et une molécule d'eau :

On a souvent comparé cette unité à deux faces [le signe linguistique] avec l'unité de la personne humaine, composée du corps et de l'âme. Le rapprochement est peu satisfaisant. On pourrait penser plus justement à un composé chimique, **l'eau** par exemple ; c'est une combinaison d'hydrogène et d'oxygène ; pris à part, chacun de ces éléments n'a aucune des propriétés de l'eau. (p.145, c'est nous qui mettons en gras)

Or l'hydrogène et l'oxygène d'une molécule d'eau sont *liés très concrètement*, et forment un objet physique, alors que le signe linguistique est un objet abstrait, symbolique, dont l'une des faces (le signifiant) peut certes être considérée comme physique ou concrète, mais dont l'autre face (le signifié, le sens) est immatérielle. De plus, leur ligature n'est qu'une opération de la pensée de l'homme, et ne correspond à rien d'observable dans le monde « physique ».

En revanche, comme l'a efficacement illustré Jean-Rémi Lapaire, le langage entretient un lien symbolique étroit avec *le corps humain* ; et il y a, effectivement, à la fois analogie et assimilation structurelle entre l'anatomie (extérieure, tout du moins) de l'être humain et la notion de phrase. Pour preuve, depuis l'Antiquité, les divers éléments d'une phrase ou d'un texte sont associés à des parties du corps humain, dont la foison de mots partagés à la fois par les grammairiens et par les médecins : « corps »

(de texte), « tête » (de phrase), « articulations » (de phrase), « appendice » (d'un texte), « enjambement » (d'un vers), « pied » (d'un vers), sans parler du fameux « colon » anglais... Il faudrait donc imaginer « l'anatomie » d'une phrase comme à l'image d'un corps humain : avec une tête (siège hiérarchique), un tronc ou torse relié à la tête, et des membres s'y rattachant. Et en effet, dans une phrase, l'on pourrait dire que le thème sert de tête (sans quoi la phrase n'a plus de sens), le rhème sert de tronc, et les propositions correspondent aux membres. Seulement, et c'est bien là ce qui nous intéresse, cela ne nous renseigne pas sur la *nature exacte* des articulations – qui, comme on l'a déjà vu, ne sont pas les mêmes dans une phrase française ou dans une phrase anglaise. Ce qui nous ramène à notre question initiale : *qu'est-ce qu'une phrase?* Voici l'ébauche de réponse qu'apportent Cathrine Fabricius-Hansen et Wiebke Ramm (2008) à ce sujet :

What 'is' a sentence? As is well-known, this question cannot be answered in a theory-independent and at the same time precise manner. From a syntactic point of view the sentence is the domain of syntactic theory: a unit that is governed by syntactic principles (constituent structure, dependency, government, binding, movement, etc.). From a discourse perspective a sentence might be a unit representing **a single illocutionary act** on the part of the speaker/reader and intended to be understood as such by the hearer/reader. Thus, it is a unit the reader/hearer is expected to process '**in a single step**', assigning to it a communicative purpose and a content to be integrated into her/his representation of the current discourse, i.e., what corresponds to an *utterance* in spoken language. [...] And for the present purpose we shall assume without further discussion that sentence-boundaries in the discourse-oriented sense are marked by *full stop* in written discourse – with question and exclamation marks as non-assertive alternatives. That is, we take the *orthographic sentence* as defined e.g., by Huddleston and Pullum (2002:1728) to be the basic processing unit in written texts, and full stop to be the written default counterpart of declarative terminal fall in intonation, signalling to the reader/hearer that the end of the current communicative unit has been reached and that the common ground can be updated with the content expressed by that unit in the given context (Büring 2007). (p.4, nous mettons en gras)

Ainsi, la position de Fabricius-Hansen et Ramm semble peu ou prou rejoindre la nôtre : la phrase relève de l'expression linguistique d'une unité de pensée, qu'elle soit proférée oralement ou couchée par écrit. Néanmoins, étant donné que la linguistique depuis ses débuts s'intéresse davantage aux textes écrits – plus faciles à regrouper et à étudier qu'une séquence orale – c'est sur la « phrase orthographique », telle que celle-ci

a été définie par Huddleston et Pullum, que les deux chercheurs ont décidé de concentrer leur travail. Or, si l'on consulte directement la source, voici ce qu'écrivent Huddleston et Pullum à propos de ce qu'ils nomment « the orthographic sentence » :

The term **orthographic sentence** is therefore applied to the unit that is defined by punctuation: leaving aside complications that we will take up below, an orthographic sentence is a unit of writing that begins with a capital letter and ends with a full stop, question mark, or exclamation mark. The term 'orthographic sentence' embodies no commitment as to whether or not the unit concerned is syntactically a sentence, a question which may have no determinate answer. Since this chapter is about punctuation, however, we will henceforth take it for granted that the term 'sentence' on its own is to be understood as "orthographic sentence" unless we explicitly indicate otherwise. (2002, p. 1728-1729)

Deux remarques importantes doivent ici être faites : premièrement, on est frappé par le flou conceptuel de cette définition, marquée par l'appréhension d'un objet « physique » dont les contours semblent fuyants – ou du moins, remis en cause. Les auteurs semblent poser une différence entre une « vraie » phrase et ce qui y ressemble une fois couché sur le papier. Comme s'ils doutaient qu'une phrase écrite soit une « véritable » phrase ; comme s'ils mettaient en cause sa réalité. Deuxièmement, il est clair que leur définition s'appuie sur l'*observation* ; d'après ce qu'on peut observer au sein de l'extrême diversité des écrits humains, il *semblerait* qu'une phrase écrite soit définie par plusieurs critères qui sont : une majuscule au début du premier mot, un point à la fin du dernier mot. Il s'agit d'un axiome, comme en mathématiques ; et c'est de cet axiome-là que nous partirons, nous aussi. Si l'auteur d'un texte *décide* de délimiter une section dudit texte par une majuscule et un point, nous posons comme principe qu'il *considère* cette section comme une unité de pensée, que nous appellerons « phrase ». À présent que cette distinction est faite, néanmoins, il nous faut dès lors réfléchir à la **structure** d'une phrase, car à l'évidence il ne suffit pas d'une majuscule et d'un point pour qu'une suite de mots constitue « une phrase » (**Bleu à mangeâmes de sorte que où éternellement.** n'est pas une phrase). Or nous sommes en peine de découvrir un ouvrage ou traité sur la notion de « phrase », si ce n'est dans l'œuvre assez méconnue du linguiste Lucien Tesnière, que nous aborderons un peu plus loin. Nous sommes confrontés ici à un véritable vacuum théorique. Et, comme l'écrit Christiane Marchello Nizia dans son article sur la « phrase » publié dans

l'Encyclopaedia Universalis en ligne :

L'introduction dans la grammaire du terme et de la notion de *phrase* est relativement récente. Le mot lui-même, emprunté, au XVI^e siècle, au latin, signifie uniquement, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, « expression, tournure ». C'est avec ce sens qu'il fait son entrée dans la grammaire à la fin du XVII^e siècle, et, au siècle suivant, les dictionnaires et quelques traités encore ne lui reconnaissent que cet emploi. C'est cependant au début du XVIII^e que ce terme se présente avec une acception proche de celle qu'il aura par la suite dans la grammaire traditionnelle.

D'après la linguiste française, le concept de « phrase » tel qu'on l'envisage aujourd'hui n'est apparu qu'au début du 20^{ème} siècle avec Noël et Chapsal (1923), qui complète ainsi la description typographique de cette unité linguistique : « [la phrase] a un sens complet ; elle contient autant de propositions qu'il y a de verbes à un mode personnel » et « elle possède une intonation propre ». Mais cela, en effet, semble être une définition bien plate qui renseigne peu sur la nature de l'objet-phrase. Selon la linguistique moderne (qui s'appuie notamment sur la grammaire générative transformationnelle), la notion de phrase « repose sur l'axiome de départ suivant : *P* (symbole de “phrases” , unité de structure profonde) se réécrit *GN* (groupe nominal) + *GV* (groupe verbal) ; cette structure initiale de base, grâce à des règles de réécriture (règles syntagmatiques, règles de *transformations*), donne des suites terminales de surface; ces suites abstraites, interprétées sémantiquement et morphologiquement, donnent, soumis aux contraintes de la communication, les énoncés produits ou à produire par les locuteurs-auditeurs ; ce sont ces énoncés que la grammaire traditionnelle nomme “phrases” » (cf. article de C. Marchello). De façon plus concise, on peut dire qu'une phrase simple – en anglais et en français, pour ce qui nous intéresse – se constitue d'un sujet (nom ou groupe nominal), d'un verbe, éventuellement d'un complément. Une phrase complexe est/serait un amalgame de plusieurs phrases simples, dont il s'agit maintenant d'étudier les modalités du « liage ». Ces modalités, de fait, reposent sur une division en deux catégories : les différentes propositions d'une phrase complexe peuvent être soit **juxtaposées**, **coordonnées** et/ou **subordonnées**. On trouve une analyse de ce phénomène dans '*Subordination' versus 'Coordination' in Sentence and Text* de Cathrine Fabricius-Hansen & Wieble Ramm (2008). Ces derniers écrivent en effet :

In what is probably their most widespread application, 'subordination' and 'coordination' – along with their adjectival cognates 'subordinate', 'coordinate', etc. – are syntactic notions denoting

relations between parts of a complex syntactic unit. That is, they concern the structure of sentences or clauses and their parts.

Subordination is an *asymmetric* relation – both in linguistics and in everyday life – and by that token intimately correlated with the notion of *hierarchical structure*: If A is subordinate to B, then B cannot be subordinate to A; but B may, in its turn, be subordinate to a third entity C, and so on. This means that B has a 'higher' position in the domain structured by subordination, i.e., it is nearer to the 'topmost' element of that structure, which is conventionally identified with an element that is not subordinate to any other element within the domain. In social hierarchies, this kind of asymmetry is typically correlated or associated with (social) 'importance', 'prominence' and the like. Similarly, the subordinate clause in clausal subordination is often said to contain less *prominent* or *salient* information, to have less *communicative weight* [...] than the 'superordinate' clause (typically the so-called main clause) [...]. However, while importance and prominence may be quite transparent concepts with respect to social hierarchies, it is far from clear how the functional notions of prominence, salience or communicative weight can be mapped onto specific structural-syntactic categories as defined by the grammars of different languages.

As far as the domain of natural *discourse* and *texts* is concerned, it is a common observation in various theoretical approaches that entities of this domain too can be organised hierarchically ('subordinating', 'hypotactically') or non-hierarchically ('coordinating', 'paratactically'). (p.2)

En d'autres termes : la coordination consiste à « attacher ensemble » deux ou plusieurs propositions (jugées indépendantes, c'est-à-dire que le sens de l'une ne dépend pas du sens de l'autre) par le biais d'un connecteur, autrement appelé « conjonction de coordination » ; tandis que la subordination consiste non plus à attacher, mais à « faire dépendre » une ou plusieurs proposition(s) à une proposition « principale », de sorte que seule cette proposition principale est jugée indépendante ou autonome, car c'est d'elle (et d'elle seule) que dépend l'interprétation du sens des autres. En termes de « complexité » à proprement parler, et d'un point de vue purement syntaxique, une phrase (complexe) à tendance coordinative est plus « simple » qu'une phrase (complexe) à tendance subordinative. Dans cette dernière catégorie, des relations logiques (de cause à effet, de contenant à contenu, de général à particulier, etc.) sont marquées formellement – à condition d'avoir été distinguées préalablement – et influent très souvent sur la morpho-syntaxe des propositions, de sorte que celles-ci deviendraient absconses voire incompréhensibles si elles étaient employées toutes seules. Il existe, de fait, **deux sortes de connecteurs interpropositionnels** de phrases: les **coordonnants** d'une part, et les **subordonnants**. Dans une perspective

comparatiste français-anglais, on peut affirmer que le principal outil de coordination est **and/et**, tandis que les marqueurs de la subordination sont **who/qui**, **that/que**, **whose/dont**, **where/où**. Dans ce qu'il est convenu d'appeler « leur sens », ces paires de mots se correspondent. Toutefois, ce n'est pas du tout le cas de leurs fonctions : nous avons évoqué (au Chapitre I) la différence fondamentale dont nous supposons l'existence entre la valeur énonciative de « and » et celle de « et ». Or, ce qui frappe au premier abord, c'est que nos deux langues d'étude (à savoir l'anglais et le français) disposent presque exactement des mêmes outils : « and » correspond à « et », « who » à « qui », « that » à « que »... Simplement, si elles disposent des mêmes instruments, elles ne s'en servent pas de la même façon. Et malgré l'illusion de correspondance parfaite entretenue par les dictionnaires bilingues et les traducteurs automatiques, c'est bien cette différence, cet écart dans l'usage des outils syntaxiques, qui se trouve au cœur d'une grande majorité des « problèmes » de traduction rencontrés à la fois par les étudiants et les traducteurs novices, et qu'il nous faut à présent tenter d'élucider.

Or, nous trouvons un début de réponse dans l'ouvrage *A Grammar of Contemporary English* de Randolph Quirk (1972), dans lequel le linguiste britannique affirme ce qui suit :

In discussing comprehensibility, we cannot ignore coordination, which is the kind of link most used for optimum ease of comprehension. It is notable that in spoken English, where immediate ease of syntactic composition and comprehension is at a premium, coordinate structures are often preferred to equivalent structures of subordination. (p. 795)

Ceci semble aller dans le sens de notre théorie sur l'organisation de la phrase en anglais, quoique R. Quirk n'évoque ici que « l'anglais oral » alors que nous pensons que cette préférence concerne également les textes écrits. L'auteur décrit la phrase complexe de la manière suivante :

The complex sentence is a unit which can be broken down into immediately smaller units, which are clauses. (p. 791)

D'après lui, il existe deux manières de lier des propositions d'une phrase complexe entre elles : soit par coordination, soit par subordination. Il précise que ces deux « méthodes » sont souvent utilisées conjointement au sein d'une même phrase. Voici sa définition de ces deux concepts :

While coordination is a linking together of two or more elements of equivalent status and function, subordination is a non-symmetrical relation, holding between two clauses X and Y in such a way that Y is a constituent or part of X. (p. 720)

Ce qui éclaire fort peu sur la **nature** de la différence entre coordination et subordination, sur ce qui **motive** le choix d'un locuteur entre l'un ou l'autre ; Quirk rappelle simplement la définition classique des grammairiens, que l'on trouve également dans Simon C. Dik 1968, p. 25, où l'auteur définit laconiquement la coordination de la manière suivante : « A coordination is a construction consisting of two or more members which are equivalent as to grammatical function, and bound together at the same level of structural hierarchy by means of a linking device » ; et où il précise simplement, page 59, que « [t]he term *subordination* is mostly used for constructions in which a clause functions as a modifier », tout en mettant en doute la dichotomie parataxe coordinative / hypotaxe qui selon lui n'a rien de psychologique, mais est strictement structurale. Quant à Halliday & Hasan, ceux-ci expliquent de façon très lacunaire dans *Cohesion in English* (1976) qu'une phrase est constituée de liens structuraux (qu'ils ne définissent pas, leur principal sujet d'étude étant le « texte ») tandis qu'un texte est constitué de liens cohésifs (p. 7-8 et 28-30) entre les phrases. Or, les deux limites semblent appréhender la notion de « phrase » comme si elle allait de soi, c'est-à-dire sans chercher véritablement à la définir. Or, si ce qu'ils avancent est vrai, comment expliquer qu'une longue phrase polysyndétique en anglais (lien structural uniquement ?) puisse être traduite par deux voire trois phrases en français (lien cohésif ?). Quelle distinction est-il possible d'établir entre ces deux types de lien, sachant que la notion de « phrase » n'est pas définie dans cet ouvrage pourtant fondateur de la linguistique anglaise ?

Pour creuser plus loin ce problème, nous nous sommes donc intéressé aux théories du linguiste français Lucien Tesnière, et en particulier à son ouvrage *Éléments de Syntaxe Structurale* publié en 1959. Selon Tesnière, la notion de « phrase » devrait

faire l'objet d'une science à part entière⁴³. Ou selon les propres mots de l'auteur : « apprendre la morphologie, et une syntaxe réduite à l'énumération des servitudes grammaticales, c'est rester devant le seuil à franchir, celui de la naissance de l'expression selon les structures propres à une langue donnée » (p. 3). Sa théorie-clef est celle des « classes de mot ». Ou comme l'écrit J. Fourquet, son préfacier :

Il ne s'agit pas ici des parties du discours au sens ancien, considérées comme des espèces identifiables par l'observateur de leurs formes, mais par exemple du fait que donner une information sur un événement à l'aide d'un verbe, de groupes à fonction substantivale (sujet, objet) et adverbiale (temps, lieu) implique une première activité conceptuelle, avec des idées de procès, de participant actif et non-actif du procès, de circonstance de l'action. (p. 5)

Autrement dit : Lucien Tesnière nous parle de philosophie de la langue, d'idiomatisme, c'est-à-dire d'habitudes autres que ce que permet – ou ne permet pas – la grammaire traditionnelle (c'est-à-dire, celle prônée par l'enseignement académique) d'une langue. Mais ce qui semble le plus intéressant et le plus pertinent dans sa théorie, c'est le concept de « nœud syntaxique ». D'après l'auteur, ce qui fait qu'une phrase est une phrase, ce sont en effet les liens entre ses composants, qui tissent et créent du sens. Or, le linguiste français a bien compris que cette notion de « lien » inter-phrastique est primordiale. Cette théorie l'a conduit à représenter des phrases – mais essentiellement des phrases simples – de façon schématique, par le biais de ce qu'il appelle un « stemma ». À ce titre, il énonce treize principes pour définir la notion de « connexion », que nous reproduisons ci-après :

1. – L'objet de la syntaxe structurale est l'étude de la phrase. Aussi bien les linguistes allemands, quand il leur a fallu traduire le mot syntaxe dans leur langue, n'en ont-ils pas trouvé de meilleur équivalent que *Satzlehre* « science de la phrase ».
2. – La phrase est un ensemble organisé dont les éléments constituants sont les mots.
3. – Tout mot qui fait partie d'une phrase cesse par lui-même d'être isolé comme dans le dictionnaire. Entre lui et ses voisins, l'esprit aperçoit des **connexions**, dont l'ensemble forme la charpente de la phrase.
4. – Ces connexions ne sont indiquées par rien. Mais il est indispensable qu'elles soient aperçues par l'esprit, sans quoi la phrase ne serait pas intelligible. Quand je dis : *Alfred parle* (v. St. 1), je n'entends pas dire d'une part qu'« il y a un homme qui s'appelle Alfred » et d'autre part que « quelqu'un parle », mais j'entends dire tout à la fois que « Alfred fait l'action de parler » et que

⁴³ Or, il n'y a pas encore de « phrastique » à ce jour.

« celui qui parle est Alfred ».

5. – Il résulte de ce qui précède qu'une phrase du type *Alfred parle* n'est pas composée de deux éléments 1° *Alfred*, 2° *parle*, mais bien de **trois** éléments, 1° *Alfred*, 2° *parle* et 3° la connexion qui les unit et sans laquelle il n'y aurait pas de phrase. Dire qu'une phrase du type *Alfred parle* ne comporte que deux éléments, c'est l'analyser d'une façon superficielle, purement morphologique, et en négliger l'essentiel, qui est le lien syntaxique.

6. – Il en va de même en chimie, où la combinaison du chlore Cl et du sodium Na fournit un composé, le sel de cuisine ou chlorure de sodium ClNa, qui est un tout autre corps et présente de tout autres caractères que le chlore Cl d'une part et le sodium Na d'autre part.

7. – La connexion est **indispensable** à l'expression de la pensée. Sans la connexion, nous ne saurions exprimer aucune pensée continue et nous ne pourrions qu'énoncer une succession d'images et d'idées isolées les unes des autres et sans lien entre elles.

8. – C'est donc la connexion qui donne à la phrase son caractère **organique** et **vivant**, et qui en est comme le **principe vital**.

9. – Construire une phrase, c'est mettre la vie dans une masse amorphe de mots en **établissant** entre eux un **ensemble de connexions**.

10. – Inversement, comprendre une phrase, c'est **saisir l'ensemble des connexions** qui en unissent les différents mots.

11. – La notion de connexion est ainsi à la **base** de toute la syntaxe structurale. On ne saurait donc trop insister sur son importance.

12. – C'est d'ailleurs la notion de connexion qu'exprime le nom même de la syntaxe, en grec « mise en ordre, disposition ». Et c'est également à cette notion, purement intérieure le plus souvent, que correspond la *innere Sprachform* « forme intérieure de la langue », de Guillaume de Humboldt.

13. – Pour plus de clarté, nous représenterons graphiquement les connexions entre les mots par des traits, que nous appellerons **traits de connexion**. (p. 13)

L'étude de la phrase est donc avant tout, selon Lucien Tesnière, celle de la connexion entre les mots, que l'auteur se propose de *schématiser graphiquement*. Dans ce but, il commence par nous expliquer qu'il existe des « *rappports de dépendance* » entre les mots – et que chaque connexion « *unit en principe un terme supérieur à un terme inférieur* » (cf. p. 13). Une telle conception peut certes paraître étonnante, si l'on part de l'idée largement répandue, par exemple, que les structures coordonnées unissent des éléments de même valeur syntaxique. L'idée de supérieur à inférieur renverrait davantage, en effet, à l'idée que l'on se fait de la subordination. Néanmoins, nous retiendrons cette conception de la structure phrastique pour l'analyse de « AND » dans nos divers corpus de phrases anglophones. Pour l'heure, contentons-nous d'observer la manière dont le linguiste schématise son propre exemple, c'est-à-

dire la phrase *Alfred parle*, qui devient :

parle

|

Alfred

Stemma 1

(p. 14)

De la même manière, une phrase plus élaborée comme « Mon vieil ami chante cette jolie chanson » est schématisée de la manière qui suit :

chante

/		\	
<i>ami</i>		<i>chanson</i>	
/	\	/	\
<i>mon</i>	<i>vieil</i>	<i>cette</i>	<i>jolie</i>

Stemma 3

À n'en pas douter, il serait particulièrement fastidieux d'appliquer cette méthode à des phrases complexes (Lucien Tesnière a analysé, en majorité, des phrases simples), mais nous tenterons néanmoins de nous en inspirer afin de mieux cerner la manière dont les éléments de la phrase sont agencés, et distribués (c'est-à-dire : de quelle façon, avec quels outils, et sur quels plans énonciatifs), en anglais et en français.

2 - Différence entre une phrase anglaise et une phrase française

Comme on l'a vu tout au long des chapitres précédents, c'est dans leur structure syntaxique essentiellement que nos deux langues diffèrent, en termes notamment de construction d'une phrase complexe. L'anglais privilégie les structures coordonnées, là

où le français privilégie plutôt des structures subordonnées. Pour s'en convaincre, il suffit – concrètement – de comparer une phrase anglaise avec sa traduction française officielle, puis de contraster celle-ci à une traduction littérale, afin de montrer l'aberration d'une telle structure dans notre langue. Voici, pour joindre le geste au précepte, une phrase tirée du roman *Alice's Adventures in Wonderland* de Lewis Carrol:

Hardly knowing what she did, she picked up a little bit of stick, **and** held it out to the puppy; whereupon the puppy jumped into the air off all its feet at once, with a yelp of delight, **and** rushed at the stick, **and** made believe to worry it; then Alice dodged behind a great thistle, to keep herself from being run over; **and** the moment she appeared on the other side, the puppy made another rush at the stick, **and** tumbled head over heels in its hurry to get hold of it; then Alice, thinking it was very like having a game of play with a cart-horse, **and** expecting every moment to be trampled under its feet, ran round the thistle again; then the puppy began a series of short charges at the stick, running a very little way forwards each time **and** a long way back, **and** barking hoarsely all the while, till at last it sat down a good way off, panting, with its tongue hanging out of its mouth, **and** its great eyes half shut.

Voici à présent la traduction qu'en a proposée Jacques Papy (1961) :

Ne sachant trop que faire, elle ramassa un bout de bâton **et** le lui tendit ; alors le petit chien fit un grand saut en l'air en jappant de plaisir, **puis** il se jeta sur le bâton **qu'**il se mit à mordiller ; Alice s'esquiva derrière un grand chardon pour éviter d'être renversée, **mais**, dès qu'elle se montra de l'autre côté du chardon, le petit chien se précipita de nouveau sur le bâton **et** fit la cabriole dans sa hâte de s'en emparer ; alors Alice (qui avait nettement l'impression de jouer avec un cheval de trait, **et qui** s'attendait à être piétinée d'un moment à l'autre) s'esquiva de nouveau derrière le chardon ; sur quoi, le petit chien exécuta une série de courtes attaques contre le bâton, avançant très peu **et** reculant beaucoup chaque fois, **sans cesser** d'aboyer d'une voix rauque ; finalement il s'assit à une assez grande distance, haletant, la langue pendante, **et** ses grands yeux mi-clos.

Puis voici celle, plus récente, d'Henri Parisot (2010) :

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle ramassa un petit bout de baguette **et** le lui tendit ; sur quoi le petit chien sauta en l'air des quatre pattes à la fois avec un jappement de plaisir, **et** se précipita sur la baguette **qu'**il fit mine de vouloir mettre en pièces ; alors Alice se jeta derrière un grand chardon, pour ne pas être piétinée ; **mais**, au moment où elle reparaisait de l'autre côté du chardon, le petit chien se précipita de nouveau sur la baguette **et**, dans sa hâte à s'en emparer, fit une involontaire culbute ; alors Alice, qui avait l'impression de jouer avec un cheval de labour, **et** s'attendait à tout moment à être piétinée par l'animal, s'esquiva derechef derrière le chardon ; sur quoi le chiot entreprit une série de brefs assauts contre la baguette, effectuant chaque fois, en courant, **plus de pas en arrière qu'il ne venait d'en faire en avant**, **et** ne cessant de pousser un rauque aboiement, jusqu'à ce qu'enfin il allât, haletant, la langue pendante **et** ses grands yeux mi-clos, s'asseoir à une distance respectable d'Alice.

Enfin, voici une traduction littéralisante de notre propre cru, inspirée lexicalement des deux traductions précédentes mais remaniée afin de calquer la syntaxe polysyndétique de l'original :

Ne sachant trop que faire, elle ramassa un petit bout de bâton **et** le tendit au chien ; sur quoi le petit chien sauta en l'air des quatre pattes à la fois avec un jappement de plaisir, **et** se précipita sur le bout de bâton **et** fit mine de vouloir le mettre en pièces ; alors Alice s'esquiva derrière un grand chardon, pour éviter d'être piétinée ; **et** au moment où elle reparaisait de l'autre côté du chardon, le chiot se précipita de nouveau sur le bâton **et** fit une culbute dans sa hâte à s'en emparer ; alors Alice, qui avait l'impression de jouer avec un cheval de labour, **et** s'attendait à tout moment à être piétinée par l'animal, s'esquiva derechef derrière le chardon ; sur quoi le chiot exécuta une série de courtes attaques contre le bâton, avançant très peu **et** reculant beaucoup chaque fois, **et** ne cessant d'aboyer d'une voix rauque, jusqu'à ce qu'enfin il allât s'asseoir à une assez grande distance, la langue pendante **et** ses grands yeux mi-clos.

Si l'on s'en tient à la simple observation des **faits**, on constate qu'indéniablement les traductions françaises publiées « rationalisent ⁴⁴ » le texte dans la mesure où un

⁴⁴ Dans son article « Translation and the trials of the foreign » publié dans *The Translation Studies Reader* (et traduit en anglais par Lawrence Venuti), Antoine Berman définit le concept de « rationalisation » de la manière suivante :

« This bears primarily on the syntactical structures of the original, starting with that most meaningful and changeable element in a prose text : *punctuation*. Rationalization recomposes sentences and the sequence of sentences, rearranging them according to a certain idea of discursive *order*. Wherever the sentence structure is relatively free (i.e., wherever it doesn't answer to a specific idea of order), it risks a rationalizing contraction. This is visible, for instance, in the fundamental hostility with which the

nombre conséquent de tournures coordinatives de l'original sont traduites soit par des adverbes de temps (hiérarchisation/subordination chronologique), soit par des tournures explicitement subordonnantes (que, qui, gérondifs), soit par des périphrases à caractère subordonnant (sans cesser de) ou alors par des conjonctions discursives (mais) qui divisent et scandent le récit, apportent une notion de logique interne, de nivellement narratif, là où les propositions de l'anglais ne sont pas nivelées mais simplement **coordonnées**. On peut aussi remarquer que ces phénomènes concernent *les deux traductions*. D'autre part, dans une perspective très empirique et certes assez subjective, observons – avec prudence – le réflexe qui a consisté dans la traduction littérale à **gérondiviser** la tournure « et fit mine de vouloir », et de transformer la proposition « et ne cessant d'aboyer » par « **en** ne cessant d'aboyer ». Cela tendrait, d'une part, à appuyer notre hypothèse de la règle des 2 ET (car il y avait déjà eu deux propositions verbales introduites par « ET » auparavant), mais surtout ce « réflexe » est peut-être un indice, une clef pour la résolution du problème. Nous l'exploiterons donc au Chapitre IV, lorsque nous essaierons d'établir une liste de « tendances traductives ». Voyons ce même phénomène rationalisant à l'œuvre dans cette autre phrase anglaise, extraite du même roman :

'I am older than you, **and** must know better'; **and** this Alice would not allow without knowing how old it was, **and**, as the Lory positively refused to tell its age, there was no more to be said.

Voici la traduction qu'en a faite Jacques Papy :

« Je suis plus âgé que toi, je sais mieux que toi ce qu'il faut faire » ; **mais** Alice ne voulut pas admettre cela avant de connaître son âge, **et**, comme le Lori refusa catégoriquement de le dire, les choses en restèrent là.

Et voici celle d'Henri Parisot :

French greet repetition, the proliferation of relative clauses and participles, long sentences or sentences without verbs — all elements essential to prose » (L. Venuti, 2000, p.280).

« Je suis plus vieux que vous, je dois mieux que vous savoir ce qu'il faut faire. » **Ce qu'**Alice ne voulut pas admettre sans connaître son âge exact ; **et**, comme le Lori refusait catégoriquement de le dire, la discussion tourna court.

Puis une version plus littérale, de notre cru, élaborée de la même manière que précédemment :

« Je suis plus âgé que toi, **et** je dois mieux que toi savoir ce qu'il faut faire » ; **et** Alice ne voulut pas admettre cela avant de connaître son âge, **et**, comme le Lori refusait catégoriquement de le dire, les choses en restèrent là.

Ces deux phrases, extraites de l'un des plus célèbres romans anglophones, illustrent les problèmes que posent les structures coordonnées de l'anglais dans leur traduction vers le français. Ce qui frappe notamment dans le deuxième extrait, c'est la valeur adversative du second « and » qu'il semble difficile de pouvoir rendre en français par le mot « et ». Néanmoins, afin de comprendre cette incompatibilité, et avant même d'essayer de systématiser le passage d'un système phrastique à l'autre, il est impératif de s'interroger sur l'histoire et sur l'étymologie de la coordination dans les deux langues, et notamment sur leurs rapports respectifs à la polysyndète.

3 - Histoire de la polysyndète, la polysyndète dans l'Histoire

Tentative de définition de la polysyndète

Encore une fois, les ouvrages ou articles consacrés à la « polysyndète » sont bien parsemés, et d'une grande incomplétude souvent, par rapport à l'importance de cette figure de syntaxe et de style au sein de la littérature anglo-saxonne. À peine trouve-t-on une référence dans l'« Oxford English Dictionary », faisant mention de son origine gréco-latine⁴⁵. Si l'on se place d'un point de vue stylistique, il est à noter que fort peu d'études ont été menées sur ce sujet, et que les « manuels de stylistique » (y compris le célèbre *Dictionnaire de Rhétorique et de Poétique* d'Henri Morier) n'en font pas du tout état. La polysyndète semble inconnue des stylisticiens anglophones (alors qu'il s'agit d'un trait caractéristique de leur langue) ; elle est légèrement plus fréquente dans les ouvrages de stylisticiens francophones (le français étant pourtant beaucoup moins enclin à l'utiliser). Mais cela ne devrait pas surprendre ; car, comme l'écrit Bernard Dupriez dans *Les procédés littéraires* (1984) :

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce sont les figures simples, et les plus fréquentes, qui furent les moins reconnues des théoriciens (les pauses*, les intonations*, les rythmes*, les types de phrase*). Elles sont si familières qu'on les considère comme allant de soi. Dès qu'elles se compliquent (réticence, exclamation*, hypotaxe ou période*, vers* rythmique ou métrique, ironie*, etc.), elles se dessinent plus nettement, acquièrent des propriétés, et deviennent d'autant plus rares. Voilà pourquoi les figures passent pour quelque chose de raffiné, et de singulier. (p.8).

⁴⁵ On apprend notamment que le mot provient directement du grec byzantin (πολυσύνδετον), où il n'est attesté qu'à partir du 4^{ème} siècle sous la plume d'auteurs latins, avant d'être réusité au 16^{ème} siècle.

Ainsi, c'est l'extrême fréquence de la polysyndète (*polysyndeton*), fait majeur de la syntaxe anglaise, qui semble expliquer le peu d'intérêt qu'on lui a porté jusqu'à présent. À l'inverse, c'est le caractère plus discret, plus rare (et donc plus visible), de cette figure en français qui lui doit les (trop clairsemés) articles de dictionnaire qui lui sont consacrés. À titre d'exemple, voici ce qu'on peut lire dans l'ouvrage susmentionné de Bernard Dupriez à propos de cette figure de style :

POLYSYNDÈTE Répéter une conjonction plus souvent que ne l'exige l'ordre grammatical.
LITTRÉ.

Ex. : *Puis vient le jour... où l'on sait qu'on est pauvre et misérable et malheureux et aveugle et nu*

J. KEROUAC. *Sur la route*, p. 152.

Même déf. Marouzeau, Lausberg.

Autres noms Conjonction (Paul, p. 140 ; Girard ; Fontanier, p. 339; Littré, Quillet), polysynthète (Lausberg, *Lexique*), syndèse (Marouzeau), réduplication (Antoine), *concaténation* (d'après Claudel et Antoine : V ce mot)

Ant. Asyndète*.

Rem. 1 Selon Quintilien (9.3), *polysyndète* et *asyndète* sont complémentaires : ces deux figures ne sont autre chose qu'un amas de mots ou de phrases qu'on entasse ; avec cette seule différence que quelquefois on y ajoute des liaisons ou des particules conjonctives, et quelquefois on les retranche.

En français, l'accumulation* « normale » se contente d'un seul et (*le Meunier, son fils et l'âne*). Cela constitue l'état intermédiaire entre les deux figures.

Rem. 2 Selon Cressot (cf. *Le Français moderne*, 1941, p. 82-83), le *et* supplémentaire a un rôle plus disjonctif que conjonctif : il détache chaque élément afin de lui donner un relief individuel.

Ex. : « *quatre-vingts pièces d'argent polies et douces et tièdes au toucher* » (RINGUET, *Trente Arpents*, p. 83). « (Présences qui) *interrompent et interfèrent, et bougonnent et objectent et moquent et désapprouvent et raillent* (etc.) ». (MICHAUX, *les Grandes Epreuves de l'esprit*).

Rem. 3 Saturée par un *et* initial, la polysyndète met en évidence des « structures binaires » ou « ternaires ». Cf. L. Spritzer (p. 270-2), qui cite Racine: « *Je sentis tout mon corps et transir et brûler (Phèdre). Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel (Athalie). Mais tout dort, et l'armée, et les vents et Neptune (Iphigénie).* »

Rem. 4 On parle de polysyndète pour les conjonctions de coordination, mais n'y en a-t-il pas pour les conjonctions de subordination, voire pour les adverbes de relation ? **Ex.** : « *Si chacune des droites A, C est parallèle à la droite B, alors les droites A et C sont parallèles.* » (p. 355)

Comme nombre de définitions, celle-ci a ses points forts et ses points faibles. Pour le premier, on y apprend que la « polysyndète » a intéressé – sous diverses appellations – quelques linguistes et/ou stylisticiens français, et notamment Gérard Antoine vers qui nous reviendrons plus loin. D'après l'auteur de cet article, cette figure est l'exact contraire de l'« asyndète » (absence de coordonnants) dans le cadre d'un procédé d'**accumulation**. Selon lui, le juste milieu serait le fait de se « contenter d'un seul *et* » à la fin de l'accumulation en question. Polysyndète et asyndète seraient par conséquent les deux extrêmes de l'énumération (qu'il nomme accumulation). Or, comme nous l'avons montré au Chapitre 2, l'**ordre canonique** de l'énumération en français est le suivant: **élément 1, élément 2 (extensible) ET élément 3**. Ceci est la règle, la norme grammaticale, ou plutôt l'« idiome », l'usage. Nous ne souscrivons pas à son assertion, empruntée au dictionnaire LITTRÉ, selon laquelle tout écart à cette règle, tout emploi d'une figure de polysyndète (et on comprend aussi d'asyndète) serait « agrammatical ». Si c'était véritablement agrammatical, ce ne serait pas français, et ce type de figures seraient rejetées comme des cas particuliers de « barbarismes ». Seulement, sans être particulièrement courantes dans notre littérature française, les figures polysyndétiques ou asyndétiques ne choquent pas (on les rencontre dans la poésie, notamment) et peuvent même être considérées comme « élégantes » (cf. vers de Racine). Nous reformulerions donc les choses ainsi : « Répéter une conjonction plus souvent que ne l'exige l'**usage idiomatique**. » En effet, l'écart à la règle **élément 1, élément 2 (extensible) ET élément 3** n'est pas agrammatical ; mais cet écart, en tant précisément qu'entorse à un usage établi, est riche de sens.

Ainsi, nous souhaiterions rappeler ici les règles « idiomatiques » déjà suggérées dans les chapitres précédents : 1) l'asyndète incarne la véritable « accumulation » (à ne pas confondre avec l'énumération), c'est-à-dire que cette absence totale de coordonnants dans une série de termes énumérés évoque une idée de profusion et d'exubérance, à connotation plutôt positive (ce même effet est produit, en anglais, par le procédé inverse : la polysyndète) ; 2) la règle **élément 1, élément 2 (extensible) ET élément 3** formalise en français l'énumération normale ou « traditionnelle », les

éléments de la série sont rangés les uns après les autres et espacés de virgules, puis l'ajout d'un « et » vient indiquer que la série est clôturée (comme il s'agit de la norme, cette figure n'attire donc pas stylistiquement l'attention à elle) ; 3) la polysyndète, comme l'exprime fort à propos Bernard Dupriez dans son article (en citant Cressot), a pour fonction première en français de « détacher » chaque élément de la série énumérative, dans une idée d'insistance voire de trop-plein (c'est-à-dire d'accumulation, susceptible de tourner au dénigrement ou à la moquerie), ayant le plus souvent rapport à des séries de deux ou de trois membres, et que l'on ne traduira d'ailleurs pas en anglais par une semblable polysyndète mais davantage par une tournure en « both » ou par une asyndète. Ainsi, la célèbre strophe de Baudelaire citée au Chapitre I,

Et son bras **et** sa jambe, **et** sa cuisse **et** ses reins,

Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,

Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;

Et son ventre **et** ses seins, ces grappes de ma vigne...

a-t-elle été traduite par Roy Campbell (New York : Pantheon Books, 1952) par :

Her **limbs and hips**, burnished with changing lustres,

Before my eyes clairvoyant and serene,

Swarmed themselves, undulating in their sheen;

Her breasts **and** belly, of my vine the clusters,

ou encore par George Dillon (NY : Harper and Brothers, 1936), par :

The whole lithe harmony of **loins, hips, buttocks, thighs,**

Tawny and sleek, and undulant as the neck of a swan,

Began to move hypnotically before my eyes:

And her large breasts, those fruits I have grown lean upon,

et enfin par Jacques Leclerc (Mt Vernon, NY : Peter Pauper Press, 1958) de la manière suivante :

In turn, her arms **and** limbs, her veins, her thighs,

Polished as nard, undulant as a swan,

Passed under my serene clairvoyant eyes

As belly **and** breasts, grapes of my vine, moved on.

Comme on le voit, la polysyndète française **n'est pas** traduite littéralement par une polysyndète dans les versions anglaises du poème. Roy Campbell, dans un premier temps, rationalise à l'extrême le premier vers de la strophe, en traduisant « *et son bras et sa jambe* » par « *her limbs* » et en transformant très prosaïquement « *et sa cuisse et ses reins* » en « *her hips*⁴⁶ », ce qui lui permet de faire l'économie de trois conjonctions. De la même manière, « *et son ventre et ses seins* » est ramené à une tournure plus conventionnelle en anglais, « *her breasts and belly* » (plutôt que « *and*

⁴⁶ Y a-t-il eu, par ailleurs, volonté de lier « limbs » et « hips » par paronomase, afin d'imiter l'effet esthétique de l'original ?

her breasts and her belly »). Georges Dillon, pour sa part, transforme les séries polysyndétiques en séries asyndétiques (et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins → loins, hips, buttocks, thighs), quitte à sacrifier une partie des éléments du texte (« *son bras* » non traduit dans le premier vers ; idem pour « *son ventre* » dans le dernier vers). Dans la troisième traduction anglaise, réalisée par Jacques Leclerc, la série polysyndétique du premier vers est rendue par une sorte de structure canonique inversée (*her arms and limbs, her veins, her thighs*) où le coordonnant se trouve *au début* d'une série asyndétique au lieu d'en marquer la fin, couplée par l'emploi de la locution adverbiale « *in turn* ». De même, il faut remarquer que la polysyndète du dernier vers est quelque peu rationalisée en anglais, par l'emploi de l'adverbe comparatif « *as* ». À l'évidence, c'est l'effet de parallélisme binaire évoqué par la polysyndète en français (hérité de la poésie française classique) que le traducteur a tenté de suggérer par ce procédé. *Tout porte donc à croire que l'anglais, confronté à la polysyndète française, ait tendance à mettre en œuvre les mêmes stratégies de rationalisation que le français dans une situation similaire*. On note d'ailleurs que dans la traduction de George Dillon, qui transforme la polysyndète baudelairienne en asyndète, la même polysyndète est à l'inverse utilisée pour traduire l'asyndète de « polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne ». Ceci peut, croyons-nous, être pris pour « règle de traduction » ; peut-être s'agit-il même d'un parallélisme structurel.

Il semble assez évident, en effet, qu'un tel effet d'accumulation ne saurait être porté par la polysyndète en anglais, qui représente – comme on l'a vu – l'oralité, la spontanéité dans le discours, tandis que la polysyndète française est une figure purement rhétorique/classique et à ce titre quelque peu « solennelle ». Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue l'enjeu premier de cette thèse : découvrir les « lois générales » qui régissent le passage d'une phrase anglaise à une phrase française. Nous avons donc déjà répondu à une partie de la question, mais à une partie seulement : car les polysyndètes et asyndètes évoquées dans l'article de Bernard Dupriez ne concernent que la mise en relation de **noms** ou de **groupes nominaux** – et à cet égard, s'il y a (comme on l'a vu) parallélisme structurel entre l'anglais et le français, il ne semble donc pas y avoir de « trou » ou d'incompatibilité syntaxique. On se souvient ici de la remarque de Vinay & Darbelnet à propos de la polysyndète : pour eux, cette figure est traduisible en français « jusqu'à une certaine limite », qui semble être de deux conjonctions « et » (sauf exception rare). Par contre, comme nous l'avons

observé, il semble bien que dans le cas de la mise en liaison par coordination de « propositions verbales » (c'est-à-dire, un nom ou « deuxième sujet » couplé à un verbe), la limite des deux « et » soit difficilement violable en français.

Mais intéressons-nous auparavant à la « *polysyndeton* » observée d'un point de vue anglo-saxon. Cette figure cruciale a bien peu intéressé les stylistes anglophones. À peine y trouve-t-on une timide référence dans l'ouvrage-culte d'Edward P.J. Corbett, *Classical Rhetoric for the Modern Student* (1971) :

The opposite scheme [to asyndeton] is *polysyndeton* (deliberate use of many conjunctions). Note how the proliferation of conjunctions in the following quotation slows up the rhythm of the prose and produces an impressively solemn note:

And God said, "Let the earth bring forth living creatures according to their kinds: cattle and creeping things and beasts of the earth according to their kinds." And it was so. And God made the beasts of the earth according to their kinds and the cattle according to their kinds and everything that creeps upon the ground according to its kind. And God saw that it was good. – Genesis, I: 24-25

Ernest Hemingway uses polysyndeton to create another effect. Note how the repeated *and*'s in the following passage suggest the flow and continuity of experience:

I said, "Who killed him?" and he said, "I don't know who killed him but he's dead all right", and it was dark and there was water standing in the street and no lights and windows broke and boats all up in the town and trees blown down and everything all blown and I got a skiff and went out and found my boat where I had her inside Mango Key and she was all right only she was full of water. – Hemingway, "After the Storm"

Polysyndeton can also be used to produce special emphasis. Note the difference in effect of these two sentences:

This semester I am taking English, history, biology, mathematics, sociology, and physical education.

This semester I am taking English and history and mathematics and sociology and physical education. » (p. 470-471)

Malgré sa concision, cette définition présente toutefois plusieurs éléments à retenir : 1) l'allusion première et presque « automatique » à la *King James Version* de la Bible, point sur lequel nous reviendrons bientôt ; 2) l'idée que la polysyndète, utilisée dans une série énumérative, produit une « insistance » particulière qui peut sans hésiter être associée à l'« accumulation », à l'exubérance (l'étudiant qui prononcerait la deuxième phrase chercherait, à l'évidence, à impressionner ses

camarades) ; 3) le fait très surprenant que la structure élément 1, élément 2 AND élément 3 ne soit pas décrite ici comme « la règle », comme la « structure canonique », ce qui tendrait à confirmer l'hypothèse selon laquelle l'anglais ne possède pas « d'ordre canonique » en matière d'énumération (la structure dépend du sens subjectif qu'on attribue à cette dernière): si l'asyndète est notoirement très rare, l'énumération semble se partager, au choix, entre des structures de type **élément 1, élément 2 AND élément 3** et des structures de type **élément 1 AND élément 2 AND élément 3**. Il faudrait noter, d'ailleurs, le rôle que joue la prosodie dans la valeur accordée aux coordonnants: le « and » de la première phrase serait sans doute à peine accentué, tandis que tous les « and » de la deuxième phrase seraient, eux, fortement accentués. Observons également que le texte biblique présente une tendance notable à l'anaphore, toute caractéristique de la langue anglaise (par rapport au français), où la répétition, comme nous l'avons vu, est beaucoup plus rare. Nous opposerons toutefois une réserve concernant la manière dont les deux extraits de texte (celui de la Bible du Roi Jacques, et celui d'un roman d'Hemingway) sont présentés au sein de cette définition, c'est-à-dire de manière opposée, comme s'il n'y avait pas de rapport entre eux – alors qu'on peut y voir, précisément, la survivance d'un fait de syntaxe à travers les lieux et les siècles. Cette référence à la Bible n'est, en effet, en rien anodine ; et nous nous attacherons à démontrer que la polysyndète est un fait de syntaxe qui peut être décrit comme directement emprunté à l'**hébreu biblique**. En effet, le seul ouvrage que nous ayons trouvé, où figure une analyse de la « *polysyndeton* » par un auteur/chercheur anglophone, est *Figures of speech used in the Bible* (1898) par Bullinger, E. W., qui propose la définition suivante :

Polysyndeton; or, Many-ands

The repetition of the word “and” at the beginning of successive clauses

Pol'-y-syn'-de-ton. Greek, πολυσύνδετον, from πολῦς (*polūs*), *many*, and συνδετόν (*syndeton*), *bound together*; hence, in grammar, it means *a conjunction* (from σύν (*syn*) and δεῖν (*dein*), *to bind*). The word, therefore, means *much bound together or many conjunctions*.

It is called also POLYSYNTHETON, from τίθημι (*titheemi*), *to put or place*. Hence *many puttings: i.e.*, of the same word—in this case of the word “and.”

The English name for the Figure will, therefore, be MANY-ANDS.

Polysyndeton is merely one special form of *Anaphora* (*q.v.*): *i.e.*, it is a repetition of the same word at the beginning of successive sentences: but this is always one special word “and.”

To understand the full significance and use of *Polysyndeton*, the student must consider along with it the opposite Figure *A-syndeton* (the same word *syndeton* with “a” prefixed, meaning *no*, instead of “poly,” meaning *many*). See *A-syn’-de-ton*, *i.e.*, NO-ANDS [...].

The two Figures form a pair, and should be studied together.

The Laws of Grammar decide for us how the conjunction “and” should be used. If we are enumerating a number of things, we (by usage) place the conjunction immediately before the last. This is the cold law, which leaves what we say without any special emphasis. But this law may be legitimately broken in two different ways for the sake of emphasis. In order to attract the attention of the hearer or reader, we may either use NO ANDS, or we may use MANY ANDS. Man may use these figures, however, without sufficient reason, and unwisely: but the Holy Spirit ever uses words in all perfection, and it behoves us carefully to note whatever He thus calls our attention to.

When He uses “No-and,” He does not ask us to stop and consider the various particulars which are enumerated, but to hasten on to some grand climax. In this case that climax which we read at the end, is the all-important matter on which the greatest emphasis is to be placed.

When He uses “many-and,” there is never any climax at the end. Instead of hurrying us on, breathlessly, to reach the important conclusion; we are asked to stop at each point, to Weigh each matter that is presented to us, and to consider each particular that is thus added and emphasized. (p. 228)

En dehors de son explication étymologique, sa référence à l'anaphore et sa description de la « règle canonique » (qui n'est guère convaincante, comme on l'a déjà vu), cette définition est intéressante car elle relie la figure de la polysyndète très explicitement à la Bible. Et c'est en effet la syntaxe de la Bible hébraïque qui a servi, aux balbutiements de l'anglais et du français, de « moule » pour la construction des phrases complexes à l'écrit. Or, dans le monde actuel caractérisé par un flux et un flot incessant de textes, il peut sembler étonnant qu'aussi peu de chercheurs – à notre connaissance – ne se soient sérieusement interrogés sur la notion de phrase, sur sa genèse, et sur l'influence des langues anciennes dans la syntaxe des premiers « textes » rédigés en français et en anglais, à l'époque langues primitives et naissantes, et n'ayant d'autre littérature, d'autres « textes fondateurs », que les **traductions** de la Bible – ou autres textes d'inspiration religieuse. Quoi qu'il en soit, nous souhaiterions ici rendre hommage aux rares chercheurs contemporains francophones qui, avant-gardistes, se sont intéressés à cette figure fondamentale de la syntaxe des langues occidentales, en dressant une synthèse de leurs écrits sur la question.

4 - Synthèse des travaux de recherche sur la polysyndète

a) Considérations générales

Dans son article « La polysyndète, fait de style "philosophique" dans "Louis Lambert" ? » (L'Année balzacienne 2006/1, N°7, p. 67-81.), le philosophe Eric Bordas décrit cette figure comme une forme particulière d'enchaînement syntaxique, et semble rejeter l'idée selon laquelle la polysyndète serait en français une « figure de style », c'est-à-dire une formule rhétorique propre au seul discours littéraire :

La polysyndète n'est pas un trope, puisqu'elle ne repose pas sur une remise en question de l'adéquation du signifiant/signifié et du référent. Elle est, plus simplement, un type particulier de construction de la coordination, qui peut s'interpréter comme une figure relevant d'un choix de valorisation de l'énonciation. À l'inverse de l'asyndète, qui les supprime (« Il est bête, méchant », « Il pleure, il rit »), la polysyndète (du grec *polus* : « nombreux », et *sundein* : « joindre ») multiplie les mots de liaison, connecteurs et conjonctions, entre des groupes syntaxiques de même fonction et de même niveau dans la phrase (« Il est et bête, et méchant », « Et il pleure, et il rit »). Elle est exactement l'un de ces exemples qui réunissent étroitement la langue (réalité collective générale) et le style (phénomène individuel singulier) par la sollicitation d'une expressivité forte et remarquable.

Ces quelques mots confortent notre position, selon laquelle la polysyndète ne peut véritablement être considérée comme une « figure de style », ou un « trope », mais bien plutôt comme une « figure de syntaxe » qui, en français, n'est pas aussi fréquente qu'en anglais (figure de syntaxe qui n'en reste pas moins reléguée au discours littéraire). On retrouve aussi, réitérée dans cette définition, la conception selon laquelle la conjonction « et » ne relie, en français, que des éléments de « valeur syntaxique similaire » – contrairement à l'anglais. À l'instar de Bernard Dupriez,

l'auteur affirme dans son article que :

La valeur de la polysyndète, loin d'être une réunion additionnelle, est surtout dans la force d'opposition, d'alternative, que réalise le binôme – puisqu'il s'agit, toujours, de séries binaires, de loin les plus maniables en discours. D'où l'expressivité singulière de l'énonciation qui, à défaut d'un *style*, concrétise alors une *voix*, immédiatement présente par ce rythme dramatisant. La vocation pluralisante de la tournure suggère la coexistence des éléments, tous attributs ou compléments, conjoints.

Cet article affirme donc, d'une part, la fonction rythmique (binaire ou, comme on l'a vu, ternaire) de la polysyndète en français, et d'autre part le fait que les éléments reliés ne peuvent être que des noms ou à la rigueur des verbes conjugués, mais rattachés en tout cas à **un seul et même sujet**. Ainsi tire-t-il cet exemple du roman balzacien *Le Curé de Tours*, où toutes les propositions de la phrase, reliées par polysyndète, ont pour sujet « Mlle Gamard » :

Et Mlle Gamard parut grandir, et ses yeux brillèrent encore, et son visage s'épanouit, et toute sa personne frissonna de plaisir.

Toutefois le texte d'Eric Bordas concerne uniquement la « polysyndète » française ou francophone, étudiée comme un stylème⁴⁷ particulier plutôt que comme un fait de syntaxe (qu'elle n'est pas réellement en français, nous l'avons vu). Hormis la thèse de Lucie Hoarau comparant les structures coordonnées en français et en anglais – sans faire mention de la « polysyndète » en tant que telle – aucun ouvrage, aucune étude moderne ne semblent s'être attachés à décrire cette figure, si ce n'est l'article de Jean-Rémi Lapaire intitulé « Coordination et cognition » (EA 58-4, 2005), dans lequel il commence par évoquer la distinction fondamentale qui oppose l'anglais et le français en termes d'énumération :

La tradition descriptive anglo-américaine accorde une certaine importance au degré d'explicitation de la relation, en distinguant coordination marquée (*syndetic / marked coordination*) et non marquée (*asyndetic / unmarked coordination*), là où l'usage français oppose plus sommairement coordination et (simple) juxtaposition.

⁴⁷ C'est-à-dire, une particularité d'écrite propre à un auteur particulier, à un genre littéraire, à une époque, etc.

Par ailleurs, l'auteur nous rappelle l'ordre prétendument « canonique » de l'énumération en anglais, qui sert de base référentielle – mais qui, comme on l'a vu, est loin d'aller de soi :

[...], puisque l'aptitude du coordonnant à joindre est doublée d'une égale aptitude à clore. En effet, dans l'option par défaut, l'élément placé à droite est censé être le dernier. Ce principe d'adjonction ultime est exploité dans les énumérations ordinaires en *and* ou *or*, qui typiquement procèdent par juxtaposition et n'insèrent un coordonnant qu'au moment de clore :

[4] They live as we all should live, undisturbed, indifferent, **and** without disquiet. (*The Picture of Dorian Gray*)

[5] The past could always be annihilated. Regret, denial, **or** forgetfulness could do that. But the future was inevitable. (*The Picture of Dorian Gray*)

On remarque qu'il faut attendre l'énonciation de *and* ou de *or* pour sémantiser à rebours le lien.

L'un des aspects les plus importants de cet article est également la remise en cause – essentielle, selon nous – de la dichotomie coordination / subordination, que nous avons déjà abordée et sur laquelle nous reviendrons plus tard. Jean-Rémi Lapaire exprime cette idée d'une ambiguïté syntaxique de AND en ces termes :

Il est dans les habitudes grammaticales d'opposer la coordination à la subordination. Là où la subordination hiérarchise et crée des relations de dépendance, la coordination institue un rapport égalitaire entre éléments autonomes de même rang syntaxique, appelés *conjuncts*, *conjoins* ou *coordinates* dans les grammaires anglaises [...]. Talmy Givón est l'un des rares auteurs de grammaires générales de l'anglais à remettre en cause la coupure instituée entre subordination et coordination. Dans *Syntax*, il écrit « an absolute binary distinction between subordinate ('dependent') and coordinate ('independent') clauses is woefully untenable » (328). Plus loin il ajoute : « [T]he traditional clean dichotomy between 'independent' and 'dependent' clauses is unrealistic both functionally and syntactically » (348). Sa critique s'explique par la perspective contrastive qu'il adopte dans cet ouvrage. Examinant les phénomènes de conjonction dans des langues non indo-européennes, il est forcé de constater que la séparation « claire et nette » entre subordination et coordination qu'on observe (ou croit observer) en anglais est loin d'être universelle.

Et d'ajouter dans sa conclusion :

Le phénomène grammatical de la coordination ne se laisse pas réduire au seul liage et ordonnancement d'unités de même rang syntaxique : *conjoining linguistic units as coequals* (Sweetser 92). Non seulement il est nécessaire de raisonner à l'échelle plus large du tressage de

trames narratives et, plus généralement, de liens textuels, mais surtout il apparaît indispensable d'inclure des dimensions pragmatiques, stylistiques et esthétiques, sans lesquelles la syntaxe ne serait qu'une mécanique « autonome » tournant à vide, et son analyse une activité autistique entièrement repliée sur elle-même : *grammar about grammar* (Givón 1993, xix).

Il fait, plus loin encore, une remarque capitale sur la souplesse morphologique de l'anglais qui nous sera fort utile dans la déduction des « principes » régissant la traduction de la polysyndète anglaise vers le français :

Et de fait, l'anglais présente une souplesse exceptionnelle, puisqu'on peut facilement coordonner et donc autonomiser de très petites unités :

[13] Gaston walked up **and** down the studio. (*The Reverberator*)

[14] Mrs. Cheveley got possession of your letter—she stole it, when **or** how, I don't know. (*An Ideal Husband*)

Sur la « valeur » primaire ou primitive de AND, cet article indique que cette particule est véritablement « ancrée » au plus profond de l'esprit des locuteurs, de sorte que même les pathologies du langage ne parviennent à atteindre cette capacité première à « tisser » du sens, à faire des phrases :

Dans certaines pathologies du langage caractérisées par de graves difficultés à construire des énoncés et à les enchaîner, la coordination en *and* fait partie des ultimes modes de connexion inter-propositionnelle à se maintenir. Sans doute est-ce parce que *and* opère à un degré de schématisation relationnel très élémentaire. Dans le système de « chaînage » (*clause chaining*) décrit par Givón (350), *and* est le relanceur par excellence, celui qui encourage la poursuite du texte et le développement thématique (*cataphoric continuity*). *And* s'impose ainsi comme l'outil primaire de la continuité thématique et structurale (*continuative conjunction*), à l'inverse de *but*, qui établit une relation contrastive plus subtile et donc plus délicate à maîtriser (*contrastive conjunction*).

Enfin, Jean-Rémi Lapaire évoque l'enjeu stylistique (qui pourrait avantageusement être qualifié d'idiomatique) de la polysyndète, en effectuant ce balisage utile :

La coordination (*coordination, syndeton*) est traditionnellement évoquée par les stylisticiens pour distinguer :

– la parataxe (*parataxis*) de l'hypotaxe (*hypotaxis*) ;

– l'asyndète (*asyndeton, asyndectic or unlinked coordination*) [34] de la polysyndète (*polysyndeton, polysyndetic or plurisyndetic coordination*) [35] [36]. Ce second phénomène concerne essentiellement *and* et (*n*)*or*.

[35] “Women like looking at a view; men don’t.” (*A Room with a View*)

[36] “as soon as you are dry, you shall be varnished, **and** framed, **and** sent home. Then you can do what you like with yourself.” (*The Picture of Dorian Gray*)

[37] As a rule, people who act lead the most commonplace lives. They are good husbands, **or** faithful wives, **or** something tedious. (*The Picture of Dorian Gray*)

Grâce à une étude de corpus aidée par l'outil informatique, l'auteur de ces lignes a étudié la fréquence d'emploi des coordonnants dans un ensemble de textes littéraires⁴⁸, ce qui lui a permis de parvenir à cette conclusion capitale :

Ces données confirment l'importance des coordonnants dans la masse lexicale générale d'un texte (autour de 4 %) et la centralité de *and* dans le système de la coordination. (nous soulignons).

Ainsi, selon Jean-Rémi Lapaire, la tendance de l'anglais à coordonner les éléments d'une phrase complexe est **quantifiable à hauteur de 4%**. Cet élément d'information sera mis en lumière dans les pages suivantes, au cours de notre étude diachronique et historique de la coordination/polysyndète en anglais et en français, depuis leur « ancêtre commun » qu'est la langue hébraïque jusqu'à nos jours.

⁴⁸ « 10 œuvres publiées entre 1888 et 1922, représentant des genres différents (romans, impressions et souvenirs de voyage, comédie), dans la version électronique (*e-texts*) du Projet Gutenberg. Notre relevé quantitatif a essentiellement porté sur les occurrences de *and, or, but, either... or ; neither... nor.* », précise-t-il.

b) De l'hébreu biblique à Hemingway

Ce sont, tout d'abord, les références récurrentes à la Bible du Roi Jacques (*King James Version of the Bible*) dans l'ensemble des études relatives à la conjonction AND ou à la polysyndète, qui permettent d'appréhender cette forme particulière de « filiation étymologique », comme nous l'avons vu dans les différents extraits d'articles cités. Cette traduction de la Bible hébraïque, nommée « Ancien Testament » par les Chrétiens et les Musulmans, fut publiée en Angleterre en 1611, sous le règne de « King James » (le « Roi Jacques » en français). Ce dernier n'a pas lui-même traduit ce texte – à partir de l'original en hébreu – mais il a simplement permis aux traducteurs d'effectuer leur travail sans risquer le bûcher pour hérésie (d'où le nom d'*authorized version*, ou version autorisée, également donné en Grande-Bretagne à cette traduction). Il est indiqué sur la page française de l'encyclopédie communautaire en ligne Wikipédia que cette traduction de la Bible « a eu un **impact déterminant sur la littérature anglaise** dans son ensemble. Les œuvres d'auteurs célèbres comme John Bunyan, John Milton, Herman Melville, John Dryden ou William Wordsworth sont **truffées de réminiscences** de la Bible du roi Jacques ⁴⁹» (nous mettons en gras). Nous aimerions insister sur le fait que cette traduction a eu un impact notable sur la *langue* anglaise, de façon générale. Mais la Bible hébraïque, en tant que premier texte fondateur d'une religion et d'une culture que l'on peut sans exagération qualifier de « mondiale » (d'un point de vue occidental, tout du moins), a profondément marqué le rapport de l'Occident à la langue d'une part, et au texte d'autre part. Ainsi, dans son *Histoire de la langue française* (2002), Mireille Huchon affirme à propos du rôle de la Bible dans la formation des langues romanes :

À partir du IV^e siècle, le **latin** devient la **langue de la liturgie chrétienne en Occident**, facteur du **maintien d'une permanence de l'influence latine**, alors même que disparaîtra le pouvoir politique unificateur. En 312, Constantin reconnaît le christianisme comme religion officielle. Ce **latin chrétien** est fortement marqué par l'adoption de **particularités du latin parlé** [...]. Les prédicateurs adaptent le latin au public à évangéliser, illettré, et utilisent un style simple. Le **rôle du christianisme** dans le devenir de la latinité et dans les **rapports ensuite entre les**

⁴⁹ Nous citons ce passage à titre d'illustration uniquement. Notre volonté est en effet d'illustrer l'influence inconsciente et universelle de la « King James Version » sur les grands textes anglophones ; et, de manière générale, sur les locuteurs anglophones. Or, il se trouve que Wikipédia est une ressource électronique extrêmement populaire.

langues vulgaires et le latin est primordial et ne doit pas être sous-estimé. (p. 38 ; nous mettons en gras)

De l'autre côté de la Manche, dans leur ouvrage de référence *A Guide to Old English* (1964, republié en 2005), Bruce Mitchell et Fred C. Robinson tiennent des propos similaires au sujet de la langue anglaise :

It is also important to note that, while Old English literature was written and/or transmitted by Christians, the Christian poetry was largely written in an originally pagan vocabulary which embodied the values of the heroic code. (p. 12)

Puis à propos d'un texte en vieil anglais :

The breathless but vigorous account of the Battle of Ashdown (the annal for 871 etc.), which sweeps us along on a surging current of simple sentences joined by "and", is not untypical of the early efforts of prose writers who were not translating from Latin. [...] This inability to cope with complicated ideas is more apparent in the translated texts, where the influence of the Latin periodic structure often produces stilted prose [...]. Perhaps Latin, being the language of the Church, the language from which many works were translated, and the only model available, was accorded a status denied to it today. (p. 61)

Ce qu'il faut retenir de ces deux extraits, c'est que nos langues européennes – en particulier l'anglais et le français, nos deux langues de travail – ont été largement influencées non seulement par le latin, mais surtout par **le texte de la Bible** en latin. À l'époque où l'anglais et le français ont été créés (à partir du latin et de diverses langues germaniques pour l'un, essentiellement à partir du latin pour l'autre), ces deux langues naissantes et balbutiantes n'avaient pas encore de littérature écrite, et le seul « texte de référence » disponible, qui a servi de modèle à la littérature et par extension à la langue, était effectivement celui de la Bible « vulgarisé » jusqu'à l'outrance par les évangélistes et autres prédicateurs. Or, les spécialistes de théologie savent très bien que l'Ancien Testament, texte pilier de la Bible, commun aux trois grandes religions monothéistes, a connu une véritable chaîne de traductions, une *filiation* depuis l'original de la « Torah » en langue hébraïque ; et que les traductions effectuées

jusqu'au XXème siècle au moins étaient marquées par une extrême littéralité. Ce dont atteste *The Translation Studies Reader* (2000) de Lawrence Venuti :

Roman education is bilingual, students are taught Greek as well as Latin, and translation exercises are routinely implemented in language learning and literary study. Because of such uses, the grammarian favors a rather different discursive strategy, **interpreting the foreign text much more closely, rendering it “word for word”**.

In Ancient Rome, the sparse comments about translation reflect the peculiar institutional status of this writing practice. It is subordinated to the procedures and educational aims of two academic disciplines, rhetoric and grammar. [...]

The cultural functions of Roman translation stress the relative autonomy of the translated text, minimizing the importance of equivalence by defining it as a general semantic and stylistic correspondence. In late antiquity, however, patristic commentary moves equivalence to **the center of thinking about translation because the foreign texts at issue are often key religious documents, notably the Bible**. In *De doctrina Christiana* (428 AD), **Augustine argues for the authoritative accuracy of the Septuagint, the Greek version of the Hebrew Scriptures** prepared in the third century BC. He rehearses the legend of how seventy Hellenistic Jews working independently, “separated in various cells”, nonetheless wrote the exact same translations (Augustine 1958: 49). “In all the more learned churches”, Augustine observes, “it is now said that this translation was so inspired by the Holy Spirit that many spoke as if with the mouth of one”, leading him to conclude that “even though something is found in Hebrew versions different from what they have set down, I think we should cede to the divine dispensation by which they worked” (ibid.) Augustine's standard of accuracy is not so much close adherence to the foreign text as an institutional validation that **the translation is divinely inspired** regardless of its deviations. (p. 14-15 ; les caractères gras sont de nous).

En d'autres termes : le caractère affirmé comme « divin » du texte biblique a encouragé, de tout temps, ses traducteurs à opter pour une approche ouvertement (et idéologiquement) littérale. L'ordre des mots lui-même était considéré comme un mystère ésotérique inviolable. Or, comme le disait très justement Henri Meschonnic (2004) :

[I]l y a une spécificité, une unicité, une historicité du fonctionnement du langage dans le texte biblique. **En hébreu**. Et telle que depuis bien dix-sept siècles elle est déniée par l'herméneutique, qui domine les études du texte religieux. (p. 144 ; les caractères gras sont de nous)

Il faut donc, pour comprendre la spécificité du texte biblique – spécificité qui a, de fait, influencé la structure syntaxique de nos deux langues d'étude, et plus précisément de l'anglais – travailler à partir de la *source*, de l'*origine*, soit le texte de la Bible **en hébreu**. Cette spécificité, le grand traducteur et spécialiste de la Bible l'a décrite de la façon suivante :

Or le texte biblique travaille dans le continu rythme-syntaxe-prosodie, selon une sémantique sérielle. Et telle qu'il ne connaît pas l'opposition qui nous est familière entre les vers et la prose. (p. 144)

En réalité, la langue hébraïque de l'Ancien Testament comporte une particularité syntaxique et stylistique centrale à notre étude : l'usage de la conjonction WAW. Or, si l'on est persuadé – comme les traducteurs de l'époque – que « l'esprit est dans la lettre », et que l'ordonnement même des lettres du texte biblique est un mystère, alors on comprend mieux la nécessité de traduire la Torah « mot pour mot », le plus littéralement possible (s'écarter d'un mot pour mot était considéré comme un sacrilège). C'est du moins ce qu'ont cru la grande majorité des traducteurs de l'Antiquité, dans leurs « calques » de l'Ancien Testament en grec ancien, puis en latin. On devine alors une **filiation syntaxique** que l'on retrouvera, plus tard, dans la *King James Version* de la Bible. C'est exactement ce qu'évoque Henri Meschonnic, se référant à un autre livre (cf. *La Bible notre exil*, par Frédéric Boyer, 2002), lorsqu'il déclare :

Les « langues sources », pour les premières traductions en français, datées ici du XVI^e siècle (il y en avait déjà au Moyen Âge) sont le grec et le latin, et **c'est « à partir du grec et du latin » [...] que se fait « la généalogie des langues qui a inscrit la Bible dans notre culture »**. Ce qui est parfaitement vrai. [...]

Si on a affaire à une « **traduction de traduction via le latin de la Vulgate de Jérôme** » [...], **c'est encore dit à partir du grec, bien que Jérôme ait été hébraïsant**. [...]

Même la notion de langue est métaphorique : il est question de la « langue chrétienne de transmission des Ecritures » [...], « nous avons traduit en français, dans la langue chrétienne » [...], « la langue chrétienne liturgique », **langue « faite de traductions de traductions »** [...].

Il n'est question que des « Ecritures » [...], qui sont les « Ecritures chrétiennes » [...]. Par quoi seule la traduction fait la présence culturelle de ce texte. (p. 103-104 ; les caractères gras sont de nous)

Il faut savoir, en effet, que l'hébreu est une langue foncièrement agglutinante et parataxique, qui présente une tendance certaine à l'« accumulation ». Cette caractéristique syntaxique s'exprime par l'usage fortement marqué de la particule ׀ (WAW), équivalent de « and » dans sa valeur d' « addition » et d' « emphase », mais dont l'emploi est très particulier en hébreu biblique. En effet, parce que cette particule est **accollée au nom/verbe qu'elle introduit**, sa présence est moins notable, moins « flagrante » qu'un *et* ou qu'un *and* séparé du reste du texte⁵⁰. Sur ce point délicat, prenons la liberté de citer quelques lignes de *L'hébreu biblique en 15 leçons* (2008) de Sophie Kessler-Mesguich, où il est expliqué que :

Le waw joue un **rôle syntaxique important** en hébreu biblique [...]

Rappelons que le waw, que nous vous faisons prononcer [v] comme dans certaines traditions orales et en hébreu moderne, est à l'origine une **semi-consonne labiale**, comme le [w] de *western*. Une semi-consonne, qui est aussi, par la force des choses, une semi-voyelle, perd facilement sa valeur consonnantique pour devenir voyelle ; c'est ce qui se produit lorsque la conjonction de coordination se trouve en contact avec une autre labiale. (p. 169)

Or, le sens de WAW est beaucoup plus large, beaucoup moins restreint, que celui du « et » français. À la fin de son ouvrage, l'auteure donne ainsi comme traduction de ׀ les mots suivants : *et, mais, afin que* (cf. p. 433).

Cependant, le plus remarquable est le fait que le waw sert aussi à **construire des formes grammaticales**, et perd dans ce cas sa valeur coordinative première. Comme point de comparaison, on pourrait citer la construction du futur en français (*j'écrirai, tu écriras, il écrira*) basée sur la conjugaison au présent de l'indicatif du verbe « avoir », sans que cela se ressente sémantiquement, ou que les locuteurs aient conscience d'appliquer cette règle héritée de l'époque latine, dont ils ignorent le plus souvent l'origine. Le phénomène est comparable en hébreu biblique avec ׀, comme l'exprime Sophie Kessler-Mesguich :

Qatal et yiqtol [c'est-à-dire, la forme accomplie et la forme inaccomplie du verbe en hébreu] peuvent être précédés d'un w- (-י) « énergétique », exprimant la succession, qui **n'est pas dans ce cas une simple conjonction de coordination** mais qui donne à chacune des deux formes une

⁵⁰ Un peu à l'instar des particules « un(e) », « le/la/les » et « de » en français, si fréquentes que leur présence récurrente et répétitive passe presque inaperçue.

valeur temporelle précise. On obtient ainsi:

- wayyiqtol (= inaccompli ou yiqtol précédé de la conjonction - ו)

- weqatal (= accompli ou qatal précédé de la conjonction - ו)

Notez que la vocalisation de ce waw n'est pas la même lorsqu'il est suivi d'un yiqtol (wayyiqtol) et lorsqu'il est suivi d'un qatal (weqatal).

Ce - ו qui ajoute une nuance de succession est parfois appelé **waw conversif**, car il donne à chacune des formes **la valeur temporelle ou aspectuelle qui est celle de l'autre forme quand cette dernière n'est pas précédée de waw**. Les formes précédées de ce waw sont appelées **formes converties**. Ce trait syntaxique et stylistique, un peu surprenant pour le débutant, est caractéristique de la langue littéraire biblique. (p. 94-95)

Loin d'une simple coquetterie stylistique, il s'agit donc d'un véritable trait de langue, essentiel à l'hébreu biblique, et qui confère au texte une certaine force, un certain dynamisme, qu'Henri Meschonnic a qualifié de « motif lançant » dans son livre *Un coup de Bible dans la philosophie* (2004). Il déclare à ce sujet :

La Bible, par le mouvement de la parole dans son écriture, et parce qu'elle est une pan-rythmique qui ignore et démet de toute pertinence une opposition entre vers et prose, constitue un problème tel, encore avivé par son masquage, qu'elle fait une parabole du rôle du rythme dans le langage. (p. 13)

Néanmoins, comme nous l'avons vu, le WAW biblique est inextricablement lié à la forme grammaticale du verbe (ou du nom), de sorte qu'il « perd » une grande partie de sa valeur de pur coordonnant (de la même manière que la forme verbale « *j'irai* » n'entretient qu'un lointain rapport avec « *j'ai* »).

Or, comme l'explique S. Kessler-Mesguich, « [...] **l'ordre standard** en hébreu biblique est majoritairement **verbe + sujet**. On a obligatoirement verbe + sujet lorsque la forme verbale est précédée du waw conversif. En d'autres termes, **une phrase contenant wayyiqtol ou weqatal commence toujours par le verbe** » (p. 97).

D'où l'*apparente* polysyndète du texte biblique, qui n'en est donc pas tout à fait une, puisque le waw n'est plus tout à fait un coordonnant. Aujourd'hui, les traducteurs de l'hébreu biblique semblent conscients de cette difficulté, comme nous le précise l'auteure :

Remarquez que, ni dans ces exemples, ni dans la présentation générale, le waw conversif n'est traduit par une conjonction de coordination : *Dieu parla à Moïse*, non **Et Dieu parla à Moïse** ou **Puis Dieu parla à Moïse**, ce qui alourdirait inutilement le texte biblique en français (cf.

cependant le titre pseudo-biblique du film *Et Dieu créa la femme*). (p. 99)

On pourrait même rajouter : ce *qui serait anidiomatique en français*. Henri Meschonnic évoque, lui aussi, cet aspect problématique :

Quant à la parataxe, juxtaposition non explicite, on peut noter que la modulation sémantique fréquente dans les traductions du « et » *biblique* par « mais », « alors » ou plusieurs autres variations explicite l'implicite. (p. 56)

Néanmoins, il est très clair que cette modulation du « waw » biblique n'a pas *toujours* été mise en œuvre par les traducteurs de l'hébreu, que ce soit dans l'Antiquité, au Moyen Âge, et même (dans certains cas) de nos jours. Dans son ouvrage *Lamenais écrivain* (1948), Yves Le Hir confirme cet état de faits :

L'hébreu use à chaque instant, pour relier deux propositions du waw que les Septante ont rendu à peu près uniformément par *kai* et la Vulgate par *et*. Ce *et* qu'on trouve dans toutes les traductions et dans toutes les pastiches de la Bible, a des sens variés. (p. 249)

Prenons pour exemple les cinq premiers paragraphes de la Genèse en hébreu, et comparons-les à la traduction anglaise de la « King James Version ». Voici le texte hébreu, dans lequel toutes les conjonctions « waw » ont été mises en évidence :

א בְּרֵאשִׁית, בָּרָא אֱלֹהִים, אֶת הַשָּׁמַיִם, וְאֶת הָאָרֶץ. ב וְהָאָרֶץ, הָיְתָה תֵהוֹן וְבָהוּ,

וְחֹשֶׁךְ, עַל-פְּנֵי תְהוֹם; וְרוּחַ אֱלֹהִים, מְרַחֶפֶת עַל-פְּנֵי הַמַּיִם. ג וַיֹּאמֶר אֱלֹהִים,

יְהִי אֹר; וְיְהִי-אֹר. ד וַיֵּרָא אֱלֹהִים אֶת-הָאֹר, כִּי-טוֹב; וַיַּבְדֵּל אֱלֹהִים, בֵּין

הָאֹר וּבֵין הַחֹשֶׁךְ. ה וַיִּקְרָא אֱלֹהִים לְאֹר יוֹם, וְלַחֹשֶׁךְ קָרָא לַיְלָה; וַיְהִי-עֶרֶב

וַיְהִי-בֹקֶר, יוֹם אֶחָד. {פ}

Dans ce court passage, on compte donc exactement 14 conjonctions de type WAW, dont 8 d'entre elles sont reliées à des verbes. Par conséquent, ces dernières ne devraient normalement pas être traduites « mot pour mot », par des conjonctions de coordination (ou du moins, pas de façon obligatoire). Or, voici ce même passage

traduit dans le texte de la « King James Version », où nous mettons également en évidence toutes les conjonctions AND :

¹ In the beginning God created the heaven **and** the earth.

² **And** the earth was without form, **and** void; **and** darkness was upon the face of the deep. **And** the Spirit of God moved upon the face of the waters.

³ **And** God said, Let there be light: **and** there was light.

⁴ **And** God saw the light, that it was good: **and** God divided the light from the darkness.

⁵ **And** God called the light Day, **and** the darkness he called Night. **And** the evening **and** the morning were the first day.

Dans ce très ancien texte anglo-saxon, pilier de la littérature anglophone, la répétition lancinante de « and » sert d'unique « liant » au texte. On y retrouve notamment la très célèbre formule « *and there was light* », qui existe aussi en français sous la forme « *et la lumière fut* », et qui – comme l'a souligné Sophie Kessler-Mesguich – a servi depuis de moule syntaxique à maintes expressions, dans nombre d'œuvres différentes. C'est ainsi que dans Yves Le Hir 1948, on apprend que certains usages de « et » en français sont des hébraïsmes. L'auteur commente ainsi le style de Lamennais :

Je noterai encore l'emploi de *et* reliant une proposition principale à une proposition à l'impératif.

« Donne-moi à moi, et je te réchaufferai de mon haleine. » (Paroles, XXXIII.)

« Fiez-vous à nous et nous vous en ferons une [liberté] qui vous satisfera. » (id. XXXVII.)

Nous avons ici l'équivalent d'une proposition conditionnelle : si tu te donnes à moi, je te réchaufferai ; ou bien d'une proposition finale : donne-toi à moi afin que je te réchauffe.

Le tour est spécifiquement hébreu. Jean écrit dans sa *Grammaire hébraïque* : « On emploie quelquefois après un impératif, un jussif ou un cohortatif, le *waw* suivi d'un autre cohortatif (c'est-à-dire un verbe de volition à la première personne)... Il n'est pas toujours facile de discerner si l'auteur a voulu exprimer la finalité ou simplement la consécution ». (p. 250)

Yves Le Hir aurait pu ajouter qu'en plus d'être fréquent chez Lamennais, ce tour est un fait de syntaxe constitutif du français et de l'anglais moderne, sans que demeure

pour autant la moindre connotation biblique. Ce qui montre, de façon assez explicite, que la polysyndète biblique a profondément marqué et influencé, de manière inconsciente, la syntaxe de nos deux langues d'étude. Il ne sera donc pas surprenant de découvrir que les cinq premiers versets de la « King James Version » contiennent treize fois la conjonction AND, contre quatorze fois WAW dans l'original hébreu. D'où l'on peut dire – d'après ce qui a déjà été observé sur la fonction majoritairement grammaticale du WAW biblique – que la POLYSYNDÈTE de la Bible du Roi Jacques relève, peu ou prou, d'un **littéralisme issu de l'hébreu**. Quand on sait à quel point cette syntaxe polysyndétique a influencé la littérature, et par extension la langue anglaise, cela semble d'autant plus surprenant.

Dans un premier temps, efforçons-nous de remonter le « fil généalogique » de cette figure de syntaxe/style en partant de l'original de l'Ancien Testament en hébreu, puis en passant par les traductions en grec ancien et en latin, jusqu'aux toutes premières traductions en vieux français et en vieil anglais. Ensuite, nous essaierons de montrer dans quelle mesure la polysyndète des textes bibliques a influencé la syntaxe des premiers textes rédigés en français et en anglais, aux balbutiements de nos deux langues. Alors, nous montrerons que le français s'est écarté d'une structure de phrase à tendance polysyndétique aux environs du 14ème siècle – alors que l'anglais a conservé cette structure. Pour amorcer cette étude, intéressons-nous au chapitre 3 de la Genèse, versets 1 à 19 (célèbre épisode d'Ève tentée par le Serpent).

Voici le texte original en hébreu :

א וְהָנָחַשׁ, הָיָה עָרוֹם, מִכָּל חַיַּת הַשָּׂדֶה, אֲשֶׁר עָשָׂה יְהוָה אֱלֹהִים; וַיֹּאמֶר, אֶל-

הָאִשָּׁה, אַף כִּי-אָמַר אֱלֹהִים, לֹא תֹאכְלוּ מִכָּל עֵץ הַגֶּן. ב וַיֹּאמֶר הָאִשָּׁה, אֶל-

הָנָחָשׁ: מִפְּרֵי עֵץ-הַגֶּן, נֹאכַל. ג וּמִפְּרֵי הָעֵץ, אֲשֶׁר בְּתוֹךְ-הַגֶּן-אָמַר אֱלֹהִים לֹא

תֹּאכְלוּ מִמֶּנּוּ, וְלֹא תִגְעוּ בוֹ: כָּן-תִּמְתּוּן. ד וַיֹּאמֶר הָנָחָשׁ, אֶל-הָאִשָּׁה: לֹא-מוֹת,

תִּמְתּוּן. ה כִּי, יִדְעַע אֱלֹהִים, כִּי בְיוֹם אֲכַלְכֶם מִמֶּנּוּ, וְנִפְקְחוּ עֵינֵיכֶם; וְהִייתֶם,

כאלהים, ידעי, טוב [רע. ו] ⁵¹ תרא האשה כי טוב העץ למאכל [כי תאנה-הוא
לעינים, [תחמד העץ להשפיל, [תקח מפריו, [תאכל; [תתן גם-לאישה עמה,
[יאכל. ז [תפקחנה, עיני שניהם, [ידעו, כי עירמם הם; [יתפרו עלה תאנה,
[יעשו להם חגרת. ח [ישמעו את-קול יהוה אלהים, מתהלך בגן-לרוח היום;
[יתחבא האדם [אשתו, מפני יהוה אלהים, בתוך, עץ הגן. ט [יקרא יהוה
אלהים, אל-האדם; [יאמר לו, איפה. י [יאמר, את-קלך שמעתי בגן; [איךא פי-
עירם אנכי, [אתבא. יא [יאמר-מי הגיד לך, כי עירם אתה; המן-העץ, אשר
צויתיך לבלתי אכל-ממנו-אכלת. יב [יאמר, האדם: האשה אשר נתתה
עמדי, הוא נתנה-לי מן-העץ [אכל. יג ויאמר יהוה אלהים לאשה, מה-זאת
עשית; [תאמר, האשה, הנחש השיאני, [אכל. יד [יאמר יהוה אלהים אל-הנחש,
כי עשית זאת, ארור אתה מכל-הבהמה, אימכל חית השדה; על-גחנה תלך,
[עפר תאכל כל-ימי חייך. טו [איבה אשית, בינה רביו האשה, רביו זרעה, רביו
זרעה: הוא ושובר ראש, [אתה תשופנו עקב. {ס} טז אל-האשה אמר, הרבה
ארבה עצבונך [הרבה-בעצב, תלדי בנים; [אל-אישה, תשוקתך, [הוא, ימשל-
בך. {ס} יז ולאדם אמר, כי-שמעת לקול אשתך, [תאכל מן-העץ, אשר
צויתיך לאמר לא תאכל ממנו-ארורה האדמה, בעבורך, בעצבון תאכלנה,
כל ימי חייך. יח [קוץ [זרזר, תצמיח לך; [אכלת, את-עשב השדה. יט בזעת
אפך, תאכל לחם, עד שובר אל-האדמה, כי ממנה לקחת: פי-עפר אתה,
[אל-עפר תשוב.

⁵¹ Ici, l'on peut constater l'emploi d'un coordonnant « véritable » combiné à celui d'un coordonnant « grammaticalisé ».

Voici à présent le même texte dans sa traduction en grec ancien (version dite « des Septante ⁵²»), où les conjonctions sont encore une fois mises en valeur :

1 ὁ δὲ ὄφις ἦν φρονιμώτατος πάντων τῶν θηρίων τῶν ἐπὶ τῆς γῆς ὧν ἐποίησεν κύριος ὁ θεός **καὶ** εἶπεν ὁ ὄφις τῇ γυναικί τί ὅτι εἶπεν ὁ θεός οὐ μὴ φάγητε ἀπὸ παντὸς ξύλου τοῦ ἐν τῷ παραδείσῳ

2 **καὶ** εἶπεν ἡ γυνὴ τῷ ὄφει ἀπὸ καρποῦ ξύλου τοῦ παραδείσου φαγόμεθα

3 ἀπὸ δὲ καρποῦ τοῦ ξύλου ὃ ἐστὶν ἐν μέσῳ τοῦ παραδείσου εἶπεν ὁ θεός οὐ φάγεσθε ἀπ' αὐτοῦ οὐδὲ μὴ ἄψησθε αὐτοῦ ἵνα μὴ ἀποθάνητε

4 **καὶ** εἶπεν ὁ ὄφις τῇ γυναικί οὐ θανάτῳ ἀποθανεῖσθε

5 ἦδει γὰρ ὁ θεός ὅτι ἐν ἧ ἡμέρᾳ φάγητε ἀπ' αὐτοῦ διανοιχθήσονται ὑμῶν οἱ ὀφθαλμοί **καὶ** ἔσεσθε ὡς θεοὶ γινώσκοντες καλὸν **καὶ** πονηρόν

6 **καὶ** εἶδεν ἡ γυνὴ ὅτι καλὸν τὸ ξύλον εἰς βρῶσιν **καὶ** ὅτι ἀρεστὸν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἰδεῖν **καὶ** ὠραῖόν ἐστὶν τοῦ κατανοῆσαι **καὶ** λαβοῦσα τοῦ καρποῦ αὐτοῦ ἔφαγεν **καὶ** ἔδωκεν **καὶ** τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς μετ' αὐτῆς **καὶ** ἔφαγον

7 **καὶ** διηνοίχθησαν οἱ ὀφθαλμοὶ τῶν δύο **καὶ** ἔγνωσαν ὅτι γυμνοὶ ἦσαν **καὶ** ἔραψαν φύλλα συκῆς **καὶ** ἐποίησαν ἑαυτοῖς περιζώματα

8 **καὶ** ἤκουσαν τὴν φωνὴν κυρίου τοῦ θεοῦ περιπατοῦντος ἐν τῷ παραδείσῳ τὸ δειλινόν **καὶ**

⁵² Nous citons ici l'article de Jean-Urbain Comby, professeur émérite d'histoire de l'Église à la faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon, publié dans l'Encyclopædia Universalis en ligne : « *Au sens strict, la Septante désigne d'abord la traduction grecque de la Torah, c'est-à-dire du Pentateuque, à Alexandrie d'Égypte, qui fut réalisée au iii^e siècle avant notre ère, au temps des deux premiers Ptolémées. Certains historiens la datent au plus tard de 282 avant notre ère. La légende veut qu'elle ait été l'œuvre de soixante-dix traducteurs d'où le nom de Septante (LXX) ou de soixante-douze (six de chaque tribu d'Israël). Dans la suite, sous le nom de LXX, on regroupa toutes les traductions grecques des différents livres de la Bible hébraïque, Prophètes et Écrits, réalisées peu à peu par les communautés juives d'Égypte mais aussi d'autres régions du Moyen-Orient jusqu'au i^{er} siècle de notre ère. Furent intégrées également des œuvres écrites dans la seule langue grecque, comme le livre de la Sagesse. La LXX représente une hellénisation certaine de la Bible, ce qui en favorisa l'usage par les premiers chrétiens. Aussi, les communautés juives récusèrent-elles la LXX au ii^e siècle de notre ère pour proposer de nouvelles traductions plus littérales, dont celle d'Aquila, la plus connue.* »

ἐκρύβησαν ὁ τε Ἀδαμ **καὶ** ἡ γυνὴ αὐτοῦ ἀπὸ προσώπου κυρίου τοῦ θεοῦ ἐν μέσῳ τοῦ ξύλου τοῦ παραδείσου

9 **καὶ** ἐκάλεσεν κύριος ὁ θεὸς τὸν Ἀδαμ **καὶ** εἶπεν αὐτῷ Ἀδαμ ποῦ εἶ

10 **καὶ** εἶπεν αὐτῷ τὴν φωνὴν σου ἤκουσα περιπατοῦντος ἐν τῷ παραδείσῳ **καὶ** ἐφοβήθην ὅτι γυμνός εἰμι **καὶ** ἐκρύβην

11 **καὶ** εἶπεν αὐτῷ τίς ἀνήγγειλέν σοι ὅτι γυμνός εἶ μὴ ἀπὸ τοῦ ξύλου οὗ ἐνετειλάμην σοι τούτου μόνου μὴ φαγεῖν ἀπ' αὐτοῦ ἔφαγες

12 **καὶ** εἶπεν ὁ Ἀδαμ ἡ γυνὴ ἦν ἔδωκας μετ' ἐμοῦ αὕτη μοι ἔδωκεν ἀπὸ τοῦ ξύλου **καὶ** ἔφαγον

13 **καὶ** εἶπεν κύριος ὁ θεὸς τῇ γυναικί τί τοῦτο ἐποίησας **καὶ** εἶπεν ἡ γυνὴ ὁ ὄφις ἠπάτησέν με **καὶ** ἔφαγον

14 **καὶ** εἶπεν κύριος ὁ θεὸς τῷ ὄφει ὅτι ἐποίησας τοῦτο ἐπικατάρατος σὺ ἀπὸ πάντων τῶν κτηνῶν **καὶ** ἀπὸ πάντων τῶν θηρίων τῆς γῆς ἐπὶ τῷ στήθει σου **καὶ** τῇ κοιλίᾳ πορεύσῃ **καὶ** γῆν φάγη πάσας τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς σου

15 **καὶ** ἔχθραν θήσω ἀνὰ μέσον σου **καὶ** ἀνὰ μέσον τῆς γυναικὸς **καὶ** ἀνὰ μέσον τοῦ σπέρματός σου **καὶ** ἀνὰ μέσον τοῦ σπέρματος αὐτῆς αὐτός σου τηρήσει κεφαλὴν **καὶ** σὺ τηρήσεις αὐτοῦ πτέρναν

16 **καὶ** τῇ γυναικί εἶπεν πληθύνων πληθυνῶ τὰς λύπας σου **καὶ** τὸν στεναγμὸν σου ἐν λύπαις τέξῃ τέκνα **καὶ** πρὸς τὸν ἄνδρα σου ἡ ἀποστροφή σου **καὶ** αὐτός σου κυριεύσει

17 τῷ δὲ Ἀδαμ εἶπεν ὅτι ἤκουσας τῆς φωνῆς τῆς γυναικὸς σου **καὶ** ἔφαγες ἀπὸ τοῦ ξύλου οὗ ἐνετειλάμην σοι τούτου μόνου μὴ φαγεῖν ἀπ' αὐτοῦ ἐπικατάρατος ἡ γῆ ἐν τοῖς ἔργοις σου ἐν λύπαις φάγη αὐτὴν πάσας τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς σου

18 ἀκάνθας **καὶ** τριβόλους ἀνατελεῖ σοι **καὶ** φάγη τὸν χόρτον τοῦ ἀγροῦ

19 ἐν ἰδρώτι τοῦ προσώπου σου φάγη τὸν ἄρτον σου ἕως τοῦ ἀποστρέψαι σε εἰς τὴν γῆν ἐξ ἧς ἐλήμφθης ὅτι γῆ εἶ **καὶ** εἰς γῆν ἀπελεύσῃ

Puis voici la version en latin, dite « Vulgate »⁵³, toujours présentée selon le même principe :

1 sed **et** serpens erat callidior cunctis animantibus terrae quae fecerat Dominus Deus qui dixit ad mulierem cur praecepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno paradisi

2 cui respondit mulier de fructu lignorum quae sunt in paradiso vescemur

3 de fructu vero ligni quod est in medio paradisi praecepit nobis Deus ne comederemus **et** ne tangeremus illud ne forte moriamur

4 dixit autem serpens ad mulierem nequaquam morte moriemini

5 scit enim Deus quod in quocumque die comederitis ex eo aperientur oculi vestri **et** eritis sicut dii scientes bonum **et** malum

⁵³ Voici la définition de la Vulgate proposée par Jean-Urbain Comby dans l'Encyclopædia Universalis en ligne : « *Les chrétiens du monde latin ont utilisé très tôt des traductions latines de la version grecque de la Bible juive (la Septante) ainsi que du Nouveau Testament, rédigé originellement en grec. On parle à propos de ce type de traduction de Vetus latina, (« vieille latine »). Au iv^e siècle, cette Bible latine est jugée imparfaite. Jérôme, au cours de son séjour à Rome (382-385), avait déjà entrepris une révision de la traduction des Évangiles. Installé à Bethléem, en 386, Jérôme entend tout d'abord réviser la traduction latine de la Septante à partir des Hexaples d'Origène (Bible en six colonnes, quatre versions grecques et deux hébraïques). Ensuite, dans les années 390, il entreprend une traduction nouvelle de l'Ancien Testament à partir du texte hébreu, le seul inspiré à ses yeux. Il n'arriva pas au bout de cette traduction qui fut continuée par d'autres. Ce retour à « la vérité hébraïque », au détriment de la Septante, ne s'imposa pleinement qu'au vii^e siècle. Désignée à partir du xiii^e siècle comme vulgata versio, « texte communément employé », la Vulgate fut déclarée traduction authentique par le concile de Trente en 1546. Elle comprend bien pour l'essentiel les traductions de Jérôme sur l'hébreu et ses révisions des Évangiles, mais également d'autres traductions latines qui ne sont pas de lui. Une version latine moderne, appelée Nova Vulgata, a été promulguée par Jean-Paul II en 1979. »*

6 vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescendum **et** pulchrum oculis aspectuque delectabile **et** tulit de fructu illius **et** comedit deditque viro suo qui comedit

7 **et** aperti sunt oculi amborum cumque cognovissent esse se nudos consuerunt folia ficus **et** fecerunt sibi perizomata

8 **et** cum audissent vocem Domini Dei deambulantem in paradiso ad auram post meridiem abscondit se Adam **et** uxor eius a facie Domini Dei in medio ligni paradisi

9 vocavitque Dominus Deus Adam **et** dixit ei ubi es

10 qui ait vocem tuam audivi in paradiso **et** timui eo quod nudus essem **et** abscondi me

11 cui dixit quis enim indicavit tibi quod nudus esses nisi quod ex ligno de quo tibi praeceperam ne comederes comedisti

12 dixitque Adam mulier quam dedisti sociam mihi dedit mihi de ligno **et** comedi

13 **et** dixit Dominus Deus ad mulierem quare hoc fecisti quae respondit serpens decepit me **et** comedi

14 **et** ait Dominus Deus ad serpentem quia fecisti hoc maledictus es inter omnia animantia **et** bestias terrae super pectus tuum gradieris **et** terram comedes cunctis diebus vitae tuae

15 inimicitias ponam inter te **et** mulierem **et** semen tuum **et** semen illius ipsa conteret caput tuum **et** tu insidiaberis calcaneo eius

16 mulieri quoque dixit multiplicabo aerumnas tuas **et** conceptus tuos in dolore paries filios **et** sub viri potestate eris **et** ipse dominabitur tui

17 ad Adam vero dixit quia audisti vocem uxoris tuae **et** comedisti de ligno ex quo praeceperam tibi ne comederes maledicta terra in opere tuo in laboribus comedes eam cunctis diebus vitae tuae

18 spinas **et** tribulos germinabit tibi **et** comedes herbas terrae

19 in sudore vultus tui vesceris pane donec revertaris in terram de qua sumptus es quia pulvis es **et** in pulverem reverteris

BILAN 1 : Le texte comporte exactement 51 conjonctions ׀ dans l'original hébreu ; on dénombre 47 conjonctions **καὶ** dans la traduction grecque ; 31 conjonctions **et** dans la traduction latine. Il n'est donc plus à prouver que le schème polysyndétique est « passé » très littéralement de l'hébreu au grec, avant d'être reproduit (mais de façon légèrement moins marquée) en latin. Or, c'est à partir de cette version latine qu'ont été faites les premières traductions de la Bible en vieil anglais et en vieux français. Observons donc la syntaxe de ces anciennes traductions.

Voici le même texte dans une traduction en vieil anglais, effectuée par le poète anglo-saxon Ælfric⁵⁴ en l'an 1000 environ :

[1] Eac swylce seo næddre wæs geapre ðonne ealle ða oðre nytenu ðe God geworhte ofer eorðan. **Ond** seo næddre cwæð to ðam wife: "Hwi forbead God eow ðæt ge ne æton of ælcon treowe binnan Paradisum?"

[2] Þæt wif andwyrde: "Of ðæra treowa wæstmæ ðe synd on Paradisum we etað:

[3] **ond** of ðæs treowes wæstmæ þe is onmiddan neorxnawange, God bebead us ðæt we ne æton, ne we ðæt treow ne hrepodon, ði læs ðe we swelton."

[4] Ða cwæð seo nædre eft to ðam wife: "Ne beo ge nateshwon deade, ðeah ðe ge of ðam treowe eton.

[5] Ac God wat soðlice ðæt eowre eagan beoð geopenode on swa hwylcum dæge swa ge etað of ðam treowe; **ond** ge beoð ðonne englum gelice, witende ægðer ge god ge yfel."

[6] Ða geseah ðæt wif ðæt ðæt treow wæs god to etenne, be ðam ðe hyre ðuhte, **ond** wlitig an eagum **ond** lustbære on gesyhðe; **ond** genam ða of ðæs treowes wæstmæ **ond** geæt, **ond** sealde hyre were: he æt ða.

[7] **Ond** heora begra eagan wurdon geopenode: hi oncneowon ða ðæt hi nacode wæron, **ond** sywodon him ficleaf **ond** worhton him wædbrec.

[8] Eft ða ða God com **ond** hi gehyrdon his stemne, ðær he eode on neorxnawange ofer midne dæg, ða behydde Adam hine, **ond** his wif eac swa dyde, fram Godes gesihðe onmiddan ðam treowe neorxnawonges.

[9] God clypode ða Adam, **ond** cwæð: "Adam, hwær eart ðu?"

[10] He cwæð: "Ðine stemne ic gehire, leof, on neorxnawange, **ond** ic ondræde me, for ðam ðe ic eom nacod, **ond** ic behyde me."

[11] God cwæð: "Hwa sæde ðe ðæt ðu nacod wære, gyf ðu ne æte of ðam treowe ðe ic ðe bebead ðæt ðu ne æte?"

⁵⁴ « Ælfric of Eynsham » était un ecclésiastique et érudit de la région d'Eynsham, en Grande-Bretagne. Par ses écrits religieux, il contribua à l'évangélisation du peuple britannique. Bien qu'il fût un parfait latiniste, il fit le choix (politique et idéologique) d'utiliser une forme particulière et personnelle de vieil anglais, qui servit plus tard de modèle stylistique aux autres – premiers – auteurs anglo-saxons (adapté d'un article de l'*Oxford Dictionary of National Biography*).

[12] Adam cwæð: "Ðæt wif ðe ðu me forgeafe to geferan sealde me of ðam treowe, **ond** ic ætt."

[13] God cwæð to ðam wife: "Hwi dydestu ðæt?" Heo cwæð: "Seo nædre bepæhte me **ond** ic ætt."

[14] God cwæð to ðære næddran: "For ðan ðe ðu ðis dydest, ðu bist awyrgeð betweox eallum nytenum **ond** wildeorum. Ðu gæst on ðinum breoste **ond** etst ða eorðan eallum dagum ðines lifes.

[15] Ic sette feondrædenne betwux ðe **ond** ðam wife **ond** ðinum ofspringe **ond** hire ofspringe; heo tobrytt ðin heafod **ond** ðu syrwest ongean hire ho."

[16] To ðam wife cwæð God eac swylce: "Ic gemænifylde ðine yrmða **ond** ðine geeacnunga; on sarnysse ðu acenst cild, **ond** ðu bist under weres anwealde **ond** he gewylt ðe."

[17] To Adame he cwæð: "For ðan ðe ðu gehyrdest ðines wifes stemne **ond** ðu æte of ðæm treowe ðe ic ðe bebead ðæt ðu ne æte, is seo eorðe awyrgeð on ðinum weorce. On geswyncum ðu etst of ðære eorðan eallum dagum ðines lifes.

[18] Ðornas **ond** bremelas heo aspryt ðe, **ond** ðu ytst ðære eorðan wyrta.

[19] On swate ðines andwlitan ðu brycst ðines hlafes oð ðæt ðu gewende to eorðan, of ðære ðe ðu genumen wære, for ðan ðe ðu eart dust **ond** to duste gewyrst."

Dans ce passage, on dénombre 29 conjonctions « ond » (mot qui deviendra, plus tard, « and ») ce qui semble épouser les 31 « et » de la version latine. Sans l'ombre d'un doute, le grand poète chrétien a « calqué » la syntaxe de son texte en vieil anglais – langue naissante, à l'époque – sur celle de l'original latin. Or, si l'on compare cette version aux traductions postérieures à Ælfric, force est de constater que cette tendance à la littéralité a survécu aux siècles : et dès lors, toute la question est de savoir pourquoi. Comparons, dans un premier temps, quelques paragraphes du texte de Luke 2:1-19 dans la version des « Old English Wessex Gospels » (vers l'an 1000), dans la « Middle English Wycliffe Version » (1382), et enfin dans la célèbre « King James Version⁵⁵ » (1611).

Old English Wessex Gospels :

2:1 Soðice on ðam dagum wæs geworden gebod fram ðam casere augusto. ðæt eall ymbehwyrft wære to mearcod;

2:2 ðeos to mearcodnes wæs æryst geworden fram ðam deman syrige cirino.

2:3 **and** ealle hig eodon. **and** syndrie ferdon on hyra ceastre;

⁵⁵ Textes disponibles en ligne sur: <http://www.bible-researcher.com/engchange.html>.

2:4 ða ferde iosep fram galilea of ðære ceastre nazareð: on iudeisce ceastre dauides. seo is genemned beðleem

2:5 forðam ðe he wæs of dauides huse. **and** hirede ðæt he ferde mid marian ðe him beweddod wæs. **and** wæs geeacnod;

2:6 Soðlice wæs geworden ða hi ðar wæron. hire dagas wæron gefyllede ðæt heo cende.

2:7 **and** heo cende hyre frumcennedan sunu. **and** hine mid cildclaðum bewand. **and** hine on binne alede. forðam ðe hig næfdon rum on cumena huse;

2:8 **and** hyrdas wæron on ðam ylcan rice waciende: **and** nihtwæccan healdende of er heora heorda

2:9 ða stod drihtnes engel wið hig **and** godes beorhtnes him ymbelscean: **and** hi him mycelum ege adredon.

2:10 **and** se engel him to cwæð; Nelle ge eow adrædan. soðlice nu ic eow bodie mycelne gefean. se bið eallum folce.

Middle English Wycliffe Version :

2:1 Forsoe it is don, in o da3is a maundement wente out fro cesar august, at al e world shulde ben discriued,

2:2 is firste discriuyng was maad of ciryne iustise of cirie

2:3 & alle wenten at ei shulden make professioun, eche bi hymself in to his cyte

2:4 soli & Joseph ste3ede vp fro galilee of e cite of na3are, in to Jude, in to a cite of dauid at ys clepid belem,

2:5 for at he was of e hous **and** meyne of dauid, at he shulde knouelechen wi marie spousid to hym wyf, wi childe

2:6 soli it is do whan ei weren ere, e da3es ben fulfild at she shulde bern child

2:7 & she childide hir first goten sone, & wlappeðe hym in clois & putte hym in a cracche, for er was not place to hym in e comun stable

2:8 & shepherdis weren in e same kuntre wakende & kepene e wacchis of e ni3t on her floe

2:9 & lo e aungil of e lord stod biside hem, & clernesse of god shoen abouten hem, **and** ei dredden wi gret dreed

2:10 & e aungil seide to hem, nyle 3ee dreeden, lo soli I euangelise to 3ou a gret io3e at shall be to alle puple-

King James Version :

2:1 **And** it came to passe in those dayes, that there went out a decree from Caesar Augustus, that all the world should be taxed.

2:2 (**And** this taxing was first made when Cyrenius was gouernor of Syria)

2:3 **And** all went to bee taxed, euey one into his owne citie.

2:4 **And** Ioseph also went vp from Galilee, out of the citie of Nazareth, into Iudaea, vnto the citie of Daud, which is called Bethlehem

2:5 (because he was of the house **and** linage of Daud,) To be taxed with Mary his espoused wife, being great with child.

2:6 **And** so it was, that while they were there, the dayes were accomplished that she should be deliuered.

2:7 **And** she brought foorth her first borne son, **and** wrapped him in swaddling clothes, **and** laid him in a manger, because there was no roome for them in the Inne.

2:8 **And** there were in the same countrey shepheards abiding in the field, keeping watch ouer their flocke by night.

2:9 **And** loe, the Angel of the Lord came vpon them, **and** the glory of the Lord shone round about them, **and** they were sore afraid.

2:10 **And** the Angel said vnto them, Feare not: For behold, I bring you good tidings of great ioy, which shall be to all people.

BILAN 2 : On compte 11 conjonctions de coordination dans la version en vieil anglais ; 12 dans la version en moyen anglais ; et enfin, 14 conjonctions dans la version dite « du Roi Jacques », en anglais pré-moderne. De sorte qu'on peut dire que sur l'espace de six siècles, ce trait de syntaxe a perduré – et l'on voit qu'il a même été accentué, poussé jusqu'à son extrême, dans le texte canonique de la Bible du Roi Jacques. Pour expliquer ce phénomène d'accentuation du recours à la polysyndète dans cette traduction fondamentale à plus d'un titre, nous avançons deux facteurs : d'une part, cette version de la Bible a été élaborée directement à partir de l'hébreu, où l'on a déjà vu que la parataxe était un trait caractéristique ; et d'autre part, il est fort probable qu'à l'époque de la traduction, l'anglais sortait tout juste d'un état de langue à tendance fortement polysyndétique (à l'écrit), ce qui aurait favorisé le « calque » de la

structure de l'hébreu au sein de la nouvelle traduction⁵⁶. Prouvons-le en citant des extraits de textes d'époque, ceux que l'on considère comme les « premiers textes » rédigés en vieil anglais, piliers de la littérature et de la langue anglaise/anglophone. Voici la célèbre chronique de *Cynewulf and Cyneheard*, court texte compris dans « The Anglo-Saxon Chronicle », l'un des premiers textes en vieil anglais découverts à ce jour. Le texte ci-après est daté de l'an 755 :

755. Her Cynewulf benam Sigebryht his rices **ond** West Seaxna wiotan
for unryhtum dædum
buton Hamtunscire
ond he hæfde a
o he ofslog one aldormon
e him lengest wunode.
Ond hiene a Cynewulf on Andred adræfde.
ond he ær wunade
o æt hiene [5] an swan ofstang æt Pryfetes flodan
ond he wræc one aldormon Cumbran.
Ond se Cynewulf oft miclum gefeohtum feaht uui Bretwalum.
Ond ymb .xxxī. wintra æs e he rice hæfde
he wolde adræfan anne æ eling
se was Cyneheard haten
ond se Cyneheard wæs æs Sigebryhtes bro ur.
Ond a geascode he one cyning [10] lytle werode on wifcy e on Merantune
ond hine ær berad
ond one bur utan beeode
ær hine a men onfunden
e mid am kyninge wærun.
Ond a ongeat se cyning æt
ond he on a duru eode
ond a unheanlice hine werede
o he on one æ eling locude
ond a [15] utræsde on hine
ond hine miclum gewundode.
ond hie alle on one Cyning wærun feohtende
o æt hie hine ofslægenne hæfdon
ond a on æs wifes gebærum onfundon æs cyninges egnas a unstillnesse

⁵⁶ En d'autres termes : le texte de la Bible est re-traduit dans une langue anglaise déjà influencée (depuis son origine) par le texte de la Bible.

ond a ider urnon swa hwelc swa onne gearo wear **ond** radost
ond hiera se æ eling gehwelcum feoh **ond** feorh [20] gebead
ond hiera nænig hit ge icgean nolde;
 Ac hie simle feohtende wæran
 o hie alle lægon butan anum Bryttiscum gisle
ond se swi e gewundad wæs.
 Êa on morgenne gehierdun æt æs cyninges egnas
 e him beæftan wærun
 æt se cyning ofslægen wæs
 a ridon hie ider
 [25] **ond** his aldormon Osric **ond** Wifer his egn
ond a men
 e he beæftan him læfde ær
ond one æ eling on ære byrig metton
 ær se cyning ofslægen læg
ond a gatu him to belocen hæfdon
ond a ærto eodon
ond a gebead he him hiera agenne dom feos **ond** londes
 gif hie him æs rices u on
ond him cy de æt hiera mægas [30] him mid wæron
 a e him from noldon
ond a cuædon hie
 æt him nænig mæg leofra nære onne hiera hlaford
ond hie næfre his banan folgian noldon
ond a budon hie hiera mægum
 æt hie gesunde from eodon
ond hie cuædon
 æt tæt ilce hiera geferum geboden wære
 e ær mid am cyninge wærun
 a cuædon hie
 æt [35] hie hie æs ne onmunden
 on ma e eowre geferan e mid am cyninge ofslægene wærun.
ond hie a ymb a gatu feohtende wæron
 o æt hie ærinne fulgon
ond one æ eling ofslogon
ond a men e him mid wærun
 alle butan anum
 se wæs æs aldormonnes godsunu
ond he his feorh generede
ond eah he wæs oft [40] gewundad.

ond se Cynewulf ricsode .xxxī. wintra
ond his lic li æt Wintanceastre
ond æs æ linges æt Ascanmynster
ond hiera ryhtfæderencyn gæ to Cerdice

[A.D. 755. This year Cynewulf, with the consent of the West-Saxon council, deprived Sebright, his relative, for unrighteous deeds, of his kingdom, except Hampshire; which he retained, until he slew the alderman who remained the longest with him. Then Cynewulf drove him to the forest of Andred, where he remained, until a swain stabbed him at Privett river, and revenged the alderman, Cumbra. The same Cynewulf fought many hard battles with the Britons; and, about one and thirty winters after he had the kingdom, he was desirous of expelling a prince called Cyneard, he who was the brother of Sebright. But he having understood that the king was gone, thinly attended, on a visit to a lady at Merton, rode after him, and beset him therein; surrounding the stronghold without, ere the attendants of the king were aware of him. When the king found this, he went out of doors, and defended himself with courage; till, having looked on the etheling (prince), he rushed out upon him, and wounded him severely. Then were they all fighting against the king, until they had slain him. The king's warriors were alerted by the woman's cries to the tumult and, whosoever became ready fastest, ran to where the king lay slain. The etheling (prince) immediately offered them life and riches; which none of them would accept, but continued fighting together against him, till they all lay dead, except one British hostage, and he was severely wounded. When the king's thanes that were behind heard in the morning that the king was slain, they rode to the spot, Osric his alderman, and Wiverth his thane, and the men that he had left behind previously; and they met the etheling at the town, where the king lay slain. The gates, however, were locked against them, which they attempted to force; but he promised them their own choice of money and land, if they would grant him the kingdom; reminding them, that their relatives were already with him, who would never desert him. To which they answered, that no relative could be dearer to them than their lord, and that they would never follow his murderer. Then they offered that their relatives may have safe passage. They replied, that the same request was made to their comrades that were formerly with the king; "And we are as regardless of the result," they rejoined, "as our comrades who with the king were slain." Then they continued fighting at the gates, till they penetrated it, and slew the etheling and all the men that were with him; except one, who was the godson of the alderman, and whose life was spared, though he was often wounded. This same Cynewulf reigned one and thirty winters. His body lies at Winchester, and that of the etheling at Axminster. Their proper paternal ancestry goes in a direct line to Cerdic⁵⁷.]

⁵⁷ Traduction trouvée sur le site : http://en.wikipedia.org/wiki/Cynewulf_of_Wessex.

Il paraît manifeste, en lisant ce texte, que les premiers auteurs anglo-saxons faisaient un usage extensif de la polysyndète, à l'instar du texte de la Bible en hébreu ancien. Remarquons par ailleurs que la traduction en anglais moderne proposée ne reproduit la parataxe coordinative à un tel degré. Pour illustrer cet état « premier » de la langue anglaise, qu'on nous permette de citer un autre exemple tiré de *The Voyages of Ohthere and Wulfstan*, ancien texte relatant les aventures d'Ohthere, un chasseur itinérant norvégien qui part chasser la baleine dans les mers scandinaves (publié en l'an 420) :

[30] Hē sæde ðæt Norðmanna land wære swyþe lang **and** swyðe smæl. [31] Eal þæt his man aþer oððe ettan oððe erian mæg, þæt līð wið ðā sæ; **and** þæt is þēah on sumum stōwum swyðe clūdig. [32] **And** licgað wilde mōras wiðēastan **and** wiðuppon, emnlange þæm bynum lande; on þæm mōrum eardiað Finnas. [33] **And** þæt byne land is ēasteward brādost **and** symle swā norðor swā smælre. [34] Eāstewerd hit mæg bion syxtig mīla brād oþþe hwēne brædre; **and** middeward þritig oððe brædre. [35] **And** norðeward, hē cwæð, þær hit smalost wære, þæt hit mihte bēon þrēora mīla brād tō þæm mōre, **and** se mōr syðþan on sumum stōwum swā brād swā man mæg on twām wucum oferferan, **and** on sumum stōwum swā brād swā man mæg on syx dagum oferferan. [36] Þonne is tōemnes þæm lande sūðewardum, on oðre healfe þæs mōres, Swēoland, oþ þæt land norðeward; **and** tōemnes þæm lande norðewardum Cwēna land. [37] Þā Cwēnas hergiað hwīlum on ðā Norðmen ofer ðone mōr, hwīlum þā Norðmen on hy. [38] **And** þær sint swīde micle meras fersce geond þā mōras, **and** berað þā Cwēnas hyra scyfu ofer land on ðā meras **and** þanon hergiað on ðā Norðmen; hy habbað swyðe lytle scyfa **and** swyðe lēohte. [39] Ohthere sæde þæt sīo scīr hātte Hālgoland þe hē on būde. [40] Hē cwæð þæt nān man ne būde benorðan him. [41] Þonne is ān port on sūðewardum þæm lande þone man hæt Scīringesheal. [42] Þyder hē cwæð þæt man ne mihte geseġlian on ānum mōnðe ġyf man on niht wīcode **and** ælce dæge hæfde ambyrne wind. [43] **And** ealle ðā hwīle hē sceal seġlian be lande. [44] **And** on þæt stēorbord him bið ærest Íraland **and** þonne ðā īġland þe synd betux Íralande **and** þissum lande. [45] Þonne is þis land on þæt stēorbord oð hē cymð tō Scīringesheale, **and** ealne weġ on þæt bæcbord Norðweġ. [46] Wiðsūðan þone Scīringesheal līð swyðe mycel sæ ūp in on ðæt lond; sēo is brædre þonne ænig man ofersēon mæġe, **and** is Gotland on oðre healfe onġēan **and** siððan Sillende. [47] Sēo sæ līð mæniġ hund mīla ūp in on þæt land.

[He said that the land of the Norwegians was very long and very narrow. All that a man can either graze or plough extends alongside the sea; but it is however in certain places very rocky; and wild moors lie to the east and above, beside the inhabited land. On the moors live Finns. The inhabited land is broadest to the east, and ever narrower further north. To the east it may be sixty miles wide, or somewhat more; and towards the middle, thirty or more. To

the north, he said, there it was narrowest, so that it might be three miles wide towards the moor; the moor afterwards, in some places, (is) as wide as one might cross in two weeks; and in some places as wide as one might cross in six days.

Then alongside that land on the south, on the other side of the moors, is Sweden, as far as that land to the north; and alongside that land on the north, the land of the Cwena people. The Cwenas sometimes conduct raids against the Norwegians across the moor, sometimes the Norwegians against them. There are very large fresh-water lakes throughout the moors; the Cwenas carry their ships over the land onto the lakes, and from there raid the Norwegians; they have very small and very light ships.

Ohthere said that the district is called Helgeland, which he lived in. He said that no one lived north of him. There is a port in the south of that land, which one calls Skiringssal. He said that one could not sail there in a month, if one anchored at night, and each day had a favorable wind; and all the while he shall sail near land. To the starboard of him is first Ireland, and then the islands that are between Ireland and this land. Then this land continues until one comes to Skiringssal, and all the way on the port side (is) Norway. To the south of the Skiringssal a very large sea flows up into that land; it is wider than any man is able to see across. Jutland is on the other side, opposite, and thereafter Zealand. The sea extends many hundreds of miles up into that land⁵⁸.]

BILAN 3 : Tous ces textes illustrent, de façon assez flagrante, dans quelle mesure la polysyndète des textes bibliques traduits en vieil anglais a servi de « moule » ou de « modèle » pour la rédaction des tout premiers textes spécifiquement anglo-saxons, des prototypes de la « littérature anglo-saxonne » à proprement parler. À leur tour, ces textes fondateurs ont servi, on le sait, de référence aux autres textes écrits en anglais, de sorte que ce trait de syntaxe a traversé les siècles, jusqu'à nos jours. Ainsi, par un phénomène de filiation linguistique dû essentiellement au jeu des traductions, la syntaxe de l'anglais est devenue foncièrement parataxique, à l'instar de l'hébreu biblique (dès lors qu'il s'agit d'écrire des textes complexes et d'une certaine longueur).

Retournons à présent au français. Étudions pour ce faire l'une des rares traductions de l'Ancien Testament en vieux français disponible de nos jours. Il s'agit de *La Bible de Macé de la Charité*, parue au Moyen-Âge, au XIII^e siècle.

⁵⁸ Texte disponible sur : <http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/eieol/engol-4-X.html>.

Est reproduit ici le passage du chapitre 3 de la Genèse déjà étudié (cette version-là est manifestement poétisée et réécrite) :

Lors les ha Lucifer vehuz,
Cil qui dou ciel estoit cheüz,
Si grant envie lor porta
Que grant tricherie enorta,
Quar por ceu *que* il bien savoit
Que a toz tens pardue avoit
La joye qui a toz jors dure,
A mise s'entente *et* sa cure
Que tel euvre fere peüst
Comment a ce les esmeüst
Que celle joye pas n'eüssent
Mes a toz jors privé en fussent,
Et pensa *et* bien sot de voyr
Que plus tost porroit decevoir
La fame qu'il ne feroit l'ome,
Et lors a pris, ce est la somme,
La forme dou serpent, qui lors
Aloit touz endreciez de cors,
Et la fame maintenant vint
Et tel *parlement* a lé tint:
'Scez tu por quoy *vous* fet dengier
Diex dou fruit sollement mangier?
– Ceu est pour celle entencion,
Fait elle, que *nous* morrion;
Mes *nous* d'autres fruiz grant planté
Prendrons a nostre volunté.
– Il n'est mie, fet li serpens,
En la guise que tu l'entens,
Ensois si *vous* mangez dou fruit
Vous vivrez, a cui qu'il enuit,
Et seroiz de tant amandé
Que *vous* serez si comme dé,
Et tant de senz en *vous* aurez
Que tot bien *et* tot mal savrez.'
La fame *comme* decehue
Fu de la parolle esmehue,

Si prist dou fruit *et* en gosta
Et a l'ome le presenta,
Et cil le prist *comme non* sages:
Ce fu grans deaux *et* granz demages,
Et maintenant que il tresirent
Le fruit, il dui tuit nu se virent
Et lors feuilles de figuer prirent
Don lour membres endui covrirent.
Si *nous* dient aucun escrit
Qu'en livres au Griex est escrit
Que .i. petiz rameaux jadis
De cest arbre de paradis
En Jherusalem fut portez
Et que illeuques fut plantez
Et tant i crut, si *com* je truis,
Que grans arbres *et* aus fu puis;
De ceste herbre fu, ce sachez,
La croiz en quoy fu clofichez
Jhesucriz pour ce *qu'*en cest fust
Touz li lignages humains fust
Et sauvez *et* rapareillez,
Don il hont esté perillez.
Malaïsson a lors diex mise
Sur ceaux qui firent cete emprise,
Quar a l'ome dist tout de plain:
'En suor vivras de ton pain,
Et tu, fame, enfenteras
En doulour grant, *et* si seras
A ton baron dou tout souz mise
Tu, fist il au serpens, yras
Sus ton piz, *et* si mangeras
Terre, si saiches que ge seme
Rencunë entre toy *et* fame,
Et tu boydies *et* aguiez
Metras au talons de ses piez,
Et fame metra a meschef
Encor les forces de ton chef.'

Bien que l'extrême poétisation de ce texte rende difficile voire impossible toute tentative de « comparaison », à proprement parler, avec le texte-source en latin, cet extrait n'en est pas moins fortement marqué par la polysyndète : on dénombre 28 conjonctions *et* dans l'ensemble du passage, ce qui semble faire écho aux 31 *et* dans l'extrait correspondant de la Vulgate. Mais se pose dès lors la question suivante : le schème polysyndétique est-il « passé », comme en anglais, dans les autres textes de l'époque ? Un simple coup d'œil aux textes anciens datant de l'époque romane permet de répondre à cette question :

* Li rois le retint volentiers
por lou qu'il ert biax cevaliers.
Moult le ceri e honera,
e Graelens molt se pena
de tornoier e de joster
e de ses anemis grever.

[Le roi le retint volontiers, parce que c'était un beau chevalier; il le chérit **et** l'honora, **et** Gralent se dépensa dans les tournois **et** dans les joutes **pour** infliger des pertes à ses ennemis.]

Extrait du texte du « Lay de Graalent » (poète anonyme, fin 12ème/début 13ème siècle), traduit en français moderne par Alexandre Micha (1992).

* **Et** il fesoit molt a amer,
biau sot promestre, **et** bien doner,
molt ennoiroit les chevaliers,
les serjanz **et** les escuiers ;
par toute la terre ert proisie
car molt ert franz **et** enseigniez.

[Guingamor méritait d'être aimé: large en promesses **et** en cadeaux, il traitait avec honneur les chevaliers, les serviteurs **et** les écuyers. On l'estimait dans tout le pays pour sa générosité **et** sa bonne éducation.]

Extrait du texte du « Lay de Guigamor » (poète anonyme, même date de composition approximative), traduit par le même auteur.

* **Et** cele estoit la plus delitable terre qui fust sor les illes de mer de Bretagne, **et** la plus aaisiee de boenes rivieres **et** de bones forez **et** de planteureuses terres. **Et** si n'estoit mies

granmant loingtiegne de la terre lo roi Artu, si i plaisoit mout Galehot a sejourner, car trop amoit lo deduit des chiens **et** des oisiax. **Et** plus i estoit alez, por ce que li reiaumes de Logres estoit plus pres d'iqui que des Estranges Illes, qui estoit s'autre terre.

Li reiaumes de Sorelois par devers la terre lo roi Artu estoit toz clos d'une sole aigue qui mout estoit roide **et** granz **et** parfonde, si estoit apelee Assurne. **Et** d'autre part estoit tote avironee de la mer. **Et** apr's i avoit chastiaus **et** citez **et** forz **et** delitables **et** de murs **et** de bois **et** de montaignes, **et** d'autres aives avoit assez en la terre, do li plus an cheoit an Assurne, **et** cele cheoit an mer, si que de la terre lo roi Artu ne pooit nus antrer an Sorelois qui par Assurne ne passast avant. Ne ce n'estoit mie aive douce, car li premiers chi's s'isoit de mer, **et** a l'autre chief cheoit an mer.

[Dans toutes les îles de la Grande-Bretagne, c'était le pays le plus agréable, le mieux pourvu en bonnes rivières, en riches forêts, en terres plantureuses ; il n'était pas très éloigné du territoire d'Arthur. Galehaut se plaisait beaucoup y faire des séjours, car il était grand amateur de chasse à courre et au vol ; et plus encore, il y était allé parce que le royaume de Logres en était plus proche que des Etranges Iles, son autre fief.

Le royaume de Sorelois, du côté du territoire d'Arthur, avait pour frontière sur toute sa longueur une même rivière rapide, large et profonde, qu'on appelait l'Assurne ; de l'autre côté, c'était partout la mer. À l'intérieur, il y avait des châteaux et des cités, fortifiés et plaisants, avec des remparts, des bois et des collines ; il y avait encore bien d'autres rivières dans ce pays, la plupart affluents de l'Assurne ; celle-ci se jetait dans la mer, si bien qu'en venant du royaume d'Arthur, on ne pouvait absolument pas entrer en Sorelois sans la franchir ; son eau n'était pas douce, car à l'embouchure, la mer se mêlait aux eaux d'un bras et un autre bras s'y déversait.]

Extrait du texte de « Lancelot du Lac », roman français du XIIème siècle, traduit en français moderne par Marie-Luce Chênerie.

BILAN 4 : Il est facile de s'apercevoir, à partir de ces quelques exemples, que le vieux français (dans sa version lettrée, écrite) était lui aussi une langue à tendance polysyndétique. Il n'y a pas vraiment de surprise à cela : tout comme les premiers textes anglo-saxons, les premiers textes en « langue romane » ont été largement influencés par le texte de la Bible traduit du latin – avec les particularités syntaxiques qu'on a déjà évoquées – et l'on voit bien, encore une fois, à quel point la conjonction *et* sert de « mot-pivot performatif » dans ces textes, reliant pêle-mêle, sans aucune distinction, des noms, des verbes, des adjectifs, voire d'entières propositions entre elles (ce qui va à l'encontre de la notion de « coordination » à proprement parler, où chaque

élément est censé être le strict équivalent logico-syntaxique de ses conjoints). Nous verrons plus loin que ce « schème polysyndétique » qui caractérise les premiers écrits en langue française n'a pas, contrairement à l'anglais, survécu dans la langue moderne.

Mais pour l'heure, nous pouvons avancer avec certitude un premier point : *le vieil anglais et le vieux français, du point de vue de la structure de la phrase complexe, avaient une syntaxe très similaire voire identique*. Pour en apporter la preuve formelle, toutefois, il nous fallait trouver une sorte de « pierre de Rosette » qui eût permis de confirmer cette hypothèse. Cet archéoptéryx linguistique devait être un texte rédigé en vieux français et/ou en vieil anglais, puis traduit ou réécrit dans l'autre langue à la même époque, afin d'illustrer la similitude des deux syntaxes. Or, ce texte existe bien : il s'agit du « Guide des Recluses », un conte moralisateur découvert dans un vieux manuscrit, et rédigé en latin, vieux français et vieil anglais par un moine anonyme de la fin du XXII^{ème} siècle. D'après les spécialistes, le texte aurait tout d'abord été rédigé en anglais. Voici la version anglaise, puis française, d'un extrait scanné de ce document rare :

1. La tentation d'Ève.

Nim nu zeme hwet uvel beo i-cumen of totunge; nawt an uvel ne twa, ah al þe wa þet nu is ant eaver zete wes ant eaver schal i-wurðen, al com of sihðe. Þet hit beo soð, lo

her preove: Lucifer þurh þet he seh ant biheold on himseolf
5 his ahne feiernesse leop into prude, ant bicom of engel eatelich deovel. Of Eve ure alde moder is i-writen on alre earst in hire sunne in 3ong of hire ehsihðe, *vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile, et tulit de fructu eius et comedit*
10 *deditque viro suo*: þet is, Evé biheold o þe forboden eappel ant seh hine feier ant feng to delitin i þe bihaldunge ant toc hire lust þertoward, aht nom ant et þrof ant 3ef hire laverd. Low hu'hali writ spekeð, ant hu inwardliche hit teleð hu sunne bigon: þus eode sunne bivoren ant makede
15 wei to uvel lust: ant com þe dede þrefter þet al moncun i-feleð. Pes eappel, leove suster, bitacneð alle þe wa þing þet lust falleð to ant delit of sunne. Hwen þu bihaldest te mon þu art in Eve point: þu lokest o þe eappel. Hwa-se hefde i-seid to Eve þa ha weorp earst hire ehe þron: 'A! Eve, went te

awei; þu warpest ehe o þi deað, 'hwet hefde ha i-ondsweret? 20
 'Me, leove sire, þu havest woh. Hwerof chalengest tu me?
 Þe eappel þet ich loki on is forbode me to eotene ant nawt to
 bihalden.' Þus walde Eve i-noh reaðe habben i-ondsweret.
 O mine leove sustren, as Eve haveð monie dehtren þe folhið
 hare moder, þe ondswierieð o þisse wise: 'Me, wenest tu,' 25
 seið sum, 'þet ich wulle leopen on him, þah ich loki on
 him?' Godd wat, leove suster, mare wunder i-lomp. Eve, þi
 moder, leop efter hire ehnen; from þe ehe to þe eappel, from
 þe eappel i paradis dun to þer eorðe, from þe eorðe to helle,
 þer ha lei i prisun fowr þusent 3er ant mare, heo ant hire 30
 were ba, ant demde al hire ofsprung to leopen al efter hire
 to deað wiðuten ende. Biginnunge ant rote of al þis ilke
 reowðe wes a liht sihðe. Þus, ofte, as me seið, 'of lutel
 muchel waxeð.'

2. Les flatteurs.

35 Fikeleres beoð þreo cunnes. Þe forme beoð uvele inoh; þe
 opre þah beoð wurse; þe þridde þah beoð wurst. *Vae illis qui
 ponunt pulvillos, etc. Vae illis qui dant bonum malum et
 malum bonum, ponentes lucem tenebras et tenebras lucem; hoc
 scilicet detractoribus et adulatoribus pervenit.* Þe forme,
 40 3ef a mon is god, preiseð him bivoren himseolf ant makeð
 him, inoh reaðe, 3et betere þen he beo; ant 3ef he seið wel
 oðer deð wel, heveð hit to hehe up wið overherunge. Þe
 oðer, 3ef a mon is uvel ant seið ant deð se muche mis þet
 hit beo se open sunne þet he hit ne mahe nanes-weis allunge
 45 wiðseggen, he þah, bivore þe mon seolf makeð his uvel
 leasse. 'Nis hit nawt nu', he seið, 'se over uvel as me hit
 makeð. Nart tu nawt te ane i þis þing, þe forme ne þe leaste:
 Þu havest monie feren. Let i-wurðe, god mon. Ne geast tu
 nawt te ane. Moni deð muche wurse.' Þe þridde cunne of

fikelere is wurst, as ich seide, for he preiseð þe uvele ant his 50
 uvele dede, as þe þe seið to þe cniht þe robbeð his povre
 men, 'Al sire, as þu dest wel! For eaver me schal þene cheorl
 peolkin ant pilien, for he is as þe wiðin þe spruteð ut þe
 betere þet me hine croppeð ofte.'

Et voici la version en vieux français :

Pernez ore garde quel mal est avenu de aboutier ; ne pas un mal ne dous, mes to(ut) [...] tivetee qe òre est, et touz jours fust et touz jours serra, tout

veint de vewe. Qe ceo soit voirs, veez-ci la pruve : Lucifer pur ceo q'il vïst et regarda en soi meismes sa bealtee [...] dangre [...] Et d'Eve mere est escrit, tout al com(en)cement en l'entree de son pecchee de sa vewe, *Vidit enim mulier lignum* etc... Ceo est : ' Eve regarda la pome defendue et la vit bele et comenca sey deliter et la regardeure et talent li prist vers la pome et la prist et le manga et dona a son seignour.' Esgardez coment seinte escripture parle et come parfitement ele counte coment pecchee comenca. Issi ala vewe devant et fist voie a desir et a malvois delit, et vint le fet apres lequel sent toute humeyne creature. Ceste pome, chere soer, signifie toutes celes choses la ou chiet desir et delit de pecchee. Kant vous regardez l'omme vous estes en le point de Eve : vous regardez la pome. Qiqe eust dit a Eve quant ele jetta primes son oil sure : 'A! Eve, tournez-vous en voie vous jettez vostre oil sure

vostre mort,' quei eust-ele respondue ? ' Mi, chier sire, vous avez tort. De qai me chalengiez-vous ? La pome qe jeo regard mai est defendue de mangier et nient a regarder.' Issi vodreit Eve par aventure aver respondue. O mes cheres soeres, come Eve ad mult des filles qe siwent. [...] mes qe jeo le reg(arde). (Di)eu le siet, chere soere, greindre merveille eschiet. Eve, vostre mere, sailli apres ses oilz ; del oil desqa la pome, de la pome en paradis aval a la terre, de la terre en'enfern. La jut ele en prisone quatre mil anz et plus, ele et touz les seons et juga toute sa progenie de saillir touz apres lui a mort sanz fin. Comencement et racine de touz cest mal fut une legiere regardure. Issi sovent, sicome l'en dit, de petit crest mult.

Losengours sunt en trois manieres. Les primers sunt assez malvois ; les autres sunt unquore pejors ; li tiers sunt unquore plus malvois. Li premers, si un homme soit bon, le preisent devant li-meismes, et le funt, paraventure, meillour q'il ne soit ; et s'il dit bien ou bien fet, le lievent sus trop haut par trop preisir. L'autres, si un homme est malvois et trespasse tant en dit ou en fet qe ceo soit si overte pecché q'il ne puisse en nule maniere dedire, nepurquant devant l'omme meismes fet son pecché meindre. ' Ceo n'est pas ore, ' dit-il, ' si tres mal come hom le fet. Vous n'estes pas, en ceste chose, le primers, ne le derain ne serrez. Vous avez mult des compaignons. Ne vous chalt, prodhom. Vous n'alez pas sol. Plusours le funt mult novauz. ' La tierce

maniere de losengours est pejour qe nule des autres, sicome jeo dis avant, kar il preise le malvois et son malvois fet, sicome celui qi dit al chivaler qe derobbe ses povres gentz, ' A ! sire, come vous fetes bien ! Kar l'en deit touz jours le vilein plumer et pelier, kar il est auxi come le sauz ke plus tret en branches come plus so(vent)... [lacune dans le ms].

Sans être spécialiste du vieux français et/ou du vieil anglais, il est ici très facile de voir, comprendre, et quantifier les faits de langue auxquels nous sommes confrontés: le texte anglais (que l'on croit donc être l'original) compte exactement 25 conjonctions « ant⁵⁹ », ce qui en fait clairement un texte à tendance polysyndétique (4,3% de conjonctions). Par comparaison, la version en vieux français compte 24

⁵⁹ Y a-t-il le moindre rapport avec la terminaison du « gérondif » ou « participe présent » en français moderne ? Cette question sera l'objet du chapitre V.

conjonctions « et ». On peut dès à présent en tirer une première conclusion concernant le « passage » d'une langue à l'autre, qu'il y ait eu d'ailleurs traduction directe ou non : le français du XII^{ème} siècle était beaucoup moins « gêné » par la polysyndète qu'il ne semble l'être aujourd'hui. D'autre part, si l'on compare les textes de façon attentive, on s'aperçoit que la syntaxe de l'un suit presque littéralement celle de l'autre, notamment en ce qui concerne les séries coordinatives. L'exemple suivant devrait suffire à illustrer notre propos :

deditque viro suo: þet is, Evé biheold o þe forboden eappel
ant seh hine feier ant feng to delitin i þe bihaldunge ant
toc hire lust þertoward, ant nom ant et þrof ant 3ef hire
laverd. Low hu`hali writ spekeð, ant hu inwardliche hit

mulier lignum etc... Ceo est: ' Eve regarda la pome defendue et la vit bele et
comenca sey deliter et la regardeure et talent li prist vers la pome et la prist
et le manga et dona a son seignour.' Esgardez coment seinte escripture parle

Dans la phrase commençant par « Eve biheold » et s'achevant par « laverd », le péché d'Ève nous est décrit dans une succession d'étapes, qui se traduisent dans le texte par une série de propositions verbales liées par « ant ». On dénombre exactement 6 conjonctions « ant ». Or, dans la phrase en vieux français, ce schème est reproduit à l'identique (avec des propositions verbales liées ensemble par sept « et »), ce qui heurterait le lecteur français actuel. Il apparaît donc très clairement que le vieux français et le vieil anglais construisaient la phrase complexe de la même manière, c'est-à-dire par POLYSYNDÈTE.

Mais outre l'influence de la Bible, y a-t-il une ou plusieurs autres explications à ce phénomène ? Si l'on en croit Gérard Antoine dans sa thèse magistrale intitulée *La Coordination en français* (1959), il y aurait effectivement une *deuxième* raison, sans doute parallèle à l'influence de la Bible, d'ordre psycho-linguistique. Il écrit ainsi à propos de l'« histoire » de la coordination :

Cette histoire peut d'ailleurs passer pour bien connue, et l'on a déjà fait allusion à la synthèse psycho-linguistique de Wundt, d'après laquelle **toutes les langues primitives vivent d'abord le stade de la juxtaposition verbale répondant elle-même à une juxtaposition mentale.** À

partir de là s'engendrerait, au second stade, l'état de « parataxe conjonctive », i. e. en gros de coordination, en attendant que la phrase – comme le jugement – s'organise enfin en principale et subordonnée, i. e. en « hypotaxe ». Des linguistes plus récents ne pensent pas autrement. Ainsi Nyrop (VI, 146) :

Dans les langues primitives, comme dans les parlers populaires, la coordination ou parataxe est bien plus employée que la subordination. On commence par juxtaposer les phrases avant de les subordonner les unes aux autres.

Et il renvoie à l'article d'A. Meillet déjà cité sur l'évolution des conjonctions :

La langue parlée, qui dispose de toutes les variations de durée, de hauteur et d'intensité, de la suspension de la voix et, de plus, du geste, n'a pas besoin d'exprimer par des mots spéciaux les liens entre les idées [n'est-ce pas particulièrement vrai en anglais?] autant que le fait la langue écrite.

F. Brunot voit les choses de même (H. L., I, 356):

La vieille langue, comme toutes les langues populaires, préfère les phrases coordonnées aux phrases subordonnées. Cela donne à la prose quelque chose d'alerte, mais aussi parfois de haché.

Et M. E. Lerch, qui donne pour épigraphe à son chapitre « Coordination et subordination » cette phrase de Wulfflin: « La forme de la subordination est toujours une forme plus récente que celle de la coordination », précise: « Comme la langue enfantine et comme toutes les langues primitives, l'ancien français préférerait aussi la juxtaposition des phrases à leur subordination relative. » (H. F. S., I, 43).

Un accord d'une telle ampleur vaut la peine d'être signalé. Mais il est possible de l'élargir encore en rapprochant de ces vues de syntaxe diachronique des considérations d'ordre linguistique et stylistique à nos yeux parallèles : dès longtemps on a peint le langage comme étant progressivement passé par **deux phases essentielles : du « prégrammatical affectif » au « système représentatif intellectualisé »**. Or la première caractéristique de l'affectif selon Bally, n'est-elle pas précisément la tendance vers *l'implicite*, donc vers la juxtaposition, – à laquelle s'oppose la tendance de plus en plus analytique, organisatrice du langage intellectuel ? Et qui dit analyse et organisation nous paraît aboutir nécessairement aux concepts de co- et de subordination, celui-ci traduisant d'ailleurs un état plus « organisé » que celui-là. Ainsi l'étude syntaxique de la liaison des phrases apporterait au stylisticien la confirmation, à coup sûr féconde, d'une de ses principales vues inspiratrices. (p. 463-464 ; les caractères gras sont de nous)

Puis, dans une note en bas de la page 463, l'auteur cite un extrait particulièrement intéressant de *Völkerpsychologie* de Wundt (tome II, p. 298, publié en 1911) :

Dans l'évolution des particules de liaison et de leurs fonctions se reflète en même temps une évolution des formes de phrases, chaque langue atteignant un certain stade de progrès. Le simple agencement sans outils, ou la pure parataxe, représente le point de départ. Une juxtaposition qui manque de tout moyen de liaison n'est sans doute plus possible à trouver nulle part ; mais on trouve toujours dans les langues les plus primitives des états approchant celui-là.

Voici qui est très riche d'enseignements. À n'en pas douter, l'hébreu biblique est une « langue primitive », dans ce sens où il s'agit de l'une des premières langues anciennes connues avec l'akkadien et le phénicien (sans doute l'une des premières langues après « Babel », peu importe à quelle réalité – mythique ou pas – ce mot peut renvoyer). L'hébreu correspond visiblement au stade décrit par Wundt comme celui de la « parataxe conjonctive », et l'on sait qu'avant le texte de la Bible, l'hébreu était *exclusivement* une langue orale. Or, comme nous l'avons vu, cette parataxe conjonctive (que nous préférons appeler « tendance polysyndétique ») a très largement influencé les premiers textes rédigés en anglais et en français. Faisons remarquer que Gérard Antoine a lui aussi évoqué l'influence de la polysyndète biblique sur la syntaxe du vieux français en ces termes :

[E]n effet, ce type [la polysyndète], limité à trois membres ou étendu à des séries bien plus vastes, répond en quelque sorte au canon du rythme biblique ; d'autre part, il faut distinguer les *Et* dominants en tête des versets des *et* harmoniques à l'intérieur des versets, le tout formant une chaîne lyrique qu'il serait arbitraire de découper en tronçons. (p. 821).

Il est d'ailleurs à noter que le latin biblique faisait de cet *et* introducteur d'une formule de donation un abondant usage, naturellement reproduit en français par les traducteurs. (p. 891)

Toutefois, s'il est assez manifeste que le schème polysyndétique a été « calqué » de l'hébreu au grec, puis du grec au latin, avant d'être « inoculé » au vieux français et au vieil anglais, cela ne signifie absolument pas que le grec ancien et le latin soient eux-mêmes des « langues primitives » : au contraire, le grec ancien surtout est caractérisé par un degré de complexité fort, où les rapports logiques entre les éléments de la phrases (marqués par des désinences, ou « cas ») sont d'une importance extrême,

même si ces dernières propositions étaient – effectivement – liées par polysyndète⁶⁰. D'où il ressort que les langues dites classiques telles que le grec ancien et le latin, sans atteindre au même degré d'élaboration que le français moderne, incarnent probablement un degré d'évolution supérieur par rapport aux « langues primitives » (héritées des premières langues humaines telles que le proto-indo-européen) marquées par la polysyndète pure. C'est donc essentiellement – croyons-nous – la polysyndète en tant que *figure du discours*, utilisée exclusivement dans les traductions de la Bible effectuées dans ces langues anciennes, qui a influencé la syntaxe du « vieux » français et du « vieil » anglais. Est-ce à dire que les peuples concernés étaient « primitifs » ou « arriérés » dans leurs facultés intellectuelles et/ou langagières ?

Pour le savoir, il faudrait connaître en détail le dialecte des anciens Celtes, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui, où un grand mystère demeure encore concernant ces langues disparues. Mais il n'en est pas moins vrai que l'anglais et le français se sont forgés à cette époque à partir du latin (et de la Bible en latin, notamment) et que, même si nous ignorons tout ou presque des langues vernaculaires que les Celtes parlaient alors, il est très probable que le « et » du latin, resté intact en français mais transformé en *and/ond/ant* en anglais, soit venu « remplir une case » déjà existante. D'où il est possible de conclure que la ou les langue(s) celte(s) étaient, vraisemblablement, des *langues primitives*. Ainsi, dans Corbett 1971, nous apprenons que :

The history of the prose style of most Western languages reveals a gradual revolution from a paratactic syntax – stringing together a series of co-ordinate structures without conjunctions – to the most sophisticated of sentence patterns, subordination. In Anglo-Saxon, for instance – the earliest extant record of the English language – we note **the lack of the relative pronoun and the subordinating conjunction**, two of the grammatical devices by which Modern English renders clauses dependent. (p. 441 ; nous mettons en gras)

Mais s'il est avéré que le vieil anglo-saxon ne possédait pas de schème subordinatif, ce n'est visiblement pas le cas du vieux français, comme on a pu l'apercevoir dans les quelques extraits précédemment cités (comportant des *don*, des

⁶⁰ Ou comme le décrivent J. Allard et E. Feuillâtre dans leur célèbre *Grammaire Grecque* (1972), à propos de la syntaxe d'Homère (i. e. étape archaïque de la langue grecque) :

« La phrase homérique est souvent faite de propositions coordonnées, dont l'une joue le rôle de principale et les autres, le rôle de circonstanciées (*temps, cause, conséquence, concession*, etc.) : la coordination a précédé, dans l'évolution de la langue, la subordination. » (p. 236)

qui, etc.). Or, toute la suite de cette analyse sera consacrée à démontrer qu'alors même que l'anglais est resté – jusqu'à aujourd'hui, et malgré ce qu'en dit Corbett – sur le même schème polysyndétique, le français a évolué, pour sa part, vers une structure de phrase de nature hypotaxique. Et si l'on en croit les théories linguistiques évoquées plus haut, cela signifierait donc que le français est une langue plus « évoluée » que l'anglais ; ou encore, que les anglophones seraient restés plus « fidèles » à une certaine forme de primitivisme linguistique que les francophones⁶¹. Il n'est pas inexact de dire, en effet, que l'anglais a tendance à exprimer les choses de façon plus « simple et spontanée » que le français, comme nous avons eu l'occasion de l'illustrer ; d'où le « fossé » qui sépare nos deux langues, dans certains cas.

Il est assez facile, de fait, de suivre le « fil conducteur » de la polysyndète dans la littérature anglaise, du Moyen-Âge jusqu'à nos jours. Nous avons eu l'occasion de lire des textes du Moyen-Âge (XIIème - XIIIème siècle), où la polysyndète – directement calquée sur le texte de la Bible – est un trait stylistique et syntaxique majeur. Mais que se passe-t-il d'un point de vue syntaxique à l'ère linguistique suivante, c'est-à-dire à l'ère élisabéthaine ? Pour s'en apercevoir, examinons un extrait du texte de *A Defence of Poesie* de Sir Philip Sidney (1581) :

And {8} even historiographers, although their lips sound of things done, **and** verity be written in their foreheads, have been glad to borrow both fashion **and**, perchance, weight of the poets; so Herodotus entituled the books of his history by the names of the Nine Muses; **and** both he, **and** all the rest that followed him, either stole or usurped, of poetry, their passionate describing of passions, the many particularities of battles which no man could affirm; or, if that be denied me, long orations, put in the mouths of great kings **and** captains, which it is certain they never pronounced. [...]

But {11} now let us see how the Greeks have named it, **and** how they deemed of it. The Greeks named him [Greek text], which name hath, as the most excellent, gone through other languages; it cometh of this word [Greek text], which is TO MAKE; wherein, I know not whether by luck or wisdom, we Englishmen have met with the Greeks in calling him "a maker," which name, how high **and** incomparable a title it is, I had rather were known by marking the scope of other sciences, than by any partial allegation. There is no art delivered unto mankind that hath not the works of nature for his principal object, without which they could not consist, **and** on which they so depend as they become actors **and** players, as it were, of what nature will have set forth. {12}

⁶¹ Il convient évidemment de considérer ce genre d'idée avec toute la réserve qui s'impose.

So doth the astronomer look upon the stars, **and** by that he seeth set down what order nature hath taken therein. So doth the geometrician **and** arithmetician, in their diverse sorts of quantities. So doth the musician, in times, tell you which by nature agree, which not. The natural philosopher thereon hath his name; **and** the moral philosopher standeth upon the natural virtues, vices, or passions of man; **and** follow nature, saith he, therein, **and** thou shalt not err. The lawyer saith what men have determined. The historian, what men have done. The grammarian speaketh only of the rules of speech; **and** the rhetorician **and** logician, considering what in nature will soonest prove **and** persuade, thereon give artificial rules, which still are compassed within the circle of a question, according to the proposed matter. The physician weigheth the nature of man's body, **and** the nature of things helpful **and** hurtful unto it. **And** the metaphysic, though it be in the second **and** abstract notions, **and** therefore be counted supernatural, yet doth he, indeed, build upon the depth of nature. Only the poet, disdainful to be tied to any such subjection, lifted up with the vigour of his own invention, doth grow, in effect, into another nature; in making things either better than nature bringeth forth, or quite anew; forms such as never were in nature, as the heroes, demi-gods, Cyclops, chimeras, furies, **and** such like; so as he goeth hand in hand with Nature, not enclosed within the narrow warrant of her gifts, but freely ranging within the zodiac of his own wit. {13} Nature never set forth the earth in so rich tapestry as divers poets have done; neither with so pleasant rivers, fruitful trees, sweet-smelling flowers, nor whatsoever else may make the too- much-loved earth more lovely; her world is brazen, the poets only deliver a golden.

On constate qu'à cette époque, la syntaxe de l'anglais était encore archaïque, et comportait des formes grammaticales toujours assez proches du vieil anglais (*doth, hath, saith, thou*, etc.), une orthographe un peu flottante (poetrie/poetry/poesy), et une structure textuelle toujours calquée sur les schèmes polysyndétiques du vieil anglais hérités de la Bible. De ce fait, pour le seul paragraphe 11, on compte 18 conjonctions « and » pour 449 mots au total, ce qui résulte en un pourcentage de 4%. Si on le compare au texte de *Cynewulf and Cyneheard* déjà cité plus haut (qui compte 47 « and » pour 459 mots, soit 10,2% de « and »), le pourcentage est bien moindre, mais toujours suffisamment marqué (par rapport à l'étalon qu'est notre français contemporain) pour que cette syntaxe soit encore décrite comme polysyndétique. Mais comparons à présent ce pourcentage de 4% de coordonnants « and » – déjà révélé par Jean-Rémi Lapaire – à un autre texte de la même période, le poème *Troilus and Criseyde* de Geoffrey Chaucer, dont voici plusieurs extraits :

And al thonour that men may doon yow have, 120 As ferforth as your fader dwelled here, Ye shul han, **and** your body shal men save, As fer as I may ought enquire or here.' **And** she him thonked with ful humble chere, **And** offer wolde, **and** it hadde ben his wille, 125 **And** took hir leve, **and** hoom, **and** held hir stille. [...]

And trewelich it sit wel to be so; For alderwyssest han ther-with ben plesed; **And** they that han ben aldermost in wo, With love han ben confortid most **and** esed; **And** ofte it hath the cruel herte apesed, 250 **And** worthy folk maad worthier of name, **And** causeth most to dreden vyce **and** shame. [...]

And sodeynly he wax ther-with astoned, **And** gan hire bet biholde in thrifty wyse: 275 'O mercy, god!' thoughte he, 'wher hastow woned, That art so fair **and** goodly to devyseye?' Ther-with his herte gan to sprede **and** ryse, **And** softe sighed, lest men mighte him here, **And** caughte a-yein his firste pleyinge chere. 280

Ce qui frappe dans ce texte – pourtant contemporain du précédent – c'est l'archaïsme de l'orthographe, tournée indubitablement vers les formes du vieil anglais (*yow, fader, shul, thonked, chere, etc.*) tandis que la syntaxe, là aussi, présente une tendance visible et marquée à la polysyndète. Au sein de la première strophe citée, on dénombre 8 conjonctions « and » pour un texte de 61 mots (ce qui donne un pourcentage de 13,1%). Dans la deuxième strophe, on dénombre 7 conjonctions pour un texte de 53 mots (13,2%). La troisième contient 6 conjonctions pour 53 mots (11,3%). Ceci rejoint les 10,2% du texte en vieil anglais de *Cynewulf and Cyneheard*. Néanmoins, alors que dans ces anciens textes la polysyndète est l'unique figure de liaison, celle-ci est un peu plus rare dans les textes de l'ère élizabéthaine. Ainsi peut-on trouver des paragraphes presque dénués de conjonctions dans Sir Philip Sidney :

But lay aside the just praise it hath, **by being** the only fit speech for music–music, I say, the most divine striker of the senses; **thus** much is undoubtedly true, **that if** reading be foolish without remembering, memory being the only treasure of knowledge, those words which are fittest for memory, are likewise most convenient for knowledge. **Now**, that verse far exceedeth prose in the knitting up of the memory, the reason is manifest: the words, besides their delight, which hath a great affinity to memory, **being so** set as one cannot be lost, **but** the whole work fails: **which** accusing itself, calleth the remembrance back to itself, **and** so most strongly confirmeth it. **Besides**, one word so, as it were, begetting another, **as**, be it in rhyme or measured verse, by the former a man shall have a near guess to the follower. **Lastly**, even they that have taught the art of memory, have showed nothing so apt for it as a certain room divided into many places, well **and** thoroughly known; now that hath the verse in effect perfectly, every word **having** his natural

seat, which seat must needs make the word remembered. **But** what needs more in a thing so known to all men? Who is it that ever was a scholar that doth not carry away some verses of Virgil, Horace, or Cato, **which** in his youth he learned, **and** even to his old age serve him for hourly lessons?

Ou encore des strophes de Chaucer dans lesquelles il n'y a quasiment pas de coordonnants :

Whan Troilus had herd Pandare assented To been his help in loving of Criseyde, 1010 Wex of his wo, **as who** seyth, untormented, **But** hotter wex his love, **and thus** he seyde, **With** sobre chere, al-though his herte pleyde, **Now** blisful Venus helpe, er that I sterve, Of thee, Pandare, I may som thank deserve.

Néanmoins, on remarque que ces passages, liés par des particules logiques plus élaborées que le seul « and » (à la différence du vieil anglais qui n'en possédait pas) sont le plus souvent de nature argumentative, donc moins « spontanés » peut-être qu'une pièce de prose habituelle. On perçoit ici, évidemment, l'influence classique du grec ancien (à ne pas confondre avec *la traduction littérale* de la Bible dans cette langue). Or, il est manifeste que ce système d'organisation phrastique n'a pas tenu, comme le démontrent les textes du plus grand écrivain de cette époque, ce « corbeau » qui a servi de figure de proue mythique et fondatrice de l'ensemble de la littérature (et donc de la langue) anglaise et anglophone en général : **William Shakespeare**. Voici donc, à titre d'exemple, l'extrait peut-être le plus célèbre de son œuvre, la fameuse tirade d'Hamlet mainte fois citée (où nous mettons en relief les conjonctions de coordination) :

To be, or not to be– that is the question:
Whether 'tis nobler in the mind to suffer
The slings **and** arrows of outrageous fortune
Or to take arms against a sea of troubles,
And by opposing end them. To die– to sleep–
No more; **and** by a sleep to say we end
The heartache, **and** the thousand natural shocks
That flesh is heir to. 'Tis a consummation

Devoutly to be wish'd. To die– to sleep.
 To sleep– perchance to dream: ay, there's the rub!
 For in that sleep of death what dreams may come
 When we have shuffled off this mortal coil,
 Must give us pause. There's the respect
 That makes calamity of so long life.
 For who would bear the whips **and** scorns of time,
 Th' oppressor's wrong, the proud man's contumely,
 The pangs of despis'd love, the law's delay,
 The insolence of office, **and** the spurns
 That patient merit of th' unworthy takes,
 When he himself might his quietus make
 With a bare bodkin? Who would these fardels bear,
 To grunt **and** sweat under a weary life,
 But that the dread of something after death–
 The undiscover'd country, from whose bourn
 No traveller returns– puzzles the will,
And makes us rather bear those ills we have
 Than fly to others that we know not of?
 Thus conscience does make cowards of us all,
And thus the native hue of resolution
 Is sicklied o'er with the pale cast of thought,
And enterprises of great pith **and** moment
 With this regard their currents turn awry
And lose the name of action.– Soft you now!
 The fair Ophelia!– Nymph, in thy orisons
 Be all my sins rememb'ed.

Cette célèbre tirade est écrite dans des mots d'une grande résonance, même pour un lecteur moderne ; et l'une des multiples raisons à l'origine de ce caractère très moderne est, croyons-nous, le fait que William Shakespeare écrivait en **anglais moderne**. Tout dans ses textes – de l'orthographe à la syntaxe⁶² – prépare ce qui deviendra plus tard l'anglais « standard », que l'on parle encore de nos jours – ou du moins, que l'on « écrit » encore. Or, il est intéressant d'étudier la coordination au sein de ce texte, pour se rendre compte que l'anglais moderne commence peut-être avec Shakespeare. Ainsi, avons-nous 12 conjonctions « and » dans cette tirade, pour un

⁶² En dehors de ces considérations purement linguistiques, les thèmes abordés sont également (toujours) très actuels.

total d'exactly 277 mots, soit un pourcentage de 4,3% de conjonctions « and », ce qui correspond – comme nous l'avons vu – à l'anglais d'aujourd'hui .

Toutefois, en quoi la syntaxe élisabéthaine incarnée par la prose de Shakespeare a-t-elle « déteint » sur les siècles suivants ? Si l'on s'intéresse à la littérature anglaise du 17ème siècle, la réponse peut sembler mitigée. En effet, cette époque marque l'avènement de l'« enlightenment », c'est-à-dire de la science, de la philosophie et de la raison en Angleterre, traditionnellement opposées à l'obscurantisme de l'Église. Cette nouvelle façon de penser, héritée de grands noms comme Isaac Newton, le plus illustre d'entre eux (et qui fait écho aux « Lumières » françaises) est nettement marquée dans la prose littéraire de cette époque. En voici deux extraits significatifs, où l'on verra que les auteurs s'efforcent d'allonger leurs phrases à l'extrême (en multipliant à la fois les subordinants et les coordonnants), ce qui rappelle étrangement – par une sorte d'anticipation anachronique – la syntaxe française d'écrivains comme Châteaubriand ou Proust :

BEAUTIFUL Aurora had newly dressed the pearled morning with a ruby coronet to entertain her lover, **who** began already to mount his golden chariot for the day's triumph, **when** unfortunate Cassianus, in the great forest between the mountain Timolius **and** the city of Sardis, rose from his grassy bed under the large canopy of a well-spread oak, **where** the night past he underwent an inconvenient lodging for want of better shelter, **and** being seated upon the root of that tree **that, however**, had favourably contributed its best assistance towards his accommodation, **with** intention (according to his custom) to pay an early offering to his sorrow, **whilst** his page saddled his horse **that** procured more bountiful entertainment than his master, **since** the time of the year had provided plentiful provision for his appetite, of a sudden his ear was saluted by a well-tuned cry of deep mouthed hounds **that** seemed to charm the air with a delightful harmony, **which** consequently gave the prince some interruption to his resolutions.

[première phrase de *The Princess Cloria*, texte anonyme publié à Londres en 1653-54]

The Emperor's ships were all of gold, **but** the merchants' **and** skippers' of leather; **the** golden ships were not much heavier than ours of wood, **by reason** they were neatly made **and** required not such thickness, **neither** were they troubled with pitch, tar, pumps, guns **and** the like, **which** make our wooden ships very heavy; **for** though they were not all of a piece, **yet** they were so

well soddered that there was no fear of leaks, chinks or clefts, **and** as for guns, there was no use of them, **because** they had no other enemies but the winds. **Besides**, they were pitched to keep out water.

[extrait du roman *The Blazing World*, publié en 1666 par Margaret Cavendish, Duchesse de Newcastle]

Dans ces deux extraits, l'on est tout d'abord frappé par la modernité de l'orthographe par rapport à celle de Chaucer, alors qu'un siècle uniquement sépare ces textes. C'est sans doute Shakespeare qui a été si ce n'est l'initiateur, du moins le précurseur ou l'annonciateur de cette révolution orthographique, qui s'écarte résolument du vieil anglais. Du point de vue de la syntaxe, toutefois, il est intéressant de noter à quel point l'auteur de *The Princess Cloria* s'efforce – avec parfois une lourdeur qui confine à la maladresse – de lier « logiquement » les éléments de sa (très) longue phrase entre eux, d'expliciter ces liens dans une suite assez agglutinante. On croirait avoir affaire à une sorte de « polysyndète déguisée ». Si nous n'étions pas fortement conditionnés à une tendance certaine vers la polysyndète en anglais actuel, ce texte nous paraîtrait peut-être moins « surfait » ; une telle structure de phrase, en français, rappellerait certains textes de Proust et « passerait » beaucoup mieux. Nous dirions volontiers, aujourd'hui, que c'est « comme si l'auteur avait voulu imiter la syntaxe française ». Or, nous verrons par la suite qu'il ne s'agit pas plus d'un calque d'une prétendue structure française « cartésienne » que d'une influence globale de la philosophie des Lumières sur la langue anglaise (influence qui n'a pas été suivie d'effet par la suite, d'où l'étrangeté ressentie de cette phrase). C'est cette même philosophie des Lumières qui a influencé et transformé la syntaxe du français de l'époque, *au même moment*.

D'où cette première hypothèse, que nous tenterons d'appuyer par des exemples concrets du côté francophone : l'anglais et le français se sont différenciés, du point de vue de la syntaxe des phrases complexes, aux alentours du 17^{ème} siècle (soit juste avant l'apogée des « Lumières »). Car si le premier texte se caractérise par une logique, par une hypotaxe peu habituelles en anglais d'aujourd'hui, le deuxième extrait s'apparente davantage à ce qu'on a l'habitude de voir dans la littérature anglophone contemporaine, même s'il est probable qu'un auteur contemporain aurait légèrement

accentué la polysyndète (; **and** the golden ships/ **And** besides). Nous avons malgré tout 4 conjonctions « and » dans ce texte de 107 mots, d'où un pourcentage de 3,7% de « and » – très proche de l'anglais contemporain. Et, de fait, la dernière occurrence de « and » n'a pas valeur coordinative, mais discursive. Or, comment expliquer le basculement entre la syntaxe hypotaxique du premier extrait, et la polysyndète du second ? Il semble qu'il faille y voir l'**influence dominante** de la King James Version de la Bible, publiée à la même période (1611), qui est manifestement venue contre-balancer l'influence de « l'esprit scientifique » sur la syntaxe des auteurs anglais de l'époque. La religion a donc triomphé de la raison, ou si l'on préfère : l'émotion, l'imagination et le sentiment ont triomphé de l'intellectualisme, de la rigueur scientifique, qui de l'autre côté de la Manche a pourtant imprégné la syntaxe française en profondeur. À ce propos, on s'aperçoit que dès le 18^{ème} siècle, la syntaxe anglaise a pris une tournure plus spécifiquement polysyndétique, comme en témoignent ces quelques extraits de textes célèbres choisis au hasard :

Let the chastisements of Juvenal be never so necessary for his new kind of satire; let him declaim as wittily **and** sharply as he pleases: yet still the nicest **and** most delicate touches of satire consist in fine raillery....How easy is it to call rogue **and** villain, **and** that wittily! But how hard to make a man appear a fool, a blockhead, or a knave, without using any of those opprobrious terms! To spare the grossness of the names, **and** to do the thing yet more severely, is to draw a full face, **and** to make the nose **and** cheeks stand out, **and** yet not to employ any depth of shadowing. This is the mystery of that noble trade, which yet no master can teach to his apprentice: he may give the rules, but the scholar is never the nearer in his practice. Neither is it true that this fineness of raillery is offensive. A witty man is tickled while he is hurt in this manner, **and** a fool feels it not. The occasion of an offence may possibly be given, but he cannot take it. If it be granted that in effect this way does more mischief; that a man is secretly wounded, **and** though he be not sensible himself, yet the malicious world will find it for him: yet there is still a vast difference betwixt the slovenly butchering of a man, **and** the fineness of a stroke that separates the head from the body, **and** leaves it standing in its place. . . .

[extrait de *A Discourse Concerning the Original and Progress of Satire*, 1693]

I was born in the year 1632, in the city of York, of a good family, though not of that country, my father being a foreigner of Bremen, who settled first at Hull. He got a good estate by merchandise, **and** leaving off his trade, lived afterwards at York, from whence he had married my mother, whose relations were named Robinson, a very good family in that country, **and** from

whom I was called Robinson Kreutznaer; but, by the usual corruption of words in England, we are now called—nay we call ourselves **and** write our name—Crusoe; **and** so my companions always called me.

[premier paragraphe de *The Life and Adventures of Robinson Crusoe* (1719), par Daniel Defoe]

When I found myself on my feet, I looked about me, **and** must confess I never beheld a more entertaining prospect. The country around appeared like a continued garden, **and** the enclosed fields, which were generally forty feet square, resembled so many beds of flowers. These fields were intermingled with woods of half a stang, **and** the tallest trees, as I could judge, appeared to be seven feet high. I viewed the town on my left hand, which looked like the painted scene of a city in a theatre.

I had been for some hours extremely pressed by the necessities of nature; which was no wonder, it being almost two days since I had last disburdened myself. I was under great difficulties between urgency **and** shame. The best expedient I could think of, was to creep into my house, which I accordingly did; **and** shutting the gate after me, I went as far as the length of my chain would suffer, **and** discharged my body of that uneasy load. But this was the only time I was ever guilty of so uncleanly an action; for which I cannot but hope the candid reader will give some allowance, after he has maturely **and** impartially considered my case, **and** the distress I was in. From this time my constant practice was, as soon as I rose, to perform that business in open air, at the full extent of my chain; **and** due care was taken every morning before company came, that the offensive matter should be carried off in wheel-barrows, by two servants appointed for that purpose. I would not have dwelt so long upon a circumstance that, perhaps, at first sight, may appear not very momentous, if I had not thought it necessary to justify my character, in point of cleanliness, to the world; which, I am told, some of my maligners have been pleased, upon this **and** other occasions, to call in question.

[extrait du roman *Gulliver's Travels* (1726), par Jonathan Swift]

Puis, au 19^{ème} siècle, temps de la poésie romantique et du « lyrisme » par excellence, la polysyndète a connu – comme on l'a vu avec Tennyson, avec Poe, avec Lewis Carroll – une extension fulgurante, de sorte qu'elle est quasiment passée d'une simple figure de syntaxe à une véritable figure de style chez certains auteurs⁶³, compliquant d'autant plus la tâche au traductologue et linguiste comparatiste. Toutefois, il faut remarquer que même les écrivains les plus « cérébraux » comme

⁶³ La difficulté est alors de savoir, comme on l'a vu, jusqu'à quel degré l'on peut conserver (ou adapter) cette figure de style en français.

Virginia Woolf utilisent très largement cette figure (qu'ils tirent vers la figure de style), ce qu'on peut vérifier dans l'extrait suivant de *The Waves* (1931) :

As they neared the shore each bar rose, heaped itself, broke **and** swept a thin veil of white water across the sand. The wave paused, **and** then drew out again, sighing like a sleeper whose breath comes **and** goes unconsciously. Gradually the dark bar on the horizon became clear as if the sediment in an old wine-bottle had sunk **and** left the glass green. Behind it, too, the sky cleared as if the white sediment there had sunk, or as if the arm of a woman couched beneath the horizon had raised a lamp **and** flat bars of white, green **and** yellow spread across the sky like the blades of a fan. Then she raised her lamp higher **and** the air seemed to become fibrous **and** to tear away from the green surface flickering **and** flaming in red **and** yellow fibres like the smoky fire that roars from a bonfire. Gradually the fibres of the burning bonfire were fused into one haze, one incandescence which lifted the weight of the woollen grey sky on top of it **and** turned it to a million atoms of soft blue. The surface of the sea slowly became transparent **and** lay rippling **and** sparkling until the dark stripes were almost rubbed out. Slowly the arm that held the lamp raised it higher **and** then higher until a broad flame became visible; an arc of fire burnt on the rim of the horizon, **and** all round it the sea blazed gold.

À ce jour, la polysyndète est restée un trait majeur de la syntaxe des phrases complexes en anglais. Or cet héritage provient du texte de la Bible hébraïque, écrite il y a environ 2600 ans.

En français, néanmoins, l'histoire de la figure est tout à fait différente.

Comme nous l'avons montré, les auteurs français du XII^{ème} et XIII^{ème} siècle utilisent la polysyndète à foison, de sorte que le coordonnant *et* sert à lier entre eux des adjectifs, des noms, des verbes, des propositions, et même des phrases entières (à hauteur de 10% du texte). À l'étape suivante du développement de la langue, que les spécialistes situent aux XIV^{ème}-XV^{ème} siècle (et catégorisent sous le nom de « moyen français »), force est de constater que la polysyndète demeure le schème cohésif privilégié, quoique dans une proportion légèrement moindre. Voici, à titre d'exemple, un extrait d'un texte de Commines (1445/47 - 1511), où le coordonnant *et* représente 8,2% du passage :

Grant follie est à ung prince de se soubmettre à la puissance d'un autre, par especial quant ilz

sont en guerre, **et** est grand advantaige aux princes d'avoir veü des hystoires en leur jeunesse, èsquelles voyent largement de telles assemblées **et** de grans fraudes **et** tromperies **et** parjuremens que aucuns des anciens ont fait les ungs vers les autres, **et** prinz **et** tuéz ceulx qui en telles seüretéz s'estoient fiéz. Il n'est pas dit que tous en ayent usé, mais l'exemple d'ung est assez pour en faire saiges plusieurs **et** leur donner vouloir de se garder.

Et est, ce me semble (ad ce que j'ay veü par experience de ce monde, où j'ay esté autour des princes l'espace de dix huit ans ou plus, ayant clère congnoissance des plus grandes **et** secrètes matières qui se soient traictées en ce royaulme de France **et** seigneuries voysines), l'ung des grands moyens de rendre ung homme saige, d'avoir leü les hystoires anciennes **et** apprendre à se conduire **et** garder **et** entreprendre saigement par les hystoires **et** exemples de noz predecesseurs. Car nostre vie est si briefve qu'elle ne suffit à avoir de tant de choses experience.

Si l'auteur de ce texte fait un usage extensif de la conjonction « et » pour lier les différents arguments de son discours⁶⁴, il n'en utilise pas moins d'autres formes de liage (même s'il s'agit toujours de pseudo-coordinations) comme « èsquelles », « que » et surtout « ayant », de manière très lourde et maladroite, presque artificielle. On voit donc, dès cette époque, que l'emploi de « périphrases coordinatives » dans le français de Commynes naît probablement d'un souci stylistique ou euphonique, qui serait selon nous d'éviter (à certains endroits) de répéter le mot *et* à outrance (même si l'usage de la coordination, plutôt que la subordination, n'est apparemment pas remis en question *en soi*). *Ceci porterait à croire que le participe présent, dans le français de Commynes, est une forme de coordination ayant pour fonction de « se substituer » au coordonnant « et ».* Faut-il voir dans la perception de l'inélégance de la répétition de « et », une relative « sophistication » de l'esprit français, à son balbutiement ? Pour le savoir, avançons d'un siècle dans le temps, et voyons ce que le XVIème siècle français a produit comme textes, en s'appuyant respectivement sur les œuvres de Rabelais (1483/94-1553), Ronsard (1524-1585) et Montaigne (1553-1592). Ci-après quelques extraits :

*Ponocrates, pour le commencement, ordonna qu'il feroit à sa maniere accoustumée, affin d'entendre par quel moyen, en si long temps, ses antiques precepteurs l'avoient rendu tant fat, niays **et** ignorant. Il dispensoit doncques son temps en telle façon que ordinairement il s'esveilloit entre huyt **et** neuf heures, feust jour ou non ; ainsi l'avoient ordonné ses regens*

⁶⁴ Et n'hésite pas à laisser le hiatus des répétitions de mêmes sons (comme « et est ») qui feraient sursauter un lecteur francophone moderne !

antiques, alleguans ce que dict David : Vanum est vobis ante lucem surgere.

*Puis se gambayoit, penadoit **et** paillardoit parmy le lict quelque temps pour mieulx esbaudir ses esperitz animaulx ; **et** se habiloit selon la saison, mais voluntiers portoit il une grande **et** longue robe de grosse frize fourrée de renards ; après se peignoit du peigne de Almain, c'estoit des quatre doigtz **et** le poulce, car ses precepteurs disoient que soy aultrement pigner, laver **et** nettoyer estoit perdre temps en ce monde.*

*Puis fiantoit, pissoyt, rendoyt sa gorge, rottoit, pettoyt, baisloyt, crachoyt, toussoyt, sangloutoyt, esternuoit **et** se morvoyt en archidiacre, **et** desjeunoyt pour abattre la rouzée **et** mauvais aer : belles tripes frites, belles charbonnades, beaulx jambons, belles cabirotades **et** forces soupes de prime. Pomocrates luy remonstroit que tant soubdain ne devoit repaistre au partir du lict sans avoir premierement faict quelques exercice. Gargantua répondit :*

*« Quoy ! n'ay je faict suffisant exercice ? Je me suis vaultré six ou sept tours parmi le lict davant que me lever. Ne est ce assez ? Le pape Alexandre ainsi faisoit, par le conseil de son medecin Juif, **et** vesquit jusques à la mort en despit des envieux. Mes premiers maistres me y ont accoustumé, disans que le desjeuner faisoit bonne mémoire ; pour tant y beuvoient les premiers. Je m'en trouve fort bien **et** n'en disne que mieulx. **Et** me disoit Maistre Tubal (qui feut premier de sa licence à Paris) que ce n'est tout l'avantage de courir bien toust, mais bien de partir de bonne heure ; aussi n'est ce la santé totale de nostre humanité boyre à tas, à tas, à tas, comme canes, mais ouy bien de boyre matin ; unde versus :*

Lever matin n'est poinct bon heur ; / Boire matin est le meilleur.

[Extrait du roman *Gargantua* de François Rabelais.]

Considérons à présent cet autre extrait littéraire, dans le genre cette fois poétique, issu de la même époque :

Je n'avais pas quinze ans que les monts **et** les bois
Et les eaux me plaisaient plus que la Cour des Rois,
Et les noires forêts en feuillage voûtées,
Et du bec des oiseaux les roches picotées ;
Une vallée, un antre en horreur obscurci,
Un désert effroyable était tout mon souci,
Afin de voir au soir les Nymphes **et** les Fées
Danser dessous la Lune en cotte par les prés,
Fantastique d'esprit, **et** de voir les Sylvains
Etre boucs par les pieds, **et** hommes par les mains,
Et porter sur le front des cornes en la sorte
Qu'un petit agnelet de quatre mois les porte.
J'allais après la danse, **et** craintif je pressais

Mes pas dedans le trac des Nymphes, **et** pensais
Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse
J'aurais incontinent l'âme plus généreuse,
Ainsi que l'Ascréan qui gravement sonna
Quand l'une des neuf Soeurs du laurier lui donna.
Or je ne fus trompé de ma jeune entreprise :
Car la gentille Euterpe ayant ma dextre prise,
Pour m'ôter le mortel, par neuf fois me lava
De l'eau d'une fontaine où peu de monde va,
Me charma par neuf fois, puis, d'une bouche enflée
Ayant dessus mon chef son haleine soufflée,
Me hérissa le poil de crainte **et** de fureur,
Et me remplit le coeur d'ingénieuse erreur [...]

[Extrait du poème « Hymne à l'Automne », de Ronsard.]

Dans un genre différent, celui de l'autobiographie, considérons cet extrait des *Essais* de Michel de Montaigne :

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique **et** privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents **et** amis : à ce que, m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt), ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions **et** humeurs, **et** que par ce moyen ils nourrissent plus entière **et** plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse mieux paré **et** me présenterais en une marche étudiée. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle **et** ordinaire, sans contention **et** artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, **et** ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis. Que j'y eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, **et** tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole **et** si vain. Adieu donc. De Montaigne, ce premier de mars mille cinq cent quatre-vingt.

[Avant-propos de Montaigne à ses *Essais*.]

Le texte de Rabelais est assez fortement polysyndétique : on y compte 16

conjonctions *et* pour 343 mots, soit un pourcentage d'environ 4,6%. Il en est de même avec l'extrait du poème de Ronsard, où l'on dénombre 16 *et* pour 218 mots, soit un pourcentage de 7,3%. Pour ce qui est du texte de Montaigne, on dénombre 11 *et* pour 233 mots, soit un pourcentage de 4,7%. Chez ces trois auteurs, la polysyndète joue un rôle cohésif majeur, mais il faut remarquer que l'emploi du *et* est moins marqué par rapport au siècle précédent. Même si l'usage de la polysyndète, *en soi*, ne semble pas être remis en cause (il y a toujours assez peu d'éléments subordonnés), les auteurs prennent visiblement soin d'éviter le recours répétitif à la conjonction « et », employant à ce titre diverses périphrases (du type : *affin de, puis, ainsi*) et notamment le participe présent, qui apparaît alors avec une plus grande fréquence. C'est, sans doute, l'une des toutes premières étapes dans l'évolution de la syntaxe française vers l'hypotaxe. D'un point de vue orthographique, la langue est clairement archaïsante et instable chez Rabelais et Ronsard (certains mots comme « parmi/parmy » présentent deux orthographe différentes au sein du même paragraphe, exactement comme on l'a vu en anglais avec Sir Philip Sidney), mais on note l'extrême modernisme de Montaigne, qui écrit dans un français *presque* contemporain. Néanmoins, sa syntaxe clairement polysyndétique est ancrée dans une époque passée, le XVI^{ème} siècle ; le français moderne n'est plus structuré de la même façon. Or, il est très intéressant de constater que le texte de Rabelais, polysyndétique à environ 4,6%, est donc très proche structurellement de l'anglais standard en ce qui concerne la coordination (celui de Shakespeare, qui s'est perpétué jusqu'à l'époque moderne⁶⁵). L'une des pistes de recherche privilégiées dans le Chapitre IV sera, par conséquent, de comparer le français de Rabelais à sa « traduction » en français moderne : ce détour linguistique, qui simplifiera d'autant plus la comparaison que les deux langues sont très proches morphologiquement (bien plus que l'anglais et le français modernes) permettra de mieux saisir la différence entre l'ancienne syntaxe polysyndétique incarnée par Rabelais – et conservée en anglais moderne – et la syntaxe actuelle du français, marquée par une tendance à l'hypotaxe⁶⁶. Cette tendance, de fait, commence dès le siècle suivant Rabelais (c'est-à-dire la fin XVII^{ème} - début XVIII^{ème} siècle) avec des

⁶⁵ En d'autres mots : il y a adéquation syntaxique entre le français de Rabelais et l'anglais d'aujourd'hui, selon toute vraisemblance.

⁶⁶ Par ce biais-là, nous espérons nous affranchir de certains « a priori » psychologiques liés au passage d'un système morpho-lexical à un autre. Le fait que les mots soient quasiment identiques permettra de mieux se concentrer sur la syntaxe.

auteurs comme Descartes⁶⁷ (1596 - 1650), Montesquieu (1689 - 1755) ou Rousseau (1712 - 1778), grandes figures des « Lumières » françaises, dont voici des extraits de texte significatifs : commençons avec Descartes, qui systématise ici l'ordre des priorités dans la construction logique du raisonnement (et par extension, dans celle de l'énoncé).

Comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un Etat est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées, ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus dans mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point les uns les autres.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon, et que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre.

[Extrait de *Discours de la méthode*, par René Descartes ; nous soulignons.]

Sur le mode narratif, Montesquieu présente la découverte d'un univers neuf sous forme d'une description de mode épistolaire à l'adresse d'un étranger non initié. Le narrateur cherche à comprendre et expliquer la logique derrière cette

⁶⁷ Le texte que nous proposons, qui est une traduction du latin, est présent à titre d'illustration. Il concentre à lui tout seul la « philosophie » française de l'époque.

étrangeté dérangeante au fur et à mesure qu'il dévoile le tableau :

Nous sommes à Paris depuis un mois, **et** nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, **et** qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; **et** que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français ; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, **et** qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement **et** périodiquement. Un homme qui vient après moi **et** qui me passe me fait faire un demi-tour ; **et** un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; **et** je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs **et** des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, **et** je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; **et**, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, **et** ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor **et** qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, **et** ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, **et** qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, **et** ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force **et** la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, **et** mille autres choses de cette espèce.

Et, pour le tenir toujours en haleine **et** ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit qu'il appela *constitution*, **et** voulut obliger, sous de grandes peines, ce

prince **et** ses sujets de croire tout ce qui y était contenu. Il réussit à l'égard du prince, qui se soumit aussitôt, **et** donna l'exemple à ses sujets ; mais quelques-uns d'entre eux se révoltèrent, **et** dirent qu'ils ne voulaient rien croire de tout ce qui était dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte qui divise toute la cour, tout le royaume **et** toutes les familles. Cette *constitution* leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel : c'est proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulèvent tout contre la *constitution* : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilège. Il faut pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal ; **et**, par le grand Ali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, **et** que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis ? [...]

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab 2, 1712.

[Extrait des *Lettres Persanes* (lettre XXIV) de Montesquieu.]

Enfin, voici un troisième exemple représentatif, extrait des *Rêveries d'un promeneur solitaire*, où le rêveur méditatif tente de comprendre le monde qui l'entoure et les raisons de son ostracisme :

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable **et** le plus aimant des humains en a été proscrit. Par un accord unanime ils ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, **et** ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux. J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux **et** de tout, que suis-je moi-même ? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup d'oeil sur ma position. C'est une idée par laquelle faut nécessairement que je passe pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans **et** plus que je suis dans cette étrange position, elle me paraît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil **et** que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aie fait sans que je m'en aperçusse un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne sais comment de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un chaos

incompréhensible où je n'aperçois rien du tout ; **et** plus je pense à ma situation présente **et** moins je puis comprendre où je suis.

[Extrait de *Les rêveries du promeneur solitaire*, de Jean-Jacques Rousseau.]

Ces trois textes illustrent le déclin de la parataxe en français, et le basculement soudain vers l'hypotaxe. En effet, le texte de Descartes (que nous commentons dans la suite) reflète la pensée analytique de l'époque, liée aux progrès de la science et de la philosophie ; celui de Montesquieu, autre grand nom des Lumières françaises, traduit cet état de pensée et présente une syndète de 3,2% par rapport à l'ensemble de l'extrait; le court texte de Rousseau présente une syndète de 2,6%. Il y a donc eu, depuis Descartes, un « effondrement » de la polysyndète qui a sans doute à voir avec la philosophie même de l'auteur : celui-ci, en effet, prône de « conduire par ordre [s]es pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point les uns les autres ». Ceci semble parfaitement résumer la tendance du français à l'hypotaxe : on « conduit » sa phrase en partant d'une principale (qui s'impose en premier à l'esprit), puis on y ajoute des subordonnées, en supposant – et parfois en s'efforçant de trouver – un ordre logique entre les éléments. Cette tendance qu'a le français à « hiérarchiser » les éléments du discours semble donc, a priori, héritée de la philosophie des Lumières, qui n'est en cela (d'un point de vue syntaxique, du moins) que la continuation d'une mouvance amorcée au XVIème siècle, avec des écrivains tels que Montaigne. C'est du moins l'hypothèse, certes délicate à démontrer, que nous posons. Il est toutefois assez facile de voir en quoi la « méthode cartésienne » (probablement la méthode de tout un mouvement de pensée et de philosophie) se reflète *concrètement* dans les textes de l'époque : notons l'emploi extensif des relatives, des gérondifs, des propositions circonstancielle de but, dans l'ensemble de ces écrits. Mais, quelle que soit l'origine de ce phénomène, les chiffres et les textes sont éloquents : à partir de cette époque-là, la langue française (à l'écrit, tout du moins) devient essentiellement **hypotaxique**. Restent encore à élucider les modalités particulières de cette tendance à l'hypotaxe.

Puis enfin, aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, les textes littéraires écrits en français n'ont presque plus du tout recours à la polysyndète, et présentent une tendance exclusivement hypotaxique, hiérarchisante. Ainsi en témoignent les extraits suivants de romans français des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, d'abord sur le mode descriptif et narratif avec les Mémoires de Châteaubriand :

La maison qu'habitaient alors mes parents est située dans une rue sombre **et** étroite de Saint-Malo, appelée la rue des Juifs : cette maison est aujourd'hui transformée en auberge. La chambre où ma mère accoucha domine une partie déserte des murs de la ville, **et** à travers les fenêtres de cette chambre on aperçoit une mer qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur des écueils. J'eus pour parrain, comme on le voit dans mon extrait de baptême, mon frère, **et** pour marraine la comtesse de Plouër, fille du maréchal de Contades. J'étais presque mort quand je vins au jour. Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails ; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. Le Ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées. [...]

[Extrait des *Mémoires d'outre-tombe* de Châteaubriand ; syndète à 1,4%.]

Voici enfin un extrait d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, l'un des plus célèbres romans français du début du 20^{ème} siècle :

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » **Et**, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains **et** souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} **et** de Charles-Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison, mais pesait comme des écailles sur mes yeux **et** les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était pas allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue **et** j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité,

douce **et** reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; **et** le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente **et** aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

[Extrait de *À la Recherche du Temps Perdu* de Marcel Proust ; syndète à 2,4%.]

Comme on peut l'apercevoir, ces deux textes font un usage très restreint de la coordination : de 1,5 à 2% de la masse lexicale totale. Nous remarquons une certaine préférence pour des phrases mieux articulées, où les liens anaphoriques semblent plus appuyés, ainsi qu'une prédilection marquée pour les structures relatives. À noter, l'emploi fréquent du point-virgule qui, quelques siècles auparavant, aurait sans doute correspondu à des « et ». C'est donc toute une étape de l'évolution linguistique du français que l'on voit franchie sous nos yeux, à travers ces quelques extraits littéraires.

5 - CONCLUSION DU CHAPITRE 3

Pour conclure ce chapitre plus théorique de notre travail, rappelons tout d'abord ce constat majeur auquel nous ont mené nos recherches : à savoir, que la syntaxe de l'hébreu ancien, l'une des toutes premières langues écrites connues et attestées, a profondément influencé la structure de l'anglais écrit ou « littéraire » via les traductions du texte sacralisé de la Bible. C'est indéniablement des traductions de l'Ancien Testament en vieil anglais que découle l'usage extensif, en anglais contemporain, de cette figure particulière de syntaxe (même s'il y a sans doute eu, comme on l'a vu, des raisons psychologiques sous-jacentes ayant favorisé l'intégration

de cette figure dans la langue). Il en fut de même à cette époque en français ; néanmoins, l'esprit philosophique des « Lumières » a fait prendre une tout autre voie à la langue française : d'une langue parataxique et spontanée, le français est devenu la langue de l'analyse, la langue de l'intellectualisme et des rapports logiques, d'où son surnom populaire de « langue cartésienne ».

De manière concrète, il semblerait que l'anglais utilise la conjonction AND à raison de 4% dans ses textes actuellement, tandis que le français l'utilise à raison de 2 à 3% en moyenne. Ce qui signifie que les 1/1,5% restants sont représentés – du moins dans les textes traduits depuis l'anglais – par d'autres charnières (ou charnières zéro) que le seul mot ET : on a déjà remarqué le rôle des périphrases coordinatives, de la ponctuation, et des conjonctions de subordination dans les textes contemporains. Or, tout l'enjeu du chapitre qui suit sera d'élucider les modalités concrètes de ces changements interlinguistiques (ou « shifts » en anglais), en nous inspirant des principes déjà décrits aux chapitres précédents, mais en nous acheminant vers un degré de théorisation plus élevé. Pour ce faire, nous partirons du constat déjà évoqué selon lequel l'anglais actuel est syntaxiquement proche du français de Rabelais, et aurons dès lors recours à une sorte d'« exercice intellectuel » qui consistera à comparer le texte du Gargantua de Rabelais en français du XVIème siècle à sa « version » moderne, dans le but de mieux saisir et comprendre les différences qui opposent la parataxe anglaise (reflétée dans la prose de Rabelais) à l'hypotaxe du français moderne. Puis, l'analyse d'un corpus bilingue strictement anglais-français (constitué de textes de Lewis Carroll et de Hemingway, accompagnés de leurs traductions officielles publiées, ainsi que de textes contemporains sélectionnés au hasard) nous permettra de vérifier à nouveau nos hypothèses.

**PARTIE III —
HYPOTHÈSES
PRÉDICTIVES**

CHAPITRE IV : VERS UNE TENTATIVE DE SYSTÉMATISATION DE LA TRADUCTION DES SCHÈMES POLYSYNDÉTIQUES DE L'ANGLAIS VERS LE FRANÇAIS

1- Enjeux et méthodes

Nous souhaiterions, au sein de ce chapitre, mettre nos diverses hypothèses traductologiques à l'épreuve d'un corpus de textes sélectionnés en vertu de leur caractère ostensiblement polysyndétique. Il nous a déjà été donné de montrer, à l'aide d'exemples variés, que *toute la syntaxe* des textes anglophones (ceux, du moins, présentant un certain degré d'élaboration⁶⁸) se trouve affectée par ce phénomène ; qu'il s'agisse de poésie, de roman, de théâtre et même – nous le verrons – de textes pragmatiques. La polysyndète, fréquemment décrite comme une figure de style, doit être plutôt considérée en anglais comme une *figure de syntaxe*, héritée comme nous l'avons vu d'une longue tradition allant de l'Ancien Testament aux premiers textes chrétiens, jusqu'aux pièces de William Shakespeare et aux romans d'Ernest Hemingway. C'est dire la centralité de ce petit mot d'apparence toute simple, « and », dans l'enchaînement syntaxique des phrases d'une langue forgée par des siècles de littérature et de culture, que beaucoup considèrent aujourd'hui comme une « langue universelle ». Néanmoins, à l'inverse de l'anglais où la polysyndète semble représenter 4% des mots totaux à l'échelle d'un texte, le français n'utilise la

⁶⁸ C'est-à-dire des phrases à propositions multiples.

conjonction « et » que dans un pourcentage de 2 à 3% (voire moins) du lexique total de ses textes. Comme nous l'avons vu, notamment en analysant des textes traduits de l'anglais, le français « lie » les éléments de ses phrases par d'autres moyens, lesquels sont représentés en majorité par : l'effacement simple de tout coordonnant (conjugué ou pas à l'usage de ponctèmes), les périphrases coordinatives, et la subordination (verbale ou adverbiale). Tout l'enjeu de ce chapitre sera donc de comprendre et de systématiser le passage d'un système linguistique à l'autre.

Dans ce but, nous commencerons par comparer un texte en vieux français, le chapitre X du roman *Gargantua* de François Rabelais dont nous avons déjà cité quelques extraits, accompagné de deux traductions en français moderne, ainsi que d'une traduction anglaise à titre d'illustration (la version du texte disponible en ligne sur Project Gutenberg), afin de mieux comprendre le passage d'une structure de phrase à tendance polysyndétique – représentée par le français archaïque de Rabelais, et (comme nous le verrons) par sa version anglaise – à une structure de phrase privilégiant l'asyndète et la subordination, telle que cette tendance est représentée par le français d'aujourd'hui. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à des passages du roman *Alice's Adventures in Wonderland* de Lewis Carroll, accompagnés de deux traductions françaises, afin d'étoffer et consolider nos hypothèses.

2 - Principes de la rationalisation

Nous empruntons le concept de « rationalisation » à Antoine Berman qui décrit ce phénomène comme étant la tendance qu'éprouvent les traducteurs (en particulier francophones) de textes littéraires en langue étrangère à reformuler, à reconstituer, et à réorganiser l'ordre syntaxique des éléments de la phrase afin de rendre celle-ci plus conforme à une phrase française standard (cf. note 44, p. 98). D'après lui, si l'ordre des éléments de la phrase paraît, nous citons l'auteur, « relativement libre », alors le traducteur français aura tendance à rétablir – ou plutôt à *établir* – l'ordre qu'il jugera le plus approprié. Cette assertion bien connue des traductologues semble correspondre parfaitement aux observations que nous avons faites tout au long des précédents chapitres. La langue française, *notamment lorsqu'il s'agit de traduire des phrases*

anglaises à tendance polysyndétique, « rationalise » quasi systématiquement la syntaxe de l'original. Or, dans « rationalisation », nous reconnaissons le mot « raison ». Il y a donc, selon nous, un intérêt certain à vouloir comprendre cette notion abstraite, celle de la « raison » ou de la « rationalité », défendue et illustrée en particulier par le philosophe René Descartes dont nous avons déjà évoqué l'influence philosophique sur ce qu'on a appelé, et continue aujourd'hui d'appeler, « l'esprit français ».

Dans un traité inachevé et paradoxalement assez méconnu de l'auteur, intitulé « Règles pour la direction de l'esprit⁶⁹ » (1628-1629), Descartes propose un ensemble de vingt-et-une règles ayant pour but de guider l'esprit humain vers la sagesse et la connaissance. Ces règles constituent la « méthode cartésienne » en tant que telle. Dans la préface de ce petit ouvrage, rédigée par Victor Cousin, qui a traduit le texte du latin vers le français en 1824, sont cités les mots d'un autre philosophe, Adrien Baillet, célèbre biographe de Descartes, qui décrit très clairement l'enjeu de cette méthode :

Il [Descartes] divise en deux classes tous les objets à notre connoissance : il appelle les uns propositions simples et les autres questions. Les maximes relatives aux propositions simples consistent en douze règles. Les questions sont de deux sortes ; celles que l'on conçoit parfaitement, quoiqu'on en ignore la solution, et celles qu'on ne conçoit qu'imparfaitement.

Cette phrase frappe par l'emploi d'un nombre de termes (notamment celui de « propositions ») entretenant une ressemblance non négligeable avec certaines notions de grammaire française. De façon assez manifeste, Descartes fait la distinction entre « idées simples » et « idées complexes », concept que l'on peut également appliquer à la structure d'une phrase. Nous avons déjà avancé, par ailleurs, notre posture idéologique selon laquelle l'unité de pensée est la phrase, plutôt que le mot. Or, la toute première règle de Descartes édifie que : « [l]e but des études doit être de diriger l'esprit de manière à ce qu'il porte des jugements solides et vrais sur tout ce qui se présente à lui ». Dans ce dessein, le philosophe nous propose une démarche particulière à suivre, qui consiste à « [ne] nous occuper que des objets dont notre esprit paroît capable d'acquérir une connoissance certaine et indubitable » (règle deuxième). D'après lui, en effet, « on ne peut se fier [qu'aux connoissances] qui sont parfaitement vérifiées, et sur lesquelles on ne peut élever aucun doute ». À ces idées simples et indubitables, peut alors se greffer « un nombre infini de propositions ».

⁶⁹ Le texte intégral est disponible sur le site <http://gallica.bnf.fr>

Ce qui rappelle fortement la syntaxe du français, où les auteurs et traducteurs – comme nous l’avons vu – s’efforcent d’établir des liens hiérarchiques entre les propositions des phrases, et cherchent en particulier à rattacher l’ensemble des propositions à une proposition dite « principale », de façon beaucoup plus marquée qu’en anglais, langue que l’on peut décrire comme plus flexible, c’est-à-dire moins « liée » (pour reprendre le terme de Vinay & Darbelnet), moins intellectualisante, et à ce titre plus « oralisante » que le français.

Or, voici ce qu’explique René Descartes dans son traité :

Mais comme nous avons dit plus haut que, parmi les sciences faites, il n’existe que l’arithmétique et la géométrie qui soient entièrement exemptes de fausseté ou d’incertitude, pour en donner la raison exacte, remarquons que nous arrivons à la connaissance des choses par deux voies, c’est à savoir, l’expérience et la déduction. De plus, l’expérience est souvent trompeuse ; la déduction, au contraire, ou l’opération par laquelle on infère une chose d’une autre, peut ne pas se faire si on ne l’aperçoit pas, mais n’est jamais mal faite, même par l’esprit le moins accoutumé à raisonner. (nous soulignons)

Ainsi, le grand philosophe des Lumières semble considérer qu’un esprit bien fait doit s’armer de la rigueur d’un arithméticien, ou d’un géomètre, afin d’aboutir à des constructions logiques exemptes de toute ambiguïté. À cet égard, il fait part de sa « méfiance » vis-à-vis de ce qu’il appelle « l’expérience » – notion que l’on pourrait nommer, de nos jours, par le terme de « subjectivité » – et préconise l’usage de la « déduction », c’est-à-dire d’un raisonnement logique, qui cherche les rapports de la partie au tout, comme en arithmétique ou en géométrie. Mais n’est-ce pas là, précisément, ce qui différencie l’anglais et le français du point de vue de leur psychologie⁷⁰ respective ? Comme nous l’avons vu aux précédents chapitres, l’anglais

⁷⁰ Rappelons que le mot « psychologie » vient du grec ancien ψυχή (« psukhe » ; l’âme, l’esprit), affublé de – λογία (« loguia » ; parole, science), et désigne par conséquent la « science de la pensée ». Au-delà de ce simple éclairage étymologique, nous entendons essentiellement par ce terme la « psychologie cognitive » qui désigne l’étude des mécanismes de la pensée. Ou, pour reprendre les mots de Chrystel Besche-Richard dans son article dédié de l’Encyclopædia Universalis en ligne, « *[l]a cognition désigne le processus par lequel des systèmes naturels (humains et animaux) ou artificiels (ordinateurs) acquièrent des informations sur leur monde, en construisent des représentations, les transformant en connaissances par des opérations spécifiques, puis les mettent en œuvre dans des activités, des comportements ou des fonctionnements* ». Conçue par les auteurs classiques de l’Antiquité, cette science cherche ainsi à comprendre les bases de la pensée, de la logique, et de l’acquisition des connaissances – et donc, par extension, du langage. À la croisée entre science et philosophie, parfois objet de vives querelles, l’un des enjeux de la psychologie cognitive est en effet de

a tendance à enchaîner les propositions des phrases *en fonction du point de vue interne et subjectif* de l'énonciateur ; tandis que le français, dans une perspective inverse, cherche à *tisser des rapports objectifs et rationnels* entre les divers éléments observés. Par conséquent, le passage de l'anglais au français consiste à reconstituer ces rapports, c'est-à-dire à les expliciter, à les réinterpréter, voire à les réinventer. Restent à élucider les *modalités* de cette restructuration. Sur cette question délicate, nous trouvons quelques pistes dans le texte de Descartes, qui nous explique notamment que :

[T]outes les choses peuvent se classer en diverses séries, non en tant qu'elles se rapportent à quelque espèce d'être (division qui resteroit dans les catégories des philosophes), mais en tant qu'elles peuvent être connues l'une par l'autre, en sorte qu'à la rencontre d'une difficulté, nous puissions reconnaître s'il est des choses qu'il soit bien d'examiner les premières, quelles elles sont, et dans quel ordre il faut les examiner.

Appliquée à la langue française, cette « règle » nous semble éclairer deux points importants : d'une part, le rôle des catégories grammaticales des mots dans la construction de la phrase ; et, d'autre part, l'idée que certaines choses doivent être placées en premier selon leur degré de « certitude », et d'autres à leur suite, dans un *ordre pré-établi*. À ce titre, René Descartes établit une distinction claire entre ce qu'il appelle « choses absolues » et « choses relatives ». Il décrit ce concept de la façon suivante :

J'appelle absolu tout ce qui est l'élément simple et indécomposable de la chose en question, comme, par exemple, tout ce qu'on regarde comme indépendant, cause, simple, universel, un, égal, semblable, droit, etc. [...]

J'appelle relatif ce qui est de la même nature, ou du moins y tient par un côté par où l'on peut le rattacher à l'absolu, et l'en déduire. Mais ce mot renferme encore certaines autres choses que j'appelle des rapports, tel est tout ce qu'on nomme dépendant, effet, composé, particulier, multiple, inégal, dissemblable, oblique, etc. Ces rapports s'éloignent d'autant plus de l'absolu qu'ils contiennent un plus grand nombre de rapports qui leur sont subordonnés, rapports que notre règle recommande de distinguer les uns des autres, et d'observer, dans leurs connections et

démêler les interactions entre « la pensée » et les processus mentaux qui l'accompagnent (ce qui pose la question métaphysique du rapport entre pensée et cerveau, c'est-à-dire entre « l'esprit » et « le corps »). Pour notre part, sans prétendre vouloir apporter une réponse à cette question presque aussi ancienne que l'humanité, nous nous intéressons dans cette thèse aux reflets de la pensée sur et dans la langue, en nous attachant à des *éléments très concrets* et en privilégiant l'approche empirique.

leur ordre mutuel, de manière que, passant par tous les degrés, nous puissions arriver successivement à ce qu'il y a de plus absolu. [nous soulignons]

Néanmoins, ces précisions (qui semblent appuyer notre idée d'une influence de Descartes sur la grammaire française, ne serait-ce que dans son aspect descriptif) sont trop générales pour que l'on puisse, de manière concrète, les appliquer à la construction d'une phrase complexe en français. D'autres critères, plus spécifiques, paraissent nécessaires. Intéressons-nous, dès lors, aux théories de Lucien Tesnière exposées dans *Éléments de Syntaxe Structurale*.

Dans cet ouvrage ayant pour principal sujet l'étude et la description de la « phrase », essentiellement d'un point de vue structural, l'auteur apporte en effet quelques réponses à nos interrogations. Pour commencer, il insiste sur le rôle et l'importance de la **phrase** pour l'expression de la pensée humaine ; idée à laquelle nous adhérons pleinement. Il affirme à ce sujet que l'« [o]n ne saurait définir la phrase à partir du mot, mais seulement le mot à partir de la phrase. Car **la notion de phrase est logiquement antérieure à celle de mot** [...]. La phrase venant se disposer en ordre linéaire sur la chaîne parlée, le mot ne peut se définir que comme un **segment** de cette chaîne » (p. 25). Ce point d'ancrage étant établi, il nous explique qu'une phrase est un groupe de mots liés par des connections, dont certaines ne sont « indiquées par rien » (p. 11). Dès lors, l'objet de cette science nouvelle qu'il nomme « syntaxe structurale⁷¹ » est l'étude des connexions qui unissent les mots d'une phrase entre eux, et dont l'organisation diffère d'une langue à l'autre. En particulier, Lucien Tesnière met en avant la notion de « nœud verbal » qui pour lui est la clef de toute syntaxe : toute phrase, selon lui, est régie par un **verbe** auquel tout le reste vient s'accrocher. Par conséquent, sa méthode peut se résumer en ces quelques mots, que nous empruntons à son préfacier :

Débrouiller la phrase d'un texte par un stemma ayant pour nœud le verbe et indiquant des connexions, l'analyser en une action et des actants et des circonstants [...]. (p.6)

Le stemma, comme nous l'avons déjà vu précédemment, est une représentation graphique, schématique et symbolique des connexions qui lient entre eux les mots d'une phrase. Or, de manière assez déconcertante (car contraire aux enseignements

⁷¹ Mais qu'il nous semblerait plus éclairant d'appeler « phrastique ».

traditionnels de la grammaire), L. Tesnière propose de faire schématiser la phrase à **partir du verbe**, plutôt que du sujet, qu'il considère comme « *un complément comme les autres* » (p. 109). Cette observation semble rejoindre notre propre théorie sur le rôle primordial du sémantisme des verbes en traduction. Toutefois, L. Tesnière évoque assez peu le problème de la traduction dans son étude, et les quelques lignes qu'il consacre à ce sujet pourtant essentiel nous semblent relativement superficielles, du moins trop catégoriques. En effet, après avoir évoqué le fait que la difficulté majeure lorsqu'on apprend une langue étrangère consiste à en intérioriser les structures idiomatiques, qu'il nomme « forme intérieure », le linguiste affirme l'autonomie complète et intrinsèque de la syntaxe en ces termes :

*Il résulte de l'indépendance du plan structural et du plan sémantique que la syntaxe est tout-à-fait **indépendante de la logique et de la psychologie**. Elle intéresse la **forme** de l'expression de la pensée, non la pensée qui en est le **contenu**. [...]*

Distincte de la logique, distincte de la psychologie, la syntaxe n'a à chercher sa propre loi qu'en elle-même. Elle est autonome. (p. 42)

Comme nous l'avons longuement illustré tout au long des pages précédentes, il existe un lien manifeste entre la psychologie des sujets parlants (les francophones et les anglophones, dans le cas qui nous intéresse) et la façon dont ils construisent la syntaxe de leurs phrases. Nous ne pouvons donc qu'être en désaccord avec Lucien Tesnière sur cette question-là. Ce dernier semble suggérer, en effet, que l'acte de traduction consisterait simplement à intervertir ou « transférer » l'ordre des éléments grammaticaux (même s'il n'explique pas vraiment comment), ce qui reviendrait à dire que les diverses langues parlées par les hommes servent à *exprimer la même chose, mais de façon différente*. Or, nous avons déjà vu les ravages d'une telle conception nomenclaturale du langage sur certains sites internet, sur certaines notices d'équipement électro-ménager, voire sur des copies de thème ou de version, où le traducteur automatique se contente de « remplacer » un mot par un autre et d'adapter grossièrement la syntaxe en fonction d'algorithmes plus ou moins sophistiqués, avec le résultat désastreux que l'on connaît. Certes, Lucien Tesnière n'encourage pas une telle méthode (rappelons toutefois qu'à son époque, la traduction automatique n'existait pas encore), et il précise bien que la traduction relève de procédés complexes, mais à le lire nous avons le sentiment qu'il ne s'agit d'après lui que « d'une façon différente de

présenter les choses », et qu'une fois rédigé dans une langue donnée, le message peut facilement être traduit dans une autre langue, pour peu qu'on en adapte la présentation. Nous ne partageons pas ce point de vue, et croyons – en ce qui concerne l'anglais et le français, que nous étudions – que loin de simplement « dire les choses de manière différente », ces deux langues disent souvent des *choses différentes*, avec un *point de vue différent* sur la réalité qui influe sur la *matière même* de cette réalité. Ce qui sépare notre position de celle de Tesnière, c'est l'idée que ce dernier avance, selon laquelle la différence de point de vue est à trouver *dans la syntaxe*, considérée comme un moule arbitraire détaché de toute pensée et de toute logique ; tandis que nous avançons l'idée plus complexe selon laquelle la différence de point de vue observée est liée à la **psychologie** des sujets parlants : psychologie qui se trouve reflétée et pour ainsi dire « incorporée » dans la syntaxe, dans une sorte d'inter-pénétration mutuelle.

Le rôle du traducteur n'est donc pas, selon nous, de prendre les éléments de la phrase anglaise et de les « tourner » différemment, mais bien d'interpréter différemment ces mêmes éléments. Là réside toute la difficulté de l'acte de traduire ; là réside, également, la raison de l'échec retentissant des logiciels de traduction dite « automatique ». Pour comprendre la traduction, il ne faut pas simplement chercher des règles formelles, il faut également chercher des règles « psychologiques » ou de pensée. De fait, des règles formelles (de parallélisme, notamment) existent bel et bien, mais comme l'expliquent Vilnay & Darbelnet dans *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958), ces structures parallèles (classées sous le nom de « transpositions ») sont hasardeuses, et découlent d'un parallélisme de **pensée** préalable à la syntaxe. Or, les logiciels de traduction automatique actuels s'efforcent d'appliquer (et de découvrir) de telles structures parallèles, ce qui à notre sens est une aberration méthodologique. S'il est des règles de traduction automatiques à découvrir, celles-ci seraient *obliques* (c'est-à-dire indirectes, à plusieurs étapes) plutôt que directes. Nous croyons à ce titre qu'il est possible d'établir de telles règles pour le passage des structures coordonnées anglaises aux structures subordonnées françaises, phénomène que Lucien Tesnière a lui aussi remarqué :

1. – Un dernier type de métataxe est celui dans lequel une structure coordonnée d'une langue correspond à une structure subordonnée d'une autre langue.

2. – La structure coordonnée consiste à établir deux exprimendes⁷² sur le même étage structural. La disposition qui en résulte est ce qu'on appelle une **parataxe**, le grec para signifiant que les deux nœuds sont placés l'un à côté de l'autre. Le terme de parataxe est donc le terme d'origine grecque qui correspond au terme d'origine latine de **coordination**. Les faits de parataxe ou coordination se présentent dans le stemma sur la même ligne horizontale.

3. – Au contraire la structure subordonnée consiste à établir l'un des exprimendes au-dessous de l'autre. La disposition qui en résulte est ce qu'on appelle une **hypotaxe**, le grec hypo signifiant que l'un des nœuds est placé sous l'autre. Le terme d'hypotaxe est donc le terme d'origine grecque qui correspond au terme d'origine latine de **subordination**. Les faits d'hypotaxe ou subordination se présentent sur le stemma sur la même ligne verticale.

3. – On conçoit qu'un même exprimende soit, par lui-même, parataxique ou hypotaxique, et que passer de l'une de ces structures à l'autre constitue une différence de sens appréciable. (p. 313)

Lucien Tesnière pointe ainsi du doigt l'un des problèmes fondamentaux qui divisent la syntaxe de l'anglais et celle du français, auquel il n'apporte d'ailleurs pas de solution. Il tente toutefois, dans sa lancée, une explication guère convaincante :

Mais en fait, l'hypotaxe, étant plus abstraite que la parataxe, n'est pas toujours aperçue par les sujets parlants, de telle sorte que, même s'il y a véritablement hypotaxe dans le rapport des idées entre elles, ce rapport peut n'être pas senti, auquel cas l'idée est exprimée, un peu inexactlyment il est vrai, sous la forme structurale de la parataxe. (p. 313)

Il nous semble qu'avec cette affirmation, l'auteur s'aventure – comme l'a fait Gérard Antoine avant lui – sur un terrain dangereux, car ses propos pourraient laisser croire qu'une langue comme l'anglais, à tendance parataxique, est « inexacte » par rapport à une langue fortement hypotaxique comme le français, qui restituerait plus « fidèlement » la réalité, serait plus « vraie » et donc – d'une certaine manière – « supérieure »⁷³. D'après lui, les rapports de hiérarchie envisagés (en particulier) par les francophones refléteraient un *état concret* de la réalité, que les locuteurs d'autres langues, pour une raison qu'il n'évoque pas, seraient inaptes à percevoir⁷⁴. Or, il nous semble que nous sommes ici dans une question complexe de point de vue subjectif et

⁷² Chez Lucien Tesnière, l'exprimende est le nom donné « à la pensée et aux schèmes structural et linéaire qui lui correspondent sur le plan linguistique » (p. 35).

⁷³ Nos guillemets sont ici de rigueur.

⁷⁴ Lucien Tesnière étant toutefois francophone, lui aussi est inconsciemment (et inévitablement) influencé par la psychologie de sa langue maternelle.

de psychologie, qu'il n'est pas possible de balayer d'un simple revers de manche. Notons par ailleurs que Lucien Tesnière évoque, à deux reprises, l'idée d'une « clarté » française (p. 89 et 315), ce qui nous semble encore une fois être un parti-pris. Pour nous, les rapports de subordination qu'un traducteur francophone perçoit dans les textes anglophones qu'on lui confie (sans qu'ils soient explicites syntaxiquement) sont, en grande partie, dus à l'interférence de structures psycholinguistiques profondément françaises, ancrées dans l'inconscient des locuteurs de cette langue⁷⁵. Ainsi, nous pensons l'exact contraire de ce qu'exprime ici Lucien Tesnière :

*Les catégories grammaticales concordent souvent avec les catégories de la pensée. Mais elles n'en restent pas moins sur un **plan essentiellement différent**.* (p. 48)

Dans les diverses analyses de corpus qui vont suivre, nous nous efforcerons, à l'inverse, de montrer en quoi les catégories de la pensée *influent profondément* sur la restructuration des textes anglophones traduits en français, tout en gardant à l'esprit la notion à notre sens cruciale du « nœud verbal » telle que l'a décrite Lucien Tesnière.

⁷⁵ Cf. hypothèse Sapir-Whorf.

3 - Du moyen français au français moderne : étude d'un chapitre de Gargantua de François Rabelais

Le texte qui nous analysons ci-après est issu d'un des romans les plus célèbres du 16^{ème} siècle français, rédigé – comme nous l'avons déjà constaté – dans une langue qui commence à s'orienter vers le français moderne, mais garde des traces de l'ancien français. En ce qui concerne la syntaxe, nous avons montré que cette variété du français était très proche, structurellement, de l'anglais moderne. Dans cette idée, nous proposons d'analyser deux adaptations en français moderne de ce long extrait, celles de Guy Demerson et de Marie-Madeleine Fragonard ; ainsi qu'une traduction anglaise – donnée à titre d'illustration – effectuée par Sir Thomas Urquhart of Cromarty et Peter Antony Motteux. Nous nous intéresserons tout particulièrement au passage des structures polysyndétiques de l'original rabelaisien, vers les structures asyndétiques et/ou hypotaxiques dans les adaptations en français moderne (systématiquement soulignées). Il nous semble en effet que la comparaison de ces textes pourrait nous ouvrir des perspectives nouvelles : notamment, la possibilité d'appréhender, de cerner *par le biais d'une approche intra-linguistique* – c'est-à-dire en comparant le français d'époque avec le français moderne – la divergence d'ordre structural qui oppose *aujourd'hui* la langue anglaise à la langue française. Nous avons à ce titre donné, en regard, une version littérale du texte (où seule l'orthographe a été modernisée) publiée par Claude Pinganaud.

Cf. IV. a) dans l'annexe.

a) Analyse de l'extrait de Gargantua et de ses traductions

[1] Dans le titre, l'auteur introduit chaque élément nouveau par ET, comme c'était alors l'usage à son époque ; reflet d'une certaine oralité, ou du moins d'une distinction moins marquée entre l'oral et l'écrit, nous semble-t-il. On constate que toutes les traductions (à part celle, littérale, de Claude Pinganaud) font le choix d'une structure plus « figée », plus conforme aux canons actuels de la langue écrite : la traduction anglaise transforme le dernier « et » en point-virgule ; la traduction de Guy Demerson efface la deuxième conjonction, et transforme la virgule en point ; la traduction de Marie-Madeleine Fragonard efface également une conjonction, mais l'absence de toute ponctuation rend l'analyse difficile (en laissant la porte ouverte à l'interprétation). Enfin, la traduction de Claude Pinganaud – comme nous l'avons déjà expliqué – reproduit à l'identique le texte original (notamment sa syntaxe) en prenant soin toutefois d'en moderniser l'orthographe lorsque celle-ci est jugée trop « exotique ». Cette version littéralisante du texte sera donc exclue de l'analyse comparative à proprement parler, mais nous l'évoquerons à l'occasion pour éclaircir certains points de lexique dignes d'intérêt.

Au vu de ces divers textes, la question qui se pose est la suivante : y a-t-il ou non unité entre les stratégies de traduction adoptées ? Pour mieux y répondre, analysons attentivement ce titre, et essayons d'en comprendre le fonctionnement (et en particulier l'organisation) syntaxique.

Cette phrase comporte trois propositions, que nous énumérons :

- 1) Comment Gargantua fut envoyé à Paris
- 2) , et de l'enorme jument qui le porta
- 3) et comment elle deffit les mousches bovines de la Beauce.

Si l'on en croit la grammaire traditionnelle, ces trois propositions devraient être *syntactiquement sur le même plan*. Or, il semble assez évident que ces propositions ne sont pas interchangeables ; et ce, à cause de l'usage particulier que fait Rabelais de la coordination. Raisonnons par l'absurde, et interchangeons l'ordre d'apparition de ces propositions. Nous savons qu'il est mathématiquement possible d'élaborer six phrases

hypothétiques à partir de ces trois propositions (la phrase originelle y étant comprise).
Voici les cinq autres dispositions envisageables :

- a) De l'enorme jument qui le porta, et comment Gargantua fut envoyé à Paris et comment elle deffit les mouches bovines de la Beauce.
- b) Comment elle deffit les mouches bovines de la Beauce, et de l'enorme jument qui le porta et comment Gargantua fut envoyé à Paris.
- c) Comment Gargantua fut envoyé à Paris, et comment elle deffit les mouches bovines de la Beauce et de l'enorme jument qui le porta.
- d) De l'enorme jument qui le porta, et comment elle deffit les mouches bovines de la Beauce et comment Gargantua fut envoyé à Paris.
- e) Comment elle deffit les mouches bovines de la Beauce, et comment Gargantua fut envoyé à Paris et de l'enorme jument qui le porta.

Manifestement, sur ces cinq possibilités de structure de phrase, au moins deux relèvent du non-sens (cf. c) et e)), tandis que les trois autres – s'il est effectivement possible d'en reconstruire le sens *a posteriori* – semblent maladroitement, anidiomatiques, et demandent un certain effort mental de la part du lecteur (dû à la structure seule, et non pas au contenu de la phrase) afin d'en comprendre la signification. Le fait de changer l'ordre des propositions de cette phrase *rompt les liens anaphoriques* (les « ties » de Haliday & Hasan) qui en tissent le sens, mais au-delà de ce phénomène de liage anaphorique, c'est la **logique interne** de l'énoncé qui est mise à mal, et semble défier la pensée humaine. En effet, il est évident que la proposition 1 sert de « point d'ancrage » pour l'esprit ; puis la proposition 2 donne une précision sur la proposition 1 – c'est-à-dire, le moyen de locomotion – ; enfin, la proposition 3 précise une qualité/un attribut de la proposition 2 (l'anecdote des mouches). Il y a donc une progression logique, reflétée effectivement dans les liens anaphoriques (« le » pour P1 dans P2 ; « elle » pour P2 dans P3), de même que par l'usage d'une virgule syntaxique séparant P1 de P2, sans laquelle la phrase devient incompréhensible. De là à parler de hiérarchisation ou de subordination, il n'y a qu'un pas, facile à franchir (alors qu'il s'agit, en apparence, de propositions coordonnées). Nous pensons en effet que ce type

de phrase à tendance polysyndétique, tel qu'il était d'usage à l'époque de Rabelais – et l'est encore, de nos jours, dans les textes anglophones – introduit, malgré son apparente structure coordinative, une forme particulière de dépendance logique et syntaxique⁷⁶. Dans l'exemple étudié, il est notamment possible de dire que P1 est la proposition principale, que P2 est subordonnée à P1, et que P3 l'est à P2. Comme nous l'avons déjà vu avec d'autres exemples, nous avançons l'idée (pour l'anglais) que dans ce type d'énoncé (à savoir, les propositions verbales coordonnées), il est fréquent que *chaque proposition introduite par AND* s'avère être la subordonnée syntaxique de la proposition qui la précède directement. Toute la difficulté est, évidemment, de savoir faire la différence entre ce genre d'énoncés, et d'autres phrases présentant le même type de propositions verbales coordonnées, mais n'ayant d'autre valeur que celle de purement « coordonner » des procès ou des états⁷⁷. Nous pensons toutefois que la différence entre les deux est liée au(x) sens du ou des verbes employés dans la phrase. Quoiqu'il en soit, cette forme de dépendance syntaxique nous semble particulière dans la mesure où l'absence de marquage formel (c'est-à-dire, avec les marqueurs conventionnels de la subordination) engendre une certaine ambiguïté syntaxico-sémantique qui laisse la porte ouverte à l'interprétation.

Or, nous pensons que le français moderne *évite à tout prix* ce genre d'ambiguïté syntaxique. Par conséquent, dans l'acte de traduction, le traducteur aura tendance à **interpréter** (à créer ?) les liens de subordination afin d'effectuer un marquage hiérarchique *clair et précis* en français. Reste à savoir, d'une part, dans quelle mesure il est possible de distinguer ces phrases polysyndétiques de type subordinatif (même si ce mot n'est pas le plus approprié, et dénote notre subjectivité en tant que locuteur francophone) de phrases polysyndétiques purement énumératives, comme nous venons de l'évoquer ; et s'il est possible, d'autre part, de découvrir un « dénominateur commun », potentiellement systématisable et/ou automatisable, à l'ensemble des stratégies de traduction adoptées.

⁷⁶ Telle est, du moins, l'interprétation que nous en avons en tant que locuteur francophone du 21^{ème} siècle.

⁷⁷ Par exemple, « *He's drinking coffee and eating a piece of cake and smoking* » ; que l'on pourrait reformuler – de façon quelque peu hemingwayenne, en : « *He's eating a piece of cake and drinking coffee and smoking* » ; voire en : « *He's smoking and drinking coffee and eating a piece of cake* », etc. De la même manière, une polysyndète nominale du style « *I like apples and pears and strawberries* » semble *a priori* interchangeable (*I like apples and pears and strawberries ; I like apples and strawberries and pears ; I like pears and apples and strawberries ; I like pears and strawberries and apples ; I like strawberries and apples and pears ; I like strawberries and pears and apples*... semblent être six propositions identiques d'un point de vue sémantique). D'où le rôle crucial – déjà évoqué – du sémantisme des verbes.

Pour la première question, nous avançons l’hypothèse que les propositions verbales liées par polysyndète ont de fortes chances de présenter une tendance – plus ou moins forte – à la subordination ; celles-ci sont donc à distinguer, pensons-nous, des polysyndètes nominales, où l’ordre des éléments énumérés est souvent interchangeable, et semble correspondre à une règle déjà évoquée, que nous avons appelée « règle canonique de l’énumération ». Pour la deuxième question, il semble prématuré de réfléchir à partir de ce seul exemple. Si l’on observe les traductions proposées, nous pouvons constater que les traducteurs ont traité cette série de propositions comme une série énumérative, mais qu’ils l’ont organisée/hierarchisée de façon différente : la traduction anglaise rend le premier « , et » par « , and », mais transforme le deuxième « et » en « ; ». Elle considère que P1 et P2 ne forment qu’un bloc, auquel vient accessoirement se rattacher P3⁷⁸. Dans la deuxième traduction, en français modernisé, Guy Demerson rend le premier « , et » par un point. Il nous semble mieux suivre, en cela, la logique du texte : ainsi, dans sa traduction, P1 prend-il fonction de bloc/proposition principal(e), auquel vient se rattacher, lié par ET, le bloc P2-P3. Nous pensons que la traduction de M-M. Fragonard suit la même logique, malgré l’absence de ponctuation.

Mais intéressons-nous maintenant à l’exemple qui suit, noté [2] sur l’exemplier.

Nous avons ici une série de trois qualificatifs – (1) la plus enorme, (2) la plus grande que feut oncque vue et (3) la plus monstrueuse – tous reliés par polysyndète au nom « jument ». Remarquons toutefois que la virgule introduisant la dernière proposition adjectivale *tendrait à suggérer* que P1 et P2 ne forment qu’un bloc dans l’esprit de l’auteur, ostensiblement séparé de P3. La traduction de Sir Thomas Urquhart et Peter Antony, d’une part, de même que celles de M-M. Fragonard et de Claude Pinganaud, d’autre part, semblent refléter cette position psychologique. En transformant l’adjectif « enorme » en adverbe « hideously » qualifiant « great » (qui traduit donc « grande »), les deux traducteurs britanniques relient syntaxiquement P1 et P2, qui ne forment plus alors qu’une seule proposition dans leur texte. Par la suite, le dernier « , et » est traduit littéralement par « , and », même si le choix du mot « hideously » (relevant probablement d’un déplacement sémantique) justifie la

⁷⁸ Nous pensons toutefois qu’il n’eût pas été choquant, en anglais moderne, de traduire de cette façon : « How Gargantua was sent to Paris, and of the huge great mare that he rode on, and of the way that she destroyed the oxflies of the Beauce ».

modulation représentée par « of the strangest form » (pour rendre : « la plus monstrueuse »). De la même manière, M-M. Fragonard relie syntaxiquement P1 et P2 non pas en transposant l'un des adjectifs en adverbe, mais en neutralisant la répétition de « la plus » associée au deuxième adjectif (c'est-à-dire, « haute »). De cette façon, l'adjectif « haute » devient légèrement subordonné (ou du moins, *dépendant*) de la structure superlative « la plus haute », et forme bloc avec elle. Puis elle clôt l'énumération par « , et », en prenant soin de répéter – donc d'isoler, de séparer syntaxiquement – la structure superlative « la plus ». Constatons en effet à quel point son omission semblerait contraire au génie du français : « la jument la plus énorme et haute qu'on ait jamais vue, et extraordinaire ». Il y aurait là ambiguïté syntaxique : à quoi vient se rattacher l'adjectif « extraordinaire » ? Qualifie-t-il simplement le nom « jument » (*il s'agit d'une jument extraordinaire, parmi d'autres*) ou fait-il partie de la structure superlative (*c'est la jument la plus extraordinaire qu'il ait jamais vue*) ? Sans être à proprement parler agrammaticale, cette structure de phrase porte manifestement à confusion. Or, comme nous l'avons déjà évoqué, nous croyons que le français moderne fuit systématiquement ce type d'ambiguïté syntaxique. Cela nous conforte donc dans notre idée selon laquelle le français suit des « règles » ou des « modèles » en matière d'organisation des éléments substantivaux ou adjectivaux énumérés, règle que nous avons décrite comme étant : *élément 1, élément 2 (extensible) ET élément 3*.

Nous pensons qu'il est **impératif**, en français moderne, que ce type de structure phrastique soit clairement identifiable pour que le message soit compris par le lecteur (ce qui n'est manifestement pas le cas dans notre contre-exemple). Nous passons sur la traduction volontairement littérale de Claude Pinganaud. En revanche, il nous semble intéressant de noter que Guy Demerson (r)établit la structure énumérative que nous avons décrite comme « canonique » en français, en neutralisant la deuxième conjonction de l'original, qu'il remplace par une virgule. Mais nous devons, encore une fois, nous poser la question suivante : *y a-t-il un point commun entre ces diverses stratégies ?* Comme nous l'avons vu, la réponse semble être oui : chaque traducteur tente de (re) hiérarchiser les éléments de la phrase, chacun à sa propre manière. Or, nous pouvons remarquer que cette hiérarchisation semble tourner autour de l'occurrence problématique de « , et » (avec virgule) dans l'original, qui marque visiblement une transition syntaxique plus forte qu'un simple « et ». De manière générale, deux stratégies différentes semblent être mises en œuvre : soit un effacement

de la première conjonction afin d'en mettre la deuxième (et dernière) en relief, soit un « resserrage » syntaxique au niveau du premier et de l'avant-dernier élément énuméré (toujours dans le but de mettre davantage en relief la dernière conjonction), soit les deux stratégies combinées.

L'exemple [3] ne concerne pas directement notre sujet d'étude, mais nous l'évoquons car il s'agit également d'une certaine forme de polysyndète. En effet, le mot « car » est considéré par les grammairiens comme un coordonnant⁷⁹, au même titre que « et », servant à « *introdui[re] un rapport de cause : explication (preuve, raison) de la proposition qui précède* » d'après *Le Grand Robert de la langue française*. Son équivalent anglais serait : *for/because*⁸⁰. Nous verrons plus loin en quoi certaines de ces particules de syntaxe, en dépit des définitions avancées par les grammaires officielles, nous semblent davantage relever de la subordination que de la pure coordination⁸¹.

Dans l'exemple qui nous intéresse, le mot « car » est employé pour lier deux larges tronçons de phrase entre eux. Cette très longue phrase polysyndétique est séparée en deux dans *toutes* les traductions en langue moderne que nous citons⁸². Manifestement, l'anglais et le français modernes privilégient des phrases plus courtes, moins « foisonnantes », par rapport à la prose de Rabelais. Le point de rupture est ici l'occurrence de « car », neutralisée de façon systématique. Il nous semble que ce choix est également dû à la signification particulière de ce « car », sans doute différent du sens qu'il revêt actuellement en français moderne (probablement un adverbe à valeur discursive et rhétorique, plus proche d'un « en effet » ou d'un « en vérité », à portée référentielle plus large que « car » en français actuel).

Dans l'exemple [4], nous retrouvons le problème posé par la polysyndète énumérative. Ici, les diverses particularités physiques de la jument nous sont décrites :

⁷⁹ *Mais/ou/et/donc/or/ni/car* étant la liste officielle des « conjonctions de coordination » que l'on fait apprendre aux francophones dès l'école primaire.

⁸⁰ Le conditionnel est ici de rigueur ; ce point de traduction mériterait également, à lui tout seul, une étude complète.

⁸¹ Attirons l'attention sur le fait que d'après *Le Grand Robert de la langue française*, « car » était considéré, au X^e siècle, comme une *conjonction de subordination*.

⁸² Et nous prenons ici la liberté de citer le même passage dans une traduction anglaise moderne, réalisée par Andrew Brown (Hesperus Press Limited, 2003), où le même phénomène est à l'œuvre :

« In this same season, Fayolles, the fourth king of Numidia, sent from Africa to Grandgousier the most huge and enormous mare that had ever been seen, and the most monstrous too. As you know perfectly well, there's always something new out of Africa. This mare was as big as six elephants, and had its feet divided into toes, like Julius Caesar's horse, its ears hanging like the nanny-goats of Languedoc, and sported a little horn in her arse. » (p. 42 ; nous mettons en gras)

1) *elle estoit grande comme six orifants* ; 2) *[elle] avoit les pieds fenduz en doigtz comme le cheval de Jules Cesar* ; 3) *[elle avoit] les aureilles ainsi pendenttes comme les chievres de Languegoth* ; 4) *[elle avoit] une petite corne au cul*). La difficulté réside ici dans le fait que cette longue description contient *à la fois* des propositions verbales et des propositions nominales. Toutefois, il est possible de considérer que l'énumération à proprement parler commence à partir de « les aureilles » – ce qui signifie que Rabelais utilise ici l'ordre canonique du français moderne (qui ne l'était sans doute pas encore à son époque). C'est probablement la raison pour laquelle trois des quatre traductions modernes conservent les conjonctions de l'original ; c'est-à-dire qu'elles considèrent que le premier « et » (qui introduit le verbe) n'est pas sur le même plan que le deuxième « et » (qui clôt la série nominale), et qu'il n'y a donc pas redondance entre eux. Remarquons néanmoins que M-M. Fragonard considère **l'ensemble** comme une série énumérative, et neutralise à ce titre la première conjonction. Cela tend à démontrer l'importance de **l'interprétation** (personnelle et subjective) du traducteur dans sa compréhension de la structure syntaxique des textes originaux en matière de polysyndète.

L'exemple [5] illustre, quant à lui, la souplesse syntaxique du moyen français qui introduit, par le biais de ET, une structure comparative relativement éloignée du nom, alors que celui-ci a *déjà* été qualifié par un adjectif. Nous retrouvons donc la configuration déjà évoquée de « une belle robe et verte⁸³ ». Il nous semble, en effet, que le français moderne s'accommode mal de deux attributs placés **des deux côtés** du même nom. Cela semble non-conforme aux attentes du lecteur, et lui donne l'impression dérangeante que l'auteur du texte **rajoute** un qualificatif *a posteriori* ; comme si l'élément en question venait d'apparaître dans son esprit – détaché de toute structure grammaticale préalable – et qu'il « l'intégrait » donc à sa phrase en cours de route, par le biais de cet artifice rhétorique. Si ce type de construction est toléré à l'oral (où l'expression est plus libre, moins régulée qu'à l'écrit), il nous semble que ce n'est pas le cas des **textes rédigés**, où l'auteur est censé avoir réfléchi à la structure de son texte, et l'avoir relu. Il s'agit donc, probablement, d'une règle du français écrit. Quoi qu'il en soit, si la traduction anglaise, sans grande surprise, reproduit presque à l'identique la syntaxe de l'original, les deux traductions en français moderne s'en écartent, de deux manières différentes qu'il nous semble judicieux de décrire. En

⁸³ Il s'agit d'un énoncé authentique, déjà cité, que nous empruntons à Gérard Antoine.

premier lieu, Guy Demerson fait le choix d'une modulation mêlée d'un étoffement : il rattache l'adjectif « carrée » à un *autre* nom qu'il interprète à partir du contexte, « module ». Ceci a pour effet, nous semble-t-il, de rompre l'accumulation des qualificatifs jugée comme maladroite autour du nom « queue ». Quant à M-M. Fragonard, celle-ci fait le choix judicieux de répéter l'adverbe comparatif « aussi » pour traduire le « ny plus ny moins » de Rabelais, se livrant ainsi à une transposition grammaticale qui a pour effet – artificiellement, par le biais de la répétition – de rattacher, de « faire tirer » l'adjectif « carrée » du côté du nom « barbes d'épis de blé », rétablissant de ce fait l'idiomatisme de la phrase.

Si l'on considère l'énoncé original dans le détail, on s'aperçoit en effet que toute la structure syntaxique tourne autour du substantif « queue ». Dans un premier temps, la queue est qualifiée de « horrible ». Puis elle est reprise anaphoriquement (→ elle estoit) avant d'être qualifiée une deuxième fois par l'adjectif « grosse ». Ceci fait, l'adverbe « comme » introduit une structure comparative, et effectivement la grosseur de la queue est comparée à celle de « la pile Saint Mars, auprès de Langès ». À partir de là, une nouvelle structure comparative, « ainsi carrée », est introduite par le biais du coordonnant ET. Or, nous retrouvons ici, dans le français de Rabelais, ce que nous avons déjà vu avec – notamment – l'anglais d'Edgar Allan Poe (en particulier, l'exemple des cloches). Il est évident que dans cette phrase de Rabelais, « ainsi carrée » renvoie (en amont) au substantif « queue ». Or, comme nous l'avons déjà postulé au Chapitre I, le mot ET, en français moderne, *a tendance à rattacher l'élément qu'il introduit à celui qui le précède immédiatement dans l'énoncé*. Dans notre exemple, il s'agirait donc de « Langès ». D'où le hiatus, le sentiment d'étrangeté ressenti de nos jours par les francophones à la lecture de cette phrase en moyen français. D'où également les stratégies de rationalisation déployées par les traducteurs en français moderne, qui s'efforcent d'expliciter (chacun avec ses moyens propres) les relations inter-phrastiques qu'il est possible de reconstituer logiquement à partir du contexte/co-texte. Plus simplement qu'eux, nous pourrions proposer de déplacer l'adjectif « carrée » à la droite de l'élément comparé, ce qui donnerait, si l'on utilise la traduction de Guy Demerson :

Mais elle avait surtout une queue formidable, car elle était à peu de chose près aussi grosse et carrée que la pile Saint-Mars, près Langeais etc.

Schématiquement, nous pourrions représenter ce phénomène rationalisant de la façon suivante :

Anglais. SUJET + VERBE + COMPARATIF (+ ADJECTIF 1) + AND + COMPARATIF (+ ADJECTIF 2) → Français. SUJET + VERBE + COMPARATIF (+ ADJECTIF 1 + ET + ADJECTIF 2).

Il s'agit là, à proprement parler, d'une « transposition » du coordonnant, avec effacement du deuxième adverbe de comparaison dans le texte original.

Dans l'exemple [6], Rabelais emploie encore une fois la conjonction ET de manière ambiguë (pour un lecteur moderne, tout du moins). En effet, nous sommes en peine de dire si la proposition « et des moutons de Surie » renvoie au verbe « esmerveillez vous davantage » ou bien à son COI « de la queue des beliers de Scythie ». Si, comme nous l'avons annoncé dès le Chapitre III, nous employons (en le simplifiant quelque peu) le système du « stemma » de Lucien Tesnière, nous pouvons ici créer deux schémas différents, correspondant à deux possibilités d'interprétation différentes :

esmerveillez vous davantage

|

de la queue des beliers de Scythie ET des moutons de Surie

Stemma 1 (où les deux propositions « de la queue des beliers de Scythie » / « des moutons de Surie » sont sur le même plan logique, et sont toutes deux reliées au verbe « esmerveillez vous »).

esmerveillez vous davantage

|

de la queue des beliers de Scythie

|

ET des moutons de Surie

Stemma 2 (où la proposition « et des moutons de Surie » est une proposition subordonnée complétive de la proposition « la queue des beliers de Scythie », liée au nom « la queue » plutôt qu'au verbe⁸⁴).

Manifestement, la traduction anglaise a (sans surprise) conservé l'ambiguïté de l'original ; Guy Demerson a opté pour le stemma 2 – en étoffant la structure par l'emploi de l'adjectif démonstratif « celle » – tandis que M-M. Fragonard semble

⁸⁴ C'est-à-dire : et (de celle) des moutons de Surie.

laisser le choix à son lecteur. Comme nous l'avons vu, la difficulté naît du fait que ET relie, en français moderne, l'élément qu'il introduit à celui qui le précède immédiatement dans la phrase. Or, ce qui précède immédiatement et syntaxiquement le coordonnant ET dans la phrase de Rabelais, c'est « *beliers de Scythie* », d'où la possible confusion. Guy Demerson applique donc la règle (ou plutôt : il interprète la phrase en fonction des « règles et canons » du français moderne), en étoffant légèrement afin de lever l'ambiguïté. En revanche, la traduction de M-M. Fragonard, en faisant le choix de la littéralité, introduit une forme d'ambiguïté qui nous semble difficilement acceptable en français (alors que cela passe très bien en anglais). Nous proposerions volontiers une explication du type suivant (en reprenant sa traduction) :

Si cela vous émerveille, émerveillez-vous plus encore de la queue des béliers de Scythie, qui pesait plus de trente livres. **Émerveillez-vous également** des moutons de Syrie, etc.

Même si l'option représentée par le stemma 2 nous semble la plus convaincante, nous pensons que le caractère ambigu (car très flexible) de l'emploi de la conjonction ET en moyen français (à laquelle fait écho celui de AND en anglais, y compris en anglais moderne) ne permet pas de trancher catégoriquement ici. Toutefois, la structure idiomatique du français impose – à notre sens – que le traducteur fasse un choix (ce qu'a fait Guy Demerson). Dans ce cas précis, il nous paraît impossible de proposer une solution à ce problème par le biais de la seule grammaire, car l'interprétation de la syntaxe de ce type d'énoncés semble dépendre étroitement du **sens du verbe**, de même que de la construction syntaxique de son complément (il faut donc réfléchir au cas par cas).

L'exemple [7] relève, selon nous, du même phénomène. La proposition verbale introduite par ET dans l'original renvoie manifestement (le contexte est clair sur ce point) à la « jument » dont elle est le sujet grammatical. Or, le sujet « jument » a été introduit quatre phrases plus haut. Le verbe « fut » mêlé à la désinence du féminin dans l'adjectif « marquée » aurait donc tendance, croyons-nous, à être rattaché dans l'esprit du lecteur francophone au « l' » de la phrase qui précède, lequel représente anaphoriquement « la queue ». Dès lors, si nous considérons que le sujet de la phrase notée [7] est « la queue », cette phrase devient aussitôt absurde voire incompréhensible. Comme nous pouvons le constater, les traducteurs anglais rendent littéralement le ET par AND, ce qui semble conforter notre idée selon laquelle

l'anglais moderne est structurellement proche du français de Rabelais. En revanche, les deux traducteurs en français moderne non seulement effacent la conjonction, mais surtout **réintroduisent le sujet grammatical de la phrase**. C'est également le cas de la traduction anglaise, malgré l'usage du coordonnant. Ici, si nous nous plaçons dans une perspective purement anglo-française, nous voyons que le problème serait uniquement la traduction littérale de ce « And » qui risquerait d'induire le lecteur en erreur.

L'exemple [8] est secondaire à notre étude (il concerne la traduction d'une locution adverbiale inusitée à l'époque moderne, « ensemble eulx »), mais il présente toutefois la particularité d'illustrer l'une des règles que nous avons décrite, celle de l'énumération canonique en français : *élément 1, élément 2 (extensible) ET élément 3*. Ici, la règle n'est manifestement pas appliquée – ou du moins, pas *directement* – dans les traductions en français moderne. En effet, les quatre éléments énumérés dans l'original rabelaisien sont :

- 1- Gargantua
- 2- son précepteur Ponocrates
- 3- ses gens
- 4- Eudemon, le jeune page

Si l'on appliquait la règle conventionnelle, la traduction française de cette phrase deviendrait (en se basant sur les choix lexicaux de Guy Demerson) :

*Au lendemain, après boire (comme vous vous en doutez), Gargantua prit la route avec son précepteur Ponocrates, ses gens, **et Eudémon**, le jeune page.*

Cette phrase, toutefois, ne semble pas conforme (à la lecture, et selon la méthode introspective que nous défendons) aux normes du français. C'est, notamment, le tronçon mis en gras qui pose problème. Si l'on considère uniquement, toutefois, la phrase ci-dessus sans la comparer à l'original, rien dans l'organisation logique de l'énoncé ne paraît défier la grammaire française. Pourtant, *à l'oreille*, nous décelons une anomalie.

Faisons le test de transformer l'ordre syntaxique et ponctuationnel de la fin de cette phrase :

Au lendemain, après boire (comme vous vous en doutez), Gargantua prit la route avec son précepteur Ponocrates, ses gens, et le jeune page Eudémon.

Ainsi formulée, la phrase semble plus idiomatique. À partir de cet exemple, nous souhaiterions émettre l'hypothèse que *l'ordre de l'énumération ne peut pas être rompu en français, et que le ET final se doit d'introduire une proposition unie/uniforme et syntaxiquement close*. En d'autres termes : la structure syntaxique de l'énumération doit être **clairement reconnaissable**. Notons toutefois qu'en remplaçant le « et » par une périphrase coordinative, l'énoncé redevient correct :

*Au lendemain, après boire (comme vous vous en doutez), Gargantua prit la route avec son précepteur Ponocrates, ses gens, **ainsi qu'**Eudémon, le jeune page.*

Nous proposons donc cette deuxième hypothèse : *les périphrases coordinatives servent à marquer la fin d'une énumération qui n'est pas clôturée syntaxiquement et/ou ponctuellement*. Ainsi, ce type de périphrases serviraient de substituts de ET, mais avec une portée psychologique moins forte : elles annoncent la fin de l'énumération, mais en laissant l'espace ouvert à un développement syntaxique ultérieur. Car si l'on en revient, en effet, à l'original rabelaisien, on comprend que le syntagme qualificatif « le jeune page » n'est pas un élément *déjà connu* du lecteur (c'est la première fois que ce personnage est mentionné dans le récit), mais qu'il s'agit au contraire d'une explicitation, d'un éclaircissement, sur l'identité de ce « Eudémon ». Or, le fait d'antéposer la périphrase indiquerait, en français, que cet élément-là est déjà connu. Il est donc nécessaire de conserver la post-position de la périphrase (ce qu'ont fait toutes les traductions). Dans cette même optique de clarté et de logique, nous voyons également que l'élément « ses gens » – si on lui applique la règle de l'énumération canonique – risque de porter à confusion, car on pourrait penser qu'il est question des « gens de Gargantua », alors qu'il est question en réalité des « gens de Ponocrates », d'où la nécessité de conserver la conjonction de coordination – car il s'agit bien d'une coordination – entre le possesseur et les possédés. Ceci devrait donc, logiquement, conduire à un marquage syntaxique particulier de la conjonction de clôture, doublé du problème posé par la post-position de « le jeune page ». C'est déjà plus ou moins le cas dans l'original, sommes-nous tenté de dire,

avec l'emploi de la locution adverbiale « ensemble eulx » ; aussi Guy Demerson traduit-il assez littéralement par « et avec eux » (interprétation suggérée également par Claude Pinganaud). Néanmoins, M-M. Fragonard fait le choix d'un étoffement adverbial en « et aussi ». On pourrait de même envisager une traduction par le biais d'une périphrase coordinative, comme évoqué précédemment⁸⁵ :

Au lendemain, après boire (comme vous vous en doutez), Gargantua prit la route avec son précepteur Ponocrates et ses gens, ainsi qu'avec Eudémon / accompagné d'Eudémon, le jeune page.

L'exemple [9] nous semble relever d'une simple fonction de coordination entre ces deux phrases, l'une étant la suite logique de l'autre, ce qui rend possible idiomatiquement une traduction en ET (le traducteur anglophone de ce texte ne s'est évidemment pas posé ce type de question). Il semble toutefois que Guy Demerson y ait senti quelque maladresse ; sa traduction neutralise la conjonction, alors que M-M. Fragonard fait le choix de la conserver. Quoi qu'il en soit, nous croyons que l'emploi de ce « Et » de début de phrase en français moderne, s'il n'est pas véritablement anidiomatique, n'est en rien obligatoire et peut prêter à confusion.

⁸⁵ À titre d'illustration, nous avons sélectionné des extraits du roman *Germinal* d'Emile Zola (1885 ; version numérisée du texte sur Project Gutenberg), où nous avons trouvé quelques exemples intéressants de périphrases coordinatives, qui semblent appuyer notre théorie sur la clôture syntaxique :

Les outils furent sortis de la caisse, où se trouvait justement la pelle de Fleurance. Puis, quand Maheu y eut enfermé leurs sabots, leurs bas, **ainsi que** le paquet d'Étienne, il s'impatienta brusquement.

[c'est la première fois qu'il est fait mention du « paquet d'Étienne », de sorte qu'il ne s'agit pas véritablement d'un simple GN mais plutôt d'un équivalent de « le paquet *appartenant/ qui appartenait* à Étienne »]

A chaque bourrasque, le vent paraissait grandir, comme s'il eût soufflé d'un horizon sans cesse élargi. Aucune aube ne blanchissait dans le ciel mort, les hauts fourneaux seuls flambaient, **ainsi que** les fours à coke, ensanglantant les ténèbres, sans en éclairer l'inconnu.

[ce sont les « fours à coke » qui, a priori, ensanglantent les ténèbres en crachant de la fumée rougeâtre]

On se contentait, à la Direction, de dresser des listes de renvoi, on rendait les livrets en masse : Maheu avait reçu le sien, Levaque aussi, **de même que** trente-quatre de leurs camarades, au seul coron des Deux-Cent-Quarante.

[l'élément souligné développe le GN « trente-quatre de leurs camarades »]

L'exemple [10] illustre une fois de plus l'extrême flexibilité de l'emploi de « et » en moyen français, qui coordonne ici deux propositions n'entretenant aucun rapport syntaxique évident entre elles (une proposition verbale et une locution substantivale). Cette souplesse dans l'enchaînement des propositions semble même heurter la sensibilité des traducteurs anglais, qui marquent le rapport avec une forme en -ING (et l'ajout d'un verbe interprété à partir du contexte). Les traductions en français moderne font également ce choix en optant pour l'emploi d'un gérondif (en -ANT). Toute la question qui se pose à présent est de savoir si ces gérondifs marquent un rapport de *subordination* ou de *coordination*. Si l'on observe attentivement le texte original, il semble évident qu'il s'agit ici d'une forme de **hiérarchisation** de l'information : l'important/l'essentiel à savoir est le fait que les personnages « passerent leur grand chemin » ; et *accessoirement* qu'ils ont fait bombance tout au long du trajet. Mais peut-on véritablement, comme l'expliquent les grammaires traditionnelles, parler d'une forme de **subordination** introduite par le gérondif ? Pour qu'il y ait subordination, il faut normalement que l'action 2 dépende de l'action 1 pour pouvoir exister. Or, cela ne semble pas être le cas ici : s'il avait plu, ou neigé – s'il avait fallu que les personnages restent confinés un jour ou deux sous le couvert des arbres du bois – il est fort à parier que Gargantua et sa troupe auraient « fait grande chère » de la même façon, peut-être même encore plus. Sur le plan du réel, ces actions ne sont donc pas « subordonnées » l'une à l'autre : elles sont concomitantes, coordonnées dans le temps. C'est seulement sur le plan **psychologique** que l'on peut parler d'une forme de hiérarchisation, ou de subordination. Il serait ainsi judicieux, à notre sens, de parler dans ces cas-là de **logicisation**⁸⁶ (pour deux actions coordonnées sur le plan réel, mais subordonnées sur le plan psychologique). Tout est question de point de vue. À ce titre, nous pensons qu'en temps normal l'anglais « logicise » deux procès avec « and » (ou ne le fait pas, selon le point de vue qu'on adopte), tandis que le français a plus volontiers recours à une gérondivisation du deuxième verbe pour exprimer la même idée. Cette hypothèse sera mise à l'épreuve dans les chapitres suivants.

L'exemple [11] n'est intéressant pour notre étude qu'à titre accessoire ; il introduit par ET une mesure quantitative que le moyen français et l'anglais moderne expriment de la même façon, par qualification numérale d'un substantif. Ainsi

⁸⁶ Nous inventons ce terme afin de combler un vacuum conceptuel.

l'anglais « seventeen [leagues] in breadth » sera-t-il plus volontiers transposé en français par « de dix-sept lieues de large » (choix de M-M. Fragonard, qui nous semble être le plus idiomatique). Nous proposerions donc ce schéma de traduction, qu'un logiciel de traduction automatique serait potentiellement en mesure d'intégrer :

Anglais. ADJECTIF NUMÉRAL [+ NOM] + IN + SUBSTANTIF QUANTITATIF → Français. ADJECTIF NUMÉRAL [+ NOM] + DE + ADJECTIF QUANTITATIF.

Pour ce qui est de l'exemple [12], sa modulation frappante dans la traduction de M-M. Fragonard nous semble confirmer la règle des 2 ET à l'intérieur d'une proposition, que nous avons évoquée à plusieurs reprises dans les chapitres précédents. En effet, de par sa construction syntaxique, la fin de la phrase originale ne forme qu'une seule et même proposition :

Icelle estoit horriblement (fertile ET copieuse EN mouches bovines ET frelons)
[sujet][verbe] [adverbe quantifieur] [attribut du sujet]

Ce long attribut du sujet comporte deux fois la conjonction ET ; ce qui revient à dire que la limite idiomatique est atteinte. Nous pourrions difficilement, en effet, envisager d'ajouter un autre substantif introduit par « et », ou un troisième adjectif, sans que la proposition devienne idiomatiquement très lourde. Faisons le test en nous basant sur la traduction de Guy Demerson, qui nous semble déjà atteindre la limite du nombre de coordonnants :

? Celle-ci était horriblement riche et féconde en mouches à bœufs et frelons et moustiques.

? Celle-ci était horriblement riche et féconde et surpeuplée en mouches à bœufs et frelons.

Nous pensons que ces deux phrases ne sont pas idiomatiques, ce qui montre que dans la traduction de Guy Demerson, la limite du nombre de « et » est quasiment atteinte.

Pour sa part, M-M. Fragonard choisit de neutraliser la conjonction entre les adjectifs « riche » et « féconde » de manière assez radicale, en réinterprétant à partir du sens afin d'aboutir à une structure adverbiale, « si terriblement infestée de ». Quant à Guy Demerson, s'il traduit littéralement tous les « et », son choix de répéter la

particule « en » permet – nous semble-t-il – de clarifier quelque peu la syntaxe. Pour notre part, nous pensons qu’une troisième stratégie de rationalisation eût été possible, que voici :

Celle-ci était horriblement riche et féconde en mouches à bœufs ainsi qu’en frelons.

En effet, l’attribut du sujet « fertile et copieuse en mouches bovines et frelons » forme une liste énumérative (composée de quatre éléments) dont le « stemma » est quelque peu ambigu. On peut effectivement interpréter la syntaxe de la phrase originale de deux manières différentes :

1) *Fertile*

/

ET copieuse en mouches bovines et frelons

Ou bien :

2) *Fertile ET copieuse*

/

en mouches bovines et frelons.

S’il n’y a pas véritablement de différence majeure d’un point de vue sémantique, l’esprit francophone, avec son exigence de clarté, n’achoppe pas moins sur ce type d’ambiguïté syntaxique, qui semble – en outre – mettre à mal la notion de « clôture syntaxique » en laissant l’interprétation ouverte sur deux options. D’où les stratégies de rationalisation déployées dans les traductions françaises.

Ce genre de détails peuvent sembler infimes, mais ce sont précisément ces « petits détails » qui font qu’une traduction est idiomatique, ou ne l’est pas.

L’exemple [13], bien que n’ayant aucun rapport direct avec la traduction de AND ou de ET polysyndétique, nous éclaire toutefois sur un aspect important de la syntaxe du français : les adverbes à caractère subordonatif. Dans cet exemple, nous constatons que le moyen français « duquel » a donné lieu, dans les *deux* traductions en français moderne, à une transposition en « dont ». Or, la traduction anglaise – qui

rajoute une conjonction « and » et rend l'archaïque « duquel » par le tout aussi archaïque « whereof », semble apporter une piste intéressante quant à l'un des objets (à visée pragmatique) de notre recherche, à savoir : existe-t-il des « tendances directes » qui permettraient de systématiser le transfert des structures polysyndétiques anglaises aux structures françaises subordonnantes ? Si l'on se réfère en effet à la définition de l'*Oxford English Dictionary*, « whereof » est un mot archaïque qui équivaut – en anglais moderne – à « of what/of which/of whom ». Or, si l'on part du principe (que nous nous sommes efforcé d'appuyer par des exemples) que l'anglais moderne est structurellement proche du français du 16^{ème} siècle, nous pouvons dès lors émettre l'hypothèse suivante : *la tournure and of what/and of which/and of whom/and of whose aurait tendance, en français, à être traduite par : dont*. Nous tenterons ultérieurement de vérifier cette hypothèse.

L'exemple [14] présente la particularité d'illustrer, encore une fois, l'emploi du participe présent. Il nous semble toutefois que la forme en –ant dans « s'escarmouchant » ne relève pas ici de *la même fonction grammaticale* que la forme en –ant utilisée dans les traductions françaises en [10]. En effet, ce n'est pas tant la notion de concomitance qui prévaut ici, que celle d'outil ou de moyen. À ce titre, nous constatons que l'anglais n'éprouve aucune difficulté à traduire (quasi) littéralement la structure participiale par une forme en –ING, tandis que les traductions françaises s'efforcent visiblement d'adapter la syntaxe : Guy Demerson adverbialise le participe présent de Rabelais, tandis que M-M. Fragonard semble déplacer la marque du participe présent d'un verbe à un autre, en la transformant d'ailleurs en gérondif (elle inverse également l'ordre subordonné/subordonnant, d'où une sorte de « double déplacement » syntaxique). Nous pensons que ces changements ne sont pas de simples caprices de traducteurs, et qu'ils reflètent une réelle divergence relative à l'emploi du participe présent/gérondif entre le moyen français et le français moderne d'une part, et d'autre part – comme nous l'avons précédemment suggéré – entre l'anglais et le français, à l'époque contemporaine. D'autres exemples, issus d'un corpus purement anglais-français, nous permettront ultérieurement d'illustrer ce point.

L'exemple [15], quant à lui, nous semble confirmer une hypothèse émise au chapitre précédent. Nous avons, en effet, avancé l'idée selon laquelle l'effet stylistique suggéré par la polysyndète anglaise (d'abondance, d'accumulation) était mieux rendu en français par l'asyndète, et vice-versa. Ici, l'original rabelaisien est

clairement asyndétique : une série d’adverbes, représentant les diverses actions effectuées par la jument (c’est-à-dire, précisant la manière dont elle « abatoit boys ») sont mis les uns à la suite des autres par le biais de virgules, sans aucune conjonction à la fin pour clôturer la série. Il semblerait donc qu’à l’époque de Rabelais, cette tournure syntaxique fût déjà d’usage en français. Or, si les traductions françaises conservent l’asyndète, nous observons que la traduction anglaise tend clairement à la polysyndète (*alongst **and** athwart, here **and** there, this way **and** that*, etc.). S’agissant d’expressions adverbiales figées et idiomatiques, nous y voyons donc – une fois de plus – confirmation du fait que ce phénomène (la tendance anglaise à la polysyndète) est un trait marquant de la psychologie de cette langue, canonisé par l’idiomatisme figé des expressions citées ci-dessus, que l’on retrouve dans tous les dictionnaires unilingues et bilingues.

De fait, l’exemple [16] illustre également un cas particulier d’emploi du participe présent. Ici encore, la forme en –ant met en rapport étroit deux procès relativement concomitants ; mais dans ce cas précis, le premier procès sert d’origine au second (*parce qu’il voit sa jument abattre le bois, Gargantua se sent joyeux*). Il y a donc un rapport de sujétion/subordination évident entre les deux actions, sujétion logique mais aussi (légèrement) temporelle. Or, s’il est possible en français moderne (comme semble le démontrer la traduction de Guy Demerson) de traduire également ce rapport par une forme en –ant, cela n’est apparemment pas le cas en anglais, où une telle tournure semble anidiomatique. Nous constatons en effet que les traducteurs anglais *ont fait le choix de traduire le participe présent français par une tournure infinitive*⁸⁷, « Which Gargantua took great pleasure to behold ».

À l’évidence, il eût été difficilement envisageable de mettre une forme en –ING au début de la phrase, à l’instar du –ant en français, pour indiquer l’origine/la source du procès « took great pleasure ». Faisons le test :

? *Seeing that, Gargantua took great pleasure and said to his company no more but this : Je trouve beau ce (I find this pretty) etc*

Lorsque nous lisons cette phrase en anglais, nous avons l’impression que l’élément en tête de phrase « seeing that » est comme déconnecté de ce qui suit ;

⁸⁷ La tendance inverse semble représentée lorsque nous traduisons, en français, des –ING anglais par des infinitifs : Smoking kills → Fumer tue ; I look forward to meeting you → J’ai hâte de vous rencontrer.

comme s'il revêtait une (légère) valeur adversative ou concessive. Nous croyons que cette phrase – si elle n'est pas grammaticalement « fausse » – n'est pas véritablement *idiomatique* : et ce, à cause d'un emploi inhabituel, en anglais, de la forme –ING. Nous sommes conforté dans cette idée par la traduction en anglais moderne de *Gargantua* par Andrew Brown (2003), où la structure est rendue de la manière suivante⁸⁸ :

When Gargantua saw this, he was delighted, though he realised it was none of his doing. And he told his servants, 'I like this country, though I can't boast that I made it look like this'. Ever since, this region has been called the Beauce [...] (p. 43 ; nous soulignons)

L'exemple [17] présente la particularité d'illustrer la « règle des 2 ET » que nous avons décrite : au sujet « les gentizhommes de Beauce » sont rattachés trois propositions verbales (le sens/contexte permet de comprendre qu'il s'agit d'une énumération) dont deux sont introduites par ET. Si Guy Demerson rétablit l'ordre canonique, M-M. Fragonard conserve l'avant-dernière conjonction et fait donc le choix de l'*effet de style*.

Enfin, l'exemple [18] présente le même cas de figure : au sujet « Gargantua » est rattachée la proposition verbale « se rafraîchit deux ou trois jours ». À celle-ci

⁸⁸ Et nous sommes également conforté dans notre hypothèse par la traduction anglaise du roman *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, traduit par Eleanor Marx-Aveling, dont nous reproduisons ici quelques extraits révélateurs extraits des premières pages de l'œuvre (nous avons consulté une version numérisée du texte sur le site Project Gutenberg) :

Nous avons l'habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d'avoir ensuite nos mains plus libres ; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille en faisant beaucoup de poussière ; c'était là le genre.

[When we came back to work, we were in the habit of throwing our caps on the ground so as to have our hands more free; we used from the door to toss them under the form, so that they hit against the wall and made a lot of dust: it was "the thing."]

Le nouveau, prenant alors une résolution extrême, ouvrit une bouche démesurée et lança à pleins poumons, comme pour appeler quelqu'un, ce mot : Charbovari.

[The "new fellow" then took a supreme resolution, opened an inordinately large mouth, and shouted at the top of his voice as if calling someone in the word "Charbovari."]

La mairie se trouvant à une demi-lieue de la ferme, on s'y rendit à pied, et l'on revint de même, une fois la cérémonie faite à l'église.

[The mairie was a mile and a half from the farm, and they went thither on foot, returning in the same way after the ceremony in the church.]

sont rattachées – par subordination, ou plutôt par **logicisation**, dirions-nous – trois propositions gérondives qui fonctionnent donc comme une énumération, liées par polysyndète. Là encore, fidèles à leurs stratégies respectives, Guy Demerson rétablit l'ordre canonique tandis que M-M. Fragonard fait le choix de conserver la même structure polysyndétique.

Récapitulatif :

*Il ressort de cette analyse qu'en dépit des choix de traduction observés, parfois très différents en apparence, le **même principe** est à l'œuvre à chaque fois ; si le choix du mot ou du phénomène rationalisant change, le procédé à la source du changement est, en revanche, identique. Néanmoins, il nous semble nécessaire de préciser que nous sommes davantage confrontés à des « tendances » qu'à des lois de traduction immuables ; ainsi, toute tentative de systématisation stricte semble vouée à l'échec.*

*Dans l'étude de corpus qui suit, appliquée à deux chapitres (troisième et quatrième) du roman *Alice's Adventures in Wonderland* de Lewis Carroll – reproduits ici dans leur intégralité – ainsi qu'à quelques extraits du chapitre sixième, nous essaierons de vérifier encore une fois la portée de nos hypothèses, de les étoffer, afin d'aboutir à une véritable théorie de la traduction de la polysyndète de l'anglais au français. Cette œuvre particulière a été choisie en raison de son importance au sein de la littérature anglaise du 19^{ème} siècle, d'une part, et d'autre part en raison de son aspect « lyrique » et « enfantin » (censé refléter le point de vue innocent du personnage principal, Alice), d'où le caractère assez fortement polysyndétique de ce texte. En outre, ce roman célèbre a connu – à notre connaissance – trois traductions françaises⁸⁹, bien que nous n'en analysons que deux (pour une raison pratique, celle de pouvoir présenter les textes à l'intérieur d'un tableau).*

⁸⁹ Par Jacques Papy (1961), Jean-Pierre Berman (1992) et Henri Parisot (2010).

4 - Analyse contrastive d'un corpus carrollien : hypothèses traductologiques

Comme nous l'avons vu, les problèmes de traduction rencontrés trouvent leur source dans la **fonction syntaxique** divergente de AND et de ET en français et en anglais ; les stratégies mises en œuvre par les traducteurs francophones s'articulent autour de tendances rationalisantes qui ne sont en rien des « contraintes » au sens de Vinay & Darbelnet. Dans certains cas, le recours à un calque de la structure anglaise est possible, même s'il est plus « idiomatique » d'opter pour une rationalisation. Néanmoins, la donne semble changée dès lors que l'on est confronté à une *phrase polysyndétique* au sens strict. S'il est possible d'opter pour le calque de façon occasionnelle (que l'on considère cela comme une faute stylistique, ou comme une « foreignizing tendency » pour reprendre le terme de L. Venuti), le même principe ne peut pas être appliqué sur l'ensemble d'une longue phrase ou d'un texte, de crainte d'en fausser les repères, de brouiller les rapports inter-phrastiques, et d'aboutir par conséquent à une certaine forme de non-sens. D'où la nécessité de focaliser notre étude sur les phrases à *proprement parler* polysyndétiques (c'est-à-dire, les phrases pour lesquelles la limite des 2 AND par proposition est atteinte), où la rationalisation semble non seulement la plus forte, mais également, croyons-nous, la plus nécessaire. Dans le corpus qui suit, nous avons donc souligné les passages où cette limite syntaxique est atteinte, en nous intéressant tout particulièrement aux occurrences de AND qui ne nous semblaient pas revêtir de fonction coordinative évidente, et requéraient par conséquent d'être *rationalisées* en français.

Cf. IV. b) dans l'annexe.

**a) Règle des 2 ET par proposition verbale,
nominale ou adjectivale complétive (où les
propositions sont régies par le même sujet).**

Nous avons sélectionné, dans cette catégorie, les polysyndètes « énumératives » à proprement parler, pour lesquelles on peut véritablement parler de coordination. Les séries nominales, verbales ou adjectivales – régies par le même sujet – sont enchaînées par le biais de la conjonction AND en anglais ; nous avons déjà vu qu’il n’en était pas de même dans les traductions françaises. Nous nous donnons pour but de découvrir un moyen *formel* de différencier ces polysyndètes coordinatives et énumératives, des polysyndètes à tendance subordonnée.

Nous étudierons, pour ce faire, les tronçons de texte suivants tels qu’ils sont numérotés sur l’exemplaire :

Pour le chapitre 3 : [21]

Pour le chapitre 4 : [3] [12] [14] [17, 18 et 19] [22] [38] [49]

Dans l’analyse qui suit, chaque exemple est étudié individuellement.

Chapitre 3 :

[21] : Ici, deux actions sont simplement énumérées l’une à la suite de l’autre, sans autre rapport entre elles que celui d’être « coordonnées », placées côte à côte dans le fil des événements. Aucun rapport logique ne semble les lier : ce n’est pas *parce que* les personnages s’assoient en cercle qu’ils demandent à la souris de raconter une histoire ; de même, s’il est possible d’envisager que les deux actions soient concomitantes, rien n’empêche que l’une se produise à la suite de l’autre, dans l’ordre de l’énonciation. En d’autres termes : l’action de « begging » ne semble pas être subordonnée/logicisée à celle de « sitting », les deux sont uniquement coordonnées. À ce titre, nous remarquons que les traducteurs rétablissent l’ordre canonique dans un cas (en neutralisant l’avant-dernière conjonction) ; en optant pour le calque/la figure de style dans l’autre.

Chapitre 4 :

[3] : Cet enchaînement de substantifs nous semble fonctionner comme une énumération, malgré l'emploi de « with » qui vient légèrement contrebalancer l'effet polysyndétique, mais que l'on pourrait aisément remplacer par « and ». Ici encore, Jacques Papy rétablit l'ordre canonique de l'énumération en français (en considérant, comme nous-même, que l'ensemble est une énumération substantivale) tandis qu'Henri Parisot fait le choix d'étoffer le « with » par un verbe qu'il interprète à partir du contexte.

[12] : Cette phrase comporte quatre verbes dont l'organisation hiérarchique est assez complexe. Le premier, « went on growing », est un verbe d'état auquel est lié par AND un verbe d'action, « she put ». Il est donc possible de gloser le lien – à notre sens subordonnatif – entre ces deux verbes de la manière suivante : *[as/since] she went on growing, she [therefore] put an arm out of the window*. Ce lien est donc d'ordre causal. Si le sens des verbes joue évidemment un rôle primordial, nous essaierons plus loin de voir si ce passage d'un verbe d'état à un verbe d'action s'avère avoir une quelconque influence sur la traduction du coordonnant. Les trois autres verbes, toutefois, nous semblent liés par simple énumération ; nous dirions que ce sont là des actions concomitantes, même si, comme nous pouvons le constater, Henri Parisot considère que l'action de « said » est postérieure à celles de « put one arm out of the window, and one foot up the chimney », d'où sa traduction du dernier AND par : *puis*. Ainsi, seul Jacques Papy rétablit l'ordre canonique de l'énumération pour ces trois verbes. S'il est effectivement possible de remarquer une différence d'interprétation entre les deux traductions quant à la valeur/au sens du dernier coordonnant, force est de constater, néanmoins, que le liage entre le verbe d'état « went on growing » et le verbe d'action « put », marqué par AND en anglais, est rationalisé dans les deux traductions : dans un cas par « puis », dans l'autre par « enfin ».

[14] : Ici, nous pouvons avancer qu'il s'agit, d'une certaine manière, d'une énumération de quatre verbes d'état : « growing larger », « growing smaller », « being

ordered about by mice », [et] « being ordered about by rabbits ». On constate, à ce titre, que les deux traductions transforment le dernier coordonnant, introductif d'un syntagme à *double composante*⁹⁰, en utilisant un équivalent syntaxique : « ni » dans la traduction de Jacques Papy, « ou » dans celle d'Henri Parisot, ce qui tendrait à confirmer notre hypothèse sur la règle de la « clôture syntaxique » au sein d'une énumération.

[17, 18 et 19] : Cette phrase est également un exemple d'énumération, où quatre verbes sont coordonnés sur le plan temporel, sans vrai rapport de dépendance entre eux (si ce n'est entre le premier verbe, « she went on », et les verbes en –ING). Ainsi, l'énumération à proprement parler ne concerne que trois propositions dans cette phrase : « taking first one side », « then [taking] the other », et enfin « making quite a conversation of it altogether ». Nous constatons que *les deux* traductions ont rétabli l'ordre canonique de l'énumération.

[22] : Cet exemple est très particulier dans la mesure où il s'agit *structurellement* d'une énumération de type coordinatif, où la *punctuation* permet toutefois d'envisager un rapport de type subordinatif. En effet, l'usage de la virgule sépare ici le groupe « a little shriek and a fall » de « a crash of broken glass » ; et, effectivement, il semble logique que le lapin, surpris par l'apparition de la main, *d'abord* tombe en criant, *puis* brise le verre dans sa chute. La question ne se serait pas posée, nous semble-t-il, si Lewis Carroll avait écrit : « a little shriek and a fall and a crash of broken glass » (sans virgule). Or, manifestement, Jacques Papy interprète cette séquence comme une énumération, et rétablit de ce fait l'ordre canonique de l'énumération en français. En revanche, nous peinons à comprendre ce qui a motivé le choix d'Henri Parisot, qui semble s'être trompé sur la place de la virgule (à moins que celle-ci n'ait été placée différemment dans l'édition du roman d'après laquelle il a traduit). Nous nous serions effectivement attendu à ce qu'il subordonne le dernier élément aux deux premiers, par exemple de la façon suivante : « un petit cri perçant et le bruit d'une chute, suivi d'un fracas de verre brisé. »

⁹⁰ Being ordered about by mice and rabbits.

[38] : Cet exemple est typique du redoublement de la qualification adjectivale autour d'un nom, tel que nous l'avons déjà étudié dans les pages précédentes. L'ajout de l'adverbe « no doubt » pouvant induire en erreur, il est plus judicieux d'appréhender cette proposition de la manière suivante : « an excellent plan and very neatly and simply arranged ». Dans un premier temps, nous avons donc avancé l'idée que le français avait tendance à décaler la qualification adjectivale suivant le nom vers la gauche, ce qui donnerait : « an excellent and very neatly and simply arranged plan ». Cette organisation syntaxique défierait toutefois l'ordre canonique de l'énumération française, et nous pourrions donc – artificiellement – la ramener à : « an excellent, very neatly and simply arranged plan ». La traduction littérale, une fois ces changements effectués, en serait donc : « Un plan excellent, très soigneusement et simplement arrangé ». Néanmoins, les deux traducteurs font le choix d'insister sur le balancement des deux adverbes, en optant pour l'adverbe « à la fois ».

[49] : Cette phrase présente, enfin, une série de trois adverbes énumérés par polysyndète : « under it », « on both sides of it », et « behind it ». L'on peut constater que les deux traductions rétablissent l'ordre canonique de l'énumération, alors que jusqu'à présent l'une des deux avait tendance à opter pour une équivalence plus littérale. Nous pensons, pour notre part, qu'il serait difficile en français – même dans l'idée d'aboutir à un certain effet stylistique – de lier trois adverbes par polysyndète. Si l'on fait le test avec l'exemple étudié, il est assez clair qu'une phrase comme « *Quand elle eut regardé sous le champignon, et des deux côtés du champignon, et derrière le champignon, l'idée lui vint etc.* » serait jugée stylistiquement très lourde et maladroite en français.

Bilan

*Nous pensons pouvoir avancer que cette première série d'exemples illustre la tendance des traducteurs francophones à **rétablir l'ordre canonique** dans le cadre d'une énumération (dès lors qu'il s'agit très clairement d'une énumération). Néanmoins, le problème se complexifie dans le cas des énumérations verbales*

polysyndétiques, où plusieurs verbes sont liés par AND au même sujet. L'interprétation joue alors un rôle primordial, et explique les différences de traduction observées. L'esprit francophone semble apercevoir des rapports que strictement rien dans l'original anglophone ne vient marquer. S'il est possible, dans certains cas, de rétablir l'ordre canonique dans ce type particulier d'énumération, un étoffement d'un ou de plusieurs des coordonnants est parfois plus approprié ; or, seul le contexte (c'est-à-dire le sens des verbes) permet de faire la différence entre la pure coordination et la notion d'une certaine forme de « dépendance » si ce n'est syntaxique, du moins logique. Il n'y a donc pas, a priori, de moyen formel permettant de systématiser ce type de phrases polysyndétiques ; sauf peut-être dans le cas particulier où un verbe d'action est lié par « and » à un verbe d'état (ou l'inverse). En effet, la transition entre les deux semble induire (pour l'esprit francophone, du moins) un léger rapport de dépendance logique, que les traducteurs tendent à marquer syntaxiquement. Là encore, nous chercherons à tester expérimentalement cette hypothèse.

b) Règle des 2 ET par phrase à plusieurs propositions sujet-verbe (ou sujets multiples)

Ce type de phrase polysyndétique est, comme nous l'avons vu, le plus susceptible de mener à rationalisation en français. Il nous semble en effet que l'anglais, langue plus « orale » et spontanée que le français à l'écrit, n'a pas réellement de limite ou de contrainte pour construire sa phrase complexe ; et qu'il peut, à ce titre, introduire de nouvelles propositions sujet-verbe par le biais de « and », sans autre limite que celle du souffle ou de la mémoire⁹¹. Néanmoins, ce n'est pas – ou du moins *plus* – le cas du français (à l'oral certes, mais surtout à l'écrit) qui montre une tendance à vouloir tisser des rapports logiques entre les différentes propositions

⁹¹ Notons que « anda » en sanskrit, mot provenant d'une très ancienne racine indo-européenne ayant conduit à « and » en anglais, signifiait « limite » ou « frontière ». À ce titre, nous croyons que le coordonnant en anglais a gardé trace de cette valeur ancienne, et marque donc la transition de façon plus nette que « et » en français.

sujet-verbe d'une longue phrase. C'est là, d'après nous, ce qui explique en partie les phénomènes de « rationalisation » décrits – et décriés – par Antoine Berman.

Pour mieux comprendre ces tendances, nous avons donc choisi, dans notre corpus carrollien, des phrases ou tronçons de phrase où un ou des sujet(s) nouveau(x) sont introduits à la suite d'une première proposition par « and ». Comme nous le verrons, s'il est possible idiomatiquement en français de lier jusqu'à deux propositions sujet-verbe par « et » à la proposition principale (ce que nous avons montré tout au long des pages précédentes), ce choix – jugé comme stylistiquement marqué – est rarement fait ; nous avons même observé que, dans certains cas, lier *une seule* proposition sujet-verbe par « et » à la principale semble maladroit, dès lors que le lien de dépendance/de subordination entre les deux est clairement interprétable à partir du contexte. Il s'agira donc, pour nous, d'essayer de découvrir des « indices » formels aisément identifiables, c'est-à-dire des « marqueurs », qui permettraient de prédire ces tendances rationalisantes.

Dans le chapitre 3, nous étudierons les extraits : [2] et [3],

[8] [10] [13]

[15] [16] [18]

[21] [26] [29] et [33].

Dans le chapitre 4, les extraits : [2] [13] [26]

[27] [31] [32]

[34] [35] [37]

[39] [43] [48] et [50].

Ces nombreux extraits, choisis pour leur variété, seront regroupés en fonction de la tendance rationalisante qu'ils induisent en français. Remarquons toutefois, dès le départ, que notre « classement » ne se prétend en rien exact et catégorique ; nous pensons en effet que les « valeurs » du coordonnant ressenties (et étoffées en conséquence) par les traducteurs, n'ont rien d'universel, et ne revêtent pas nécessairement de fonction syntaxico-sémantique très précise dans l'esprit de l'anglophone lambda. Plutôt, c'est *l'esprit français* qui, là où l'anglais se satisfait d'un « and » à la fonction/à la signification très flexible, perçoit ou du moins *s'efforce de*

percevoir des rapports logiques que l'« anglophone de la rue » (n'ayant pas de connaissance du français, n'ayant pas étudié les langues classiques) ne percevra pas forcément. De ce fait, le classement effectué ci-après n'est que le reflet d'une certaine forme d'interprétation, s'appuyant néanmoins sur les choix de traduction de Jacques Papy et Henri Parisot, traducteurs qui – nous le répétons – ont *interprété* le texte à travers le prisme de leur propre sensibilité.

En nous basant sur l'article du *Cambridge Advanced Learner's Online Dictionary* cité au Chapitre I (cf. p. 5), nous avons reconnu – ou perçu – quatre valeurs différentes du mot « and »⁹² au sein des extraits étudiés : une valeur **adversative** (glosable en : *but*) ; une valeur de **succession temporelle** (glosable en : *and then*) ; une valeur **narrative/discursive** (glosable en : *and also, and at this/that moment*) ; et enfin, une valeur **résultative** (glosable en : *and therefore/so that*). Analysons les extraits sélectionnés en fonction de ces critères :

Valeur adversative :

Il s'agit des exemples [2], [3] et [8] du chapitre 3.

Pour les exemples [2] et [3], nous serions tenté de dire que le « contexte général » nous permet d'interpréter la valeur adversative. Seulement, si nous observons bien le *texte*, nous voyons que l'emploi de « this » conjugué à « would not » est susceptible de revêtir en soi une valeur adversative, dans la mesure où une telle structure (un démonstratif mêlé à une forme de négation catégorique) semble particulièrement adaptée pour exprimer une *contradiction*, ou une *adversation* ; dans la même idée, l'emploi de l'adverbe causal « as » mêlé au verbe « positively refused » nous paraît suggérer une forte idée d'adversation. Dans l'exemple [8], c'est l'opposition sémantique entre « speak » et « no one seemed inclined to say anything » qui induit l'idée d'adversation. Que nous enseignent, toutefois, les traductions publiées ? Le « and » noté [2] est traduit par Jacques Papy par « mais » (conjonction adversative par

⁹² Dans les cas où la conjonction « and » introduit une nouvelle proposition sujet-verbe.

excellence) tandis qu'Henri Parisot fait le choix d'une tournure plus neutre, « ce que ». Le « and » noté [3] est, pour sa part, traduit littéralement par « et » par les deux traducteurs, bien qu'Henri Parisot renforce quelque peu la syntaxe par le biais de la ponctuation (la virgule devenant point-virgule). Nous pensons que l'emploi d'une double particule adversative aurait semblé trop redondant en français, et que les traducteurs considèrent que ce « et » se rattache syntaxiquement à l'adversation qui précède ; toutefois, les deux anglicistes auraient également pu, à notre sens, choisir le mot « or ». Quant à la conjonction de l'exemple [8], celle-ci est également traduite littéralement. L'idée d'utiliser le type de verbe comme indice de prédictibilité paraît donc, au vu de la complexité des situations possibles, assez irréalisable. Néanmoins, le marqueur « and this » présente selon nous un intérêt certain dans notre tentative de théorisation des phénomènes de rationalisation. Il suffit, pour cela, de se référer aux extraits du chapitre 6 du roman, reproduits à la suite des chapitres 3 et 4 (cf. annexe, page 117). Dans les exemples notés [1] et [3] de ce chapitre, la tournure « and this » a été rationalisée dans la quasi-totalité des cas : par *puis*, ou par *ce que*. Il nous semble intéressant de remarquer, toutefois, que c'est cette fois *Jacques Papy* (et non Henri Parisot) qui opte pour la tournure « ce que ». Retenons ceci pour la suite.

Valeur de succession temporelle :

Nous semblent revêtir une fonction d'enchaînement chronologique les exemples suivants : [10] [13] [16] et [18] au chapitre 3 ; [32] [34] et [43] au chapitre 4.

Pour ce qui est du chapitre 3, nous observons qu'en [10], l'emploi de « and » conjugué à « then » mène à une condensation des deux structures en « puis », la tournure « et puis » étant, sans doute, considérée comme redondante en français écrit. Nous retiendrons ce principe pour la suite.

En [13], il nous semble que l'idée de succession temporelle est suggérée par le passage d'un verbe de parole (« called out ») à un verbe d'action (« they all crowded »), ce que l'on pourrait gloser de la manière suivante : *after he called out etc., they all crowded round it*. Nous pourrions également envisager un rapport de cause à effet : *because he called out etc., they all crowded round it*. Ceci n'a toutefois pas eu

d'impact sur les traductions, ce qui confirme bien le fait que nous étudions des « tendances de l'esprit » plutôt que des règles de grammaire strictes.

Au chapitre 4, l'exemple [34] illustre assez clairement notre propos : Henri Parisot explicite le rapport de succession temporelle par l'emploi de l'adverbe « alors ». C'est toutefois le sens de l'énoncé (c'est-à-dire, la transition entre la « chute des gâteaux » et le fait qu'une idée lui traverse l'esprit) qui permet d'interpréter ce rapport ; aucun marqueur dans le texte ne semble permettre de le prédire, ou de le pressentir. En revanche, le « and » de l'exemple [43], rationalisé dans les deux traductions par « mais », nous offre un indice non-négligeable : l'emploi du point-virgule d'une part, conjugué d'autre part à la locution « the moment ». Là encore, nous tenterons de valider expérimentalement cette hypothèse.

Valeur narrative ou discursive :

Nous appelons « valeur narrative » ou « discursive » un emploi de AND très particulier, qu'il nous semble extrêmement délicat de chercher à *expliquer* de façon très claire et argumentée en français, dans la mesure où rien de tel n'existe en français moderne⁹³. C'est le « and » de la subjectivité pure, l'« œil du narrateur » fait syntaxe, qui permet de lier entre eux (dans un rapport de dépendance) des éléments n'entretenant aucun rapport formel (c'est-à-dire que l'élément subordonné *n'est pas* transformé par le subordonnant, s'il est toutefois possible d'employer le mot « subordination »). Nous avons déjà été confronté à ce phénomène dans l'analyse du poème de Keats, où nous avons constaté les problèmes de traduction posés par le vers « *Still woudst thou sing, and I have ears in vain* ». Cette marque d'oralité dans le discours, comme nous l'avons maintes fois souligné, ne semble pas – ou du moins *plus* – idiomatique en français (à l'écrit comme à l'oral). Ici, dans notre corpus carrollien, ce phénomène est représenté par les exemples suivants : [27] et [29] au chapitre 3 ; [2] [27] [31] [32] [35] [37] [39] [48] et [50] au chapitre 4. Analysons attentivement ces exemples.

⁹³ C'est-à-dire que cet emploi caractéristique du coordonnant en anglais relève d'une catégorie psychogrammaticale inexistante en français d'aujourd'hui.

En [27] et [29], au chapitre 3, la valeur narrative et discursive/oralisante de la conjonction nous semble renforcée par le fait que le texte est un conte, et que l'emploi de « and » introduit ici un élément nouveau, que les stylisticiens appelleraient « élément perturbateur ». Une glose possible serait : *and at this/that moment*. Nous voyons que le choix des traducteurs est assez mitigé, bien qu'on observe une tendance au renforcement ponctuationnel (le point-virgule devient point).

Au chapitre 4, en [2], la proposition « she heard it muttering to himself » semble déconnectée syntaxiquement du reste, dans la mesure où il n'est pas fait allusion au personnage d'Alice au début de la phrase (où s'exprime le narrateur omniscient). On passe donc, au sein de la même phrase, d'un point de vue externe à un point de vue interne, par le seul artifice de « and ». Or, ce passage entre deux types de discours semble difficile, en français, à suggérer par le biais de « et », d'où le choix de Jacques Papy de diviser la phrase en deux (même si Henri Parisot opte pour la littéralité). De la même manière, en [27], l'auteur « relance » sa (déjà longue) phrase par le biais de AND, toujours dans cette idée d'oralité, de spontanéité (propre aux récits pour enfants, mais pas de manière exclusive) qui paraîtrait assez déplacée en français, où l'écrit prédomine sur l'oral, et où la notion de « registre de langue » est plus fortement marquée. Dans cet exemple, nous constatons que les deux traducteurs ont choisi de rendre « and at last » par un adverbe « finalement », introduisant ainsi une nouvelle phrase.

Le « ; and » en [31] met en rapport deux phrases de dialogue, liées par un rapport logique dont la nature exacte n'est pas du tout explicitée dans le texte. Avec « and », Lewis Carroll se contente de *créer le lien logique*⁹⁴ (qui n'est pas une coordination), d'affirmer qu'il existe, même si la nature de ce rapport est assez floue. Nous croyons que le français ne tolérerait pas une telle flexibilité, et à l'évidence il faudrait soit expliciter syntaxiquement le rapport (c'est-à-dire chercher *objectivement* où il se trouve), soit ne pas l'exprimer du tout (choix qu'ont fait les deux traducteurs en déplaçant le deuxième verbe, et en créant deux phrases distinctes l'une de l'autre). Il n'est pas possible en français, nous le répétons, de suggérer un rapport logique par

⁹⁴ Qui est donc, ici, de nature performative (je dis « and », donc il existe).

« et » sans que celui-ci soit très explicite, ou explicité⁹⁵. Il suffit, pour s'en convaincre, de traduire littéralement cet extrait (les choix lexicaux sont ceux de Jacques Papy) :

- Il va falloir brûler la maison ! dit la voix du Lapin ; et Alice s'écria de toutes ses forces :
- Si vous faites ça, je lance Dinah à vos trousses !

Manifestement, cet énoncé semble peu idiomatique ; il y manque un « petit quelque chose ». Or, nous pourrions proposer d'expliciter le rapport de la manière suivante :

- Il va falloir brûler la maison ! dit la voix du Lapin ; et, **en entendant cela / à ces mots**, Alice s'écria de toutes ses forces :
- Si vous faites ça, je lance Dinah à vos trousses !

Ou encore :

- Il va falloir brûler la maison ! dit la voix du Lapin ; et Alice s'écria **alors** de toutes ses forces :
- Si vous faites ça, je lance Dinah à vos trousses !

Une fois le rapport logique explicité, l'usage du coordonnant (qui dès lors exprime un rapport – supposé être – préétabli dans l'esprit de l'énonciateur) devient indéniablement plus idiomatique en français.

En [32], la configuration est assez identique. Aucun lien purement logique ou sémantique (c'est-à-dire, aucun lien véritablement glosable) ne semble lier les deux propositions « they began moving about again » et « Alice heard the rabbit say ». On ne peut pas vraiment dire que c'est parce qu'ils « recommencèrent à s'agiter » qu'Alice entendit le Lapin ; ni même que l'action de « the rabbit say » succède à celle de « they began moving again » (cela *pourrait* être le cas, mais rien dans le contexte ne permet de l'affirmer catégoriquement). Pour autant, on ne pourrait parler non plus de coordination, car non seulement les deux verbes ne sont pas régis par le même sujet, mais en outre nous passons encore une fois d'un point de vue externe (celui du narrateur omniscient) à un point de vue interne (celui d'Alice). La grammaire traditionnelle serait donc bien en peine de décrire la valeur de cette conjonction

⁹⁵ « Et » en français n'a donc pas – ou du moins très peu – de valeur performative ou cohésive *per se*. Il ne sert qu'à exprimer un rapport syntaxico-logique préexistant.

(coordination ? subordination ?), que nous proposons de rapprocher de l'idée d'oralité, de rythme, de mouvement narratif. Les traducteurs font tous deux le choix du « et » ; la phrase n'étant pas polysyndétique, leur choix ne présente rien de gênant ou d'inélégant, même s'il eût sans doute été possible d'étoffer quelque peu le sens du coordonnant. Nous pourrions, à ce titre, proposer la traduction suivante :

Au bout d'une minute ou deux, ils recommencèrent à s'agiter, **et alors** Alice entendit le Lapin qui disait etc.

Il nous semble qu'en [35], nous sommes dans cette même idée de mise en relation simple et « lâche » de deux propositions ; les traducteurs font le choix du calque (ce qui montre, à notre sens, que le français n'a pas *tout à fait* perdu cette valeur-là du coordonnant, héritée de la Bible, et exploitée dans la poésie classique, que l'on a déjà commentée dans Rabelais).

En [37], ce n'est pas tant l'emploi de « and » qui indique la (légère) sujétion syntaxique (il y a deux éléments, il pourrait donc s'agir d'une simple énumération) que celui du *point-virgule*. Ce dernier marque une légère pause oratoire entre les deux propositions, mais cette pause oratoire reflète – selon nous – une transition sémantique, une insistance, une emphase. En français, Jacques Papy marque cette insistance par l'emploi de la locution adverbiale « après ça », tandis qu'Henri Parisot fait le choix du redoublement du sujet (« la seconde, c'est de »). Ceci nous conforte donc dans notre idée, plusieurs fois exposée, selon laquelle l'emploi du point-virgule mêlé à celui de la conjonction « and » marque, en anglais, une transition syntaxique plus forte (c'est-à-dire plus « subordonnante ») qu'un simple « and » ou « , and » ; et que ce rapport a tendance, de fait, à être explicité dans les traductions françaises.

En [39], nous sommes indéniablement dans le « and » d'oralité : l'auteur du conte continue dans sa lancée discursive, et « rajoute » une autre proposition à la structure déjà florissante qu'est sa phrase. En français, l'absence de tout rapport syntaxico-logique objectif entre ces deux propositions rend difficile l'usage de « et », ce qui explique la neutralisation observée dans la traduction de Jacques Papy. En revanche, Henri Parisot fait pour sa part le choix de traduire la conjonction, ce qui

montre – une fois encore – que notre analyse porte sur des *tendances* de traduction, plutôt que sur des règles strictes de grammaire française.

Le même phénomène est à l'œuvre en [48], que nous prenons soin de décrire une dernière fois afin de bien clarifier notre propos : il n'existe aucun lien syntaxique entre les propositions « *there was a large mushroom growing near her* » et « *when she looked under it* ». Pourtant, Lewis Carroll crée un lien textuel (donc artificiellement syntaxique, c'est-à-dire performatif) entre ces deux propositions, par le biais de « ; and ». Ce lien reflète sa position psychologique, sa subjectivité, son « point de vue » personnel et subjectif sur les événements qu'il décrit (n'oublions pas, à cet égard, qu'il les a lui-même inventés). C'est là ce que nous appelons le « and » narratif ou discursif. Nous croyons qu'un tel procédé de « sentence-making » ne serait pas idiomatique en français, où les rapports objectifs (plutôt que subjectifs) sont privilégiés. À cet égard, nous considérons la neutralisation de la conjonction dans les *deux* traductions étudiées comme le reflet de cet état de faits.

Enfin, dans l'exemple [50], il ne semble pas non plus y avoir de rapport logico-syntaxique formellement marqué entre « *she stretched herself up on tiptoe, and peeped over the edge of the Mushroom* » et « *her eyes immediately met those of a large caterpillar* ». En particulier, « *her eyes* » ne semble lié anaphoriquement et directement à aucun élément dans les propositions qui précèdent (un élément du type : *her face*, *her glance*, etc.). À ce titre, nous considérons ce « and » comme narratif et discursif, comme le reflet direct du « regard » innocent d'Alice, et ne nous étonnons pas qu'il ait été neutralisé dans la traduction d'Henri Parisot. Remarquons que Jacques Papy, pour sa part, établit un rapport entre « *peeped* » et « *eyes* » (qui syntaxiquement ne va pas de soi, dans la mesure où « *peep* » est un verbe et « *eyes* » un nom⁹⁶), et rétablit dès l'ordre l'ordre canonique de l'énumération (pour ce qu'il considère être une énumération).

⁹⁶ Qui plus est, le verbe « *peep* » signifiait originellement, en anglais, « *to emerge/protrude/sprout/etc.* », et n'avait qu'un rapport figuratif avec l'idée de « regard ».

Valeur résultative :

Nous considérons que le « and » revêt une valeur résultative⁹⁷ dès lors qu'il peut être glosé par : *and therefore/so that*. Dans notre corpus, cette fonction syntaxique particulière de la conjonction est représentée par :

Au chapitre 3, les exemples [15], [21] et [33].

Au chapitre 4, les exemples [13] et [26].

Prenons l'exemple [15] du chapitre 3, « Everybody has won, and all must have prizes ». Effectivement, il est possible d'étoffer cette phrase de la façon suivante : « Everybody has won, *and therefore* all must have prizes ». Idem pour l'exemple [13] du chapitre 4, « Luckily for Alice, the little magic bottle had now had its full effect, and she grew no larger » où l'on pourrait étoffer la fin en « *so that* she grew no larger ».

En [15], au chapitre 3, le rapport de cause à effet est suggéré par l'opposition sémantique entre « *won* » et « *have prizes* ». C'est donc le *sens* qui donne la clef des changements syntaxiques opérés dans les traductions (point-virgule chez Jacques Papy, inversion syntaxique chez Henri Parisot, plutôt qu'une traduction littérale de la structure anglaise). Ceci ne nous permet donc pas d'envisager une systématisation, dans la mesure où le rapport logique n'est pas interprétable à partir d'éléments formels présents dans le texte. C'est, de fait, le contexte (et plus généralement, l'expérience humaine, la connaissance du monde) qui conduit à cette interprétation.

En [21], au chapitre 3 toujours, l'emploi que nous interprétons comme résultatif de « and » mène à une rationalisation (neutralisation par le biais d'un point-virgule) dans la traduction de Jacques Papy, tandis qu'Henri Parisot traduit littéralement. Constatons, une fois de plus, que le point-virgule sert ici à *renforcer* la transition entre les deux propositions, là où une virgule ou même un « et » aurait tendance à les placer sur un pied d'égalité. Ici, c'est vraiment le contexte qui permet d'interpréter le sens de ce « and ». Dans « *it was over at last* », « *it* » reprend l'idée de « *eating the comfits with some noise and confusion* » ; ainsi, l'idée exprimée dans

⁹⁷ Encore une fois, dans une optique *francophone*.

« *they sat down again* » ne peut être que le résultat logique de la cessation de l'action précédente, d'où une possible glose en : *and therefore*. Une fois de plus, Jacques Papy traduit ce « and » par un point-virgule, tandis qu'Henri Parisot fait le choix (en rien gênant) de la littéralité. Cet exemple semble fortement suggérer qu'une systématisation du phénomène n'est pas envisageable, dans la mesure où l'interprétation du lien résultatif dépend très étroitement du sens des verbes. Mais voyons ce qu'il en est avec l'exemple qui suit.

En [13], au chapitre 4, il semble que la valeur résultative découle essentiellement de la *configuration verbale particulière* de cette phrase. Pour mieux comprendre ce phénomène, il nous semble judicieux de restructurer la syntaxe de l'énoncé en explicitant les liens logiques : *Luckily for Alice, since the little magic bottle had now had its full effect, she grew no larger etc.* Nous croyons par conséquent que l'emploi conjugué du pluperfect et de *now*, suivi de « and » et d'un verbe conjugué au prétérit, conduit l'esprit à percevoir un rapport de cause à effet. C'est une simple question de logique : le pluperfect conjugué à « now » dresse un bilan d'une situation ou d'une action ; il s'ensuit naturellement qu'un verbe conjugué à un temps parfait, introduit par « and », n'en est que le résultat. Dans la traduction de Jacques Papy, nous observons que la tournure « had now » a été gérondivée afin de mieux suggérer le rapport résultatif.

Enfin, dans l'exemple [26], nous retrouvons la transition déjà évoquée entre le point de vue externe du narrateur omniscient, et le point de vue interne du personnage d'Alice. Si Jacques Papy fait le choix de conserver la conjonction, il marque le passage entre les deux registres en optant pour une structure passive en P1, qui contraste avec une structure active en P2. Henri Parisot, pour sa part, décide de neutraliser ce balancement de points de vue en éliminant tout simplement Alice du tableau. Ce qui démontre, encore une fois, que la difficulté naît d'une psychologie/ d'une pensée divergente, plutôt que d'un « codage linguistique » différent d'une pensée supposée être la même à chaque fois.

Bilan

En premier lieu, cette analyse nous a permis de montrer clairement que les rapports logiques induits par l'emploi de « and » en anglais sont *relatifs*, et dépendent essentiellement de l'interprétation qu'en font les traducteurs. Bien plus qu'un simple problème linguistique, il s'agit d'un phénomène beaucoup plus vaste et complexe, un phénomène **psychologique**, lié étroitement à la **pensée humaine**, et qui ne saurait donc être reproduit artificiellement (que ce soit par un étudiant « fort en thème », ou par un logiciel informatique). De manière générale, nous avons vu que c'est le *sens* des verbes – de même que le contexte général – qui semble donner la clef de ces phénomènes rationalisants. Néanmoins, nous avons repéré et isolé certaines configurations morpho-syntaxiques susceptibles d'être reconnues automatiquement, et dont la traduction pourrait éventuellement être systématisée. Voici les règles automatiques que nous proposerions (à titre expérimental) :

* traduire « and this » (« and » lié à « this ») par « ce que ».

* traduire « and then » (« and » lié à « then ») par « puis ».

* traduire Anglais. Pluperfect + NOW + AND + PRÉTÉRIT par : Français. BV –ANT + À PRÉSENT + PASSÉ SIMPLE.

* traduire Anglais. Present perfect + NOW + AND + PRÉSENT SIMPLE par : Français. BV –ANT + À PRÉSENT + PRÉSENT.

c) Cas particulier du AND de « relance » du discours

Nous avons déjà évoqué cette fonction syntaxique particulière de la conjonction en parlant du and « narratif » ou « discursif », dont l'interprétation (et par conséquent la traduction) est liée essentiellement au contexte d'énonciation. Nous nous attardons toutefois sur ce point car il nous semble, malgré les réserves que nous émettons vis-à-vis de la traduction automatique, que certains *indices textuels* pourraient guider l'outil informatique vers une traduction plus idiomatique de ce type de structures. De manière

générale, ces « and » de relance du discours se rencontrent soit en tout début de phrase [. And], soit en milieu de phrase, affublés d'un point-virgule [; and]. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous avons retenu les exemples suivants au sein de notre corpus carrollien :

Pour le chapitre 3, les exemples [4] [7] [9]

[18] [19] [23]

[29] [30] et [31]

Pour le chapitre 4, les exemples [2] [5] [8]

[15] [16] [17]

[39] [40] et [48]

Dans un souci de clarté, nous diviserons ces exemples en deux catégories : *conjonction en début de phrase*, et *conjonction en milieu de phrase*.

Au chapitre 3, les conjonctions discursives *amorçant une phrase* sont celles représentées par les exemples [7] [9] [30] et [31] ; les conjonctions discursives de milieu de phrase sont donc représentées par : [4] [18] [19] et [29].

Dès l'abord, nous constatons que le premier type de conjonctions discursives a tendance, dans les traductions françaises, à être : soit traduit littéralement par « et », soit neutralisé, soit étoffé par une expression de type discursif (« sur ces mots », « sur ce »). Quant au deuxième type décrit, nous observons des phénomènes fréquents de neutralisation ou d'étoffement.

Au chapitre 4, les conjonctions d'amorce de phrase sont représentées par les exemples [5] [8] [16] et [17] ; les conjonctions discursives de milieu de phrase sont donc les suivantes : [2] [15] [39] [40] et [48].

Nous observons une tendance fréquente à *neutraliser* le premier type de conjonctions. Quant aux conjonctions de milieu de phrase, nous observons une tendance mitigée entre la neutralisation pure et simple, et l'étoffement syntaxique.

Comme nous l'avons vu, le *contexte* est souvent la clef de ces phénomènes rationalisants ; toutefois, nous croyons possible de suggérer, à partir de ces exemples, des règles de traduction automatisables. En premier lieu, nous proposerions de neutraliser les occurrences de « . And », comme nous l'ont suggéré les choix de traduction de Jacques Papy et Henri Parisot, qui tous deux ont tendance soit à neutraliser ces occurrences, soit à leur préférer un équivalent syntaxique indiquant la transition de façon plus marquée, ce qui dans les deux cas reflète une volonté d'établir une « coupure » dans le discours. D'autre part, en nous tournant à présent vers le cas particulier du « and » discursif de milieu de phrase, nous souhaiterions commenter les exemples qui suivent, accompagnés de leurs traductions (d'abord celle de Jacques Papy, puis celle d'Henri Parisot) :

[a] : **and even** *Stigand, the patriotic archbishop of Canterbury,*

(; **et** *Stigand lui-même, archevêque de Canterbury, / ; et l'archevêque patriote de Canterbury, Stigand lui-même,)*

[b] ; **and, when** *it had finished this short speech, they all cheered.*

(**Quand** *il eut achevé ce bref discours, / ; et quand il eut achevé cette courte allocution)*

[c] ; **and, as** *she could not think of anything to say,*

(; **comme** *elle ne trouvait rien à répondre, / ; et, ne trouvant rien à répondre,)*

[d] **And when** *I grow up, I'll write one*

(**Quand** *je serai grande, j'en écrirai un / Et quand je serai grande, j'en écrirai un moi-même)*

[e] ; **and while** she was peering about anxiously among the trees,

(**Tandis qu'**elle regardait autour d'elle avec inquiétude parmi les arbres, / ; **et, tandis qu'**elle scrutait avec inquiétude l'épaisseur des futaies,)

[f] ; **and when** she had looked under it

(; **quand** elle eut regardé sous le champignon / ; **quand** elle eut regardé sa face inférieure)

L'observation et l'étude de ces exemples permet de constater que le français présente manifestement une *tendance* à neutraliser la conjonction « and » lorsque celle-ci est liée à une conjonction subordinative du type : *then, when, while*, etc. Ce phénomène est particulièrement frappant lorsque la conjonction est précédée d'un **point-virgule**. Bien que les choix d'Henri Parisot paraissent plus littéraires, nous ne pouvons que trouver confirmation de cette idée dans les exemples [a], [c], [d] et [g] – soit plus de la moitié des exemples – où les *deux* traducteurs ont eu recours à des stratégies de rationalisation. En nous inspirant de ces choix, nous souhaiterions faire le test, à titre expérimental, de faire correspondre systématiquement à « ; and » le seul ponctème « ; » en français (ou autre modulation syntaxique inspirée des « tendances » décrites dans cette thèse) dans le cadre des algorithmes de « traduction automatique » – cf. notre chapitre VI, où nous réalisons plusieurs expériences afin de tester nos hypothèses.

d) Cas particulier des tournures idiomatiques.

Il est bien connu que nombre d'expressions idiomatiques, en anglais, sont formées de deux verbes ou deux adverbes reliés par AND, comme dans « going up and down », « to go faster and faster », « to eat loads and loads of food », etc. Il est

également bien connu que le français, pour exprimer les mêmes idées, a souvent recours à des étoffements syntaxiques ou à des expressions tout aussi idiomatiques, mais n'employant pas nécessairement la conjonction « et ». Dans notre corpus carrollien, nous avons relevé quelques unes de ces structures coordonnées de type idiomatique, qui sont : au chapitre 3, les exemples [5] [11] et [26] ; au chapitre 4, les exemples [9] [10] [24] [25] et [33]. Nous observons, en analysant ces exemples, qu'il est plus idiomatique de traduire *TO MEET AND (VERB)* par *ALLER À LA RENCONTRE POUR (VERBE)* ; qu'il est également plus idiomatique de traduire la structure *COME AND (VERB)* par *VENIR + VERBE* ; ou encore *GO AND (VERB)* par *ALLER + (VERBE)*. De la même façon, il semble vraisemblable que des structures du type *SAY AND (VERB)* doivent être traduites par *DIRE + EN + BASE VERBALE – ANT*. Nous passons volontairement sur l'ensemble des structures du type « up and down », « more and more », etc., dont la traduction idiomatique figure déjà dans la plupart des dictionnaires bilingues.

Afin d'améliorer les systèmes de traduction automatique, il pourrait s'avérer intéressant de répertorier l'ensemble de ce type de structures idiomatiques (celles qui figurent dans les dictionnaires, mais également celles qui n'y figurent pas encore) et d'en automatiser la traduction.

À ce jour, pour autant que notre expérience en la matière nous permette d'en juger, ce type de structures (et leur traduction canonique en français) sont encore très rarement intégrées au sein des systèmes de traduction automatique⁹⁸.

⁹⁸ Même si les problèmes récurrents de la « TA » ne se limitent pas à cela, loin s'en faut.

e) Cas particulier de la traduction des formes verbales en –ING

Si l'on en croit l'ensemble des grammaires anglophones, la forme –ING accolée à la base verbale est la marque du « gerund », ou du « present participle ». Le terme « gerund » semble davantage s'appliquer aux formes ayant fonction substantivale (comme dans « smoking kills ») alors que le terme « present participle » s'applique plutôt à la forme –ING intégrée à une construction verbale⁹⁹ (comme dans « I am smoking »). Or, notre expérience de traducteur littéraire, corroborée par l'étude du vaste corpus littéraire déployé tout au long des pages précédentes, nous a conduit à la conviction qu'il existe (comme entre « and » et « et ») une différence fonctionnelle fondamentale entre la forme –ING en anglais, et la forme –ANT en français. Que de fois a-t-on entendu, de la bouche d'enseignants de version, ou de celle de traducteurs chevronnés, qu'il fallait « éviter à tout prix les participes présents » dans la langue de Molière¹⁰⁰ ? Or, selon nous, ce n'est pas le participe présent/gérondif *en soi* qui pose problème, mais plutôt la *traduction* du –ING anglais en –ANT français qui n'est pas idiomatiquement appropriée. À cette étape de notre travail, toutefois, nous n'avancerons aucune hypothèse pour expliquer cette différence, et en resterons à la simple observation des faits. Pour ce faire, il nous suffira d'étudier les éléments présents dans notre corpus. Au chapitre 3 du roman de Lewis Carroll, nous serons particulièrement attentif aux exemples [1] [13] [24] et [25] ; puis, au chapitre 4, nous examinerons les exemples [1] [10] [41] et [44].

De façon générale, nous pouvons constater que la forme BV + ING n'est quasiment jamais traduite littéralement, en français, par BV + ANT (le participe présent) mais plutôt par EN + BV + ANT (c'est-à-dire, par le gérondif). Toutefois, il faut remarquer que cette tendance concerne les *verbes d'action*, de façon quasi exclusive. À l'opposé, les *verbes d'état* semblent résister, en français, à la gérondivisation, et sont plutôt traduits par des tournures relatives (thinking → qui

⁹⁹ Ce point de linguistique anglaise particulièrement délicat sera traité en détail au chapitre suivant.

¹⁰⁰ Cf. citation d'Antoine Berman, « the fundamental hostility with which the French greet repetition, the proliferation of relative clauses and participles, long sentences or sentences without verbs » (p. 98, les italiques sont de nous) .

pensait, etc.). D'autre part, il semble qu'il soit difficile de mettre les verbes au gérondif quand la proposition principale à laquelle ceux-ci sont liés s'avère être une *prédication* (cf. [1] du chapitre 4). Dans ces cas-là, il semblerait que le français préfère également des tournures relatives. Enfin, dans un certain nombre de cas, la forme – ING est intégrée à une structure verbale idiomatique (*keep on doing, continue doing, cease doing, carry on doing, start doing, etc.*), fréquemment liée à l'idée de commencement, de continuation ou d'arrêt d'un procès. Le français tendra alors à exprimer la même idée par une structure verbale infinitive (continuer à faire, cesser de faire, commencer à faire, etc.). Ces quelques observations serviront de bases empiriques pour le chapitre qui suit.

5 - CONCLUSION DU CHAPITRE 4

Cette analyse fait apparaître que les rapports sémantico-logiques liant entre elles les propositions d'une phrase complexe à tendance polysyndétique (et dont dépendent les phénomènes de rationalisation observés dans les traductions françaises) sont étroitement liés au sens des verbes, qui eux-mêmes renvoient à la pensée ainsi qu'à l'expérience humaines. Il ne s'agit donc pas d'un phénomène purement grammatical, autonome et « indépendant de toute logique et de toute pensée » comme l'affirme Lucien Tesnière. Au contraire, c'est l'esprit humain, notamment l'esprit francophone, qui perçoit et (re)crée des rapports, qu'il reflète dans la syntaxe de ses phrases complexes. Si des « tendances de l'esprit » se dessinent (que nous tenterons de valider expérimentalement au chapitre VI), toute tentative d'automatisation semble vouée à l'échec, dans la mesure où l'outil informatique, à ce jour, et malgré ses fonctionnalités de plus en plus perfectionnées, n'a pas ce don précieux qu'est la pensée.

Néanmoins, même si la nature précise de la rationalisation opérée est extrêmement complexe à prédire, et dépend dans une large mesure de l'interprétation

subjective du traducteur, son principe de base nous paraît, lui, prédictible en fonction de certains indices formels ; et à ce titre, nous avons proposé certaines règles automatisables qui – sans prétendre à l’exactitude idiomatique et/ou stylistique – permettraient à notre sens d’« améliorer » quelque peu la cohérence interne des phrases traduites. L’un des enjeux du chapitre VI sera également de tester expérimentalement ce type de « règles » (de nature très artificielle, inévitablement) que nous proposons.

CHAPITRE V : À LA RECHERCHE D'UNE PARTICULE UNIVERSELLE DE SYNTAXE

Ce chapitre n'a pas pour vocation d'infirmier, ni de confirmer les théories actuelles sur l'origine des langues, et en particulier celles ayant trait à l'existence d'une proto-langue indo-européenne, laquelle aurait donné naissance aux langues grecque, latine, sanscrite, germanique et celtique. Tout au plus espérons-nous que nos remarques et observations permettront, dans le cadre strict d'une recherche se voulant à la fois historiologique et très moderne dans ses applications pratiques (enseignement des langues vivantes, traduction, etc.), d'apporter quelques éclaircissements et d'ouvrir de nouvelles perspectives dans l'étude comparée de la syntaxe des langues modernes. Comme l'a exprimé en effet, dès le 19^{ème} siècle, Léon de Rosny dans son traité intitulé *De l'origine du langage* (1869) :

Comme toutes les questions d'origine, celle de la formation du langage, est environnée d'une obscurité profonde que la critique moderne, malgré la délicatesse et la précision de ses procédés, est à peu près complètement impuissante à dissiper. La question de la formation primitive des langues est en effet, si étroitement liée à tous les problèmes compliqués de la création des êtres, elle se rattache si intimement aux phénomènes encore pour la plupart inexpliqués de la psychologie humaine, qu'il est nécessaire d'user de la plus grande réserve si l'on se décide à l'aborder et à l'envisager sous quelques-uns de ses aspects. (p. 5-6)

Nous nous efforcerons donc de rester prudent et réservé sur ce sujet. Pour ce qui nous concerne, c'est la comparaison de deux langues européennes, l'anglais et le français, qui a été notre principal intérêt tout au long de cette thèse. L'anglais, comme nous l'avons vu, est une langue issue majoritairement du latin et du germanique

(langue ancienne qui demeure, à ce jour, assez méconnue), où subsistent quelques rares mots des langues celtiques parlées en Grande-Bretagne avant les conquêtes germanique et romaine. Ces langues autochtones sont, à notre époque, disparues et quasiment inconnues. Quant au français, il s'agit d'une langue essentiellement romane – c'est-à-dire, dérivée du latin – à laquelle sont venus se greffer quelques rares emprunts au gaulois et au francique. Si nous insistons sur l'étymologie de ces deux langues, c'est pour mieux révéler certains points troublants que nous avons tenté d'élucider, avec les modestes outils dont nous disposions. En effet, nous avons déjà observé, dans les chapitres précédents (et notamment celui consacré à l'étude de textes extraits de *Gargantua* de François Rabelais), que certaines tournures coordinatives de l'anglais ont tendance à être traduites, en français, par des tournures gérondives. D'autre part, nous avons également constaté qu'en dépit des apparences, la forme *-ing* en anglais et la forme *-ant* en français ne se correspondent pas toujours d'un point de vue fonctionnel et sémantique. Prenons un exemple concret. Dans le chapitre III de *Alice's Adventures in Wonderland*, nous trouvons la phrase suivante :

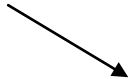
'Yes, please do!' but the Mouse only shook its head impatiently, and walked away.

Cette phrase est traduite par Jacques Papy de la manière suivante :

« Oui, nous t'en prions! » Mais la Souris se contenta de hocher la tête avec impatience, **en s'éloignant un peu plus vite...**

De façon manifeste, le verbe « walk away » est rendu par le biais d'une modulation, « s'éloigner ». Mais l'aspect le plus intéressant de ce « transfert » syntaxique est, nous a-t-il semblé, le choix d'une forme gérondive en français pour traduire un verbe au prétérit, simplement coordonné par « and » à la proposition principale, en anglais. Comme nous l'avons déjà suggéré, ce phénomène, bien connu des traducteurs, est dû à une divergence entre les deux langues dans leur façon d'organiser les éléments du réel : là où l'anglais voit deux actions simultanées, dont on pourrait effectivement dire que l'une est « accessoire » ou du moins consécutive à l'autre – sans qu'elle soit perçue, pour autant, comme dépendante ou subordonnée – le français, pour sa part, perçoit un léger rapport de sujétion logico-syntaxique marqué par la forme gérondive. Nous avons proposé le terme de « logicisation » pour désigner ce type de rapport, où deux actions sont simultanées/coordonnées sur le plan du réel

(point de vue que l'anglais privilégie, en optant pour la coordination syntaxique des deux procès) mais perçues comme subordonnées – sur un plan purement psychologique – par l'esprit francophone, qui choisit donc le gérondif (forme qui, selon nous, est apte à exprimer ce rapport ambigu, situé entre la coordination et la subordination). Or, à y regarder de plus près, n'a-t-on pas justement l'impression que le « and » de l'original anglais a été « transposé » à l'extrémité du verbe en français – c'est-à-dire suffixé ? (Nous admettons qu'il y a un certain effort psychologique à fournir pour parvenir à cette conclusion, et que cela ne va pas de soi). Voici un schéma qui illustre cette idée :

and walked away

 en s'éloignant

L'idée nous a alors frappé que le vieil anglais, comme nous avons d'ailleurs eu l'occasion de le montrer, orthographiait apparemment, dans certains cas, l'actuel coordonnant « and » avec un T final, c'est-à-dire « ant » (même si l'*Oxford English Dictionary* semble émettre quelques réserves à ce sujet¹⁰¹). Étant données nos conclusions sur l'équivalence fonctionnelle entre la coordination anglaise et le gérondif français dans les cas de figure évoqués en fin de chapitre IV, cette observation – peut-être assez simpliste en apparence – a néanmoins éveillé notre curiosité. Dès lors, nous avons souhaité savoir si cette ressemblance formelle était due simplement au hasard, ou bien s'il existait un quelconque lien d'ordre étymologique. Si nous prenons en effet un autre exemple, celui de la phrase commençant par « Quoy voyant » dans le texte de *Gargantua* (que nous avons déjà analysé), nous devons nous rendre à l'évidence qu'en dépit des grammaires et des dictionnaires bilingues, *le gérondif français ne correspond pas systématiquement au -ing anglais*. Il y a, indéniablement, non seulement un problème d'ordre traductologique, mais surtout une *particularité française de l'emploi du gérondif*, qu'il nous a paru important d'analyser. À ce titre, et uniquement dans une

¹⁰¹ Notons, à cet égard, que le même dictionnaire indique que le suffixe –and, présent encore aujourd'hui dans certains dialectes du Nord de l'Angleterre (et probablement hérité du latin), *se trouvait également* dans la langue française du 15^{ème} siècle, où les formes –ant et –and étaient, semble-t-il, interchangeables. Certains participes présents de cette époque sont restés dans la langue moderne, sous une forme plus figée, comme par exemple « marchand » et « chaland ».

optique traductologique au départ, nous nous sommes intéressé à l'étymologie de « and » et de « -ant » dans nos deux langues de travail, soupçonnant (à tort) une origine commune soit en latin, soit dans l'ancienne langue francique ayant influencé à la fois l'anglais et le français. Dans un premier temps, des dictionnaires d'anglais de type grand-public, notamment l'*Oxford English Dictionary*, nous ont permis d'apprendre – avec grand intérêt – que le mot « and » en anglais, dérivé d'un mot semblable en germanique (et ayant donné, par exemple, « und » en allemand), proviendrait d'un très ancien mot en indo-européen, le même mot qui serait à l'origine de *anti* en grec, *ante* en latin, *anta* en sanscrit. Voici ce qu'affirme ce dictionnaire sur l'origine de la copule « and » :

Etymology: Cognate with Old Frisian *ande*, *and*, *an*, *end*, *en* (West Frisian *en*), Old Dutch *ende*, *inde*, *en*, *in* (Middle Dutch *end*, *ende*, *inde*, *en*, etc., Dutch *en*, *†ende*), Old Saxon *anda*, *ande*, *ende*, *endi*, *en* (Middle Low German *unde*, (rare) *ende*, German regional (Low German) *un*), Old High German *anti*, *endi*, *enti*, *indi*, *inti*, *unde*, *unti*, etc. (Middle High German *unde*, *und*, *unt*, German *und*), and also Old Icelandic *en*, *enn*, Old Danish *æn* (Danish *end*), both in sense 'but', further etymology and semantic development uncertain and disputed (see note). The β. forms show i-mutation, as do parallel forms with initial e or i in the other Germanic languages. The variation in several Germanic languages between forms with initial a, e, and i on the one hand and forms with initial u on the other is probably due to the coexistence of distinct ablaut variants from early times, rather than (as has sometimes been suggested) to reduction of the initial vowel in unstressed position.

The form *ant* occurs in a gloss to a scribble in a 9th-cent. continental manuscript, but probably reflects no more than unfamiliarity with Old English on the part of the scribe (see N. R. Ker *Catal. MSS containing Anglo-Saxon* (1990) Suppl. App. no. 40).

The form *yand* shows development of an initial j-glide.

Many senses of the English conjunction are paralleled in other West Germanic languages. In North Germanic languages the usual word for 'and' is a cognate of *eke adv.*

The ulterior etymology of the word as well as its precise semantic development are uncertain. Most scholars appear to agree with the view expressed in N.E.D.(1884) that 'from the idea of opposition, juxtaposition, or antithesis, the word was used in the Germanic languages to express the mutual relation of notions and propositions', and assume a development from an adverb or a preposition with originally locative sense to a conjunction, comparing the following prepositions and adverbs in other Indo-European languages: ancient Greek *ἀντί* (see *anti- prefix*¹), classical Latin *ante* (see *ante- prefix*), Sanskrit *anti* (adverb) near. In this case, the conjunction would derive ultimately < the same Indo-European base as *end n.* However, there seems to be no general agreement as to whether the abovementioned words are in fact cognates of the Germanic word, and if no secure cognates are attested outside Germanic, statements about the semantic development of the word within Germanic risk circularity. Some scholars have considered Tocharian B *entwe* 'then, thereupon' a cognate, and on this basis suggested a derivation of the Germanic conjunction < the Indo-European base of *in prep.*¹ (with additional suffix); however, this is very doubtful, as the Tocharian B word is only securely related to Tocharian A *antuš* in same sense, but the further etymology of both Tocharian words is uncertain and disputed.

La citation est longue, mais méritait d'être reproduite. Comme nous le voyons, plusieurs linguistes (dont les noms ne sont pas toujours indiqués dans cette définition) ont fait remonter l'étymologie de « and » à l'indo-européen, proto-langue faisant figure

de véritable graal linguistique, où le mot aurait eu un sens assez vague, de « mise en relation » (de façon très générale) de deux éléments, à l'origine également du mot anglais « and ». Ceci n'est pas sans rappeler, d'ailleurs, ce qu'écrit Jean-Rémi Lapaire à propos de la coordination, dans son article « Coordination et cognition » (Études anglaises, 2005/4 Tome 58, p. 473-494), dans lequel l'auteur explique que coordonner c'est *d'abord* séparer, car pour poser la similitude entre deux objets, il faut savoir, dans un premier temps, les distinguer l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, l'article de l'*Oxford English Dictionary* fut pour nous le commencement d'une réelle enquête étymologique, qui nous a conduit de la bibliothèque universitaire de Bordeaux jusqu'à la British Library de Londres. Sur l'étymologie du participe présent/gérondif en français, fort peu de choses ont été écrites ; tout au moins avons-nous trouvé confirmation du fait que cette forme grammaticale est héritée du latin. Nous n'avons trouvé aucune allusion explicite, toutefois, à la possibilité d'un rapport entre la forme –*ant* et les adverbes « anti/anta/ante » issus de l'indo-européen. Par la suite, un séjour à Londres, et de longues heures passées à la *British Library*, nous ont permis d'accumuler des éléments concrets nous permettant d'établir l'hypothèse (certes difficilement vérifiable) d'un tel rapport. Pour plus de clarté, nous proposons donc de présenter les résultats de notre enquête en quatre parties distinctes, qui seront intitulées comme suit: 1) L'hypothèse de l'indo-européen commun ; 2) L'étymologie de « and » en anglais ; 3) L'étymologie de la terminaison « –*ant* » du gérondif/participe présent en français ; et 4) Possible rapport entre « and » et « –*ant* ». Encore une fois, nous précisons bien qu'il ne s'agit en aucun cas, pour nous, de nous placer comme spécialiste des études indo-européennes, mais seulement de faire part d'un questionnement et de l'observation de faits qu'il nous semble important de partager avec le reste de la communauté des traducteurs et traductologues (qu'ils soient, ou non, familiers avec les théories sur l'origine des langues).

1 - L'hypothèse de l'indo-européen commun

Cette hypothèse d'une origine commune à toutes les langues dites « indo-européennes », enjeu de recherche majeur au 19^{ème} siècle (mais beaucoup moins de nos jours), est née sous la plume d'un érudit britannique, Sir William Jones, spécialiste de l'Inde ancienne, et fondateur de l'*Asiatic Society*. Dans un célèbre discours daté du 2 février 1786 face à cette éminente société d'orientalistes, le philologue, qui commençait alors à s'intéresser au sanscrit (langue classique inconnue en Europe à cette époque-là), prononça les mots suivants :

The *Sanscrit* language, whatever be its antiquity, is of a wonderful structure; more perfect than the *Greek*, more copious than the *Latin*, and more exquisitely refined than either, yet bearing to both of them a stronger affinity, both in the roots of verbs and the forms of grammar, than could possibly have been produced by accident; so strong indeed, that no philologer could examine them all three, without believing them to have sprung from some common source, which, perhaps, no longer exists; there is a similar reason, though not quite so forcible, for supposing that both the *Gothic* and the *Celtic*, though blended with a very different idiom, had the same origin with the *Sanscrit*; and the old *Persian* might be added to the same family.

Ces quelques lignes, toutes simples qu'elles puissent paraître, eurent un effet considérable auprès des cercles linguistiques de l'époque (qu'on appelait alors « philologiques »), et donnèrent naissance à une discipline nouvelle : les études indo-européennes. La quête de l'indo-européen commun, langue mythique parlée par nos lointains ancêtres, venait de commencer. En comparant entre elles les langues vivantes (et mortes) parlées sur une vaste région allant de l'Islande à l'actuelle Mésopotamie (englobant donc l'ensemble du continent européen, la Russie et une partie de la Mésopotamie), plusieurs érudits – comme F. Bopp, Swadesh, Ruhlen, etc. – se sont donné pour mission de faire ressortir des racines, des structures communes, dans le but de reconstituer la langue de ces premiers hommes. Au terme de ce long travail (sans doute à poursuivre), des ressemblances ont été trouvées entre des langues dont les locuteurs sont pourtant très éloignés géographiquement et culturellement. L'indo-européen commun, proto-langue supposée n'ayant laissé aucune trace écrite connue à

ce jour, aurait donc donné naissance à quelques unes des langues les plus riches et foisonnantes de l'humanité, telles que : les *langues anatoliennes* (composées du *hittite*, du *louvite* et du *palaïte*), l'*arménien*, le *grec ancien*, le *phrygien*, les *langues tokhariennes*, l'*albanais*, les « anciennes langues européennes » dont font partie les *langues italiques* (latin et toutes les langues romanes – comprenant donc le français –, langues sabelliennes, etc.), les *langues celtiques* (dont sont issus le gallois et le breton), les *langues germaniques* (dont sont issus l'anglais comme l'allemand), les *langues baltiques*, et enfin les *langues slaves* (à l'origine du russe, de l'ukrainien, du polonais, etc.). Pour des détails plus approfondis sur le sujet, nous renvoyons à l'ouvrage de Thomas V. Gamkrelidze et Vjaceslav V. Ivanov, *Indo-European and the Indo-Europeans: A Reconstruction and Historical Analysis of a Proto-Language and a Proto-Culture* (1995), d'où sont extraits ces éléments d'information. En tout état de cause, le « proto-langage » ainsi reconstitué est relativement restreint : le vocabulaire en est assez limité, et concerne essentiellement des éléments de la vie courante (objets, animaux, relations entre membres d'une même famille, parties du corps, aliments, etc.) mêlés à quelques rares notions plus « intellectuelles ». La grammaire en est plus que rudimentaire. Dans *Le Vocabulaire indo-européen : Lexique étymologique thématique* (1984) de Xavier Delamarre, la partie consacrée aux choses de la vie de tous les jours comporte environ cent-vingt pages ; celle consacrée aux termes abstraits (religion, mesures, adjectifs, concepts divers), se divisant en plusieurs parties distinctes, comporte cinquante-sept pages. Pour ce qui concerne la grammaire, la partie consacrée aux verbes ne contient que quarante-neuf pages ; quant aux « outils de la phrase », huit pages suffisent à en faire la liste. Quand on sait que chaque page présente entre cinq et dix « mots » (qui s'avèrent plutôt être des racines lexicales, reconstituées à partir de plusieurs langues), on se rend mieux compte du caractère extrêmement dépouillé de ce dictionnaire. Aucune règle de syntaxe n'est proposée ; tout juste trouve-t-on, en fin d'ouvrage, une ébauche de précis de conjugaison qui tient sur quatre pages. Deux hypothèses semblent s'affronter, quant à la relative pauvreté de cette langue recomposée : d'un côté, celle d'une langue primitive, très rudimentaire, qui aurait comporté un vocabulaire restreint – limité aux éléments de la vie quotidienne et à l'expérience immédiate des locuteurs – organisé autour d'une grammaire réduite à son plus simple appareil (la langue, en somme, d'un tout jeune enfant) ; de l'autre côté, l'hypothèse d'une langue au niveau de complexité plus ou moins égal à celui de nos

langues modernes (les innovations technologiques et philosophiques en moins), mais dont on aurait perdu des lambeaux entiers. La première hypothèse supposerait donc que le vocabulaire de l'indo-européen commun aurait survécu, préservé et comme figé dans les langues modernes qu'il a engendrées ; l'autre hypothèse suggère que certains mots n'auraient survécu que par accident, et que cette langue ancienne est à jamais perdue.

Quand on sait, toutefois, que les langues ayant immédiatement découlé du supposé indo-européen commun sont, par exemple, le sanscrit et le latin, langues qui ont laissé une riche littérature écrite fort complexe, la première hypothèse nous paraît malgré tout la plus plausible : on peut penser, en effet, qu'une langue d'un haut degré de sophistication aurait développé une forme d'écriture dans le but de se préserver du temps. De fait, les Indo-Européens ou « Aryens » – à ne surtout pas confondre avec la *race aryenne* défendue par l'idéologie nazie, qui n'en est qu'une perversion dénuée de tout fondement scientifique – sont plutôt représentés, dans la littérature spécialisée, comme un peuple de nomades, de chasseurs-cueilleurs, n'ayant pas laissé de « traces » archéologiques ou scripturales derrière eux. Les linguistes ne s'accordent, à ce jour, sur aucune date quant à la période où ce peuple aurait vécu (l'avestan, idiome datant du second millénaire avant Jésus-Christ, serait toutefois la langue la plus proche de l'indo-européen commun). Mais il ne nous appartient pas de trancher cette question.

Quelle que soit l'hypothèse privilégiée, force est néanmoins de constater que personne, à ce jour, n'est véritablement capable de s'exprimer en « indo-européen commun » (malgré quelques tentatives de construction de fables). Tout ce que nous possédons, ce sont des pistes, des reconstitutions vagues. L'un des exemples les plus fréquemment cités est celui de « mère » qui se dit *mata* en sanscrit, *mata* en avestan, *mayr* en arménien, *meter* en grec, *motre* en albanais, *mathir* en irlandais, *mater* en latin (et mère en français), *muoter* en vieil-allemand, *mother* en anglais, *modir* en islandais, *mote* en lituanien, *mati* en vieux slave, *macer* en tokhanien... À partir de ces multiples ressemblances, les linguistes ont reconstitué le mot « *mater » en indo-européen ; or, l'usage de l'astérisque (attesté depuis le 19^{ème} siècle) indique clairement qu'il s'agit d'une supposition, d'une reconstruction imaginée, et que cela n'est en rien attesté (et encore moins vérifiable). Pour ce qui nous concerne, c'est ce même type de rapport que les indo-européanistes ont tissé entre le mot « and » en anglais et cette supposée proto-langue : sujet que nous traitons dans la partie qui suit.

2 - L'étymologie de « and » en anglais

Afin de vérifier les informations données dans l'article de l'*Oxford English Dictionary* à propos de l'étymologie de « and », nous avons entrepris des recherches au sein de diverses bibliothèques anglaises, et cette sous-partie se veut être le reflet objectif de ces recherches. En commençant, en effet, à nous intéresser à des ouvrages de type « grand public », nous nous sommes aperçu que l'origine indo-européenne du mot (ou du moins, son rapport supposé avec d'autres mots en grec, latin et sanscrit) n'était pas évoquée par ce type de dictionnaires, publiés à l'époque moderne. Ainsi, dans *The Oxford Dictionary of Word Histories* (2002) par Glynnis Chantrell, nous trouvons cet article laconique, qui éclaire peu l'étymologie du mot qu'il prétend retracer :

and [Old English] Old English *and*, *ond* are of Germanic origin; related are Dutch *en* and German *und*.

À part nous apprendre l'origine germanique de cette conjonction (ce qui exclut donc le latin et le celte), une telle référence avait manifestement peu d'intérêt dans le cadre de notre recherche, aussi avons-nous été chercher ailleurs, en remontant dans le temps. Dans un autre dictionnaire étymologique, *Bloomsbury Dictionary of Word Origins* (1990) par John Ayto, nous trouvons la référence suivante :

and [OE] A word as ancient as the English language itself, which has persisted virtually unchanged since at least 700 AD, *and* has cognates in other Germanic languages (German *und*, Dutch *en*), but no convincing ultimate ancestor for it has been identified.

Ces quelques mots sont dignes d'intérêt à double titre : d'une part, ils insistent clairement sur l'ancienneté historique de la copule « and », et d'une certaine façon sur son immuabilité, ce qui tend encore une fois à démontrer la *force psychologique* de ce

petit mot, qui semble venir du fond des âges. Si l'auteur néanmoins précise que « and » est lié à d'autres langues germaniques (notamment l'allemand et le néerlandais), aucune mention n'est faite de son origine possible au sein d'une langue première et aujourd'hui perdue, même si le seul fait d'évoquer l'existence « d'un ancêtre commun peu convaincant » démontre, selon nous, que l'auteur est parfaitement au courant des théories sur l'indo-européen commun, qu'il semble tout bonnement réfuter sans même prendre le soin de les présenter. Deux décennies et demie plus tôt, toutefois, était paru *The Oxford English Dictionary of English Etymology* (1966) sous l'initiative de C. T. Onions, au sein duquel l'article sur « and » se faisait parfaitement l'écho des théories indo-européanistes du 19^{ème} siècle :

and ənd, ən, n, (emph.) ænd along with, in addition to. OE. *and, ond*, corr. to OFris. *and(a), ande, end(a), en*, OS, *ande, endi* (Du. *en*), OHG. *anti, enti, inti, unti* (G. *und*), and Skr. *átha* (:– **nthā*) thereupon, also. (OE. *ænd, end*, showing mutation, if it survived, would, owing to lack of stress, coincide with and; see AN².) Connexion with OE. *and-* (as in *andswaru* ANSWER), ON. *and-*, Goth. *anda-*, and Skr. *anti* over against, Greek *antí* against, L. *ante* before, and OE. *ende* END, is no longer gen. accepted. [...]

Ici, il est donc fait mention de la possible origine indo-européenne de la particule « and », bien que l'auteur prenne ses précautions et évoque à demi-mot les controverses liées à cette étymologie contestée (et liées surtout à l'existence même du proto-indo-européen, ainsi qu'aux méthodes employées afin d'en reconstituer le vocabulaire, hautement contestées à l'époque moderne). Observons toutefois que si le rapport avec l'adverbe ante/anti est décrit comme contesté, celui qui rapproche « and » du mot « átha » en sanscrit ne semble pas l'être, ce qui montre à quel point l'étymologie repose sur des bases fragiles, invérifiables, dès lors qu'on s'intéresse à l'influence de langues aussi anciennes, dont certaines n'ont laissé aucune trace écrite. Cet article nous apprend, notamment, que les mots « and » et « ond » en vieil anglais sont reliés à des mots comme « anti », « enti » (ayant donné l'allemand « und »), bien que le rapport avec le grec et le sanskrit « anti », ainsi qu'avec le latin « ante », soit

décrit – comme nous l’avons vu – comme contesté. Il est très important de noter, pour finir, que cette définition donne pour racine supposée de tous ces mots l’indo-européen commun *ntha*, comme l’indique l’astérisque traditionnellement utilisée pour marquer cette reconstruction hypothétique. Dans un autre dictionnaire étymologique, un peu plus ancien, un article similaire – mais affirmant des idées encore plus audacieuses – est également proposé pour « and ». Voici en effet ce que l’on apprend dans *Origins: A Short Etymological Dictionary of Modern English* (1958), d’Eric Partridge :

and: OE *and*, *end*, akin to OFris *and* or *anda*, and *end*, *enda*, *ende* – cf also OS *ande* or *endi*, OHG *anti*, *enti*, *inti*, *unti* or *unta* (G *und*) – perh ON *enn*, even, also, and esp Skt *átha*, then, also, and. The IE r could be **and-* or **et-*, varr **ant-* or **ent-*; but I suspect that the -n- is simply a nasalization and that the IE r is **at-* or **et-*: cf Skt *átha* and perh *ati*, beyond–Gr *eti*, moreover, still–L *et*, and–perh Go *ith*, and, and *id-*, again–Gaul *itic*, and–perh OIr *acus*, Ga *agus*, and.

Cette entrée de dictionnaire est très riche d’enseignements. On y apprend en particulier que l’hypothèse selon laquelle les mots « and » et « end » en anglais seraient apparentés est *fondée* : en vieil anglais, les mots *and* et *end* étaient équivalents (il s’agissait apparemment d’une simple variante orthographique). D’où l’intérêt de s’intéresser aux *sons* de la langue, plutôt qu’à leur représentation graphique artificielle, susceptible d’induire en erreur, et d’établir des limites là où il n’y en a pas. Ceci suppose donc que de telles assertions reposent sur des faits, c’est-à-dire dans le cas présent sur des textes anciens écrits dans des langues anciennes. C’est par conséquent dans les anciens manuscrits, et les anciennes inscriptions, autant que dans les langues modernes, qu’il faut manifestement chercher les origines du langage. Dans cette définition, la source proto-indo-européenne du mot « and », et son lien étroit avec d’autres langues, à savoir le sanscrit, le grec et le latin, ne semblent faire aucun doute pour Eric Partridge. L’auteur va même jusqu’à suggérer un rapport avec le mot « et » (en latin, mais donc également en français) de même qu’avec des langues celtiques comme le gaélique ou le vieil irlandais.

Pour notre part, nous préférons – dans un souci de neutralité – écarter de nos réflexions le lien possible avec « et ». Sans réfuter cette hypothèse, qui nous semble

intéressante, nous préférons en rester à des éléments plus « concrets » et vérifiables dans les dictionnaires et ouvrages spécialisés. N'étant pas nous-mêmes spécialiste des études indo-européennes, nous souhaiterions en effet privilégier l'aspect pragmatique sur l'aspect plus théorique et supputatif. Étant donné l'immense flou qui entoure l'origine et l'histoire des langues indo-européennes, sujet certes délaissé par les linguistes, mais qui suscite encore de vives controverses dès lors qu'on se risque à l'aborder, il nous semble plus judicieux de nous attacher à des éléments concrets, tels qu'anciens manuscrits et inscriptions (reproduites, pour la plupart, dans les ouvrages que nous avons consultés à la *British Library*). De la même façon, et pour les mêmes raisons, nous préférons ne pas nous prononcer sur le « mot originel » reconstitué par Eric Partridge, qui serait – d'après lui – *at* ou *et*. Notons par ailleurs que Xavier Delamarre, dans son ouvrage *Le Vocabulaire Indo-européen* (cité précédemment), fait pour sa part remonter ces mots à une source proto-indo-européenne qui serait *anti* (cf. p. 299). Sur trois auteurs qui évoquent une origine étymologique en proto-indo-européen, nous avons donc *trois mots-source reconstitués* différents. D'où l'intérêt, à notre sens, de ne pas nous risquer à reconstituer un *mot* particulier, mais plutôt une *racine lexicale* – et encore, avec beaucoup de réserve.

Si nous récapitulons ce que nous avons appris grâce à ces quelques définitions, nous arrivons aux points suivants, qui semblent former consensus : premièrement, le mot « and » en anglais, dont l'origine germanique a été démontrée, serait issu d'une racine encore plus ancienne, comme en témoigne la présence de mots morphologiquement et fonctionnellement similaires dans des langues anciennes apparentées. La nature précise de ce mot très ancien semble faire débat.

Deuxièmement, étant donnée la diversité des ressemblances morphologiques et sémantiques/fonctionnelles, le lien avec d'autres langues indo-européennes à la fois anciennes et modernes (grec, sanscrit, latin ayant conduit au français) paraît assez probable, quoiqu'improbable. Troisièmement, s'il y est un point sur lequel *tous* les auteurs sont d'accord, c'est sans conteste la nature indéfinie et indéfinissable de cette « langue-mère » qu'est (ou qu'est censé avoir été) l'indo-européen commun : incertitude qui, après la Seconde Guerre Mondiale, s'est muée de façon très ostensible en une sorte d'hostilité. Cette réaction s'explique, croyons-nous, par la reprise des théories sur le « peuple aryen » (synonyme de peuple indo-européen) par les idéologues nazis, convaincus d'appartenir à la « race pure » et par conséquent de

parler « la langue noble » par excellence.

Il nous paraît crucial toutefois – dans un monde où les enjeux du plurilinguisme (notamment en termes d’enseignement des langues et de traduction/enseignement des méthodes de traduction), couplés à ceux de la diplomatie internationale, sont plus forts que jamais – de s’intéresser à nouveau à l’origine des langues humaines, en faisant table rase de toute idéologie raciste. Comprendre d’où viennent les langues, en reconstituer (ne serait-ce que partiellement) la source, permettrait sans aucun doute d’en mieux saisir les différences, pour mieux les vaincre – ou mieux les accepter. À ce titre, c’est donc vers les *langues anciennes* qu’il faut se tourner, vers l’*étymologie*, car comparer deux langues modernes séparées entre elles par des siècles voire des millénaires de culture et de littérature n’est peut-être pas toujours une solution adéquate et efficace si l’on souhaite découvrir le passage d’une structure vers l’autre. Le « chaînon manquant » permet parfois de faire toute la différence, en apportant un éclairage nouveau. Dans le cadre de l’anglais et du français, langues qui nous intéressent ici, le fait par exemple de savoir que l’article défini *the* est lié étymologiquement à l’article démonstratif *this/that*, permet de mieux comprendre pourquoi l’anglais est moins enclin que le français à affubler les « noms génériques » d’un article. De même que la découverte d’un fossile d’archéoptéryx a permis de comprendre le lien probable entre les dinosaures et les oiseaux, la découverte d’un « mot-source » ou d’un « morphème-source » à valeur grammaticale représenterait, nous semble-t-il, un progrès majeur dans la compréhension de la formation des langues indo-européennes, et donnerait des outils pour analyser (et théoriser) la traduction des unes vers les autres.

Mais continuons notre analyse, et intéressons-nous à présent à l’étymologie de la forme *-ant* du gérondif / participe présent telle qu’on la rencontre en français moderne.

3 - L'étymologie de la terminaison « –ant » du gérondif / participe présent en français.

Il existe, en français, deux modes verbaux formés à l'aide d'un suffixe *–ant* accolé à la base verbale : le participe présent et le gérondif. Le participe présent confère au verbe une fonction adjectivale (*objet volant non identifié*) ; tandis que le gérondif permet d'adosser à un procès principal, un ou plusieurs autres procès perçus comme simultanés et/ou complémentaires à l'action principale (*J'ai traversé la gare en courant*). Le gérondif (tel que nous concevons ce terme) peut être accompagné de la particule « en », comme il peut ne pas l'être (*Voyant qu'il saignait, j'appelai aussitôt les urgences*). D'un point de vue général, la forme en *–ant* est invariable en français. Néanmoins, la valeur adjectivale du participe présent est si profondément ancrée dans l'esprit des francophones que certains participes, de fait, ont été « figés » par l'usage et sont aujourd'hui perçus comme des adjectifs à part entière, donc sujets à l'accord en genre et en nombre (*un cerf-volant, des vases communicants, etc.*).

Comme nous l'avons vu en début de chapitre, nous nous intéressons ici au problème posé par la traduction fréquente, en français, de structures coordonnées anglaises en structures gérondives.

Nous avons déjà abordé l'origine du mot « and » en anglais, issu – selon diverses sources – d'une très ancienne racine en proto-indo-européen. Il nous faut à présent évoquer celle du suffixe *–ant* en français, afin d'éclairer son éventuel rapport avec la forme « and » de l'anglais. Pour cela, nous emprunterons des définitions à divers livres de grammaire, et ferons état de plusieurs éléments de nature à soutenir notre hypothèse, découverts dans d'anciens traités ou dictionnaires de langues anciennes et méconnues.

Pour commencer, nous souhaiterions citer ces quelques mots extraits de *Syntaxe du Français Moderne* (1968), par Georges & Robert Le Bidois :

Mais qu'est-ce que, au point de vue de l'indication temporelle, que le PARTICIPE « PRÉSENT » ? une forme verbale qui, en réalité, n'indique pas plus le présent que le passé ou

le futur, qui même, dans bien des cas, est aussi peu verbe que possible [...]. On l'appelle « participe présent » ; c'est uniquement parce qu'il énonce l'action comme exactement contemporaine de celle du verbe principal, (ainsi que l'énonce l'infinitif dit « présent »). (p. 472)

Ces quelques lignes serviront à donner le ton général de cette étude étymologique : nous partons en effet du principe que la forme en *-ant*, utilisée notamment dans les structures verbales, n'apporte pas *en soi* d'indication temporelle, mais renseigne plutôt sur le rapport entre, d'une part, le procès dit « principal » ; et, d'autre part, les procès portant la marque du gérondif. Les deux auteurs parlent également d'une « forme en *-ant* » (p. 474) et précise que celle-ci joue deux rôles syntaxiques relativement différents : un rôle gérondif (purement verbal) et un rôle adjectival (le « participe » à proprement parler). Ils avancent l'idée, que nous partageons, selon laquelle la forme gérondive en *-ant* permet d'exprimer le moyen, la manière, ou la simultanéité (parfois la cause). Mais c'est, d'après eux, la notion de *simultanéité* qui prédomine (les deux autres notions étant le résultat logique de celle-ci). Ils évoquent d'ailleurs, à plusieurs reprises, « l'aptitude du gérondif à énoncer une action simultanée » (p. 478). Néanmoins, ils semblent dans un premier temps réfuter l'idée selon laquelle le gérondif exprimerait « à côté de l'action principale, une action secondaire simultanée » (p. 475 ; nous soulignons). Ils insistent lourdement, au contraire, sur le fait que cette apparente notion de hiérarchie n'est en quelque sorte qu'une construction psychologique, ou plutôt une *construction logique* : la simultanéité des deux procès *suggère* une notion de dépendance (c'est-à-dire de subordination) que la forme en *-ant* n'aurait pas, en soi, pour fonction première de marquer. Cela renvoie à ce que nous avons dit précédemment au sujet de la *logicisation* d'actions simultanées. Or, quelques pages plus loin, les deux auteurs se contredisent en admettant l'existence « d'exceptions à la règle ». Ainsi, d'après eux, le gérondif exprimerait bien des actions secondaires « dans certains cas ». Et de s'appuyer notamment sur des exemples littéraires, comme la phrase suivante tirée d'un roman de R. de Gourmont :

Il allait à l'école, en suivant les chemins creux, en sautant les barrières, en se coulant à travers les haies, en musant et dénichant les nids, en cueillant les fraises.

Nous dirions volontiers, pour notre part, que l'action d'aller à l'école n'est en rien intrinsèquement « supérieure » aux autres actions décrites dans cette phrase, d'un point de vue syntaxique. D'un point de vue logique, il serait peut-être possible de le penser (effectivement l'auteur raconte le trajet du personnage jusqu'à l'école) ; mais, d'un point de vue littéraire et stylistique, la répétition de formes en *-ant* et l'asyndète finale ne contribuent-elles pas à porter l'attention, précisément, sur ces menus détails qui – pour un jeune écolier – sont probablement bien plus importants que le fait d'aller à l'école, en le distrayant de ce but peu attrayant ? Pour en revenir à des considérations plus objectives, nous dirions toutefois que d'un point de vue strictement syntaxique (en excluant donc toute considération d'ordre stylistique ou esthétique), il serait possible d'inverser le schéma *verbe à l'imparfait/verbe au gérondif* sans que cela n'altère fondamentalement le sens :

En allant à l'école, il suivait les chemins creux, sautait les barrières, se coulait à travers les haies, se musait et dénichait les nids, cueillait les fraises.

Nous soutenons que cette phrase exprime strictement la même chose que la première. S'il y a bien une différence d'ordre subjectif, *la même action* est exprimée sur le plan du réel. Nous sommes donc, sur ce point précis, en désaccord avec Georges & Robert Le Bidois. En effet, nous pensons qu'il n'existe *aucun lien de subordination réel* (donc aucune « exception ») entre un verbe conjugué et son « complément » au gérondif. Si l'on raisonnait en ces termes-là, d'ailleurs, il faudrait alors concevoir que dans la deuxième option de phrase, « en allant à l'école » soit la proposition principale, qui régit toute la phrase ; or, cela irait à l'encontre de l'idée selon laquelle « *- ant* » est une structure subordonnante, et contredirait totalement ce point de vue. S'il y a subordination, c'est en effet (comme ils l'écrivent eux-mêmes) dans l'esprit ou l'interprétation, mais pas dans la syntaxe, selon nous. Les choses ne sont pas aussi claires, cependant, dans le cas de ce qu'ils nomment le « participe présent ». Le lien de subordination semble y être bien réel, comme ils le laissent entendre dans le passage suivant :

Au contraire, la forme en fonction de participe ne marque nullement de soi un simple rapport de simultanéité. Quand elle ne se borne pas – comme on verra que cela se produit – à énoncer simplement un état, une habitude, une qualité ; quand elle énonce vraiment, comme c’est son rôle propre et sa raison d’être, une action, c’est dans un jour, sous un rapport, non pas chronologique, mais logique. Nous touchons ici à la différence radicale des deux fonctions du mode *–ant*. Considérons cette phrase : « Voyant qu’on ne l’écoutait pas, il cessa de parler » ; il peut sembler d’abord que, si l’on remplaçait là le mode impersonnel par un mode personnel, une proposition subordonnée introduite par *quand* ou *lorsque* rendrait avec exactitude la nuance marquée par *voyant*, (lorsqu’il vit qu’on ne l’écoutait pas, etc.) ; ce n’est qu’une apparence. Cette substitution, – dont on se contente d’ordinaire volontiers –, ne serait pas d’une absolue justesse. Car ce qui est essentiel à indiquer ici, le rapport de cause à effet, ne serait pas dégagé. Ce qu’il faudrait, dans cette proposition à mode personnel, ce n’est pas une conjonction temporelle, mais une conjonction causale : *parce qu’il vit*, etc. Mais [...] de tous les procédés syntaxiques propres à rendre le rapport de causalité, aucun n’est plus commode, plus expressif, plus conforme aussi au génie de notre langue, que l’emploi du participe présent. (p. 481 ; nous soulignons)

Effectivement, il semble difficile de ne pas percevoir un lien de subordination logique entre « voyant » et « il cessa ». Les deux procès ne sont pas sur le même plan ; il est facile de le démontrer en intervertissant l’ordre *verbe en –ant / verbe conjugué*. De toute évidence, « Cessant de parler, il vit qu’on ne l’écoutait pas » n’exprime pas la même réalité. Pour autant, la nature du rapport logique entre « voyant » et « cessa » ne nous paraît pas aussi simple, aussi catégorique, qu’aux deux frères grammairiens. S’agit-il d’un rapport chronologique (*après avoir vu qu’on ne l’écoutait pas, il cessa de parler*) ou bien d’un rapport strictement logique (*parce qu’on ne l’écoutait pas, il cessa de parler*) ? Et dans ce dernier cas, l’action de « cesser de parler » est-elle simultanée à celle de « voir qu’on ne l’écoutait pas », ou bien lui est-elle synchronique ? Cela est, de façon évidente, impossible à déterminer.

Malgré tous les arguments que les auteurs déploient pour démontrer que la relation de cause à effet est la seule option véritable, nous croyons, pour notre part, que la caractéristique première de la forme *–ant* (employée de cette manière-là, en début de phrase) est de suggérer un rapport très vague. Ainsi, nous ne partageons pas l’avis des auteurs pour qui cette forme revêt « beaucoup de clarté, de force » (p. 481). C’est l’inverse qui nous semble vrai : *cette forme est très commode pour exprimer, de façon relativement « primitive » (nous employons ce mot à dessein), un rapport logique perçu entre deux actions très proches dans le temps.* Or, il est exact que cette

structure est – à notre sens – assez typiquement française : les anglophones ne l'utilisent guère, et opteraient d'ailleurs dans des cas similaires (comme nous l'avons déjà vu) pour un adverbe temporel. Cette particularité syntaxique est d'ailleurs issue de l'*ablatif absolu* du latin (qui sera un élément importun de notre étude), point que Georges & Robert Le Bidois omettent de préciser.

Il y aurait donc, d'après eux, une séparation nette entre l'emploi gérondif de la forme *-ant* (marqué par la particule « en »), et son emploi participial. S'il est facile d'illustrer que cette distinction existe *dans les faits*, nous ne sommes toutefois pas persuadés d'être en présence de deux structures verbales différentes : dans les deux cas, deux ou plusieurs actions simultanées ou très proches dans le temps sont « logicisées » par le biais de la forme *-ant*, avec à chaque fois un verbe portant la marque du temps, et l'autre/les autres portant la marque *-ant*. Remarquons également que dans les deux cas, l'on pourrait transformer la structure gérondive en structure coordonnée (dans une syntaxe qui passerait, certes, pour « enfantine »). Ainsi, « Elle mangeait des fraises en buvant du lait et en écoutant de la musique¹⁰² » pourrait être exprimé par « Elle mangeait des fraises et buvait du lait et écoutait de la musique » ; de même que « Voyant qu'on ne l'écoutait pas, il cessa de parler » pourrait être dit « Il vit qu'on ne l'écoutait pas, et cessa de parler ». Les exemples que nous venons de créer tendent à illustrer, selon nous, le rapport symbolique étroit entre la forme *-ant* et la coordination.

En dernier lieu, les deux grammairiens évoquent le rôle « d'adjectif verbal » de certains verbes porteurs de la terminaison *-ant* (que l'on trouve donc dans *objet volant non identifié*), rôle qui selon eux découle de la fonction participiale de ce suffixe. Pour nous, cette distinction entre une forme gérondive d'une part, et une forme participiale d'autre part (où les auteurs « fourrent » tout ce qui reste), n'a pas lieu d'être. La vraie distinction réside, selon nous, entre la fonction *verbale* de la forme *-ant* et sa fonction *adjectivale* – et nous pensons que l'une ne découle pas de l'autre, mais plutôt que les deux sont issues de la même racine.

Mais parlons à présent de l'*étymologie* de cette forme en *-ant*. Selon les linguistes Le Bidois toujours, ce suffixe serait issu d'un participe latin en *cantantem*, qui était un participe présent (donc une forme adjectivale). À côté de cette forme,

¹⁰² Remarquons que cette phrase pourrait être une traduction calquée de l'anglais.

existait également en latin un gérondif en *cantando*, mais qui n'aurait pas eu « d'héritiers » en français. Ils n'y consacrent toutefois que quelques lignes, et enchaînent immédiatement sur l'analyse de *-ant* en français moderne. Il faut chercher dans des références plus anciennes, et notamment dans l'ouvrage *Éléments de linguistique romane* (1956) d'Édouard Bourciez, pour obtenir de plus amples informations sur le sujet. On y apprend qu'à une certaine époque de l'histoire du latin, « le gérondif [...] n'est resté bien usité qu'à la forme *cantando*. Le participe présent *cantans* (*-ántem*) s'est plus ou moins confondu avec ce *cantando* » (p. 76). Par la suite, ce suffixe (dont l'origine n'est pas spécifiée) aurait été repris dans la plupart des langues européennes issues du latin (y compris en anglais, d'une certaine manière, comme nous le verrons plus loin). Ou comme l'exprime l'auteur, à propos du français :

Au N. de la France, la flexion *-ant* s'est généralisée de bonne heure pour le gérondif et le participe présent, dans toutes les conjugaisons. (p. 332)

Encore une fois, se pose la question de l'*origine* : s'il est vrai que *-ant* vient de *-antem/ -ando* en latin, d'où proviennent ces particules ? Y a-t-il le moindre rapport avec un autre mot latin, *ante*, signifiant à la fois « en face de » et « avant » (tout comme le mot « before » en anglais), issu de cette mystérieuse souche indo-européenne ayant conduit, dans les langues germaniques, à « and » ? Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver de réponse directe à cette question. Contrairement aux peuples modernes, il est bien connu que les Anciens (les Grecs, les Latins) se sont fort peu intéressés aux origines de leur propre langue – qu'ils expliquaient d'ailleurs par le biais de mythes. À partir de là, il semble extrêmement difficile (voire utopique) d'essayer de connaître l'étymologie d'un suffixe grammatical dans une langue déjà classique telle que le latin. Néanmoins, s'il n'a pas été possible d'obtenir une réponse claire et indubitable, nous nous sommes efforcé de chercher des éléments de réponse, des bribes qui, une fois juxtaposées les unes à côté des autres, permettraient d'infirmer catégoriquement – ou au contraire, de confirmer – notre hypothèse de départ, celle d'un possible rapport entre le mot « and » et la terminaison du gérondif / participe présent en français.

À ce titre, nous avons souhaité consulter des ouvrages spécialisés sur l'indo-européen commun, et en particulier sur les dialectes anciens censés être issus de cette proto-langue que sont : le sanscrit (XIV^{ème} siècle av. J.-C.), le hittite (II^{ème} millénaire av. J.-C.) et l'avestan (II^{ème} millénaire av. J.-C.). Ces langues sont supposées être les plus « proches » chronologiquement de la « langue-mère » indo-européenne, l'avestan étant considéré comme la plus ancienne des trois. Voici, par exemple, ce qu'écrit S. N. Sokolov (1967) à propos de l'avestan :

The language of the Avesta is one of the ancient languages of the Iranian branch of the Indo-European (Aryan) subfamily which belongs to the Indo-European languages. One of the most ancient Indo-European languages on record, the language of the Avesta has been attracting for a century and a half the attention of not only Iranologists but also wider-range Indo-European scholars. (p. 11)

L'idée derrière cette citation est que, dans une optique de « reconstruction » d'une proto-langue indo-européenne, cette langue ancienne qu'est l'avestan constitue un témoignage majeur : il y a des chances pour que certaines structures syntaxiques, certains vocables, soient directement hérités de la « langue-mère ». Celle-ci aurait d'ailleurs été parlée, selon l'auteur, dans une région proche de l'Asie Centrale. Quoiqu'il en soit, nous entrons ici dans le vif du sujet, la pierre de touche des études indo-européennes : si des mots, des structures présentes dans d'anciennes langues indo-européennes comme le sanscrit, le grec ou le latin, s'avèrent aussi être présentes en avestan, alors il est possible de retracer l'origine dans la langue-mère indo-européenne. Or, le premier point qui nous a frappé dans cette analyse linguistique très approfondie (à partir de l'étude d'inscriptions anciennes) sont ces quelques mots, écrits dans une rubrique dédiée à la construction des temps grammaticaux, que nous reproduisons ci-après :

Participles

146. Present and aorist participles

(1) The active participle is produced from the present or aorist stem with the suffix -NT- : -ANT- (with which the final vowel merges) [...] (p. 102)

Voici un premier élément de réponse : l'avestan, langue indo-européenne plus ancienne encore que le latin, formait son « participe actif » par l'ajout à la base verbale d'un suffixe *-nt* ou *-ant*. Qu'en est-il, toutefois, dans les autres langues classiques ? Nous trouvons, dans *Sanskrit : An Introduction to the Classical Language* (1976) par Michael Coulson, une précision de taille : le sanscrit construisait une forme similaire à un participe présent par l'ajout de suffixes en *-vant* et *-mant* (cf. p. 132). De cette manière, nous explique-t-il, à partir du mot **paksa** signifiant « aile », pouvait-on former le mot **paksavant**, « possédant des ailes ». Et d'ajouter en commentaire : « The inflexion of these stems is straightforward : the strong stem ends in **ant** [...] ». Nous reviendrons plus loin sur le rôle syntaxique de ces suffixes en *-vant* et *-mant*. Il est aussi question d'un « participe présent » jugé comme authentique, car à valeur essentiellement verbale, lui aussi formé à partir d'un suffixe en *-ant*. De là le mot **nayant**, signifiant « menant/guidant ». Où nous voyons qu'une particule ancienne, présente dans une langue parlée selon les spécialistes au 14^{ème} siècle avant Jésus-Christ, a traversé les âges pour se refléter en français moderne. Ce suffixe existait en hittite également, comme on peut l'apprendre dans l'ouvrage *A Comparative Grammar of the Hittite Language* (1933), par Edgar H. Sturtevant, où la question de l'indo-européen commun est abordée :

The participial function that in many IE languages falls to the adjectives in *tos* is in Hittite carried by the *-nt* formation which is familiar in IE present and aorist active participles. With this suffix a participle can apparently be made from any verb in the language and from almost any type of stem [...]. The IH ablaut of the suffix (*ent/ont/nt*) has given way to the single type *ant*, which may come partly from IH *ont* and partly from IH *nt* with syllabic n. (p. 157-158).

Outre la présence d'un suffixe *-ant* en hittite, et l'évocation de sa probable origine indo-européenne, nous ne pouvons manquer de remarquer le fait que selon l'auteur, l'origine de cette particule grammaticale est incertaine. Ce sentiment d'incertitude quant à l'origine de *-nt/-ant* est d'ailleurs partagé par W. M. Lindsay qui, dans son livre *The Latin Language* (1894), évoque la forme du gérondif en latin classique et explique que « **[t]he origin of the Gerundive suffix still remains doubtful**, after all the theories that have been started to account for it » (p. 543 ; nous mettons en gras).

D'autres linguistes cependant ont proposé une origine (différente selon les auteurs) au suffixe *-ant* tel qu'on le retrouve dans un si large panel de langues indo-européennes. C'est le cas, notamment, d'Alwin Kloekhorst qui, dans son récent ouvrage *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon* (2008), fait remonter cette forme à une particule en **-ent* (cf. p. 183), toujours dans la supposée « langue-mère indo-européenne ». De leur côté, néanmoins, Thomas V. Gamkrelidze et Vjaceslav V. Ivanov, dans leur ouvrage intitulé *Indo-European and the Indo-Europeans* (déjà cité), expliquent que les formes en *-ant* dans les langues qu'ils nomment « historiques » (*historical languages*) telles que notamment le hittite, le sanscrit, le grec et le gotique (pour ne citer qu'elles), dériveraient d'une racine en **-nt^h* (cf. p. 262). En d'autres termes : l'origine du participe présent / gérondif est effectivement très obscure, et ne fait pas consensus auprès des spécialistes. Il faut remarquer toutefois qu'alors que Gamkrelidze & Vjaceslav voient l'origine du suffixe *-ant* dans une racine **-nt^h* en indo-européen commun, C. T. Onions quant à lui, dans son article sur « and » extrait de *The Oxford English Dictionary of English Etymology*, avance – comme nous l'avons vu – l'hypothèse selon laquelle cette conjonction proviendrait d'un mot **-nthā* dans la langue-mère indo-européenne. Serait-ce là un simple hasard ? Se pourrait-il (comme nous l'avons intuitivement supposé) que la particule « and » de l'anglais, dont l'origine indo-européenne (quoique controversée) semble très plausible, et le suffixe *-ant* du participe présent en français, hérité directement du latin, dont la racine indo-européenne est unanimement reconnue, soient liés d'une manière ou d'une autre ? Est-il possible et envisageable que les deux formes aient été à l'origine un même « mot » en indo-européen commun, qui dans les langues germaniques aurait mené à une conjonction, et dans d'autres langues (avestan, hittite, sanscrit, grec, latin, etc.) aurait mené à la fois à un suffixe verbal (sans doute par grammaticalisation), ainsi qu'à différents adverbes ? C'est à cette question très difficile, mais dont les enjeux nous semblent importants, que nous allons tenter de répondre dans la prochaine et dernière partie de ce chapitre.

4 - Possible rapport entre « and » et « –ant »

S'il est vrai que le mot « and » et le suffixe actif « –ant » sont liés par une source commune en proto-indo-européen, alors il est probable, croyons-nous, que l'on puisse retrouver des traces de ce passage ou transfert, notamment dans les langues anciennes. C'est, du moins, l'hypothèse qui a guidé nos recherches en France, puis en Angleterre. Dans un premier temps, nous nous sommes intéressé au suffixe *–antem* du latin, et avons cherché à savoir s'il existait un lien avec un autre mot latin, *ante* (en face de / avant), lié étymologiquement – selon toute vraisemblance – à « and » en anglais. En particulier, nous nous sommes mis en quête d'une forme « *antem* » qui aurait éventuellement été utilisée, en latin (ou dans une autre langue classique) non pas en tant que suffixe verbal mais en tant que nom ou adverbe, ce qui permettrait d'appuyer notre hypothèse d'un rapport entre « and » et « –ant ». Si nous n'avons trouvé aucune référence directe à une telle forme en latin, notre recherche s'est néanmoins avérée fructueuse. Dans le *Dictionnaire Étymologique de la Langue Latine* (1932) d'Alfred Ernout & Alfred Meillet, nous apprenons l'existence de deux adverbes, *anteā* et *antidhāc* (considérés comme des formes anciennes de *ante*), qui selon les deux linguistes « semblent indiquer [...] que *ante* s'accompagnait à l'origine de l'ablatif » (p. 36). Selon nous, ce fait linguistique et historique pourrait également indiquer que ces trois adverbes dérivent d'un *nom* auquel on aurait ajouté la suffixation de l'ablatif¹⁰³. Or, si l'on ajoute le suffixe de l'accusatif¹⁰⁴ à *ante*, cela donne précisément : *antem*¹⁰⁵. La forme de l'accusatif est semblable dans un certain nombre de langues indo-européennes (d'après Xavier Delamarre, l'accusatif en indo-

¹⁰³ L'ablatif est un « cas », c'est-à-dire un suffixe que l'on ajoute à la base du nom selon la fonction syntaxique qu'il revêt dans la phrase. En particulier, le cas ablatif, accolé à un substantif, indique que ce dernier sert de point de départ ou de moyen à l'accomplissement d'un procès (ce qui rappelle beaucoup l'emploi du gérondif). Comme on le verra plus loin, la langue latine possédait une forme particulière de construction verbale semblant lier ces deux concepts, *l'ablatif absolu*.

¹⁰⁴ Le cas accusatif (en grec et en latin) était la marque du complément d'objet (nom, adjectif), et de certaines prépositions.

¹⁰⁵ Notre question est donc la suivante : sachant qu'il existait, en latin, un suffixe *–antem* qui servait de base à la construction du *gérondif*, en rapport avec *l'ablatif absolu*, y a-t-il dès lors le moindre rapport avec l'adverbe « ante » (équivalent de *contre/avant/devant* en français), proche étymologiquement de la conjonction « and » en anglais ? Si nous partons de l'hypothèse selon laquelle *–antem* est une forme grammaticalisée/verbalisée de « ante » (ou de son ancêtre présumé en indo-européen), déclinée au cas *accusatif* (cas réservé aux *prépositions* ainsi qu'aux *compléments d'objet*), alors il y a des chances pour qu'un *préfixe verbal* « antem » ait existé – au moins sous une forme archaïque – dans l'une des langues classiques issues du proto-indo-européen. Or, c'est précisément le cas.

européen aurait été marqué par l'ajout d'un *-m* à la dernière lettre – c'est-à-dire consonne ou voyelle – du nom ; cf. p. 306-307). Aussi, nous pensons avoir trouvé la solution à notre énigme, le lien manquant, non pas en latin mais en grec ancien (autre langue indo-européenne). Dans la langue grecque classique en effet, comme on peut l'apprendre dans *A Greek-English Lexicon* (1843), par Henry George Liddell & Robert Scott, il existait différents types de verbe composés à partir d'un préfixe *ἄντεμ* (antem) puis d'un verbe, comme par exemple *ἄντεμ-βαίνω* (antem-bainō), signifiant « rentrer l'un dans l'autre » (pour deux objets liés par un joint) ; comme *ἄντεμ-βοάω* (antem-boāō) signifiant « répondre à quelqu'un en criant » ; ou encore, *ἄντεμ-φύομαι* (antem-fuomai) signifiant « être placé l'un en face / à l'opposé de l'autre » . C'est, apparemment, l'unique cas d'une forme en *ἄντεμ* répertoriée en grec ancien. Mais il est très clair, étant donnés 1) l'emploi d'un tiret indiquant clairement qu'il s'agit de verbes composés, 2) le fait que les verbes *βαίνω*, *βοάω* et *φύομαι* (pour ne citer que nos exemples) sont déjà attestés et répertoriés en grec ancien (ils signifient, respectivement, « faire aller/placer », « crier/s'écrier », « se dresser »), et 3) le sens de cette particule qui, indubitablement, évoque l'idée d'une opposition/confrontation ou d'un mouvement vers l'avant, que *ἄντεμ* est apparenté à *ante* en latin, dont il est peut-être une forme plus ancienne (un nom au cas accusatif). Ainsi, s'il est possible – comme semblent l'attester ces éléments – que « *ante* » fût à l'origine un **nom** (dont le sens aurait été « limite », « frontière), et que ce nom ait été incorporé à certains verbes, sous la forme d'un préfixe, en grec ancien – d'où l'usage de l'accusatif – n'est-il pas possible d'imaginer que le phénomène inverse se soit produit, et que la même particule ait été grammaticalisée à la fin du verbe, sous la forme d'un suffixe ?

Ceci étant dit, d'autres indices permettent également d'appuyer cette hypothèse. En partant du principe que le sens de l'hypothétique « mot-source » en indo-européen commun se reflète dans celui du mot *anta* en sanscrit, signifiant, selon Anthony Macdonell dans *A Practical Sanskrit Dictionary* (1929), « border, edge, limit; proximity; end; death » etc. (cf. p. 17), il est possible d'imaginer que ce mot ancien revêtait un sens général de mise en relation (opposition/comparaison) que l'on devine sans peine, au sein d'un large nombre de langues indo-européennes, dans l'emploi du suffixe grammatical *-nt/ -ant*. Mais y a-t-il un moyen de démontrer concrètement ce lien ? Pour apporter un début de réponse à cette question, il nous semble opportun d'évoquer l'article sur *ante* que nous avons lu dans *A Latin*

Dictionary (1878) par Charlton T. Lewis, où il est indiqué – outre le fait qu’une forme ancienne de *ante* existait, en latin, sous la forme de *anti* – que l’un des héritiers de ce mot en germanique fut « ant » ayant donné « Ant-wort » (verbe signifiant répondre) en allemand actuel (cf. p. 127). Il apparaît donc que l’orthographe particulière de « and » en « ant » dans le manuscrit en vieil-anglais mentionné dans l’article de l’*Oxford English Dictionary* n’est, finalement, peut-être pas si hasardeux qu’on l’affirme. Selon Alfred Ernout et Alfred Meillet 1932, « Lat. *ante* [...] se retrouve dans osque *ant* » (p. 37). Or, l’osque est, rappelons-le, une langue morte d’origine indo-européenne, apparentée au latin (dont elle était relativement contemporaine).

Ces quelques éléments, glanés dans de très anciens livres de grammaire, montrent bien que l’hypothèse d’un lien entre la forme du gérondif / participe présent –*ant* en français, et l’actuelle conjonction « and » en anglais, n’est pas fantaisiste ni chimérique mais peut s’envisager¹⁰⁶. Ne peut-on pas penser, en effet, qu’un mot synonyme de « frontière/fin » en indo-européen ait pu se décliner en conjonction « ant » ou « and » dans certaines langues, et en suffixe grammatical –*ant* dans d’autres ? Nous croyons d’ailleurs posséder quelques autres éléments permettant d’étayer cette idée. Par exemple, si nous partons du principe que le mot-source signifiait « frontière/fin », nous percevons un lien avec le mot latin *antiae*, dont le sens est « cheveux tombant sur le front ». Le front est évidemment la dernière partie du visage, comme on le sent dans des expressions du type « front militaire », ou tout simplement dans « frontière ». Il se trouve qu’en hittite, le mot « front » se disait « hant¹⁰⁷ ». Or, il s’avère qu’en avestan, « hant » était également le participe présent du verbe être¹⁰⁸ (cf. Thomas V. Gamkrelidze & Vjaceslav V. Ivanov – Part I, p. 713 – pour ces éléments d’information). Que dire de pareille homonymie ? Serait-ce possible qu’il s’agisse là d’autre chose que d’un pur hasard ? D’autant plus qu’en avestan également, comme on l’apprend dans *A Grammar of Gatha-Avestan* (1988) de Robert S. P. Beekes, existaient des suffixes verbaux en –*anti* et –*hanti* servant à former les temps du présent actif (cf. p. 153 et 163). Enfin, il nous semble très intéressant de préciser que la déclinaison à l’**accusatif** singulier masculin du participe présent

¹⁰⁶ Par ailleurs, nous rappelons qu’un tel phénomène de grammaticalisation d’une conjonction en préfixe verbal est *déjà attesté*, comme on l’a vu, en hébreu biblique (avec la particule WAW).

¹⁰⁷ En hittite également, existait un adverbe « hanti » signifiant « devant/séparément ».

¹⁰⁸ Ce qui semblerait établir le lien que nous recherchons : le même morphème est utilisé dans le sens de « front » (origine de l’anglais « and ») et en tant que marque du participe présent (origine du français « –ant ») dans deux langues indo-européennes très proches l’une de l’autre.

« hant » (étant/existant) en avestan est « hantem » (cf. S. N. Sokolov 1967, p. 102 ; et Satya Swarup Misra, 1979, p. 147). Il va de soi que le nom « hant » (front) dans cette langue, décliné de la même manière, donne également : « hantem ». L'hypothèse d'un lien entre l'adverbe/coordonnant et le suffixe grammatical n'est-elle pas étayée par ce fait troublant d'homophonie¹⁰⁹, couplé à une fonction syntaxique similaire¹¹⁰ ?

Néanmoins, si l'on admet la possibilité d'un « transfert » d'un mot/particule en indo-européen commun en adverbe/conjonction dans certaines langues-filles, et en suffixe grammatical dans d'autres (transfert dont nous ne prétendons pas vouloir élucider les modalités), cela pose la question de l'origine d'un tel processus, et de la nature particulière du « mot-source » susceptible d'y avoir mené. Si nous commençons, pour plus de simplicité, à nous intéresser aux langues anciennes (les plus proches connues de l'indo-européen), quel est le rapport – au niveau du sens – entre un « and » germanique, un « anti » grec et un suffixe *-antem* latin ? Comme nous l'avons encore une fois déjà évoqué, c'est probablement l'idée de « frontière » à la fois physique et psychologique qui a servi de base à ces (possibles) transformations. En effet, la conjonction « and » met en rapport (et parfois oppose) deux éléments, l'adverbe « anti » exprime une idée physique d'« être placé face à face » avec quelque chose, tout en étant capable d'évoquer une opposition plus symbolique, entre deux concepts (*ante* en latin rajoute à ce symbolisme la notion de temps) ; tandis que la forme *-ant*, s'il est utile de le répéter, permet souvent de confronter deux actions l'une avec l'autre (dans un rapport de synchronisme, de simultanéité, de similitude, d'opposition, etc.). D'ailleurs, le linguiste Harold Herman Bender dans son petit ouvrage *The Suffixes Mant And Vant In Sanskrit And Avestan* (1910) précise bien que, dans certains cas, « the suffixes, especially *vant*, become still more general in their use and express in a broad way relation or connection » (p. 75). Cela rappelle fortement ce que nous avons déjà dit au sujet de certains cas d'emploi du participe présent en français, hérités directement de « l'ablatif absolu » latin. Or, nous pensons que cette forme latine est peut-être l'une des clefs du mystère. Pour mieux comprendre de quoi

¹⁰⁹ Pour une table complète des déclinaisons en avestan, voir la page internet suivante hébergée par le site de l'Université du Texas : <http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/eieol/aveol-4-X.html>

¹¹⁰ Il est évident que l'homophonie *en soi* ne démontre rien : il n'y a aucun rapport, par exemple, entre l'adverbe « car » du français et le nom « car » (voiture) en anglais. Dans le même ordre d'idée, il semblerait grotesque d'évoquer un lien étymologique entre la marque du participe présent « -ant » en français et le mot « ant » (fourmi) de l'anglais. Néanmoins, il est légitime de s'interroger sur un possible lien dès lors qu'un mot ou une particule de morphologie similaire semble revêtir le même sens ou la même fonction au sein de plusieurs langues. C'est le cas notamment, croyons-nous, de AND/ANT.

il est question, citons ces quelques lignes de l'excellent manuel *Le Latin en 15 leçons* de Jean-Michel Fontanier (2008), publié aux Presses universitaires de Rennes, où il est question de l'« ablatif absolu » :

Le français moderne n'use guère de la proposition participiale, sauf dans des formules stéréotypées du type « cela étant », « cela dit ». Car la véritable proposition participiale exige une construction indépendante où le participe ait son sujet propre : « Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il était difficile que dans le combat le plus malheureux ils ne se ralliasent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis » (MONTESQUIEU, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains*, c. 2) – ce n'est pas une simple apposition participiale, comme dans la phrase « Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, cherchèrent à augmenter le mouvement qui était dans l'esprit du peuple » (MONTESQUIEU, *ibid.*, c. 2).

Le latin, lui, affectionne la proposition participiale, qui prend la forme de ce que les grammairiens nomment l'**ablatif absolu**, parce que le sujet et le participe (présent ou parfait) à l'ablatif qui le composent, constituent un tout, à part ; le sujet de l'ablatif absolu ne remplit aucune fonction dans la proposition principale. (p. 85-86)

L'auteur nous donne ensuite un exemple assez parlant : *Me flente cur rides ?* (Moi pleurant, pourquoi ris-tu ?). Or, cet exemple n'est-il pas une illustration flagrante de la valeur coordinative du participe présent ? Il serait en effet possible de dire, d'une manière plus « enfantine » : Je pleure et toi tu ris ? (Il n'y aurait aucune inélégance à dire, en anglais oral, « *I'm crying and you are laughing ?* »). Nous pensons donc que l'existence de l'« ablatif absolu » en latin tend à démontrer que la forme *-ant*, au départ, avait pour fonction première et symbolique (dérivée probablement d'un « mot-source » signifiant « frontière », mais utilisé comme un outil syntaxique de façon imagée) de « coordonner¹¹¹ » deux actions senties comme proches ou liées. Dans certaines langues (comme le germanique, ayant donné naissance à l'anglais), ce mot primitif se serait donc transformé en coordonnant, tandis qu'en latin il serait devenu un suffixe verbal. Cela expliquerait en partie pourquoi les procès coordonnés/synchronisés ont tendance en anglais à être liés par « and », tandis qu'en français les mêmes procès seront plutôt gérondivisés et suivront le procès principal (verbe conjugué ou à l'infinitif). La forme en *-ant* présente en effet l'avantage de

¹¹¹ Nous avons proposé d'employer le terme « logiciser ».

pouvoir exprimer une légère idée de dépendance logique, sans que celle-ci ait besoin d'être clairement perçue (et donc) exprimée. Nous avons par exemple trouvé, dans Georges & Robert Le Bidois (1968), des phrases en ancien français où cet emploi commode de l'ablatif absolu ne fait aucun doute (cf. p. 489) :

N'y ayant que les avenues de gardées, on pouvoit sans péril gagner les maisons.

Ou encore :

Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi.

Comme nous l'avons précédemment illustré, nous pensons que dans de tels cas de figure en français moderne (certes beaucoup moins flexible que l'ancien français), l'anglais préférera lier (c'est-à-dire, *logiciser*) les procès par « and » éventuellement couplé à un adverbe – ou bien faire le choix d'un outil syntaxique plus « direct » (quitte à interpréter l'ambiguïté de l'original) – plutôt qu'employer un participe présent en *-ing*. Par ailleurs, il faut noter que le sens premier (germanique) du suffixe *-ing* est l'idée d'appartenance et de parenté, comme on peut toujours le voir dans certains noms propres anglais comme Buckingham (en vieil anglais, « ceux qui vivent à Bucca ») ; ce n'est que par la suite, sous l'influence du latin, que le suffixe *-ing* a été adopté comme équivalent de *-ant* (cf. Eric Partridge 1958, p. 3932). Or, il semblerait que les anciens anglo-saxons ait opposé une certaine résistance à l'emploi syntaxique de l'ablatif absolu, auquel l'anglais a visiblement toujours préféré la coordination en « and ».

Pour en revenir toutefois à notre sujet principal, l'usage très particulier de l'ablatif absolu en latin, reflété encore aujourd'hui dans certaines tournures du français, tend à appuyer notre hypothèse selon laquelle un ancien mot d'indo-européen aurait été « grammaticalisé » de manière différente dans les diverses langues-filles que cet ancien dialecte est supposé avoir engendré. Par « grammaticalisation », il faut

entendre, comme l'a très bien résumé Walter de Mulder¹¹², « le processus linguistique par lequel des unités lexicales se convertissent en morphèmes grammaticaux » (p. 8). Ainsi, d'un obscur mot signifiant peut-être « frontière/fin » dans une langue ancienne et méconnue, l'indo-européen commun, seraient nés une multitude d'autres mots (à la fois des noms et des adverbes), ainsi que des suffixes grammaticaux, dans nos langues européennes modernes. Mais nous irons plus loin encore, et concluons en citant ces quelques lignes publiées dans un livre discret, *Les Langues Négro-africaines et les peuples qui les parlent* (1957), par L. Homburger, à propos des affixes verbaux de dérivation dans ces langues (très éloignées des langues d'Europe) encore peu étudiées à ce jour :

7. Le suffixe *-āndi* indique qu'on s'occupe d'une chose en attendant une autre, ex. *dēm* « s'en aller », *dēm-andi* « s'en aller en attendant ».

8. Le suffixe *-ando* indique que plusieurs personnes agissent ensemble, ex. *dēm* « s'en aller », *dēm-andō* « s'en aller ensemble ».

9. Le suffixe *-ante* indique que l'action est réciproque, ex. *sopā* « s'aimer », *sopante* « s'entr'aimer ». (p. 173-174)

Au-delà d'un phénomène restreint aux seules langues dites « indo-européennes », se pose donc la question de savoir s'il s'agit là d'une particule de syntaxe universelle, issue d'une proto-langue méconnue, commune à plusieurs grandes familles de langues humaines¹¹³.

Nous ne prétendons pas détenir la réponse à cette énigme.

Or, quelle qu'en soit la nature ou l'origine hypothétique, un lien fonctionnel entre la conjonction « and » de l'anglais et le suffixe « -ant » semble bel et bien exister, comme l'ont révélé les diverses traductions analysées jusqu'à présent. Cette théorie sera mise à l'épreuve, par le biais d'une série d'expériences, dans la quatrième

¹¹² Dans son article « La linguistique diachronique, les études sur la grammaticalisation et la sémantique du prototype : présentation » (In : *Langue française*. Vol. 130 N°1. *La linguistique diachronique, les études sur la grammaticalisation et la sémantique du prototype*. pp. 8-32).

¹¹³ Nous pensons notamment à la théorie controversée du « proto-nostratique », héritée des théories du linguiste Holger Pedersen.

et dernière partie de cette thèse.

**PARTIE IV —
VÉRIFICATIONS
D'HYPOTHÈSES**

CHAPITRE VI : DE LA PARATAXE À L'HYPOTAXE : ÉTUDE EXPÉRIMENTALE

Dans les pages précédentes, nous avons tenté de répondre à diverses questions liées au passage des structures de phrase polysyndétiques ou « parataxiques » distinctes d'une grande majorité de textes anglophones, vers des structures de phrase à tendance hypotaxique dans les traductions françaises correspondantes. Or, jusqu'à présent, nous n'avons raisonné qu'à partir de corpus de traductions déjà existants, pour en reconstruire la logique traductive *a posteriori*. À ce titre, nous avons décrit une série de « tendances » de traduction, liées selon nous à des différences psycho-énonciatives entre les deux langues étudiées d'une part, et à ce que nous avons identifié comme étant des « règles de grammaire phrastique » d'autre part, qui rendent difficilement acceptable — voire anidiomatique — une traduction littérale de telles structures polysyndétiques vers le français. Il nous a paru indispensable, toutefois, de mettre nos hypothèses à l'épreuve de la pratique concrète du métier de traducteur, et de vérifier que lesdites tendances — que nous proposons d'adapter et de systématiser partiellement pour la traduction automatique — soient confirmées sous la plume de traducteurs autres que ceux dont nous avons choisi d'étudier les œuvres au sein de notre corpus. En d'autres termes : nous ne cherchons pas, dans ce chapitre, à découvrir et analyser des tendances, mais plutôt à trouver confirmation des tendances ou « lois générales » dont nous avons jusqu'ici posé l'hypothèse. Dans une même visée, nous avons souhaité évaluer la portée et l'efficacité de nos « règles automatiques » de traduction (adaptées des « tendances directes » que nous avons décrites) en élaborant une série de questionnaires à destination d'un public instruit : en l'occurrence, celui des enseignants du secondaire et des usagers des bibliothèques bordelaises.

Cette étude comportera donc deux volets : premièrement, un volet théorique et relativement littéraire, à visée pédagogique pour les apprentis-traducteurs et les enseignants de version (éventuellement les enseignants de français langue étrangère), portant sur des « tendances générales » de traduction et de structuration du français, plutôt que sur des règles clairement définies et systématisables au sens strict du terme ; et deuxièmement, un volet plus pratique, à envisager comme l'exploitation pratique (et quelque peu orientée/adaptée) des tendances observées dans cette thèse, à destination des logiciels de traduction automatique. Ce deuxième volet, on l'aura compris, relève davantage de l'invention et de l'innovation que de l'analyse à proprement parler.

Dans le premier volet, nous analyserons la structure syntaxique d'une très courte nouvelle, « After the Storm », de l'écrivain américain Ernest Hemingway dont les traductologues Vinay & Darbelnet (1958, p. 229) avaient déjà évoqué la tendance certaine à la polysyndète, et avaient d'ailleurs écrit à ce sujet :

Même en essayant d'écrire comme Hemingway il est douteux que le français s'accommode de deux « et » de suite. [...] C'est une des caractéristiques du style de Hemingway d'utiliser très peu de charnières. Il est possible, surtout en français moderne, de procéder de même, jusqu'à un certain point. (les caractères gras sont de nous)

Or, c'est précisément à cette limite, à cette frontière dans l'emploi de la coordination en français, que nous nous sommes intéressé, en nous efforçant notamment de la **quantifier**. Choisir d'étudier un texte d'Ernest Hemingway nous a donc paru judicieux : où se place en effet, en français, la « limite » coordinative dès lors qu'il s'agit de lier plusieurs propositions phrastiques entre elles ? La règle des « 2 ET » que nous avons décrite au chapitre II a-t-elle été appliquée dans les traductions françaises de ces textes de Hemingway, chez qui la polysyndète est un trait stylistique marquant, un véritable « tic d'écriture » à l'instar d'Alfred Lord Tennyson ? Jusqu'où, jusqu'à *quel point*, le style peut-il faire fléchir la syntaxe du français écrit ? Dans un souci d'objectivité, nous avons choisi un texte d'Ernest Hemingway assez peu connu, peu étudié dans le système scolaire et universitaire (où l'on privilégie ses nouvelles « longues »), et dont il n'existe qu'une seule traduction (effectuée par Henri Robillot et Marcel Duhamel), qu'il n'est pas facile de se procurer actuellement en librairie. Puis,

afin de parfaire notre démonstration, et dans l'intention de vérifier si la polysyndète ne serait pas un phénomène « de langue » non restreint à la seule littérature, nous avons sélectionné, au hasard d'une recherche sur internet, un ensemble de textes techniques (issus d'un site spécialisé) portant sur les différentes espèces de papillons en Grande-Bretagne, présentant une syntaxe clairement polysyndétique à certains endroits (ce qui, rappelons-le, est très fréquent en anglais, y compris en anglais moderne, et également dans les textes dits « techniques » ou « pragmatiques »), et *n'ayant jamais été traduits* en français. Nous avons alors fait traduire ces textes par deux professionnels qui ne s'étaient pas concertés, des spécialistes du domaine concerné ignorant la nature expérimentale de la commande¹¹⁴. Son but était de tester et d'observer « à chaud » les réactions de traducteurs professionnels face aux particularités syntaxiques de ces textes techniques/pragmatiques, dans la perspective de valider ou d'invalider nos hypothèses.

Enfin, dans un deuxième volet de cette expérience, nous avons fait traduire une partie de ces deux textes (nouvelle ET texte technique) par le logiciel de traduction automatique Systran 7 Premium Translator ® — considéré comme le plus performant à ce jour sur le marché¹¹⁵. En partant de la traduction « brute » effectuée par le logiciel, nous avons élaboré une deuxième version, légèrement transformée — ou « post-éditée » —, en fonction des règles automatisables que nous proposons (cf. tableaux récapitulatifs p. 258 - 259), avant de demander au hasard et à brûle-pourpoint à des locuteurs francophones (par le biais de formulaires déposés dans les salles des professeurs des lycées ainsi que dans les bibliothèques) de comparer les deux versions, et de donner leur préférence soit pour l'une, soit pour l'autre — sans rien laisser transparaître de la nature particulière des deux textes, ni du fait que l'un soit une version transformée de l'autre. Ainsi escomptions-nous que l'efficacité de nos suggestions d'amélioration des systèmes de traduction automatique soit empiriquement validée ; avec, à la clef, l'espoir de les voir intégrées à un logiciel professionnel tel que Systran Premium Translator.

¹¹⁴ Grâce notamment à la complicité des deux directeurs d'agence de traduction approchés dans le cadre de cette expérience : Alex Rychlewski pour *Aquitaine Traduction*, et Barbara Spanu pour *A4TRADUCTION*. Cette expérience a été réalisée grâce à un financement conjoint de notre équipe d'accueil CLIMAS et de la direction de l'Ecole Doctorale Montaigne Humanités.

¹¹⁵ Nous avons bénéficié, à ce titre, de l'aide précieuse de Monsieur Jean Senellart, directeur général de l'entreprise Systran en France, qui nous a permis d'utiliser gratuitement ce logiciel onéreux (car réservé essentiellement aux entreprises).

Volet 1 : polysyndète et traduction humaine

A - Récapitulatif des tendances mises au jour

Dans un premier temps, dressons une liste exhaustive et concise des diverses « tendances rationalisantes » que nous avons observées, décrites, et analysées tout au long des précédents chapitres. Les voici regroupées en fonction de leurs traits communs :

a – « la règle des 2 ET »

Nous avons avancé l'hypothèse que le français s'accommode mal de plus de deux conjonctions « et » par proposition de phrase, et de plus de deux propositions phrastiques « complétives » (pour employer le terme traditionnel qui, comme nous l'avons vu, ne convient pas toujours) reliées par « et » à la proposition principale. Cette règle ou plutôt cette « tendance », que nous avons appelée « règle des 2 ET », semble particulièrement difficile à briser en français moderne — au risque de sombrer dans l'agrammaticalité, ou du moins l'incompréhensibilité, l'anidiomatisme. Notre observation rejoint d'ailleurs ce qu'ont écrit, avant nous, Vinay & Darbelnet à propos de la prose d'Ernest Hemingway (comme nous l'avons vu).

Il nous semble toutefois difficile de nous prononcer sur la nature exacte de cette

règle¹¹⁶ : est-ce une règle de grammaire, à ce jour ignorée des spécialistes (linguistes ou grammairiens) ? Ou bien est-ce plutôt une règle de stylistique, liée à une certaine esthétique littéraire ? Pour sortir de cette impasse, nous avons proposé de décrire la « règle des 2 ET » comme une règle relevant de la « grammaire de la phrase écrite » qui mériterait, selon nous, non seulement davantage d'études spécialisées, mais peut-être également la création d'un domaine d'étude à part entière, **la phrastique**¹¹⁷. L'une des sous-réalisations de cette règle est par exemple la structure canonique de l'énumération (nominale, adjectivale, verbale...) en anglais et en français, dont nous avons dit (à l'instar de Lucie Hoarau) qu'elle suivait en anglais deux schémas différents du point de vue de la visée énonciative, mais grammaticalement équivalents en terme de correction / d'acceptabilité, à savoir : **élément1, élément2 AND élément3** ou **élément1 AND élément2 AND élément3**. En français, toutefois, la structure canonique semble être **élément1, élément2 ET élément3**. Quoi qu'il en soit, nous souhaiterions, dans l'analyse qui suit, tester la portée de la « règle des 2 ET » sur la nouvelle choisie d'Ernest Hemingway, où la polysyndète est exploitée jusqu'à son extrême limite et s'avère être un trait constitutif du *style* de l'auteur, au regard de sa traduction française réalisée par Henri Robillot et Marcel Duhamel (1949). Or, comme nous l'avons vu précédemment avec la traduction du poème « Ode to a Nightingale » de John Keats par Robert Ellrodt, la « règle des 2 ET » semble pouvoir être brisée, *parfois*, dans un souci stylistique (en particulier dans la littérature / la poésie traduite¹¹⁸).

¹¹⁶ Nos analyses de corpus nous ont en effet permis « d'isoler » cette contrainte du français actuel qui semble *a priori* être une règle structurale. Nous en sommes toutefois resté au stade de l'observation : cette limite arbitraire n'a manifestement jamais encore été décrite (sinon suggérée, au détour d'une phrase, par Vinay & Darbelnet). Absente des traités de grammaire et de stylistique française, nous la décririons volontiers comme une « règle de l'esprit francophone » dont l'origine et la nature demeurent pour nous un mystère : pourquoi deux conjonctions plutôt que trois, ou quatre ? Est-ce le fait d'une habitude ou d'une tradition, ou bien le fait d'une contrainte cognitive ? Nous ne parvenons pas à le comprendre.

¹¹⁷ Nous rappelons que nous nous inspirons, pour la « phrastique », de la théorie de Lucien Tesnière selon laquelle l'objet des études linguistiques devrait être en priorité *la phrase* plutôt que le mot, qui selon lui n'a pas d'existence propre. Si l'auteur évoque le concept de « syntaxe structurale » dans son œuvre, nous avons proposé d'introduire le mot « phrastique », car ce néologisme nous semble plus parlant.

¹¹⁸ Voici quelques exemples de ce phénomène :

Tout l'agréable de ce monde, je l'ai eu ;
 Les joies de la jeunesse au loin, si loin ont fui !
 Et l'avril et le mai et le juin sont partis,
 Et je ne suis rien plus. Je n'ai plus gré à vivre.

(traduction d'un poème de Hölderlin, in *Les Romantiques allemands*, Phébus / libretto, 2004, p. 65)

b – Valeur de relance discursive de AND vs. valeur de pure reprise de ET

Cette distinction, à nos yeux fondamentale, est l'objet même de cette thèse. Nous y avons consacré de nombreuses pages, en étayant notre hypothèse d'exemples concrets, tirés de corpus de traduction multiples. Nous ne recommencerons pas ici notre démonstration, mais nous contenterons de reproduire notre phrase de conclusion, qui résume le problème :

la distinction fondamentale entre AND et ET, c'est que AND peut introduire un repère S0 dans une phrase ou un texte, alors que ET repère toujours S1 par rapport à S0.

À partir de cette divergence de nature énonciative, et après avoir étudié de nombreux exemples issus de notre corpus, nous avons dégagé les tendances suivantes :

a) Contrairement à l'usage anglais (i.e. AND de sujétion/subordination), il semble extrêmement difficile, en français, d'introduire une proposition de nature subordonnée (c'est-à-dire, relevant d'un rapport logique et/ou chronologique avec la principale) par le biais de « et ». Il semble toutefois que la nature du rapport de subordination introduit par AND dans les phrases anglaises soit, dans de nombreux cas, lié à la

et les crevasses au toucher sur l'écorce,
et la pente des talus entre les arbres –
et le sentier fluet qui s'étire entre les champs
entre les bosquets
entre les coteaux
et la forêt, là-bas

(extrait d'une traduction d'un poème de H. D., traduit de l'anglais par Jean-Paul Auxeméry, *Orphée / La Différence*, 1992, p. 19)

Et je réfléchissais, et je me demandais de plus en plus quels étaient donc ces innommables secrets qu'enfermait depuis des temps et des temps cette pièce retranchée du château.

(extrait d'une nouvelle de H. P. Lovecraft, traduite par Yves Rivière, in *Les dimensions fantastiques*, Libro / Imaginaire, 2010, p. 280)

subjectivité de l'énonciateur, au contexte et/ou au co-texte (sens des verbes, connaissance du monde, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises au sein de nos études de corpus¹¹⁹) ; et qu'il n'y ait donc que l'esprit humain pour juger de ce type de rapports, ce qui tendrait à placer cette règle ou tendance du côté de la stylistique plutôt que de la grammaire — ou bien, comme nous l'avons suggéré, du côté de la phrastique.

b) De ce même principe de base, découle la difficulté du français, contrairement à l'anglais avec « and », d'introduire un élément totalement nouveau (ou du moins, radicalement détaché syntaxiquement de ce qui précède) par « et » (qui reprend toujours, selon nos observations, un élément antérieur, qu'il place au même niveau logique). Quand « and » introduit un sujet nouveau, sans aucun lien objectif avec ce qui précède, il tend à être traduit par un adverbe comme « alors », « sur ce », etc. Nous avons notamment évoqué le cas du « And » introducteur de phrase (souvent neutralisé dans les traductions françaises), et celui de l'emploi conjugué du signe « ; » avec « and » (; and) que les traducteurs francophones ont tendance à rationaliser par le biais d'adverbes subordonnants ou autres structures subordonnantes. De façon générale, nous pouvons énoncer les grands principes suivants, observés tout au long de cette thèse :

→ S'il y a un rapport de cause à effet, le [and] sera mieux traduit par une construction gérondive qui subordonnera l'action résultante à l'action principale, dans un rapport principale/subordonnée.

→ S'il y a un rapport chronologique entre deux faits rapportés, le [and] sera mieux traduit par : *puis* ou *alors*.

→ « and then » en anglais a tendance à être traduit par « puis ».

→ « and this » en anglais, et en particulier « ; and this », a tendance à être traduit par « ce que / ce qui ».

¹¹⁹ Par exemple, dans le vers de Keats « Here, where men sit and hear each other groan; » déjà analysé en détail au chapitre II.

→ « and there » en anglais, et en particulier « ; and there », présente une tendance à être traduit par « où ».

→ « and of what/and of which/and of whom/and of whose » en anglais sont des structures qui ont tendance à être traduites par : « dont ».

c – « évitement de toute ambiguïté syntaxique »

Nous pensons que l'une des caractéristiques de la langue française, par rapport à l'anglais, est qu'elle évite à tout prix les structures de phrase pouvant être interprétées de deux ou plusieurs façons (nous omettons ici, bien entendu, le cas de certaines formes poétiques particulières, où l'ambiguïté d'interprétation est au contraire recherchée). Nous faisons en particulier allusion aux structures phrastiques où, pour reprendre la terminologie de Lucien Tesnière, deux ou plusieurs **stemmas**¹²⁰ sont envisageables. Nous pensons qu'il s'agit là d'une différence fondamentale, d'ordre énonciatif et psychologique, entre les deux langues. Là où l'anglais s'accommode fréquemment de phrases où deux interprétations structurelles sont possibles (pour peu qu'il n'y ait pas de différence sémantique majeure entre les deux interprétations), le français tend à **écarter systématiquement toute forme d'ambiguïté**, et utilise pour ce faire des **stratégies de contournement ou d'évitement** telles que : étoffement syntaxique, périphrases, etc. De ce principe découle la « règle de syntaxe » suivante, que nous proposons de résumer ici :

** l'ordre de l'énumération ne peut pas être rompu en français ; le ET final se doit d'introduire une proposition unie/uniforme clôturée par un point. En d'autres termes : l'expression syntaxique de l'énumération doit être **clairement reconnaissable**. De ce fait, les périphrases coordinatives servent à marquer la fin d'une énumération qui n'est pas clôturée syntaxiquement et/ou ponctuationnellement. Ainsi, ce type de périphrases serviraient de substituts de ET, mais avec une portée psychologique moins*

¹²⁰ Comme nous l'évoquions au chapitre III, le « stemma » est – dans l'œuvre de Lucien Tesnière – une représentation graphique et schématique des connexions (visibles comme invisibles) unissant entre eux les syntagmes d'une phrase, et conduisant à un « arbre » pourvu de divers embranchements.

forte¹²¹ : elles annoncent la fin de l'énumération, mais en laissant l'espace ouvert à un développement syntaxique ultérieur.

Nous souhaiterions démontrer ce grand principe dans les pages qui suivent.

d – « lien fonctionnel entre la copule AND et la terminaison du participe présent / gérondif français – ANT »

Nous avons émis l'hypothèse qu'un rapport d'ordre énonciatif et fonctionnel (peut-être aussi étymologique) existait entre la conjonction de coordination AND et la marque du gérondif / participe présent en français –ANT, mode verbal considéré par la plupart des grammairiens modernes comme relevant de la **subordination** entre deux propositions. En particulier, lorsque plusieurs procès concomitants (deux ou plus) sont liés en anglais par AND, les traductions françaises ont parfois tendance à **gérondiviser** le deuxième procès (et les suivants). En partant de cette observation première, et de ce lien dont nous émettons l'hypothèse, nous avons proposé de déclasser le participe présent / gérondif français du vague domaine de la « subordination » pour le reclasser dans un domaine nouveau, celui de la **logicisation**¹²² (terme dont nous proposons la

¹²¹ Dans la mesure où l'esprit du lecteur francophone s'attend, avec « et », à ce que le dernier élément de l'énumération soit *franchement délimité et clos*. C'est là, selon nous, l'une des caractéristiques essentielles du fonctionnement de « et » en français, reflet du rapport entre pensée/psychologie et usage de la langue.

¹²² Cette forme de marquage syntaxique par le biais de la forme –ant correspondrait, en français, aux cas où deux (voire plusieurs) procès sont *coordonnés* – c'est-à-dire placés sur le même plan – d'un point de vue réel et objectif, mais *subordonnés* l'un à l'autre subjectivement, dans l'esprit de l'énonciateur. Par exemple, dans un énoncé du type a) « *Il fume une cigarette en buvant son café* », il n'y a aucun rapport de dépendance réel entre « *Il fume une cigarette* » et « *Il boit son café* » ; l'homme en question pourrait tout aussi bien fumer sa cigarette seule, ou bien boire son café seul, sans que l'absence de l'une des deux actions n'empêche la réalisation de l'autre. Il serait donc tout aussi juste, du point de vue de la description d'une réalité objective/factuelle, de dire b) « *Il boit son café en fumant une cigarette* ». Seulement, dans a), l'énonciateur mettrait l'accent sur la cigarette (considérée comme « plus importante » que le café, plus relaxante, apaisante...) tandis qu'en b), c'est le café qui est considéré comme l'élément le plus apprécié des deux, dont la cigarette ne serait que l'accompagnement accessoire. S'il y a subordination, c'est donc dans un rapport très subtil, très subjectif, qui dépend étroitement de l'interprétation des événements et des intentions que l'on prête (à tort ou à raison) aux actants. Ceci est différent d'une phrase de type c) « *Il boit son café en le sirotant* », où « *en sirotant* » relèverait en effet du complément de manière, associé à la fonction participiale (active) de la forme –ant, et lié par subordination à « *Il boit son café* », de sorte qu'il serait agrammatical (et illogique) d'écrire : « *Il sirote son café en le buvant* ». De la même manière, dans une phrase de type d) « *Buvant son café, il se brûla les lèvres* », le rapport entre les deux procès ne nous paraît pas très net : le café est-il trop chaud ? l'a-t-il bu trop vite ? se brûle-t-il les lèvres *pendant* qu'il a les lèvres trempées dans le café ? ou bien juste avant, à l'instant où il les pose sur le bord de la tasse ? Ou encore, à l'instant qui suit cet acte ? En d'autres termes : se brûle-t-il les lèvres *parce qu'*il boit un café trop chaud, *à l'instant de / juste avant de* le boire, ou *après* en avoir bu la/les première(s) gorgé(e)s ? Si rien dans le contexte ne vient éclairer la situation, ce rapport restera à l'état brut, flou, comme l'était jadis « l'ablatif absolu » du

création), et qui correspondrait à une situation où deux ou plusieurs procès sont coordonnés sur le plan du réel, mais subordonnés sur le plan psychologique. Ceci nous a conduit à nous interroger sur la nature et la valeur de la forme –ING en anglais, comparativement à la forme –ANT du français, et nous nous sommes rapidement aperçu du fait que ces deux formes — contrairement à ce qu'affirment les grammaires scolaires — ne se correspondent pas de manière systématique. Notre étude de corpus nous a ainsi permis de dégager plusieurs tendances, schématisées ci-après :

* anglais. *SAY AND (VERB)* → français. DIRE + EN + BASE VERBALE –ANT

(Exemple : *'I thought it would', said the Cat, and vanished again* → « – Je m'en doutais », fit le Chat en disparaissant derechef.)

* anglais. BV + –ING → français. EN + BV + –ANT (s'il s'agit d'un verbe d'action)

(Exemple : *The Fish-Footman began by producing from under his arm a great letter [...], saying, in a solemn tone, 'For the Duchess'* → *Le Laquais-Poisson commença par tirer de dessous son bras une immense lettre missive [...], en disant, d'un ton solennel : « Pour la Duchesse ».*)

* anglais. BV + –ING → français. QUI+ BV + terminaison adéquate (s'il s'agit d'un verbe d'état)

(Exemple : *then Alice, thinking it was very much like having a game of play with a cart-horse, and expecting every moment to be trampled under its feet* → *alors Alice, qui avait nettement l'impression de jouer avec un cheval de trait, et qui s'attendait à être piétinée d'un moment à l'autre*)

* anglais. structure prédicative + BV + –ING → français. structure prédicative + QUI + BV + terminaison adéquate

(Exemple : *It was the White Rabbit, trotting slowly back again, and looking anxiously about as it went* → *C'était le Lapin Blanc qui revenait en trottant avec lenteur et en jetant autour de lui des regards inquiets*)

latin. Ainsi, les phrases a), b) et d) relèvent selon nous du même phénomène de mise en rapport « lâche » et subjectif de deux procès, que nous proposons de distinguer du concept de « subordination » pour l'amener vers un autre concept, que nous proposons donc d'appeler « logicisation ». Il faut noter, par ailleurs, que l'anglais traduirait plus volontiers le suffixe –ant dans ces trois phrases par l'emploi du simple coordonnant « and », de sorte que nous aurions : a) « *He's smoking a cigarette and drinking (a) coffee* », b) « *He's drinking (a) coffee and smoking a cigarette* » et enfin d) « *He drank a coffee and burned his lips* » (quoique l'on puisse aussi envisager : « *He burned his lips while drinking coffee* »).

B - La théorie à l'épreuve des faits

Dans un premier temps, nous nous intéresserons à plusieurs exemples tirés de la nouvelle « After the Storm » de Hemingway, que nous analyserons de la manière la plus exhaustive possible. Pour chacune des occurrences étudiées, nous tenterons d'appliquer par anticipation – c'est-à-dire, assez mécaniquement – les diverses tendances observées antérieurement, avant de comparer la traduction hypothétique avec la traduction publiée, sous la forme d'un tableau. Ces hypothèses de traduction seront fondées *exclusivement* sur les règles que nous avons pris soin de reproduire au début de ce chapitre, forgées à partir d'un corpus tout à fait différent de celui de Hemingway (traductions de Poe, de Lewis Carroll et de Keats, notamment).

Dans un deuxième temps, nous ferons ici état d'une expérience originale réalisée auprès de deux agences de traduction indépendantes, dont nous avons déjà décrit la nature dans les pages précédentes. Le corpus choisi était un texte semi-technique portant sur les diverses espèces de papillons présentes en Grande-Bretagne, et présentant (comme c'est très fréquemment le cas en anglais, y compris au sein de textes « non littéraires ») une tendance à la polysyndète/parataxe. L'enjeu de cette expérience était d'aboutir à une démonstration scientifique convaincante, qui partirait d'un texte jamais encore traduit, détaché de toute dimension littéraire ou poétique pour ne pas fausser la donne, afin de le comparer à **deux** traductions différentes et réalisées indépendamment l'une de l'autre. Nous suivrons le même principe que précédemment, à savoir **appliquer au texte original anglais**, de manière anticipée, les tendances rationalisantes de traduction que nous avons décrites jusqu'à présent, avant de vérifier (dans un tableau) si nos hypothèses se confirment ou s'infirmement. Afin de prévenir les soupçons et critiques qui pourraient être formulées, de manière bien compréhensible, sur la validité de cette expérience, nous souhaitons souligner que nous ne tirons pas ces « tendances » d'une boule de cristal comme Nostradamus, mais que celles-ci sont issues, au contraire, des *observations* et des *analyses déductives* que nous avons faites en étudiant dans le détail des corpus de traduction de Poe, de Keats et de Lewis Carroll (entre autres). Nous n'avons en rien « inventé » ces tendances pour expliquer *a*

posteriori les traductions observées¹²³.

Voici donc la première partie de l'expérience.

¹²³ Nous avons conduit notre démarche de la manière suivante : à partir de l'observation de phénomènes (en l'occurrence, les stratégies déployées par les traducteurs multiples de mêmes textes anglophones, à tendance polysyndétique), nous avons établi – par déduction *et* par intuition – une série de tendances ou lois générales, que nous cherchons ici à valider empiriquement ; c'est-à-dire, par le biais d'une expérience. Cette méthode déductive s'inscrit, en réalité, dans la tradition des « sciences dures » en Occident : nous prenons comme point d'appui le concept platonicien de « causalité » pour poser l'hypothèse que certains traits syntaxiques des textes anglophones *tendent à entraîner* certains phénomènes de rationalisation *et/ou* d'évitement dans leurs traductions françaises. Nous rappelons que le principe de « causalité » est, selon la tradition philosophique aristotélicienne, la seule permettant d'expliquer et de comprendre le monde, dans une relation complexe de cause à effet. À ce titre, si les causes d'un phénomène sont connues – c'est-à-dire, si les lois régissant ce phénomène sont connues – alors il est possible de *prédire* ce phénomène. Si l'origine d'un fait et les lois entourant ce fait sont connues du chercheur, alors celui-ci peut prédire ce fait, et les conséquences de ce fait. Dans notre cas, nous nous intéressons évidemment à la traduction des schèmes polysyndétiques dans les textes anglophones, et nous prétendons être en mesure de *prédire* leur traduction en français. Ce concept fondamental de la « prédiction déductive », défendu par Descartes, pose évidemment un problème dès lors qu'on l'applique aux *sciences humaines* : comme nous l'avons vu, les lois de l'esprit humain n'ont rien d'universel ou d'immuable (contrairement aux lois de la physique), et à ce titre il est sans doute plus judicieux de parler de « tendances générales ». Dans le cadre de notre expérience, nous avons donc été confronté au problème épineux de l'élaboration d'un *protocole expérimental*.

Il est très fréquent, dans les sciences dites « dures » ou « exactes » (mathématiques, biologie, physique, etc.) d'avoir recours à des expériences afin de vérifier – c'est-à-dire, de valider ou au contraire d'invalider – une hypothèse de recherche. Cette méthode scientifique, qu'il est de rigueur d'appeler « méthode expérimentale », a été définie de la façon suivante par le chimiste Michel-Eugène Chevreul, pionnier en la matière : « *Un phénomène frappe vos sens ; vous l'observez avec l'intention d'en découvrir la cause, et pour cela, vous en supposez une dont vous cherchez la vérification en instituant une expérience. Le raisonnement suggéré par l'observation des phénomènes institue donc des expériences [...], et ce raisonnement constitue la méthode que j'appelle expérimentale, parce qu'en définitive l'expérience est le contrôle, le critérium de l'exactitude du raisonnement dans la recherche des causes ou de la vérité* » (Chevreul Michel-Eugène, *Lettres adressées à M. Villemain sur la méthode en général et sur la définition du mot « fait » : relativement aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts, etc., etc.*, Paris, Garnier Frères, 1856, p. 27-29.). Cette définition empruntée au monde des « sciences exactes » pourrait parfaitement s'appliquer à notre propre démarche : le fait que certaines de nos hypothèses soient parfois le fruit d'une déduction intuitive ne devrait pas entacher leur valeur scientifique, dès lors que nous cherchons à les vérifier expérimentalement. Pour nous, l'élaboration de cette expérience représente donc l'aboutissement ultime et scientifiquement indispensable de notre démonstration : de sa réussite ou de son échec, dépendra la validation ou l'invalidation de nos hypothèses de recherche. Or, si la « méthode expérimentale » est très largement employée dans la recherche en « sciences exactes », tel n'est pas le cas en sciences humaines. Nous avons souffert de cet état de faits, et avons donc – en toute conscience – pris le risque d'une démarche innovante : notre expérience, visant à vérifier l'hypothèse-maîtresse de notre thèse, n'a pas eu de précédent, à notre connaissance, dans le domaine de la traductologie. À ce titre, sa mise en œuvre n'a pas été entièrement satisfaisante : en l'absence d'antécédent en la matière, nous n'avons pas pu nous entourer d'un protocole expérimental strict. Il eût fallu, par exemple, que les différentes démarches et leurs résultats aient été consignés par un huissier afin d'écartier tout soupçon de tricherie (consultation préalable des traducteurs, modifications éventuelles que nous aurions pu apporter aux traductions, connaissance préalable des traductions avant d'établir les hypothèses, etc.). Néanmoins, le coût d'un tel protocole expérimental se serait avéré démesuré ; or nous nous estimons déjà chanceux d'avoir pu financer deux traductions françaises différentes, commandées à des agences réputées, d'un même texte anglophone.

a – Texte original de la nouvelle « After the Storm », d'Ernest Hemingway [reproduite en annexe] (1933)

AFTER THE STORM

It wasn't about anything, something about making punch, and then we started fighting and I slipped out and he had me down kneeling on my chest and choking me with both hands like he was trying to kill me and all the time I was trying to get the knife out of my pocket to cut him loose. Everybody was too drunk to pull him off me. He was choking me and hammering my head on the floor and I got the knife out and opened it up; and I cut the muscle right across his arm and he let go of me. He couldn't have held on if he wanted to. Then he rolled and hung on to that arm and started to cry and I said:

'What the hell you want to choke me for?'

I'd have killed him. I couldn't swallow for a week. He hurt my throat bad.

Well, I went out of there and there were plenty of them with him and some came out after me and I made a turn and was down by the docks and I met a fellow and he said somebody killed a man up the street. I said, 'Who killed him?' and he said, 'I don't know who killed him but he's dead all right,' and it was dark and there was water standing in the street and no lights and windows broke, and boats all up in the town and trees blown down and everything all blown and I got a skiff and went out and found my boat where I had her inside of Mango Key and she was all right only she was full of water. So I bailed her out and pumped her out and there was a moon but plenty of clouds and still plenty rough and I took it down along; and when it was daylight I was off Eastern Harbour.

Brother, that was some storm. I was the first boat out and you never saw water like that was. It was just as white as a lye barrel and coming from Eastern Harbour to Sou'west Key you wouldn't recognize the shore. There was a big channel blown right out through the middle of the beach. Trees and all blown out and a channel cut through and all the water white as chalk and everything on it; branches and whole trees and dead birds, and all floating. Inside the keys were all the pelicans in the world and all kinds of birds flying. They must have gone inside when they knew it was coming.

I lay at Sou'west Key a day and nobody came after me. I was the first boat out and I seen a spar floating and I knew there must be a wreck and I started out to look for her. I found her. She was a three-masted schooner and I could just see the stumps of her spars out of water. She was in too deep water and I didn't get anything off of her. So I went on looking for something else. I had the start on all of them and I knew I ought to get whatever there was. I went on down over the sand-bar from where I left that three-masted schooner and I didn't find anything and I went on. Then when I was in sight of the Rebecca Light I saw all kinds of birds making over something and I headed over for them to see what it was and there was a cloud of birds all right.

I could see something looked like a spar up out of the water and when I got over close the birds all went up in the air and stayed all around me. The water was clear out there and there was a spar of some kind sticking out just above the water like a long shadow and I came right over it and there under water was a liner; just lying there all under the water as big as the whole world. I drifted over her in the boat. She lay on her side and the stern was deep down. The port holes were all shut tight and I could see the glass shine in the water and the whole of her; the biggest boat I ever saw in my life laying there and I went along the whole length of her and then I went over and anchored and I had the skiff on the deck forward and I shoved it down into the water and sculled over with the birds all around me.

I had a water glass like we use sponging and my hand shook so I could hardly hold it. All the port holes were shut that you could see going along over her but way down below near the bottom something must have been open because there were pieces of things floating out all the time. You couldn't tell what they were. Just pieces. That's what the birds were after. You never saw so many birds. They were all around me; crazy yelling.

I could see everything sharp and clear. I could see her rounded over and she looked a mile long under the water. She was lying on a clear white bank of sand and the spar was a sort of foremast or some sort of tackle that slanted out of water the way she was lying on her side. Her bow wasn't very far under. I could stand on the letters of her name on her bow and my head was just out of water. But the nearest port hole was twelve feet down. I could reach it with the grains pole and I tried to break it with that but I couldn't. The glass was too stout. So I sculled back to the boat and got a wrench and lashed it to the end of the grains pole and I couldn't break it. There I was looking down through the glass at that liner with everything in her and I was the first one to her and I couldn't get into her. She must have had five million dollars' worth in her.

It made me shaky to think how much she must have in her. Inside the port hole that was closed I could see something but I couldn't make it out through the water glass. I couldn't do any good with the grains pole and I took off my clothes and took a couple of deep breaths and dove over off the stern with the wrench in my hand and swam down. I could hold on for a second to the edge of the port hole and I could see in and there was a woman inside with her hair floating all about. I could see her floating plain and I hit the glass twice with the wrench hard and I heard the noise clink in my ears but it wouldn't break and I had to come up.

I hung on to the dinghy and got my breath and then I climbed in and took a couple of breaths and dove again. I swam down and took hold of the edge of the port hole with my fingers and held it and hit the glass as hard as I could with the wrench. I could see the woman floated in the water through the glass. Her hair was tied once close to her head and it floated all out in the water. I could see the rings on one of her hands. She was right up close to the port hole and I hit the glass twice and I couldn't even crack it. When I came up I thought I wouldn't make it to the top before I'd have to breathe.

I went down once more and I cracked the glass, only cracked it, and when I came up my nose was bleeding and I stood on the bow of the liner with my bare feet on the letters of her name and my head just out and rested there and then I swam over to the skiff and pulled up into it and sat

there waiting for my head to stop aching and looking down into the water glass, but I bled so I had to wash out the water glass. Then I lay back in the skiff and held my hand under my nose to stop it and I lay there with my head back looking up and there was a million birds above and all around.

When I quit bleeding I took another look through the glass and then I sculled over to the boat to try and find something heavier than the wrench but I couldn't find a thing; not even a sponge hook. I went back and the water was clearer all the time and you could see everything that floated out over that white bank of sand. I looked for sharks but there weren't any. You could have seen a shark a long way away. The water was so clear and the sand white. There was a grapple for an anchor on the skiff and I cut it off and went overboard and down with it. It carried me right down and past the port hole and I grabbed and couldn't hold anything and went on down and down, sliding along the curved side of her. I had to let go of the grapple. I heard it bump once and it seemed like a year before I came up through the top of the water. The skiff was floated away with the tide and I swam over to her with my nose bleeding in the water while I swam and I was plenty glad there weren't sharks; but I was tired.

My head felt cracked open and I lay in the skiff and rested and then I sculled back. It was getting along in the afternoon. I went down once more with the wrench and it didn't do any good. That wrench was too light. It wasn't any good diving unless you had a big hammer or something heavy enough to do good. Then I lashed the wrench to the grains pole again and I watched through the water glass and pounded on the glass and hammered until the wrench came off and I saw it in the glass, clear and sharp, go sliding down along her and then off and down to the quicksand and go in. Then I couldn't do a thing. The wrench was gone and I'd lost the grapple so I sculled back to the boat. I was too tired to get the skiff aboard and the sun was pretty low. The birds were all pulling out and leaving her and I headed for Sou'west Key towing the skiff and the birds going on ahead of me and behind me. I was plenty tired.

That night it came on to blow and it blew for a week. You couldn't get out to her. They come out from town and told me the fellow I'd had to cut was all right except for his arm and I went back to town and they put me under five hundred dollar bond. It came out all right because some of them, friends of mine, swore he was after me with an axe, but by the time we got back out to her the Greeks had blown her open and cleaned her out. They got the safe out with dynamite. Nobody ever knows how much they got. She carried gold and they got it all. They stripped her clean. I found her and I never got a nickel out of her.

It was a hell of a thing all right. They say she was just outside of Havana harbor when the hurricane hit and she couldn't get in or the owners wouldn't let the captain chance coming in; they say he wanted to try; so she had to go with it and in the dark they were running with it trying to go through the gulf between Rebecca and Tortugas when she struck on the quicksands. Maybe her rudder was carried away. Maybe they weren't even steering. But anyway they couldn't have known they were quicksands and when she struck the captain must have ordered them to open up the ballast tanks so she'd lay solid. But it was quicksand she'd hit, and when they opened the tank she went in stern first and then over on her beam ends. There were four

hundred and fifty passengers and the crew on board of her, and they must all have been aboard of her when I found her. They must have opened the tanks as soon as she struck, and the minute she settled on it the quicksands took her down. Then her boilers must have burst, and that must have been what made those pieces that came out. It was funny there weren't any sharks though. There wasn't a fish. I could have seen them on that clear white sand.

Plenty of fish now though; jewfish, the biggest kind. The bigger part of her's under the sand now but they live inside of her; the biggest kind of jewfish. Some weigh three to four hundred pounds. Sometime we'll go out and get some. You can see the Rebecca light from where she is. They've got a buoy on her now. She's right at the end of the quicksand right at the edge of the gulf. She only missed going through by about a hundred years. In the dark in the storm they just missed it; raining the way it was they couldn't have seen the Rebecca. Then they're not used to that sort of thing. The captain of a liner isn't used to scudding that way. They have a course, and they tell me they set some sort of a compass and it steers itself. They probably didn't know where they were when they ran with that blow but they come close to making it. Maybe they'd lost the rudder though. Anyway there wasn't another thing for them to hit till they'd get to Mexico once they were in that gulf. Must have been something though when they struck in that rain and wind and he told them to open her tanks. Nobody could have been on deck in that blow and rain. They couldn't have lived on deck. There must have been some scenes inside all right because you know she settled fast. I saw that wrench go into the sand. The captain couldn't have known it was quicksand when she struck unless he knew these waters. He just knew it wasn't rock. He must have seen it all up in the bridge. He must have known what it was about when she settled. I wonder how fast she made it. I wonder if the mate was there with him. Do you think they stayed inside the bridge or do you think they took it outside? They never found any bodies. Not a one. Nobody floating. They float a long way with lifebelts too. They must have took it inside. Well, the Greeks got it all. Everything. They must have come fast all right. They picked her clean. First there was the birds, then me, then the Greeks, and even the birds got more out of her than I did.

b – Analyse détaillée de la polysyndète dans ce texte

Ce texte, particulièrement court pour une nouvelle « classique », a le mérite de former une unité en lui-même et d'illustrer, en un nombre relativement limité de mots, un grand nombre des cas de figures que nous avons évoqués tout au long des chapitres de cette thèse. Par souci d'économie et d'efficacité, toutefois, nous n'analyserons pas

l'intégralité des occurrences de « and » (ni celles de « -ing¹²⁴ ») de ce texte, mais seulement un échantillon significatif de celles qui — en fonction de nos hypothèses — devraient *a priori* s'avérer problématiques. Nous proposons alors une ou plusieurs possibilités de traduction en fonction des grands principes que nous avons décrits¹²⁵.

Les « hypothèses de traduction » proposées peuvent être divisées, croyons-nous, en deux principales catégories : d'une part, les « règles de grammaire phrastique » (i. e. respect formel d'une structure canonique et arbitraire, indépendamment du sens) ; et d'autre part, ce que nous appellerons ici, à défaut d'un meilleur terme, les « règles adaptatives » (i. e. adaptation syntaxique à la « psychologie » du français, ce qui suppose un rapport étroit avec le sens, le contexte, le co-texte, en d'autres mots : une « mise en situation »).

Dans la catégorie des « règles de grammaire phrastique », nous distinguons les trois sous-catégories suivantes : l'hypothèse de l'ordre canonique de l'énumération, l'hypothèse de la règle des 2 ET, l'hypothèse de la « clôture syntaxique » en français.

Dans la catégorie des « règles adaptatives », nous distinguons les cinq grands principes suivants : l'adverbialisation, la verbialisation, la gérondivation/logicisation, la relativation, et en dernier lieu la neutralisation.

Enfin, nous traiterons séparément du problème posé par l'usage des formes en -ing, avant de conclure sur la question de la traduction de « ; and ».

¹²⁴ Pour le cas des formes en -ing à caractère « intraduisible », non représentées dans ces quelques lignes, nous nous sommes intéressé uniquement aux structures indépendantes (celles qui semblent exclure une traduction littérale, comme par exemple « with my nose bleeding »), et avons écarté de l'analyse les formes incluses dans des structures verbales conjuguées (cf. dans l'exemple étudié, « he was choking me »).

¹²⁵ Qu'on nous permette de rappeler, une fois de plus, que nous appliquons ici *mécaniquement* et *systématiquement* une série de règles générales développées antérieurement à cette analyse de corpus. Nous n'inventons ni ne réajustons strictement rien pour l'occasion.

1 – Règles de grammaire phrastique

a) l'hypothèse de l'ordre canonique de l'énumération

Dans le cadre des énumérations nominales ou adjectivales à caractère polysyndétique, les deux exemples suivants, représentatifs de l'ensemble, peuvent être relevés dans le texte original :

1) branches **and** whole trees **and** dead birds, **and** all floating [1]

2) Then I lashed the wrench to the grains pole again **and** I watched through the water glass **and** pounded on the glass **and** hammered until the wrench came off **and** I saw it in the glass, clear and sharp, go sliding down along her **and then off and down** to the quicksand **and** go in [2]

L'exemple 1) est typique d'une polysyndète nominale. Ici, le narrateur dresse une liste de ce qu'il voit éparpillé sur le sol ; l'emploi polysyndétique de la conjonction « and » marque la subjectivité de sa perception, il livre son témoignage « à chaud », de manière brute et spontanée. Or, comme nous l'avons vu, nous ne croyons pas que la polysyndète nominale, en français, soit un marqueur de spontanéité énonciative, mais plutôt un moyen de marquer une certaine emphase (souvent à connotation négative). À ce titre, nous avons formulé l'hypothèse selon laquelle ce type de structure est rendu, en français, par la « structure canonique » de l'énumération, ce qui donnerait dans le cas présent : *des branches, Ø des [troncs d'arbre] entiers ET des oiseaux morts*.

Dans l'exemple 2), nous sommes confrontés à l'exemple plus complexe d'une polysyndète énumérative à caractère verbal. S'il est possible de considérer l'ensemble de ces procès de façon isolée, les uns après les autres, dans un rapport certain de succession chronologique, la longueur de la phrase et la nature des procès (allant dans le même but) tendent néanmoins à indiquer qu'il s'agit d'une liste exhaustive des actions effectuées (directement ou indirectement) par le narrateur. Or, si l'on suit nos hypothèses, tout ou partie de cette liste énumérative devrait être neutralisé/e en français – c'est-à-dire, le schéma polysyndétique remplacé par le schéma classique de

l'énumération (différents procès séparés par des virgules, « et » de clôture syntaxique avant le dernier membre de l'énumération). La complexité relève ici d'une certaine forme de conflit entre la contrainte grammaticale et celle de la logique (à savoir, si les traducteurs ressentent des rapports logiques autres qu'énumératifs entre certains des procès, et souhaitent les étoffer/spécifier).

b) L'hypothèse de la règle des 2 ET :

Ce principe est illustré par les exemples suivants :

3) Well, I went out of there **and** there were plenty of them with him **and** some came out after me **and** I made a turn **and** was down by the docks **and** I met a fellow **and** he said somebody killed a man up the street. [3]

4) Trees **and** all blown out **and** a channel cut through **and** all the water white as chalk **and** everything on it; branches **and** whole trees **and** dead birds, **and** all floating. [4]

5) The port holes were all shut tight **and** I could see the glass shine in the water **and** the whole of her; the biggest boat I ever saw in my life laying there **and** I went along the whole length of her **and** then I went over **and** anchored **and** I had the skiff on the deck forward **and** I shoved it down into the water **and** sculled over with the birds all around me. [5]

Si l'on considère l'exemple 3), l'on s'aperçoit que l'ensemble des procès juxtaposés – *I went out/ there were/ some came out/ I made a turn/ was down (by the dock)/ I met a fellow/ he said* – n'entretiennent pas de rapports logiques évidents entre eux, si ce n'est un rapport de succession chronologique. Pour des raisons de perspective énonciative, toutefois, il serait délicat d'avoir recours à l'adverbe « puis » car le sujet des diverses propositions n'est pas toujours le même, et certains des procès sont statiques, en particulier le deuxième (? Ben alors, je suis sorti de là **puis** il y avait plein de gars avec lui **puis** certains sont sortis à ma poursuite ...). Plutôt, nous avons l'impression d'une série ou d'une liste d'événements livrés bruts par l'énonciateur, qui les décrit comme il les voit ou les vit. De ce fait, la copule « and » marque ici la subjectivité – l'« œil » – de l'énonciateur. Or, cet usage polysyndétique de « and » pose défi à la syntaxe du français ; dans l'hypothèse où une traduction littérale du

schème polysyndétique serait choisie, la règle des 2 ET serait visiblement rompue, comme nous l'indiquons dans la représentation suivante (où les coordonnants « problématiques » ont été barrés) :

Well, I went out of there **and**₁ there were plenty of them with him **and**₂ some came out after me **and**₃ I made a turn **and**₁ was down by the docks **and**₂ I met a fellow **and**₃ he said somebody killed a man up the street.

Nous pensons en effet que dans cet exemple, la syntaxe du français **exigerait** qu'une partie des coordonnants soit neutralisée, si notre hypothèse de la règle des 2 ET s'avère exacte. D'un point de vue strictement structurel, ceci reviendrait à neutraliser (par des points, par exemple) les « et » excédentaires dans la traduction. Mais cela est sans compter sur l'impact du **sémantisme** sur le choix de la stratégie rationalisante : en l'occurrence, si l'on **cherche à créer des liens** logiques (dans le seul but d'éviter la polysyndète), il est possible d'interpréter un lien adversatif entre « some came out » et « I made a turn » (traduction par mais ?), un lien locatif entre « (I) was down by the docks » et « I met a fellow » (traduction par où ?), un lien génitif¹²⁶ et anaphorique également entre « I met a fellow » et « he said » (traduction par qui ?). Ces hypothèses devront être mises en lumière avec la traduction publiée.

Dans l'exemple 4), toute la partie avant le point-virgule relève de la pure polysyndète nominale, où chaque élément est décrit à travers le prisme de la perception de l'énonciateur, qui ne cherche pas à analyser les liens entre les éléments décrits, mais se contente de « poser le lien ». Il ne s'agit pas ici d'une liste d'éléments énumérés, placés sur le même plan logique, car il existe clairement des rapports d'inter-dépendance entre eux : il y a une progression logique liée aux effets de chaque événement sur son environnement immédiat, comme une sorte d' « effet domino » que suit le regard de l'énonciateur. Les éléments ne sont donc pas sur le même plan : chaque nouvel élément est – plus ou moins – consécutif du précédent, sans que le rapport de cause à effet soit clairement spécifié. À ce titre, un rétablissement de l'ordre canonique de l'énumération, qui placerait chaque élément sur le même plan logique, ne serait probablement pas très adéquat. Or, le maintien de la polysyndète défierait ici

¹²⁶ Par lien « génitif », nous entendons que l'action « said » émane de « a fellow », et que « he » sert en quelque sorte de vecteur de cette translation logique.

la règle des 2 ET, ce qui implique qu'une partie des coordonnants doit être neutralisée ou étoffée, en particulier celui que nous avons rayé dans la représentation suivante (en nous plaçant d'un point de vue purement structurel) :

Trees **and**₁ all blown out **and**₂ a channel cut through **and**₃ all the water white as chalk **and** everything on it;

Nous pouvons, dès lors, émettre l'hypothèse suivante : au moins **un** des coordonnants doit être neutralisé ou étoffé dans ce passage. Nous avons déjà traité de la suite de cette phrase (l'ensemble des syntagmes apparaissant de l'autre côté du point-virgule), qui selon nous relève de l'énumération d'éléments de même valeur et non pas de la juxtaposition d'éléments disparates, comme le confirme d'ailleurs le fait que les trois items énumérés soient repris anaphoriquement par la même structure verbale, « and all floating ».

Dans l'exemple 5), le même principe d'accumulation subjective est à l'œuvre : il n'y a pas de lien logique clairement identifiable entre les divers procès juxtaposés, mais on ne peut non plus parler d' « énumération » car ces derniers ne sont pas placés sur le même plan énonciatif. En effet, les propositions verbales juxtaposées n'ont pas toutes le même sujet grammatical, comme nous le représentons ci-après :

The port holes were all shut tight (Sujet 1) **and** I could see the glass shine in the water (Sujet 2) **and** the whole of her (Complément d'objet).

De même, il est difficile de percevoir le moindre lien logique et objectif entre deux propositions verbales telles que « the biggest boat I ever saw in my life laying there » et « I went along the whole length of her », si ce n'est l'emphase, la perception subjective du narrateur qui nous fait part à la fois de ses émotions et de ses actes¹²⁷. Or, cette façon d'avoir recours à la coordination ne serait pas idiomatique en français.

Enfin, la dernière partie de la phrase, constituée d'une série de procès juxtaposés dans l'ordre chronologique de leur réalisation, pose également un problème dans une

¹²⁷ Il est également possible d'y voir une certaine forme (toujours aussi emphatique) d'ellipse de la prédication : « *the biggest boat I ever saw in my life laying there [and I can assure you of it since] I went along the whole length of her* ».

perspective traductologique, car la limite de 2 « et » serait facilement atteinte.

Pour toutes ces raisons, nous croyons qu'une partie des coordonnants de cette phrase tendra à être neutralisée ou étoffée. En appliquant la règle des 2 ET (d'un point de vue purement structurel), nous arriverions au schéma rationalisant suivant :

The port holes were all shut tight **and** I could see the glass shine in the water **and** the whole of her; the biggest boat I ever saw in my life laying there **and** I went along the whole length of her **and then**¹²⁸ I went over **and**₁ anchored **and**₂ I had the skiff on the deck forward **and**₃ I shoved it down into the water **and** sculled over with the birds all around me.

Selon notre hypothèse, l'avant-dernier coordonnant devrait *a priori* être neutralisé ou étoffé dans une quelconque traduction française. C'est ce que nous chercherons à voir ultérieurement.

c) Règle relative à la « clôture syntaxique » en français :

Nous nous intéresserons à l'exemple suivant :

6) There were four hundred and fifty passengers **and** the crew on board of her. [6]

Cette proposition, « There were four hundred and fifty passengers and the crew on board of her », est en réalité une énumération ou une liste des occupants du bateau. À ce titre, l'élément après « and » est censé conclure la liste (constituée ici de deux éléments : les passagers et l'équipage). Or, le fait d'ajouter « on board of her » juste après le dernier élément de la liste nous semble problématique dans une perspective de mise en français. La traduction littérale donnerait : « Il y avait cinq-cent cinquante passagers et l'équipage à bord », phrase qui nous semble anidiomatique du fait de l'ambiguïté syntaxique qu'elle établit. En effet, qui est « à bord » ? Les passagers et l'équipage, ou seulement l'équipage ? Nous pensons, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'évoquer au chapitre 4, que le « et » de fin de liste doit introduire un élément syntaxiquement clos. Nous envisagerions : a) soit de déplacer l'élément « à

¹²⁸ Nous supposons que ce « and then » sera traduit par « puis ».

bord » en début de phrase¹²⁹ (*Il y avait à bord cinq-cent cinquante passagers et l'équipage*), soit b) d'étoffer le « et » en périphrase coordinative (*Il y avait cinq-cent cinquante passagers ainsi que l'équipage à bord*).

2 – Règles adaptatives

a) Phénomène d'adverbialisation

Nous entendons par « adverbialisation » le fait de traduire la conjonction « and » employée seule, ou la conjonction « and » suivie d'un syntagme adverbial, par un **adverbe seul** en français. En particulier, nous avons illustré la tendance que présentent les traducteurs français à traduire « and then » par « puis » d'une part, et « and this/and that » par « ce qui/ce que » d'autre part. Pour simplistes qu'elles puissent paraître *en surface*, ces deux tendances n'en reflètent pas moins l'esprit d'analyse du français qui, dans sa *structure profonde*, évite – par le biais de cette stratégie énonciative – d'avoir recours à la coordination, et montre en cela son besoin (inconscient) de lier les éléments du discours en fonction d'une logique objective et déductive, plutôt qu'en fonction d'une logique subjective et émotive (comme c'est le cas en anglais). De même, ces deux tendances – si elles sont démontrées – pourraient faire l'objet d'une automatisation par les logiciels de traduction automatique, ce qui contribuerait (certes de manière modeste) au perfectionnement de ces systèmes encore à l'état pionnier. Ici, au sein de notre corpus, les exemples à retenir sont les suivants :

7) It wasn't about anything, something about making punch, **and then** we started fighting [7]

8) I went along the whole length of her **and then** I went over [8]

9) I hung on to the dinghy and got my breath **and then** climbed in [9]

10) I stood on the bow of the liner with my bare feet on the letters of her name and my head just

¹²⁹ Un traducteur nous rétorquerait sans doute que le fait de déplacer l'élément « à bord » en début de phrase va de soi, car son contraire reviendrait à adopter une stratégie outrancièrement littérale. Or, nous pensons – bien au contraire – que ce déplacement presque instinctif de « à bord » *ne va pas de soi* : il est dicté, croyons-nous, par la règle (inconsciente) de la clôture syntaxique.

out and rested there **and then** I swam over to the skiff [10]

11) When I quit bleeding I took another look through the glass **and then** I sculled over to the boat [11]

12) My head felt cracked open and I lay in the skiff and rested **and then** I sculled back [12]

13) I saw it in the glass, clear and sharp, go sliding down along her **and then** off and down to the quicksand [13]

14) and when they opened the tank she went in stern first **and then** over on her beam ends [14]

15) Then her boilers must have burst, **and that** must have been what made those pieces that came out.

Ces exemples font partie de ce que nous appellerions « les tendances directes » (i. e. à une configuration syntaxique reconnaissable, correspond une traduction spécifique). Il est néanmoins d'autres cas – pour lesquels nous avancerions également l'hypothèse de l'adverbialisation – qui semblent dépendre plus étroitement du contexte et de l'interprétation. En voici deux exemples significatifs :

16) Then he rolled and hung on to that arm **and** started to cry and I said: [16]

17) I couldn't do any good with the grains pole and I took off my clothes and took a couple of deep breaths **and** dove over off the stern with the wrench in my hand and swam down. [17]

Dans le premier de ces deux cas, nous posons que l'esprit francophone aurait tendance à percevoir un léger rapport de succession chronologique entre 1) *rolled and hung on to that arm* et 2) *started to cry* (dans la mesure où « started (to cry) » implique intrinsèquement que l'action est ultérieure à « rolled and hung on to that arm »). Il serait possible d'envisager une traduction par « puis ». C'est l'inchoatif (aspect lexical) de « start to » qui suggère que cette action commencée suit les autres.

Dans le deuxième cas, légèrement plus complexe (puisque caractérisé par un nombre plus important de procès liés par polysyndète, ce qui multiplie les possibilités

d'interprétation), l'on s'aperçoit que deux contraintes majeures pèsent sur l'occurrence de « and » mise en gras. Premièrement, la règle des 2 ET : la conjonction « and » a déjà été utilisée deux fois pour joindre des propositions verbales à la proposition « première » ou « principale », ce qui tendrait à appeler une suppression ou un étouffement de la conjonction apparaissant en troisième position. Deuxièmement, il y a la contrainte du sens : à la lecture de cette phrase, l'on perçoit une rupture claire entre un « avant le plongeon » (où le personnage se déshabille et prend son souffle) et un « après le plongeon » (qui marque symboliquement son entrée dans un autre monde, celui de la mer et de l'épave féminisée). Cette transition logique et narrative, couplée à la contrainte grammaticale des 2 ET, devrait hypothétiquement conduire à une rationalisation du coordonnant de l'original (par « puis » ?).

b) Phénomène de verbialisation :

Par « verbialisation », nous entendons le fait d'ajouter dans la traduction française un verbe *qui n'apparaît pas* dans l'original anglais. Deux cas de figure semblent se présenter : un coordonnant simple est traduit par un coordonnant suivi d'un verbe, ou bien un coordonnant suivi d'un adverbe (en particulier, deux adverbes liés par coordination) est traduit par un seul verbe conjugué, sans aucun syntagme coordinatif. Au sein de notre présent corpus, nous posons l'hypothèse que ce phénomène devrait porter sur les exemples suivants :

18) Then I lay back in the skiff and held my hand under my nose to stop it and I lay there with my head back looking up **and** there was a million birds **above and all around**. [18]

19) It carried me right **down and past** the port hole [19]

20) and I grabbed and couldn't hold anything and went on **down and down** [20]

21) I saw it in the glass, clear and sharp, go sliding down along her and then **off and down** to the quicksand [21]

22) The birds were all pulling out and leaving her and I headed for Sou'west Key towing the skiff and the birds going on **ahead of me and behind me**. [22]

Dans l'exemple 18), que nous présentons en premier car il s'agit du plus complexe des cinq cas de figure proposés, l'avant-dernière occurrence de « and » (mise en gras) devrait hypothétiquement poser un problème à son traducteur. Ici, nous sommes effectivement confronté à une forme de coordination très « lâche », celle à laquelle nous avons parfois apposé l'étiquette de « AND emphatique », c'est-à-dire qui correspond à la pure subjectivité, à la narration de l'expérience du narrateur livrée brute. Or, comme nous l'avons vu, le français coordonne à partir d'éléments concrets et objectifs : l'œil du narrateur/énonciateur ne saurait, dans la langue de Molière, se substituer à une certaine forme d'analyse objective. Ici, malgré la nature en apparence très lâche du rapport de coordination, l'on peut néanmoins remarquer son caractère essentiellement **visuel** : *I lay there with my head back looking up* (œil du narrateur porté vers le haut) *and there was a million birds above and all around* (il y a des milliers/millions d'oiseaux dans le ciel). Autrement dit : le fait qu'il y ait « des millions d'oiseaux dans le ciel » n'est pas plus une prédication d'existence qu'une observation/perception du narrateur-énonciateur, lequel omet d'exprimer le médium de la perception. Nous sommes donc ici dans la pure subjectivité/intériorité : « and » symbolise ici l'œil du narrateur qui se suffit à lui-même, et se soustrait à toute autre syntaxe que la sienne. Nous pensons qu'en français, langue particulièrement attachée – par tradition philosophique et littéraire – à sa logique dite cartésienne, la nature exacte du rapport coordinatif (c'est-à-dire, la perception visuelle, à travers le regard du narrateur-énonciateur) ne pourrait pas être laissé à l'état de suggestion. La syntaxe française exigera systématiquement, dans ce cas-là, que soit rétabli le médium de la perception : c'est-à-dire, un verbe comme « voir », « apercevoir », etc. De plus, l'expression « above and all around » devrait hypothétiquement être traduite par un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant en français.

Les exemples suivants (19 à 22) relèvent tous du même principe : deux adverbes locatifs et/ou directionnels sont liés par « and », et sont rattachés au même sujet propositionnel. Selon notre hypothèse, ces quatre cas devraient être traduits, en français, par : *un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant*.

c) Phénomène de gérondivation/logicisation :

Ici, nous faisons allusion aux cas où deux verbes conjugués, rattachés au même sujet propositionnel, et liés par « and », mènent en français à une rationalisation par le biais de la forme –ant (sans le marqueur de coordination « et »). Nous ne reformulerons pas dans ces lignes notre théorie sur la valeur particulière du « and » de logicisation, ni sur la fonction potentiellement logicisante de la forme –ant en français. Qu'on nous permette, toutefois, de résumer cette hypothèse en quelques mots : dès lors que deux procès coordonnés en anglais (liés par « and ») peuvent être ressentis comme quasiment simultanés, synchrones, ou entretenant un certain rapport de dépendance logique très lâche l'un envers l'autre, alors le français tendra à expliciter ce lien par le biais de la forme –ant. Là où l'anglais se contente de poser le lien de façon parfaitement lâche et souple, le français préfère marquer ce lien par le biais d'une structure syntaxique autre que la coordination, la forme –ant, mais qui n'est pas non plus, à notre sens, une forme de subordination. C'est un entre-deux, une forme particulière et « indéterminée » de marquage syntaxique (intrinsèquement difficile à décrire, du fait de ce caractère « flou » et « indéterminé), qui n'est pas sans rappeler l'« ablatif absolu » de la langue latine – dont elle est sans doute issue – et que nous avons proposé de décrire sous le nom de « logicisation ». En d'autres termes : deux procès qui seraient « coordonnés¹³⁰ » sur le plan du réel, mais subordonnés sur le plan (psycho)logique (ce qui correspond, en réalité, à « l'interprétation » de ce lien ambigu), ont – hypothétiquement – de grandes chances de mener au phénomène que nous venons de décrire. Nous vérifierons cette hypothèse sur les exemples suivants :

23) He was choking me **and** hammering my head on the floor [23]

24) Then he rolled **and** hung on to that arm [24]

25) [...] when I got over close the birds all went up in the air **and** stayed all around me [25]

¹³⁰ Dans toute l'indétermination que peut, dans certains cas (et en particulier ceux qui nous intéressent ici), revêtir ce terme de « coordination » : s'agit-il de pure juxtaposition ? de synchronie ? y a-t-il un léger rapport de dépendance logique ou une légère idée de succession chronologique, voire toutes ces nuances à la fois ? Quand la nature du rapport relève de ce type d'ambiguïté ou « d'intermination », alors nous croyons que la stratégie de l'anglais est d'avoir recours à la coordination de façon privilégiée, tandis que le français aura plus volontiers recours, dans ces cas-là, à la gérondivation.

Dans l'exemple noté 23), c'est la nature exacte du lien entre *he was choking* et *[he was] hammering* qui pose problème dans l'optique d'une traduction vers le français. Il est en effet difficile d'envisager ces deux actions comme simplement « juxtaposées » l'une à l'autre : non seulement elles sont produites par le même sujet, « he », mais en outre elles se rapportent toutes deux à la même région du corps : « my head ». De cette dernière observation, naît l'ambiguïté – qu'il est plus juste, à notre sens, d'appeler « indétermination » – du lien coordinatif institué entre les deux procès. Y a-t-il ici un rapport de simple concomitance ou plutôt – comme nous l'envisagerions – un lien subtil, et vague, de cause à effet¹³¹ ? Cette forme d'indétermination (telle que nous l'avons soulignée) entre la coordination et la subordination pourrait hypothétiquement donner lieu à une gérondivation (i. e. *il m'étranglait en me tapant la tête contre le sol*) dans la traduction française.

Le même cas de figure se présente dans l'exemple 24), où le lien coordinatif entre *he rolled* et *[he] hung on to that arm* ouvre la porte à l'interprétation. Ici, en effet, nous croyons que les deux procès ne peuvent pas réellement être envisagés sous l'angle de la succession temporelle (coordination « juxtapositionnelle ») : la scène, vue sous cette perspective-là, en deviendrait presque ridicule (*il roula trois fois par terre puis se tint le bras... en forçant quelque peu le trait*). Au contraire, l'**expérience humaine** – que nous possédons tous – nous dit que ces deux actions sont en réalité liées d'une manière ou d'une autre par une logique interne. Mais c'est, encore une fois, la nature lâche du lien qui retient notre attention : les deux actions sont-elles complètement simultanées (coordination « synchronique ») ? Y a-t-il malgré tout un léger rapport de succession temporelle entre les deux (il commence à rouler, et dans le feu de cette action déjà commencée, se prend le bras) ? Et surtout, peut-on y voir un léger rapport de cause à effet, par vectorisation (la *douleur* à l'origine de l'action de « rouler » entraîne celle de se tenir le bras) ? Force est de constater que tous ces rapports logiques sont possibles, qu'aucun n'est manifestement privilégié par rapport à l'autre, et qu'il est probable que le lien entre les deux procès soit de nature polymorphe, empruntant à chacune de ces trois possibilités. Or, ce type de rapport

¹³¹ Glosable de la manière suivante : « du fait qu'il essayait de m'étrangler, il me tapait la tête contre le sol ».

lâche¹³², selon nos hypothèses, est mieux traduit en français par l'usage de la forme – ant.

Enfin, dans l'exemple 25), le rapport est également ambigu (d'un point de vue strictement francophone, rappelons-le). Entre les deux propositions *all went up in the air [the birds]* et *[they] stayed all around me*, il est impossible d'envisager un rapport de pure juxtaposition coordinative (les deux éléments sont manifestement inter-reliés, sémantiquement ; il ne s'agit donc pas de deux actions complètement indépendantes l'une de l'autre, de sorte qu'il ne serait pas envisageable d'*inverser* leur ordre d'apparition). Toutefois, la nature de cette relation est encore une fois indéterminée : les oiseaux s'envolent-ils dans l'air **dans le but** d'encercler le protagoniste ? Y a-t-il plutôt un rapport de cause à effet (**du fait qu'**ils s'élèvent dans l'air, ils en viennent à l'entourer) ? Ou alors, y a-t-il une infime et subtile imbrication entre la notion de concomitance (*en s'élevant, ils l'encerclent*) et celle de succession chronologique (*du fait de s'être élevés, ils l'encerclent*) ? Toutes ces interprétations sont possibles, et semblent tourner autour de la valeur que l'on confère au verbe « to stay » (action ponctuelle ou progressive, les deux valeurs co-existent en anglais). Or, si l'anglais s'accommode de ce type d'indétermination (laissant ainsi au co-énonciateur un éventail plus large d'interprétation), le français, habitué par de longs siècles de philosophie et de littérature à tisser des liens logiques et objectifs entre les éléments du discours, cherchera à *rationaliser* la nature de ce rapport : soit en tranchant pour l'une des possibilités interprétatives, soit en passant par l'usage (plus flexible) de la forme – ant.

d) Phénomène de relativation

Par « relativation », nous entendons la tendance représentée par le passage d'une structure coordonnée dans l'original anglais (i. e. deux ou plusieurs procès liés par « and »), à une structure subordonnée dans la traduction française, faisant appel à un

¹³² Qui ne semble pas, d'ailleurs, heurter particulièrement l'esprit des anglophones, d'où notre préférence pour le terme d'« indétermination » plutôt que celui d'« ambiguïté » (qui implique l'existence d'un doute, d'un problème, chose que ne ressentent manifestement pas les locuteurs anglophones natifs confrontés à de telles occurrences).

pronom relatif ou à une conjonction de subordination (en particulier : *qui, où, mais*¹³³, *pour* et dans une moindre mesure, *dont*. Comme nous l'avions vu antérieurement, ce phénomène semble être favorisé dès lors que plusieurs facteurs coïncident, notamment les deux suivants : premièrement, quand la conjonction concernée risque de rompre la règle des 2 ET ; et deuxièmement, quand le sémantisme des verbes – et/ou le contexte général – permet(tent) d'envisager un rapport génitif ou locatif. Nous évaluerons cette hypothèse sur cette série d'exemples :

26) I made a turn and was down by the docks and I met a fellow **and** he said somebody killed a man up the street. [26]

27) So I sculled back to the boat and got a wrench and lashed it to the end of the grains pole **and** I couldn't break it. [27]

28) It carried me right down and past the port hole and I grabbed **and** couldn't hold anything [...] [28]

29) My head felt cracked open and I lay in the skiff **and** rested and then I sculled back. [29]

30) They come out from town and told me the fellow I'd had to cut was all right except for his arm and I went back to town **and** they put me under five hundred dollar bond. [30]

Dans l'exemple noté 26), nous voyons que trois propositions verbales sont liées par « and » à la proposition initiale/principale, « I made a turn ». Si nous appliquons notre hypothèse de la règle des 2 ET, le troisième coordonnant devrait être rationalisé ou neutralisé, comme suit :

I made a turn **and**₁ was down by the docks **and**₂ I met a fellow **and**₃ he said somebody killed a man up the street. [26]

¹³³ Contrairement aux ouvrages de grammaire traditionnels qui rangent « mais » dans les conjonctions de coordination (chacun a appris la célèbre phrase « Mais où est donc Ornicar ? » à l'école), nous estimons pour notre part que le lien logico-sémantique qu'introduit cette conjonction est d'ordre subordinatif. L'examen d'une simple phrase suffit à démontrer l'inexactitude du classement actuel : « Je l'ai cherché partout mais je ne l'ai pas trouvé » n'équivaut pas à « Je ne l'ai pas trouvé mais je l'ai cherché partout » : dans le premier cas, l'emphase porte sur le fait que « je ne l'ai pas trouvé » (résultat de l'action) tandis que dans le deuxième cas, c'est sur l'action (de l'avoir cherché partout) que porte l'emphase. D'un point de vue sémantique, il n'est donc pas possible de dire que ces deux phrases sont identiques, ce qui exclut la possibilité que « mais » soit un coordonnant.

Il est toutefois possible de percevoir un lien d'ordre génitif entre « I met a fellow » d'une part, et « he said » d'autre part. Ce lien génitif n'est pas simplement « interprétable » à partir du contexte ; il est, en réalité, *déjà* en partie exprimé dans l'anaphore. Par conséquent, nous posons que : si notre hypothèse de la « règle des 2 ET » est juste, alors la nécessité d'éviter le troisième coordonnant, couplée à l'expression d'un rapport génitif entre « fellow » et « he », devrait mener soit à un étoffement du coordonnant par un pronom relatif comme « qui », soit tout simplement à une neutralisation (point ou point-virgule, et amorce d'une nouvelle phrase).

Dans l'exemple 27), le même cas de figure est à l'œuvre : à la proposition initiale « So I sculled back to the boat », sont rattachées trois propositions verbales introduites par « and ». D'emblée, nous avançons donc l'hypothèse selon laquelle le troisième « and » devrait être neutralisé ou étoffé dans une traduction en français. Ceci nous amène au schéma suivant :

So I sculled back to the boat **and**₁ got a wrench **and**₂ lashed it to the end of the grains pole **and**₃ I couldn't break it. [27]

Il y a, manifestement, un rapport d'ordre adversatif entre le début de cette phrase (caractérisé par une série de procès ayant pour but de « briser le hublot ») et la dernière proposition faisant état de l'échec de cette entreprise. Outre le contexte général, cette nuance sémantique est également imputable à la répétition du sujet « I », qui permet de mettre en contraste l'ensemble des procès énumérés juste avant, considérés comme un seul bloc sémantique (d'où l'effacement du sujet dans « got a wrench » et « lashed it ») et leur résultat final, « I couldn't break it », où la répétition de « I » pourrait également être ressentie comme le reflet de l'émotivité du narrateur (déception, agacement, etc). À ce titre, deux stratégies de traduction seraient théoriquement envisageables : un étoffement de ce rapport adversatif par la conjonction de subordination « mais », ou une neutralisation du coordonnant par un point.

L'exemple 28) relève strictement du même procédé : une série d'actions effectuées dans le but de « s'accrocher à quelque chose », mais dont l'action résultante

est manifestement un constat d'échec. Or, le maintien du dernier coordonnant risquerait encore une fois de rompre la règle des 2 ET, comme nous le schématisons ci-après :

It carried me right down **and**₁ past the port hole **and**₂ I grabbed **and**₃ couldn't hold anything [...] [28]

Ces deux facteurs combinés rendraient donc obligatoires, *a priori*, une neutralisation (point ou point-virgule) ou un étoffement (mais ou malgré tout / en dépit de cela) du dernier coordonnant. Tout dépend, toutefois, de la manière dont « down and past » a été traduit en premier lieu.

L'exemple 29) est quelque peu différent dans son principe. Ce dernier est plus proche, en effet, de ce que nous avons vu dans la catégorie de la « gérondivation » : deux procès liés par coordination, mais dont l'un semble dépendre très légèrement de l'autre. Nous classons toutefois cet exemple dans la catégorie de la « relativation » car la traduction envisagée est une préposition de nature subordonnante. En effet, il semble difficile d'envisager que les deux propositions « I lay in the skiff » et « [I] rested » soient sur le même plan, indépendantes l'une de l'autre, et interchangeables : s'il s'allonge dans le radeau, c'est *dans le but précis* de s'y reposer. Encore une fois, c'est le sémantisme des verbes d'une part (« to lay » / (in order) « to rest ») ainsi que notre expérience extra-linguistique (la « connaissance du monde ») qui permettent d'interpréter ce lien logique et sémantique. Les choses auraient été différentes si l'auteur avait écrit : « I lay in the skiff and fell asleep » (on ne fait pas nécessairement « exprès » de s'endormir). Quoi qu'il en soit, une traduction littérale de tous les coordonnants de cette phrase serait peu acceptable en français. « Ma tête semblait sur le point d'exploser et je m'allongeai dans le radeau et me reposai puis je pagayai de nouveau » est anidiomatique car, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'exprimer, « et » en français est un coordonnant pur, reliant des éléments de même nature aussi bien syntaxique que logique (sauf effet stylistique fortement marqué). Dès lors, une telle structure phrastique – quand bien même celle-ci ne brise *aucune* règle de grammaire à proprement parler – engendrerait une certaine incompréhension chez le lecteur qui ne comprendrait pas la présence de ces coordonnants. Ceux-ci en effet indiqueraient que les procès sont indépendants les uns des autres, comme s'il s'agissait

d'une espèce de liste à rallonge, à connotation plutôt négative (exemple : *ce matin, j'ai fait le ménage, et j'ai fait les courses, et j'ai sorti mon chien, puis j'ai été faire mon jogging*), alors qu'il est manifeste que ces procès sont dépendants les uns des autres. Or, notre hypothèse depuis le départ est de dire que le français a l'obligation de clarifier les rapports de dépendance logico-sémantique. À ce titre, il sera intéressant d'observer la manière dont les traducteurs de la nouvelle ont résolu ce problème – et par ailleurs, nous émettons l'hypothèse d'une clarification obligatoire du rapport de but sur l'ensemble « I lay in the skiff and I rested ».

Puis, dans l'exemple 30), la règle des 2 ET – que nous cherchons à valider par le biais de cette étude – devrait hypothétiquement peser sur la dernière conjonction de la phrase, comme nous le schématisons ci-après :

They come out from town **and**₁ told me the fellow I'd had to cut was all right except for his arm
and₂ I went back to town **and**₃ they put me under five hundred dollar bond. [30]

Or, il y a manifestement un lien de subordination (pour un esprit francophone, du moins) entre les deux dernières propositions, à savoir : « I went back to town » et « they put me under five hundred dollar bond ». En français, la coordination signifierait que les deux procès sont coïncidentiels : quoi qu'il soit arrivé, ils l'auraient mis sous caution. Or, ce n'est pas le cas : sa mise sous caution est *le résultat* de son retour en ville. Encore une fois, le français – si notre hypothèse sur la fonction énonciative de « et » s'avère juste – devrait éviter l'usage de la coordination à cet endroit-là, et opter pour un marquage du rapport de dépendance entre les deux procès.

e) Phénomène de neutralisation :

Par « neutralisation », nous entendons le fait de substituer au coordonnant « and » du texte original anglophone, un point, un demi-point ou une virgule dans la traduction française. Cette neutralisation semble s'imposer dès lors que le coordonnant est employé sous sa forme de « relanceur discursif », c'est-à-dire dès lors qu'il revêt sa fonction *strictement syntaxique* de coordonnant, détachée de tout aspect logique inhérent au texte ou au contexte. C'est ce que nous avons appelé, à plusieurs reprises,

« l'œil » de l'énonciateur. Nous aurions d'ailleurs pu classer l'exemple 29), précédemment analysé, dans cette catégorie. Ici, nous insisterons sur les deux exemples suivants, qui nous paraissent particulièrement représentatifs de l'ensemble :

31) It was just as white as a lye barrel **and** coming from Eastern Harbour to Sou'west Key you wouldn't recognize the shore. [31]

32) I could see her floating plain **and** I hit the glass twice with the wrench hard and I heard the noise clink in my ears but it wouldn't break and I had to come up. [32]

Dans l'exemple 31), l'emploi très lâche qui est fait de la coordination semble *a priori* difficile à conserver en français, à cause de l'ambiguïté syntaxique pouvant en résulter. En anglais, la faculté dont jouit la copule « and » de servir de S0 (« l'œil » de l'énonciateur, forme de coordination emphatique) permet de comprendre que la conjonction amorce ici une nouvelle proposition indépendante : « coming from Eastern Harbour ... you wouldn't recognize it ». En français, il est probable que l'esprit du locuteur ait tendance à lier le participe présent ou gérondif au nom qui précède (*a lye barrel*), de sorte que la transition serait difficile à sentir — ou du moins, il y aurait ambiguïté entre l'idée de transition et celle de coordination.

Dans l'exemple 32), l'occurrence de « and » mise en gras reflète l'extrême flexibilité de la langue anglaise qui semble pouvoir lier, par ce seul mot, des éléments de nature très différente, dont le lien logique semble assez difficile à définir d'un point de vue objectif. Dans cet exemple, les deux éléments mis en relation sont « *I could see her floating plain* » (en parlant de la femme noyée) / « *I hit the glass twice with the wrench hard* ». Or, la nature de cette relation ne va pas de soi : y a-t-il rapport de cause à effet ? simple rapport de succession chronologique ? Autrement dit : cherche-t-il réellement à atteindre cette femme dans l'idée folle de la sauver, ou bien n'est-il intéressé que par les richesses contenues dans ce navire, et la femme ne sert-elle donc que de prétexte au pillage (en sachant qu'il est fort probable qu'elle porte des bijoux) ? Même si l'on prend cette phrase dans son contexte (l'appât du gain clairement exprimé dans les lignes précédentes, le fait que le navire soit féminisé, mais en même temps la surprise de découvrir un corps...), il demeure toutefois très difficile d'apporter une réponse claire et non équivoque à cette interrogation (ce serait davantage le rôle du

chercheur en littérature d'y répondre). Néanmoins, nous pensons qu'ici le texte *n'a pas vocation* à donner la réponse : le « and » est celui de l'intériorité du personnage, qui vit le feu de l'action, et se contente de lier les procès de façon brute, tels qu'il se les remémore. La conjonction montre le lien mais n'explique/n'explique pas sa nature (peut-être inavouable). Au lecteur du texte d'interpréter ce lien. Or, il nous semble que le lecteur français ne s'accommoderait pas de cette absence totale de « logique » dans le déroulement des événements, et chercherait à interpréter le lien, ne serait-ce que de façon minimale : rapport de cause à effet ? de succession chronologique ? rupture syntaxique ? En anglais, plusieurs interprétations sont possibles, et cela ne choque pas; c'est en français, croyons-nous, que de tels cas d'ambiguïté logico-syntaxique ont tendance à être évités.

3 – Cas particuliers

a) La traduction des formes en -ING

Nous choisissons de traiter du cas des formes dites « en ING » dans un paragraphe à part, car celles-ci ne concernent pas directement le sujet de notre thèse (la polysyndète en « and »), mais y sont toutefois rattachées de façon indirecte. En effet, nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer le lien dont nous posons l'hypothèse entre la coordination et l'emploi du gérondif, notamment aux chapitres 4 et 5. En particulier, nous avons montré qu'en français, la forme –ant est le reflet d'un procédé de logicisation, c'est-à-dire de mise en relation de deux procès entretenant un rapport assez lâche, qui se situe entre la coordination et la subordination (issu de « l'ablatif absolu » du latin). Or, nous avons également avancé l'hypothèse que la forme –ing de l'anglais n'était pas (autant que le français) apte à exprimer ce type de rapports. Cette différence énonciative fondamentale entre –ing et –ant, qui nous semble liée (au moins fonctionnellement, et peut-être étymologiquement) à celle entre AND et ET, se reflète elle aussi dans les traductions.

À ce titre, nous avons constaté en français que la forme –ant n'est pas utilisée avec la même profusion que la forme –ing en anglais (notamment dans les textes

traduits d'une langue vers l'autre). Nous n'expliquons pas ce phénomène par la volonté d'éviter la répétition – voire d'éviter la supposée « dysphonie » de la sonorité de [ã] – mais plutôt par un **problème fonctionnel et énonciatif** (i. e. les deux formes n'expriment pas exactement la même idée). Nous n'expliquons pas davantage l'évitement de la répétition de « et » en français par l'idée que le son [e] serait, en occurrences rapprochées, désagréable à l'oreille (comme nous l'avons souvent entendu dire).

Pour illustrer notre point de vue, nous nous intéresserons exclusivement aux occurrences de –ing appartenant à des *structures syntaxiques indépendantes* (celles que les étudiants de version, ou les traducteurs débutants, ont tendance à rendre de façon maladroite voire anidiomatique par des formes –ant dans leur langue maternelle). Par conséquent, nous écartons de cette étude les formes –ing prises dans des structures verbales conjuguées, celles-ci ne prêtant quasiment jamais à confusion (dans l'optique de la traduction). Considérons les exemples suivants :

33) [...] and there under water was a liner; just **lying** there all under the water as big as the whole world. [33]

34) [...] near the bottom something must have been open because there were pieces of things **floating out** all the time. [34]

35) They were all around me; crazy **yelling**. [35]

36) When I quit **bleeding** I took another look through the glass [...] [36]

Nous rappelons que selon notre hypothèse exposée au chapitre V, la forme –ing en anglais renvoie principalement à l'idée d'un « processus actif » ou d'une « caractéristique active » tandis que la forme –ant, en français, marque davantage l'idée d'un rapport de logicisation (hybride entre coordinitation et subordination) entre deux procès. Or, dans le dernier exemple (noté 36), le mot « **bleeding** » lié au verbe de transition « quit » ne pourrait renvoyer davantage à un processus **actif** (quand bien même le verbe « to bleed » est classé dans les grammaires parmi les verbes « d'état », opposés aux verbes d'action). N'y a-t-il pas en effet, dans l'idée/l'image du sang qui

coule d'une plaie, un principe fondamentalement actif (symboliquement : la vie qui s'échappe du corps), en même temps que l'expression d'une **caractéristique active** du sujet du verbe (interrompue, dans ce cas-ci) ? Nous pourrions en dire de même pour des expressions similaires comme « quit smoking », « stop drinking », etc... qui toutes renvoient à une caractéristique active du sujet. Or, il nous semble intéressant de constater que cette idée de caractéristique active est difficilement exprimable en français par le biais de -ant, sauf dans le cas d'expressions figées par l'usage comme « singe savant », « soleil levant » ou encore « cerf-volant ». Mais il serait anidiomatique de dire « c'est une femme buvant », « c'est un homme fumant », « c'est un pays pleuvant » (on leur préférera : « c'est une femme **qui boit** », « c'est un homme **qui fume** », « c'est un pays **pluvieux** »). De même, s'il est possible de dire « j'ai un chien savant », on ne dira pas « j'ai un chien ayant un poil roux et blanc » ou encore « j'ai un chien reniflant toutes les chaussures » mais bien plutôt « j'ai un chien **au** poil roux et blanc » et « j'ai un chien **qui renifle** toutes les chaussures ». C'est que, selon notre hypothèse toujours, la forme -ant en français moderne a conservé **la valeur de logicisation héritée de l'ablatif absolu du latin** (c'est-à-dire une valeur gérondive), mais a en grande partie perdu sa valeur de « participe présent » (c'est-à-dire, sa capacité à exprimer une caractéristique active d'un être ou d'une chose), même s'il en subsiste quelques traces dans des expressions figées. Nous sommes donc confronté à une véritable **divergence de stratégie énonciative** entre les deux langues, qui explique et éclaire les stratégies rationalisantes adoptées par les traducteurs français lorsqu'ils sont confrontés à la forme -ing dans des textes anglophones. Il y a en effet, dans de nombreux cas, non-compatibilité entre les deux formes. Ici, dans l'exemple qui nous intéresse, « bleeding » ne peut pas être traduit par « saignant ».

De la même manière, dans les trois autres exemples cités, les verbes à la forme –ing mis en gras renvoient à des caractéristiques actives de leurs sujets, qu'ils contribuent à identifier et à définir : dans l'exemple 33), l'objet « liner » capture l'intérêt du narrateur du fait même de son immobilité (en ce sens, l'immobilité « agit » comme facteur déclenchant aux yeux du narrateur) ; dans l'exemple 34), le fait que les débris « flottent à la surface » est à la source même de l'intérêt qu'il leur porte (le narrateur élabore toute une hypothèse à partir de ce mouvement inhabituel, *something must have been open*) ; enfin, dans l'exemple 36), la masse informe des oiseaux

semble être identifiée par sa « stridulation ».

Pour toutes ces raisons-là, nous croyons qu'une traduction littérale de ces formes –ing par des formes –ant en français serait hautement improbable sous la plume de traducteurs confirmés.

b) La traduction de « ; and »

Il nous a déjà été donné d'exposer, à plusieurs reprises, notre théorie selon laquelle la copule « and » précédée du ponctème « ; » tendait à conduire, dans les traductions françaises correspondantes, à une forme d'étoffement syntaxique. Cette configuration particulière semble en effet marquer un rapport transitif plus fort que la seule coordination. Nous avons d'ailleurs classé cet usage particulier du coordonnant sous la bannière du « AND emphatique ». Pour nous, le point-virgule *ne crée pas* véritablement le rapport transitif ; il en est plutôt l'indice formel, l'empreinte textuelle (d'une certaine oralité ou subjectivité) laissée par l'auteur du texte. Nous avons également posé l'hypothèse d'une divergence d'usage et de fonction du point-virgule¹³⁴ entre les deux langues que sont l'anglais et le français.

¹³⁴ Selon Jacques Drillon dans son « Traité de la ponctuation française » (1991, p. 368 - 386), le point-virgule est, en français, un signe controversé, qui semble déchaîner les passions. Sa définition change en fonction des auteurs et/ou grammairiens qui s'y sont intéressés. Ainsi, selon le Littré, il s'agit d'un « signe de ponctuation, qu'on emploie pour séparer des membres de phrase subordonnés non grammaticalement, mais logiquement » tandis que pour le Grevisse, « le point-virgule marque une pause de moyenne durée [et] s'emploie pour séparer dans une phrase les parties dont une au moins est déjà subdivisée par la virgule, ou encore pour séparer des propositions de même nature qui ont une certaine étendue ». Force est donc de constater qu'à propos du point-virgule, l'on peut lire tout et son contraire (il serait coordonnant pour les uns, subordonnant pour les autres). Confronté à cette impasse théorique née d'une querelle entre stylisticiens, nous préférons nous tourner vers l'usage constaté (plutôt que vers l'usage prescrit par l'Académie Française), tel qu'il apparaît sur les encyclopédies populaires interactives telles que le site internet « Wikipédia », où l'on peut lire que « le point-virgule est un signe de ponctuation représenté par une virgule surmontée d'un point, *principalement utilisé pour séparer des propositions indépendantes dans une phrase* » [nous soulignons], ce qui semble confirmer notre intuition de départ (c'est-à-dire, que le point-virgule en français juxtapose des éléments de même nature logico-syntaxique). Nous considérons en effet qu'en matière d'usage linguistique, la « voix du peuple » prévaut sur l'avis (ici contradictoire) des grammairiens et académiciens. A contrario, nous avons déjà eu l'occasion d'exprimer notre hypothèse selon laquelle le point-virgule ou *semi-colon*, en anglais, marquait un rapport de transition plus fort, plus propice à exprimer ou du moins à *faire sentir* des rapports d'ordre hypotaxique. À ce titre, le « Merriam-Webster's Guide to Punctuation and Style » (1995, p. 57) nous indique que : « [t]he semicolon is used in ways similar to those in which periods and commas are used. *Like a period, the semicolon marks the end of a complete clause, but it also signals that the clause that follows it is closely related to the one that precedes it.* The semicolon is also used to distinguish major divisions

Or, si notre hypothèse s'avère exacte, alors elle devrait pouvoir se vérifier dans la traduction française publiée de la nouvelle choisie. Voici donc les deux occurrences d'emploi de « ; and » observables au sein de ce texte :

37) ; **and** I cut the muscle right across his arm

38) ; **and** when it was daylight I was off Eastern Harbour

C – Remarques préliminaires et tableau récapitulatif

a – Remarques

À travers cette analyse de corpus, nous avons cherché à isoler certaines configurations syntaxiques particulières et facilement reconnaissables, en nous efforçant de faire entrer le moins possible en ligne de mire notre interprétation personnelle du texte (même si, comme nous l'avons vu tout au long de cette thèse, l'interprétation contextuelle joue paradoxalement un rôle essentiel). Du moins n'avons-nous pas tranché l'interprétation, en nous contentant de sélectionner les points où une interprétation nous semble indispensable – voire obligatoire – en français (mais sans nous prononcer catégoriquement sur sa nature ou sa direction). Encore une fois, rappelons que les hypothèses formulées l'ont été *exclusivement* à partir d'une série de tendances observées antérieurement, et dont il s'agit ici d'estimer la portée et la

from the minor pauses that are represented by commas » [nous soulignons]. Quelques paragraphes plus loin, nous pouvons lire ceci : « In general, the semicolon makes the transition to the final clause more abrupt, which often serves to place more emphasis on that clause » (p. 59), ce qui semble encore une fois confirmer notre intuition. Nous trouvons, sur une encyclopédie interactive anglophone de type « populaire » (avec, par conséquent, la réserve qui s'impose), la définition suivante du point-virgule : « [The semicolon is used] when there is a short bridge between the first half and the second half [of the sentence]. The bridge is known as a 'transitional phrase' » [http://www.grammar-monster.com/lessons/semicolons_before_transitional_phrases.htm]. Nous croyons qu'une étude comparée de l'emploi du point-virgule en français et en anglais mériterait un travail de recherche à part entière. En particulier, il est à noter que les scribes de l'époque médiévale utilisaient originellement le signe « ; » comme substitut du « et » latin.

validité. De ce fait, un angliciste ayant lu les cinq premiers chapitres de cette thèse devrait parvenir aux mêmes conclusions que les nôtres, dans leur principe général. Le fait d’avoir lu ou non la traduction publiée ne compromet pas ce principe, qui repose sur la reconnaissance parfois quasi « automatique » de configurations formelles (règle des 2 ET, clôture syntaxique, tendances adverbialisantes, etc.). En particulier, les tendances de traduction « directes » dont nous souhaitons ici vérifier la portée ont été exposées à plusieurs reprises dans les chapitres précédents, et n’ont en rien été « inventées » pour l’occasion.

Cette clarification ayant été apportée, nous pouvons dès lors passer à l’observation et à l’analyse de la traduction française de ce texte. L’enjeu est ici de confronter les tendances de traduction hypothétiques que nous avons décrites à *ce qu’ont produit concrètement* les traducteurs de ce texte. Afin de faciliter cette confrontation, nous proposons ci-après un tableau récapitulatif¹³⁵ de l’analyse déductive que nous venons de mener sur des échantillons du texte :

b – Tableau récapitulatif 1

CONFIGURATION SYNTAXIQUE DE L’ORIGINAL :	TENDANCE DE TRADUCTION PRÉVUE :
RESPECT DE L’ORDRE CANONIQUE DE L’ENUMERATION :	
[1] branches and all trees and dead birds	<i>énumération asyndétique</i>
[2] Then I lashed the wrench... and... and...and... and... and then off and down... and go in	<i>énumération asyndétique</i>
RESPECT DE LA REGLE DES 2 ET :	
[3] Well, I went out of there and... and... and₃... and... and... and₆ he said somebody killed a man up the street.	<i>neutralisation de and₃ neutralisation ou étouffement de and₆ (cf. [26] pour l’éventuel étouffement)</i>
[4] Trees and all blown out and...and₃... and everything on it	<i>neutralisation de and₃</i>
[5] The port holes were all shut tight and... and... and... and then... and... and... and₇ I shoved it down into the water and sculled over with the birds all around me.	<i>neutralisation de and₇ (au moins)</i>

¹³⁵ Pour rendre la manipulation plus aisée, nous reproduisons ce tableau en annexe.

REGLE DE LA CLOTURE SYNTAXIQUE :	
[6] There were four hundred and fifty passengers and the crew on board of her.	<i>déplacement de l'élément « on board of her » en début de phrase, ou traduction par une périphrase coordinative (substitut de « et »)</i>
PHÉNOMÈNE D'ADVERBIALISATION :	
[7] and then we started fighting	<i>puis</i>
[8] and then I went over	<i>puis</i>
[9] and then climbed in	<i>puis</i>
[10] and then I swam over to the skiff	<i>puis</i>
[11] and then I sculled over to the boat	<i>puis</i>
[12] and then I sculled back	<i>puis</i>
[13] and then off and down to the quicksand	<i>puis</i>
[14] and then over on her beam ends	<i>puis</i>
[15] and that must have been what made those pieces that came out	<i>ce que/ce qui</i>
[16] and started to cry	<i>puis ?</i>
[17] and dove over off the stern	<i>puis ?</i>
PHÉNOMÈNE DE VERBIALISATION :	
[18] and there was a million birds	<i>rétablissement d'un verbe de perception (visuelle)</i>
[19] It carried me right down and past the port hole.	<i>un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant</i>
[20] went on down and down	<i>un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant</i>
[21] and then off and down to the quicksand	<i>un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant</i>
[22] the birds going on ahead of me and behind me	<i>un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant</i>
PHÉNOMÈNE DE GÉRONDIVATION/LOGICISATION :	
[23] He was choking me and hammering my head on the floor.	<i>emploi de la forme –ant</i>
[24] Then he rolled and hung on to that arm	<i>emploi de la forme –ant</i>
[25] the birds all went up in the air and stayed all around me	<i>emploi de la forme –ant</i>
PHÉNOMÈNE DE RELATIVATION :	
[26] [...] I met a fellow and he said [...]	<i>relative en « qui » ou neutralisation</i>
[27] [...] and I couldn't break it	<i>« mais » ou neutralisation</i>
[28] and couldn't hold anything	<i>« mais » ou neutralisation</i>
[29] [...] I lay in the skiff and rested	<i>clarification du rapport de but</i>

[30] I went back to town and they put me under five hundred dollar bond	<i>marquage du rapport de dépendance (genitif/causatif)</i>
PHÉNOMÈNE DE NEUTRALISATION :	
[31] and coming from Eastern Harbour	<i>neutralisation</i>
[32] and I hit the glass twice	<i>neutralisation</i>
PROBLEME DES FORMES EN –ING :	
[33] making over/lying	<i>participe passé ou proposition relative</i>
[34] there were pieces of things floating out	<i>participe passé ou proposition relative</i>
[35] crazy yelling	<i>participe passé ou proposition relative</i>
[36] When I quit bleeding	<i>autre chose que la forme –ant</i>
TRADUCTION DE « ; AND » :	
[37] ; and I cut the muscle right across his arm	<i>forme d'étoffement syntaxique</i>
[38] ; and when it was daylight	<i>forme d'étoffement syntaxique</i>

Passons, dès à présent, à la comparaison des deux textes, que nous présentons encore une fois sous la forme d'un tableau. Les points de syntaxe précédemment étudiés ont été annotés en suivant l'ordre des numéros indiqués tout au long de l'analyse, et le numéro systématiquement reporté dans le texte de la traduction, afin de faciliter la comparaison (il est à noter, toutefois, que la numérotation du texte n'est pas linéaire, d'où l'importance de se reporter au tableau précédent). Quand un cas de figure intéressant – mais absent de l'analyse préliminaire – nous paraissait digne d'intérêt, nous avons fait le choix de l'indiquer en soulignant le tronçon de texte concerné. Ci-après les deux textes en regard :

c – Comparaison entre l'original hemingwayen et sa traduction française, tableau 2

Original hemingwayen (1933)	Traduction française d'Henri Robillot & Marcel Duhamel (Gallimard, 1949)
<p>AFTER THE STORM</p> <p>It wasn't about anything, something about making punch, <u>and then</u> [7] we started fighting <u>and</u> I slipped out and he had me down kneeling on my chest and choking me with both hands like he was trying to kill me and all the time I was trying to get the knife out of my pocket to cut him loose. Everybody was too drunk to pull him off me. He was <u>choking me and hammering my head on the floor</u>[23] <u>and</u> I got the knife out and opened it up; <u>and</u> [37] I cut the muscle right across his arm and he let go of me. He couldn't have held on if he wanted to. Then he <u>rolled and hung on</u> [24] to that arm <u>and started to cry</u> [16] <u>and I said</u>:</p> <p>‘What the hell you want to choke me for?’</p> <p>I'd have killed him. I couldn't swallow for a week. He hurt my throat bad.</p> <p>Well, I went out of there <u>and</u> there were plenty of them with him <u>and</u> some came out after me <u>and</u> [3] I made a turn and was down by the docks <u>and</u> I met a fellow <u>and</u> [26] he said somebody killed a man up the street. I said, ‘Who killed him?’ and he said,</p> <p>‘I don't know who killed him but he's dead all right,’ and it was dark <u>and</u> there was water standing in the street and no lights and windows broke, <u>and</u> boats all up in the town and trees blown down and everything all blown <u>and</u> I got a skiff and went out <u>and</u> found my boat where I had her inside of Mango Key <u>and</u> she was all right only she was full of water. So I bailed her out and pumped her out and there was a moon but plenty</p>	<p>APRÈS LA TEMPÊTE</p> <p>Si je me souviens bien, il s'était d'abord agi d'une recette pour la préparation du punch : <u>puis</u> [7] nous avons commencé à nous battre. <u>J'ai</u> glissé et je me suis retrouvé par terre ; il était à genoux sur ma poitrine, les deux mains crispées autour de mon cou comme s'il voulait me tuer. De mon côté, j'essayais de sortir mon couteau de ma poche pour le faire lâcher. Mais ils étaient tous bien trop saouls pour songer à le maîtriser. <u>Il m'étranglait et me cognait la tête sur le sol</u>[23]. <u>J'ai enfin</u> réussi à sortir mon couteau et je l'ai ouvert. <u>Je</u> [37] lui ai entaillé le bras et il a lâché prise. Il était hors de combat. Alors <u>il a roulé de côté en se tenant</u> [24] le bras <u>et s'est mis à pleurer</u> [16].</p> <p>— Bon Dieu, qu'est-ce qui t'a pris de vouloir m'étrangler comme ça ? <u>j'ai fait</u>.</p> <p>Je l'aurais tué. J'en avais pour une semaine à ne pas pouvoir avaler. Il m'avait vraiment fait mal.</p> <p>Alors, j'ai vidé les lieux. <u>Toute</u> une bande de types avait pris son parti. <u>Quelques-uns</u> se sont mis à me courser, <u>mais</u> [3] je les ai semés et j'ai dégingolé jusqu'aux docks où je suis tombé sur un gars <u>qui</u> [26] m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.</p> <p>— Qui l'a tué ? lui ai-je demandé, et il a répondu :</p> <p>— Je ne sais pas qui l'a tué, en tout cas il est bien crevé.</p> <p>Il faisait noir, <u>la rue</u> sans lumière, à moitié inondée, était jonchée de carreaux cassés, d'arbres arrachés et de débris de toute espèce. <u>Des</u> embarcations s'étaient échouées jusqu'au milieu de la ville. <u>J'ai sauté</u> dans un canot et je suis parti à la recherche de mon bateau. <u>Il</u> était toujours à son mouillage, dans la baie de Mango Key, <u>intact</u> mais rempli d'eau. Je me suis mis à l'écooper et à le</p>

of clouds and still plenty rough and I took it down along; and [38] when it was daylight I was off Eastern Harbour.

Brother, that was some storm. I was the first boat out and you never saw water like that was. It was just as white as a lye barrel and [31] coming from Eastern Harbour to Sou'west Key you wouldn't recognize the shore. There was a big channel blown right out through the middle of the beach. Trees and all blown out and a channel cut through and [4] all the water white as chalk and everything on it; branches and whole trees and dead birds [1], and all floating. Inside the keys were all the pelicans in the world and all kinds of birds flying. They must have gone inside when they knew it was coming.

I lay at Sou'west Key a day and nobody came after me. I was the first boat out and I seen a spar floating and I knew there must be a wreck and I started out to look for her. I found her. She was a three-masted schooner and I could just see the stumps of her spars out of water. She was in too deep water and I didn't get anything off of her. So I went on looking for something else. I had the start on all of them and I knew I ought to get whatever there was. I went on down over the sand-bar from where I left that three-masted schooner and I didn't find anything and I went on. Then when I was in sight of the Rebecca Light I saw all kinds of birds making over something and I headed over for them to see what it as and there was a cloud of birds all right.

I could see something looked like a spar up out of the water and when I got over close the birds all went up in the air and [25] stayed all around me. The water

vider. La lune était levée mais une masse de nuages orageux roulait encore dans le ciel quand j'ai levé l'ancre. Au [38] petit jour, j'étais au large d'Eastern Harbour.

Ça, mes enfants, c'était un coup de tabac ! Mon bateau était le premier sorti. Jamais je n'avais vu une mer pareille ; aussi blanche qu'un baquet de lessive et d' [31] Eastern Harbour à Southwest Key, il était impossible de reconnaître la côte. Un énorme chenal s'était creusé en plein milieu de la plage, couverte de débris et d'arbres arrachés ; un chenal qui coupait la plage en deux. Et sur la mer blanche [4] comme du lait de chaux flottaient pêle-mêle des branches, des arbres entiers, des oiseaux crevés et toutes sortes d'épaves [1]. Derrière les récifs coralliens tournoyaient tous les pélicans du monde, et tous les oiseaux de la création. Ils avaient dû s'y réfugier quand ils avaient senti l'imminence du cyclone.

J'ai mouillé à Southwest Key toute une journée et personne n'est venu m'y rechercher. Mon bateau était le premier sorti. J'ai aperçu un espar flottant qui indiquait la présence d'une épave. J'ai mis le cap dessus. C'était un trois mâts goélette dont on ne voyait émerger que l'extrémité des mâts. Il avait coulé en eau peu profonde et je ne pouvais rien en tirer. Alors, je me suis remis en chasse. J'avais une priorité absolue et il fallait à tout prix que je mette la main sur une épave quelle qu'elle fût. J'ai longé le banc de sable où j'avais laissé la goélette jusqu'à son extrémité sans rien trouver ; j'ai continué à naviguer un bon moment. J'approchais des sables mouvants et j'étais toujours bredouille. J'ai poursuivi ma route. Arrivé en vue du phare de Rebecca, j'ai aperçu toutes sortes d'oiseaux tournoyant à ras de l'eau. J'ai poussé une pointe dans cette direction. Il y avait une véritable nuée d'oiseaux.

Un objet ressemblant à un espar émergeait de l'eau. A mon approche, tous les oiseaux se sont élevés en décrivant [25] des cercles autour de moi. L'eau était claire et je voyais pointer l'espar à la surface. De près, j'ai

was clear out there and there was a spar of some kind sticking out just above the water like a long shadow and I came right over it and there under water was a liner; just lying [33] there all under the water as big as the whole world. I drifted over her in the boat. She lay on her side and the stern was deep down. The port holes were all shut tight and I could see the glass shine in the water and the whole of her; the biggest boat I ever saw in my life laying there and I went along the whole length of her and then [8] I went over and anchored and I had the skiff on the deck forward and I shoved it down [5] into the water and sculled over with the birds all around me.

I had a water glass like we use sponging and my hand shook so I could hardly hold it. All the port holes were shut that you could see going along over her but way down below near the bottom something must have been open because there were pieces of things floating out [34] all the time. You couldn't tell what they were. Just pieces. That's what the birds were after. You never saw so many birds. They were all around me; crazy yelling [35].

I could see everything sharp and clear. I could see her rounded over and she looked a mile long under the water. She was lying on a clear white bank of sand and the spar was a sort of foremast or some sort of tackle that slanted out of water the way she was lying on her side. Her bow wasn't very far under. I could stand on the letters of her name on her bow and my head was just out of water. But the nearest port hole was twelve feet down. I could reach it with the grains pole and I tried to break it with that but I couldn't. The glass was too stout. So I sculled back to the boat and got a wrench and lashed it to the end of the grains pole and [27] I couldn't break it. There I was looking down through the glass at that liner with everything in her and I was the first one to her and I couldn't get into

aperçu une sorte de grande ombre noire qui s'allongeait sous l'eau. Arrivé dessus, j'ai vu que c'était un paquebot ; il s'étalait [33] dans l'eau, vaste comme le monde. Je me suis laissé dériver au-dessus de lui. Il était couché sur le côté, la poupe enfoncée vers les profondeurs, mais j'en devinais la masse entière. On voyait briller dans l'eau le verre des hublots hermétiquement fermés.

Je n'avais jamais vu de ma vie un aussi grand bateau. Je l'ai suivi sur toute sa longueur et [8] suis revenu jeter l'ancre. Mon canot était sur la plage avant. Je [5] l'ai poussé à l'eau et, environné d'oiseaux, me suis mis à godiller.

J'avais des lunettes sous-marines du genre de celles qu'on emploie pour la pêche à l'éponge, mais ma main tremblait si fort que j'arrivais à peine à les ajuster. Tous les hublots visibles étaient fermés, mais, très bas vers le fond, la coque devait être éventrée. Ainsi s'expliquaient tous ces débris flottants [34] qui avaient attiré les oiseaux. Jamais je n'en avais vu une telle multitude. Ils tourbillonnaient tout autour de moi, en criant [35] comme des fous.

Je voyais clairement tous les détails du navire retourné sous l'eau, il semblait long d'un kilomètre. Il reposait sur un banc de sable et l'espar en question n'était autre qu'une sorte de mât ou un palan que sa position faisait pointer obliquement hors de l'eau. La proue n'était pas loin de la surface. Je parvenais à tenir debout sur les lettres de son nom avec la tête au ras de l'eau. Mais le hublot le plus proche était à quatre mètres de profondeur. Je l'atteignais tout juste avec ma gaffe et j'ai tenté, sans succès, de le briser avec l'extrémité. Le verre était trop épais. Je suis alors revenu au bateau et j'ai pris une clef anglaise que j'ai ficelée au bout de la gaffe, mais [27] le verre était solide. J'étais là à regarder à travers mes lunettes ce paquebot et tout ce qu'il contenait. J'étais arrivé dessus le premier et il m'était impossible d'y pénétrer. Il devait bien y avoir pour cinq millions de dollars à l'intérieur.

<p>her. She must have had five million dollars' worth in her.</p> <p>It made me shaky to think how much she must have in her. Inside the port hole that was closed I could see something but I couldn't make it out through the water glass. I couldn't do any good with the grains pole <u>and</u> I took off my clothes and took a couple of deep breaths <u>and</u> [17] dove over off the stern with the wrench in my hand and swan down. I could hold on for a second to the edge of the port hole <u>and I could see</u> in and there was a woman inside with her hair floating all about. I could see her floating plain <u>and</u> [32] I hit the glass twice with the wrench hard <u>and I heard the noise clink in my ears</u> but it wouldn't break and I had to come up.</p> <p>I hung on to the dinghy and got my breath <u>and</u> then [9] I climbed in <u>and</u> took a couple of breaths and dove again. <u>I swan down and took hold of the edge of the port hole with my fingers and held it and hit the glass as hard as I could with the wrench.</u> I could see the woman floated in the water through the glass. Her hair was tied once close to her head and it floated all out in the water. I could see the rings on one of her hands. She was right up close to the port hole and [32] I hit the glass twice and I couldn't even crack it. When I came up I thought I wouldn't make it to the top before I'd have to breathe.</p> <p>I went down once more <u>and</u> I cracked the glass, only cracked it, and when I came up my nose was bleeding <u>and</u> I stood on the bow of the liner with my bare feet on the letters of her name and my head just out and rested there <u>and then</u> [10] I swam over to the skiff <u>and</u> pulled up into it <u>and</u> sat there waiting for my head to stop aching and looking down into the water glass, but I bled so I had to wash out the water glass.</p> <p>Then I lay back in the skiff <u>and held my hand under my nose</u> to stop it and I lay there with my head back</p>	<p>Je vacillais à la seule pensée de toutes les richesses enfermées dans ses flancs. Derrière le hublot le plus proche, je devinais quelque chose, mais le verre m'empêchait d'y voir distinctement. <u>N'arrivant à aucun résultat avec la gaffe, je me suis déshabillé,</u> j'ai pris deux profondes inspirations <u>et</u> [17] j'ai plongé, la clef anglaise à la main ; <u>j'ai nagé</u> vers le fond et j'ai réussi à m'accrocher une seconde au bord du hublot. <u>J'ai aperçu</u> à l'intérieur une femme avec de longs cheveux qui flottaient autour d'elle. Je la voyais clairement flotter elle-même ; <u>deux fois</u> [32] j'ai violemment frappé le verre avec la clef anglaise ; <u>les coups me tintaient aux oreilles,</u> mais le verre résistait et j'ai dû remonter.</p> <p>J'ai repris mon souffle accroché au canot, <u>et</u> [9] me suis hissé dedans, <u>puis</u> [9] j'ai refait deux inspirations et j'ai replongé. <u>J'ai nagé et, cramponné au bord du hublot, j'ai frappé de toutes mes forces avec la clef anglaise.</u> Derrière la vitre, je voyais la femme flotter dans l'eau. Ses cheveux, qui avaient dû être serrés en bandeaux, étaient épars autour d'elle.</p> <p>J'apercevais l'une de ses mains chargée de bagues. Elle était là, tout près du hublot. <u>J'ai</u> [32] frappé le verre deux fois, il ne s'est même pas fêlé. En remontant, je croyais bien que je n'arriverais pas à retenir ma respiration.</p> <p>J'ai fait une nouvelle plongée. <u>Cette fois</u> le verre s'est fêlé. Mais il n'a fait que se fêler et quand je suis remonté à la surface, je saignais du nez. Je suis resté debout sur le flanc du bateau, les pieds nus sur les lettres de son nom, la tête à fleur d'eau. <u>Là,</u> je me suis reposé, <u>puis</u> [10] j'ai rejoint le canot à la nage, <u>j'ai</u> grimpé dedans et me suis assis en attendant que mon mal de tête se passe. Je saignais tellement du nez que j'ai dû ôter mes lunettes pour les rincer.</p> <p>Puis je me suis renversé en arrière dans le canot <u>en me pressant le nez</u> d'une main pour arrêter le sang et je suis resté sans bouger, les yeux au ciel, <u>regardant</u></p>
---	---

<p>looking up <u>and</u> [18] there was a million birds above and all around.</p> <p>When I quit <u>bleeding</u> [36] I took another look through the glass <u>and then</u> [11] I sculled over to the boat to <u>try and find</u>* something heavier than the wrench but I couldn't find a thing; not even a sponge hook. I went back <u>and</u> the water was clearer all the time and you could see everything that floated out over that white bank of sand. I looked for sharks but there weren't any. You could have seen a shark a long way away. The water was so clear and the sand white.</p> <p>There was a grapple for an anchor on the skiff and I cut it off and went <u>overboard and down</u> with it. It carried me right <u>down and past</u> [19] the port hole and I grabbed <u>and</u> [28] couldn't hold anything and went on <u>down and down</u> [20], sliding along the curved side of her. I had to let go of the grapple. I heard it bump once and it seemed like a year before I came up through the top of the water. The skiff was floated away with the tide and I swam over to her <u>with my nose bleeding in</u> the water while I swam <u>and I was plenty</u> glad there weren't sharks; but I was tired.</p> <p>My head felt cracked open <u>and</u> I lay in the skiff and [29] rested <u>and then</u> [12] I sculled back. It was getting along in the afternoon. I went down once more with the wrench <u>and</u> it didn't do any good. That wrench was too light. It wasn't any good diving unless you had a big hammer or something heavy enough to do good. Then I lashed the wrench to the grains pole again and I watched through the water glass <u>and pounded on the glass and hammered</u> until the wrench came off <u>and I saw it in the glass</u>, clear and sharp, go sliding down along her <u>and then</u> [13] <u>off and down</u> [21] to the quicksand <u>and go in</u> [2]. Then I couldn't do a thing. The wrench was gone and I'd lost the grapple</p>	<p><u>tourbillonner</u> [18] au-dessus de moi un million d'oiseaux.</p> <p>Quand <u>le sang s'est arrêté</u> [36], j'ai de nouveau inspecté le fond à travers mes lunettes <u>et</u> [11] j'ai godillé jusqu'au bateau <u>dans l'espoir d'y dénicher</u>* quelque chose de plus lourd que la clef anglaise, mais je n'ai rien trouvé, pas même une foène à éponges. Je suis revenu au paquebot ; <u>l'eau</u> était de plus en plus claire, et on pouvait voir tout ce qui reposait sur le banc de sable. J'ai guetté autour de moi. Pas le moindre requin en vue. On les aurait aperçus de très loin avec une eau si claire et un sable aussi blanc.</p> <p>Il y avait un grappin en guise d'ancre sur le canot ; je l'ai détaché et <u>j'ai sauté à l'eau</u> avec. Il m'a entraîné <u>vers le fond au-delà</u> [19] du hublot. J'ai essayé de m'accrocher au passage, <u>mais</u> [28] je n'avais aucune prise et j'ai <u>continué à couler</u> [20], en glissant le long des flancs du navire.</p> <p>J'ai dû laisser aller le grappin et je l'ai entendu cogner la coque une fois. Il m'a semblé qu'une année s'écoulait pendant ma remontée.</p> <p>La marée avait entraîné le canot <u>et</u>⁵⁹ j'ai dû le rejoindre à la nage <u>en saignant du nez</u>. Je pensais <u>que c'était une sacrée veine de</u> ne pas rencontrer de requins, mais j'étais surtout épuisé.</p> <p>J'avais l'impression que ma tête allait éclater. <u>Je me suis allongé dans le canot pour</u> [29] récupérer, <u>puis</u> [12] j'ai repris les rames. L'après-midi s'avançait. Une fois de plus, j'ai plongé avec la clef anglaise, <u>mais</u> toujours sans succès. L'outil était trop léger. Il était inutile de continuer à moins d'avoir un gros marteau ou un objet assez lourd pour arriver à quelque chose. Alors, de nouveau, j'ai lié la clef anglaise à la gaffe, <u>et j'ai martelé le hublot</u> jusqu'à ce que la clef lâche. <u>Les lunettes m'ont permis de la voir très nettement glisser le long de la coque et</u> [13] <u>couler</u> [21] jusqu'au banc de sable <u>où elle s'est enfoncée</u>. [2] La clef anglaise et le grappin disparus, je ne pouvais plus rien faire. Je suis retourné à mon bateau. J'étais trop éreinté pour hisser le canot à bord, et le soleil était très bas. Les oiseaux se dispersaient et abandonnaient le bateau. <u>J'ai</u></p>
---	---

so I sculled back to the boat. I was too tired to get the skiff aboard and the sun was pretty low. The birds were all pulling out and leaving her and I headed for Sou'west Key towing the skiff and the birds going on ahead of me and behind me [22]. I was plenty tired.

That night it came on to blow and it blew for a week. You couldn't get out to her. They come out from town and told me the fellow I'd had to cut was all right except for his arm and I went back to town and [30] they put me under five hundred dollar bond. It came out all right because some of them, friends of mine, swore he was after me with an axe, but by the time we got back out to her the Greeks had blown her open and cleaned her out. They got the safe out with dynamite. Nobody ever knows how much they got. She carried gold and they got it all. They stripped her clean. I found her and I never got a nickel out of her.

It was a hell of a thing all right. They say she was just outside of Havana harbor when the hurricane hit and she couldn't get in or the owners wouldn't let the captain chance coming in; they say he wanted to try; so she had to go with it and in the dark they were running with it trying to go through the gulf between Rebecca and Tortugas when she struck on the quicksands. Maybe her rudder was carried away. Maybe they weren't even steering. But anyway they couldn't have known they were quicksands and when she struck the captain must have ordered them to open up the ballast tanks so she'd lay solid. But it was quicksand she'd hit, and when they opened the tank she went in stern first and then [14] over on her beam ends.

There were four hundred and fifty* passengers and [6] the crew on board of her, and they must all have been aboard of her when I found her. They must have opened the tanks as soon as she struck, and the minute she settled on it the quicksands took her down. Then her boilers must have burst, and that [15] must have

mis le cap sur Southwest Key avec le canot en remorque, environné par [22] une escorte d'oiseaux. J'étais absolument crevé.

Cette nuit-là, le vent s'était mis à souffler ; il souffla sans discontinuer pendant une semaine. Il était impossible d'approcher l'épave. On vint de la ville me dire que, son bras mis à part, le type que j'avais tailladé allait bien. Alors je suis rentré à la ville, où [30] l'on m'a fait verser une caution de cinq cents dollars. Je m'en tirais bien grâce à quelques camarades qui avaient juré que j'avais été attaqué à coups de hache. Mais quand nous avons refait une sortie jusqu'au paquebot, les Grecs l'avaient déjà éventré et nettoyé. Ils avaient eu le coffre-fort à la dynamite. Personne n'a jamais su combien ils en avaient tiré. Le bateau transportait de l'or et ils avaient tout raflé. Ils l'avaient complètement ratissé. J'ai retrouvé l'épave et n'ai pas pu en sortir un sou.

C'était une horrible histoire. On raconta que le bateau se trouvait juste devant le port de Havana quand la tornade l'atteignit et qu'il n'avait pas pu y entrer ou que les propriétaires n'avaient pas permis au capitaine de risquer le coup ; il voulait, paraît-il, essayer. Il a donc dû continuer dans la tempête et dans l'obscurité. Ils tentaient de traverser le golfe entre Rebecca et Tortugas, quand le bateau s'est enfoncé dans les sables mouvants. Peut-être le gouvernail avait-il été emporté ? Peut-être même ne gouvernaient-ils pas. En tout cas, ils ne pouvaient connaître l'existence des sables mouvants et, quand il s'est enfoncé, le capitaine a dû donner l'ordre d'ouvrir les water-ballasts pour lui donner de l'assise. Mais il s'était engagé à l'instant même de l'ouverture des ballasts, l'arrière s'est enfoncé et [14] il s'est couché sur le côté.

Il y avait à bord [6] quatre cent cinquante* passagers plus [6] l'équipage et ils devaient encore y être tous quand je l'ai découvert. Ils avaient dû ouvrir les ballasts dès qu'il avait touché, les sables mouvants avaient dû l'entraîner immédiatement vers le fond. Ensuite les chaudières avaient probablement fait explosion et c'est sans doute de là que venaient [15] tous les débris

been what made those pieces that came out. It was funny there weren't any sharks though. There wasn't a fish. I could have seen them on that clear white sand.

Plenty of fish now though; jewfish, the biggest kind. The bigger part of her's under the sand now but they live inside of her; the biggest kind of jewfish. Some weigh three to four hundred pounds. Sometime we'll go out and get* some. You can see the Rebecca light from where she is. They've got a buoy on her now. She's right at the end of the quicksand right at the edge of the gulf. She only missed going through by about a hundred years. In the dark in the storm they just missed it; raining the way it was they couldn't have seen the Rebecca. Then they're not used to that sort of thing. The captain of a liner isn't used to scudding that way. They have a course, and they tell me they set some sort of a compass and it steers itself. They probably didn't know where they were when they ran with that blow but they come close to making it. Maybe they'd lost the rudder though. Anyway there wasn't another thing for them to hit till they'd get to Mexico once they were in that gulf. Must have been something though when they struck in that rain and wind and he told them to open her tanks. Nobody could have been on deck in that blow and rain. They couldn't have lived on deck. There must have been some scenes inside all right because you know she settled fast. I saw that wrench go into the sand. The captain couldn't have known it was quicksand when she struck unless he knew these waters. He just knew it wasn't rock. He must have seen it all up in the bridge. He must have known what it was about when she settled. I wonder how fast she made it. I wonder if the mate was there with him. Do you think they stayed inside the bridge or do you think they took it outside? They never found any bodies. Not a one. Nobody

flottants. C'était quand même bizarre qu'il n'y eût pas de requins. Il n'y avait pas un seul poisson. Je les aurais facilement repérés sur ce sable blanc.

Et pourtant, l'endroit grouille de poissons, maintenant ; d'énormes requins marteaux. La plus grande partie du bateau est enlisée, mais ils vivent à l'intérieur. Certains pèsent de trois à quatre cents livres. Quelquefois nous faisons une sortie et* nous en prenons quelques-uns. On a depuis mouillé une bouée au-dessus de l'épave qui se trouve juste à l'extrémité des sables mouvants, au bord du golfe. Le phare Rebecca est nettement visible de ce point. À cent mètres près, ils s'en tiraient. Dans la tempête et la nuit, ils ont juste manqué la passe et sous la pluie torrentielle le phare Rebecca devait être invisible. Et puis ils n'étaient pas prêts pour ce genre d'aventure. Le capitaine d'un paquebot n'est pas habitué à louvoyer dans de pareilles conditions. Ils ont une route à suivre et on m'a dit qu'ils règlent une sorte de compas et que le bateau se pilote ensuite tout seul. Ils ne savaient probablement pas où ils étaient dans ce coup de chien, et pourtant ils ont bien failli s'en sortir. Peut-être avaient-ils perdu le gouvernail ! En tout cas, c'était l'unique obstacle qu'ils pouvaient rencontrer jusqu'au Mexique, une fois arrivés dans le golfe.

Qu'est-ce que ça a dû être quand ils ont touché dans la pluie et l'ouragan et qu'il a donné l'ordre d'ouvrir les ballasts. Le pont était sûrement désert avec cette pluie et cette tempête. Tout le monde devait être dedans. Personne n'aurait pu tenir sur le pont. Il a dû y avoir des drôles de scènes à l'intérieur, parce qu'il s'est enfoncé rudement vite, aucun doute là-dessus. J'ai vu cette clef anglaise disparaître dans le sable. Si le capitaine ne connaissait pas ces eaux-là, il ne pouvait pas savoir que c'étaient des sables mouvants quand le navire a touché. Il savait seulement que ce n'était pas un récif. Il a dû tout voir de sa passerelle. Il a dû se rendre compte de ce qui se passait quand le bateau s'est enfoncé. Je me demande avec quelle rapidité ça s'est fait et si le second était avec lui. Croyez-vous qu'ils soient restés à l'intérieur de

<p><u>floating</u>. They float a long way with lifebelts too. They must have took it inside. Well, the Greeks got it all. Everything. They must have come fast all right. They picked her clean. First there was the birds, then me, then the Greeks, and even the birds got more out of her than I did.</p>	<p>l'habitacle, ou qu'ils soient sortis sur la passerelle. On n'a jamais retrouvé aucun cadavre. Pas un seul. Personne <u>à la surface</u>, et pourtant ils flottent longtemps avec des bouées de sauvetage. Ils ont dû rester dedans. Oui.</p> <p>Et finalement les Grecs ont tout raflé, absolument tout. Ils n'ont pas dû perdre de temps. Ils l'ont vraiment ratissé. D'abord, sont venus les oiseaux, puis moi, puis les Grecs ; et les oiseaux eux-mêmes en ont tiré plus que moi.</p>
--	--

Pour plus de clarté, nous présentons ci-après, dans un troisième et dernier tableau, les configurations syntaxiques particulières isolées pour analyse dans l'original, sa traduction française hypothétique, et sa traduction publiée :

d – Tableau comparatif sélectif 3

CONFIGURATION SYNTAXIQUE DE L'ORIGINAL :	TENDANCE DE TRADUCTION HYPOTHÉTIQUE :	TRADUCTION PUBLIÉE :
RESPECT DE L'ORDRE CANONIQUE DE L'ENUMÉRATION :		
[1] branches and whole trees and dead birds	<i>énumération asyndétique</i>	<i>des branches, <u>des</u> arbres entiers, <u>des</u> oiseaux crevés <u>et</u> toutes sortes d'épaves</i>
[2] Then I lashed the wrench to the grains pole again and I watched through the water glass and pounded on the glass and hammered until the wrench came off and I saw it in the glass, clear and sharp, go sliding down along her and then off and down to the quicksand and go in.	<i>énumération asyndétique</i>	<i>Alors, de nouveau, j'ai lié la clef anglaise à la gaffe, et <u>j'ai martelé</u> le hublot jusqu'à ce que la clef lâche. <u>Les</u> lunettes m'ont permis de la voir très nettement glisser le long de la coque <u>et couler</u> jusqu'au banc de sable <u>où</u> elle s'est enfoncée.</i>
RESPECT DE LA REGLE DES 2 ET :		
[3] Well, I went out of there <u>and</u> there were	<i>neutralisation de and₃</i>	<i>Alors, j'ai vidé les lieux.</i>

plenty of them with him <u>and</u> some came out after me and ₃ I made a turn and was down by the docks <u>and</u> I met a fellow and ₆ he said somebody killed a man up the street.	<i>neutralisation ou étoffement de and₆ (cf. [26] pour l'éventuel étoffement)</i>	<i>Toute une bande de types avait pris son parti. Quelques-uns se sont mis à me courser, <u>mais</u>₃ je les ai semés et j'ai dégringolé jusqu'aux docks où je suis tombé sur un gars <u>qui</u>₆ m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.</i>
[4] Trees and all blown out and a channel cut through and ₃ all the water white as chalk and everything on it;	<i>neutralisation de and₃</i>	<i>[de la plage], couverte de débris et d'arbres arrachés ; <u>un</u> chenal qui coupait la plage en deux. <u>Et</u>₃ sur la mer blanche comme du lait de chaux flottaient [...]</i>
[5] The port holes were all shut tight and I could see the glass shine in the water and the whole of her; <u>the biggest boat I ever saw in my life laying there and I went</u> along the whole length of her and then <u>I went over and anchored and I had the skiff</u> on the deck forward and ₇ I shoved it down into the water and sculled over with the birds all around me.	<i>neutralisation de and₇ (au moins)</i>	<i>On voyait briller dans l'eau le verre des hublots hermétiquement fermés. <u>Je n'avais jamais vu de ma vie un aussi grand bateau. Je l'ai suivi sur toute sa longueur et suis revenu jeter l'ancre. Mon canot</u> était sur la plage avant. <u>Je</u>₇ l'ai poussé à l'eau et, environné d'oiseaux, me suis mis à godiller.</i>
REGLE DE LA CLOTURE SYNTAXIQUE :		
[6] There were four hundred and fifty passengers and the crew on board of her.	<i>déplacement de l'élément « on board of her » en début de phrase, ou traduction par une périphrase coordinative (substitut de « et »)</i>	<i>Il y avait à <u>bord</u> quatre cent cinquante passagers <u>plus</u> l'équipage [...]</i>
PHÉNOMÈNE D'ADVERBIALISATION :		
[7] and then we started fighting	<i>puis</i>	<i>;<u> puis</u> nous avons commencé à nous battre.</i>
[8] and then I went over	<i>puis</i>	<i><u>et</u> suis revenu</i>

[9] and then climbed in	<i>puis</i>	<i><u>et</u> me suis hissé dedans, puis j'ai refait [...]</i>
[10] and then I swam over to the skiff	<i>puis</i>	<i><u>puis</u> j'ai rejoint le canot à la nage</i>
[11] and then I sculled over to the boat	<i>puis</i>	<i><u>et</u> j'ai godillé jusqu'au bateau</i>
[12] and then I sculled back	<i>puis</i>	<i><u>puis</u> j'ai repris les rames</i>
[13] and then off and down to the quicksand	<i>puis</i>	<i><u>et</u> couler jusqu'au banc de sable</i>
[14] and then over on her beam ends	<i>puis</i>	<i><u>et</u> il s'est couché sur le côté</i>
[15] and that must have been what made those pieces that came out	<i>ce que/ce qui</i>	<i>et c'est sans doute de là que venaient tous les débris flottants</i>
[16] and started to cry	<i>puis ?</i>	<i><u>et</u> s'est mis à pleurer</i>
[17] and dove over off the stern	<i>puis ?</i>	<i><u>et</u> j'ai plongé [...]</i>
PHÉNOMÈNE DE VERBIALISATION :		
[18] and there was a million birds	<i>rétablissement d'un verbe de perception (visuelle)</i>	<i><u>regardant</u> tourbillonner au-dessus de moi un million d'oiseaux</i>
[19] It carried me right down and past the port hole.	<i>un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant</i>	<i>Il m'a entraîné <u>vers le fond au-delà</u> du hublot.</i>
[20] and went on down and down	<i>un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant</i>	<i>et j'ai <u>continué à couler</u></i>
[21] and then off and down to the quicksand	<i>un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant</i>	<i><u>couler</u> (jusqu'au banc de sable)</i>
[22] the birds going on ahead of me and behind me	<i>un seul verbe et/ou une seule périphrase verbale de sens correspondant</i>	<i><u>environné par une escorte</u> d'oiseaux</i>
PHÉNOMÈNE DE GÉRONDIVATION/LOGICISATION :		
[23] He was choking me and hammering my head on the floor.	<i>emploi de la forme – ant</i>	<i>Il m'étranglait <u>et</u> me cognait la tête sur le sol.</i>

[24] Then he rolled and hung on to that arm	<i>emploi de la forme – ant</i>	<i>Alors il a roulé de côté <u>en se tenant le bras</u></i>
[25] the birds all went up in the air and stayed all around me	<i>emploi de la forme – ant</i>	<i>tous les oiseaux se sont élevés <u>en décrivant des cercles autour de moi</u></i>
PHÉNOMÈNE DE RELATIVATION :		
[26] [...] I met a fellow and he said [...]	<i>relative en « qui » ou neutralisation</i>	<i>je suis tombé sur un gars <u>qui</u> m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.</i>
[27] [...] and I couldn't break it	<i>« mais » ou neutralisation</i>	<i><u>mais</u> le verre était solide</i>
[28] and couldn't hold anything	<i>« mais » ou neutralisation</i>	<i><u>mais</u> je n'avais aucune prise</i>
[29] [...] I lay in the skiff and rested	<i>clarification du rapport de but/visée</i>	<i>Je me suis allongé dans le canot <u>pour récupérer</u></i>
[30] I went back to town and they put me under five hundred dollar bond	<i>marquage du rapport de dépendance (genitif/causatif)</i>	<i>Alors je suis rentré à la ville, <u>où</u> l'on m'a fait verser une caution de cinq cents dollars</i>
PHÉNOMÈNE DE NEUTRALISATION :		
[31] and coming from Eastern Harbour	<i>neutralisation</i>	<i><u>et d'</u> Eastern Harbour à Southwest Key</i>
[32] and I hit the glass twice	<i>neutralisation</i>	<i>;<u>deux fois</u> j'ai violemment frappé le verre</i>
PROBLEME DES FORMES EN –ING :		
[33] lying	<i>participe passé ou proposition relative</i>	<i>il s'<u>était</u></i>
[34] there were pieces of things floating out	<i>participe passé ou proposition relative</i>	<i>ces débris <u>flottants</u></i>
[35] crazy yelling	<i>participe passé ou proposition relative</i>	<i><u>en criant</u> comme des fous</i>
[36] When I quit bleeding	<i>autre chose que la forme –ant</i>	<i>Quand le sang <u>s'est arrêté</u></i>
TRADUCTION DE « ; AND » :		
[37] ; and I cut the muscle right across his arm	<i>forme d'étoffement syntaxique</i>	<i><u>Je</u> lui ai entaillé le bras</i>
[38] ; and when it was daylight	<i>forme d'étoffement syntaxique</i>	<i><u>Au petit jour,</u></i>

D – Synthèse analytique et conclusions générales

Commençons par un constat très simple : l'original anglais présente 194 occurrences de la conjonction « and ». Pour un texte de 2581 mots, cela équivaut à une polysyndète à 7,5% (plus que la moyenne anglaise observée, à 4%). Dans la traduction française, en revanche, nous comptons soixante-dix conjonctions « et » sur un total de 2541 mots, ce qui représente une syndète à 2,7%. Ces chiffres illustrent en eux-mêmes la différence flagrante de construction syntaxique entre les deux textes et – nous l'avancions – entre les deux langues. S'il est, d'ailleurs, une chose véritablement frappante dans la version française de cette nouvelle, c'est manifestement la stratégie fortement rationalisante adoptée par ses deux traducteurs. Alors qu'on aurait légitimement pu s'attendre – en partie, du moins – à un phénomène d'« imitation » du style parataxique de Hemingway, la traduction publiée semble bien au contraire « effacer » la polysyndète dès qu'elle le peut, bien au-delà de ce que la seule grammaire, ou le seul idiomatisme, pourraient l'exiger. Ici, les traducteurs ont en apparence « trahi » l'écriture de l'auteur, mais cette trahison de surface est-elle vraiment ce qu'elle paraît être ? Pour tenter de répondre à cette question épineuse, analysons point par point les éléments présentés dans le précédent tableau.

En premier lieu, nous voyons que dans le cas des polysyndètes nominales, l'énumération asyndétique (« ordre canonique de l'énumération ») semble être systématiquement rétablie en français. Cela confirme donc la règle que nous avons décrite. De la même façon, nous trouvons une confirmation flagrante de la « règle des 2 ET » dont nous avons posé l'hypothèse tout au long des précédents chapitres : dans l'ensemble des exemples analysés (en particulier [3], [4] et [5]), la conjonction de coordination « excédentaire » est systématiquement neutralisée ou étouffée. Nous avons vu, toutefois, que la nature de la stratégie rationalisante mise en œuvre dépend étroitement du contexte général de la phrase, et notamment du sémantisme des verbes, de sorte qu'il y a parfois convergence et/ou conflit entre les règles strictement grammaticales et les règles que nous avons appelées « adaptatives ». Il est possible néanmoins de tirer une conclusion des exemples étudiés : dès lors que l'emploi d'un coordonnant défierait la règle des 2 ET en français, et s'il est possible d'interpréter un

rapport logique (successif, génitif, locatif, adversatif, etc.) entre les deux procès mis en relation par la conjonction concernée par cette règle, alors il y a de fortes chances pour que le « et » soit rationalisé sous la forme d'un adverbe subordonnant ou d'une conjonction de subordination. Pour illustrer ce phénomène, nous comparerons la phrase notée [3] à sa traduction française :

Phrase originelle :

Well, I went out of there and there were plenty of them with him and some came out after me and₃ I made a turn and was down by the docks and I met a fellow and₆ he said somebody killed a man up the street.

Comme nous l'avons vu, la règle des 2 ET exigerait ici que and₃ et and₆ soient neutralisés ou rationalisés. Or voici la traduction française :

Alors, j'ai vidé les lieux. Toute une bande de types avait pris son parti. Quelques-uns se sont mis à me courser, mais₃ je les ai semés et j'ai dégringolé jusqu'aux docks où je suis tombé sur un gars qui₆ m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.

Nous constatons que les hypothèses postulées s'avèrent exactes : and₃ a été traduit par « mais », tandis que and₆ a été traduit par « qui »¹³⁶. Manifestement, les traducteurs ont ressenti la limite grammaticale qu'imposait le français à ces deux endroits, et ont décidé de clarifier/d'étoffer les rapports inter-procès en fonction de leur interprétation du texte. Nous remarquons également qu'à d'autres endroits de cette longue phrase, les deux traducteurs ont fait le choix de ponctuer le texte (« neutralisation » des coordonnants) et ont rendu l'un des « and » par « où », explicitant ainsi le rapport locatif, mais sans que cela soit pourtant nécessaire d'un point de vue strictement grammatical.

¹³⁶ Nous trouvons peut-être un début d'explication à ce phénomène dans Lucien Tesnière 1959, où l'auteur propose l'analyse suivante de l'étymologie du pronom relatif : « Cette analyse conduit à entrevoir que le pronom relatif personnel des langues indo-européennes est sans doute le résultat d'une agglutination préhistorique entre un élément translatif (c'est-à-dire à peu de chose près, un mot de subordination) invariable et un élément anaphorique » (p. 561). Il propose dès lors l'étymologie suivante pour le pronom « qui » : *lat* * *que* + *is* (p. 562). Or, *que* est attesté en latin comme étant un coordonnant. Ce qui reviendrait à dire que le pronom relatif « qui » serait une forme plus élaborée de structure coordonnée (« et il/lui », « et elle », « et eux », etc.).

Dans le même registre, nous constatons que notre hypothèse relative à la structure canonique de la clôture syntaxique en français se confirme, comme on le voit en [6], sous la plume des deux traducteurs.

Si nous passons à présent à la catégorie suivante, celle de l' « adverbialisation », nous voyons que notre hypothèse se vérifie partiellement : en ne considérant que les exemples de [7] à [15], l'on peut considérer que cinq de nos hypothèses se sont réalisées (7, 9, 10, 12, 15), ce que nous considérons somme toute assez significatif. Cela confirme également l'aspect purement *tendanciel* de ce phénomène : en aucune façon nous ne pouvons, dans ce type de cas, parler de « règle systématique ». Remarquons en dernier lieu qu'aucune occurrence de « and this » n'était présente dans le texte original.

Dans la catégorie de ce que nous avons appelé la « verbialisation », tous les exemples sélectionnés (de 18 à 22) sont éloquentes, et semblent confirmer notre hypothèse.

Dans la catégorie de la « gérondivation/logicisation » (de 23 à 25), seules deux hypothèses sur les trois se confirment dans la traduction publiée. Il nous faut toutefois constater que la configuration SAY + AND + VERBE, que nous recherchions, est totalement absente du texte de Hemingway. Nous avons posé l'hypothèse que celle-ci tendait à être traduite en français par une configuration de type DIRE + EN + VERBE – ANT. Aussi avons-nous pris la liberté, afin de soutenir cette hypothèse, de sélectionner des phrases extraites d'autres textes littéraires, et ayant eu au moins une traduction française « canonique » publiée. Nous avons choisi le célèbre roman *The Lord of the Rings* de J. R. R. Tolkien (HarperCollins publishers, 2007 [1968]), en le comparant avec l'unique traduction française publiée de ce texte, réalisée par Francis Ledoux (Christian Bourgois éditeur, 1972¹³⁷). Au cours de notre lecture des deux premiers tomes de l'œuvre (*The Fellowship of the Ring* et *The Two Towers*), nous avons relevé systématiquement les cas de figure de SAY + AND + VERBE, avant d'aller chercher leurs traductions correspondantes. Nous donnons ici les phrases

¹³⁷ Texte reproduit dans Gallimard, collection 1000 soleils, tome 1, 1989.

originales que nous faisons suivre immédiatement de leur traduction :

a) 'You be careful of yourself, Maggot!' she called. 'Don't go arguing with any foreigners, and come straight back!'

'I will!' said he, and drove out of the gate. [...] (p. 96)

— Prends soin de toi, Maggotte ! cria-t-elle. Ne vas pas discuter avec des étrangers, et reviens tout droit ici !

— Oui, dit-il en passant le portail. (p. 127)

b) 'We had our supper early with Farmer Maggot,' said Frodo; 'but we could do with another.' 'You shall have it! Give me that basket!' said Merry, and rode ahead into the darkness. (p. 100)

— Nous l'avons déjà pris de bonne heure chez le père Maggotte, dit Frodon ; mais on s'accommoderait bien d'un autre.

— Vous l'aurez ! Passe-moi ce panier ! dit Merry.

Et il partit en avant dans l'obscurité. (p. 132)

c) 'Half a minute, if you please!' shouted the man over his shoulder, and vanished into a babel of voices and a cloud of smoke. [...] (p. 152-153)

— Une minute, s'il vous plaît ! cria l'homme par-dessus son épaule, et il disparut dans un brouhaha de voix et un nuage de fumée. (p. 195)

d) "'Consider well, but not too long," said he.

"'The time of my thought is my own to spend," answered Däin.

"'For the present," said he, and rode into the darkness. (p. 241)

« Réfléchissez bien, mais pas trop longtemps », dit-il.

« Le temps de ma réflexion, c'est à moi d'en décider », répondit Däin.

« Pour le moment ! » dit-il, et il repartit dans les ténèbres. (p. 298)

e) With a terrible cry the Balrog fell forward, and its shadow plunged down and vanished. But even as it fell it swung its whip, and the thongs lashed and curled about the wizard's knees, dragging him to the brink. He staggered and fell, grasped vainly at the stone, and slid into the abyss. 'Fly, you fools!' he cried, and was gone. (p. 331)

Le Balrog tomba en avant avec un cri terrible ; son ombre plongeait et disparaissait. Mais dans sa chute même, il fit tournoyer son fouet, et les lanières fouaillèrent le magicien et s'enroulèrent

autour de ses genoux, l'entraînant vers le bord. Il chancela, tomba, et malgré un vain effort pour s'accrocher à la pierre, il glissa dans le gouffre.

— Fuyez, fous que vous êtes ! cria-t-il, disparaissant. (p. 403)

f) 'Off hunting, I suppose,' said Sam and yawned. (p. 699).

« Parti chasser, je suppose », dit Sam, qui bâilla. (p. 357)

Dans un autre corpus littéraire, *The Conan Chronicles, Volume 2 : The House of the Dragon*, de Robert E. Howard (nouvelle « Red Nails », The Orion Publishing Group [Fantasy Masterworks], 2001, p. 66), nous avons également trouvé l'exemple suivant :

'Come on,' he muttered, and started down the hall.

Traduit par Patrice Louinet (éditions Bragelonne, « Les Clous Rouges », 2008, p. 365), de la manière suivante :

— Venez, marmonna-t-il en s'élançant vers le couloir.

Ces diverses traductions semblent aller dans le sens de notre hypothèse¹³⁸.

¹³⁸ Remarquons également, au passage, que J. R. R. Tolkien nous a offert de très belles polysyndètes, dont un exemple très intéressant d'emploi polysyndétique du « ; and », systématiquement neutralisé dans la traduction de Francis Ledoux :

South and West it [Ithilien, the garden of Gondor] looked towards the warm lower vales of Anduin, shielded from the east by the Ephel Duath *and yet not* under the mountain-shadow, protected from the north by the Emyr Muil, open to the northern airs and the moist winds from the Sea far away. Many great trees grew there, planted long ago, *falling into* untended age amid a riot of careless descendants; *and groves and thickets there were of tamarisk and pungent terebinth, of olive and of bay; and there were junipers and myrtles; and thymes that grew in bushes,* or with their woody creeping stems mantled in deep tapestries the hidden stones; sages of many kind *putting forth* blue flowers, *or red, or pale green; and marjoram and new-sprouting parsleys, and many herbs of forms and scents beyond the garden-lore of Sam.* [...] (p. 650)

Au sud et à l'ouest, il donnait sur les chaudes vallées inférieures de l'Anduin, abritées de l'est par

Dans la catégorie de la « relativation » et de la « neutralisation », l'on peut constater que la plupart de nos hypothèses se confirment (en particulier, nous notons l'usage de « mais », « qui », « pour », « où » dans la traduction publiée), mais nous pensons toutefois que ces phénomènes sont « déclenchés » en premier lieu par le souci de ne pas violer la « règle des 2 ET ». Le rapport hypotaxique est donc réinterprété en fonction du contexte, et semble alors être *le fruit d'une contrainte inconsciente, d'une stratégie instinctive d'évitement de la coordination*. En d'autres termes : il serait faux de dire que le rapport logique est « étoffé » en français ; il est, en réalité, *créé* dans le but spécifique d'éviter de rompre la règle des 2 ET. Ainsi, le contexte sert en quelque sorte de « prétexte » à l'élaboration de cet artifice syntaxique, qui reflète le besoin inconscient qu'a l'esprit francophone de se rattacher systématiquement à une réalité objective, plutôt qu'à une réalité subjective/émotive. Cette différence de psychologie, dont cette thèse a seulement permis d'effleurer le principe et d'étudier la *trace* linguistique, nous semble d'un intérêt crucial dans les recherches en traductologie et en linguistique comparée.

Enfin, dans les deux autres catégories étudiées, les exemples traduits confirment nos hypothèses sur le principe (i.e. correspondance imparfaite entre –ing et –ant, valeur de transition syntaxique forte marquée par « ; and »), mais infirment nos idées sur la traduction de ces configurations particulières. Nous voyons, par exemple, que « crazy yelling » a été traduit par « en criant », là où nos hypothèses nous auraient conduit à envisager une traduction en « qui »¹³⁹. De même, l'étoffement syntaxique

l'Ephel Duath, *mais non* encore sous l'ombre de la montagne, protégées du nord par l'Eymyn Muil, ouvertes aux brises méridionales et aux vents humides de la Mer lointaine. De nombreux arbres poussaient là, plantés longtemps auparavant *et ayant atteint un* grand âge dépourvus de soins parmi un fouillis de descendants insouciantes ; *les bosquets et* halliers étaient là *de tamaris, de térébinthes* épineux, *d'oliviers et* de lauriers ; *il y avait aussi des* genévriers et des myrtes ; *le thym y* *croissait* en buissons ou ses tiges ligneuses et rampantes enveloppaient d'épaisses tapisseries les pierres cachées ; des sauges de diverses sortes *montraient* des fleurs *bleues, rouges ou vert pâle* ; *on voyait encore* de l'origan et du persil nouvellement germé, et de nombreuses herbes *dont* les formes et les senteurs étaient étrangères aux connaissances potagères de Sam. [...] (p. 299)

¹³⁹ Le choix de traduire « They were all around me » par « Ils *tourbillonnaient* autour de moi » n'est peut-être pas anodin, car il permet d'envisager une logification (deux verbes d'action mis en relation),

que nous avons envisagé tout au long des précédents chapitres pour la tournure « ; and » n'est pas confirmée dans nos exemples, où les traducteurs ont préféré une simple neutralisation. Remarquons, au passage, que les deux configurations syntaxiques marquées d'un signe * (*try and find, four hundred and fifty passengers*) ont donné lieu aux rationalisations que nous avons déjà eu l'occasion de décrire dans les chapitres précédents (*dans l'espoir d'y dénicher, quatre cent cinquante passagers*).

De manière générale, cette analyse de corpus semble donc confirmer la plupart de nos hypothèses dans leurs grands principes, sauf pour le cas de la traduction des formes en -ing et de « ; and ». Elle appuie notre idée selon laquelle la nécessité de ne pas rompre la règle des 2 ET (et les sous-règles qui s'y rattachent) sert de « déclencheur » aux phénomènes de rationalisation observés en français ; l'interprétation contextuelle vient alors orienter la direction/la nature de ces rationalisations. Or nous souhaiterions, pour conclure cette partie, tenter d'apporter une réponse à notre question de départ, d'un intérêt littéraire et stylistique : *en effaçant systématiquement la polysyndète hemingwayenne, les traducteurs de ce texte ont-ils « trahi » l'auteur américain ?* Il semble, en effet, que toutes les transformations effectuées ne soient pas « obligatoires » d'un point de vue grammatical. Reprenons, pour y réfléchir, l'exemple de la phrase notée [3], que nous reproduisons une nouvelle fois ci-après :

Well, I went out of there and there were plenty of them with him and some came out after me and I made a turn and was down by the docks and I met a fellow and he said somebody killed a man up the street.

Cette phrase a donc été traduite de la manière suivante :

Alors, j'ai vidé les lieux. Toute une bande de types avait pris son parti. Quelques-uns se sont mis à me courser, mais je les ai semés et j'ai dégringolé jusqu'aux docks où je suis tombé sur un gars qui m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.

là où une traduction par un verbe d'état aurait rendu la chose plus délicate (? Ils étaient tous autour de moi, en criant comme des fous ?). Par contre, dans ce dernier cas, une traduction en « qui » aurait été possible, quoiqu'un peu trop châtiée : « Ils étaient tous autour de moi, qui criaient comme des fous ».

Une chose est frappante ici : la phrase originale a été complètement restructurée / repensée en fonction de rapports hypotaxiques ; à ce titre, nous prendrions volontiers cette phrase comme l'exemple typique de la « polysyndète » anglophone, et sa traduction, comme l'exemple archétypal de « l'esprit francophone ». Nous avons vu que deux des rationalisations observées (marquées d'un numéro dans le tableau) résultent de la règle grammaticale des 2 ET ; ceci n'est toutefois pas le cas des autres rationalisations (soulignées dans le tableau). Nous sommes ici à la frontière — si délicate — entre grammaire et style. Les traducteurs auraient pu faire le choix, a priori, d'épouser la syntaxe polysyndétique de l'auteur, dans une tentative d'être « fidèles » à un certain type d'écriture, reconnaissable comme étant caractéristique de Hemingway. Examinons la partie de la phrase traduite qui nous intéresse :

Quelques-uns se sont mis à me courser, mais je les ai semés et j'ai dégringolé jusqu'aux docks où je suis tombé sur un gars qui m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.

Rétablissons la polysyndète :

Quelques-uns se sont mis à me courser et je les ai semés et j'ai dégringolé jusqu'aux docks et je suis tombé sur un gars et celui-ci m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.

Ici, la grammaire française (si l'on se place d'un point de vue purement structurel) voudrait que l'on neutralise une partie des conjonctions (règle des 2 ET). Ceci nous conduit donc à :

Quelques-uns se sont mis à me courser et je les ai semés et j'ai dégringolé jusqu'aux docks. Je suis tombé sur un gars et celui-ci m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.

Or, juxtaposées les unes à côté des autres, ces phrases donneraient :

Alors, j'ai vidé les lieux. Toute une bande de types avait pris son parti. Quelques-uns

se sont mis à me courser et je les ai semés et j'ai dégringolé jusqu'aux docks. Je suis tombé sur un gars et celui-ci m'a dit qu'on avait tué un homme là-haut.

En ne se contentant que d'une certaine forme de correction grammaticale, nous aurions donc quatre phrases, là où l'anglais n'en a qu'une. Dans la traduction publiée, toutefois, la dernière partie de la phrase conserve sa longueur originelle, son « flot » syllabique et rythmique : en d'autres termes, loin de trahir le texte de l'auteur, la stratégie de rationalisation permet ici — paradoxalement — d'être fidèle à son style, en conservant du mieux possible la longueur de sa phrase. Il s'agit ici d'un véritable compromis, d'une conciliation entre les contraintes de la grammaire française (règle des 2 ET) et les contraintes esthétiques/stylistiques de l'exercice de traduction littéraire (conserver les phrases méandreuses de l'auteur), qui explique donc les rationalisations effectuées a priori « gratuitement » (c'est-à-dire, sans qu'une contrainte grammaticale les impose). Quant aux autres « trahisons » (représentées notamment par l'exemple [5]¹⁴⁰), celles-ci nous semblent liées au fait que la polysyndète en français marquerait dans ces cas-là (i. e. énumération de procès) une certaine idée « d'excès » ou de saturation alors qu'en anglais, il ne s'agit que d'emphase et d'émotivité. Cette trahison apparente permet donc – paradoxalement – d'être fidèle au sens du texte, à sa signifiante.

Dans la seconde partie de cette étude expérimentale, nous avons souhaité tester et vérifier l'ensemble des tendances traductives décrites précédemment par l'intermédiaire d'un texte anglophone semi-technique (sur le thème des différentes espèces de papillons en Grande-Bretagne) que nous avons donc confié à deux agences différentes, lesquelles ont respectivement missionné un traducteur (ou une traductrice)

¹⁴⁰ C'est-à-dire le suivant :

The port holes were all shut tight and I could see the glass shine in the water and the whole of her; *the biggest boat I ever saw in my life laying there and I went along the whole length of her and then I went over and anchored and I had the skiff on the deck forward and I shoved it down into the water and sculled over with the birds all around me.*

Dont la traduction est :

On voyait briller dans l'eau le verre des hublots hermétiquement fermés. *Je n'avais jamais vu de ma vie un aussi grand bateau. Je l'ai suivi sur toute sa longueur et suis revenu jeter l'ancre. Mon canot était sur la plage avant. Je l'ai poussé à l'eau et, environné d'oiseaux, me suis mis à godiller.*

pour effectuer la traduction française de ce texte dans des conditions professionnelles et « spontanées ». Comme le veut l'usage dans le milieu des agences de traduction, aucun rapport n'a été établi entre nous (le client) et les traducteurs (prestataires de service) dont nous ignorons l'identité. Il a été décidé en amont que ce travail serait présenté comme une demande de traduction « ordinaire », émanant d'un amateur de papillons, sans laisser entendre aux sujets de l'expérience (c'est-à-dire aux traducteurs) qu'ils étaient observés et testés sur leur pratique, ce qui aurait risqué de fausser les résultats. Encore une fois, nous sommes parti du principe que la polysyndète de ce texte donnerait lieu à un certain nombre de transformations rationalisantes dans le corps syntaxique de la traduction, et qu'un certain nombre de tendances – celles présentées et documentées dans les pages antérieures – seraient observées. L'originalité de cette expérience consistait à choisir un texte n'ayant jamais été traduit auparavant, et ne présentant aucune caractéristique littéraire susceptible de conduire à un mimétisme stylistique¹⁴¹, en faisant le pari que la traduction française serait *orientée d'une certaine façon*, quel que soit le traducteur choisi (d'où l'idée d'avoir confié le même texte à *deux* traducteurs différents, non concertés). Il s'agit donc ici de valider empiriquement la réalité des « tendances » et « règles » de traduction que nous avons mises au jour. Pour ce faire, nous présentons cette analyse comparative comportant : 1) le texte original annoté¹⁴², 2) la traduction française du texte livrée par l'agence Aquitaine Traduction, 3) une deuxième traduction du même texte, livrée par l'agence A4Traduction ; et 4) la description de la tendance traductive que cette expérience a mise en lumière. Dans un premier temps, nous nous contenterons, au sein de la dernière colonne (le format du tableau laissant peu de place au développement), de décrire **brèvement** la tendance de traduction observée ; nous développerons et analyserons par la suite ces résultats très méthodiquement, dans un

¹⁴¹ Le but d'une traduction technique ou pragmatique n'est pas de refléter fidèlement le « style » de l'original, mais d'être *efficace*, quitte parfois à s'écarter franchement de l'original. Ou comme l'exprime de façon fort éclairante la traductrice et traductologue Sophie Léchauguette, spécialiste du « domaine pragmatique », dans son article « Traduire pour des collections pratiques » : « L'éditeur qui intègre un ouvrage étranger à une collection mêlant créations et traductions attend un texte qui ne se démarque pas de ceux rédigés en langue cible. Il faudra gommer ce qui risque d'être mal perçu, par exemple une présence auctoriale un peu envahissante, pour valoriser le savoir-faire de l'auteur. Voir le texte à traduire comme le fruit d'un travail collaboratif permet de relativiser l'exigence de respect et fidélité couramment mise en avant pour évaluer la qualité d'une traduction littéraire. Elle ne semble pas devoir s'appliquer, à moins peut-être de la redéfinir pour intégrer ces nouveaux paramètres. Toute tentative de fidélité au style et au sémantisme du texte initial serait maladroite. Elle aboutirait paradoxalement à une traduction contraire à la visée initiale du livre, trahissant par là-même les intentions de l'auteur et des éditeurs. [...] Il lui assure en traduction une réception correspondant à celle qu'il a eue en langue initiale. »

¹⁴² Les tronçons du texte annotés sont ceux ayant conduit, dans au moins *une* des deux traductions, à un phénomène de rationalisation.

compte-rendu détaillé.

Voici, pour l'heure, le fruit de cette expérience :

**E – Analyse de deux traductions françaises
d'extraits d'anglais pragmatique choisis du site
www.ukbutterflies.co.uk**

a – Tableau 3

TEXTE ORIGINAL	TRADUCTION 1 (AQUITAINE TRADUCTION)	TRADUCTION 2 (A4TRADUCTION)	TENDANCE RATIONALISANTE REPRESENTEE
<p>The Chequered Skipper is confined to north-west Scotland where it was first discovered in 1942, <u>and where</u>¹ its distribution is centred on Fort William <u>and where</u>¹ the larval foodplant is Purple Moor-grass. This species formerly occurred in England, inhabiting larger oak woods of central and east England, where False Brome (<i>Brachypodium sylvaticum</i>) was used as the larval foodplant.</p> <p>Good weather is required to see this species, which is often difficult to find during the flight period in</p>	<p>L'Échiquier, ou Hespérie du brome, vit uniquement dans le nord-ouest de l'Écosse, où il a été découvert pour la première fois en 1942. <u>Sa</u>¹ répartition est localisée à Fort William et aux endroits <u>où pousse</u>¹ la molinie bleue, plante hôte de sa chenille.</p> <p>Cette espèce était anciennement présente dans le centre et l'est de l'Angleterre, où elle résidait dans des forêts de chênes de grande taille abritant le brachypode des bois (<i>Brachypodium sylvaticum</i>), qui servait de plante hôte à sa chenille.</p> <p>Il n'est possible d'observer cette espèce que par beau temps, mais dans le nord-ouest de l'Écosse, une telle condition est plutôt rare durant sa période de vol !</p>	<p>L'Échiquier ou Hespérie du brome se rencontre uniquement dans le nord-ouest de l'Écosse où il a été découvert en 1942. <u>Il</u>¹ est présent autour de Fort William et dans toutes les zones <u>où pousse</u>¹ la molinie bleue, principale source de nourriture de ses larves. Auparavant, cette espèce vivait principalement dans les vastes forêts de chênes du centre et de l'est de l'Angleterre où le brachypode des bois (<i>Brachypodium sylvaticum</i>) servait de plante nourricière aux larves.</p> <p>Pour l'observer, de bonnes conditions météorologiques sont nécessaires, ce qui est souvent rare durant sa période de vol dans le</p>	<p>1) Rétablissement de l'ordre canonique de l'énumération (liste d'éléments qualifiant/identifiant l'insecte).</p>

<p>north-west Scotland! In inclement weather, the adults shelter deep within grass tussocks. The males are the most-frequently encountered of the two sexes <u>and</u>² are territorial. They take up position on a suitable perch from which they fly out to investigate any passing object and competing males are soon seen off. [...]</p> <p>This species inhabits rough grassland, where tall grasses grow, and may occur on roadside verges, beside hedgerows, on overgrown downland, in woodland clearings and along woodland rides. The main foodplant is Yorkshire-fog, a common grass in the British Isles, although other grasses are also used.</p> <p>The male Small Skipper is territorial, and can be found resting on suitable perches from which it intercepts any passing butterfly. The male is the more active of the two sexes; females</p>	<p>Par mauvais temps, les adultes se réfugient au fond de touffes d'herbes. Des deux sexes, les mâles se rencontrent le plus fréquemment. <u>Ils ont</u>² un comportement territorial. Ils se juchent en un point d'où ils peuvent s'envoler pour intercepter tout ce qui passe et les autres mâles concurrents sont rapidement éloignés. [...]</p> <p>Cette espèce vit dans des prairies sauvages couvertes d'herbes hautes. Elle peut se rencontrer le long des routes, aux abords des haies, sur les collines où abonde la végétation, dans les clairières et en bordure des chemins forestiers. Sa plante hôte principale est la houlque laineuse, une herbe commune dans les îles britanniques. Mais d'autres plantes sont également utilisées.</p> <p>Chez les Hespéries de la houque, le mâle a un comportement territorial. Il se tient immobile sur des points élevés d'où il peut intercepter tous les papillons qui passent. Le mâle est le plus actif des deux sexes, la</p>	<p>nord-ouest de l'Écosse ! Lorsque les conditions ne s'y prêtent pas, les adultes se réfugient au plus profond des massifs d'herbe. Des deux sexes, les mâles sont les plus faciles à observer <u>et ont</u>² un comportement territorial. Ils se posent en hauteur d'où ils peuvent étudier les alentours et chasser les mâles rivaux. [...]</p> <p>Cette espèce vit dans les hautes herbes des prairies sauvages et peut être observée sur l'herbe le long des routes, près de haies, dans les plaines couvertes d'herbes hautes, dans les clairières boisées et le long des chemins forestiers. Elle se nourrit principalement de houlque laineuse, un type d'herbe répandu dans les Îles britanniques, bien qu'elle se nourrisse aussi d'autres espèces d'herbe.</p> <p>L'Hespérie de la houque mâle est territorial et peut être observé posé en hauteur d'où il peut intercepter les papillons qui viendraient à passer. Des deux sexes, les mâles sont les plus actifs, <u>puisque les femelles sont</u>³</p>	<p>2) Passage d'un point de vue externe à un point de vue interne → forme de neutralisation.</p> <p>3) La deuxième traduction semble</p>
---	---	---	--

<p><u>being</u>³ more sedentary. Females exhibit unusual behaviour when egg-laying. The female will alight on a dead stem of Yorkshire-fog, <u>and then</u>⁴ move backwards down the stem, probing the sheath as she moves. [...]</p>	<p>femelle <u>étant</u>³ plus sédentaire. La femelle adopte un comportement peu commun au moment de la ponte. Elle se pose sur une tige morte de houlque laineuse <u>puis</u>⁴ descend le long de cette tige en explorant progressivement la gaine. [...]</p>	<p>plus sédentaires. Elles ont un comportement inhabituel en période de ponte. Elles se posent sur des tiges de houlque laineuse mortes <u>puis</u>⁴ descendent le long des tiges afin d'explorer l'enveloppe des tiges sur son passage. [...]</p>	<p>confirmer notre hypothèse sur la différence énonciative entre –ing et –ant.</p> <p>4) Confirmation de la tendance à traduire « and then » par « puis ».</p>
<p>Despite its name, the Essex Skipper is now found over much of the southern half of England <u>and</u>⁵ it was first recorded in Wales in 2000. It is believed that the increase in distribution was assisted by the steep and grass-covered embankments that are often found on motorways and major trunk roads which acted as corridors – allowing it to reach new locations more easily. [...]</p>	<p>L'Hespérie du dactyle, bien qu'il soit connu en Grande-Bretagne sous le nom d'Hespérie d'Essex, occupe plus de la moitié sud de l'Angleterre. <u>Ce papillon</u>⁵ a été observé pour la première fois au pays de Galles en 2000. La progression de sa distribution a peut-être été favorisée par la présence de remblais escarpés et couverts d'herbe le long des autoroutes et de grands axes routiers qui, faisant pour eux office de couloirs, leur permettent d'atteindre aisément de nouveaux territoires. [...]</p>	<p>Contrairement à ce qu'indique son nom, l'Hespérie du dactyle (en anglais Essex Skipper) est maintenant répandu dans la moitié sud de l'Angleterre <u>où</u>⁵ il a été observé pour la première fois en 2000. Il semble que sa présence accrue dans la région soit liée aux talus abrupts couverts d'herbe le long des autoroutes et des routes à fort trafic qui ont servi de corridors et ont ainsi facilité la colonisation de nouvelles régions. [...]</p>	<p>5) Rationalisation du « and » d'emphase.</p>
<p>The pupa is attached to a stem of the foodplant by a silk girdle and the cremaster <u>and</u>⁶ is often quite conspicuous and easy to find. This stage typically lasts around 3 weeks, depending on</p>	<p>La chrysalide s'attache à la tige de la plante hôte au moyen d'une ceinture de soie et du crémaster. <u>Elle</u>⁶ est souvent voyante et facile à repérer. Ce stade dure environ trois semaines, en fonction de la température. [...]</p>	<p>La nymphe s'accroche à une tige de la plante nourricière grâce à un fil de soie et à son crémaster <u>ce qui</u>⁶ la rend bien visible et facile à observer. Cette phase dure en général environ 3 semaines en fonction de la température ambiante.</p>	<p>6) Passage d'un point de vue interne à un point de vue externe : forme de neutralisation dans la trad. 1, de renforcement syntaxique dans la trad.</p>

<p>temperature. [...]</p> <p>This species is found in a wide variety of habitats and can turn up almost anywhere, including gardens, allotments, parks, meadows, open grassland, and hedgerows. [...]</p> <p>This is a common butterfly of damp grassland and woodland rides <u>and</u>⁷ is often mistaken for its cousin, the Small White. It can be found from spring through to autumn in parks and gardens, as well as less-urban areas such as meadows and woodland rides.</p> <p>The butterfly can be found in a variety of locations, including parks, gardens, meadows, woodland rides, hedgerows and, in fact, anywhere foodplants and nectar sources exist. This species favours damp areas but can also be found in small sheltered</p>	<p>Cette espèce réside dans une large variété d'habitats et peut apparaître presque partout, notamment dans les jardins, les parcelles de terre, les parcs, les prés, les prairies ouvertes et les haies. [...]</p> <p>Ce papillon commun dans les prés humides et les chemins forestiers <u>est souvent confondu</u>⁷ avec son cousin, la Piéride de la Rave. Il est présent de l'été à l'automne sans interruption dans les parcs et les jardins, ainsi que dans des zones non urbaines telles que les prairies et les chemins forestiers.</p> <p>Le papillon vit dans des territoires variés, notamment les parcs, les jardins, les prairies, les chemins forestiers, les haies et en fait partout où il peut trouver des plantes hôtes et des sources de nectar. Cette espèce aime les zones humides mais peut aussi se trouver dans des petites poches protégées comme des carrés de broussailles, <u>ou</u>⁸</p>	<p>[...]</p> <p>Cette espèce occupe divers habitats et peut être observée pratiquement partout, notamment dans les jardins, les parcs, les zones marécageuses, les prairies et les haies. [...]</p> <p>Cette espèce est commune aux prairies humides et aux chemins forestiers <u>et</u>⁷ <u>est</u> souvent confondue avec son cousin le Petit blanc. Elle peut être observée du printemps à l'automne dans les parcs et les jardins ainsi que dans des zones moins urbaines telles que les zones marécageuses et les chemins forestiers.</p> <p>Ce papillon vit dans divers environnements, notamment dans les parcs, les jardins, les zones marécageuses, les chemins forestiers ou les haies et pratiquement partout où il peut trouver des plantes nourricières et des sources de nectar. Cette espèce privilégie les zones humides mais peut aussi vivre dans des</p>	<p>2.</p> <p>7) Passage d'un point de vue interne à un point de vue externe : forme de neutralisation dans la trad. 1 + accessoirement, la trad. 1, de par son élaboration syntaxique manifeste, permet d'éviter une répétition maladroite du son [e] (maladresse que n'évite pas la traduction 2.</p> <p>8) Les deux traductions relèvent manifestement du principe de la clôture syntaxique (par le biais de « ou », qui sert à expliciter la structure).</p>
---	--	--	---

<p>pockets, such as patches of scrub, in dry <u>and</u>⁸ open habitat such as chalk grassland.[...]</p> <p>The larva feeds during both day and night <u>and</u>⁹ this stage typically lasts between 3 and 4 weeks. [...]</p> <p><u>The larva</u> is extremely well-camouflaged and, in later stages when <u>the larva</u> lies under an oak bud, is very difficult to locate. Some have suggested that the best method to find larvae is by feel, rather than sight! The larva rests during the day, feeding only at night <u>and</u>¹⁰ there are 3 moults in total. [...]</p> <p>This butterfly is never found far from its larval foodplant of elm, Wych Elm <u>being</u>¹¹ preferred. Flowering elms are usually essential for successful larval development <u>and this</u>¹² therefore suggests a</p>	<p>dans des habitats secs <u>et</u> ouverts tels que les pelouses calcaires. [...]</p> <p>La chenille se nourrit le jour et la nuit. <u>Elle</u>⁹ donne en général un papillon au bout de 3 à 4 semaines. [...]</p> <p><u>La larve</u> est remarquablement bien camouflée et, au cours des derniers stades de développement, lorsqu'<u>elle</u> repose sous un bourgeon de chêne, il est très difficile de la repérer. Certains ont même suggéré que le meilleur moyen de trouver ces larves est de recourir au toucher plutôt qu'à la vue ! La larve est au repos pendant la journée et ne se nourrit que pendant la nuit. <u>Elle</u>¹⁰ connaît au total trois mues. [...]</p> <p>Ce papillon ne se trouve jamais loin de la plante hôte de sa chenille, l'orme ; <u>sa</u> <u>préférence</u> va¹¹ à l'orme blanc. Les ormes en fleurs sont souvent essentiels au bon développement des larves. <u>Il semble donc</u>¹² que pour cette espèce, les arbres doivent avoir une</p>	<p>petites zones abritées, telles que les broussailles, <u>ou</u>⁸ dans des habitats ouverts <u>et</u> secs tels que les prairies calcaires. [...]</p> <p>Les larves se nourrissent le jour et la nuit <u>et</u>⁹ cette phase dure généralement entre 3 et 4 semaines. [...]</p> <p><u>Elles</u> sont extrêmement bien cachées et, durant les phases suivantes, si <u>elles</u> se trouvent sous des bourgeons de chênes, <u>elles</u> sont particulièrement difficiles à déceler. Certaines personnes suggèrent que le meilleur moyen de déceler la présence d'une larve est de toucher la plante et non de l'observer. Les larves dorment la journée, <u>ne</u>¹⁰ se <u>nourrissent</u> que la nuit <u>et muent</u> à trois reprises au total. [...]</p> <p>Cette espèce ne s'éloigne jamais de l'orme, la plante nourricière de ses larves, <u>et privilégie</u>¹¹ l'orme blanc. Les ormes en fleurs sont en règle générale essentiels au bon développement des larves, <u>ce qui</u>¹² nécessite <u>donc</u> une certaine maturité de</p>	<p>9) Neutralisation du « and » d'emphase/de subjectivité (visible dans la traduction 1) + souci stylistique (évitement de la répétition de « et ») ?</p> <p>[évitement de la répétition : « the larva » ... « elle ».]</p> <p>10) « And » de relance emphatique : neutralisation dans la traduction 1, évitement par complexification syntaxique (introduction d'une structure énumérative) dans la traduction 2.</p> <p>11) Divergence énonciative entre –ing et –ant.</p> <p>12) Confirme la tendance (de renforcement</p>
---	---	--	---

<p>certain maturity of tree, although there is some evidence that this species has successfully used non-flowering elms on occasion. Favourite sites are elms on the edge of deciduous woodland, but this species can also be found in more open habitat such as roadside verges if suitable elms are present. [...]</p>	<p>certain maturité, bien qu'il existe de rares exemples d'utilisation d'ormes non florifères. Les sites les plus appréciés sont les ormes bordant les forêts d'arbres à feuilles caduques, mais cette espèce réside également dans des habitats plus ouverts tels que les bas-côtés des routes, si des ormes adéquats y sont présents. [...]</p>	<p>l'arbre. Toutefois, certains éléments tendent à prouver que des ormes qui ne sont pas en fleurs aient été utilisés avec succès par cette espèce. Ses sites préférés sont les ormes situés à la lisière des régions boisées de feuillus mais elle peut aussi être observée dans un habitat plus ouvert tel que des bandes de verdure le long des routes en cas de présence d'ormes. [...]</p>	<p>syntactique de « and this »).</p>
<p>The Small Copper is a fast <u>fly</u>¹³ butterfly that, once settled, is unmistakable with its bright copper-coloured forewings. It is a widespread species and a familiar <u>and</u>¹⁴ welcome sight for many naturalists throughout the summer months.</p>	<p>Le Cuivré commun est un papillon <u>au vol rapide</u>¹³; ses ailes avant, aux couleurs vives et cuivrées, le rendent facilement reconnaissable. Cette espèce est <u>répandue et courante</u>.¹⁴ Durant la période estivale, de nombreux naturalistes <u>se réjouissent</u>¹⁴ de pouvoir l'observer.</p>	<p>Le Cuivré commun est un papillon <u>qui vole vite</u>¹³ et qui, une fois posé, ne peut être confondu avec aucun autre papillon du fait de la couleur cuivrée vive de ses ailes antérieures. Cette espèce <u>est répandue et est connue et appréciée</u>¹⁴ de nombreux naturalistes durant la période estivale.</p>	<p>13) Confirme notre hypothèse d'une divergence énonciative entre –ing et –ant. 14) La traduction 1 confirme notre hypothèse de la « clôture syntaxique » de l'énumération en français ; la traduction 2, au premier abord, semble très maladroite du fait de la répétition du son [e] (<u>est répandue et est</u> etc.).</p>
<p>Upperside ground colour can vary from pure silver-white through oranges and fiery reds, to deeply suffused specimens that appear almost entirely black.</p>	<p>La couleur de fond de la face supérieure peut aller d'un blanc argenté pur à des teintes orangées et rougeoyantes. Chez certains spécimens, cette teinte est si profonde qu'elle semble presque noire. La bande de</p>	<p>La couleur majoritaire de la partie supérieure de ses ailes peut varier du blanc argenté à des teintes plus sombres en passant par le rouge orangé éclatant. Certains spécimens semblent même être</p>	

<p>The amount of copper on the hindwing band can be greatly exaggerated or reduced to the point of absence. The number, size, and shape of the black forewing spots can also vary considerably on both the upperside and underside; <u>and</u>¹⁵ <u>even</u> the tails on the hind wings can be markedly exaggerated in length. Heavy suffusion on the upperside is probably environmentally triggered and can sometimes be met with relative frequency in the autumn generation following a particularly hot summer. [...]</p>	<p>cuivre des ailes arrière peut être épaisse ou si étroite qu'elle n'est pas visible. Le nombre, la taille et la forme des points qui ornent les ailes avant peuvent varier considérablement, tant sur la face supérieure que sur la face inférieure ; <u>les queues</u>¹⁵ des ailes arrière peuvent être exagérément longues. Les teintes profondes de la face supérieure sont probablement dues à des causes environnementales et peuvent apparaître relativement fréquemment chez la génération automnale, après un été particulièrement chaud. [...]</p>	<p>pratiquement noirs. La couleur cuivrée présente sur la bande de l'aile postérieure peut être largement accentuée ou réduite jusqu'à disparaître presque entièrement. Le nombre, la taille et la forme des points noirs sur l'aile antérieure peuvent aussi varier considérablement à la fois sur la partie supérieure et sur la partie inférieure, <u>tout comme</u>¹⁵ la taille des queues des ailes postérieures de cette espèce. Les nombreuses suffusions présentes sur la partie supérieure de l'aile sont probablement liées à des facteurs environnementaux et peuvent parfois être encore plus fréquentes au sein de la génération automnale si l'été a été particulièrement chaud. [...]</p>	<p>15) Confirme notre hypothèse sur la traduction de « ; and ».</p>
<p>This species only flies in sunshine <u>and therefore</u>¹⁶ relies on good weather to allow it to fly <u>and, therefore</u>¹⁷, court, mate and lay eggs. The males set up loose territories and will intercept any creature that flies past. If</p>	<p>Cette espèce vole uniquement par journée ensoleillée. <u>Le vol, et par conséquent</u>¹⁶ la parade nuptiale, l'accouplement et la ponte, <u>ne sont donc</u>¹⁷ <u>possibles</u> que dans des conditions météorologiques favorables. Le mâle s'installe sur des territoires mal délimités et intercepte toutes</p>	<p>Cette espèce ne se déplace qu'au soleil <u>et doit donc</u>¹⁶ attendre des conditions météorologiques favorables pour voler <u>mais surtout</u>¹⁷ pour entamer une parade nuptiale, pour s'accoupler et pondre des œufs. Les mâles vivent dans des zones</p>	<p>16) et 17) Confirment notre hypothèse sur la traduction de « and therefore ».</p>

<p>a virgin female is encountered then the two will typically settle, and the male will flap his wings for a short time before mating takes place. [...]</p>	<p>les créatures qui volent devant lui. Si une femelle vierge apparaît, en général, les deux papillons se posent et le mâle bat des ailes pendant une courte période avant que l'accouplement n'ait lieu. [...]</p>	<p>découvertes et interceptent tout ce qui croisera leur chemin. Si un mâle rencontre une femelle vierge, ils se poseront et le mâle battra des ailes pendant un court instant avant que l'accouplement n'ait lieu. [...]</p>	
<p>Suitable sites for this species are those that are sheltered and contain a good amount of Kidney Vetch, together with grasses and shrubs which are used for perching and roosting. A wide variety of habitats is used, including unimproved chalk and¹⁸ <u>limestone grassland, abandoned quarries, road and railway embankments and¹⁹ woodland rides and clearings.</u> [...]</p>	<p>Cette espèce aime les sites abrités qui contiennent une bonne quantité d'anthyllides vulnérables ainsi que des herbes et des buissons sur lesquels les papillons peuvent se percher pour imposer leur présence. Les habitats sont <u>très variés</u> : <u>prairies calcaires en friche¹⁸, carrières désaffectées, ¹⁹bas-côtés des routes et des chemins de fer, chemins forestiers et clairières.</u> [...]</p>	<p>Ces espèces privilégient les sites où ils peuvent se réfugier et où sont présents en grande quantité les anthyllides vulnérables ainsi que les herbes et arbustes utilisés pour se poser. Divers habitats sont utilisés y compris les <u>prairies calcaires naturelles¹⁸, les carrières abandonnées, ¹⁹les bordures de routes et de voies ferrées, les chemins forestiers et les clairières.</u> [...]</p>	<p>18) et 19) Confirment notre hypothèse sur la structure canonique de l'énumération en français.</p>
<p>For many years, the Northern Brown Argus was considered to be a subspecies of the Brown Argus. However, it is now believed that this is a distinct species in its</p>	<p>Pendant de nombreuses années, l'Argus de l'hélianthème a été considéré comme une sous-espèce de l'Argus brun. Cependant, on pense aujourd'hui qu'il s'agit d'une espèce à part entière <u>qui²⁰</u></p>	<p>Pendant de nombreuses années, l'Argus de l'hélianthème a été considéré comme une sous-espèce de l'Argus brun. Toutefois, les spécialistes sont maintenant convaincus</p>	<p>20) Étoffement du « and » d'emphase. 21) La traduction 2 confirme notre hypothèse sur la divergence énonciative entre –ing et –ant.</p>

<p>own right <u>and</u>²⁰ has a different flight time and different number of broods - this species <u>being</u>²¹ single-brooded. Although very similar in appearance to a Brown Argus, the two can be separated by location in the British Isles, since the Northern Brown Argus is found only in the north of England <u>and</u>²² Scotland. [...]</p>	<p>se distingue par sa période de vol et le nombre de pontes, cette espèce <u>ne pondant</u>²¹ qu'une seule fois. Malgré une grande ressemblance avec l'Argus brun, ces deux espèces ne résident pas dans les mêmes régions des îles britanniques : l'Argus de l'hélianthème se rencontre uniquement <u>au nord de l'Angleterre et en</u>²² <u>Écosse.</u> [...]</p>	<p>qu'il s'agit d'une espèce totalement distincte <u>qui</u>²⁰ possède une période de vol et un nombre de couvains différents <u>puisque</u>²¹ ne donne naissance qu'à une seule génération par an. Bien que son apparence soit similaire à celle de l'Argus brun, ces deux espèces se distinguent de part leur localisation dans les Îles britanniques, l'Argus de l'hélianthème n'étant présent qu'<u>au nord de l'Angleterre et de</u>²² <u>l'Écosse.</u> [...]</p>	<p>22) Il y a deux interprétations possibles du rapport de coordination en anglais : a) <i>the Northern Brown Argus is found: only in the north of England / and IN SCOTLAND</i> ; b) <i>it is found: only in the north of England / and IN THE NORTH OF SCOTLAND</i>. Les traducteurs ont donc tranché : l'un pour la première option, l'autre pour la deuxième. L'un d'eux a par conséquent commis un faux-sens. Mais lequel ?</p>
<p>The blue form of the female in which the blue scaling extends over the fore and hind wings obliterating the brown ground colour except along the costa and outer margins, <u>and with</u>²³ orange lunules present on all wings is called <i>ab. ceronus</i>. [...]</p>	<p>La femelle présente une forme bleue appelée <i>aberration ceronus</i> : ses écailles bleues s'étendent sur les ailes avant et arrière, masquant le brun de la couleur de fond - les côtes et la marge externe des ailes sont épargnées. <u>Des lunules</u>²³ de couleur orangée sont également présentes. [...]</p>	<p>La femelle sur laquelle des rayures bleues s'étendent sur les ailes antérieures et postérieures à la place du marron qui est la teinte majoritaire, sauf le long des bords extérieurs et la partie centrale, <u>et qui arbore</u>²³ des lunules orange sur les ailes est appelée <i>ab. ceronus</i>. [...]</p>	<p>23) Observance de la règle des 2 ET + étoffement (ou à l'inverse, dépouillement) en fonction du rapport logique interprété.</p>
<p>On the continent, this species can be one of the commonest species seen – <u>and</u>²⁴ one that will</p>	<p>En Europe continentale, cette espèce peut figurer parmi les plus communément observées.</p>	<p>Sur le continent, cette espèce est l'une des plus répandues <u>et</u>²⁴ <u>peut être observée</u> dans les zones marécageuses fleuries du</p>	<p>24) Rationalisation du « and » d' emphase.</p>

<p>turn up in any flowery meadow in southern and eastern Europe. It can also be found at both low and high altitude - up to 2000m. In all locations, it is considered to have one brood each year. [...]</p> <p>Males and females are similar in appearance, although females are slightly browner and larger, and²⁵ have more-<u>rounded wings</u>. The adults feed from honeydew and are particularly partial to Bramble blossom. It is not uncommon, on good sites, to see several White Admiral all feeding from the same Bramble patch. A downside of this, however, is that their wings can get tatty very quickly, as they move around Bramble blossom, <u>probing</u>²⁶ for nectar. The adults will also feed on salts and minerals from moist earth and animal droppings.</p> <p>The behaviour of the</p>	<p><u>Elle</u>²⁴ <u>apparaît</u> dans toute prairie en fleur du sud et de l'est de l'Europe. Elle se rencontre aussi bien en basse et en haute altitude (jusqu'à 2 000 m). Les observations indiquent que cette espèce a une ponte par an, quel que soit son lieu de résidence. [...]</p> <p>Les mâles et les femelles ont une apparence semblable, mais les femelles sont un peu plus brunes et plus grandes <u>et leurs ailes</u>²⁵ <u>sont plus arrondies</u>. Les adultes se nourrissent de miellat et sont très attirés par les fleurs de ronces. Sur des sites bien choisis, il n'est pas rare de voir plusieurs Petits sylvains se nourrir sur la même parcelle de ronces. L'inconvénient de ce comportement est que leurs ailes peuvent rapidement se détériorer, à mesure qu'ils explorent les ronces, <u>à la recherche de</u>²⁶ nectar. Les adultes se nourrissent également de sels et de minéraux provenant de la terre humide et des déjections animales.</p> <p>Durant la pondaison, la femelle adopte un</p>	<p>sud et de l'est de l'Europe. Elle est présente à la fois à basse et à haute altitude, jusqu'à 2 000 m. Dans toutes ces zones, elle ne semble avoir qu'un seul couvain par an. [...]</p> <p>Les mâles et les femelles ont des apparences similaires bien que les femelles soient légèrement plus marron et plus grandes <u>et que leurs ailes soient</u>²⁵ légèrement plus arrondies. Les adultes se nourrissent de miellat et sont particulièrement attirés par les bourgeons de ronces. Il est commun, dans certaines zones propices, d'observer plusieurs Amiraux se nourrir sur le même massif de ronces. Toutefois, cela présente un inconvénient : leurs ailes peuvent être très rapidement abîmées lorsqu'ils volent autour des ronces <u>à la recherche de</u>²⁶ nectar. Les adultes se nourrissent aussi des sels et des minéraux présents dans la terre humide et des déjections animales.</p> <p>Le comportement de la</p>	<p>25) Passage d'un verbe d'état à un verbe d'appartenance + règle de la clôture syntaxique (notamment dans la trad. 2).</p> <p>26) Confirme notre hypothèse sur la différence énonciative entre –ing et –ant.</p>
--	---	---	--

<p>female when egg-laying is in complete contrast to the normal soaring flights, <u>making</u>²⁷ her easy to spot. The female flits low in undergrowth or through shaded woodland, stopping <u>every now and again</u>²⁸ on the foodplant to lay a single egg. The female selects Honeysuckle that is in partial shade, often at the edge of a woodland ride or in lightly-shaded woodland. She also selects leaves on straggly pieces of isolated plant, rather than the lushest leaves that are often growing in full sun. [...]</p>	<p>comportement tout à fait différent de ses vols élanés habituels, <u>ce qui facilite</u>²⁷ son repérage. Elle vole alors au ras du sol dans les sous-bois ou à l'abri du soleil, dans les forêts. Elle s'arrête <u>épisodiquement</u>²⁸ sur la plante hôte pour y déposer un seul œuf. Elle choisit un chèvrefeuille partiellement ombragé, souvent en bord de chemin forestier ou dans une forêt légèrement ombragée. Elle sélectionne également des feuilles sur des plantes sèches et isolées, qu'elle préfère aux feuilles plus riches qui poussent souvent en plein soleil. [...]</p>	<p>femelle en période de ponte contraste totalement avec ses habitudes de vols, <u>ce qui permet</u>²⁷ de la repérer facilement. Elle vole à basse altitude dans les sous-bois ou dans les régions boisées et ombragées, s'arrêtant <u>ici et là</u>²⁸ sur des plantes nourricières afin de déposer un seul et unique œuf. Elle choisit des chèvrefeuilles en partie à l'ombre, souvent à la lisière d'un chemin forestier ou dans une zone boisée légèrement ombragée. Elle choisit aussi des plantes isolées possédant des feuilles éparses plutôt que celles possédant des feuilles plus abondantes qui poussent souvent en plein soleil. [...]</p>	<p>27) Même remarque sur la divergence énonciative entre –ing et –ant.</p> <p>28) Expression idiomatique constituée de deux adverbies coordonnés ; tendance à la condensation (cf. traduction 1).</p>
<p>In the afternoon, males set up territories, usually close to a nettle patch, where they rest of the foodplant or ground with their wings open, <u>waiting</u>²⁹ for a passing female. When a female enters the territory, a most curious courtship begins. The male approaches the female from behind and starts to "drum" his antennae on</p>	<p>L'après-midi, les mâles s'installent sur des territoires souvent proches d'une parcelle d'ortie, où ils reposent, sur la plante hôte ou sur le sol, ailes ouvertes, <u>dans l'attente du</u>²⁹ passage d'une femelle. Lorsqu'une femelle pénètre dans ce territoire, une parade des plus étranges commence. Le mâle s'approche de la femelle par derrière et commence à « battre » ses antennes sur les ailes arrière de cette dernière,</p>	<p>L'après-midi, les mâles établissent leur territoire, en règle générale à proximité de massifs d'orties ou à même le sol puis déploient leurs ailes <u>en attendant</u>²⁹ le passage d'une femelle. Lorsqu'une femelle pénètre sur son territoire, l'une des parades nuptiales les plus insolites peut alors commencer. Le mâle s'approche de la femelle par derrière et commence à « taper » ses antennes</p>	<p>29) Divergence énonciative entre –ing et –ant.</p>

<p>the hindwings of the female, <u>making</u>³⁰ a feint sound that is audible to the human ear. The female may fly a little distance, <u>with the male following</u>³¹, where the process repeats. This can go on for several hours with the couple spending a good amount of time basking together. Eventually, usually in early evening, the female will lead the male into vegetation, often a nettle patch, and crawl between stems <u>with the male following</u>³², where they eventually mate. They remain coupled until the following morning. [...]</p>	<p><u>produisant</u>³⁰ un son faible mais audible à l'oreille humaine. La femelle peut voler sur une petite distance, <u>suivie du mâle</u>³¹, et le processus se répète. Ceci peut durer plusieurs heures, et les deux papillons se réchauffent ensemble au soleil assez longtemps. Enfin, c'est souvent en début de soirée que la femelle entraîne le mâle dans la végétation, en général une parcelle d'orties. <u>Suivie du mâle</u>³², elle rampe entre les tiges et au bout d'un certain temps, ils s'accouplent. Ils restent accouplés jusqu'au lendemain matin. [...]</p>	<p>sur les ailes postérieures de celle-ci <u>ce qui provoque</u>³⁰ un bruit audible à l'oreille humaine. Parfois, la femelle prend un peu de distance <u>suivie par le mâle</u>³¹ et la parade nuptiale peut reprendre. Ils peuvent ainsi passer plusieurs heures ensemble au soleil. Généralement, en fin d'après-midi, la femelle conduit le mâle dans la végétation, souvent un massif d'orties, et se faufile, <u>suivie du mâle</u>³², entre les tiges où ils s'accoupleront. L'accouplement peut durer jusqu'au matin suivant. [...]</p>	<p>30) Divergence énonciative entre –ing et –ant (cf. traduction 2).</p> <p>31) Divergence énonciative entre –ing et –ant.</p> <p>32) Même remarque que précédemment.</p>
<p>On emerging from their eggs, Peacock larvae build a communal web near the top of the plant <u>and from which</u>³³ they emerge to bask and feed <u>and</u>³⁴ are usually highly conspicuous. As the larvae grow, they move to new plants, building new webs along the way. Webs are decorated with shed larval skins and</p>	<p>Lorsqu'elles éclosent, les larves de Paon du jour tissent une toile qu'elles partagent, à proximité du sommet d'une plante. <u>De là</u>³³, elles peuvent sortir pour se réchauffer au soleil et se nourrir. <u>Elles</u>³⁴ sont en général très faciles à repérer. À mesure que les larves grossissent, elles se déplacent vers de nouvelles plantes et tissent de nouvelles toiles en chemin. Ces toiles portent les peaux</p>	<p>Lorsqu'elles sortent des œufs, les larves de Paon du jour tissent une toile près du sommet de la plante <u>où</u>³³ elles viennent d'éclore afin de se reposer au soleil et de se nourrir, <u>ce qui</u>³⁴ les rend généralement bien visibles. Durant leur développement, elles se déplacent vers d'autres plantes en tissant au passage de nouvelles toiles. Ces toiles sont couvertes de lambeaux de</p>	<p>33) Ceci semble confirmer l'hypothèse évoquée au chapitre IV (i. e. traduction de « and of which »).</p> <p>34) Règle des 2 ET + passage d'un point de vue externe à un point de vue interne.</p>

<p>droppings and are easily found. [...]</p> <p>The courtship flight of this butterfly is one of the most spectacular of all the British species. The female flies in a straight line while the male continuously loops under, <u>in front and then over the top of</u>³⁵ the female. With the courtship flight over, the pair lands on a convenient platform where the male showers the female in scent scales. The male then draws the female's antennae over the sex brand and mating subsequently takes place. [...]</p> <p>When weather conditions are suitable, males can be seen <u>patrolling</u>³⁶ <u>back and forth</u>³⁷ low over the ground, in search of a mate. Any brown object is investigated in the hope of finding a virgin female. [...]</p>	<p>abandonnées des larves et leurs excréments, et sont faciles à trouver. [...]</p> <p>La parade nuptiale de ce papillon est l'une des plus spectaculaires parmi les espèces vivant en Grande-Bretagne. La femelle vole en ligne droite tandis que le mâle encercle la femelle <u>dans un vol incessant</u>³⁵. Lorsque la parade nuptiale est terminée, le couple atterrit sur une plate-forme adaptée où le mâle répand sur la femelle le parfum de ses androconies. Le mâle attire les antennes de la femelle par-dessus ses androconies et l'accouplement a ensuite lieu. [...]</p> <p>Lorsque les conditions météorologiques le permettent, il est possible de voir les mâles <u>surveiller leur territoire en volant</u>³⁶ <u>d'avant en arrière</u>³⁷, au ras du sol, à la recherche d'une femelle. Tout objet brun est observé, dans l'espoir de trouver une femelle vierge. [...]</p>	<p>peau et d'excréments et sont faciles à repérer. [...]</p> <p>Le vol nuptial de ce papillon est l'un des plus spectaculaires des espèces britanniques. La femelle vole en ligne droite alors que le mâle effectue des boucles en-dessous, devant <u>puis</u>³⁵ au-dessus d'elle. Une fois le vol nuptial terminé, les deux papillons se posent sur une plateforme adaptée où le mâle recouvre la femelle d'androconies. Ensuite, il place les antennes de la femelle sur son organe copulateur et l'accouplement commence. [...]</p> <p>Lorsque les conditions météorologiques sont favorables, il arrive d'apercevoir les mâles <u>faire des allers et retours</u>^{36/37} à la recherche d'une partenaire. Chaque objet de couleur marron est étudié dans l'espoir de découvrir une femelle vierge. [...]</p>	<p>35) La traduction 1 illustre la tendance à la condensation ; la traduction 2 confirme notre hypothèse sur la traduction de « and then ».</p> <p>36) Divergence énonciative entre –ing et –ant.</p> <p>37) Expression idiomatique (impossibilité d'une traduction littérale).</p>
---	--	--	---

<p>Early morning is a good time to see this species, as it warms up with wings held open absorbing the sun's rays. This species can be quite conspicuous, even from a distance, as it may be the only white object among the grassland. At good sites it is not uncommon at good sites to see a flower head <u>containing</u>³⁸ several adults all <u>vying</u>³⁹ for space as they feed. When the weather is dull, <u>and</u>⁴⁰ at night, the adults will rest on grass stems, as well as the flowerheads of any of their nectar sources, such as Thistle or Knapweed. [...]</p>	<p>Les premières heures du matin sont indiquées pour observer cette espèce, qui se réchauffe, ailes ouvertes, en absorbant les rayons du soleil. Les papillons de cette espèce sont assez faciles à repérer, même de loin, car ils peuvent être les uniques objets blancs de la prairie. Dans les sites favorables, il n'est pas rare de voir des capitules <u>dans lesquels</u>³⁸ plusieurs adultes en train de se nourrir <u>se disputent</u>³⁹ l'espace. Par temps maussade, <u>et</u>⁴⁰ la nuit, les adultes se reposent sur des tiges d'herbe et sur les capitules de leurs sources de nectar, qui peuvent être le chardon ou la centaurée. [...]</p>	<p>La période idéale pour observer cette espèce est le petit matin puisque les papillons en profitent pour se réchauffer en déployant leurs ailes dans les rayons du soleil. Cette espèce est facilement observable, même de loin, puisqu'il s'agira du seul objet blanc au milieu de la verdure. Dans les zones propices, il n'est pas rare d'observer plusieurs adultes <u>en train de se nourrir</u>³⁹ <u>au sommet d'une même plante</u>³⁸ <u>en luttant</u>³⁹ pour l'espace. Par temps maussade <u>ou</u>⁴⁰ la nuit, les adultes se posent sur des brins d'herbe ou au sommet de fleurs dont ils tirent le nectar, telles que le chardon ou la centaurée. [...]</p>	<p>38) et 39) Divergence énonciative entre –ing et –ant.</p> <p>40) Problème de la clôture syntaxique.</p>
<p>The male is more-often seen than the female and is territorial, usually perching on the bare ground that typifies their habitat or, occasionally, on a tree trunk or boulder. The male flies up to investigate any passing object and, if he encounters a female, the two will land on the ground. The male lands</p>	<p>Le mâle est plus fréquemment observé que la femelle et a un comportement territorial. Il se tient généralement perché sur le sol nu (un aspect typique de son habitat) ou parfois sur le tronc d'un arbre ou sur un rocher. Le mâle s'envole pour inspecter tout ce qui passe et, s'il rencontre une femelle, ils atterriront tous deux sur le sol. Le mâle atterrit immédiatement</p>	<p>Le mâle est plus facile à observer que la femelle et est plus territorial. Il se pose généralement à même le sol, son habitat naturel, voire parfois sur un tronc d'arbre ou un rocher. Le mâle se déplace afin d'étudier ce qui l'entoure et s'il rencontre une femelle, ils se poseront tous les deux sur le sol. Il atterrira directement derrière elle avant de la contourner</p>	

<p>immediately behind her before moving around to face her head on. An unreceptive female will flutter her wings while a virgin female will remain still, <u>encouraging</u>⁴¹ the male to perform an elaborate courtship.</p>	<p>derrière la femelle avant de se déplacer pour lui faire front. Une femelle non réceptive battra des ailes, alors qu'une femelle vierge restera immobile, <u>encourageant</u>⁴¹ le mâle à exécuter une danse nuptiale élaborée.</p>	<p>pour lui faire face. Une femelle non-réceptive battra des ailes alors qu'une femelle vierge restera immobile, <u>encourageant ainsi</u>⁴¹ le mâle à se lancer dans une parade nuptiale élaborée.</p>	<p>41) Divergence entre –ing et –ant (en particulier, dans la traduction 2, avec l'étoffement par « ainsi »).</p>
<p>He starts by flicking his wings upward to reveal the orange patches found on the underside of the forewings. He then flicks his wings open and shut for a short time before bowing to the female and slowly bringing his wings together, when the female's antennae are brought together over the sex brands found on the male's forewings, as the male returns to an upright position. [...]</p>	<p>Il commence par soulever ses ailes d'un mouvement sec afin de révéler les taches orange ornant l'intérieur de ses ailes avant. Ensuite, il ouvre et ferme rapidement ses ailes pendant un court moment avant de saluer la femelle et de rassembler ses ailes. C'est alors que les antennes de la femelle se positionnent par-dessus les androconies des ailes avant du mâle, au moment où celui-ci se redresse. [...]</p>	<p>Il commencera par déployer ses ailes vers le ciel afin de rendre visible les parties orange qui se trouvent sous ses ailes antérieures. Ensuite, il battra des ailes pendant un court instant avant de se courber devant la femelle et de lentement joindre ses ailes. Lorsque les antennes de la femelle se rejoignent sur les organes copulateurs présents sur les ailes antérieures du mâle, celui-ci peut alors se redresser. [...]</p>	
<p>This butterfly is found throughout most of England, Wales and the south of Ireland, <u>being</u>⁴² common in the south of its range, <u>becoming</u>⁴³ scarcer further north. The habitat it requires is found over most of the</p>	<p>Ce papillon vit presque partout en Angleterre, au pays de Galles et dans le sud de l'Irlande. <u>Il est commun</u>⁴² dans le sud de ce territoire <u>et se fait plus rare</u>⁴³ au nord. L'habitat qui lui convient est présent sur pratiquement l'ensemble des</p>	<p>Ce papillon peut être observé dans la majeure partie de l'Angleterre, du Pays de Galles et du sud de l'Irlande <u>où il est commun</u>⁴² dans la partie méridionale <u>et plus rare</u>⁴³ dans la partie septentrionale. Son habitat privilégié est</p>	<p>42) et 43) Divergence entre –ing et –ant. 44) Confirmation de notre hypothèse sur la traduction de ce type</p>

<p>British Isles, <u>and so</u>⁴⁴ we can only assume that the restriction to its range is governed primarily by climate. Colonies vary greatly in size, depending on the available habitat, ranging from a few dozen individuals to several thousand.</p>	<p>îles britanniques. <u>La disparité de son territoire peut donc</u>⁴⁴ s'expliquer par le climat, mais il ne s'agit là que d'une hypothèse. La taille des colonies est très variable et dépend de l'habitat disponible. Une colonie peut compter entre quelques douzaines et plusieurs milliers d'individus.</p>	<p>répandu dans une grande partie des Îles britanniques <u>et il semblerait que</u>⁴⁴ son territoire ne soit limité en grande partie que par le climat environnant. La taille des colonies varie considérablement en fonction de l'habitat disponible, allant que quelques dizaines d'individus à plusieurs milliers.</p>	<p>de « structure redondante ».</p>
<p>This species can be found wherever shrubs grow close to rough grassland. In fact, some of the largest colonies can be found at field edges and along hedgerows <u>and</u>⁴⁵ we can expect to find this butterfly in scrubby grassland, woodland rides, country lanes, hedgerows and the like anywhere within its range. [...]</p>	<p>Cette espèce peut résider partout où des buissons poussent, à proximité de prairies sauvages. En fait, certaines des colonies les plus importantes vivent en bordure des champs et le long des haies, <u>et</u>⁴⁵ ce papillon est souvent présent dans les prairies arbustives, les chemins forestiers, les routes de campagne, les haies et autres végétaux du même type poussant dans son aire de résidence. [...]</p>	<p>Cette espèce peut être observée dans les zones où poussent des arbustes à proximité de prairies naturelles. En effet, parmi les plus grandes colonies, certaines ont été observées en bordure de champs et le long de haies <u>et il semblerait que</u>⁴⁵ ce papillon privilégie donc les broussailles, les chemins forestiers, les routes de campagne, les haies et tout habitat similaire sur son territoire. [...]</p>	<p>45) Rationalisation du « and » d'emphase (en particulier dans la traduction 2, où l'ajout du verbe « sembler » explicite le rapport subjectif/perceptif).</p>
<p>The Meadow Brown is one of our commonest and most widespread butterflies, and a familiar site throughout the summer months across the British Isles. This is a highly variable species, particularly with</p>	<p>Le Myrtil est l'un des papillons les plus communs et les plus répandus du Royaume-Uni et il se rencontre souvent durant la période estivale, sur l'ensemble des îles britanniques. Cette espèce est extrêmement variable, en particulier en ce qui</p>	<p>Le Myrtil est l'un des papillons les plus communs et les plus répandus et il est courant de l'observer durant la période estivale dans les Îles britanniques. Les caractéristiques de cette espèce sont extrêmement variées, notamment la</p>	

<p>respect to the amount of orange on the forewings and the number of black spots found on the underside of the hindwings. [...]</p> <p>This is a widespread butterfly and can be found over most of the British Isles, <u>with the exception of the Shetlands and⁴⁶ Orkneys and mountainous regions</u>. It lives in discrete colonies <u>and adults rarely venture far from the colony⁴⁷</u>. However, the odd adult will venture further afield and will colonise nearby habitat if it is suitable. [...]</p> <p>This butterfly is found in flat wetland areas such as bogs, <u>waterlogged peat mosses and damp moorland where the foodplant, normally Hare's-tail Cottongrass, and⁴⁸ appropriate nectar sources are also found</u>. Sites are often clothed in Heather. [...]</p>	<p>concerne la quantité de teinte orange sur ses ailes avant et le nombre de points noirs ornant le dessous de ses ailes arrière. [...]</p> <p>Ce papillon est répandu et peut se rencontrer presque partout sur les îles britanniques, à l'exception des archipels des Shetland <u>et⁴⁶ des Orcades</u>, et des régions montagneuses. Il vit dans des colonies discrètes <u>hors desquelles⁴⁷ les adultes s'aventurent rarement</u>. Toutefois, un adulte singulier pourra s'éloigner et coloniser un habitat des environs s'il lui convient. [...]</p> <p>Ce papillon se rencontre dans les zones humides plates telles que les marais, les tourbes détrempées et les landes humides <u>où se trouvent également⁴⁸ sa plante hôte, habituellement la linaigrette engainée, et⁴⁸ les sources de nectar adaptées à ses besoins</u>. Ces sites sont souvent recouverts de bruyère. [...]</p>	<p>proportion d'orange sur les ailes antérieures et le nombre de points noirs sous ses ailes postérieures. [...]</p> <p>Ce papillon est répandu et peut être observé dans la majeure partie des Îles britanniques à l'exception de la région des Shetlands <u>et⁴⁶ des Orcades</u> et des régions montagneuses. Il vit dans des colonies discrètes <u>et⁴⁷ rares sont les adultes à s'en éloigner</u>. Toutefois, un adulte seul peut s'aventurer plus loin afin de coloniser un habitat proche s'il est adapté. [...]</p> <p>Ce papillon aime les zones marécageuses planes telles que les marais, les tourbières et les sols humides <u>où sont présentes⁴⁸ les plantes dont il se nourrit, en règle générale la linaigrette engainée, et⁴⁸ différentes sources de nectar dont il raffole</u>. Ces sites sont souvent recouverts de bruyère. [...]</p>	<p>46) Ici, l'asyndète n'est pas rétablie car « the Shetlands and Orkneys » désignent traditionnellement une région particulière de la Grande-Bretagne.</p> <p>47) Rationalisation du « and » d'emphase + possible volonté d'éviter la répétition de « colonie ».</p> <p>48) Problème de la clôture syntaxique.</p>
---	---	--	---

<p>A variety of habitats is used, although sites characterised as being sheltered and damp are preferred, <u>such as woodland clearings, woodland edges and rides, meadows, hedgerows, road verges and country lanes</u>⁴⁹, where the full heat from the summer sun can be avoided and where the foodplant is lush. The butterfly is not typically found in open areas, such as grassland or heathland. [...]</p>	<p>Malgré une préférence pour les sites abrités et humides, son habitat est <u>très diversifié : clairières, orée des bois, chemins forestiers, prairies, haies, bords de route et chemins de campagne</u>⁴⁹; dans ces lieux, la plante hôte est abondante et il est possible d'éviter la chaleur intense du soleil d'été. En général, ce papillon ne se rencontre pas sur les surfaces ouvertes telles que les prairies ou les bruyères. [...]</p>	<p>Il vit dans différents habitats mais préfère les zones humides où il peut se réfugier <u>telles que les clairières boisées, les lisières et les chemins de forêts, les zones marécageuses, les haies, les bordures de routes et les chemins de campagne</u>⁴⁹ où il peut se protéger des rayons du soleil en été et où les plantes dont il se nourrit sont présentes en abondance. Ce papillon évite en règle générale les espaces découverts tels que les prairies ou la lande. [...]</p>	<p>49) Rétablissement de la structure canonique de l'énumération en français.</p>
<p>Male and female are almost identical in appearance, although it is just possible to make out the faintest of sex brands on the forewings of the male, which contains special scent scales used in courtship. Males adopt an exclusive strategy of patrolling for mates <u>and</u>⁵⁰ are often seen <u>in ones and twos</u>⁵¹ fluttering among the grasses that typify their</p>	<p>Le mâle et la femelle ont une apparence presque identique, et il est à peine possible de distinguer la moindre androconie sur les ailes avant du mâle. Les androconies contiennent des écailles odorantes qui jouent un rôle spécifique lors de la parade. Les mâles adoptent une stratégie exclusive de surveillance de leur territoire pour trouver leur partenaire. <u>Il n'est pas rare de les rencontrer</u>⁵⁰ alors qu'ils voltigent <u>seuls ou par deux</u>⁵¹ parmi les herbes qui caractérisent leur habitat.</p>	<p>Les mâles et les femelles sont pratiquement identiques mais il est possible de remarquer une très légère différence dans les signes sexuels présents sur les ailes antérieures du mâle qui contiennent des androconies spécifiquement utilisées lors des parades nuptiales. Les mâles adoptent une stratégie exclusive de recherche de partenaires <u>et</u>⁵⁰ sont souvent observés, <u>solitaires ou par paire</u>⁵¹, volant au milieu des</p>	<p>50) Rationalisation du « and » d'emphase (i. e. passage d'un verbe d'action à un verbe d'état), en particulier dans la traduction 1.</p> <p>51) Expression idiomatique.</p>

habitat. [...] <i>[extraits du site www.ukbutterflies.co.uk]</i>	[...]	herbes qui constituent leur habitat normal. [...]	
---	-------	--	--

b – Analyse des résultats de l’expérience

Cette expérience est infiniment éclairante à plus d’un titre : d’une part, elle confirme une grande partie des « tendances » de traduction relatives à la polysyndète anglophone que nous nous sommes efforcé de répertorier dans cette thèse ; et d’autre part, elle nous démontre encore une fois que cette figure particulière est une caractéristique **structurelle** de la langue anglaise, c’est-à-dire une « figure de langue » plutôt qu’une figure de style réservée aux seuls textes littéraires (même si, comme nous l’avons vu, cette tendance de l’anglais pour la polysyndète est « née » des premières traductions de la Bible, œuvre littéraire s’il en est, en vieil anglo-saxon).

Voici, résumées de manière concise, les principales « lois » de traduction que cette expérience semble valider :

1 – Règle de l’énumération asyndétique et de la clôture syntaxique

La règle du rétablissement systématique de l’**énumération asyndétique** et de la **clôture syntaxique** dans le cadre d’une liste d’éléments (noms, adjectifs, verbes) reliés par polysyndète en anglais. Ce phénomène rationalisant peut prendre plusieurs formes : juxtaposition des éléments par le biais de virgules, création de phrases séparées (même s’il n’y a qu’une seule phrase dans l’original), voire cumul de ces deux procédés. Ce principe peut être considéré comme systématique dans la mesure où la polysyndète française – nous le rappelons – tend à suggérer une idée d’excès, d’exagération (connotation négative ou péjorative) alors que le même procédé en anglais relève de la seule subjectivité de l’énonciateur (idée d’emphase, sans

connotation négative). Traduire *littéralement* une polysyndète nominale, adjectivale ou verbale de l'anglais au français relèverait donc de la « faute de traduction » (qui n'est pas la « faute de langue »), dans la mesure où cela revient à changer le ton / la signification du texte. Certains traducteurs littéraires toutefois, nous l'avons vu, font dans quelques rares cas le choix d'une polysyndète « littéraire », reconnaissable au fait que la liste *commence d'emblée* par « et » (dans une limite de trois coordonnants successifs). Cette loi de traduction est illustrée – en particulier – par les exemples notés 1), 18) et 19), ou encore l'exemple 49), présents dans le tableau que nous avons pris soin de reproduire au sein de l'annexe.

Dans l'exemple 1), en effet, l'auteur nous livre une série d'éléments qualifiant « the Chequered Skipper », et que l'on pourrait isoler de la façon suivante (en simplifiant quelque peu) : a) *[it is] confined to north-west Scotland*, b) *it was first discovered [in Scotland] in 1942*, c) *its distribution is centred on Fort William* et d) *the larval foodplant is Purple Moor-Grass*. Ces éléments, comme on peut l'observer, sont reliés par polysyndète dans le texte anglais original (i. e. « and where » répété à deux reprises successivement dans la même phrase). Dans les deux traductions françaises dont nous disposons, la première occurrence de « and where » a été neutralisée (usage d'un point / amorce d'une autre phrase) et seul le deuxième (et dernier) coordonnant, qui clôt l'énumération, a été conservé en français – accompagné néanmoins d'un léger étoffement (i.e. *et aux endroits / et dans toutes les zones*) dû à l'effacement du premier coordonnant, qui rattachait syntaxiquement la dernière proposition à « dans le nord-ouest de l'Écosse » – comme l'exige la règle canonique de l'énumération telle que nous l'avons décrite. Nous croyons qu'une traduction plus proche du texte (c'est-à-dire, quelque peu littéralisante) eût été possible bien qu'euphoniquement assez maladroite, nous semble-t-il : « *L'Échiquier, ou Hespérie du Brome, vit uniquement dans le nord-ouest de l'Écosse où il a été découvert pour la première fois en 1942, où sa répartition est localisée à Fort William, et où pousse la molinie bleue, plante hôte de sa chenille* ».

Dans le tronçon de texte où apparaissent les occurrences notées 18) et 19), nous pouvons observer à quel point l'hypothèse d'une « structure canonique » de l'énumération en anglais ne fait pas consensus auprès des anglophones eux-mêmes.

Ici, une liste d'éléments liés par polysyndète qualifie et définit le syntagme « a wide variety of habitats ». Les voici numérotés dans le corps du texte : « *A wide variety of habitats is used, including unimproved chalk and limestone grassland¹, abandoned quarries², road and railway embankments³ **and** woodland rides and clearings⁴ »). Il y a donc quatre éléments dans cette liste, manifestement énumérés selon la méthode dite canonique. Or, nous voyons que les éléments 1, 3 et 4, quoiqu'uniformes, n'en sont pas moins bipartites et sont eux-mêmes composés de deux éléments liés par coordination. Le nœud du problème, néanmoins, nous semble résulter (d'un point de vue francophone, encore une fois) de la redondance de deux coordonnants en fin d'énumération : c'est l'avant-dernier coordonnant (mis en gras dans l'exemple cité) qui clôt l'énumération. Or, la dernière occurrence de « and » (introduisant le nom « *clearings* »), rompt cette règle/tendance de la syntaxe du français. À cet égard, les traducteurs adoptent deux stratégies convergentes : pour commencer, ils interprètent (à notre sens, de manière erronée) la fin de la phrase comme une énumération purement polysyndétique, à savoir 1) *road and railway embankments* 2) *and woodland rides* 3) *and clearings*¹⁴³. Dès lors, ils effacent tous deux l'avant-dernier coordonnant afin de clarifier la clôture syntaxique (telle qu'ils la supposent/interprètent) de cette phrase. Ils rationalisent également la première proposition, en neutralisant le coordonnant. Pour notre part, nous croyons que leurs deux traductions sont fautives, et opterions plutôt pour la formulation suivante : « *Les habitats sont très variés : prairies calcaires en friche, carrières désaffectées, bas-côtés des routes et des chemins de fer, ainsi que sentiers et clairières forestières* ».*

Puis, dans l'exemple 49), nous retrouvons une configuration très semblable à la précédente. En effet, le syntagme « *sites characterised as being sheltered and damp* » est qualifié et défini par la liste énumérative suivante : *woodland clearings*¹⁴⁴, *woodland edges and rides, meadows, hedgerows, road verges and country lanes*. C'est, manifestement, l'élément « *woodland edges and rides* » qui a posé problème au premier traducteur, à cause de l'usage du coordonnant « and » qui, traduit en français, aurait peut-être risqué de compromettre la clarté syntaxique de l'ensemble – d'où sa neutralisation (*clairières, orée des bois, chemins forestiers etc.*).

¹⁴³ Alors que la bonne interprétation serait, croyons-nous, la suivante : 1) *road and railway embankments* 2) *and woodland rides and (woodland) clearings*.

¹⁴⁴ Ce qui confirme notre précédente interprétation.

Cette expérience a donc permis de démontrer la réalité du problème de la « clôture syntaxique » en français, qui conduit à des phénomènes de rationalisation prédictibles dans les traductions – y compris, comme on l’a vu, à des erreurs de traduction.

2 – Règle de l’évitement de l’ambiguïté syntaxique

La règle de l’évitement de toute ambiguïté syntaxique en français. Appliquée au problème de la polysyndète, cette règle / tendance consiste à clarifier les rapports entre les éléments du discours en fonction de critères objectifs et syntaxiques, là où le coordonnant « and » en anglais a la possibilité de servir « d’artifice langagier », c’est-à-dire d’instaurer un rapport subjectif, reflet de la perception directe et immédiate de l’énonciateur. En français, le coordonnant « et » tend en particulier à *lier l’élément qu’il introduit à celui qui le précède directement dans la phrase* (« coordonnant pur »), ce qui peut générer des ambiguïtés qu’un francophone natif aura tendance à écarter, d’où les étoffements syntaxiques observés (qui sont donc des explicitations). Du fait que la conjonction « et », en français, est un « coordonnant pur » – c’est-à-dire qu’il ne crée pas lui-même le lien cohésif mais marque plutôt un lien logico-syntaxique préexistant (contrairement à l’usage cohésif / performatif de « and » en anglais) – la traduction de la polysyndète anglophone conduit donc à des problèmes de REPÉRAGE que le traducteur francophone cherchera instinctivement à clarifier. En termes plus pragmatiques, nous avons posé l’hypothèse selon laquelle une phrase comportant deux (ou plusieurs) stemmas¹⁴⁵ en anglais tendra à être rationalisée dans sa traduction française correspondante, de sorte qu’un seul et unique stemma soit interprétable. Nous avons en effet proposé l’idée selon laquelle ces sensations indéfinissables « d’étrangeté » en français, les fameux « mal dit » des copies de version, sont souvent dus à des cas subtils d’ambiguïté logico-syntaxique liés à l’emploi peu idiomatique d’un mot ou d’une structure grammaticale. C’est ce que nous observons en 22), où l’énonciateur *présuppose* que son co-énonciateur connaît déjà la nature du lien. A contrario, un locuteur français ne présuppose rien, et explicite tous les rapports.

¹⁴⁵ Cf. définition de Lucien Tesnière (se reporter à l’index).

Intéressons-nous de plus près à cet exemple.

Although very similar in appearance to a Brown Argus, the two can be separated by location in the British Isles, since the Northern Brown Argus is found only in the north of England and Scotland.

À la lecture de cette phrase, le locuteur et traducteur francophone que nous sommes est frappé d'un sentiment d'hésitation et de doute. En particulier, n'ayant aucune connaissance en matière de papillons, nous ne parvenons pas à interpréter clairement la valeur syntaxique de l'occurrence de « and » dans « *in the north of England and Scotland* ». Nous sommes en peine de dire s'il faut opter pour une interprétation de type a) *in the north of England and (in) Scotland* ou b) *in the north of England and (in the north of) Scotland*. Or, ce besoin **presque instinctif** de clarification syntaxique est dû, croyons-nous, à ce que nous avons appelé la **psychologie francophone**, reflétée dans la fonction énonciative de la conjonction « et ». Manifestement, l'auteur anglophone des textes de ce site web n'a pas jugé nécessaire de lever l'ambiguïté de sa phrase, car la réponse (c'est-à-dire la *bonne* interprétation syntaxique) est *déjà* connue de lui, et la copule « and » en anglais traduit – comme on l'a souvent vu – l'intériorité / la subjectivité du sujet parlant ou écrivant. L'auteur, qui s'adresse ici (plutôt) à des lecteurs tout comme lui anglophones, et plus spécialement à d'autres lépidoptérophiles¹⁴⁶, en particulier britanniques, **présuppose** que la réponse est plus ou moins **déjà connue** de ses lecteurs, et ne ressent donc pas le besoin de spécifier sa pensée. Contrairement au français, la langue anglaise ne l'y contraint aucunement. Cette problématique de la « clarté syntaxique » liée à l'emploi de la coordination – telle qu'elle est symbolisée par cet exemple – est donc strictement francophone.

C'est en effet en français, où le mot « et » renvoie de façon privilégiée à l'élément qui le précède immédiatement dans la phrase (et par conséquent, dans l'esprit), qu'émerge ici une ambiguïté d'interprétation due au fait que « et »

¹⁴⁶ C'est-à-dire, des amateurs de papillons.

permettrait – dans ce cas précis – une interprétation logique¹⁴⁷ et contextuelle liée au sémantisme du verbe (*on le **trouve** au nord de l'Angleterre / et on le **trouve** en Écosse*) contrebalancée par une interprétation purement syntaxique et formelle (*on le trouve **au nord de** l'Angleterre / et **au nord de** l'Écosse*). Ces deux options, ces deux « pôles » d'interprétation, sont compatibles avec l'emploi de « et » (alors qu'en anglais, « and » revêt ici une valeur purement subjective dont l'emploi – qui serait jugé ambigu par des francophones ou par des anglophones peu familiers de la géographie du Royaume-Uni – ne gêne manifestement pas les lecteurs concernés par ce texte). La clef de ce problème est donc à trouver soit dans l'esprit de l'auteur (auquel, en tant que traducteur potentiel, nous n'avons pas accès), soit dans la connaissance de l'entomologie britannique (dont nous ne sommes pas familier). Ainsi, d'un point de vue strictement syntaxique, les deux interprétations sont possibles *en français* ; or nous constatons, avec intérêt (et quelque amusement), que la première traduction opte pour l'interprétation a), tandis que la traduction 2 opte pour l'interprétation b), comme suit :

Traduction 1 (Aquitaine Traduction) :

*Malgré une grande ressemblance avec l'Argus Brun, ces deux espèces ne résident pas dans les mêmes régions des îles britanniques : l'Argus de l'hélianthème se rencontre uniquement au nord de l'Angleterre et **en** Écosse.*

Traduction 2 (A4 Traduction) :

*Bien que son apparence soit similaire à celle de l'Argus brun, ces deux espèces se distinguent de part [sic] leur localisation dans les Îles britanniques, l'Argus de l'hélianthème n'étant présent qu'au nord de l'Angleterre et **de** l'Écosse.*

Comme nous pouvons le constater, le choix d'un seul petit mot (*en # de*) placé à la suite du coordonnant « et », permet d'aboutir à deux interprétations différentes – suffisamment pour transformer **en profondeur** le sens de l'énoncé. Une chose est

¹⁴⁷ Nous admettons que ce « mouvement de l'esprit » demeure encore, pour nous, un mystère que cette thèse n'est pas parvenue à élucider. Il reviedrait davantage, croyons-nous, à la philosophie et à la psychologie de répondre à ce type de questions.

certaine : l'un des deux traducteurs s'est trompé, et a commis un (grave) faux-sens. Nous ne savons pas duquel des deux il s'agit¹⁴⁸ (et ne prétendons pas être nous-même à l'abri de ce genre de méprise). Quelle que soit la « bonne » interprétation du coordonnant, nous trouvons particulièrement frappante **l'étrangeté / impossibilité d'une traduction littérale** de la syntaxe (finale) de cette phrase, telle que nous la proposons ci-après, à titre d'illustration :

Malgré une grande ressemblance avec l'Argus Brun, ces deux espèces ne résident pas dans les mêmes régions des îles britanniques : l'Argus de l'hélianthème se rencontre uniquement au nord de l'Angleterre et l'Écosse.

À n'en pas douter, l'ambiguïté finale de cette phrase gêne la lecture, rendant le tout assez peu idiomatique. Encore une fois, un traducteur chevronné pourrait nous rétorquer que l'inélégance de cette fin de phrase « va de soi », car aucun francophone natif n'écrirait une telle phrase (notons, à cet égard, la ressemblance avec certaines copies de version ou de thème). Si nous adhérons tout à fait à ce point de vue, étant nous-mêmes traducteur de l'anglais, nous opposerions toutefois la remarque suivante : *qui donc a décrété que le nom « Écosse » doive être précédé obligatoirement d'une quelconque particule ? En vertu de quelle règle ou loi de grammaire ?* Ne dit-on pas,

¹⁴⁸ Contacté par nos soins plusieurs mois après cette expérience et après que l'analyse en eût été rédigée, l'un des auteurs du site web www.ukbutterflies.co.uk, Guy Padfield (spécialiste des papillons résidant dans les Alpes suisses, donc en contact avec des francophones) répond que la bonne interprétation était la première, c'est-à-dire « *in the north of England and (in) Scotland* ». C'est donc le traducteur de l'agence A4 Traduction qui a commis l'erreur. Il considère que sa phrase n'a rien d'ambigu en anglais (ce que nous sommes disposés à croire), mais soutient toutefois que s'il avait voulu dire « *in the north of England and (in the north of) Scotland* », il eût écrit « *in the norths of England and Scotland* » (ce qui nous semble peu convaincant), ou bien « *in Northern England and Northern Scotland* » (ce qui clarifie effectivement la syntaxe, du moins pour un francophone peu familier de l'entomologie anglaise). Chose intéressante, il nous précise que s'il avait dû expliquer la répartition de ce papillon à un francophone, il eût écrit : « *le nord d'Angleterre [sic] ainsi que l'Écosse* ».

Par ailleurs, suite à un sondage posté sur le site [Wordreference.com](http://www.wordreference.com) (accessible sur : <http://forum.wordreference.com/showthread.php?t=2476067&s=3ed2d4070359e6ab1be745502f69cb40&p=12463841#post12463841>), nous recueillons 100% de votes d'internautes anglophones allant vers l'interprétation 1, représentée par Aquitaine Traduction. L'un des votants répond notamment : « Sometimes you don't think about grammar; you think about geography... or you don't think at all, because your brain automatically picks the only logical interpretation! Scotland is on the northern border of England. Insects don't care about political boundaries, so obviously this butterfly doesn't shun southern Scotland, leaving an uninhabited band between northern England and northern Scotland. The only logical interpretation of the sentence is (1). » (nous soulignons ses propos)

Ceci confirme donc nos soupçons : le lien de coordination est construit à partir de la subjectivité de l'énonciateur pour lequel il est tout à fait « évident » que le nœud du stemma est placé au niveau du verbe, alors qu'en français nous serions obligés de clarifier / fixer l'interprétation, et de neutraliser le double stemma, quand bien même nous nous adresserions à des lépidoptérophiles familiers des forêts britanniques.

en effet, « j'aime les fruits et légumes » ? Ou encore : « je veux un sandwich au beurre et fromage » ? Ou pour reprendre l'exemple du nom de lieu : « J'ai voyagé en Suède et Norvège¹⁴⁹ » ? S'il y a bien une contrainte d'expression à l'œuvre dans l'exemple 22), son origine n'est pas à trouver dans la grammaire de la langue (considérée comme une série de lois arbitraires et infrangibles, potentiellement systématisables), mais plutôt dans l'**esprit** et la **psychologie**. Ce qui démontre, une fois de plus, que toute tentative d'automatisation informatisée du processus de traduction est vouée à l'échec tant que l'on n'aura pas reconnu le rôle primordial – mais assez méconnu et mystérieux – de « l'esprit » et de la « pensée » au cœur de ce phénomène foncièrement *humain*.

3 – Règle des 2 ET

La règle des 2 ET, dont nous avons déjà amplement traité, est confirmée sous la plume des deux traducteurs de ce texte. En particulier, dans les exemples 6) et 34) – cas de polysyndètes propositionnelle, nominale, adjectivale et verbale – nous voyons que le coordonnant excédentaire a été systématiquement, soit neutralisé, soit étoffé en fonction du contexte. Souvent, l'une des deux traductions illustre la première tendance, l'autre la deuxième.

Considérons l'exemple 6), où trois propositions verbales (si nous rétablissons l'élément ellipsé) sont reliées par coordination :

The pupa is attached to a stem of the foodplant by a silk girdle and the cremaster and is often quite conspicuous and easy to find. [1 – the pupa is attached to a stem of the foodplant by a silk girdle ; 2 – and [it is also attached to it by] the cremaster¹⁵⁰ ; 3 – and is often quite conspicuous and easy to find.]

S'agissant ici d'une énumération d'éléments qualifiant « the pupa », notre hypothèse de la « règle des 2 ET » voudrait que le troisième coordonnant soit neutralisé ou étoffé. Or, voici ce que proposent les deux traducteurs :

¹⁴⁹ Les deux pouvant être considérés comme « un seul bloc » dans l'esprit du locuteur.

¹⁵⁰ Étant entendu que « the girdle » et « the cremaster » sont deux choses tout à fait uniques, différenciées l'une de l'autre.

Traduction 1 :

La chrysalide s'attache à la tige de la plante hôte au moyen d'une ceinture de soie et du crémaster. Elle est souvent voyante et facile à repérer.

Traduction 2 :

La nymphe s'accroche à une tige de la plante nourricière grâce à un fil de soie et à son crémaster ce qui la rend bien visible et facile à observer.

Comme nous pouvons le constater, la traduction 1 illustre la tendance à la neutralisation (amorçage d'une nouvelle phrase), tandis que la traduction 2 illustre la tendance inverse, c'est-à-dire l'étoffement / la complexification syntaxique. Ceci semble donc valider expérimentalement notre hypothèse.

Pour nous en assurer, observons à présent l'exemple 34). La syntaxe de cette longue phrase polysyndétique semble, à première lecture, assez difficile à saisir :

On emerging from their eggs, Peacock larvae build a communal web near the top of the plant and from which they emerge to bask and feed and are usually highly conspicuous.

Si l'on considère que le syntagme « on emerging from their eggs » sert de point de repère (c'est-à-dire, de proposition première) dans cette phrase, alors il est possible de compter les propositions¹⁵¹ liées par « and » à P1 de la manière suivante :

On emerging from their eggs, Peacock larvae build a communal web near the top of the plant and¹ from which [the communal web] they emerge to bask and² [from which they emerge to] feed and³ are usually highly conspicuous.

Selon notre hypothèse, au moins une de ces trois conjonctions devrait être neutralisée ou étoffée dans les traductions françaises. Or, voici les deux traductions que nous avons reçues :

¹⁵¹ Que Lucien Tesnière définit par la centralité du *verbe*.

Traduction 1 :

Lorsqu'elles éclosent, les larves de Paon du jour tissent une toile qu'elles partagent, à proximité du sommet d'une plante. De là, elles peuvent sortir pour se réchauffer au soleil et se nourrir. Elles sont en général très facile (sic) à repérer.

Traduction 2 :

Lorsqu'elles sortent des œufs, les larves de Paon du jour tissent une toile près du sommet de la plante où elles viennent d'éclore afin de se reposer au soleil et de se nourrir, ce qui les rend généralement bien visibles.

Fidèles à leurs stratégies respectives, le premier traducteur (Aquitaine Traduction) fait donc le choix de la neutralisation (en effaçant and¹ et and³), tandis que le second traducteur (A4 Traduction) fait le choix d'étoffer syntaxiquement¹⁵² and¹ (→ où) et and³ (→ ce qui). Encore une fois, ces deux traductions semblent donc confirmer notre hypothèse de la « règle des 2 ET ».

¹⁵² La nature de ces étoffements syntaxiques semble dictée par les « lois de la logique » (appréhendées d'un point de vue francophone) plutôt que par des règles structurelles ou grammaticales. En particulier, le passage d'un domaine notionnel « statique » (*a communal web*) à un domaine « dynamique » (*from which*), couplé à l'usage du verbe « *emerge* », semble déclencher l'idée d'un rapport locatif / génitif dans l'esprit du traducteur francophone (traduction 2). De la même manière, le deuxième traducteur interprète le lien « emphatique », marqué par AND, entre [they emerge to bask and feed] et [they are usually highly conspicuous] comme étant un rapport de cause à effet (ce qui, d'un point de vue purement logique et objectif, semble effectivement être le cas), alors que l'auteur anglophone de ce texte se contente de poser le lien sans chercher à le démêler. Ceci tendrait donc à démontrer les théories de Gérard Antoine et Lucien Tesnière, selon lesquelles une langue hypotaxique comme le français se placerait à un degré d'élaboration et d'évolution psychique plus élevé qu'une langue à tendance polysyndétique telle que l'anglais. Ainsi, cette divergence syntaxique ne serait pas liée à des lois structurelles du français par rapport à l'anglais (c'est-à-dire, à la « grammaire » telle qu'on la définit traditionnellement) mais plutôt à une différence de *psychologie* – ou pour être plus précis, d'*évolution psychique*. Or, si nous sommes parvenu à en décrire les effets, la cause et surtout les *critères fonctionnels* de cette divergence de nature psychique demeurent toujours inconnus de nous.

4 – Règle de la neutralisation du « and » d'emphase ou « and » subjectif

La règle de la neutralisation du « and » d'emphase ou « and » subjectif, liée à la divergence fonctionnelle et énonciative entre AND et ET. Dès lors que les deux propositions coordonnées en anglais n'entretiennent aucun rapport objectif et/ou syntaxique autre que la seule subjectivité/perception de l'énonciateur, le traducteur français aura tendance à neutraliser le rapport (usage d'un point, point-virgule), ou à l'étoffer (ce qui revient à le créer/l'interpréter), comme l'illustrent particulièrement les exemples 5), 10), 20) et 47).

Voyons l'ensemble de ces phrases en détail.

Dans la phrase où apparaît la conjonction notée and⁵, le lien coordinatif ne marque *strictement aucun* rapport syntaxique ou logique. Nous reproduisons le texte ci-dessous :

Despite its name, the Essex Skipper is now found over much of the southern half of England (P1) and it was first recorded in Wales in 2000 (P2).

Il n'y a, en effet, qu'un rapport fugace entre la région de « l'Essex » et la partie méridionale de l'Angleterre d'une part, et le Pays de Galles d'autre part (si ce n'est que ces trois régions sont géographiquement proches, presque limitrophes). Mais, en aucun cas, l'une d'elles n'est contenue dans l'une des autres. D'où il ressort que l'usage de « and » traduit ici la subjectivité de l'énonciateur, qui malgré tout lien logique évident entre P1 et P2, continue sur sa lancée discursive. S'il est certes possible d'imaginer que depuis le Sud de l'Angleterre, ce papillon ait émigré jusqu'au Pays de Galles, rien dans la phrase (ou dans les phrases qui précèdent) ne vient clairement l'indiquer (un verbe de déplacement, par exemple). Il s'ensuit donc que cet usage de « and » correspond à ce que nous avons appelé « l'usage emphatique ». Or, il est intéressant d'observer les stratégies de traduction déployées pour contourner ce problème, telles que nous les soulignons ci-après :

Traduction 1 :

L'Hespérie du dactyle, bien qu'il soit connu en Grande-Bretagne sous le nom d'Hespérie d'Essex, occupe plus de la moitié sud de l'Angleterre. Ce papillon a été observé pour la première fois au pays de Galles en 2000.

Traduction 2 :

Contrairement à ce qu'indique son nom, l'Hespérie du dactyle (en anglais Essex Skipper) est maintenant répandu dans la moitié sud de l'Angleterre où il a été observé pour la première fois en 2000.

Comme nous pouvons le constater, les deux traducteurs rationalisent le texte au niveau de la conjonction de l'original : le premier traducteur, comme à son habitude, neutralise toute forme de lien syntactico-logique et emphatique en amorçant une nouvelle phrase et en répétant le sujet (« *ce papillon* »), tandis que le deuxième traducteur étoffe le lien de coordination en l'interprétant (de manière erronée) en tant que rapport locatif (« *où* »). Remarquons que d'un point de vue sémantique et informationnel, les deux traductions sont fautives : là où l'original dit simplement qu'on a observé l'Hespérie du dactyle en l'an 2000 au Pays de Galles (sans qu'il y ait réellement de rapport logique avec ce qui précède : cette espèce est sans doute présente sur le sol britannique depuis fort longtemps), la première traduction, qui fait un usage ambigu de l'expression « *observé pour la première fois* » pour traduire « *first recorded* », pourrait sous-entendre que l'espèce est présente en Grande-Bretagne depuis l'an 2000 seulement ; tandis que la deuxième traduction, en se trompant dans l'interprétation du lien coordinatif, tombe inévitablement dans ce piège (mais prend soin d'éviter l'aberration géographique en effaçant toute allusion au « Pays de Galles). S'il ne nous appartient pas de juger le travail des deux traducteurs (d'autant plus que nous ne serions pas nous-mêmes à l'abri de tels problèmes), nous remarquons avec intérêt que ces « fautes » de traduction sont nées d'une mauvaise interprétation de la fonction de « and » dans la phrase anglaise – les traducteurs y ont vu / cherché la marque d'un lien logique et objectif, alors qu'il ne s'agissait que d'un lien subjectif et emphatique, d'une sorte d' « artifice » langagier.

Nous voyons le même phénomène à l'œuvre pour l'exemple 10). Dans cette

phrase, si l'on peut dire que P1 et P2 entretiennent un rapport logique, P3 – introduite par « and » – n'a objectivement qu'un rapport lointain avec ce qui précède. En voici une représentation schématique :

P1 – *The larva rests during the day*, P2 – *feeding only at night* [justifie P1]
and P3 – *there are 3 moults in total*.

S'il est évident que le fait pour cette larve de papillon de « dormir le jour » s'explique / se comprend par le fait qu'elle se « nourrit la nuit », nous ne voyons objectivement pas en quoi cela influe sur le nombre de mues qu'elle peut connaître. S'il y a le moindre rapport (influence de la température nocturne ? du type de nourriture qu'elle consomme ?), l'auteur du texte n'y fait aucunement allusion, ni dans cette phrase, ni dans celles qui précèdent, ni dans celles qui suivent. À cet égard, cet emploi de la conjonction « and » est clairement emphatique, et reflète la subjectivité / l'intériorité de l'énonciateur. Or, les traductions neutralisent toutes deux ce lien coordinatif « artificiel » en neutralisant purement et simplement le coordonnant pour l'une (amorce d'une nouvelle phrase et répétition du sujet), en optant pour une structure énumérative / une liste d'éléments d'information pour l'autre (ce qui revient à effacer le lien logique entre P1 et P2). Ci-après les deux traductions :

Traduction 1 :

*La larve est au repos pendant la journée et ne se nourrit que pendant la nuit.
Elle connaît au total trois mues.*

Traduction 2 :

Les larves dorment la journée, ne se nourrissent que la nuit et muent à trois reprises au total.

Dans l'exemple 20), nous sommes confrontés à une question plus complexe de changement de point de vue. En effet, nous passons ici du domaine de la croyance / de l'envisageable / de l'hypothèse (dans P1) à celui de la connaissance / du fait établi et observé (dans P2). Rappelons le contenu de cette phrase :

However, it is now believed that this is a distinct species in its own right (P1) and has a different flight time and different number of broods – this species being single-brooded (P2).

Dans la première partie de la phrase, l'expression « it is now believed » invalide la relation prédicative entre [this = the butterfly] et [a distinct species in its own right], la reléguant au domaine de la croyance ou de l'hypothèse ; tandis que dans la deuxième partie de la phrase, le passage du verbe « be » au verbe « have » fait basculer la phrase vers le domaine du connu et de l'observé (comme une définition de dictionnaire), en nous décrivant des caractéristiques physiques et physiologiques de l'insecte. Ces deux parties sont reliées très lâchement par le biais de la conjonction « and ». Or, en français, ce passage d'un point de vue subjectif à un point de vue objectif (comme nous l'avons vu dans notre analyse d'extraits traduits de *Alice's Adventures in Wonderland*) semble poser problème¹⁵³. En effet, les deux traductions optent pour une explicitation du lien coordinatif par le biais d'un rapport subordinatif (marqué, en l'occurrence, par « qui »), qui fait donc dépendre P2 de P1, le nœud syntaxique étant localisé au niveau du nom « insecte » – alors qu'en anglais, les deux propositions sont sur le même plan syntaxique (et psychique). Voici en effet les deux traductions françaises :

Traduction 1 :

*Cependant, on pense aujourd'hui qu'il s'agit d'une espèce à part entière **qui** se distingue par sa période de vol et le nombre de pontes, cette espèce ne pondant qu'une seule fois.*

Traduction 2 :

*Toutefois, les spécialistes sont maintenant convaincus qu'il s'agit d'une espèce totalement distincte **qui** possède une période de vol et un nombre de couvains différents puisqu'elle ne donne naissance qu'à une seule génération par an.*

Encore une fois, cet exemple confirme la tendance du français à vouloir

¹⁵³ Nous peinons à trouver une quelconque explication à cette « règle de l'esprit » francophone.

expliciter / rationaliser les rapports inter-propositionnels en fonction d'une logique objective, qui ne saurait apparemment tolérer que l'on passe d'un domaine notionnel ou d'un point de vue à un autre sans chercher à « vectoriser » ce passage. Le fait que les **deux** traductions convergent dans leur usage du pronom relatif « qui » semble démontrer qu'il s'agit véritablement d'une « règle » ou « tendance de l'esprit francophone » ; une traduction littérale serait probablement perçue comme « maladroite », quoique correcte d'un point de vue strictement grammatical.

Intéressons-nous, pour finir, à l'exemple 47) où un phénomène complexe de rationalisation est à l'œuvre. Voici la phrase en question :

It lives in discrete colonies and adults rarely venture far from the colony.

Que les traducteurs ont rendue de la manière suivante :

Aquitaine Traduction :

Il vit dans des colonies discrètes hors desquelles les adultes s'aventurent rarement.

A4Traduction :

Il vit dans des colonies discrètes et rares sont les adultes à s'en éloigner.

Dans la phrase d'origine, l'auteur semble mettre en relation les deux idées qu'il a à l'esprit (*it lives in discrete colonies / adults rarely venture far from the colony*), sans chercher à élucider (sans percevoir ?) la nature de cette relation. Or, celle-ci s'articule évidemment autour du nom « colony » qui est le point commun entre les deux propositions. Pourtant, la répétition de « colony & colonies » au sein de la même phrase n'a manifestement pas gêné les rédacteurs de ce site, pourtant rodés à l'écriture (certains d'entre eux ont publié des ouvrages spécialisés). Là où l'anglais lie P1 et P2 de façon assez lâche, le français préfère néanmoins faire converger les deux propositions en nouant le stemma autour du mot « colonies », par le biais d'une reprise anaphorique (*desquelles # en*), menant à l'établissement d'un rapport de subordination dans la traduction 1. Ceci démontre, encore une fois, le degré d'élaboration plus

avancé du français qui, à la subjectivité ou l'emphase, privilégie une certaine forme de « logique objective ». En effet, en faisant le test d'une traduction littérale de la structure de l'original, nous nous apercevons que la phrase – quoique tout à fait correcte d'un point de vue grammatical – occasionne néanmoins une gêne que nous qualifierions volontiers de « psychologique » :

Il vit dans des colonies discrètes et les adultes s'aventurent rarement hors de la colonie.

Pour nous, ce n'est pas tant la répétition du nom « colonie » qui engendre *en soi* la sensation de malaise (c'est une conséquence, pas une cause), que l'absence de hiérarchisation mentale¹⁵⁴ (à l'origine de cette répétition). Instinctivement, le besoin de hiérarchiser / de rationaliser se fait sentir en français, et à ce titre nous pourrions proposer les alternatives suivantes aux traductions fournies :

*Il vit dans des colonies discrètes **d'où** les adultes s'éloignent rarement.*

*Il vit dans des colonies discrètes **dont** les adultes s'éloignent rarement.*

*Il vit dans des colonies discrètes **que** les adultes quittent rarement, etc.*

5 – Diverses tendances de « traduction directe »

Les diverses tendances de « traduction directe » (and where > où ; and then > puis ; and this > ce que/ce qui ; and therefore/and so > donc ; ainsi que l'emploi particulier de « ; and », menant à une neutralisation ou à un étoffement) trouvent confirmation dans les traductions fournies. En voici les principaux exemples :

* [...] *and^l where the larval foodplant is Purple Moor-grass*

¹⁵⁴ Dans son ouvrage *La relative : essai de théorie syntaxique* (1980), Christian Touratier, citant Lucien Tesnière, définit fort justement la proposition subordonnée relative comme étant « un cas particulier de translation du second degré : un nœud verbal a changé d'« étage syntaxique » et, « bien que conservant par ailleurs toutes ses connexions inférieures », a été « réduit par là au rôle de simple élément subordonné d'un nœud hiérarchiquement supérieur » [...] » (p. 30).

→ où pousse la molinie bleue, plante hôte de sa chenille

→ où pousse la molinie bleue, principale source de nourriture de ses larves

* [...] and then⁴ move backwards down the stem

→ puis descend le long de cette tige

→ puis descendent le long des tiges

* [...] and this¹² therefore suggests a certain maturity of tree

→ Il semble donc que pour cette espèce, les arbres doivent avoir une certaine maturité

→ ce qui nécessite donc une certaine maturité de l'arbre

* [...] ; and¹⁵ even the tails on the hind wings can be markedly exaggerated in length

→ ; les queues des ailes arrière peuvent être exagérément longues

→ tout comme la taille des queues des ailes postérieures de cette espèce

* This species [...] relies on good weather to allow it to fly and, therefore¹⁷, court, mate and lay eggs

→ [...] la parade nuptiale, l'accouplement et la ponte, ne sont donc possibles que dans des conditions météorologiques favorables

→ Cette espèce [doit attendre] des conditions météorologiques favorables pour voler mais surtout pour entamer une parade nuptiale, pour s'accoupler et pondre des œufs

* [...] except along the costa and outer margins and with²³ orange lunules present on all wings

→ [...] les côtes et la marge externe des ailes sont épargnées. Des lunules de couleur orangée sont également présentes

→ sauf le long des bords extérieurs et la partie centrale, et qui arbore des lunules orange sur les ailes

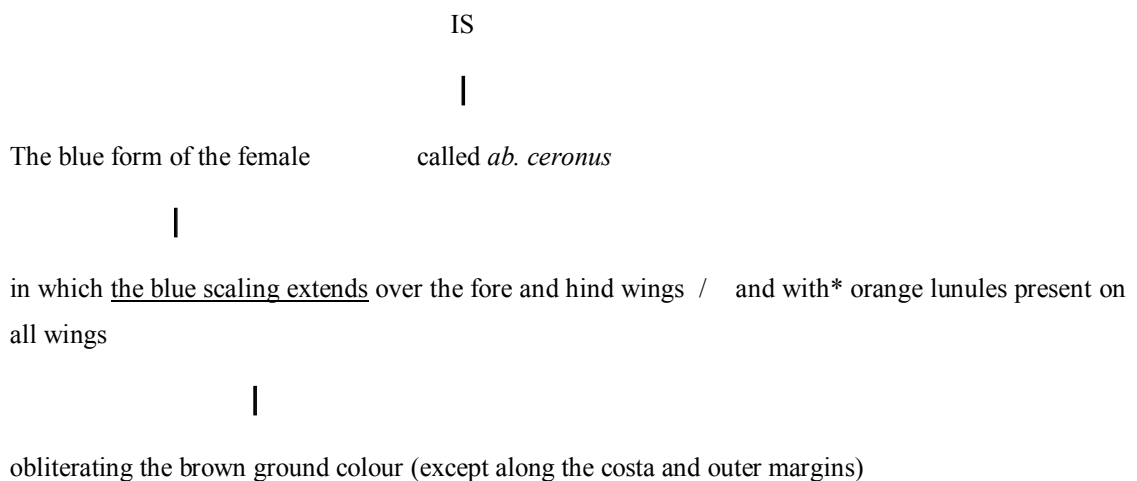
* The habitat it requires is found over most of the British Isles, and so⁴⁴ we can only assume that [...]

→ L'habitat qui lui convient est présent sur pratiquement l'ensemble des îles

britanniques. La disparité de son territoire peut donc [...]

→ Son habitat privilégié est répandu dans une grande partie des Îles britanniques et il semblerait donc que [...]

Ces diverses traductions confirment donc cette tendance que présente le français à « condenser » les occurrences du coordonnant « and » conjuguées à l'emploi d'un adverbe ou d'un pronom anaphorique, par le biais d'une complexification syntaxique (pronom relatif, phrase subordonnée, ajout d'un verbe, etc.). Ce phénomène nous semble lié, encore une fois, à un processus mental plutôt que grammatical. Il traduit, en effet, le degré d'élaboration psychique plus avancé du français qui s'efforce de **penser** et de **hiérarchiser** clairement les liens interpositionnels, là où l'anglais se contente – ou du moins, **peut** se contenter à l'oral comme à l'écrit – de poser simplement le lien, sans clarifier sa nature. Nous prendrons pour illustration de cette idée l'exemple 23) cité plus haut. Schématisons¹⁵⁵ cette longue phrase en nous inspirant du « stemma » de Lucien Tesnière :



Cette représentation graphique du « stemma » de cette phrase fait apparaître de façon assez manifeste la nature très lâche et quelque peu primaire du lien établi entre le sujet grammatical, « *the blue form of the female* » et son deuxième attribut « *with orange lunules present on all wings* ». Si nous réunissons ces deux propositions,

¹⁵⁵ Nous divisons cette phrase de façon très libre en fonction des grandes unités de pensée.

artificiellement séparées dans la phrase (à cause de l'intrication de P1), nous obtenons : « *The blue form of the female and with orange lunules present on all wings is called ab. ceronus* ». Noyée au sein de cette longue phrase aux propositions multiples, cette formulation d'aspect très primaire (ainsi présentée) ne semble pas gêner en anglais. À la lecture, nous avons l'impression d'une forme extrêmement dépouillée / imparfaitement exprimée de participe présent (comme si la particule « with » servait de verbe, à un niveau primaire). Or, il est manifeste qu'en français, la nature lâche de ce lien est *ressentie* par les traducteurs, qui s'efforcent de la rationaliser, c'est-à-dire de la complexifier, de la porter à l'échelle supérieure sur le plan psychique, en particulier dans la deuxième traduction que nous reproduisons ci-après :

La femelle sur laquelle des rayures bleues s'étendent sur les ailes antérieures et postérieures à la place du marron qui est la teinte majoritaire, sauf le long des bords extérieurs et la partie centrale, et qui arbore des lunules orange sur les ailes est appelée ab. ceronus.

Malgré un léger problème de traduction dans cette phrase (c'est – a priori – la forme bleue de l'insecte, et non pas l'insecte lui-même, qui s'appelle « ab. ceronus »), nous passons néanmoins d'un liage très primaire en anglais « *The blue form of the female and with orange lunules present on all wings is called ab. ceronus* » à une structure beaucoup plus complexe en français : « *La femelle sur laquelle des rayures bleues s'étendent [...] et qui arbore des lunules orange sur les ailes est appelée ab. ceronus* ». Ceci semble confirmer notre hypothèse d'une différence de psychologie entre l'anglais et le français.

6 – Divergence entre –ING et –ANT

Le principe d'une divergence d'ordre fonctionnel et énonciatif entre la forme –ing et la forme –ant transparait avec force dans le cadre de cette expérience. Nous ne réitérerons pas ici le long raisonnement qui nous a mené à une telle théorie (cf. chapitre IV et V). Qu'il nous suffise d'en rappeler les grandes lignes : la forme –

ing et la forme –ant ne se correspondent pas systématiquement ; à ce titre, la forme –ant se traduirait en anglais de trois manières différentes essentiellement (structures coordinatives, périphrases subordinatives, forme –ing) tandis que la forme –ing, qui correspond à la fois à la notion de participe présent et à celle de « caractéristique active » du sujet, serait traduite en français de deux manières différentes (forme –ant + périphrases subordinatives) et conduirait à un grand nombre de rationalisations dans les traductions françaises correspondantes. Pour ce qui concerne le texte sur les papillons, nous observons cette loi générale de traduction à l’œuvre dans un nombre élevé de cas (quatorze cas), avec une panoplie de stratégies rationalisantes différentes (nominalisation, relativation, passage par un verbe à l’indicatif, ajout d’un adverbe de transition logique, emploi du participe passé, etc.). Cette diversité dans la traduction de la forme –ing s’explique, pour nous, par le fait qu’il n’existe en français aucune forme grammaticale susceptible d’exprimer la notion de « caractéristique active d’un nom » en français (comme c’est le cas de –ing en anglais), ce qui contraint les traducteurs à résoudre les problèmes au cas par cas. Voici quelques exemples particulièrement significatifs :

* *The male is the more active of the two sexes; females being³ more sedentary.*

→ *Le mâle est le plus actif des deux sexes, la femelle étant plus sédentaire.*

→ *Des deux sexes, les mâles sont les plus actifs, puisque les femelles sont plus sédentaires.*

* *The Small Copper is a fast-flying¹³ butterfly [...]*

→ *Le Cuivré commun est un papillon au vol rapide*

→ *Le Cuivré commun est un papillon qui vole vite*

* *[...] their wings can get tatty very quickly, as they move around Bramble blossom, probing²⁶ for nectar*

→ *leurs ailes peuvent facilement se détériorer, à mesure qu’ils explorent les ronces, à la recherche de nectar*

→ *leurs ailes peuvent être très rapidement abîmées lorsqu’ils volent autour des ronces à la recherche de nectar*

* *The behaviour of the female when egg-laying is in complete contrast to the normal soaring flights, making²⁷ her easy to spot.*

→ *Durant la ponaison, la femelle adopte un comportement tout à fait différent de ses vols élancés habituels, ce qui facilite son repérage.*

→ *Le comportement de la femelle en période de ponte contraste totalement avec ses habitudes de vols, ce qui permet de la repérer facilement.*

* *The female may fly a little distance, with the male following³¹*

→ *La femelle peut voler sur une petite distance, suivie du mâle*

→ *Parfois, la femelle prend un peu de distance, suivie par le mâle*

7 – Principe de condensation/adverbialisation

Le principe de **condensation/adverbialisation** (traduction par un seul adverbe ou périphrase adverbiale) , lorsque deux adverbes liés au même verbe sont coordonnés en anglais, se confirme ici à travers les exemples 28) et 35) que nous reproduisons ci-après :

* *The female flits low [...] stopping every now and again²⁸ on the foodplant [...]*

→ *Elle volette alors au ras du sol [...]. Elle s'arrête épisodiquement sur la plante hôte [...]*

→ *Elle vole à basse altitude [...] s'arrêtant ici et là sur des plantes nourricières [...]*

* *[...] while the male continuously loops under, in front **and** then over the top of³⁵ the female*

→ *tandis que le mâle encercle la femelle dans un vol incessant*

→ *alors que le mâle effectue des boucles en-dessous, devant puis au-dessus d'elle*

Là où l'anglais aperçoit deux mouvements distincts, et s'attache donc à décrire l'action à mesure qu'elle se produit, de façon spontanée, comme le traduit l'usage de la coordination, le français – fidèle à son esprit d'analyse – distingue ou s'efforce de distinguer une action globale. En d'autres termes : le locuteur anglais s'intéresse à

l'action brute, qu'il livre telle qu'il l'aperçoit, tandis que le français se place à un degré d'élaboration psychique supérieur en s'intéressant davantage au résultat global de l'action. Certains de ces phénomènes, du fait de leur fréquence en anglais, sont classés dans les dictionnaires sous la rubrique des « expressions idiomatiques ».

8 – Tendance à éviter répétition de [e]

Enfin, nous observons une tendance à vouloir éviter la répétition peu élégante de deux [e] de suite, notamment dans l'exemple 7), où le premier traducteur transforme la prédication de l'original (*this is*) en article démonstratif (*ce*) suivi d'une périphrase adjectivale afin de reporter l'occurrence du verbe « *est* », évitant ainsi l'inélégance d'une répétition du son [e], que n'évite pas la deuxième traduction (*cette espèce est commune aux prairies humides et aux chemins forestiers et est commune...*). Néanmoins, ce phénomène semble extrêmement minoritaire, et n'explique qu'une infime partie des transformations observées.

Ces divers procédés de traduction, appliqués au passage de l'anglais vers le français, devraient permettre d'éclairer – et peut-être d'améliorer – l'enseignement de la traduction dans les universités françaises, tout en apportant des réponses concrètes à certains problèmes qu'éprouvent les étudiants étrangers avancés dans l'apprentissage de notre langue et de ses « tournures idiomatiques ».

Volet 2 : polysyndète et traduction automatique

A – Précautions d’usage

Précisons, dès le départ, que nous ne nous positionnons en rien dans ces lignes en tant que spécialiste de traduction automatique (TA), ou de la traduction assistée par ordinateur (TAO). Tout juste nous permettons-nous de nous présenter comme praticien ou utilisateur de ce type d'outils, dans le cadre de notre activité de traducteur professionnel. Notre posture est la suivante : s'il est possible de repérer, à l'intérieur d'un texte donné, un certain pourcentage des zones d'opacité qu'auront à affronter leurs traducteurs humains potentiels, et s'il est possible de parvenir à une prédiction assez fiable des stratégies de traduction effectuées (du moins dans leurs grandes lignes, dans leur principe général), alors nous pensons qu'une partie de ces principes pourraient être reproduits artificiellement par ordinateur, en les adaptant quelque peu à cette fin particulière : le but n'étant pas, bien entendu, de prétendre remplacer un être humain et la complexité de sa pensée, mais bien plutôt d'imiter des tendances générales, afin que le texte traduit se rapproche le mieux possible d'une phraséologie naturelle et idiomatique, facilitant la compréhension et l'interprétation du texte — intrinsèquement « étrange » car produit par une machine dépourvue de pensée et de ressenti. Nous avons déjà exposé ces idées lors des chapitres précédents.

L'enjeu de ce deuxième volet est donc purement pragmatique : nous souhaitons, par le biais d'exemples précis élaborés par nos soins (et livrés à l'appréciation de lecteurs francophones non concertés), vérifier que les règles ou « astuces » de traduction automatique, proposées en marge de cette thèse, permettent bel et bien de faciliter la compréhension des textes traduits par ordinateur. Nous souhaitons également voir s'il était possible d'appliquer (en les adaptant, certes assez grossièrement, aux contraintes de l'ordinateur) les tendances de traduction que nous avons observées, et voir si cela améliorerait la qualité du texte traduit. À ce titre, nous

avons sélectionné des extraits des deux textes analysés dans le cadre de ce chapitre, que nous avons passés « à la machine à traduire » : en l'occurrence, nous avons utilisé le logiciel Systran 7 Premium Translator. À partir de la version « brute » produite par le logiciel, nous avons élaboré une deuxième version, « révisée », en appliquant les règles que nous proposons. Enfin, par le biais de courts formulaires présentant les deux versions du texte traduit (dans un ordre aléatoire), nous avons sondé des lecteurs francophones fréquentant les bibliothèques bordelaises — bibliothèques publiques et scolaires/universitaires. Cette partie se veut donc être un bilan de cette expérience.

Néanmoins, nous souhaiterions avant toute chose dresser un bref état des lieux du statut de la « traduction automatique » dans le monde moderne. Pour ce faire, nous nous appuyerons essentiellement sur le livre MACHINE TRANSLATION : Its Scope and Limits, de Yorick Wilks (Springer, 2010), l'un des principaux ouvrages à traiter sérieusement — et sans a priori — de la question épineuse de la traduction automatique.

À travers de nombreux essais, l'auteur souhaite décrire l'histoire/l'origine de la TA, son évolution, son statut actuel, et enfin ses perspectives d'avenir. Des postfaces ont dû être ajoutées lors de la publication de ces essais en 2010, preuve de la rapidité avec laquelle les choses évoluent en ce domaine. Dès la première page, le ton est donné :

Machine translation is not, as some believe, solved, nor is it impossible, as others still claim. It is a lively and important technology, whose importance in a multi-lingual and information-driven world can only increase, intellectually and commercially. Intellectually, it remains, as it always has been, the ultimate testbed of all linguistic and language processing theories.

Dans le chapitre I qui sert en soi d'introduction (7 pages), l'auteur explique que la traduction automatique n'en est qu'à ses balbutiements (moins de quarante ans d'existence). Il insiste sur les « bénéfices apparents » de cette technologie utilisée par certains organismes internationaux tels que la Commission Européenne. D'après lui, des millions d'individus chaque jour font usage de l'option [Translate this page] en surfant sur l'internet. Toutefois, la médiocre qualité des traductions produites est un fait indéniable, qui mène nombre de personnes à penser que cette technologie est une

chimère, qu'il y a une impossibilité intrinsèque à vouloir traduire un texte vers une autre langue de façon automatique/informatisée.

On aurait, selon l'auteur, pu faire ce même constat il y a déjà plus de vingt ans. Cependant, deux choses principalement ont changé depuis cette époque ; deux avancées majeures ont été réalisées. La première, dont on doit la paternité à l'entreprise IBM aux États-Unis, est l'invention d'une série de techniques héritées des recherches sur le langage (« speech research »), faisant appel aux **statistiques** et notamment à la constitution de larges corpus de textes (« corpus comparés »). Ces chercheurs pensaient que l'usage des statistiques apporterait la solution définitive au problème, en permettant de produire des traductions automatiques de qualité : plus besoin de règles linguistiques, d'intelligence artificielle, ni d'avoir recours à des locuteurs natifs... Or, de nos jours, il est manifeste que cette technique – utilisée, entre autres, par Google Translate – n'a pas fait ses preuves¹⁵⁶.

La deuxième avancée (théorique, celle-ci), est l'hypothèse d'un chercheur nommé Martin Kay, selon lequel *aucune théorie que ce soit* ne parviendra à améliorer la technique de la TA de sorte qu'elle produise des textes de qualité. Ainsi, selon ce chercheur, l'unique solution au problème est de passer de la « traduction automatique » (automatic translation) à la « traduction assistée par ordinateur » (MAHT, machine-assisted human translation).

Dans les deux cas, l'idée que la théorie linguistique, voire l'intelligence artificielle, puisse apporter une solution aux problèmes de la TA, est rejetée.

Par « intelligence artificielle », on entend l'impact global de la connaissance et de l'expérience humaine sur la compréhension/l'interprétation des énoncés. L'exemple donné est celui de la phrase « The soldiers fired at the women and I saw several fall »

¹⁵⁶ Qu'il nous suffise d'en faire ici le test ; voyons comment ce logiciel traduit la phrase suivante, précédemment analysée : « *The blue form of the female in which the blue scaling extends over the fore and hind wings obliterating the brown ground colour except along the costa and outer margins, and with orange lunules present on all wings is called ab. ceronus* ». Nous obtenons la traduction suivante : « *La forme bleue de la femelle, dans lequel la mise à l'échelle bleu s'étend sur les parties avant et arrière des ailes efface la couleur de fond brun, sauf le long du bord externe et costa, et avec lunules oranges présents sur toutes les ailes est appelée ab. ceronus.* ». Nous ne sommes pas certain qu'un lecteur francophone n'ayant pas – comme nous – connaissance de l'original, et a fortiori n'ayant pas accès à la langue originale, puisse facilement comprendre une telle phrase (en raison de sa structure grammaticale et idiomatique).

où le fait que l'on comprenne que « several » se rapporte à « women » n'est pas dû à une caractéristique syntaxique et purement linguistique, mais à la connaissance que l'on a de telles situations (s'ils tirent sur les femmes, alors il est évident que ce sont les femmes qui tombent, pas eux-mêmes, les soldats). Or, ce qui semble évident à un être humain ne l'est pas nécessairement pour un ordinateur dépourvu de pensée, d'organes sensoriels, d'émotion, de mémoire, etc. D'un point de vue linguistique, les règles structurelles appliquées à la traduction automatique sont remises en cause par Chomsky, selon lequel une phrase telle que « I saw a triangular whale » est grammaticalement correcte mais hautement improbable. Or, cette phrase ressemble beaucoup à certaines sorties des logiciels de traduction automatique.

Nous apprenons, par Yorick Wilks, que les deux géants de la TA sont actuellement IBM et Systran ; le plus performant des deux reste indubitablement Systran (nous explique l'auteur, à l'unisson de tous les autres chercheurs spécialistes du sujet). Le système développé par IBM part du principe que les statistiques seules (opérées à partir de larges corpus) devraient suffire à résoudre la plupart des problèmes de traduction, et que les règles linguistiques, si elles servent effectivement de base, doivent être réduites au maximum. Le système développé par Systran est, quant à lui, un « hybride » faisant appel à *la fois* à des règles linguistiques et aux statistiques.

Enfin, en conclusion de cette introduction, l'auteur évoque plusieurs points qui semblent dignes d'intérêt :

1) la méthode statistique, employée seule, n'a pas réellement fait ses preuves ; même si des progrès ont été réalisés grâce à cette méthode, il est toujours indispensable d'avoir recours à des « règles de grammaire » que l'usage des statistiques *ne fait pas ressortir*.

2) on assiste actuellement à l'essor d'un nouveau marché de logiciels d'aide à la traduction professionnelle (Trados, corpus alignés, lexiques etc.) issus des recherches liées à la traduction automatique.

3) il termine alors sur une note optimiste : « Machine translation now has some of the aspects attributed to the problem of flight and flying in the Nineteenth Century ». Il insiste sur la grande vivacité et sur l'ingéniosité des différents systèmes de TA existant à ce jour (plus d'une centaine d'entreprises différentes) et de leurs inventeurs, et insiste sur le rôle commercial majeur de ces systèmes, utilisés de nos jours (notamment par certaines instances internationales) afin de produire des « rough translations », qui demanderaient trop de temps et d'argent si elles étaient confiées à des traducteurs humains.

Pour notre part, nous retenons deux choses essentiellement de cet ouvrage épais et hautement technique : premièrement, que la « méthode statistique » n'a pas fait ses preuves dans ce domaine particulier qu'est la traduction automatique, et que la seule méthode viable reste donc « l'hybridation » entre des règles de grammaire et l'usage des statistiques. Cela rejoint tout à fait nos conclusions relatives au passage de la parataxe anglaise à l'hypotaxe française : vue la multiplicité des options de traduction déployées par les traducteurs, il semble totalement impossible de faire ressortir une « règle » par le biais de l'observation seule, si l'on ne cherche pas à comprendre les *raisons psychologiques profondes* qui motivent ces choix. En l'occurrence, cela reviendrait à choisir le mot / la structure qui représente la majorité des choix, et nous avons vu que cette majorité ne dépasserait guère 30, 40% (ce qui revient à dire que la traduction serait fautive à 60 ou 70 %). Or, un ordinateur qui établit des statistiques *n'a pas la capacité* d'analyser les choix effectués par un traducteur confronté à un problème de syntaxe. Il s'ensuit donc que la seule façon viable d'automatiser la traduction des structures grammaticales, c'est d'*analyser* des corpus de textes traduits afin d'en dégager des lois et principes généraux, et de proposer — comme nous avons tenté de le faire — un compromis entre tous les choix. Deuxièmement, nous sommes frappé — et conquis — par l'hypothèse exposée par l'auteur selon laquelle l'état actuel de la technologie en matière de traduction automatique s'apparente au statut des technologies de vol (l'aéronautique) au 19ème siècle. Nous pensons, nous aussi, que la traduction automatique et/ou assistée par ordinateur est un domaine d'avenir : dans notre monde de plus en plus tourné vers l'international, où les hommes sont portés à voyager de pays en pays (parfois sans avoir la possibilité d'en apprendre préalablement la langue), il existe une véritable demande du public vis-à-vis de ces nouvelles

technologies. Si, comme de nombreux universitaires et traducteurs, nous ne croyons pas qu'un jour viendra où la machine à traduire pourra remplacer le traducteur humain de métier (pas plus qu'un aspirateur ne remplace l'agent de ménage qui le manie), nous demeurons persuadé que l'ensemble des technologies liées au traitement automatique du langage s'avèreront très utiles — voire indispensables — dans l'avenir proche. En tant que chercheur, nous nous interdisons donc de faire le choix partisan (et idéologique) d'occulter toute possibilité d'avancée dans le domaine de la TA, sous prétexte que cela risquerait d'enlever une partie de leur travail à certains traducteurs. S'il est vrai, pensons-nous, qu'un certain nombre de traducteurs peu qualifiés et inexpérimentés se verraient contraints de changer de voie (et donc, de laisser les travaux vraiment délicats aux traducteurs qualifiés), nous croyons que l'humanité avance et s'améliore grâce au développement de la technique, dont le but est de gagner du temps et de l'argent en automatisant une partie du travail humain (en particulier les tâches dites « ingrates »). Si notre travail de thèse peut sans doute prétendre au statut de « pionnier », alors nous assumons tout à fait ce statut.

Dans les lignes qui suivent, nous présentons et analysons les données obtenues à partir des questionnaires distribués, dans une perspective plus pragmatique que théorique. Il est indispensable de consulter les divers textes ayant constitué les formulaires, présents dans l'**annexe**, afin de suivre et comprendre notre raisonnement.

Notre démarche a été la suivante : à partir de la traduction automatique de quelques extraits issus du site www.ukbutterflies.co.uk, réalisée par le logiciel Systran Premium Translator®, nous avons élaboré une version « révisée » en fonction des grands principes que nous proposons (adaptés des tendances observées chez les traducteurs humains). Nous avons alors présenté les deux versions – que nous appellerons ici « version brute » et « version révisée » – sous la forme d'une série de questionnaires (sans le texte anglais original) déposés dans diverses bibliothèques, ainsi que dans les salles des professeurs de plusieurs lycées, afin de recueillir les réactions d'un public lettré et instruit¹⁵⁷. Nous leur demandions de lire les deux versions du texte – sans les informer du fait qu'il s'agissait d'une traduction

¹⁵⁷ Outre son aspect pratique (les lecteurs de bibliothèque et les enseignants étant généralement plus disposés à répondre à des questionnaires que le quidam de la rue), ce parti-pris avait pour but de limiter les réponses aux personnes ayant l'habitude du français écrit, et en particulier du français dit « littéraire ».

automatique – puis de choisir¹⁵⁸ celle qui leur semblait la plus cohérente / la plus facile à comprendre. La suite de ce chapitre présente – et s’efforce d’interpréter – les résultats de cette expérience.

B – Résultats des questionnaires

Les formulaires sont numérotés de A à K, et ont donc été reproduits dans l'annexe.

Dans le formulaire A, l'élément « étant » (correspond à « being » dans l'original, et visible dans la version 1) a été remplacé par « en étant » (version 2) ; l'élément « et puis » (correspond à « and then » dans l'original, et visible dans la version 1) a été remplacé par « puis » dans la version révisée.

Dans le formulaire B, l'élément « étant » (correspondant à « being » dans l'original, et visible dans la version 2) a été remplacé par « en étant » dans la version 1 (version révisée) ; l'élément « et ceci » (correspondant à « and this » dans l'original, et visible dans la version 2) a été remplacé par « ce qui » dans la version révisée.

Dans le formulaire C, l'élément « ; et même » (correspondant à « ; and even » dans l'original, et visible dans la version 1) a été remplacé par « ; alors, même » dans la version révisée.

Dans le formulaire D, le fait d'appliquer artificiellement (c'est-à-dire structurellement, en faisant abstraction du sens) la règle des 2 ET à la fin de la phrase, dans le cadre de l'énumération nominale observable, permet de passer de « des carrières, des remblais de route et de chemin de fer et des tours et des clairières de région boisée » (version 2, traduction brute) à la tournure suivante : « des carrières,

¹⁵⁸ Pour ne pas fausser l'expérience (en particulier, pour ne pas courir le risque que la deuxième version soit instinctivement choisie du fait qu'elle apparaît après la première, et représente une sorte de « relecture » du texte), nous avons régulièrement interverti l'ordre d'apparition de la version brute et de la version révisée.

route, des remblais de chemin de fer et des tours et des clairières de région boisée » (version 1, traduction révisée).

Dans le formulaire E, l'élément « et avec » (« and with » dans l'original, version 2) a été remplacé par « avec » (version 1) – en appliquant le principe d'évitement de la redondance.

Dans le formulaire F, l'élément « et de ce que » (« and from which » dans l'original, version 1) a été remplacé par « d'où » (version 2) ; l'élément « établissant » (« building » dans l'original, version 1) a été remplacé par « en établissant » (version 2).

Dans le formulaire G, l'élément « peuvent être vus patrouiller » (« can be seen patrolling » dans l'original, version 2) a été remplacé par « peuvent être vus en patrouillant » (version 1) ; l'élément « le bas de va-et-vient » (« back and forth », version 2) a été remplacé par le plus idiomatique « d'avant en arrière » (version 1).

Dans le formulaire H, l'élément « absorbant » (« absorbing » dans l'original, version 1) a été remplacé par « en absorbant » (version 2 révisée) ; l'élément « luttant » (« vying for », version 1) a été remplacé par « en luttant » selon le même principe (comme on l'a vu, la forme –ing est assez rarement traduite par la forme –ant, d'où ce compromis syntaxique inspiré de nos précédentes observations).

Dans le formulaire I, l'élément « étant commun » (« being common » dans l'original, version 1) a été remplacé par « en étant commun » (version 2 révisée) ; l'élément « et ainsi » (« and so » dans l'original, version 1) a été remplacé par « donc » (version 2 révisée) ; « s'étendant » (« ranging » dans l'original, version 1) a été remplacé par « en s'étendant » (version 2).

Dans le formulaire J, l'élément « en ceux et deux » (correspondant à « in ones and twos » dans l'original, visible dans la version 2) a été remplacé par le plus idiomatique « en petits groupes » (version 1, révisée).

Volontairement, nous ne nous attarderons pas sur les (multiples) transformations effectuées dans le cadre du formulaire 4. Qu'il nous suffise simplement de dire qu'à l'instar des autres formulaires, nous avons appliqué une série de règles de manière artificielle sur un long extrait de la nouvelle « After the storm », sans nous préoccuper du sens (l'ordinateur n'étant évidemment pas en mesure d'interpréter le contexte). Comme nous le verrons, les réactions des personnes sondées sur la base de ce formulaire particulier sont extrêmement intéressantes.

a – Les réponses aux formulaires

Dans un premier temps, nous nous intéressons uniquement aux formulaires laissés à la disposition du public au sein des bibliothèques universitaires LEA et Henri Guillemin à Bordeaux III, ainsi qu'à la bibliothèque des Capucins (bibliothèque de quartier, dans le centre-ville de Bordeaux).

Le formulaire A, déposé à la bibliothèque universitaire centrale de Bordeaux III, n'a pas reçu de réponse.

Pour le formulaire B, nous avons obtenu 7 réponses : 1 personne se prononce en faveur de la version 1, les 6 autres en faveur de la version 2. Dès le départ, les incohérences terminologiques et syntaxiques semblent poser un gros problème aux personnes interrogées, comme nous le voyons dans le commentaire suivant : « [je suis gênée par] certaines choses comme 'foodplant' ou plus incompréhensible 'que ce les espèces a avec succès' ». C'est donc, visiblement, le choix du lexique (notamment le fait de conserver des mots en anglais, quand l'ordinateur ne les reconnaît pas), de même que la structure des phrases, qui provoquent l'incompréhension. Si l'ensemble des commentaires tendent à invalider nos hypothèses, en exprimant une préférence pour la version « brute » du texte traduit, nous pouvons nous demander si la nature même du questionnaire n'est pas à mettre en cause. Comme nous l'expliquait une dame interrogée au sein d'une bibliothèque, il faut « d'abord s'acclimater » à cette langue étrange, de sorte que la deuxième version pourrait sembler plus claire dès lors qu'il s'agit d'une relecture de la première (en dépit des légères modifications). Néanmoins,

nous trouvons intéressant le commentaire émis par une étudiante en lettres, que nous reproduisons ci-après :

Difficile de dire laquelle des deux variantes serait la moins incompréhensible. Je tendrais plutôt pour la version n°2 bien qu'il n'y ait peu de différence entre les deux. La version n°2 peut paraître plus claire car la première phrase ne comporte pas la préposition "en" présente dans la version n°1, ce qui la rendait dès le début incompréhensible. Toutefois la deuxième phrase dans la version n°1 est plus claire (ou disons moins lourde) que celle de la version n°2 grâce à la ponctuation séparant les deux propositions dont la deuxième est introduite par une relative "ce qui suggère"; dans la deuxième version la présence de la coordination "et" me dérange assez car les deux propositions, me semble-t-il, ne devraient pas être mises sur le même plan. [nous soulignons]

Pour le formulaire C, distribué aux sondés en main propre à la bibliothèque des Capucins, nous avons recueilli : 1 vote pour la version 1 (brute) et 5 votes pour la version 2 (révisée). Une dame interrogée (professeure de français dans un lycée) nous a dit à propos de la version révisée : « dans le 2, je peux imaginer ce que ça peut vouloir dire ; ça ressemble à une phrase correcte ». Elle précise de même que le fait de changer « ; et même » par « ; alors, même » donne « plus de sens ». « Il y a du sens, ça coule mieux », dit-elle, en insistant sur le rôle de la ponctuation, et en restant malgré tout assez sceptique par rapport au caractère « surréaliste » des textes livrés à son appréciation.

Pour le formulaire D, déposé à la bibliothèque universitaire centrale de Bordeaux III, nous n'avons pas reçu de réponse.

Pour le formulaire E, que nous avons laissé à la bibliothèque des Capucins, nous obtenons 3 votes en faveur de la version 1 (révisée) et 3 votes pour la version 2 (brute). Une des personnes interrogées déclare dans un courriel : « La version 2 me semble plus compréhensible du fait d'avoir enlever en et d'avoir rajouter et. » [sic]. Une autre personne nous a fait part du fait que pour elle, les deux versions sont équivalentes au niveau du sens. Toutefois, les gens semblent sensibles – de manière très subjective – à la syntaxe plus « fluide » de la première version. Il est très intéressant, toutefois, de constater que les gens *ne perçoivent pas* les modifications opérées : leurs choix relèvent plutôt du domaine du ressenti.

Pour le formulaire G, déposé dans les casiers de professeurs au lycée Gustave Eiffel de Bordeaux, nous obtenons : 4 votes pour la version 1, aucun vote pour la version 2. L'une des enseignantes nous a fait remarquer que : « la version 1 semble la moins incompréhensible, quoique... ». Elle justifie son choix de la manière suivante : « Pour la 2, le segment " patrouiller le bas de va-et-vient au-dessus de la terre " n'évoque pour moi aucune image, alors que - en faisant un effort - " peuvent être vus en patrouillant d'avant en arrière " est ... presque acceptable parce qu'on élimine spontanément le "en" de " en patrouillant... Drôles d'oiseaux quand même ! Bon, tout ceci reste très surprenant mais, en qualité de prof d'anglais, il m'arrive régulièrement d'avoir des phrases de ce style en anglais ! ». Une autre personne nous livre le commentaire suivant : « Dans le formulaire G, un soir de fatigue, la version 1 me paraît la plus intelligible. Paradoxal, peut-être, car elle semble aussi la plus incorrecte quant à la syntaxe... ».

Pour les formulaires H, I et J (toujours laissés à la bibliothèque centrale de Bordeaux III, dans l'espace réservé au dépôt des brochures), nous n'avons pas reçu de réponse.

Pour le formulaire K (extrait de la nouvelle de Ernest Hemingway), déposé au lycée Gustave Eiffel, nous avons obtenu des réponses très mitigées. Un professeur agrégé de français nous indique qu'il ne souhaite pas se prononcer en faveur de l'une ou l'autre version, qu'il trouve aussi incompréhensibles l'une que l'autre, voire « pénibles à lire » (selon ses termes). Il dit toutefois que dans la première version (remaniée), il a trouvé « quelques éléments cohérents dans ce foisonnement très confus ». Voici ce qu'il écrit :

Ayant découvert votre courrier dans mon casier, je me suis prêté à la lecture du texte dans ses deux versions. Avec beaucoup de souffrance car je n'ai pour ainsi dire rien compris à son contenu. Malgré l'absence de connecteurs temporels clairs, il semble que ce soit un récit. Je me suis accroché à quelques mots. Par exemple dans le 1er § : couteau, combattre, couper, roulé, pleurer... Récit d'une lutte avec enchaînement d'actions au passé. Discours à la 1ère personne, passé composé, imparfait : quelques éléments cohérents dans ce foisonnement très confus. Après il est question apparemment d'un bateau, de l'eau, d'un canal, d'une épave. Récurrence du mot "elle": une personne ? J'avoue qu'ensuite j'ai commencé à fatiguer sérieusement. J'ai parcouru la suite sans m'y concentrer vraiment. La seconde version ne m'a pas paru plus claire. Elle est pour ainsi dire identique à première vue. Une nuance relevée au 4ème § : "J'étais le premier bateau, j'ai vu un longeron... / J'étais le premier bateau et I vu un longeron..." Rien qui n'illumine soudain le sens du texte.

Voilà, je ne sais quel commentaire ajouter. Si je devais dire que la 2^{de} version est plus claire que la 1^{ère}, c'est uniquement parce qu'elle m'oblige à relire le texte et à recueillir quelques mots supplémentaires – mais je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de cette 2^{de} version.

Une impression : on dirait que deux textes ou plus ont été mélangés, entremêlés.

Un autre professeur nous indique qu'il préfère la deuxième version (brute) car « la première lecture m'a familiarisé sinon avec le sens du moins avec l'atmosphère portuaire du propos. Cependant, l'incompréhension générale est telle que les modifications observées (notamment sur les mots de liaison) me paraissent jouer tantôt en faveur de l'intelligibilité de la seconde version et tantôt en faveur de la première. »

Une autre personne encore déclare préférer la version 1 qu'elle trouve « tout aussi inintelligible que la 2 sauf dans le 1^{er} paragraphe où le narrateur est sans ambiguïté celui qui récupère le couteau pour s'en servir ».

Enfin, nous obtenons deux autres votes (sans commentaire) : l'un en faveur de la version 1, l'autre en faveur de la version 2.

Voici pour les données qu'il nous est possible de « chiffrer » et de vérifier par nous-même. Il se trouve, néanmoins, que nous avons obtenu l'aide et la complicité d'une bibliothécaire¹⁵⁹ travaillant à la Bibliothèque Centrale de Bordeaux-Mériadeck, qui avait accepté de distribuer nos formulaires auprès de ses collègues. Nous reproduisons ci-après les conclusions qu'elle nous a livrées suite à la distribution des formulaires, qu'il nous est toutefois impossible de chiffrer :

A = version 2 + facile (i. e. version remaniée)

B = version 2 + facile (i. e. version brute)

C = version 2 + facile (i. e. version remaniée)

F = version 2 + facile (i. e. version remaniée)

G = version 1 + facile (i. e. version remaniée)

J = version 2 + facile (i. e. version brute)

¹⁵⁹ Madame Marie-Emmanuelle Béraud-Sudreau, à qui nous adressons nos sincères remerciements.

b – Conclusion de l'expérience

Bien que nous eussions souhaité obtenir davantage de réponses à ces questionnaires, nous estimons que les résultats obtenus (et en particulier les commentaires spontanés recueillis) confirment certaines de nos intuitions concernant la potentielle mise en œuvre automatique de certaines règles et d'astuces issues des tendances de traduction décrites au cours de cette thèse. Il serait donc parfaitement envisageable, nous semble-t-il, d'en intégrer une partie aux logiciels de traduction automatique actuels faisant appel à des règles grammaticales, comme c'est le cas de Systran 7 Premium Translator. Remarquons, néanmoins, que ce sentiment d'une plus grande cohérence est très subjectif : les personnes interrogées ne comprennent pas nécessairement « mieux » la traduction révisée par rapport à la version brute, mais elles ressentent plutôt **l'illusion** d'être confrontées à une phrase rédigée en français standard, ce qui confère une assise à l'interprétation¹⁶⁰. Or, nous constatons que si les lecteurs mis à contribution se livrent volontiers au jeu dès qu'il s'agit d'un texte technique/pragmatique à valeur essentiellement informative, nous recueillons des réactions plutôt négatives (pour ne pas dire agressives) dès lors qu'il s'agit d'un texte narratif. Ceci pourrait découler de la fonction des textes en question : si l'on se sent prêt à déchiffrer un texte à visée informative pour en extraire les éléments de signification, le but d'un texte narratif ou littéraire est de produire un effet esthétique, où le lecteur se laisse porter par le texte, d'où les réactions de rejet face à la traduction automatique du texte de Hemingway.

Qu'on nous permette de dire, en conclusion, que nous souhaiterions poursuivre plus avant ce travail de recherche active et pragmatique appliqué à la traduction automatique, en passant en revue l'ensemble des « problèmes de traduction » connus dans la paire anglais-français (voix passive/voix active, phrasal verbs, temps et aspects, etc.). Au-delà de la seule traduction de « and », c'est avant tout une méthode de travail et d'analyse, une nouvelle façon de penser la traduction automatique, que nous avons cherché à défendre dans ces quelques pages.

¹⁶⁰ D'aucuns diraient que ce commentaire confirme l'hypothèse Sapir-Whorf, selon laquelle la langue influence et sert de « moule » à la pensée, dans la mesure où le fait de s'approcher d'une structure idiomatique (malgré un lexique tout à fait inapproprié) semble rendre le lecteur plus disposé à déchiffrer la phrase.

CONCLUSION

S'il est d'usage, en sciences exactes, de chercher à exprimer l'ensemble d'une théorie sous la forme concise et tautologique d'une équation, nous n'essaierons pas – pour notre part – de résumer notre théorie sur la traduction de la polysyndète par le biais de symboles ésotériques. En tant qu'homme de langues, auteur, traducteur, chercheur et spécialiste de syntaxe comparée, nous croyons que la langue française est apte à exprimer des idées tout aussi subtiles qu'une longue suite de hiéroglyphes à caractère pseudo-scientifique. Qu'il nous suffise donc de présenter les choses dans cette belle langue « cartésienne » dont nous avons fait notre principal objet d'étude, à travers un récapitulatif aussi clair et précis que possible :

Alors que « and » en anglais peut servir à la fois de lien structural (i. e. marquage linguistique d'un rapport logique et / ou syntaxique préexistant à l'énonciation) et de lien cohésif / performatif *per se* (qui traduit en cela la subjectivité / l'intériorité de l'énonciateur, de façon primaire), le coordonnant « et » ne jouit pas, en français, d'une telle flexibilité fonctionnelle, et partage (quasi) exclusivement avec « and » sa fonction structurale. De cette divergence fondamentale, reflet d'une différence de psychologie (en particulier, dans le degré d'élaboration psychique) découle l'ensemble des problèmes liés à la traduction de la polysyndète anglophone vers le français. En règle générale, l'énumération en anglais se fait par l'introduction successive de chaque nouvel élément de la liste par le biais de « and », alors que le français – du fait de la *clôture syntaxique* induite par « et », liée probablement à sa fonction essentiellement structurale – préfère introduire chaque nouvel élément par le biais d'une virgule, l'emploi du coordonnant « et » venant marquer la fin de la série énumérée. Dans cette perspective, le dernier élément de la liste doit être, en français, syntaxiquement clos (ce qui exclut toute forme d'élaboration, de développement, de complexification dudit élément). Si tel n'est pas le cas, une *périphrase coordinative* (du type : « ainsi que », « de même que », « suivi de », etc.) sera privilégiée. De façon plus large, le français tend en effet à éviter systématiquement toute forme d'ambiguïté syntaxique (c'est-à-

dire, de double interprétation de la syntaxe d'une phrase), et à clarifier les rapports logiques, là où l'anglais tolère la double interprétation (dès lors que le sens est univoque aux yeux de l'énonciateur). Sous une forme schématique, certaines phrases anglaises peuvent en effet revêtir deux possibilités d'embranchement différentes, comme on l'a vu avec Lucien Tesnière et son « stemma » de la phrase ; en français, *a contrario*, cette possibilité semble exclue (pour une raison cognitive qui échappe à notre compréhension).

Ce phénomène est à la source d'un grand nombre des stratégies rationalisantes observées : répétition de certaines particules, effacement du coordonnant, déplacement de certains mots (en particulier les adverbes et adjectifs), etc. Le français présente, d'ailleurs, une tendance (sans doute liée à un problème d'ordre cognitif) à ne pas dépasser plus de deux conjonctions « et » par proposition nominale, adverbiale ou adjectivale, sauf dans le cas très spécifique de la polysyndète poétique (forme littéraire très particulière, héritée elle-même de la Bible, et employée par les poètes classiques – d'où sa « noblesse » toute particulière). Cette limite des deux « et » s'applique également, dans une optique plus vaste, aux phrases complexes constituées de propositions verbales et/ou adverbiales multiples. Là où l'anglais présente une tendance à lier les propositions par polysyndète coordinative, le français cherche à établir des rapports hiérarchiques entre elles, *en particulier* (mais pas exclusivement) au niveau de la troisième proposition, c'est-à-dire celle qui est rattachée à la proposition première / principale. Pour une raison psycho-cognitive, encore une fois, le français semble « s'achopper » à une contrainte linguistique dès lors qu'il atteint cette limite propositionnelle, et ne semble plus pouvoir faire usage de la coordination. Ici s'efface donc la distinction arbitraire établie par les grammairiens classiques entre « proposition coordonnée » et « proposition subordonnée », telle que l'a décrite Simon C. Dik dans son ouvrage *Coordination: its implications for the theory of general linguistics* (1972) : « Guided by a predilection for neat dichotomies, some linguists have defended the view that any construction in any language should be either coordinative or subordinative » (p. 58). Cette distinction s'efface, en effet, dans la mesure où cette elle s'explique par une différence de *perception psychologique*, n'entretient pas de rapport direct avec la réalité factuelle, et dépend étroitement de l'*interprétation* du traducteur (quoique certaines tendances générales se dessinent). Toutefois, Simon C. Dik explique la

différence parataxe / hypotaxe par l'existence de règles grammaticales (i. e. règles arbitraires), alors que nous y voyons l'influence de la psychologie, à l'origine – selon nous – de cette divergence.

Cette forme de rationalisation emprunte principalement deux voies : celle de la neutralisation (parataxe pure), ou bien celle de l'hypotaxe, c'est-à-dire la création / supputation d'un rapport de dépendance hiérarchique. Là où l'anglais avec « and » a la possibilité de poser l'idée d'un lien entre deux propositions sans que la nature de celui-ci soit clairement interprétable / identifiable, le français exige du rapport interpropositionnel qu'il soit : ou clairement préétabli (usage de la coordination), ou interprétable voire interprété (usage de la subordination), allant même jusqu'à inventer le lien. Cette « nécessité » éprouvée par les locuteurs francophones de *faire dépendre* certaines propositions les unes des autres ne semble pas liée à une contrainte grammaticale (c'est-à-dire purement formelle) du français, mais donc plutôt à une contrainte cognitive, psychologique, dont la nature exacte reste à élucider (ce qui serait, croyons-nous, du ressort de la psychologie, de la neurologie, ou de la philosophie). Dès lors qu'il y a impasse – c'est-à-dire, incompatibilité conceptuelle entre les deux langues – le traducteur tend à neutraliser toute forme de rapport (par exemple, par l'amorce d'une autre phrase). Cette forme d'élaboration psychique, caractéristique du passage de l'anglais au français, conduit à une panoplie de tendances rationalisantes : neutralisation, condensation et resserrement syntaxique, complexification, étoffement, etc. À noter, le *rôle crucial du contexte* (plus spécifiquement, du *sémantisme des verbes*) dans l'orientation des phénomènes rationalisants mis en œuvre (dans la mesure où c'est le verbe – et non pas le sujet – qui sert de nœud syntaxico-logique dans la phrase et influe donc sur les rapports que perçoit l'esprit).

Il s'ensuit donc que le passage de la polysyndète anglophone à l'hypotaxe francophone n'est pas un phénomène structural ou grammatical, lié à des règles fixes, arbitraires, et indépendantes du sens ou de l'interprétation de l'énoncé ; mais il s'agit plutôt d'un phénomène plus profond et complexe, lié au *psychisme* des sujets parlants – ou écrivains – dans la mesure où une traduction littérale de la polysyndète en français n'entraîne pas de réaction de rejet « instinctif » et « intransigible » (le lecteur

perçoit bien une étrangeté, mais il doute, ne parvient pas à l'expliquer), ce qui semble exclure la notion d' « agrammaticalité ».

Ceci nous permet donc de répondre à cette remarque de Simon C. Dik, qui sert de pivot à toute sa théorie sur la coordination, et qui prétend que : « A [...] reason for the neglect of the linguistic study of coordinative constructions is the view of certain scholars that coordination and subordination are primarily logical or psychological, and not, or only secondarily, linguistic phenomena. From this point of view, one concentrates on the logical relations pertaining within and between concepts, judgements etc. rather than on the grammatical relations within linguistic structures. These structures are then interpreted in the light of the (psycho-)logical relations found, but there is no guarantee that there is a one-to-one relation between linguistic structures on the one hand, and logical or psychological organization on the other: items which are logically or psychologically 'coordinated' may be linguistically expressed in subordinative constructions, and vice-versa » (p. 2 ; nous soulignons).

Toute cette thèse a contribué, croyons-nous, à démontrer l'exact contraire de cette affirmation.

Ainsi, le problème de la traduction de la polysyndète pose la question essentielle de la nature de l'esprit, en montrant que la syntaxe (pour autant que l'anglais et le français soient concernés, du moins) est le *reflet de la pensée*, et non pas le fruit de règles morpho-linguistiques arbitraires, comme la grammaire traditionnelle s'efforce de nous l'expliquer depuis ses origines. Traduire, ce n'est donc pas dé-coder un texte puis le réencoder en fonction d'autres règles structurales, mais bien *penser* ce texte différemment. Peut-être faudrait-il, dès lors, réévaluer le concept de « grammaire » pour le considérer comme étant la manifestation d'un esprit pensant, polymorphe (en termes d'élaboration et/ou de philosophie) selon les langues et des nations qui les parlent, et dont les règles exposées dans les livres d'écolier – illusoirement fixes et permanentes – ne seraient que la « partie visible de l'iceberg », et participeraient d'un phénomène beaucoup plus vaste, changeant, indélimitable : celui de la pensée ? Ce que cette thèse est parvenue – espérons-nous – à démontrer par le biais d'exemples concrets, c'est que l'acte de traduction n'est pas/ne peut pas être l'expression divergente d'*une même pensée unique*, parée sous l'habit de règles formelles différentes, mais aussi – et peut-être d'abord – l'expression d'*une forme de pensée divergente*.

Or, d'où naissent précisément ces « contraintes de l'esprit » (dont fait partie la règle des deux coordonnants, de la clôture syntaxique, etc.) auxquelles les locuteurs francophones semblent être soumis à l'écrit ? D'où naît la nécessité de ne pas dépasser deux coordonnants (plutôt que trois ou quatre) ? D'éviter le double-stemma dans une phrase ? Ou encore, de complexifier certaines configurations syntaxiques où l'emploi du coordonnant n'aurait rien de foncièrement « agrammatical » (au sens traditionnel du terme) ? S'agit-il de contraintes cognitives, issues de la structure du cerveau humain ? S'agit-il plutôt d'habitudes de pensée héritées du progrès scientifique et de l'essor de la philosophie, comme nous l'avons suggéré ? Quelle qu'en soit l'origine, cette manière particulière qu'ont les locuteurs francophones d'envisager le monde et les rapports entre les éléments du réel n'est manifestement dictée par aucun code, par aucune série de règles préétablies que l'on pourrait « enseigner » avec une rigueur tout académique – à l'instar de la conjugaison ou de la règle des accords – à des apprenants de langue étrangère. Or, il est regrettable que l'enseignement de la langue française se contente parfois de ces « zones de flou », où l'on explique à un étudiant non-francophone (ou à un étudiant francophone en difficulté) que sa mauvaise note est justifiée par des « mal dits », par des « maladresses » et autres « lourdeurs stylistiques », sans pouvoir lui expliquer clairement *en quoi* sa syntaxe est lourde, maladroite, peu idiomatique. Les diverses lois et tendances que cette thèse a révélées représentent donc un premier pas vers cet idéal didactique, mais ne sont néanmoins autres que la manifestation (artificiellement organisée par nos soins sous forme de règles, dans une optique pragmatique et pédagogique) d'un « état d'esprit » qu'il serait illusoire de vouloir théoriser, avec les moyens dont nous disposons à ce jour.

Et c'est bien cela, « l'esprit », qui fait de l'Homme un être à part, fonde le langage, la science, la philosophie, la religion – et dont la compréhension ultime permettrait de résoudre l'énigme millénaire de l'origine de l'humanité et des langues.

Cette thèse aura permis, espérons-nous, d'en appréhender une infime partie.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages théoriques :

ALLARD, J. et FEUILLÂTRE, E., *Grammaire grecque*, Paris, Hachette Éducation, 1972, 253 pages.

ANTOINE, Gérard, *La Coordination en français [tome 2]*, Paris, Éditions d'Artrey, 1958 [republié par Caen Minard 2001, « reprint érudition poche »], 488 pages pour le tome 2.

AYTO, John, *Bloomsbury Dictionary of Word Origins*, Bloomsbury, 1990, 582 pages.

BARFIELD, Owen, *History in English words*, London, Faber and Faber, 1956, 239 pages.

BEEKES, Robert S. P., *A Grammar of Gatha-Avestan*, Leiden/ New York/ København/Köln, E. J. Brill, 1988, 242 pages.

BENDER, Harold Herman, *The suffixes mant and vant in Sanskrit and Avestan*, Baltimore, J. H. Furst Company, 1910, 116 pages.

BOURCIEZ, Édouard, *Éléments de linguistique romane*, Paris, Klincksieck, « Tradition de l'humanisme », 1967, 783 pages.

BULLINGER, E. W., *Figures of speech used in the Bible*, Grand Rapids, Baker Book House, 1898, 1104 pages.

CELLE, Agnès, *Temps et modalité : l'anglais, le français et l'allemand en contraste*, Bern, Lang Peter, 2005, 200 pages.

CHANTRELL, Glynnis, *The Oxford dictionary of word histories*, Oxford, Oxford University Press, 2002, 560 pages.

CORBETT, Edward P. J., *Classical rhetoric for the modern student*, New York, Oxford University Press, 653 pages.

COULSON, Michael, *Sanskrit: an introduction to the classical language*, London, Hodder and Stoughton, « Teach yourself books », 1976, 513 pages.

DAMMAME GILBERT, Béatrice, *La Série énumérative*, Genève, Librairie Droz, 1989, 370 pages.

DELAMARRE, Xavier, *Le Vocabulaire indo-européen : lexique étymologique thématique*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1984, 330 pages.

DUPRIEZ, Bernard, *Gradus : les procédés littéraires*, Paris, Union générale d'éditions, « 10/18 », 1997, 540 pages.

ERNOUT, Alfred et MEILLET, Alfred, *Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 2001, 411 pages.

FABRICIUS-HANSEN, Cathrine et RAMM, Wiebke, *'Subordination' versus 'Coordination' in Sentence and Text: A cross-linguistic perspective*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, « Studies in Language Companion Series », 2008, 365 pages.

FONTANIER, Jean-Michel, *Le Latin en 15 leçons*, Rennes, PU Rennes, « Études anciennes », 2007, 390 pages.

GAMKRELIDZE, Thomas V. et IVANOV Vlačoslav V., *Indo-European and the Indo-Europeans: a reconstruction and historical analysis of a proto-language and a proto-culture [part I, the text]*, Berlin/ New York, Mouton de Gruyter, 1995, 1128 pages.

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : problèmes de traduction*, Paris, Ophrys, 1986, 549 pages.

HALIDAY, M. A. K et HASAN, Rugaiya, *Cohesion in English*, Londres, Longman, « English language series », 1976, 392 pages.

HOARAU, Lucie, *Étude contrastive de la coordination en français et en anglais*, Paris, Ophrys, « Linguistique contrastive et traduction », 1997, 220 pages.

HOMBURGER, L., *Les Langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*, Paris, Payot, « Bibliothèque scientifique », 1957, 343 pages.

HUCHON, Mireille, *Histoire de la langue française*, Paris, Librairie générale française, « Le livre de poche », 2002, 320 pages.

HUDDLESTON, Rodney et POLLUM Geoffrey K., *The Cambridge grammar of the English language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 1860 pages.

HUDDLESTON, Rodney, *Introduction to the grammar of English*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 483 pages.

JONES, Sir William, *Eleven Discourses*, Calcutta, Mahendranath Ghosh, 1873, 134 pages.

KESSLER-MESQUICH, Sophie, *L'Hébreu biblique en 15 leçons*, Rennes, PU Rennes, « Études anciennes », 2008, 445 pages.

KLOEKHORST, Alwin, *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, Leiden/ Boston, Brill, 2008, 1162 pages.

LAGARDE, André et MICHARD, Laurent, *Le Lagarde et Michard : Moyen âge 16ème siècle les grands auteurs français : anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 2003, 418 pages.

LAGARDE, André et MICHARD, Laurent, *Le Lagarde et Michard : 17ème siècle, 18ème siècle les grands auteurs français : anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 2003, 253 pages.

LAGARDE, André et MICHARD, Laurent, *Le Lagarde et Michard : 19ème siècle les grands auteurs français : anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 2003, 577 pages.

LAGARDE, André et MICHARD, Laurent, *Le Lagarde et Michard : 20ème siècle les grands auteurs français : anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 2003, 496 pages.

LAPAIRE, Jean-Rémi et ROTGÉ, Wilfrid, *Linguistique et grammaire de l'anglais*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, « Amphi 7 », 1991, 734 pages.

LADMIRAL, Jean-René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, « Tel », 1994, 273 pages.

LEBIDOIS, Georges et LEBIDOIS, Robert, *Syntaxe du français moderne : ses fondements historiques et psychologiques. 1. Prolégomènes*, Paris, A. Picard, 1967, 795 pages.

LE HIR, Yves, *Lamennais écrivain*, Paris, A. Colin, 1948, 475 pages.

LEHMANN, Winfred P., *Theoretical Bases of Indo-European Linguistics*, London and New York, Routledge, 1993, 336 pages.

LEWIS, Charlton T., *A Latin Dictionary (founded on Andrew's edition of Freund's Latin Dictionary)*, Oxford, Clarendon Press, 1878, 2018 pages.

LIDDELL, Henry George et SCOTT, Robert, *A Greek-English Lexicon [Volume II]*, Oxford, Clarendon Press, 1843, 1176 pages.

LINDSAY, W. M., *The Latin language: an historical account of Latin sounds, stems, and flexions*, Oxford, Clarendon Press, 1894, 694 pages.

LOFFLER-LAURIAN, Anne-Marie, *La Traduction automatique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, 156 pages.

LÓPEZ-COUSO, María José et SEOANE, Elena (en collaboration avec Teresa Fanego), *Rethinking grammaticalization: new perspectives*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2008, 355 pages.

MACDONELL, Arthur Anthony, *A practical Sanskrit dictionary (with transliteration, accentuation, and etymological analysis throughout)*, Oxford, Oxford University Press, 1929, 382 pages.

MESCHONNIC, Henri, *Dans le bois de la langue*, Paris, Laurence Teper, « ESSAI », 2008, 545 pages.

MESCHONNIC, Henri, *Un Coup de Bible dans la philosophie*, Paris, Bayard, « Bible et philosophie », 2004, 294 pages.

MISTRA, Satya Swarup, *The Avestan: a historical and comparative grammar*, Varanasi/ Delhi, Chaukhambha Orientalia, « Chaukhambha Oriental Research Studies n°13 », 1979, 284 pages.

MITCHELL, Bruce et ROBINSON, Fred C., *A Guide to Old English*, Oxford, B. Blackwell, 1964, 160 pages.

MOLINIÉ, Georges, *Éléments de stylistique française*, Paris, Presses Universitaires de France, « Linguistique nouvelle », 2005, 213 pages.

MORIER, Henri, *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, « Grands Dictionnaires », 1998, 1345 pages.

MOSSÉ, Fernand, *Manuel de l'anglais du moyen âge : des origines au XIV^e siècle* [tome 1 : vieil-anglais], Paris, Aubier, éditions Montaigne, « Bibliothèque de philologie germanique », 1966, 548 pages.

NOWOTTNY, Winifred, *The Language Poets Use*, London, The Athlone Press, 1968, 225 pages.

ONIONS, C. T. (with the assistance of FRIEDRICHSEN, G. W. S. and BURCHFIELD, R. W.), *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford, Clarendon Press, 1966, 1024 pages.

PARTRIDGE, Eric, *Origins: a short etymological dictionary of modern English*, London, Routledge & Kegan Paul, 1958, 970 pages.

ROBY, Henry John, *A Grammar of the Latin language: from Plautus to Suetonius [Part I]*, London and New York, Macmillan and co., 1871, 1258 pages.

SAUSSURE, Ferdinand de, BALLY, Charles, SECHEHAYE, Albert et MAURO, Tullio de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, « Bibliothèque scientifique », 1972, 520 pages.

SHAW, W. David, *Tennyson's Style*, Cornell, Cornell University Press, 1976, 328 pages.

SHIPLEY, Joseph T., *The origins of English words: a discursive dictionary of Indo-European roots*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2001, 672 pages.

SOKOLOV, S. N., *The Avestan language*, Moscou, « Nauka » Publishing House/ Central Department of Oriental Literature, 1967, 120 pages.

STURTEVANT, Edgar H., *A comparative grammar of the Hittite language*, Philadelphia, Linguistic society of America/University of Pennsylvania, « William Dwight Whitney Linguistic Series », 1933, 199 pages.

TESNIÈRE, Lucien, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, C. Klincksieck Colombes, 1959, 672 pages.

TOURATIER, Christian, *La Relative : essai de théorie syntaxique (à partir de faits latins, français, allemands, anglais, grecs, hébreux, etc.)*, Paris, Librairie C. Klincksieck, « Linguistique », 1980, 568 pages.

VARROD, Pierre, SINCLAIR KNIGHT, Lorna, BACK, Martyn, CLARI, Michela, LE FUR, Dominique, LOVE, Catherine, CITRON, Sabine et GOUGH, Janet, *Le Grand Robert & Collins [Tome 2 : Anglais/Français]*, Glasgow/Paris, HarperCollins Publishers et Dictionnaires Le Robert, « R & C SUPER SEN », 2000, 1423 pages.

VENUTI, Lawrence, *The Translation Studies Reader (Second Edition)*, New York/London, Routledge, 2007, 560 pages.

VINAY, Jean-Paul et DARBELNET, Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier, « Bibliothèque de stylistique comparée », 1977, 331 pages.

WEHMEIER, Sally, *Oxford Advanced Learner's Dictionary*, Oxford, Oxford University Press, 2005, 1780 pages.

WHORF, Benjamin Lee, *Language, thought, and reality : selected writings of Benjamin Lee Whorf*, Cambridge, Technology Press of Massachusetts Institute of Technology, « Technology press books in the social sciences », 1970, 278 pages.

WILKS, Yorick, *Machine translation: its scope and limits*, New York, Springer-Verlag, 2009, 264 pages.

WILLIAMS JACKSON, A. V., *Avesta Reader (first series): easier texts, notes and vocabulary*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1893, 112 pages.

YAGUELLO, Marina, *Alice au pays du langage: pour comprendre la linguistique*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, 218 pages.

Œuvres littéraires anglophones et traductions françaises :

Original et traductions de « Alice's Adventures in Wonderland » de Lewis Carroll :

* **CARROLL, Lewis**, *Alice's Adventures in Wonderland and Through the Looking-Glass*, London, Penguin Books, « Penguin Classics », 1998, 356 pages.

CARROLL, Lewis, *Alice au pays des merveilles* [traduction d'Henri Parisot], Paris, Flammarion, 2010, « GF », 146 pages.

CARROLL, LEWIS, *Alice au pays des merveilles* [traduction de Jean-Pierre Berman], Paris, Pocket, 2010, 125 pages.

CARROLL, Lewis, *Les aventures d'Alice au pays des merveilles* [traduction de Jacques Papy], Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2005, 196 pages.

Original et traductions de « Ode to a Nightingale » de John Keats :

* **KEATS, John** et BULLET, Gerald, *John Keats's Poems*, London/New York, J. M. Dent & Sons LTD/ E.P. Dutton & Co Inc, « Everyman's Library : Poetry and drama », 1961, 372 pages [poème « Ode to a Nightingale », p. 189-190].

BRUGIÈRE, Bernard, BENSIMON, Paul, PIQUET, François et REMY, Michel, *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, 2013 pages [contient une traduction française de « Ode to a Nightingale » de John Keats réalisée par Robert Ellrodt].

KEATS, John, *Les odes ; suivi de La Belle Dame sans merci* [traduction d'Alain Sueid], Paris, Arfuyen, « Cahiers », 1994, 95 pages.

KEATS, John, *Ode à un rossignol & autres poèmes* [traduction de Fouad El-Etr], Paris, La Délirante, 2009, 61 pages.

KEATS, John, *Odes* [traduction en vers français d'Armand Sedaine], Perros-Guirec, Anagrammes, « Bibliothèque internationale de poésie », 2007, 39 pages.

KEATS, John, *Poèmes choisis* [traduction d'Albert Laffay], Paris, Aubier, « Collection bilingue des classiques étrangers », 1953, 351 pages.

KEATS, John, *Poèmes et poésies* [traduction de Paul Gallimard], Paris, Gallimard, « Collection Poésie », 1995, 272 pages.

KEATS, John, *Poésies* [traduites par la Marquise de Clermont-Tonnerre], Paris, Maison du Livre, 1907, 129 pages.

KEATS, John, *Tendre est la nuit : florilège de poèmes de John Keats* [traduction de Pierre-Louis Matthey], Lausanne, Mermod, « Collection du Bouquet », 1950, 157 pages.

Original et traductions de poèmes et nouvelles d'Edgar Allan Poe :

Textes originaux :

* **POE, Edgar Allan**, *The complete illustrated stories and poems of Edgar Allan Poe*, London, Chancellor Press, 1988, 973 pages.

Traductions françaises :

Traductions officielles :

POE, Edgar Allan, *Contes et poésies* [traduction d'Émile Lauvrière], Paris, La Renaissance du Livre, 1918, 198 pages.

POE, Edgar Allan, *Douze poèmes d'Edgar Poe* [traduction de Jean Cadas], Perros-Guirrec, Anagrammes, 2009, 58 pages.

POE, Edgar Allan, *Histoires grotesques et sérieuses* [traduction de Charles Baudelaire], Paris, Michel Lévy frères, 1871, 372 pages.

POE, Edgar Allan, *Le Corbeau et autres poèmes/ The Raven and other poems* [traduction française d'Henri Parisot], Paris, Le Terrain vague, 1968, 94 pages.

POE, Edgar Allan, *Le Corbeau* [traduction de Maurice Rollinat], Châteauroux, R. Bonargent, « Indifférences », 1995, non paginé.

POE, Edgar Allan, *Les Poèmes* [traduction de Stéphane Mallarmé], Bruxelles, E. Deman, 1888, 196 pages.

POE, Edgar Allan, *Le Corbeau / Traduction française équirythmique, avec texte anglais en regard* [traduction de J.- A. Moisan], Angers, A. Buel, 1929, 15 pages.

POE, Edgar Allan, *Les cloches* [traduction libre d'Émile Blémont], Paris, Librairie de l'eau-forte, 1876, 15 pages.

POE, Edgar Allan, *Poèmes d'Edgar Allan Poe* (première édition complète) [traduction de Léon Lemonnier], Paris, Librairie José Corti, 1949, 206 pages.

POE, Edgar Allan, *Poèmes* [traduits de l'anglais par Stéphane Mallarmé, Jean-Marie Maguin, Claude Richard et Christophe Marchand-Kiss], Paris, Textuel, « L'œil du poète », 1997, 105 pages.

POE, Edgar Allan, *Poèmes (traduction en vers, et vers pour vers, de Pierre Pascal)*, Paris, Mercure de France, 1942, 148 pages.

Traductions parues de façon indépendante :

EWERS, Hanns Heinz, *Egar Allan Poe : essai* [contient une traduction française de « The Raven » par William L. Hughes], Cadillon, Le visage vert, 2009, 94 pages.

JUSTIN Henri, Traduction de « The Raven » [En ligne], disponible sur :

<<http://www.paradigme.com/sources/SOURCES-PDF/Pages%20de%20Sources03-1-1.pdf>>

ROBIN, Armand, *Ma vie sans moi*, Paris, Gallimard, « Métamorphoses », 1940, 109 pages [contient une traduction du poème « The Raven » d'Edgar Allan Poe, réalisée par l'auteur].

Original et traductions de poèmes de Lord Alfred Tennyson :

* **LORD TENNYSON, Alfred**, *Complete Poems & Plays*, Oxford, Oxford University Press, 1983, 867 pages.

LORD TENNYSON, Alfred, *In memoriam. Enoch arden. Le ruisseau. Ulysse. Les mangeurs de lotus* [traduction de Madeleine Cazamian], Paris, Aubier, 1938, 319 pages.

LORD TENNYSON, Alfred, *Le rêve d'Abkar et autres poèmes* [traduction de Claude Dandréa], Paris, La Différence, « Orphée », 1998, 185 pages.

LORD TENNYSON, Alfred. *Poèmes choisis d'Alfred Lord Tennyson* [traduction de Joachim Zemmour], Mazères, Le Chasseur Abstrait éditeur, « Lettres Terres », 2010, 176 pages.

Original et traductions de « The Lord of the Rings » de J. R. R. Tolkien :

* **TOLKIEN, J. R. R.**, *The Lord of the Rings*, London, HarperCollins Publishers, 2007, 1178 pages.

TOLKIEN, J. R. R., *Le Seigneur des Anneaux/ Tome 1 : La Communauté de l'anneau* [traduction de Francis Ledoux], Paris, Gallimard, « 1000 soleils », 1980, 494 pages.

TOLKIEN, J. R. R., *Le Seigneur des Anneaux/ Tome 2 : Les Deux Tours* [traduction de Francis Ledoux], Paris, Gallimard, « 1000 soleils », 1980, 432 pages.

Articles de revues spécialisées :

LAPAIRE, Jean-Rémi « Coordination et cognition », *Études anglaises*, 2005 /4 Tome 58, p. 473-494.

BORDAS, Éric, « La polysyndète, fait de style " philosophique " dans " Louis Lambert " ? » (*L'Année balzacienne* 2006/1, n°7, p. 67-81)

COLLECTIF, *Translationes : « (En) Jeux esthétiques de la traduction. Éthique(s), techniques et pratiques traductionnelles »*, N° 2 / 2010, Editura Eurostampa, Timisoara, 206 pages [contient une préface de Jean-René Ladmiral, ainsi qu'un entretien avec le traductologue].

MULLER, Walter de, « La linguistique diachronique, les études sur la grammaticalisation et la sémantique du prototype : présentation », *Langue française*, Vol. 130 N°1, *La linguistique diachronique, les études sur la grammaticalisation et la sémantique du prototype*, p. 8-32.

MARCHELLO NIZIA, Christiane, article sur « la phrase » publié dans l'Encyclopaedia Universalis [En ligne], disponible sur : <<http://www.universalis.fr>>

Ressources électroniques :

GODDEN, Malcolm, Article sur le poète anglo-saxon Ælfric [En ligne], accessible sur le site de l'Oxford Dictionary of National Biography : <<http://www.oxforddnb.com>>

COMBY, Jean-Urbain, Articles sur la « Septante » et la « Vulgate » (traductions de la Bible hébraïque) [En ligne], disponibles sur : <<http://www.universalis.fr>>

Cambridge Advanced Learner's Online Dictionary, article sur « and » [En ligne], disponible sur : <<http://dictionary.cambridge.org>>

Le Grand Robert de la langue française, article sur « et » [En ligne], disponible sur : <<http://gr.bvdep.com>>

Original et traduction en anglais moderne par G. N. Garmonsway de l' « Anglo-Saxon Chronicle » [En ligne], disponible sur : <http://www.arts.gla.ac.uk/stella/readings/OE/anglo_chron.htm>

Extrait du texte de l' « Anglo-Saxon Chronicle », article de Wikipedia portant sur « Cynewulf of Wessex » [En ligne], disponible sur : <http://en.wikipedia.org/wiki/Cynewulf_of_Wessex>

Scott L. HARVEY, Winfred P. LEHMANN, and Jonathan SLOCUM, site web de « The University of Texas at Austin », tableau des déclinaisons en avestan [En ligne], disponible sur : <<http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/eieol/aveol-4-X.html>>

ROSNY, Léon de, Texte intégral de l'essai « De l'origine du langage » (1869) [En ligne], disponible sur Googlebooks : <http://books.google.fr/books/about/De_l_origine_du_langage.html?hl=fr&id=bY8GAAAAQAAJ>

DESCARTES, René, Texte intégral de l'essai « Règles pour la direction de l'esprit » (1628) [En ligne], disponible sur Wikisource : <http://fr.wikisource.org/wiki/R%C3%A8gles_pour_la_direction_de_l%E2%80%99esprit>

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, Texte intégral de l'essai « Philosophie de l'esprit » (1817) [En ligne], disponible sur Googlebooks : <http://books.google.fr/books?id=62oRAAAAYAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbg_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false>

SLOCUM, Jonathan, Texte original et traduction en anglais moderne de « The Voyages of Ohthere and Wulfstan » [En ligne], disponible sur le site officiel de « The

University of Texas at Austin » : <<http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/eieol/engol-4-X.html>>

The Oxford English Dictionary en ligne, article sur « and » [En ligne] et diverses autres entrées [En ligne], disponibles sur : <<http://www.oed.com>>

Autres ressources bibliographiques :

CHÉNERIE, Marie-Luce [traduction de l'ancien français], *Lancelot du Lac* [édition bilingue], Paris, Librairie générale française, « Le livre de poche/ Lettres gothiques », 1993, 698 pages.

GUERNE, Armel, *Les romantiques allemands*, Paris, Phébus, « libretto », 2004, 967 pages [traductions d'Armel Guerne, Albert Béguin, Lou Boudier, Jean-François Chabrun, René Jaudon, Robert Valançay, Flora Klee-Palyi et Gilbert Socard].

H. D., *Le jardin près de la mer* [traduit de l'anglais et présenté par Jean-Paul Auxeméry], Paris, Éditions de la Différence, « Orphée », 1992, 127 pages.

MICHA, Alexandre [présentation et traduction de l'ancien français], *Lais féériques des XIIe et XIIIe siècles* [édition bilingue], Paris, Flammarion, « GF », 1992, 347 pages.

SADOUL Barbara, *Les dimensions fantastiques*, Paris, Librio, « Imaginaire », 2010, 349 pages.

Pour l'ensemble des extraits en anglais et en français cités au chapitre 3 (partie III), nous avons utilisé majoritairement les versions de ces textes mises en lignes sur le site de Project Gutenberg : <<http://www.gutenberg.org>>

D'autres ressources nous ont également été précieuses, notamment :

SALZMAN, Paul, *An anthology of seventeen-century fiction*, Oxford, Oxford University Press, « Oxford paperbacks / The World's classics », 1991, 562 pages.

Original hébreu et traductions de la Bible :

Pour plus de commodité, nous avons consulté le texte de la Genèse (dans ses différentes versions en hébreu, grec, latin, anglais et français) directement sur les sites internet suivants :

<<http://www.sefarim.fr>>

<<http://www.judeopedia.org>>

Nous avons également consulté les ressources suivantes :

AUTEUR ANONYME, *Bible de Macé de la Charité*, Leiden, E. J. Brill, 1982, 138 pages.

Texte de la Bible en hébreu ancien, en grec ancien et premières traductions anglophones [En ligne], disponible sur : <http://www.bible-researcher.com>

INDEX DES CONCEPTS

- Ablatif absolu**, 258, 264, 267, 268, 269, 281, 299, 307, 309
- Adverbialisation**, 289, 295, 296, 313, 323, 328, 375
- Adversatif**, 18, 292, 303, 327
- Adversation**, 226
- Agrammaticalité**, 10, 120, 276, 281, 393, 394
- Ainsi que / de même que**, 5, 10, 11, 20, 21, 24, 42, 63, 66, 69, 72, 90, 98, 104, 139, 144, 178, 186, 189, 200, 202, 208, 210, 211, 234, 254, 255, 259, 269, 275, 295, 304, 340, 344, 357, 361, 370, 382, 385, 386, 390
- Ambiguïté**, 48, 56, 74, 129, 191, 201, 202, 203, 206, 207, 208, 213, 214, 244, 269, 280, 294, 299, 300, 301, 306, 307, 358, 359, 360, 361, 366, 390
- Ancien Testament**, 132, 133, 135, 144, 154, 185, 188
- Anglicisme**, 10, 69
- Anidiomatisme**, 100, 137, 211, 216, 273, 276, 294, 304, 308, 309
- Asyndète**, 91, 119, 120, 121, 123, 125, 127, 130, 189, 215, 256, 312, 322, 326, 353, 355
- Avestan**, 249, 260, 261, 263, 266, 267, 396, 402, 403, 413
- Bible**, 15, 19, 22, 39, 40, 124, 125, 126, 132, 133, 134, 135, 137, 138, 140, 142, 144, 146, 149, 150, 153, 154, 158, 162, 164, 165, 166, 167, 169, 173, 175, 185, 231, 355, 391, 397, 402, 412, 415, 416
- Caractéristique active**, 308, 309, 374
- Charnière / Tie**, 27, 28, 30, 48, 93, 186, 200, 274
- Chronologie**, 18, 20, 23, 25, 29, 30, 33, 40, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 116, 227, 257, 258, 278, 279, 290, 291, 293, 296, 299, 301, 306, 307
- Clôture syntaxique**, 210, 214, 221, 289, 290, 294, 295, 312, 323, 328, 340, 342, 346, 350, 353, 355, 357, 358, 390, 394
- Cohérence**, 13, 15, 21, 27, 55, 56, 70, 72, 74, 78, 241, 389
- Cohésif**, 21, 22, 27, 40, 111, 175, 179, 358, 390
- Cohésion**, 15, 21, 26, 27, 28, 55, 67, 70, 71, 72, 84
- Coordination**, 11, 12, 24, 28, 29, 30, 34, 36, 37, 39, 48, 49, 51, 52, 54, 57, 58, 61, 65, 66, 67, 71, 72, 75, 77, 78, 80, 84, 86, 91, 93, 96, 97, 98, 108, 109, 110, 117, 119, 123, 127, 128, 129, 130, 131, 136, 137, 138, 140, 149, 153, 158, 162, 163, 165, 169, 170, 173, 175, 176, 179, 185, 189, 196, 199, 200, 203, 204, 206, 207, 208, 210, 211, 219, 221, 222, 223, 224, 225, 228, 229, 230, 231, 244, 246, 259, 266, 268, 269, 274, 281, 282, 293, 294, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 310, 326, 327, 331, 344, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 365, 366, 367, 368, 372, 375, 386, 390, 391, 392, 393, 394, 396, 398, 411
- Emphase**, 15, 17, 18, 20, 38, 52, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 78, 89, 90, 91, 92, 93, 136, 231, 290, 293, 298, 302, 306, 310, 334, 339, 341, 344, 345, 352, 353, 354, 355, 364, 365, 366, 367, 369

Énumération, 17, 20, 35, 38, 61, 62, 65, 75, 77, 78, 84, 87, 89, 90, 91, 111, 120, 121, 124, 125, 128, 129, 201, 202, 203, 204, 208, 209, 210, 213, 217, 220, 221, 222, 223, 231, 232, 277, 280, 281, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 312, 322, 326, 334, 337, 341, 342, 344, □354, 355, 356, 357, 362, 367, 383, 390, 397

Esprit, 7, 8, 33, 56, 60, 66, 72, 74, 79, 100, 101, 112, 119, 130, 135, 173, 176, 177, 180, 181, 183, 184, 185, 190, 191, 192, 197, 200, 202, 205, 208, 214, 223, 224, 225, 227, 230, 234, 241, 244, 255, 257, 267, 277, 279, 281, 284, 295, 296, 301, 305, 306, 331, 333, 359, 360, 362, 364, 368, 369, 375, 392, 393, 394, 413

Esprit cartésien, 179, 180, 183, 190, 191, 192, 193, 284

Étoffement, 205, 210, 223, 236, 280, 297, 303, 304, 310, 312, 314, 322, 325, 331, 344, 345, 350, 356, 363, 370, 392

Évitement, 35, 280, 284, 308, 331, 341, 358, 383

Explicitation, 36, 41, 60, 128, 207, 210, 368

Forme –ant, 243, 246, 254, 258, 259, 267, 268, 281, 299, 301, 307, 308, 313, 314, 324, 325, 373, 374, 384

Forme –ing, 243, 307, 308, 309, 373, 374, 384

Génitif / locatif, 292, 302, 303, 327, 364, 366

Gérondif, 161, 211, 212, 215, 240, 244, 246, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 262, 263, 264, 265, 281, 306, 307

Gérondivation, 289, 299, 300, 304, 313, 324, 328

Grammaticalisation, 263, 266, 269, 411

Grec ancien, 15, 135, 140, 141, 164, 165, 169, 191, 247, 264, 265, 416

Hébreu, 22, 125, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 144, 146, 149, 150, 153, 154, 164, 185, 266, 399, 415, 416

Hiérarchie, 17, 18, 37, 49, 55, 77, 79, 105, 196, 201, 221, 256, 392

Hittite, 247, 260, 262, 263, 266, 399, 404

Hypotaxe, 11, 12, 95, 96, 110, 118, 130, 163, 166, 172, 173, 179, 183, 186, 196, 273, 310, 331, 364, 381, 392

Hypothèse Sapir-Whorf, 66, 197, 389

Idiomatisme, 41, 63, 64, 69, 82, 86, 99, 100, 102, 111, 120, 130, 205, 208, 209, 212, 213, 214, 215, 216, 219, 228, 229, 230, 231, 235, 238, 239, 240, 241, 293, 326, 346, 349, 354, 358, 361, 377, 379, 384, 389, 394

Inconscient, 8, 9, 10, 197, 295, 331

Indice, 116, 226, 227, 310

Indo-européen, 129, 165, 224, 242, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 269, 270, 327, 397

Interprétation, 8, 31, 32, 108, 198, 200, 201, 205, 207, 208, 210, 214, 221, 223, 225, 233, 234, 235, 241, 257, 280, 281, 296, 297, 299, 300, 301, 311, 327, 332, 357, 359, 360, 361, 366, 377, 379, 389, 391, 392

King James Version, 15, 22, 39, 124, 132, 135, 138, 140, 147, 149, 173

Latin, 22, 107, 132, 133, 134, 135, 140, 144, 146, 147, 157, 158, 159, 164, 165, 179, 190, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 282, 307, 309, 311, 327, 398, 401, 403, 415

Logicisation, 35, 212, 217, 243, 256, 281, 282, 289, 299, 307, 308, 309, 313, 324, 328, 331

Méthode introspective, 9, 209

Modulation, 12, 138, 202, 205, 212, 238, 243

Neutralisation, 36, 65, 76, 231, 232, 233, 236, 289, 303, 304, 305, 312, 313, 314, 322, 323, 325, 327, 331, 332, 337, 339, 340, 341, 357, 363, 364, 370, 392

Ordre canonique, 61, 72, 82, 120, 125, 204, 217, 220, 221, 222, 223, 232, 289, 290, 292, 312, 322, 326, 337

Parataxe, 11, 12, 95, 96, 110, 130, 135, 138, 153, 154, 163, 164, 183, 186, 196, 283, 326, 381, 392

Participe présent, 57, 161, 176, 179, 215, 216, 240, 246, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 267, 268, 269, 281, 306, 309, 373, 374

Pensée, 49, 64, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 106, 112, 183, 184, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 200, 234, 241, 281, 315, 359, 362, 372, 377, 379, 389, 393, 394

Périphrase coordinative, 11, 66, 176, 186, 189, 209, 210, 280, 295, 313, 323, 390

Phrase complexe, 95, 96, 97, 98, 102, 107, 110, 114, 131, 159, 162, 193, 224, 241

Phrastique, 10, 26, 96, 111, 113, 117, 169, 193, 203, 277, 279, 304

Polysyndète, 7, 11, 12, 15, 16, 20, 21, 22, 25, 28, 30, 31, 33, 34, 39, 40, 43, 46, 47, 52, 54, 55, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 76, 77, 80, 82, 84, 89, 90, 91, 96, 97, 98, 102, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 132, 137, 139, 140, 149, 153, 154, 157, 162, 164, 165, 166, 168, 172, 173, 174, 175, 179, 183, 188, 201, 202, 203, 204, 205, 215, 217, 218, 223, 274, 275, 276, 277, 283, 288, 290, 292, 296, 307, 326, 332, 333, 334, 335, 355, 356, 357, 358, 376, 390, 391, 392, 393, 411

Polysyndétique, 12, 20, 21, 49, 57, 62, 66, 70, 72, 90, 110, 115, 123, 140, 146, 149, 157, 158, 159, 161, 164, 166, 167, 173, 178, 179, 188, 189, 190, 200, 204, 214, 217, 218, 219, 220, 224, 230, 241, 275, 284, 290, 291, 330, 333, 357, 363, 364

Ponctème, 238, 310

Proposition, 24, 42, 49, 61, 63, 64, 65, 67, 73, 77, 79, 82, 84, 88, 103, 108, 116, 139, 191, 200, 202, 203, 206, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 217, 219, 222, 224, 225, 228, 231, 240, 243, 257, 258, 267, 268, 276, 278, 280, 294, 297, 302, 303, 306, 314, 325, 356, 357, 363, 370, 391

Psychologie, 8, 11, 12, 67, 93, 110, 191, 194, 195, 196, 202, 210, 212, 215, 231, 234, 242, 244, 250, 256, 267, 280, 281, 282, 289, 331, 359, 360, 362, 364, 370, 373, 390, 391, 392

Rationalisation, 55, 60, 116, 123, 189, 190, 206, 213, 214, 219, 224, 227, 233, 238, 241, 284, 297, 299, 332, 334, 335, 339, 345, 352, 353, 354, 358, 369, 392

Règle des 2 ET, 116, 212, 217, 219, 224, 276, 277, 289, 291, 292, 294, 297, 302, 303, 304, 305, 312, 322, 326, 327, 331, 332, 333, 334, 345, 348, 362, 364, 383

Règles adaptatives, 289, 295

Règles de grammaire phrastique, 273, 289

Relance discursive, 31, 40, 43, 48, 67, 278, 305

Repérage, 41, 43, 95, 346, 375

Sanscrit, 245, 247, 249, 250, 251, 252, 253, 260, 261, 263, 265

Stemma, 111, 113, 193, 196, 207, 208, 213, 280, 358, 361, 369, 372, 391, 394

Stratégie, 50, 68, 76, 90, 213, 292, 295, 299, 309, 326, 331, 334, 354

Style, 8, 10, 15, 16, 21, 22, 26, 27, 28, 30, 33, 35, 48, 52, 63, 64, 70, 71, 74, 82, 84, 91, 96, 97, 118, 119, 127, 128, 130, 132, 135, 137, 139, 140, 146, 163, 165, 166, 174, 176, 188, 195, 201, 215, 217, 219, 220, 223, 241, 256, 257, 274, 277, 279, 304, 310, 326, 332, 333, 334, 335, 341, 355, 386, 402, 403, 404, 411

Subjectivité, 9, 39, 125, 191, 192, 196, 201, 228, 231, 257, 279, 281, 282, 290, 291, 298, 310, 341, 352, 355, 358, 359, 361, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 389, 390

Subordination, 18, 24, 33, 35, 36, 39, 49, 55, 58, 60, 66, 67, 71, 72, 74, 75, 76, 78, 84, 86, 87, 104, 108, 109, 110, 113, 116, 120, 129, 163, 165, 176, 186, 189, 196, 197, 200, 201, 204, 211, 212, 216, 217, 225, 228, 230, 244, 256, 257, 258, 278, 281, 282, 299, 300, 302, 303, 305, 307, 308, 327, 369, 392, 393, 398

Syntagme, 25, 103, 210, 221, 295, 297, 357, 363

Syntaxe, 9, 16, 22, 28, 30, 33, 54, 64, 72, 73, 76, 78, 90, 92, 96, 97, 100, 109, 111, 112, 115, 118, 119, 125, 126, 127, 128, 130, 135, 139, 140, 146, 147, 149, 154, 159, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 179, 185, 188, 190, 191, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 203, 205, 208, 213, 214, 215, 226, 228, 233, 241, 242, 248, 255, 257, 259, 270, 274, 275, 277, 280, 291, 292, 298, 314, 333, 357, 361, 363, 381, 386, 387, 390, 391, 393, 394, 398, 400, 404

Syntaxe structurale, 9, 111, 112, 193, 277, 404

Systématisation, 42, 79, 98, 218, 233

Systran, 13, 60, 63, 71, 74, 275, 377, 380, 382, 389

Tendances, 11, 13, 16, 47, 72, 79, 80, 96, 116, 214, 218, 219, 224, 225, 227, 231, 238, 241, 273, 274, 276, 278, 282, 283, 284, 295, 296, 311, 312, 334, 335, 355, 370, 377, 382, 388, 391, 392, 394

Torah, 133, 135, 142

Traduction automatique, 13, 21, 60, 63, 71, 72, 74, 194, 195, 212, 235, 238, 239, 273, 274, 275, 295, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 388, 389, 401

Traductologie, 7, 8, 13, 16, 26, 284, 331

Valeur adversative, 92, 117, 216, 225, 226

Valeur de succession temporelle, 226, 227

Valeur narrative / discursive, 204, 226, 228

Valeur résultative, 49, 226, 232, 233

Verbialisation, 289, 297, 313, 324, 328

Vieil anglais, 23, 133, 140, 146, 147, 149, 150, 154, 159, 161, 162, 164, 167, 168, 169, 172, 185, 244, 251, 252, 269

Vieux français, 140, 146, 154, 158, 159, 161, 162, 164, 165, 189

INDEX DES NOMS

PROPRES

- Antoine, Gérald**, 162, 164
- Baudelaire, Charles**, 47, 50, 52, 63, 121, 408
- Berman, Antoine**, 55, 56, 116, 189, 218, 224, 240, 406
- Carroll, Lewis**, 174, 186, 189, 218, 222, 229, 231, 240, 283, 405
- Cazamian, Madeleine**, 8, 16, 32, 33, 34, 35, 36, 410
- Celle, Agnès**, 5, 95
- Descartes, René**, 179, 180, 183, 190, 191, 192, 193, 284
- Guillemin-Flescher, Jacqueline**, 11, 28, 30, 31, 41, 75
- Halliday & Hasan**, 21, 22, 26, 27, 30, 39, 40, 92, 93, 110, 200
- Hemingway, Ernest**, 12, 27, 28, 29, 30, 124, 125, 131, 186, 188, 274, 276, 277, 283, 285, 326, 328, 333, 387, 389
- Hoarau, Lucie**, 11, 61, 62, 63, 82, 84, 128, 277
- Ladmiral, Jean-René**, 7, 33, 411
- Lapaire, Jean-Rémi**, 23, 24, 25, 30, 31, 40, 48, 52, 105, 128, 129, 130, 131, 167, 246
- Le Hir, Yves**, 138, 139
- Meschonnic, Henri**, 40, 134, 135, 137, 138
- Poe, Edgar Allan**, 46, 47, 52, 55, 58, 59, 60, 64, 76, 91, 174, 206, 283, 407, 408, 409, 410
- Quirk, Randolph**, 21, 23, 34, 109, 110
- Rabelais, François**, 63, 90, 176, 177, 178, 179, 186, 189, 197, 199, 200, 204, 205, 206, 207, 208, 215, 231, 243
- Saussure, Ferdinand de**, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104
- Tennyson, Lord, Alfred**, 7, 8, 15, 16, 21, 22, 24, 32, 43, 47, 62, 174, 274, 403, 410
- Tesnière, Lucien**, 9, 43, 107, 111, 112, 113, 193, 194, 195, 196, 197, 207, 241, 277, 280, 327, 358, 363, 364, 370, 372, 391
- Venuti, Lawrence**, 69, 116, 133, 219
- Vinay & Darbelnet**, 8, 12, 25, 27, 28, 30, 54, 63, 98, 123, 191, 195, 219, 274, 276, 277
- Rotgé, Wilfrid**, 23, 24, 25, 31, 40, 48, 52